

GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

CALL NO. **054/T.P.**

ACC. NO. **31243**

D.G.A. 79.

GIPN—S4—2D. G. Arch. N. D./57.—25-9-58—1,00,000.

II 2nd Series

Vol. 10

1909

~~A 485~~

495

T'OUNG PAO

通報

OU

ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE
DE
L'ASIE ORIENTALE



3225

Revue dirigée par

Henri CORDIER

Membre de l'Institut

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes

ET

Edouard CHAVANNES

Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

054
T. P.

~~A485~~

SÉRIE II. VOL. X.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL
LEIDE — 1909.

CENTRAL ARABIC LIBRARY,
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 31243

Date 3.5.57

Call No. 054/T.P.

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

	Pages
GABRIEL FERRAND, Le pays de Mangalor et de Mangatsini	1
HENRI CORDIER, La politique coloniale de la France au début du second Empire (Indo-Chine, 1852—1858) (<i>suite</i>).	17, 183, 306, 666
BERTHOLD LAUFER, Der Cyclus der zwölf Tiere auf einem altturkistanischen Teppich	71
EDOUARD CHAVANNES, Note sur la peinture de Kou K'ai-tche conservée au British Museum	76
LÉOPOLD DE SAUSSURE, Les origines de l'astronomie chinoise	121, 255
EDOUARD CHAVANNES, Seng-houei	199
P. S. RIVETTA, Hat die japanische Sprache keinen Infinitiv?	213
O. FRANKE, Das Datum der chinesischen Tempelinschrift von Taifan	222
A. F. LEGENDRE, Far West Chinois. — Races Aborigènes. — Les Lolos. — Etude ethnologique et anthropologique (avec 1 pl.)	340, 399, 603
E. H. PARKER, The ancient Chinese bowl in the South Kensington Museum. (avec 1 pl.)	445
M. PIERRE LEFÈVRE PONTALIS, L'invasion Thaïe en Indo-Chine	495
W. G. ASTON, Are the <i>norito</i> magical formulae?	559
O. FRANKE, Ein buddhistischer Reformversuch in China	567

Mélanges.

Exploration en Chine (Com. d'Ollone)	87
Ein Vorschlag zur Lautphysiologie und Phonetik bezüglich der Transcription insbesondere im Chinesischen, von Fr. KÜHNERT	724

Nécrologie.

Wang Wen-chao, Ernst Johann Eitel, par Henri Cordier	91
Paul Boell, par Henri Cordier	229
Michael Jan de Goeje, Frederic Henry Balfour, C. G. Laverrière, par Henri Cordier	381
J. D. E. Schmeltz, par Henri Cordier	554
Otto Donner, A. A. Fauvel, par Henri Cordier	698

Bulletin critique.

<i>Report of the Superintendent, archaeological Survey, Burma, for the year ending 31st March 1908</i> : — F. W. K. Muller, <i>Uigurica</i> : 1. Die Anbetung der Magier, ein christliches Bruchstück. 2. Die Reste des Buddhistischen Goldglanz sūtra. Ein vorläufiger Bericht (Ed. CHAVANNES). — H. Hickmann, <i>Pai chung ch'ing kuei</i> (Sylvain LÉVI).	95
Diehr, <i>Bericht über eine Reise in das Innere der Insel Hainan</i> (Cl. MADROLLE). — Arnold van Gennep, <i>Les rites de passage</i> : — Captain E. F. Calthrop, <i>The Book of War</i> (Ed. CHAVANNES)	230
<i>L'Extrême Orient dans la Littérature et la Cartographie de l'Occident des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Etude sur l'histoire de la géographie</i> par Ivar Hallberg; — <i>Essai de Dictionnaire Dialectal Français reproduisant la langue parlée par les tribus Thaï de la</i>	

<i>haute Rivière de l'Ouest (西江) suivi d'un Vocabulaire Français—</i>	
<i>Dioïz, par Jos. Esquirol et Gust Williatte (HENRI CORDIER). —</i>	
<i>F. W. K. Müller, Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei: —</i>	
<i>Gisbert Combaz, Les palais impériaux de la Chine: —</i>	
<i>Madrolle, Tonkin du Sud: — E. Denison Ross, A polyglot list of Birds in Turki, Manchu and Chinese: —</i>	
<i>Th. Hiordthal, Chinesische Alchimie (ED CHAVANNES). — La Magie dans l'Inde antique (G COEDÈS).</i>	383
<i>Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale, par P. Cordier.</i>	
<i>2e partie; Index du Bstan-hgyur; (G. COEDÈS) — Tchong kouo ming houa tsi «Recueil des peintures célèbres de la Chine»: —</i>	
<i>Johannes Hertel, Tantrākhyāyika, die älteste Fassung des Pañcatantra, aus dem Sanskrit übersetzt mit Anleitung und Anmerkungen; —</i>	
<i>G. J. Ramstedt Mongolische Briefe aus Idikut-Schähri bei Turfan; —</i>	
<i>Berthold Laufer, Die Kandjur-Ausgabe des Kaisers K'ang-hsi; —</i>	
<i>J. Beauvais, Documents géographiques, historiques et linguistiques sur la ville et la région de Long-tcheou; —</i>	
<i>L. de la Vallée Poussin, Bouddhisme, Opinions sur l'histoire de la dogmatique; —</i>	
<i>Stanislas Millot, Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois (ED. CHAVANNES). — The early History of India, by Vincent A. Smith. (Henri CORDIER)</i>	513
<i>Paul Graf Teleki — Atlas zur Geschichte der Kartographie der Japanischen Inseln — Nebst dem holländischen Journal der Reise Mathys Quasts und A. J. Tasmans zur Entdeckung der Goldinseln im Osten von Japan i. d. J. 1639 und dessen Deutscher Uebersetzung; —</i>	
<i>Dictionnaire Français-Lolo, Dialecte Gni, tribu située dans les sous-préfectures de Lou nân tcheou, Löö leäng tcheou et Kouang-si tcheou, province du Yunnan, par Paul Vial; —</i>	
<i>Yunnan, the Link between India and the Yangtze by Major H. R. Davies; —</i>	
<i>Dictionnaire Français-Cantonais par Louis Aubazac (Henri CORDIER). —</i>	
<i>A. von Le Coq, Köktürkisches aus Turfan; — W. Radloff, Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer; —</i>	
<i>Jules Bloch: Tamoul vāddyar: sanskrit upādhyāya (ED. CHAVANNES).</i>	705

Correspondance.

<i>Letter of Mr. W. G. Aston.</i>	555
<i>Lettre de M. le Commandant d'Ollone</i>	726

Bibliographie.

<i>Livres nouveaux.</i>	402, 237, 392, 538, 721
<i>Publications périodiques</i>	551

Chronique.

<i>Autriche-Hongrie, Cambodge, Chine, France, Grande Bretagne, Italie, Japon, Mongolie, Presqu'île Malaise, Siam</i>	405, 241, 396, 557, 728
--	-------------------------

<i>Index alphabétique</i>	734
-------------------------------------	-----

LE PAYS DE MANGALOR ET DE MANGATSINI

PAR

M. GABRIEL FERRAND.

I. «Os nomes de Madagascar e de S. Lourenço, dit le Père Luiz Marianno qui visita la grande île africaine en 1613, ambas são estrangeiros, que entre os naturaes até agora não ha achar nome geral a toda a ilha, contentando-se cada um com o nome proprio da sua terra e da dos vizinhos, sem tratar do commum. Nem ha que fazer do nome Menuthias com que a chama Tholomeu, nem do Corne (sic) com que Plinio, por serem quanto mais antigos tanto mais duvidosos, e taes são tambem as historias antigas dos primeiros que a foram povoar, sendo sómente certo que os primeiros vieram da parte de Malaca e da Cafraria, aos quaes seguiram-se alguns mouros naturaes da India ou Arabia, e derradeiro de todos alguns portuguezes, como adiante se dirá; e do rasto que todas estas nações achâmos nas linguas e costumes dos naturaes da ilha se pode coligir claramente» ¹⁾).

«Les noms de *Madagascar* et de *Saint-Laurent* sont tous deux d'origine étrangère. Les indigènes n'ont jusqu'a présent adopté aucun nom pour désigner l'île entière; chacun se contente d'avoir un nom pour son pays et pour celui de ses voisins, mais il n'existe pas de

1) *Exploração portugueza de Madagascar em 1613* in *Boletim Soc. Geog. de Lisboa*. 7^a serie N^o. 5, 1887, p. 315. En raison de l'importance des extraits I et II, j'ai jugé utile de reproduire le texte portugais.

nom commun (à tous les habitants de l'île). Il n'y a pas lieu de faire état du nom de Ménuthias sous lequel la désigne Ptolémée, ni de celui de Cerné sous lequel (la désigne) Pline; on peut y ajouter d'autant moins de confiance qu'ils sont plus anciens; sont également peu dignes de foi les antiques légendes sur les premiers (immigrés) qui peuplèrent (l'île). Il est seulement certain (sic) que les premiers (immigrés) vinrent (les uns) de Malaka, (les autres) de la Cafrerie¹⁾, et qu'ils furent suivis par quelques Maures de l'Inde ou de l'Arabie et, en dernier lieu, par quelques Portugais, comme on le verra plus loin. Du reste, nous avons retrouvé des survivances très nettes de ces différents peuples dans la langue et les coutumes des indigènes de l'île».

II. «Feitas as pazes, rapporte plus loin le jésuite portugais, descobriu com facilidade o que sabia dos portuguezes e de si mesmo e de sua casta e geração, a requerimento do padre, e de alguns seus parentes e de si mesmo disse: que nada tinha dos portuguezes, e sua origem vinha de Mangalor e Meca, d'onde eram naturaes seus antepassados, os quaes desgarrando-se em uma ou mais naus, da costa da India, vieram a dar na ponta do norte da ilha²⁾, e pouco a pouco multiplicando-se tinham chegado até á do sul, e que isto era cousa de muitos annos, e por uma linha contava dezesete gerações, e por outra quatorze, e assim que por toda aquella costa oriental havia gente d'esta espalhada, e na verdade, os costumes que ainda conservam bem dizem com estes principios»³⁾.

«La paix faite, (le roi) nous fit part sans difficulté de ce qu'il savait des Portugais (précédemment naufragés sur cette côte), de

1) Cf. à ce sujet mon article sur *L'origine africaine des Malgaches* in *Journal Asiatique*, main-juin 1908, p. 353—502.

2) M. A. Grandidier (*L'origine des Malgaches*, Paris, 1901, in-4°, p. 124 note 1) conclut de ce passage que Ramini et ceux qui l'accompagnaient «sont venus à la pointe nord de Madagascar de Mangalore dans l'Inde (sic)». C'est un pur contre-sens.

3) *Loc. cit.* p. 339.

lui-même, de sa caste et de ses ancêtres. Sur la demande du Père (Luiz Marianno), il raconta sur quelques-uns de ses parents et sur lui-même (ce qui suit): il ne descendait pas de Portugais et faisait, (au contraire), remonter son origine (aux pays de) Mangalor et de Meca d'où étaient natifs ses ancêtres. Ceux-ci (qui s'étaient embarqués) sur un ou plusieurs navires, se trompèrent de route et, de la côte de l'Inde, vinrent échouer à la pointe septentrionale de l'île (de Madagascar). Peu à peu ils augmentèrent en nombre et, (de proche en proche), parvinrent jusqu'à la pointe méridionale. (Cette migration) dura de longues années, car dans une branche, on comptait dix-sept générations et dans l'autre, quatorze; ainsi, sur toute la côte orientale (de Madagascar) se trouvent disséminés des gens de cette (race). C'est exact, (ajoute le Père Marianno); les coutumes qu'ils conservent encore sont en concordance avec les déclarations ci-dessus».

Dans son *Histoire de la grande île Madagascar*, Flacourt donne des indications plus précises qu'il tient également d'un chef indigène:

III. «Du temps que Mahomet vivoit et estoit résident à la Mecque, Ramini fut envoyé de Dieu au rivage de la mer Rouge proche de la ville de la Mecque, et sortit de la mer à la nage, comme un homme qui se seroit sauvé d'un naufrage. Toutes fois ce Ramini estoit grand Prophète qui ne tenoit pas son origine d'Adam comme les autres hommes, mais avoit esté créé de Dieu à la mer, soit qu'il l'aye fait descendre du ciel et des étoiles, et qu'il l'aye créé de l'escume de la mer. Ramini estant sur le rivage s'en va droit trouver Mahomet à la Mecque, luy conte son origine, dont Mahomet fut estonné, et luy fit grand accueil, mais lors qu'il fut question de manger il ne voulut point manger de viande qu'il n'eust coupé la gorge luy même au boeuf, ce qui donna occasion aux sectateurs de Mahomet de luy vouloir mal et mesme furent en dessein de le tuer, à cause du mespris qu'il faisoit de leur Prophète. Ce que Ma-

homet empescha, luy permit de couper la gorge luy mesme aux bestes qu'il mangeroit, et quelques temps après il luy donna une de ses filles en mariage, nommée Rafateme. Ramini s'en alla avec sa femme en une terre dans l'Orient nommée Mangadsini ou Mangaroro, où il vescu le reste de ces (sic) jours, et fut grand Prince. Il eut un fils qui s'appelloit Rahouroud, qui fut aussi très puissant et une fille Raminia, qui se marièrent ensemble, et eurent deux fils l'un nommé Rahadzi, et l'autre Racoube ou Racouvatsi. Rahadzi estoit l'ainé et Roy de la terre de Manghadsini (sic) ou Mangaroro¹⁾ La flotte de Rahadzi arriva au port de Mangnadsimi (sic, édition de 1658: Mangnadsini) et le nouveau Roy estoit à Manguelor ou Mangaroro autre port²⁾.

A l'exception de *Racoube* que je n'ai pas réussi à identifier et de *Rafateme*, les noms des personnages cités dans l'extrait III sont nettement indonésiens. *Ramini*, l'ancêtre éponyme de la plupart des Malgaches orientaux, signifie *le Sumatranais, l'originaire de l'île Râmîn* ou *Râmni* = Sumatra; *Raminia*, l'adjectif féminin, signifie *la Sumatranaise*³⁾. *Rahadzi* = *Ra*, préfixe malgache des noms propres + *Adzi* qui répond à malais: *hadji*, *adji*, souverain, Sumatra ouest: *atji*, titre des fils de nobles. L'*h* intervocalique de *Ra-h-adzi* est en fonction d'infixe euphonique entre deux voyelles consécutives de même timbre. *Rahouroud*, plus exactement *Rahurud* = *Ra* + *Hurud* (cf. *Kuru'd*, nom propre d'homme en Tontemboan⁴⁾). Le doublet *Racoube-Racouvatsi*, plus exactement *Rakuba-Rakuvatsi* (celui-ci est la forme relativement moderne d'un ancien *Rakubatsi*), a pour origine une double prononciation de la graphie ركة. Lu comme un mot

1) Paris, 1661, 2^e édition, in-4°, p. 48—49.

2) *Ibid.* p. 50.

3) Pour cette étymologie, cf. mon article *Les îles Lâmeri, Wâkwâk, Komor des géographes arabes et Madagascar* in *Journal Asiatique*, novembre-décembre 1907, p. 434—445.

4) Cf. J. Alb. T. Schwarz, *Tontemboansch-nederlandsch woordenboek*, Leide, 1908, in-4°, sub verbo.

arabe, c'est-à-dire en donnant à la finale كُبة la valeur phonétique qu'elle a en arabe, كُبة doit se prononcer *Rakuba*; lu, au contraire, comme un mot arabico-malgache, c'est-à-dire en vocalisant le ك , كُبة = *Rakubatsi* > *Rakuvatsi*. *Ra-Kūba* est l'ancêtre éponyme des Malgaches de l'Merina anciennement appelés *Hūva*. *Rafateme*, plus exactement *Rafatima* = *Ra* + *Fatima* de l'arabe *Fâtima*.

Cette légende historique (III) que Flacourt a recueillie vers 1650, se laisse facilement interpréter. Le voyage de Ramini à la Mekke, sa réception par le Prophète et son mariage avec Fâtima qui épousa, au contraire, 'Alī ben Abū Ṭālib, sont des inexactitudes qu'on peut qualifier de classiques. Les chefs de tribus islamisées prétendent généralement à la descendance de personnages illustres de l'Islām. Certaines familles de musulmans malgaches font ainsi remonter leur origine à 'Alī ou au Prophète lui-même. Ramini « créé de Dieu à la mer, descendu du ciel ou des étoiles ou créé de l'écume de la mer », est simplement un étranger immigré à Madagascar. Au XVII^e siècle, ses descendants ont perdu le souvenir du pays d'origine de leur ancêtre éponyme; mais comme il a dû arriver par mer, la légende le fait naître de l'écume marine. Le voyage à la Mekke, ses relations et son alliance avec le Prophète ont été ensuite ajoutés à la légende initiale, postérieurement à l'islamisation des Malgaches et sous l'influence de la religion nouvelle.

Les différentes leçons du nom du pays oriental où régna Ramini, doivent être rectifiées, l'une en *Maṅgatsini*, le groupe *ds* n'existant pas en malgache; l'autre en *Maṅgalor* ou *Maṅgaroro*. Celle-là est la forme malgachisée par vocalisation de l'entrave, d'un thème initial **Maṅgatsin*; de même que *Maṅgaroro* est la forme à finale ouverte de *Maṅgalor* que nous a conservé la légende. Dans les deux cas, l'*i* final de *Maṅgatsini* et l'*o* final de *Maṅgaroro* sont également attendus. *Maṅgalor* et *Maṅgatsin* sont deux noms géographiques qui se décomposent en *maṅga* + *lor* ou *alor* et *maṅga* +

tsin ou *atsin*. *Maïnga* qui a disparu de la langue moderne, signifie *royaume*. Ce sens nous est attesté par deux textes du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque Nationale de Paris. Un passage du manuscrit VII folio 65 verso, porte: *hamaniga Ra-Davuda* qui est glosé par (sic) دَاوُدَ وَ مَلِكُ دَاوُدَ. Il faut traduire: David et le royaume de David¹). *Hamaniga* est un substantif composé du préfixe nominal *ha-* (malais *ka-*) et du thème radical *maïnga*. Le second texte est emprunté au manuscrit XIII folio 24: *ari laha mati Antumua Ravinavi namaïnga Raminia telu tau*, lorsque le Prophète Ravinavi fut mort, Raminia régna pendant trois ans²). *Namaïnga* est le parfait du verbe *mamaïnga* = préfixe verbal *man* + thème radical *maïnga*, Le sens est très nettement établi soit par le contexte du ms. XIII, soit par la glose du ms. VII. *Maïngalor* signifie donc *royaume de Lor* ou *de Alor* et *Maïngatsin*, *royaume de Tsin* ou *de Atsin*. D'après le Père Marianno (I), l'une des premières migrations venues à Madagascar est originaire de Malaka. L'étymologie de Ramini, le Sumatranais, confirme le renseignement recueilli par le jésuite portugais. Nous sommes ainsi autorisés à situer dans cette région les deux royaumes maritimes, les deux ports de la légende historique de Flacourt. Voici les indications que fournissent à ce sujet, les géographes arabes que j'ai pu consulter.

IV. IBN KHORDÂDHBEH³). P. 46: «De Alankabâlûs (Nicobar) à la (presqu') île de Kelah (Kedah sur la côte occidentale de la péninsule malaise), 6 journées de navigation. Cette île appartient au royaume de Djâba l'Indien. Elle renferme les fameuses mines d'étain *kala'i* et des plantations de bambous. A gauche (lire; à droite) et à deux journées de Kelah est l'île de Bâlûs (Baros, à Sumatra),

1) Gabriel Ferrand, *Un texte arabico-malgache du XVI^e siècle* in *Notices et extraits*, 1904, p. 494 et 512 note 3.

2) *Ibid.* p. 512 note 3.

3) *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik* éd. et trad. J. de Goeje, Leide, 1889, in-8°.

habitée par des anthropophages. Elle produit du camphre excellent des bananes, des cocos, des cannes à sucre et du riz.

«De là aux îles de Djâba, de Šalâhiṭ et de Harladj, 2 parasanges. L'île de Djâba est grande. Le roi porte des ornements (une chlamyde) en or et une tiare d'or; il adore les *budd* (les images de Buddha). Les produite de cette île sont des cocos, des bananes et des cannes à sucre; ceux de Šalâhiṭ, le bois de sandal, le nard indien et le giroflier.

«Il y a à Djâba un petit volcan, de cent coudées en long et en large et n'ayant que la hauteur d'une lance, sur le sommet duquel on voit des flammes durant la nuit; le jour il n'en sort que de la fumée».

«De ces îles on arrive après quinze jours de navigation aux îles des aromates».

V. P. 47: «Le plus puissant souverain de l'Inde est le Balharâ, dont le nom signifie *roi des rois* Après lui viennent le roi du Tâfin; Djâba (c'est-à-dire: le roi de Djâba)».

VI. P. 48: «Le roi du Zâbedj (Java) est nommé le Maharâdja».

VII. SULAYMÂN. «De là (Lendjebâlûs, lire Lankabâlûs), les navires mettent à la voile pour un lieu nommé Kelah-bâr. Kelah-bâr est une dépendance du Zâbedj; la situation du Zâbedj est à droite des provinces de l'Inde, et la région entière obéit à un seul roi. L'habillement des habitants consiste dans le pagne: grands et petits, tous portent un seul pagne. Les navires trouvent dans le Kelah-bâr de l'eau douce provenant de puits. On préfère l'eau des puits à l'eau des source et à l'eau pluviale. La distance entre Kûlam, qui est situé dans le voisinage de la mer de Herkend, et Kelah-bâr est un mois de route» ¹⁾.

VIII. ABÛZAYD. «Le roi de Zâbedj porte le titre de Maha-râdja,

1) Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, Paris, 1845, t. I, p. 17.

le grand Râdja. On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie. Ce prince règne sur un grand nombre d'îles, qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée Sarbaza (Sarboza, à Sumatra), dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges, et l'île nommée al-Râmî (ar-Râmni, à Sumatra), qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois de Brésil, le camphre, etc. Le roi du Zâbedj compte encore parmi ses possessions l'île de Kelah, qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes. La superficie de l'île de Kelah est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges. Kelah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du sandal, de l'ivoire, du plomb *al-kala'i* (l'étain), de l'ébène, du bois de Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Omân; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes. L'autorité du Maharâdja s'exerce sur ces diverses îles. L'île dans laquelle il réside est extrêmement fertile, et les habitants s'y succèdent sans interruption » ¹⁾.

IX. MAs'ûdî²⁾. Tome I, p. 170: «(Le royaume de Kômâr = Khmer, le Cambodge), est sur le chemin des Etats du Maharâdja, roi des îles de Zâbedj, de Kalah, de Sarandib, etc.».

X. P. 330: «(Après la mer de Perse), vient la mer Lârewî..... faisant partie de l'Inde et du Sind; puis la mer de Herkend; puis la mer de Kelâh ou Kelah et l'archipel; puis la mer de Kerdendj; puis la mer de Şinf, et enfin la mer de Chine ou Şindjî». Cf. également p. 331—346. Pour la mer Lârewî, cf. p. 332, 333, 335 et 381.

1) *Ibid.*, p. 93 - 94.

2) Maçoudi, *Les praires d'or*, texte et trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1861, in-8°.

XI. MOKHTAŞAR AL-'ADJÄIB. «Parmi ces îles se trouve l'île de Kelah, habitée par des Indiens. Il y a des mines d'étain et des plantations de bambou. L'île de Nâluş (lire Bâlûs = Baros) est située à sa droite à une distance de deux jours; elle est habitée par des anthropophages. On y trouve des bananes, du camphre, des noix de coco, de la canne à sucre et du riz. Après, l'île de Djâba et Selâhiţ avec une ville. Le roi est couvert d'or et porte un chapeau d'or orné de pierres précieuses ¹⁾. On y trouve des noix de coco, des bananes, de la canne à sucre, du bois de sandal, du nard et des giroflées. Vis-à-vis de cette île il y a une montagne; un feu brûle sur son sommet. La hauteur de la montagne est de cent aunes; sa longueur et sa largeur est la même. Pendant la nuit on voit le feu; le jour on voit la fumée. A une distance de quinze jours de cette montagne, on rencontre l'île des épices avec toute espèce d'épices. Une île nommée Borţânîl est sous la dépendance de l'empire du Maharâdja; on y entend des sifflements, le battement des timbales et des instruments à corde et le bruit des chansons. Les marins disent que ad-Dadjdjâl, l'Antechrist, y demeure. Près de cette île on trouve dans la mer un lieu d'où l'on voit apparaître des chevaux avec des crinières qui rasent le sol. Puis une île, Tiyûma, sur le chemin de la Chine où l'on trouve l'aloès et le camphre, et d'où l'on atteint en peu de jours la plage (du pays) de Khmer ²⁾. Cf. pour la dernière île, Ibn Khordâdbeh, p. 48.

XII. EDRÎSÎ ³⁾. Tome I, p. 78: «Cette section comprend la description de la partie de la mer des Indes connue sous le nom de mer de la Chine, et d'une partie de la mer nommée دَارَلَاوِي Dârlâzwî (lire دَارَلَاوِي Dârlârwi).

1) Vide supra l'extrait IV § 2 et infra l'extrait XIV.

2) Manuscrit N°. 901 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris apud Van der Lith, *Livre des Merveilles de l'Inde*, Leide, 1883-86, in-4°, p. 279.

3) *Géographie d'Édrisi*, trad. A. Jaubert, Paris, 1836, in-4°.

XIII. P. 79: «De là (de l'île de Djâlûs, lire *Bâlûs* = Baros) à l'île de Lankialious (lire *Lankabâlûs*) on compte 2 journées, et 5 de cette dernière à l'île de Kelah, qui est très grande et où demeure un roi qu'on nomme le Djâba ou prince indien. Il y a dans cette île une mine abondante d'étain».

XIV, P. 80: «Dans le voisinage de cette île (de Kelah) sont celles de Djâba, de Selâhât et de Heridj. Elles sont éloignées les unes des autres d'environ 2 parasanges plus ou moins. Elles obéissent toutes au même roi. Ce prince se nomme Djâba; il porte la chlamyde et la tiare en or, enrichie de perles et de pierres précieuses. Ses monnaies portent l'empreinte de ses traits. Il a beaucoup de dévotion pour les Budd».

XV. P. 88: «L'île nommée al-Mûdja, située dans la mer Dârlârwi, obéit à divers roi qui sont de couleur blanche, mais qui ne portent pas l'espèce de manteau nommé *azâr*. Ils (les habitants) ont, sous le rapport du costume et des ornements, beaucoup de ressemblance avec les Chinois».

XVI. P. 94: «La mer de la Chine, la partie de la mer de Şenf qui lui est contiguë, la mer دَارْلَادْرِ Dârlâdrî (lire دَارْلَاوْرِ Dârlâurî), ainsi que celles de Herkend et de 'Omân, sont sujettes au flux et au reflux».

Pour l'île et le roi de Djâba, cf. également p. 81, 82, 98 et 173.

XVII. IBN SA'ID. «D'après Ibn Sa'îd, dit Van der Lith, Kelah, bien connu des voyageurs et situé dans le coin sud-est, exporte de l'étain excellent. Longitude 154° 12'. Du côté du nord-est se trouve Malâyûr, bien connu et visité, à peu près de la même longitude que Kelah. Le pays de Malâyûr est près de Lâmerî. Toutes les villes mentionnées dans cette île (Lâmerî, Fanşûr, Djâwa, Kelah, Malâyûr) sont situées dans un golfe» ¹⁾.

1) Apud Van der Lith, *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 258.

XVIII. DIMAŠKÎ ¹⁾. P. 203: «Les anciens navigateurs ont divisé cette mer (la mer indienne) en diverses parties, appelées d'après les côtes qu'elle baigne, pour faciliter la connaissance de son étendue. La partie qui longe la Chine porte le nom de mer de Herkend ou mer de Ghaïd ou mer de Şenf..... La mer Şandjî, contiguë à cette partie, comprend le royaume du Maharâdja....., Vient ensuite la mer de Kelah..... La quatrième, appelée mer de Şindâbûlât..... La mer de Hind (de l'Inde)..... La mer Lârewî..... La mer de Rânedj (lire Zâbedj), située à côté (de la précédente), avec les îles de Rânedj (Zâbedj)..... La mer de Ma'abar ou de Ceylan..... Au sud de la mer de Hind, la mer de Sarandîb (Ceylan).....»

XIX. P. 208: L'île de Kelâh d'après laquelle la mer porte ce nom, est bien périlleuse à aborder; sa longueur est de 800 milles sur une largeur de 350. Elle contient les villes de Fanşûr, Djâwah, Helâbir ²⁾, لاؤزى Lâuzi (lire لاؤرى Lâurî) et de Kelah».

XX. P. 229: «Parmi les villes situées aux bords de la mer (du pays) du Maharâdja et vers le nord, nous en citerons quatre: Kelah, Lârewî لاؤرى (lire لاؤرى Lâurî), Maharâdja et Balhûr».

XXI. P. 230: «Après les côtes de Guzurate, nous arrivons aux côtes du pays de Lâr avec le royaume de Sûmenât. La ville principale du pays de Lâr s'appelle Sûmenât.....»

XXII. IBN AL-WARDI. Livre I p. 4v. «Ibn al-Wardi, dit Van der Lith, ne donne pas d'indications importantes (sur Kelah), puis-qu'il répète que c'est une grande île avec des arbres, des rivières et des fruits, où demeure un roi des Banû Djâba al-Hindi. Il y a des mines d'étain et des camphriers qui ressemblent à des saules et donnent de l'ombrage à cent hommes ou plus, comme aussi des

1) *Manuel de cosmographie du moyen âge*, trad. de l'arabe p. A. F. Mehren, Copenhague, 1874, in-8°.

2) Erreur de graphie pour *Maldyâr*. Cf. à ce sujet G. Schlegel, *Geographical notes IV, Malûr and Malayu in T'oung Pao*, vol. IX, N° 4.

bambous. Il nomme ensuite l'île de Djâba avec un volcan, habitée par des hommes qui ont des visages roux et des poitrines couvertes de poils » ¹).

XXIII. NOWAYRÎ ²). D'après Nowayrî, l'océan est divisé en six mers: 1° la mer Şandjî, 2° la mer de Şenf avec le Zâbedj, l'île au volcan, le Khmer, les île Rânî (lire *Râmî*) ³) et Lankâlûs (Lankabâlûs); 3° la mer Lârewî qui comprend les mers de Kelah, Djâwa, Fanşûr; (le pays de) Kelah avec les villes de Fanşûr, Malâyûr, Lârewî لاړوى et Kelah; 4° la mer de Herkend, 5° la mer du Yemen et 6° la mer des Zendjs.

L'île ⁴) ou royaume de Djâba des extraits IV, V, XI, XIII, XIV, XXII, est, sans aucun doute, située sur la péninsule malaise. Les preuves apportées par Schlegel me paraissent à cet égard, décisives ⁵). Il cite notamment un passage de l'*Histoire de la première dynastie des Sung* (livre 97, folio 3 recto), d'après lequel Shaypo, le Djâba des géographes arabes, était tributaire du royaume de Kêlantan ⁶). L'île de Java est hors de cause; il ne peut s'agir en la circonstance que d'un état de la presqu'île de Malaka. En effet, après avoir cité le roi de Djâba (V), Ibn Khordâdzbek mentionne quelques lignes plus loin, le roi de Zâbedj = Java, qui est appelé *Muharrâdja* (VI). Ces deux princes sont explicitement distingués l'un de l'autre, les royaumes ne peuvent donc pas être confondus. Le *Djâwa* des extraits XVII, XIX, XXIII est évidemment aussi pour *Djâba* sur la

1) Apud Van der Lith, *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 257.

2) Apud Van der Lith, *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 231—232. Cette citation est empruntée aux manuscrits de Leide (A) n°. 273 p. 57 et suiv. et (B) Cod. 2*. p. 64 et suiv.

3) D'après les deux manuscrits, il faut plutôt lire *ar-Rânî* que *ar-Râkî* (lecture de Van der Lith). L'une et l'autre de ces leçons sont sans aucun doute, pour *ar-Râmî*.

4) On sait que les Arabes n'ont qu'un mot *djazîra*, pour désigner l'île et la presqu'île (cf. le grec *νησος* avec le même double sens). Dans la plupart des cas, il faut lire ici *presqu'île*. Kelah, Djâba, Bâlûs, Fanşûr, Lâmerî, etc, sont appelées *djazîra* parce que ces villes sont situées soit sur l'île de Sumatra, soit sur la péninsule malaise.

5) *Geographical notes XII, Shay-po and Djawa in T'oung Pao*, vol. X, n°. 3.

6) *Geographical notes XI, Kalatan or Kêlantan in T'oung Pao*, vol. X, n°. 2.

péninsule malaise. D'autre part, d'après Sulaymân (VII), Abû Zayd (VIII) et Mas'ûdî (IX), le Maharâdja de Zâbedj-Java aurait été également souverain de Kelah et même de Sarandib-Ceylan; mais il n'est nulle part question d'un roi de Zâbedj tributaire d'un prince de la presqu'île malaise.

Les géographes arabes citent généralement ensemble des villes de Sumatra et de la presqu'île de Malaka sans en indiquer les positions respectives. Il faut lire, par exemple, XVII: Lâmerî, Fanşûr (sur l'île de Sumatra), Djâwa-Djâba, Kelah, Malâyûr (sur la péninsule malaise); XIX: Fanşûr est seul sur Sumatra, les autres villes sont sur la presqu'île de Malaka; XX: à l'exception de Maharâdja et Balhûr (?), les autres villes sont également sur la péninsule malaise; XXIII: dans la troisième mer, la mer et la ville de Fanşûr sont seules à Sumatra, les autres mers baignent la presqu'île de Malaka, les villes sont situées sur la péninsule. La confusion est facile à expliquer par le voisinage des deux *djâzîra*, l'île de Sumatra et la presqu'île malaise que sépare seulement la détroit de Malaka.

Mas'ûdî citant les mers orientales dans leur ordre géographique, en allant de l'ouest à l'est, mentionne après la mer de Perse, la mer Lârewî, puis les mers de Herkend et de Kelah, La situation de la mer Lârewî ou mer de Lâr est bien connue: elle baigne la côte occidentale de l'Inde. «La langue du Sind, dit Mas'ûdî t. I p. 381, est différente de celle de l'Inde..... Sur le littoral, comme à Saymûr, Sûbârah, Tânah (Bombay), etc., on parle le *lârî* (la langue du pays de Lâr); ces provinces empruntent leur nom à la mer Lârewî, sur les côtes de laquelle elles sont situées.....».

Dimaşkî (XVIII) commençant par l'est, cite la mer Lârewî entre la mer de Hind et la mer de Zâbedj, mais la nomenclature ne suit en réalité aucun ordre; on ne peut rien conclure de sa classification. Nowayrî (XXIII) commence également par l'est: mer Şandjî (à l'est de l'Indo-Chine française), mer de Şenf (comprise entre le golfe de

Siam et la mer de Java), mer Lârewî qui comprend, dit-il, «les mers de Kelah, Djâwa, Fanșûr». Le *baħr Lârewî* de ce cosmographe désigne la mer qui baigne la côte occidentale de la péninsule malaise et la partie septentrionale de Sumatra, c'est-à-dire la mer comprise entre 8° et 3° de latitude, les îles Nicobar et la côte orientale de Sumatra. Dans l'extrait XVIII, le nom de cette mer est orthographié لاړی *Lârewî*, comme celui de la mer de la côte occidentale de l'Inde: cette graphie est inexacte. Il n'est pas admissible que deux parties de l'océan Indien dont l'une est par 70° de longitude et l'autre par 95°, aient pu être désignées par le même nom. Di-maškî lui-même nous donne la bonne leçon dans l'extrait XIX: لاړزی *Lâuzî*, erreur de graphie pour لاړی *Lâurî*. Le دارلاړی *Dâr-Lâdri* d'Ediîsî (XVI), erreur de graphie pour دارلاړی *Dâr-Lâurî*, s'applique à la même mer. La rectification précédente permet de corriger à coup sûr le دارلاړی *Dâr-Lârwî* de l'extrait XII qui désigne la même mer que XVI, en دارلاړی *Dâr-Lâurî*; et le لاړی *Lârwî* de XX et XXIII en لاړی *Lâurî*. On vient de voir que la rectification consiste simplement à changer ر en و. L'erreur des géographes arabes ou des copistes n'est en rien inexplicable. En mentionnant la mer لاړی *Lâurî*, ceux-ci ou ceux-là ont écrit لاړی *Lârewî*, le nom de la mer de l'Inde occidentale qui leur était beaucoup mieux connu et qui est presque l'homophone homographe de l'autre. Dans les ouvrages orientaux, la toponomastique des pays étrangers à l'auteur ou au copiste a fréquemment subi de plus graves déformations.

Le nom exact de la mer qui baigne la péninsule malaise au sud de la latitude des Nicobar, est donc *Lâurî*. *Lâurî* est un adjectif dérivé de **Lâur*, du type 'Omânî, 'Omânais, < 'Omân, le pays de 'Omân; Hindi, indien, de Hind, Inde. **Lâur* signifiant *pays de Lâur*, ne nous est attesté, à ma connaissance, par aucun géographe arabe, mais l'adjectif *Lâurî* permet de le restituer avec certitude. *Lâur* لاړ qui n'est pas un nom arabe, est évidemment un nom

indonésien et représente un ancien **Lāwur* (cf. par exemple, malais لَوت *lāwut*, la mer, qui nous est attesté tantôt sous cette forme, tantôt sous la forme réduite *lāut*; لَوت *lāwuk*, *lāuk*, vivres). Le malais *lāwut* aboutit en malgache oriental à *alōtru*, par réductions successives du groupe médial -*āwu*- à la diphtongue -*āw*-, et de la diphtongue -*āw*- à la monophthongue -*ō*- :

malais	<i>lāwut</i>
	<i>lāut</i>
malgache	<i>alāwtru</i>
	<i>alōwtru</i>
	<i>alōtru</i> .

L'évolution phonétique précédente appliquée à *Lāur*, donne *Lāwr*, *Lōwr* et enfin *Lōr*. A l' malais, le malgache répond fréquemment par *r*; de plus, au thème malais à finale fermée du type -*xōx* ou -*xūx*, le malgache répond par un thème dissyllabique à finale ouverte par vocalisation de l'entrave, du type -*xōxō* ou *xūxū*. A l'indonésien *Lōr* le malgache répond donc très régulièrement par *Rōrō*. En malgache ancien, *royaume de Lōr* se dirait *Maiga-Lōr* > *Maiga-Rōrō*. C'est exactement le doublet toponomastique que nous a conservé Flacourt (III); cette étymologie confirme en même temps le renseignement rapporté par le Père Marianno (I).

L'étymologie de *Maigatsini* ne fait pas difficulté. Ce nom est un composé de *maiga* + *Atsin*, litt. *royaume de Atsin*, qui a été malgaehisé en *Maigatsini*. Le royaume de Atyeh, au nord de Sumatra, actuellement soumis à la Hollande, est mentionné par le pèlerin bouddhique Ših I-tsing, sous le nom de *O šen*, ancienne prononciation *Atsien* ou *Atšin*¹⁾. Ce nom géographique nous est ainsi attesté vers la fin du VII^e siècle. Le malgache *maig-Atsin* présente une modification du nom original, analogue à celle qui est

1) Cf. G. Schlegel, *Geographical notes XVI, The old states in the island of Sumatra* in *T'oung-Pao*, série II, vol. II.

constatée dans la relation chinoise. Phonétiquement, malgache *Atsin* répond à indonésien *Atyin*, c'est-à-dire à *Atyi* + nasale. La concordance n'est pas douteuse ¹⁾).

La position de Maŋgatsini nous est connue, mais celle de Maŋgaroro reste incertaine. Il faut évidemment placer celui-ci à peu de distance de celui-là. J'avais d'abord songé à Darum, un des royaumes de Sumatra cités par Barros ²⁾. Schlegel fait remarquer à juste raison, qu'il faut lire *d'Aru* au lieu de *Daru*; les relations chinoises et le *Sedjarah Malayu* où ce nom est écrit *Haru*, sont en faveur de cette correction ³⁾. La leçon *Aru* ne concorde ni avec celle de la légende malgache ni avec celle des géographes arabes; l'identification ne serait donc pas satisfaisante. D'après les extraits XIX, XX et XXIII, le pays de Lâur serait situé sur la péninsule malaise. Faute d'indications plus précises, nous pouvons l'y inscrire provisoirement. Il est en tout cas acquis que Lâur ne peut se trouver que dans les parages de l'ancien royaume d'Atyeh ou Atšin.

La migration de Ramini à Madagascar, a eu vraisemblablement lieu vers le X^e siècle de notre ère. Cette date n'est indiquée ici qu'à titre de postulat; je donnerai prochainement les raisons qui me l'ont fait adopter ⁴⁾).

1) Cf. sur Atyeh, la magistrale étude de M. Snouck Hurgronje, *De Atjèhers*, trad. anglaise *The Achehnese*, Leide. 1906, in-4°, 2 vol.

2) *Da Asia*, déc. III, liv. VIII, chap. I, p. 242 de l'édition de 1777.

3) *Geographical notes XVI*, p. 85 du tirage à part.

4) Cf. les conclusions de mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, in-8°, 1909, p. 215 et suiv.

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE

(INDO-CHINE, 1852-- 1858)

PAR

HENRI CORDIER.



CHAPITRE I.

La Situation de l'Indo-Chine au début du Second Empire.

L'action de la France dans la partie orientale de la péninsule indo-chinoise offre un exemple unique de continuité et de persévérance dans notre histoire coloniale. Lorsqu'au lendemain du traité qui nous avait dépouillés de nos plus belles colonies, l'évêque d'Adran vint conclure au nom de la Cochinchine un traité dont nous apprécierons la valeur au cours de notre récit, il préparait la voie aux explorateurs et aux guerriers qui devaient un jour doter notre pays d'un véritable empire dans l'Extrême-Orient. L'essai tenté sous Louis XVI, suspendu pendant la Révolution et l'Empire, bien que Napoléon ne fut pas indifférent aux entreprises coloniales, renouvelé sous la Restauration, continué sous la monarchie de Juillet, devait aboutir sous le Second Empire: c'est le début de la politique de Napoléon III en Indo-Chine qui devait nous donner la Basse Cochinchine que je me propose de retracer aujourd'hui: la prise de Saïgon en 1858 marque la première étape d'un récit qui devrait se continuer jusqu'à notre établissement définitif sur le sol annamite.

Au milieu du XIX^e siècle, sans parler de la presqu'île malaise où déjà l'Angleterre avait substitué son influence à celle de la Hollande, trois pays dominaient dans la péninsule indo-chinoise; la Birmanie, le Siam et l'An-nam; le Cambodge était réduit à l'état de vassal du Siam qui espérait bien se l'annexer un jour, et la défaite du roi de Vieng-chan par les Siamois en 1829 avait été le signal de la répartition du Laos entre les trois puissances qui l'enserraient de toutes parts, sauf vers le Nord où il était limitrophe de Luang Prabang.

La famille qui régnait sur la Birmanie remontait à Alompra (Alaunghprà) qui mourut le 15 Mai 1760, après avoir fait l'unité de son empire et avoir porté la guerre jusqu'au Siam. Une première guerre avec l'Angleterre s'était terminée par le traité de Yandabou signé le 24 février 1826 : la Birmanie perdait l'Assam, l'Arakan, Yeh, Tavoy, Mergui, Tenasserim avec les îles qui en dépendent. Une seconde guerre en 1852 amenait l'annexion du royaume de Pégou aux autres possessions anglaises; ce qui restait de la Birmanie, isolé de la mer, fut comme on le sait, définitivement annexé à l'Angleterre le 1^{er} Janvier 1886.

On peut dire d'une façon générale que dans la péninsule indo-chinoise, la partie occidentale a été le champ d'action de l'Angleterre, la partie orientale celui de la France; le territoire jadis contesté, la partie centrale, c'est-à-dire le Siam et ses dépendances.

Depuis près d'un siècle, le Siam avait, après la guerre désastreuse avec les Birmans, repris un rang important en Indo-Chine. Un patriote siamois, Phaja Tak (1767), réussit à chasser des ruines d'Ayuthia l'envahisseur Birman, et vint s'installer à Bangkok, qu'il appela Thanaburi. C'est sous son règne que Nguyen-anh, le futur Gia-long, se réfugia au Siam. Phaja Tak s'empara, dans le sud, de Ligor; dans le nord, de Xieng-mai et de Vieng-chan (1778); mais,

en 1782, il fut assassiné par son premier ministre, qui monta sur le trône sous le nom de Phra-Phuti-Chào-Luang (Yot Fa). Celui-ci est le fondateur de la dynastie qui règne encore aujourd'hui sur le Siam; il garda Bangkok comme capitale, mais il transféra sa résidence de la rive occidentale de la Me-nam à la rive orientale. Après vingt-neuf ans de règne, Phra-Phuti-Chào-Luang mourut en 1811, et il eut pour successeur son fils Phên-din-Klang, qui vécut jusqu'en 1825. Celui-ci fut remplacé par son fils Cháo-Prasat-Thong qui s'empara du trône qui revenait à son frère cadet Cháo-Fa Mongkut, né le 18 octobre 1808, qui arriva enfin au pouvoir à la mort (3 avril 1851) de l'usurpateur.

Le Cambodge était en pleine décadence depuis le XIII^e siècle, et cette décadence s'accrut à partir du XVI^e siècle; l'influence du Siam allant sans cesse grandissant. En 1794, le roi de Siam fit couronner à Bangkok le roi du Cambodge exilé, Prea Ang-eng, et le fit reconduire dans son pays au mois de mai de la même année par une armée siamoise qui occupa les provinces d'Angkor et de Battambang. Le nouveau roi mourut au mois d'août 1796, âgé de vingt-quatre ans, et après l'administration assez longue du premier ministre, son fils Prea Ang-chan alla se faire couronner à Bangkok en août 1806; Ang-chan, déjà vassal du Siam, accepta également la suzeraineté de l'An-nam qui l'avait reconnu comme roi du Cambodge.

En 1811, des troubles ayant éclaté au Cambodge, le roi de ce pays s'adressa à l'An-nam pour rétablir l'ordre; le Siam s'émut de cet appel et intervint en faveur des révoltés. L'intervention de Gia-Long assura au roi Ang-chan la possession de Ou-dong; un arrangement fut conclu avec le Siam, à Labich (1813).

Pendant la rébellion de Khoi, en Basse-Cochinchine, les Siamois envahirent Ha-tien et Châu-dôc; le roi du Cambodge était obligé de fuir à Vinh-long et l'empereur d'An-nam, Minh-mang, ne réussit à les chasser qu'en 1834 jusqu'au Battambang. Pour tenir les Siamois

en respect, Minh-mang fit construire une citadelle à Pnom-Penh. Sur ces entrefaites, Ang-Chan mourut après vingt-huit ans de règne. Il eut pour successeur sa fille cadette, Ngoc-vân, âgée de vingt ans, sous le nom de Neac Ang-Mey. Cependant les Annamites menaçaient d'absorber le Cambodge; les Siamois intervinrent: la reine Ang-Mey fut obligée de se réfugier à Chau-dôc (1841), et le frère de l'ancien roi, Prea Ang-Duong, proclamé roi. Toutefois, il ne reçut l'investiture qu'en 1847, après un traité signé en juin 1846, qui terminait les hostilités entre l'Annam et le Siam. Ce dernier pays reprenait aux dépens de l'Annam l'influence qu'il avait perdue sur le Cambodge à l'époque de Gia-Long.

Gia-long.

Le cinquième mois de 1801, Nguyễn-anh, neveu du dernier chef Nguyen, Duê-tông, qui avait exercé les fonctions de *choua* ou de maire du palais à Hué sous le roi Lê Hiên-tông dont le pouvoir était nominal, Nguyen-anh, grâce aux secours amenés par l'évêque d'Adran et à l'aide d'officiers français, ayant reconquis la Cochinchine et la Basse Cochinchine envahis par les rebelles Tày-so'n, prit le nom de règne de Gia-long. Le dernier prince légitime Lê s'était enfui en Chine et Gia-long créait la dynastie des Nguyễn qui règne encore sur l'An-nam; la conquête du Tong-king la même année (1801) reconstitua l'unité de l'empire situé sur la côte orientale de la péninsule indo-chinoise.

Les efforts de la France pour renouer des relations forcément interrompues pendant la Révolution et l'Empire, avec l'Annam, sous la Restauration, furent vains, malgré le choix comme Consul, Agent de France et Commissaire du Roi de Jean-Baptiste Chaigneau (1820), l'un des officiers qui avaient aidé Nguyen-anh à monter

Minh-Mang.

sur le trône. La mort de Gia-long (25 janvier 1820) et l'avènement de son fils Minh-mang modifièrent complètement l'attitude de l'An-nam à notre égard. La crainte des Anglais d'une part, l'ombrage que

lui portaient les serviteurs de son père, poussèrent le nouveau roi à des persécutions contre les missionnaires français: la révolte d'un officier supérieur, Nguyễn-vân Khôi, à Saïgon, permit à Minh-mang d'impliquer dans la conspiration un prêtre des Missions étrangères, l'abbé Marchand, qui fut exécuté le 30 novembre 1835. D'ailleurs dès février 1825, des mesures contre les Chrétiens avaient été prises par Minh-mang, mais c'est en 1830 que commencèrent systématiquement les persécutions. Un édit de persécution générale est lancé le 6 janvier 1833; le vicaire apostolique, Mgr. Taberd est obligé de fuir au Cambodge et au Siam: François-Isidore Gagelin est mis à mort le 17 octobre 1833; de nombreux Annamites sont martyrisés à leur tour. Le supplice du P. Marchand amène une recrudescence de persécutions: nouvel édit, le 25 janvier 1836; exécution de Jean-Charles Cornay (20 sept. 1837, près de Chen Tai). En 1838, les deux évêques dominicains espagnols: Ignace Delgado et Dominique Hénarès et leur provicaire, Joseph Hernandez, sont mis à mort dans le Tong-king oriental; dans le Tong-king occidental, le vicaire apostolique français meurt de faim; Mgr. Pierre Borie est décapité à Quang Binh (24 nov. 1838). En Cochinchine, François Jaccard est exécuté le 21 sept. 1838; enfin, Gilles Delamotte meurt le 3 octobre 1840 de la suite de ses tortures.

La mort de Minh-mang, des suites d'une chute de cheval, le 21 janvier 1841, à l'âge de 50 ans, empêchait seule la France d'intervenir en Cochinchine. Trois mandarius envoyés en ambassade en France ne furent pas reçus par Louis-Philippe.

Minh-mang eut pour successeur son fils Nguyễn-phu'o'c thi Thiêu tri. qui prit le nom de règne de Thiêu Tri. S'il n'avait pas les qualités d'administrateur de son père, ce jeune prince du moins n'en avait pas la cruauté. Néanmoins il n'avait pas rapporté les édits contre les missionnaires; il fallut l'intervention du Commandant Favin-Lévêque, arrivé dans le port de Tourane le 25 février 1843, à bord

de la corvette l'*Héroïne*, pour obtenir la mise en liberté des missionnaires Galy, Berneux, Charrier, Miche et Duclos, enfermés dans la prison de Hué. Mgr. Dominique Lefebvre, évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, est arrêté dans la province de Vinh Long, le 31 octobre 1844, et conduit par le Binh Thuan à Hué. Le contre-amiral Cécille envoyait immédiatement l'*Alcmène* pour faire relâcher le prélat, ce qui lui fut accordé. Mgr. Lefebvre, conduit à Singapore, revint une seconde fois en Cochinchine avec M. Duclos; arrêtés l'un et l'autre et conduits à Saïgon, Duclos y mourut le 17 juillet 1846; on se contenta de reconduire une fois encore Mgr. Lefebvre à Singapore.

Cependant le gouvernement de Louis-Philippe prenait en mains l'intérêt des missionnaires persécutés; le Commandant Lapierre arrivait au mois de mars 1847 à Tourane et réclamait la liberté du culte pour les Chrétiens et des garanties pour la sécurité des Français. Un complot qui avait pour but le massacre de nos officiers amena une intervention active du Commandant qui, avec la *Gloire* et la *Victorieuse*, détruisit la flotte cochinchinoise (15 avril 1847).

La rage que ressentit Thiêu Tri de ces désastres accentua sa haine pour tout ce qui était européen; et il fut emporté, le 4 novembre 1847, par une fièvre causée tant par sa colère que par ses habitudes de débauche. Il eut pour successeur son fils Hoàng Nhâm (Tu'-dúc) ¹⁾.

Vicariats
apostoliques.

Il n'est peut-être pas inutile de marquer ici la division de l'Annam en vicariats, à cause du rôle considérable que jouent les missions dans cette histoire.

Les vicariats apostoliques de Cochinchine et de Tong-king avaient été détachés en 1659 du diocèse de Malacca. En 1844, la Cochinchine avait été dédoublée en Cochinchine occidentale et en

1) Henri Cordier, dans l'*Histoire générale* de Lavisce et Rambaud, X, pp. 996/8.

Cochinchine orientale; à leur tour ces deux vicariats furent subdivisés en 1850, le premier en Cambodge et en Cochinchine occidentale, le second en Cochinchine orientale et en Cochinchine septentrionale.

De même, en 1679, le Tong-king avait été dédoublé en Tong-king oriental et en Tong-king occidental; ce dernier en 1846 forma les deux vicariats du Tong-king méridional et du Tong-king occidental; quant au Tong-king oriental, deux ans plus tard, en 1848, il était divisé en Tong-king oriental et en Tong-king central.

Le Siam formait depuis 1673, époque à laquelle il fut séparé du diocèse de Malacca, un vicariat apostolique dont on détacha, en 1841, la Malaisie.

Sauf le Tong-king oriental et le Tong-king central administrés par les Dominicains espagnols et la Malaisie desservie par des prêtres de Hollande, tous ces vicariats relèvent du Séminaire des Missions étrangères de la rue du Bac.

Les Vicaires apostoliques étaient en 1852, pour le Tong-king occidental, Mgr. Pierre-André Retord, évêque d'Acanthe, nommé en 1839 à la place de Mgr. Havard; pour le Tong-king méridional, Mgr. Jean Denis Gauthier, évêque d'Emmaüs, ancien coadjuteur de Mgr. Retord, vicaire apostolique depuis la fondation de la nouvelle mission en 1846; pour la Cochinchine orientale, Mgr. Étienne Théodore Cuénot, évêque de Metellopolis, nommé en 1840; pour la Cochinchine occidentale, Mgr. Dominique Lefebvre, évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique depuis la fondation en 1844; pour la Cochinchine septentrionale, Mgr. François Marie Henri Agathon Pellerin, évêque de Biblos, depuis 1850; pour le Cambodge, Mgr. Jean-Claude Miche, évêque de Dansara; enfin, pour le Siam, Mgr. Jean-Baptiste Pallegoix, évêque de Mallos, vicaire apostolique depuis 1842.

Les provinces espagnoles du Tong-king avaient pour vicaires apostoliques, Mgr. Hilaire Alcazar, évêque de Paphos, depuis 1848

(Tong-king oriental), et Mgr. Joseph Marie Diaz, évêque de Platea, depuis 1848, avec, depuis 1854, comme coadjuteur Mgr. Melchior Garcia de San Pedro, évêque de Tricomia (Tong-king central).

Tà Dúc. Quoiqu'un édit contre les missionnaires eut été publié en 1848, les premières années du règne de Tù Dúc firent espérer que la période des grandes persécutions était passée. Il n'en était rien. Le propre frère du roi, Hoang-bao, convoitant la couronne, se révolta, fut capturé et condamné à une détention perpétuelle. Comme, jadis Minh-mang lors de le rébellion de Khoi, Tu Duc profita de la conspiration de son frère, pour persécuter les Chrétiens comme complices: un édit du 21 mars 1851 rouvrait l'ère des persécutions: un jeune prêtre de vingt-neuf ans, Augustin Schoeffler, du diocèse de Nancy, missionnaire depuis près de quatre ans au Tong-king occidental, fut décapité à Son-tay, le 1^{er} mai 1851.

L'année suivante, à la même date, le 1^{er} mai 1852, un autre prêtre, âgé de vingt-huit ans, Jean-Louis Bonnard, du diocèse de Lyon, également missionnaire au Tong-king occidental, était exécuté à Vi-hoang.

Lettre de M.
de Bourboulon
au Minis-
tre de Affaires
étrangères (21
août 1852).

Ce dernier meurtre inspirait à notre ministre en Chine, M. de Bourboulon, les réflexions suivantes dans une lettre qu'il adressait au Ministre des Affaires étrangères de Macao, le 21 août 1852:

«Je ne dois pas terminer cette dépêche, M. le Ministre, sans appeler votre attention sur le fait déplorable qui vient de se passer au Tong-king et dont je vous envoie la triste preuve dans l'acte de décès qui accompagne la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, à la date du 15 de ce mois, je veux parler de la mort de M. Jean Louis Bonnard, prêtre appartenant aux Missions étrangères, qui a été décapité dans le Tong-king (j'ignore le nom de la localité où le fait a eu lieu), le 1^{er} Mai dernier «par ordre du Roi de la Cochinchine»: ce sont les termes dont se sert M. l'abbé Libois, Procureur des Missions étrangères à Hongkong, dans une

lettre qu'il a adressée, en mon absence, à M. Verdier Latour, Chancelier de la Légation, pour lui annoncer cette fâcheuse nouvelle. Permettez-moi d'y ajouter la phrase suivante extraite de la même lettre: «Mes confrères m'annoncent qu'ils s'attendent à voir publier prochainement pour tout le royaume annamite un édit de persécution plus terrible encore que tous ceux qui ont paru jusqu'ici». Cette lettre ne contient du reste aucun autre détail.

«En attendant de plus amples renseignements, je me borne, M. le Ministre, à livrer cette simple nouvelle à vos réflexions; le fait en lui-même parle assez haut; il suffit de le rapprocher du souvenir encore récent du sort absolument semblable éprouvé, l'année dernière, par le missionnaire Schoeffler. Ainsi, à une année d'intervalle, jour pour jour, dans le même pays, probablement dans le même lieu, deux missionnaires français ont été livrés à une mort cruelle par ordre de l'autorité souveraine, publiquement et juridiquement égorgés sans qu'on pût, sans qu'on les ait accusés d'un autre crime que de prêcher une religion de paix ou de soumission à l'autorité temporelle. Je sais qu'ils le font à leurs risques et périls, que la France ne s'est pas engagée à les protéger dans leur aventureuse carrière; ils ne le demandent même pas; mais ils n'en sont pas moins français et, au point de vue de l'humanité, la France porte en fait, la responsabilité de ces attentats commis contre ses sujets. Se contentera-t-elle donc d'enregistrer et de déplorer d'année en année ces abominables exécutions d'hommes qui lui appartiennent, du moins dans l'opinion du monde? permettra-t-elle la continuation de ces sacrifices humains qui se repètent en Cochinchine avec une audacieuse et atroce périodicité? Cependant, qui l'empêche de mettre fin à ces horreurs? elle est en paix avec toutes les nations civilisées qui applaudiraient d'une voix unanime à un acte de vigueur profitable à toute l'humanité; elle a une puissante marine militaire qui lui coûte presque autant inoccupée qu'agissante; ou bien n'entretient-

elle des agents qui la représentent dans ces pays lointains que pour être témoins des outrages qu'elle reçoit? n'y envoie-t-elle des bâtiments de guerre que pour s'y livrer à des travaux hydrographiques et pour témoigner par leur inutile présence, de son impuissance à venger ses injures, à venger le sang français répandu par de chétifs et insolents barbares? Pardonnez-moi, M. le Ministre, la franchise de ce langage mais je tiens que le premier devoir d'un Agent placé comme je le suis, est de dire à son Gouvernement la vérité, du moins ce qu'il croit être la vérité.

«Permettez-moi une dernière réflexion: je suis convaincu plus que personne, et je crois que ma correspondance en témoigne suffisamment, que notre politique, vis à vis de la Chine, doit être essentiellement pacifique; que c'est la seule qui nous convienne; mais je crois avoir démontré, en même temps, que le seul moyen d'action que nous ayons, quant à présent, pour en obtenir ce qui est juste et raisonnable, dans les plus étroites limites de notre traité avec elle, était le respect ou, pour parler plus clairement, la crainte que nous pouvions lui inspirer. Or, que pouvons-nous attendre du Gouvernement chinois, à n'envisager que ce qui a rapport à nos missionnaires, comment pouvons-nous espérer de l'amener à des idées de tolérance religieuse, de l'obliger, au moins, à la stricte observation de l'art. 23 du traité, lorsqu'il voit qu'aux deux extrémités de l'Empire, deux petits souverains ses vassaux, et nominalement du moins, ses tributaires, comme les Rois de la Cochinchine et de la Corée, de petits potentats qu'il domine (l'un d'eux du moins) par l'envoi de quelques mandarins et pour lesquels il n'a que du mépris, ne craignent pas de braver la France en tuant ses missionnaires, en les mettant à mort, non pas même secrètement et dans les ténèbres d'un cachot, mais à ciel découvert, à la face du monde et par deux fois dans une année? N'est-il pas à craindre que, voyant ces attentats rester impunis, le Gouvernement chinois ne suive bientôt

l'exemple de ses vassaux, ou, pour ne rien exagérer, que du moins, il ne mette de côté les ménagemens qu'il a apportés jusqu'ici dans les persécutions? Je soumets humblement ces réflexions à votre haute appréciation, persuadé, M. le Ministre, que vous comprendrez, en tout cas, combien les faits récents qui se sont passés en Cochinchine touchent de près à nos rapports avec la Chine elle-même et de quelle conséquence le parti auquel le Gouvernement s'arrêtera dans ces circonstances peut et doit être pour la suite de nos relations avec ce pays».

Le 23 octobre 1852, M. Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères, répondait à M. de Bourboulon :

«Je vous sais gré, M., de ne pas vous borner à nous adresser des informations et des observations sur l'état du pays dans lequel vous êtes accrédité, mais de présenter en même temps à notre appréciation des conclusions pratiques; je vous invite à procéder ainsi en toute occasion où vous le jugerez possible. J'ai pris note des considérations exposées dans votre dépêche [du 21 août], sur les griefs que nous a donnés le gouvernement cochinchinois, en faisant mettre à mort, dans un an d'intervalle, deux missionnaires français, et sur les motifs divers qui nous commanderaient d'en obtenir une éclatante satisfaction. C'est un sujet qui mérite d'être mûrement examiné sur lequel je me réserve d'appeler l'attention du Prince Président. Je vous serai obligé, M., de me transmettre tous les renseignemens que vous pourrez recueillir sur les moyens d'assurer une expédition militaire en Cochinchine, le succès et les résultats que nous devrions en attendre».

Dans une autre lettre de Macao, 23 septembre 1852, M. de Bourboulon écrivait au Marquis Turgot, Ministre des Affaires étran-

gères, prédécesseur de M. Drouyn de Lhuys ¹⁾ préconisant une intervention de la France en Annam :

« Cette intervention devrait d'abord se présenter avec un caractère pacifique par l'envoi d'un Plénipotentiaire en Cochinchine chargé de demander à la Cour de Hué :

1° la tolérance religieuse en faveur de ses sujets chrétiens, ou du moins liberté et sécurité entière pour les missionnaires français et espagnols.

2° de lui proposer un traité qui établirait de nouveau des relations d'amitié et de commerce entre les deux pays sur des bases libérales et équitables.

3° comme garantie nécessaire de l'exécution de ce traité et comme réparation due à la France pour le sang de ses missionnaires répandu depuis trente ans, le port de Tourane avec le territoire indiqué dans le traité de 1787, ou un autre point offrant une position militaire, devrait lui être remis et cédé à perpétuité; toutefois dans le cas où le point cédé serait le port de Tourane, cette cession pourrait donner lieu à une indemnité à payer par la France; il va sans dire que cette mission qui pourrait être confiée au Ministre de la République en Chine devrait être appuyée d'une force morale suffisante pour pouvoir, en cas de réception hostile ou de refus d'acceptation des conditions raisonnables, s'emparer de vive force de Tourane et du territoire qui en dépend. Je crois, Monsieur le Ministre, que deux frégates accompagnées de deux Bâtiments à vapeur et de quelques bâtiments légers seraient une force plus que suffisante pour accomplir cet objet ».

Déjà au mois de juillet 1852, Mgr. Forcade, premier vicaire apostolique du Japon, adressait tant en son nom qu'en celui de sept

1) M. Drouyn de Lhuys remplaça le Marquis Turgot, le 28 juillet 1852.

autres évêques d'Extrême-Orient une note au Prince Président pour lui demander d'arrêter les persécutions:

« Au Prince Président.

NOTE relative au protectorat des Missions de la Chine, remise Let. aut. sig. par l'Évêque Vicaire Apostolique du Japon, au nom de sept autres évêques de Chine ou pays adjacents.

« Malgré la protection accordée par la France aux missions de la Chine, la persécution recommence dans cet empire, y arrête les progrès de nos missionnaires, et menace de détruire tous les fruits de leurs travaux.

« Des ennemis bien connus de notre Pays, n'ont cessé, en ces derniers temps, de répéter aux mandarins, qu'ils n'avaient rien à craindre de la France déchirée par des divisions intestines; telle semble être la principale, si ce n'est même la seule cause de la nouvelle persécution.

« L'honneur de la France, autant que l'intérêt de nos missions, exige donc qu'on l'arrête.

« On n'y réussira jamais par de simples notes diplomatiques qu'aucune force n'appuiera; mais on y parviendra sans aucun doute par une démonstration de force, puisque ce n'est qu'une fausse idée de notre faiblesse qui a eu hardi les persécutions.

« Trois ou quatre bâtiments de guerre adjoints aux deux qui se trouvent actuellement dans les mers de Chine, suffiraient à cette démonstration, et la paix n'en serait pas menacée, si l'entreprise était conduite par un capitaine prudent, énergique, habile, et connaissant la Chine.

« Le capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly, qui a déjà commandé plusieurs années dans les mers de Chine, réunit ces qualités

à un degré peu commun. Les missionnaires seraient heureux de le voir placé à la tête de l'escadre.

«Une escadre de cinq à six bâtiments de guerre sous les ordres du Capitaine Rigault de Genouilly, voilà donc ce que nous osons demander au Prince-Président pour mettre un terme aux persécutions en Chine.

«L'influence catholique dans l'Extrême Orient y est et y sera toujours la mesure de l'influence française. L'Empereur Napoléon le savait: par un décret du 2 Germinal an XIII, il rétablit le Séminaire des Missions étrangères.

«En protégeant nos missions, le Prince-Président marchera sur les traces de l'Empereur et servira la Patrie autant que la Religion.

Paris, 10 juillet 1852.

† Augustin évêque de Samos

V. a. du Japon.»

La situation était vraiment humiliante pour la France dont les griefs restés sans réparation étaient multiples; ils sont clairement indiqués dans la note annexée à la lettre du Ministre des Affaires étrangères à son collègue de la Marine le 25 novembre 1857, lorsque le Gouvernement impérial se fut enfin décidé à intervenir.

Note annexe
à la lettre des
Aff. ét. à la
Marine du 25
Nov. 1857.

Cette note rappelle le traité de 1787 et la mauvaise volonté des Annamites à notre égard sous la Restauration; elle continue ainsi:

«En 1843, une mission d'exploration aux Philippines, en *Cochinchine* et dans les Iles de la Sonde fut confiée, dans une pensée d'établissement colonial dans ces parages, au Capitaine de corvette Favin l'Evêque commandant l'*Héroïne*. S'étant présenté en rade de Tourane [26 février] il ne réussit que grâce à beaucoup de fermeté à entrer en relations avec les autorités locales. Cinq missionnaires étaient en ce moment prisonniers à Hué-Fo; il réclama et obtint

leur envoi à bord de l'*Héroïne*, puis il quitta Tourane, après avoir signalé aux mandarins cochinchinois les avantages que retirerait leur pays de relations commerciales avec la France. Un peu plus tard, M. le capitaine de vaisseau Cécille se présentait aussi à Tourane; puis en 1845, devenu contre-amiral, il envoyait le capitaine de corvette Fornier-Duplan, commandant l'*Alcmène*, pour demander la mise en liberté de Mgr. Lefebvre, vicaire apostolique de la Cochinchine Occidentale qui s'y trouvait détenu. Remis entre les mains de M. Fornier-Duplan, ce même missionnaire s'embarquait en mai 1846 à Singapore pour rentrer secrètement en Cochinchine; arrêté aussitôt et condamné à mort, il fut par suite d'une commutation de peine expédié, pour être renvoyé dans son pays, au gouverneur anglais de Singapore. Mais le Contre-Amiral Cécille, dès qu'il avait appris sa détention, avait formé le projet d'aller le délivrer. Remplacé en ce moment dans le commandement de la division de Chine par le capitaine de vaisseau Lapierre, il lui laissa le soin d'accomplir ses intentions. On sait ce que fut cette entreprise. Mal accueilli à Tourane, le Commandant Lapierre jugeant par toute sorte d'indices sa situation très périlleuse s'il n'agissait vigoureusement contre les Cochinchinois avant d'être attaqué par eux coula, ou brûla à l'aide des deux navires qu'il avait sous ses ordres, la *Victorieuse* et la *Gloire*, tous les bâtimens cochinchinois par lesquels il se voyait menacé et quitta Tourane à la suite de cette expédition qui causa des pertes immenses à ses adversaires. Cet acte de vigueur parut avoir assuré pendant quelque temps la protection de nos coreligionnaires en Chine, mais les persécutions contre les Chrétiens se rallumèrent bientôt et en 1854 et 1855 les missionnaires Schoeffler et Bounard furent mis à mort. Par suite, lorsque M. de Montigny fut obligé à la fin de 1855, d'aller négocier à Siam, il lui fut enjoint de chercher à entrer en relations à Tourane avec le Gouvernement Annamite pour lui rappeler les rapports amicaux qu'il avait, à la

fin du siècle dernier, entretenu avec la France et faire entendre des représentations en faveur des Chrétiens. M. de Montigny reçut de plus ultérieurement des pouvoirs en forme pour négocier avec la Cochinchine. Arrivé à Siam, cet agent jugea convenable avant de se rendre en Cochinchine d'y expédier le *Catinat* pour y annoncer sa venue prochaine et sa mission. Ce qui s'était produit avec la *Victorieuse* et la *Gloire* se renouvela avec le *Catinat*. Les communications du Commandant de ce navire furent d'abord refusées et il ne tarda pas à avoir la conviction que s'il attendait M. de Montigny sans rien faire, il était exposé à être coulé dans la rade par les fortifications cochinchinoises. Il réclama donc leur désarmement et ne l'ayant pas obtenu, ouvrit le feu contre elles et en prit ou encloua les pièces. Cet acte d'énergie parut faire réfléchir le gouvernement annamite. Mais on était alors en octobre et M. de Montigny n'ayant pu arriver à Tourane qu'à la fin de janvier, cette impression s'était modifiée. Il essaya donc de négocier sans pouvoir le faire sérieusement, et ne mettant plus en doute que des démarches plus prolongées demeureraient également infructueuses, il quitta Tourane le 7 février après avoir passé une dernière note annonçant qu'il ferait connaître au Gouvernement de l'Empereur le refus du souverain de la Cochinchine de conclure avec lui un traité d'amitié, etc., et déclarant que le Gouvernement annamite aurait à répondre des nouvelles persécutions dont les Chrétiens pourraient être l'objet ou du mauvais accueil que recevraient des navires français sur les côtes de la Cochinchine.

« Depuis lors, les nouvelles données par les missionnaires sur la situation des Chrétiens la représentent comme très critique et très alarmante et la Légation de l'Empereur en Chine a dû tout récemment envoyer sur les côtes de Cochinchine un navire de la Marine Impériale réclamer la mise en liberté d'un missionnaire espagnol, Mgr. Diaz, dont on craignait même que le dernier supplice eut déjà terminé la captivité ».

A la fin de 1852, en décembre, la France parut disposée à agir, et dans une note relative aux Missionnaires en Chine, en Cochinchine, et en Corée, la proposition suivante était formulée :

« On propose donc d'envoyer à la Cour de Hué un Plénipotentiaire qui serait chargé d'exiger :

« 1° une satisfaction complète, exemplaire et une forte indemnité pécuniaire pour le meurtre des missionnaires Schoeffler et Bonnard.

« 2° qu'à l'avenir ceux de nos missionnaires qui seraient trouvés en Cochinchine soient exempts de mauvais traitements. On s'autoriserait à cet égard de ce qui a lieu en Chine.

« 3° que les édits de persécution contre le Christianisme soient, toujours à l'exemple de ce qui a été fait en Chine, solennellement rapportés. »

Les graves événements de notre politique intérieure et extérieure, allaient encore retarder notre intervention.

CHAPITRE II.

L'Angleterre au Siam.

L'approche du renouvellement des traités signés avec la Chine en 1842 et en 1844 par la Grande Bretagne, les Etats-Unis et la France, la nécessité prouvée par l'expérience d'obtenir de nouveaux privilèges commerciaux et politiques, l'intérêt clairement démontré d'étendre aux autres pays de l'Extrême-Orient les entreprises commencées dans l'Empire du Milieu, enfin l'effet produit par la signature d'un traité le 31 mars 1854 avec le Japon, jusqu'alors fermé aux étrangers, par le Commodore M. C. Perry, au nom des Etats-Unis d'Amérique, invitaient à l'action les contrées occidentales.

Mission de
John Craw-
ford (1822).

Depuis longtemps déjà l'Angleterre était entrée en négociations avec le Siam ; sa première mission n'avait d'ailleurs eu que peu de

succès: son envoyé, John CRAWFURD, arrivé à Pak-nam sur le *John Adams* le 26 mars 1822, fut reçu à la barre par des fonctionnaires de rang inférieur; conduit le 27 à Bangkok sur un médiocre bateau du roi, Crawford remit le 29 au délégué du Phra klang la lettre du Gouverneur général des Indes dont il était porteur et le lendemain on l'installa dans une misérable habitation. Chargé de demander une diminution de droits d'entrée sur les marchandises et le libre commerce dans les ports siamois, l'envoyé anglais reçu en audience du roi le 8 avril, ne put obtenir la signature d'un traité; les Siamois faisaient observer que les Portugais avaient signé un traité deux ans auparavant et que cependant aucun de leurs navires n'avait encore paru à Bangkok. Les Anglais essayèrent vainement de faire comprendre que leurs intérêts commerciaux étaient infiniment plus importants que ceux des Portugais. Crawford s'embarquait le 14 juillet 1822 et arrivait à Pak-nam quatre jours plus tard, en route pour l'Annam, sans avoir rien obtenu.

Mission de
Henry Burney
(1826).

En 1826, le gouverneur général de l'Inde, Lord Amherst, désireux d'obtenir l'aide des Siamois contre les Birmans, et d'apaiser l'inquiétude causée à leur établissement de Pinang par l'occupation par les Siamois des territoires de leur allié Ahmed 1^{er} Sadj ed-din Alim, roi de Quedah, occupation qui dura jusqu'en 1842, envoya le capitaine Henry BURNLEY, à Bangkok; celui-ci, plus heureux que son prédécesseur Crawford, réussit à signer le 20 juin 1826, un traité en quatorze articles, ayant un caractère plutôt politique, mais auquel Burney réussit à faire ajouter un arrangement commercial en six articles.

Traité amé-
ricain (20
mars 1833).
— Sir James
Brooke (1850).

A leur tour, les Etats-Unis d'Amérique, par l'intermédiaire de Mr. Edmund ROBERTS, concluaient un traité d'amitié et de commerce, le 20 mars 1833¹⁾ (dix articles), ratifié par le roi le 14 avril 1836, qui resta lettre morte, à cause des termes peu favorables au com-

1) Signé en duplicata en siamois et en anglais, avec des traductions portugaise et chinoise annexées.

merce. Le 9 août 1850, Sir James BROOKE, à bord du vapeur de la marine royale le *Sphinx*, accompagné de la *Nemesis*, vapeur de la Compagnie des Indes orientales, arrivait à la barre de la Me-nam, chargé d'une mission de la Reine auprès du Roi de Siam; le 22, le plénipotentiaire anglais remontait à Bangkok; il échoua dans des négociations dont le but n'a pas été rendu public et qu'il rompit le 28 septembre 1850.

Nouvel insuccès, la même année, pour M. BALLESTIER, qui venait au nom des Etats-Unis réclamer contre les traitements auxquels étaient soumis ses concitoyens au Siam et conclure un nouveau traité; non seulement, il ne fut pas reçu en audience par le Roi, mais encore il ne put présenter la lettre du Président des Etats-Unis.

Mission
de Ballestier
(1850).

L'avènement du roi Mongkut fut le signal des revendications étrangères plus actives que jamais. Sir John BOWRING, Plénipotentiaire et Surintendant du commerce à Hong-kong fut envoyé à Bangkok en mars 1855; il était accompagné de Harry PARKES, consul à Amoy, et de J. O. BOWRING, comme secrétaires. Non sans peine, Bowring signait un traité d'amitié et de commerce en douze articles, le 18 avril 1855; ce traité était suivi de six règlements pour régir le commerce anglais au Siam et d'un tarif:

Mission
de Sir John
Bowring
(1855).

Her Majesty the QUEEN of the United Kingdom of Great Britain and Ireland, and all its dependencies, and their Majesties Phra Bard Somdetch Phra Paramendr Maha MONGKUT Phra Chom Klau Chau Yu Hua, the First King of Siam, and Phra Bard Somdetch Phra Pawarendr Ramesr Mahiswaresr Phra Pin Klau Chau Yu Hua, the Second King of Siam, desiring to establish upon firm and lasting foundations the relations of peace and friendship existing between the two countries, and to secure the best interests of their respective subjects by encouraging, facilitating, and regulating their industry and trade, have resolved to conclude a treaty of amity and commerce for this purpose, and have, therefore, named as their plenipotentiaries, that is to say;

Traité entre
l'Angleterre
et le Siam (18
avril 1855).

Her Majesty the Queen of Great Britain and Ireland: Sir John BOWRING, Knight, Doctor of Laws, etc. etc.;

And their Majesties the First and Second Kings of Siam, his Royal Highness Krom Hluang Wongsā Dhiraj Snidh; his Excellency Somdetch Chau Phaya

Param Maha Puyurawongse; his Excellency Somdetch Chau Phaya Param Maha Bijai-neate; His Excellency Chau Phaya Sri Suriwongse Samuha Phra Kralahome; and his Excellency Chau Phaya, acting Phra-Klang:

Who, after having communicated to each other their respective full powers, and found them to be in good and due form, have agreed upon and concluded the following articles: —

ARTICLE I. There shall henceforward be perpetual peace and friendship between her Majesty the Queen of Great Britain and Ireland, and her successors, and their Majesties the First and Second Kings of Siam, and their successors. All British subjects coming to Siam shall receive from the Siamese Government full protection and assistance to enable them to reside in Siam in all security, and trade with every facility, free from oppression or injury on the part of the Siamese; and all Siamese subjects going to an English country shall receive from the British Government the same complete protection and assistance that shall be granted to British subjects by the Government of Siam.

ART. 2. The interests of all British subjects coming to Siam shall be placed under the regulation and control of a consul, who will be appointed to reside at Bangkok: he will himself conform to and will enforce the observance, by British subjects, of all the provisions of this treaty, and such of the former treaty negotiated by Captain Burney in 1826 as shall still remain in operation. He shall also give effect to all rules or regulations that are now or may hereafter be enacted for the Government of British subjects in Siam, the conduct of their trade, and for the prevention of violations of the laws of Siam. Any disputes arising between British and Siamese subjects shall be heard and determined by the consul, in conjunction with the proper Siamese officers; and criminal offences will be punished, in the case of English offenders, by the consul, according to English laws, and in the case of Siamese offenders, by their own laws, through the Siamese authorities. But the Consul shall not interfere in any matter referring solely to Siamese, neither will the Siamese authorities interfere in questions which only concern the subjects of her Britannic Majesty.

It is understood, however, that the arrival of the British consul at Bangkok shall not take place before the ratification of this treaty, nor until ten vessels owned by British subjects, sailing under British colours, and with British papers, shall have entered the port of Bangkok for purposes of trade, subsequent to the signing of this treaty.

ART. 3. If Siamese in the employ of British subjects offend against the laws of their country, or if any Siamese having so offended or desiring to desert take refuge with a British subject in Siam, they shall be searched for, and, upon proof of their guilt or desertion, shall be delivered up by the consul to the Siamese authorities. In like manner, any British offenders resident or trading in Siam, who may desert, escape to, or hide themselves in Siamese territory, shall be apprehended and delivered over to the British consul on his

requisition. Chinese not able to prove themselves to be British subjects shall not be considered as such by the British consul, nor be entitled to his protection.

ART. 4. British subjects are permitted to trade freely in all the seaports of Siam, but may reside permanently only at Bangkok, or within the limits assigned by this treaty. British subjects coming to reside at Bangkok may rent land, and buy or build houses, but cannot purchase lands within a circuit of 200 sen (not more than four miles English) from the city walls, until they shall have lived in Siam for ten years, or shall obtain special authority from the Siamese Government to enable them to do so. But with the exception of this limitation, British residents in Siam may at any time buy or rent houses, lands, or plantations, situated anywhere within a distance of twenty-four hours' journey from the city of Bangkok, to be computed by the rate at which boats of the country can travel. In order to obtain possession of such lands or houses, it will be necessary that the British subject shall, in the first place, make application through the consul to the proper Siamese officer; and the Siamese officer and the consul having satisfied themselves of the honest intentions of the applicant, will assist him in settling, upon equitable terms, the amount of the purchase-money, will mark out and fix the boundaries of the property, and will convey the same to the British purchaser under sealed deeds. Whereupon he and his property shall be placed under the protection of the governor of the district and that of the particular local authorities; he shall conform, in ordinary matters, to any just directions given him by them, and will be subject to the same taxation that is levied on Siamese subjects. But if, through negligence, the want of capital, or other cause, a British subject should fail to commence the cultivation or improvement of the lands so acquired within a term of three years from the date of receiving possession thereof, the Siamese Government shall have the power of resuming the property, upon returning to the British subject the purchase-money paid by him for the same.

ART. 5. All British subjects intending to reside in Siam shall be registered at the British Consulate. They shall not go out to sea, nor proceed beyond the limits assigned by this treaty for the residence of British subjects, without a passport from the Siamese authorities, to be applied for by the British Consul; nor shall they leave Siam, if the Siamese authorities show to the British consul that legitimate objections exist to their quitting the country. But, within the limits appointed under the preceding article, British subjects are at liberty to travel to and fro under the protection of a pass, to be furnished them by the British consul, and counter-sealed by the proper Siamese officer, stating, in the Siamese character, their names, calling, and description. The Siamese officers at the Government stations in the interior may, at any time, call for the production of this pass, and immediately on its being exhibited they must allow the parties to proceed; but it will be their duty to detain those persons who, by travelling without a pass from the consul, render them-

selves liable to the suspicion of their being deserters; and such detention shall be immediately reported to the consul.

ART. 6. All British subjects visiting or residing in Siam shall be allowed the free exercise of the Christian religion, and liberty to build churches in such localities as shall be consented to by the Siamese authorities. The Siamese Government will place no restrictions upon the employment by the English of Siamese subjects as servants, or in any other capacity. But wherever a Siamese subject belongs or owes service to some particular master, the servant who engages himself to a British subject without the consent of his master may be reclaimed by him; and the Siamese Government will not enforce an agreement between a British subject and any Siamese in his employ, unless made with the knowledge and consent of the master, who has a right to dispose of the services of the person engaged.

ART. 7. British ships-of-war may enter the river, and anchor at Paknam; but they shall not proceed above Paknam, unless with the consent of the Siamese authorities, which shall be given where it is necessary that a ship shall go into dock for repairs. Any British ship-of-war conveying to Siam a public functionary accredited by her Majesty's Government to the Court of Bangkok shall be allowed to come up to Bangkok, but shall not pass the forts called Pong Phrachamit and Pitpach-nuck, unless expressly permitted to do so by the Siamese Government; but in the absence of a British man-of-war, the Siamese authorities engage to furnish the consul with a force sufficient to enable him to give effect to his authority over British subjects, and to enforce discipline among British shipping.

ART. 8. The measurement duty hitherto paid by British vessels trading to Bangkok under the treaty of 1826 shall be abolished from the date of this treaty coming into operation, and British shipping or trade will thenceforth be only subject to the payment of import and export duties on the goods landed or shipped. On all articles of import the duties shall be three per cent., payable at the option of the importer, either in kind or money, calculated upon the market value of the goods. Drawback of the full amount of duty shall be allowed upon goods found unsaleable and re-exported. Should the British merchant and the Custom-house officers disagree as to the value to be set upon the imported articles, such disputes shall be referred to the consul and proper Siamese officer, who shall each have the power to call in an equal number of merchants as assessors, not exceeding two on either side, to assist them in coming to an equitable decision.

Opium may be imported free of duty, but can only be sold to the opium-farmer or his agents. In the event of no arrangement being effected with them for the sale of the opium, it shall be re-exported, and no impost or duty shall be levied thereon. Any infringement of this regulation shall subject the opium to seizure and confiscation.

Articles of export, from the time of production to the date of shipment, shall pay one impost only, whether this be levied under the name of inland tax, transit duty, or duty on exportation. The tax or duty to be paid on each article of Siamese produce previous to or upon exportation is specified in the tariff attached to this treaty; and it is distinctly agreed that goods or produce which pay any description of tax in the interior shall be exempted from any further payment of duty on exportation.

English merchants are to be allowed to purchase directly from the producer the articles in which they trade, and in like manner to sell their goods directly to the parties wishing to purchase the same, without the interference, in either case, of any other person.

The rates of duty laid down in the tariff attached to this treaty are those that are now paid upon goods or produce shipped in Siamese or Chinese vessels or junks; and it is agreed that British shipping shall enjoy all the privileges now exercised by, or which hereafter may be granted to, Siamese or Chinese vessels or junks.

British subjects will be allowed to build ships in Siam, on obtaining permission to do so from the Siamese authorities.

Whenever a scarcity may be apprehended of salt, rice, and fish, the Siamese Government reserve to themselves the right of prohibiting, by public proclamation, the exportation of these articles.

Bullion or personal effects may be imported or exported free of charge.

ART. 9. The code of regulations appended to this treaty shall be enforced by the consul, with the co-operation of the Siamese authorities; and they, the said authorities and consul, shall be enabled to introduce any further regulations which may be found necessary in order to give effect to the objects of this treaty.

All fines and penalties inflicted for infraction of the provisions and regulations of this treaty shall be paid to the Siamese Government.

Until the British consul shall arrive at Bangkok and enter upon his functions, the consignees of British vessels shall be at liberty to settle with the Siamese authorities all questions relating to their trade.

ART. 10. The British Government and its subjects will be allowed free and equal participation in any privileges that may have been, or may hereafter be, granted by the Siamese Government to the Government or subjects of any other nation.

ART. 11. After the lapse of ten years from the date of the ratification of this treaty, upon the desire of either the British or Siamese Governments, and on twelve months' notice given by either party, the present and such portions of the treaty of 1826 as remain unrevoked by this treaty, together with the tariff and regulations hereunto annexed, or those that may hereafter be introduced, shall be subject to revision by commissioners appointed on both sides for this purpose, who will be empowered to decide on and insert therein such amendments as experience shall prove to be desirable.

ART. 12. This treaty, executed in English and Siamese, both versions having the same meaning and intention, and the ratifications thereof having been previously exchanged, shall take effect from the sixth day of April, in the year one thousand eight hundred and fifty-six of the Christian era, corresponding to the first day of the fifth month of the one thousand two hundred and eighteenth year of the Siamese civil era.

In witness whereof the above-named plenipotentiaries have signed and sealed the present treaty in quadruplicate at Bangkok, on the eighteenth day of April, in the year one thousand eight hundred and fifty-five of the Christian era, corresponding to the second day of the sixth month of the one thousand two hundred and seventeenth year of the Siamese civil era.

John BOWRING.

(L. S.).

(Signature and seals of the five Siamese Plenipotentiaries).

GENERAL REGULATIONS

under which British Trade is to be conducted in Siam.

REGULATION I. The master of every English ship coming to Bangkok to trade must, either before or after entering the river, as may be found convenient, report the arrival of his vessel at the Custom-house at Paknam, together with the number of his crew and guns, and the port from whence he comes. Upon anchoring his vessel at Paknam, he will deliver into the custody of the Custom-house officers all his guns and ammunition; and a Custom-house officer will then be appointed to the vessel, and will proceed in her to Bangkok.

REGULATION II. A vessel passing Paknam without discharging her guns and ammunition as directed in the foregoing regulation, will be sent back to Paknam to comply with its provisions, and will be fined 800 ticals for having so disobeyed. After delivery of her guns and ammunition, she will be permitted to return to Bangkok to trade.

REGULATION III. When a British vessel shall have cast anchor at Bangkok, the master, unless a Sunday should intervene, will, within four-and-twenty hours after arrival, proceed to the British Consulate, and deposit there his ship's papers, bills of lading, &c., together with a true manifest of his import cargo; and upon the consul's reporting these particulars to the Custom-house, permission to break bulk will at once be given by the latter.

For neglecting so to report his arrival, or for presenting a false manifest, the master will subject himself, in each instance, to a penalty of 400 ticals; but he will be allowed to correct, within twenty-four hours after delivery of it to the consul, any mistake he may discover in his manifest, without incurring the above-mentioned penalty.

REGULATION IV. A British vessel breaking bulk, and commencing to discharge before due permission shall be obtained, or smuggling either when in the river or outside the bar, shall be subject to the penalty of 800 ticals, and confiscation of the goods so smuggled or discharged.

REGULATION V. As soon as a British vessel shall have discharged her cargo, and completed her outward lading, paid all her dues, and delivered a true manifest of her outward cargo to the British consul, a Siamese port-clearance shall be granted her on application from the consul, who, in the absence of any legal impediment to her departure, will then return to the master his ship's papers, and allow the vessel to leave. A Custom-house officer will accompany the vessel to Paknam; and on arriving there, she will be inspected by Custom-house officers of that station, and will receive from them the guns and ammunition previously delivered into their charge.

REGULATION VI. Her Britannic Majesty's Plenipotentiary having no knowledge of the Siamese language, the Siamese Government have agreed that the English text of these regulations, together with the treaty of which they form a portion, and the tariff hereunto annexed, shall be accepted as conveying in every respect their true meaning and intention.

JOHN BOWRING.
(L. S.).

(Signatures and Seals of the five Siamese Plenipotentiaries).

Le 3 août 1855, Lord CLARENDON, ministre anglais des affaires étrangères, envoyait à son ambassadeur à Paris, Lord COWLEY, une copie de ce traité pour être communiquée confidentiellement à notre ministre, le Comte WALEWSKI.

Foreign Office, August 4th 1855.

«My Lord,

«With reference to my despatch N° 829 of the 3^d instant transmitting to you for confidential communication to Count Walewski, a copy of the treaty recently concluded between this country and Siam, I think it desirable that you should state to Count Walewski that I have ascertained from Mr. Parkes, H. M. Consul at Amoy, who accompanied Sir John Bowring to Siam, and who is now in this country that the possible views of France as regarded intercourse with Siam were frequently referred to in the course of the negotiations and that Sir John Bowring understood from the Siamese Authorities that they were quite prepared to grant to France the same privileges as those conceded by the new Treaty to England. But Mr. Parkes conceives that the omission of

Lord
CLARENDON
à Lord
COWLEY.

any direct stipulation to this effect originated partly in Sir John Bowring reluctance to assume, without positive information as to the wishes of the French Government, the responsibility of appearing to negotiate on their behalf, and partly also from his having learnt that the Siamese Government had been let to expect the visit of a French Envoy at no distant period.

I am, &c. &c.

(Sig.) CLARENDON.»

On remarquera dans cette dépêche, l'allusion qui est faite à la France et le désir des autorités siamoises d'accorder à notre pays les mêmes privilèges qui avaient été concédés à la Grande Bretagne.

CHAPITRE III.

Envoi d'un Plénipotentiaire français au Siam (1855).

L'Amiral La-
guerre et M.
de Bourbou-
lon.

La France ne s'était nullement désintéressée des affaires de Siam, les circonstances seules l'avaient empêchée de commencer les négociations plus tôt; en effet, chose que le Ministre des Affaires étrangères semblait avoir oubliée, le Contre-Amiral LAGUERRE, commandant la station de l'Indo-Chine, aux termes de ses instructions qui ne lui avaient d'ailleurs jamais été retirées, devait négocier un traité avec le royaume de Siam; malheureusement la guerre avec la Russie, les affaires de Chine, et en particulier les rebelles T'aï P'ing à Chang-haï absorbèrent tout le temps de cet officier-général. Les pleins pouvoirs avaient été donnés à l'Amiral Laguerre le 14 juillet 1852, et ils avaient été renouvelés au nom de l'Empereur en 1853. De nouveaux pleins pouvoirs avaient été remis à M. de Bourboulon le 22 février 1854 sur la proposition de M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères.

La lettre de Lord Clarendon stimula d'ailleurs le zèle de notre diplomatie et le 9 août 1855, le Comte Walewski, écrivait à son collègue de la Marine, l'Amiral Hamelin:

9 Août 1855.

Lettre du Ministre des Affaires étrangères au Ministre de la Marine.

«Monsieur l'Amiral et cher Collègue,

«Un traité a été signé à Bangkok, le 18 avril dernier, entre Sir John Bowring, Envoyé de S. M. Britannique en Chine et les plénipotentiaires des rois de Siam.

«En me donnant communication officielle de ce traité, Lord Cowley m'a exprimé les regrets de son Gouvernement de ce que le Dr. Bowring n'ait pu suivre cette négociation de concert avec M. de Bourboulon. Du reste, il paraît que dans les entretiens que le Dr. Bowring a eus avec un des rois de Siam, a été question à plusieurs reprises des démarches que devait faire M. de Bourboulon pour négocier et signer un traité analogue à celui qui vient d'être fait avec l'Angleterre.

«D'après la manière dont le roi de Siam s'est exprimé, on ne peut douter de l'empressement avec lequel un négociateur français serait accueilli à Bangkok.

«Je crois donc, M. l'Amiral et cher Collègue, que les circonstances seraient favorables, et vous jugerez sans doute avec moi qu'il y aurait sous tous les rapports avantage à les mettre à profit en donnant le plus tôt possible à notre plénipotentiaire les moyens matériels de se rendre à Siam. Deux bâtimens de la marine anglaise avaient été mis à la disposition de Sir John Bowring, et il conviendrait que l'envoyé français ne se présentât pas dans des conditions inférieures. De plus, il serait nécessaire que les deux navires employés à cette mission n'eussent qu'un tirant d'eau approprié aux circonstances de la navigation dans ces parages ainsi que l'expose M. de Bourboulon dans l'extrait ci-joint de sa correspondance. Je ne sais si cet envoyé, à qui un congé a été accordé pour rentrer en France, sera chargé de la négociation avec Siam, ou si cette mission sera remplie par son successeur : dans tous les cas, M. l'Amiral et cher collègue, je crois devoir vous prier d'examiner et de me faire savoir si la composition de la station navale en Chine permettrait d'y affecter, dans un délai prochain, deux bâtimens de la Marine impériale.»

Le Comte Walewski ajoutait;

«Je vous serais obligé de me faire savoir s'il est vrai, comme me le mande M. de Bourboulon qui tiendrait cette information de M. l'Amiral Laguerre lui-même, que cet officier-général ait reçu des pleins pouvoirs de S. M. pour négocier avec Siam. Si ce fait, dont mon Département n'a pas eu connaissance, était exact, il constituerait un malentendu regrettable, car S. M., sur la proposition de mon prédécesseur, avait, dès le 22 février 1854, signé les pleins pouvoirs qui autorisent M. de Bourboulon à suivre cette même négociation avec le royaume de Siam.»

L'Amiral Hamelin confirmait le 11 août les renseignements relatifs à la mission jadis confiée à l'Amiral Laguerre et en ce qui concernait le désir de son collègue des Affaires étrangères que le plénipotentiaire que l'on s'était décidé à envoyer à Siam pût se présenter à Baugkok dans des conditions qui ne fussent pas inférieures à celles qui avaient présidé à la mission anglaise, il répondait qu'il ne pouvait disposer que du brick *Marceau*, alors dans l'Inde.

Paris, le 11 août 1855

«Monsieur le Ministre et cher Collègue,

Il est parfaitement exact que M. le Contre-Amiral Laguerre aux termes de ses instructions, devait négocier avec le Royaume de Siam; seulement ces Instructions, qui ne lui ont jamais été retirées, remontent à une époque antérieure à la signature des pleins pouvoirs de M. de Bourboulon, qui, d'après la dépêche que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 9 de ce mois, ne remonterait qu'au 22 février 1854. La mission du Commandant de la Station de l'Indo-Chine à Siam émanait d'ailleurs entièrement du Ministère des Affaires étrangères, ainsi que le constatent les dépêches de votre prédécesseur datées l'une du 3 août 1852 (*direction des Consulats*) et une seconde du 22 septembre 1853 (*protocole*): le Département de la Marine n'a pris aucune initiative dans cette question et il n'a fait en quelque sorte que transmettre à M. Laguerre les titres qui établissaient sa mission diplomatique.

«Quoiqu'il en soit, ce malentendu n'a eu et ne peut avoir désormais aucune conséquence fâcheuse puisque M. le Contre-Amiral Laguerre, qui n'a pas fait usage des pouvoirs dont il était investi, se trouve très-probablement en ce moment en cours de traversée de retour en France.

«En ce qui concerne le nouveau Plénipotentiaire de S. M., vous me demandez, M. le Ministre et cher Collègue, de mettre à sa disposition les moyens matériels de se rendre à Siam afin d'y négocier avec le Roi un traité analogue à celui qui vient d'être fait par l'Angleterre et vous me faites remarquer que pour que l'Envoyé français ne se présente pas dans des conditions inférieures à celles qui ont présidé à la mission de Sir J. Bowring, il convient de le faire accompagner par deux bâtiments de tirant d'eau convenable.

«Je comprends combien il serait désirable que notre Plénipotentiaire, en se rendant à Siam, fût entouré d'une certaine représentation, mais vous connaissez, M. le Ministre et cher Collègue, les obligations qui pèsent sur moi et aux-

Le Ministre
de la Marine
et des Colonies
au Ministre des
Affaires étrangères.

1
6
J
1

quelles je puis à peine satisfaire; ces obligations sont telles, en ce moment, qu'il me serait impossible d'affecter spécialement des bâtimens à la mission dont il s'agit. Je ne vois guère que le *Marceau*, brick-mixte actuellement dans l'Inde, qui, par ses emménagements présentant un certain luxe et aussi par son faible tirant d'eau (2^m 93), puisse convenir et être mis à la disposition de l'Envoyé de S. M. I.

«Si cette combinaison pouvait vous agréer, je vous serais obligé de m'en donner avis, afin que j'adresse des ordres au Commandant de la Station de l'Inde pour que le *Marceau* se rende dans le port de l'Inde ou de la Chine que vous voudrez bien m'indiquer et s'y tienne à la disposition de notre Plénipotentiaire.

Sig. HAMELIN.»

Le Gouvernement français ne manquait pas de faire part de la communication de Lord Cowley au Comte de PERSIGNY¹⁾, notre ambassadeur à Londres, en ajoutant qu'il approuvait pleinement les termes du traité signé par Sir John Bowring.

20 août 1855.

«Monsieur le Comte,

Lettre des
Aff. étr. à M.
de Persigny,
à Londres.

«Un traité d'amitié et de commerce a été conclu, le 18 avril dernier, par Sir J. Bowring, envoyé de S. M. Britannique en Chine, et le gouvernement de Siam. Lord Cowley a été chargé de me communiquer confidentiellement le texte de cette convention, et il m'a lu une dépêche dans laquelle Lord Clarendon lui annonce qu'il a été, à plusieurs reprises question dans les entretiens du Dr. Bowring, avec les Plénipotentiaires siamois, de la probabilité d'une négociation semblable avec la France. Lord Clarendon ajoute, d'après ce que lui a rapporté M. Larkes, Consul anglais à Amoy, en ce moment à Londres, que Sir J. Bowring a vu que le Gouvernement de Siam était tout-à-fait disposé à accorder à la France les mêmes avantages qu'à l'Angleterre; mais l'envoyé de S. M. Britannique paraît s'être abstenu de stipuler pour la France, d'une part parce qu'il ne s'y est pas cru autorisé, et de l'autre parce qu'il savait que le Gouvernement de Siam espérait voir bientôt un envoyé de S. M.

«Je n'ai pu qu'être satisfait de la communication de Lord Cowley, mais j'ai dû regretter que les Agens de la France et de l'Angleterre en Chine n'aient pu se concerter pour se rendre ensemble à Bangkok et y procéder à une négociation simultanée.

1) Le Comte de Persigny avait remplacé le 7 mai 1855 comme ambassadeur à Londres le Comte Walewski nommé le 8 mai 1855, ministre des Affaires étrangères à la place de M. Drouyn de Lhuys.

«Je vous prie de me faire savoir si le Gouvernement de S. M. Britannique donne son approbation à toutes les stipulations du traité conclu par Sir J. Bowring.»

M. de Montigny.

Notre ministre en Chine, M. de Bourboulon, devant rentrer en France en congé, avait remis les affaires le 14 novembre 1855 au Comte René de COURCY¹⁾ qui espéra que la mission au Siam serait confiée à lui-même. Mais, notre consul à Chang-Haï, M. de MONTIGNY²⁾, réussit à supplanter son jeune rival et fut chargé de se rendre à Bang-kok. Il reçut ses pouvoirs de Plénipotentiaire le 10 octobre 1855; quelques jours plus tard (24 oct.), il était élevé à la première classe de son grade de consul. Le Comte de Courcy ressentit d'ailleurs amèrement le procédé de Montigny et il s'en explique d'une façon fort intéressante dans les pages de ses *Souvenirs*³⁾ que je cite:

«Pendant que l'Angleterre et les Etats-Unis s'occupaient activement de régler, officiellement et avantagement, leurs relations avec le Japon et le Siam, le gouvernement de l'Empereur, profitant de leur exemple et ne voulant pas rester en arrière, organisait une mission diplomatique dont la direction devait m'être confiée et qui serait munie de pleins pouvoirs en vue de négocier, avec la cour de Bang-Kok. On m'en avait annoncé l'envoi; je les attendais tous les

1) *Marie-René* Roussel, comte, puis marquis de Courcy, né à Sully-la-Chapelle (Loiret), le 2 octobre 1827; surnuméraire à la division politique le 12 déc. 1848; aspirant diplomatique en Chine, le 23 déc. 1851; secrétaire de légation en Chine, le 10 fév. 1854; secrétaire de 2^e classe, le 30 août 1856; maintenu secrétaire à Macao, le 13 sept. 1856; mis à la disposition du département le 30 nov. 1857; désigné comme 2^e secrétaire à Saint-Petersbourg, le 28 Mai 1858; à Athènes, le 8 juin 1858; secrétaire à Carlsruhe, le 7 nov. 1859; mis en disponibilité sur sa demande le 4 août 1860; chevalier de la Légion d'honneur, août 1855; officier, le 31 mai 1860.

2) *Louis Charles Nicolas Maximilien* de Montigny, né à Hambourg le 4 août 1805, pendant l'émigration d'une famille originaire de la Basse Bretagne; chancelier de l'ambassade T. de Lagrené; agent consulaire à Chang-haï le 20 janvier 1847; consul de Ire classe le 24 oct. 1855; chargé de mission au Siam de 1855 à 1857; consul général le 5 juillet 1858; à Canton le 2 fév. 1859; en disponibilité le 16 août 1862; † 14 sept. 1862 au château de Guilbaudon (Yonne); Commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1862. Auteur de *Manuel du négociant français en Chine ou Commerce de la Chine considéré au point de vue français*. Paris, 1846, in-8. — En 1891, M. Charles MEYNIARD a publié à Paris un intéressant ouvrage, intitulé *le Second Empire en Indo-Chine* dans lequel il a parlé des affaires du Siam et du Cambodge, mais sans doute, faute de documents, il n'a pas traité de notre intervention en Annam.

3) Ces *Souvenirs* sont imprimés, mais n'ont pas été mis dans le commerce.

jours et je me faisais gloire, à l'avance, d'attacher mon nom au succès d'une négociation qui ne pouvait manquer d'être heureuse. Mes amis du ministère m'avaient écrit de me tenir prêt et je songeais sérieusement à mon prochain départ. Mais je comptais sans les protections influentes dont disposait auprès de l'Empereur, notre consul à Chang-hai, M. de Montigny, qui résidait alors en France. Une longue lettre qu'il m'adressa et que je trouvai, à tort peut-être, un peu impertinente, me fit connaître la préférence dont il venait d'être l'objet.... Ne m'en veuillez pas trop, m'écrivait-il, du Caire, le 31 Mai, si j'ai insisté pour obtenir les missions que je remplis en ce moment, et rappelez-vous, mon jeune vieil ami, que je termine ma carrière et que vous commencez la vôtre; que j'étais, d'ailleurs, le plus ancien des agents de France dans ces régions et qu'on ne pouvait, sans manquer à l'équité, me mettre de côté dans cette circonstance.

«Je n'ai, du reste, su que vos amis s'occupaient de vous relativement à cette mission, qu'en apprenant, en même temps, que les pleins pouvoirs qui vous étaient destinés, pour la négociation de Siam, étaient revenus du château sans la signature de Sa Majesté. Trois heures après, S. E. M. le Comte Walewski me faisait écrire, par son secrétaire, que j'étais nommé depuis plusieurs jours. Je possède cette lettre et vous la montrerai. Vous connaissez ma franchise. Je vous en donne une nouvelle preuve en entrant ici volontairement dans des détails que je pouvais parfaitement éviter. Mais je ne veux pas qu'une personne que j'affectionne puisse avoir même l'ombre d'un doute sur mes sentiments. J'ajouterai que mon opinion sur vous est assez élevée pour penser que vous regretteriez, un seul instant, que les démarches, faites en votre faveur, eussent pu faire crier à l'injustice. Dieu merci, vous n'avez pas à vous plaindre et j'espère bien qu'à votre retour en France de nombreux succès vous y recevront.

«En m'accordant la mission de Siam, S. M. l'Empereur a daigné me donner des marques toutes particulières de sa bienveillance personnelle. J'en ai reçu également de Sa Majesté l'Impératrice et de presque tous les princes de la famille impériale.

«Depuis mon arrivée à Singapour, je reçois une nouvelle marque de la bienveillante confiance de Sa Majesté, car Elle daigne m'envoyer de nouveaux pleins pouvoirs pour négocier, s'il y a lieu, un traité d'amitié, de commerce et de navigation avec la Cochinchine....»

En terminant sa glorieuse missive, Montigny me pria de lui adresser, sans retard, plusieurs documents anglais dont il désirait prendre connaissance.

Par le fait, il venait de souffler à son *«jeune vieil ami»* comme il voulait bien m'appeler, un assez beau succès dont le ministre des Affaires étrangères m'avait jugé digne. J'en fus très mécontent, très froissé, et j'eus le mauvais goût de le lui faire comprendre par la froideur exagérée du laconique billet que l'on va lire, et que je répondis, le 3 Juillet, à sa longue lettre du 31 Mai. Assurément, il n'avait rien de diplomatique et j'aurais dû penser, avant de

l'écrire, que notre consul à Chang-haï était déjà vieux et fatigué, que la négociation du traité avec Siam serait certainement le couronnement de sa carrière, qu'étant, de sa nature, très entreprenant, très osé, très ambitieux, il ne pouvait, sans faire un sacrifice au-dessus des forces humaines, négliger et perdre, uniquement dans mon intérêt, une occasion si tentante et si belle. Je ne compris pas, en cette occurrence, qu'il faut surtout dans la carrière que je suivais alors, savoir faire, le sourire aux lèvres «contre mauvaise fortune bon cœur».

Macao, le 3 juillet 1856.

«Mon cher Montigny

«J'ai reçu votre lettre du 31 Mai.

«Je regrette de ne pas pouvoir vous envoyer les documents que vous désirez; Sir John, à qui je les avais demandés dans le temps, ne les ayant point mis à ma disposition.

«J'ai déjà remercié Son Excellence de l'empressement qu'Elle a mis à faire tout ce qui dépendait d'Elle pour vous faciliter votre mission.

«Veuillez me croire votre tout dévoué serviteur.»

»Ainsi, pas la moindre allusion à sa joie exubérante et triomphante, ni à ses brillants espoirs. Cela pouvait être digne; mais, vis-à-vis d'un homme si en faveur à la cour, c'était bien maladroit.

»Il en fut, paraît-il, extrêmement blessé, et ne daigna même pas faire parvenir à la Légation de France une copie du traité qu'il conclut, en septembre avec le gouvernement siamois. Ce fut Sir John Bowring qui m'en donna connaissance.»

M. de Montigny, avait d'entrer dans les Affaires étrangères, comme chancelier de l'ambassade de M. de Lagrené, avait servi en Grèce sous les ordres du Colonel Fabvier; il avait conservé beaucoup de l'ardeur militaire et de l'audace de sa jeunesse, ainsi qu'une fiévreuse activité, et si son zèle et sa bravoure contribuèrent au succès d'une carrière commencée tard, la violence de son caractère, voire la brutalité de sa conduite, l'indiscipline vis à vis de ses chefs, la désobéissance aux ordres reçus lui causèrent plus d'une difficulté et le placèrent plus d'une fois dans une fausse position dans l'accomplissement de ses devoirs de consul et de diplomate; l'esprit d'initiative stimulé par un grand amour de la

patrie et de sa profession, utile dans les carrières d'outre mer, devient un danger, lorsque, poussé à l'excès, on y joint les défauts que porta souvent trop loin M. de Montigny qui eut été un agent impossible dans d'autres circonstances et dans d'autres pays que ceux dans lesquels il a rempli ses fonctions.

L'Amiral Hamelin confirme au mois de novembre qu'il met le *Marceau*, l'un des deux bâtiments à vapeur de l'escadre d'Extrême Orient, à la disposition de M. de Montigny.

Paris, le 2 novembre 1855.

«Monsieur et cher Collègue.

Let. du Mi-
nistre de la
Marine
au Ministre
des Affaires
étrangères

«En m'annonçant le prochain départ de M. de Montigny, chargé de négocier avec le roi de Siam un traité semblable à celui récemment conclu par Sir John Bowring, vous me priez de faciliter à cet agent diplomatique l'accomplissement de sa mission en prescrivant à l'avance au Commandant de nos forces navales dans l'Indo-Chine de mettre à sa disposition un ou deux avisos à vapeur. Vous m'exprimez en même temps le vif désir de voir notre mission de Siam organisée dans les mêmes conditions que celle de Sir John Bowring à laquelle deux bâtiments de guerre se trouvaient affectés.

«Déjà, Monsieur et cher collègue, en répondant le 11 Août dernier à une demande que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser pour le même objet, je vous exprimais tout mon regret de ce que les nécessités impérieuses du service auxquelles j'avais à pourvoir m'empêchassent d'entourer le Plénipotentiaire qui se rendait à Siam d'une certaine représentation dont je comprenais d'ailleurs toute l'importance. Les circonstances n'ont pas changé depuis: les exigences de la guerre dans laquelle nous sommes engagés sont toujours les mêmes et elles produisent encore aujourd'hui les mêmes empêchements qu'à cette époque.

«D'un autre côté, Monsieur et cher Collègue, je vous prie de remarquer que nous ne nous trouvons pas dans l'Inde dans des conditions analogues à celles des Anglais. L'Angleterre en effet possède dans ces contrées des ports et des hantiers de construction qui lui permettent d'y entretenir des forces navales considérables.

Les possessions de la France au contraire, au point de vue des ressources navales qu'elles peuvent offrir, se bornent à l'île de la Réunion, qui ne peut même présenter à nos navires qu'un abri fort imparfait. Il n'est donc pas surprenant que l'effectif de la station navale française soit très inférieur à celui des forces que l'Angleterre y entretient.

«C'est ainsi que malgré l'étendue de la sphère d'action du commandement

de M. le Contre-Amiral GUÉRIN¹⁾, les forces navales placées sous ses ordres ne comportent que deux bâtiments à vapeur, le *Colbert* et le *Marceau*. Le *Colbert* opère en ce moment son retour, nécessité par des avaries éprouvées par ce navire à la suite d'un échouage, mais le *Catinat* se dispose à quitter Rochefort vers le 10 de ce mois pour aller le remplacer. Reste donc le *Marceau* qui stationne en ce moment entre l'Ile de la Réunion et nos établissements de Madagascar, dont il a mission d'assurer le ravitaillement. Néanmoins, des instructions vont être expédiées par mon département à M. le Contre-Amiral commandant de la station de l'Indo-Chine pour que si les circonstances le lui permettent, il dirige le *Marceau* sur Singapore, d'où ce bâtiment transportera notre négociateur à Bangkok. Je prescrirai en outre à M. le Contre-Amiral Guérin d'adjoindre un autre navire à la mission de M. de Montigny, aussitôt qu'il le pourra, mais pour un temps limité.

« Dans la crainte que mes ordres parviennent tardivement au capitaine du *Marceau*, si je ne les lui transmets que par l'intermédiaire du commandant en chef de nos forces navales, je les lui adresserai en outre directement. Mais je vous serai obligé, Monsieur et cher Collègue, de me faire connaître l'époque à laquelle M. de Montigny devra être rendu à Singapore, afin que le *Marceau* n'y arrive qu'en temps utile.

« Recevez, etc.

(Sig.) HAMELIN.

D'autre part, les missionnaires offraient leur concours à notre agent, en même temps qu'ils demandaient au Ministre des Affaires étrangères de comprendre dans le traité que nous allions signer avec le Siam, un article consacrant la liberté et l'existence légale de la religion catholique.

Note
des Missions
étrangères.

Le Séminaire des Missions étrangères remettait le 8 novembre 1855, la note suivante au Ministre des Affaires étrangères :

« Les missionnaires se mettent à la disposition de M. de Montigny ; Mgr. PALLEGOIX²⁾, vicaire apostolique de Bangkok, s'empressera de désigner un missionnaire bien capable de servir d'interprète à cette mission.

« Les missionnaires seraient heureux de voir dans le traité avec le royaume de Siam un article consacrant la liberté et l'existence légale de la religion catholique dans ce pays ; ils verraient aussi avec satisfaction que la position des missionnaires en Cochinchine fut admise par l'échange de quelques notes avec le gouvernement de ce pays ».

1) Successeur de l'Amiral Laguerre.

2) Jean Baptiste Pallegoix, du diocèse de Dijon, évêque de Mallos, coadjuteur en 1838, vicaire apostolique du Siam en 1842 ; il était parti le 27 février 1823 ; † à Bangkok, à 57 ans, le 18 juin 1862.

Séminaire des
Missions étrangères
128 rue du Bac
Paris.

8 Novembre 1855.

A Monsieur le Ministre des Affaires étrangères.

«Monsieur le Ministre,

«Nous apprenons avec une vive satisfaction que le Gouvernement de l'Empereur envoie M. de Montigny à Siam, pour conclure un traité avec le Roi de ce pays.

«Nous sommes convaincus que V. E. ne trouvera pas en France un interprète instruit de la langue siamoise pour le donner à cet agent supérieur.

«Nous nous faisons un devoir et un bonheur d'offrir à V. E., M. le Ministre, les services de nos Missionnaires qui travaillent dans ce pays, et qui sont parfaitement accrédités auprès du roi de Siam.

«Nous sommes convaincus qu'à notre demande, Mgr. PALLEGOIX, vicaire apostolique de Bangkok, s'empressera de désigner un missionnaire bien capable de remplir cet emploi.

«Nous nous permettons de vous dire, M. le Ministre, que nous espérons que notre Sainte Religion ne sera pas oubliée dans cette circonstance, et que nous verrions avec une vive satisfaction et une entière reconnaissance, un article dans ce Traité qui consacrerait sa liberté et son existence légale dans ce pays.

«Cet article ne souffrira aucune difficulté, attendu que le Roi actuel de Siam est très bien disposé à l'égard de la Religion et de ses ministres, et il les mettra à l'abri des périls auxquels des changements imprévus pourraient les exposer.

«Et puisque M. de Montigny touchera presque les côtes de la Cochinchine, nous ne croyons pas non plus présumer trop du bon vouloir de V. E., M. le Ministre, en la priant de vouloir bien donner l'ordre à son agent d'échanger quelques notes avec le Gouvernement de ce pays, pour adoucir un peu la position des missionnaires et des Chrétiens de la Cochinchine et du Tong-king, si cruellement éprouvés par la persécution. Nous ne demandons pas au Gouvernement de l'Empereur de faire un surcroît de dépenses pour cela, nous ne l'oserions pas, mais nous sommes convaincus que la moindre démarche de cet habile diplomate aurait un heureux résultat, sans aucun inconvénient.

«Nous ne pouvons développer ici les motifs puissants que nous avons de faire cette prière instante à V. E., mais si Elle désirait les connaître, le Soussigné se met à sa disposition pour le jour et l'heure qui lui seraient assignés.

«Agréez, etc.

Sig. ALBRAND¹⁾.

Sup. du Sém. des Miss. Etrangères.

1) François Antoine Albrand, du diocèse de Gap; envoyé en 1830 au collège de Pinang, où il fut successivement directeur et supérieur, — député de la mission de Siam en 1839; mort à 63 ans, à Paris, le 6 avril 1867, supérieur du Séminaire des Missions étrangères.

CHAPITRE IV.

Instructions de M. de Montigny.

La France avait hâte de rattrapper le temps perdu, de profiter des bonnes dispositions du nouveau roi de Siam à l'égard des étrangers, et d'obtenir les avantages octroyés à l'Angleterre qui avait d'ailleurs préparé les voies à notre négociateur. Les instructions remises à M. de Montigny avaient pour base les traités signés en 1844 par le Commandant Romain Desfossés avec l'Iman de Mascate et par M. Théodose de Lagrené avec la Chine; on avait ajouté à ces deux instruments diplomatiques les articles spéciaux du traité récemment conclu par l'Angleterre à Bangkok.

Si désireuse était la France d'arriver rapidement à un résultat au Siam, que la volonté formelle du Ministre des Affaires étrangères était qu'en cas de nécessité, M. de Montigny se bornât à faire accepter pour nous le traité anglais purement et simplement.

22 Novembre 1855.

«Monsieur,

«Vous savez que les dispositions libérales à l'égard du commerce étranger manifestées par le Roi de Siam à son avènement au Trône, et quelques ouvertures indirectes qu'il avait fait faire au Gouvernement français à la fin de l'année 1851, avaient dès cette époque donné lieu de penser que ce Gouvernement était disposé à entrer en négociation avec nous à l'effet de placer les rapports commerciaux des deux pays sous la garantie de stipulations internationales. M. le Contre-Amiral LAGUERRE sous le commandement duquel se trouvait alors notre station navale de l'Île de la Réunion et de l'Indo-Chine reçut, en conséquence, avec les pleins pouvoirs nécessaires, l'ordre de se rendre à Bangkok pour y négocier une convention qui, en même temps qu'elle reproduisait les principales clauses de nos traités avec la Chine et l'Imanat de Mascate, devait nous assurer, en tout état de cause, dans les Etats siamois, le traitement de la nation la plus favorisée. Mais les devoirs plus impérieux qu'imposèrent à cet officier supérieur les hostilités survenues dans l'intervalle entre la France et la Russie ne lui permirent pas de s'acquitter de sa mission avant l'époque fixée pour son retour en Europe: la négociation qui lui avait été confiée, demeura à l'état de projet. J'ai décidé, M., qu'elle serait reprise et que vous en seriez

chargé. La connaissance que vous avez des matières commerciales non moins que l'expérience qu'un séjour de plusieurs années en Chine vous a mis à même d'acquérir des mœurs et des habitudes des peuples de l'Extrême-Orient, me donnent la confiance que vous saurez remplir cette importante tâche à l'entière satisfaction du Gouvernement de l'Empereur. Vous trouverez ci-joint les pleins pouvoirs que Sa Majesté a daigné vous délivrer à cet effet. En ce qui concerne d'ailleurs aussi bien le fond que la forme du traité d'Amitié, de Commerce et de Navigation à négocier, vous vous conformerez aux instructions suivantes :

« Vous avez sans doute appris, M., qu'après un premier échec éprouvé en 1850, le gouvernement anglais est parvenu, dans le courant de cette année, à conclure, par l'entremise de son nouveau Plénipotentiaire, Sir John BOWRING, un traité qui assure à son commerce et à sa navigation dans le royaume de Siam des avantages beaucoup plus considérables que ceux dont ils avaient joui jusqu'alors sous l'empire de l'arrangement conclu en 1826¹⁾ entre l'Angleterre et le Roi de Siam. Ce traité signé à Bangkok le 18 avril 1855, exonère les navires de commerce britanniques du droit considérable de tonnage qu'ils payaient auparavant et, en lui accordant le traitement national, se borne à lui imposer certaines formalités particulières pour le chargement et le déchargement, ainsi que pour le dépôt préalable en douane des canons et munitions de guerre qu'ils pourraient avoir à bord ; il ne laisse subsister sur les objets destinés aux échanges qu'une taxe unique, qui pour les articles importés, est invariablement de 3%, payables en argent ou en nature au choix de l'importateur et qui, soit à titre de droit de sortie, soit à titre de droit intérieur ou de transit, est prélevée sur les marchandises exportées d'après un tarif arrêté d'avance également applicable aux exportations sous pavillon siamois et non susceptible d'aggravation ; il admet un consul anglais à Bang-kok en lui accordant divers privilèges, celui, notamment, de juger d'après les lois de son pays les crimes et délits commis par ses nationaux et de vider, de concert avec les autorités siamoises, les contestations entre Anglais et Siamois ; il autorise l'établissement de sujets britanniques à Bangkok et dans un rayon déterminé autour de cette ville, règle les conditions de leur séjour et de leurs déplacements, leur permet de prendre à bail et d'acheter des immeubles, d'employer des Siamois à leur service, de pratiquer leur religion, et de bâtir des édifices pour l'exercice de leur culte ; il stipule, enfin, le traitement de la nation la plus favorisée pour tous les cas qui pourraient se présenter.

« Il me paraît peu probable, Monsieur, que le Gouvernement siamois consente à nous faire, sur ces différens points, des concessions plus étendues que celles qu'a obtenues l'Angleterre ; mais j'ai tout lieu de le croire disposé à nous accorder une entière parité de traitement : c'est donc ce dernier résultat que vous devrez, avant tout, vous proposer d'atteindre. Je vous adresse, ci-joint, avec

1) Convention de Burney. — Voir plus haut, page 34.

sa traduction en français, le texte anglais du traité du 18 avril 1855, ainsi qu'une copie des principales stipulations de l'arrangement de 1826, lesquelles abrogées, seulement en partie, continuent de régir certains points demeurés en dehors du nouvel accord, notamment des sauvetages et celle des successions des sujets britanniques décédés à Siam. L'étude de ces textes vous permettra de vous rendre facilement compte de la nature et de la portée des dispositions dont vous aurez à demander l'insertion dans le traité que vous êtes chargé de négocier. Comme vous le remarquerez d'ailleurs, le fond de la plupart des articles de la convention anglaise de 1855 se retrouve en tout ou en partie dans nos traités avec la Chine et l'Imanat de Mascate dont je joins également ici un exemplaire: telles sont, en particulier, les clauses relatives à la protection des personnes et des propriétés à la nomination et à la juridiction des consuls, à la faculté de louer et d'acheter des terrains ou des maisons, de bâtir, d'employer des indigènes comme ouvriers ou domestiques et de faire le commerce sans intermédiaire, au mode de perception des droits d'entrée et de sortie, et au traitement de la nation la plus favorisée. Je vous invite en conséquence, M., en reproduisant ces dispositions dans le traité que vous êtes chargé de négocier, à leur donner toutes les fois que vous ne risquerez pas d'en amoindrir la portée, la forme qui a prévalu dans nos conventions avec la Chine et l'Imanat de Mascate. D'un autre côté, parmi celles des stipulations contenues dans ces derniers actes qui ne figurent pas au traité anglo-siamois, il en est qui trouveraient utilement leur place dans l'arrangement à intervenir entre Siam et la France: de ce nombre sont celles qui régissent l'intervention consulaire dans les cas de naufrage et de sauvetage (*Chine*, 30), de désertion de matelots (*Chine*, 31), de faillites (*Mascate*, 8), de créances à recouvrer (*Mascate*, 9), de transactions et d'arrangements à l'amiable entre Français et indigènes (*Chine*, 22, 24, 25), de successions à recueillir en l'absence des héritiers du décédé (*Mascate*, 7), ainsi que dans les rapports entre les Français et l'autorité locale (*Chine*, 33), qui prescrivent l'exequatur et accordent au consul la faculté d'arborer leur pavillon (*Mascate*, 5), qui permettent aux Français de former des dépôts ou magasins d'approvisionnements (*Mascate*, 17), et qui les autorisent à recourir en cas d'absence du Consul de France, à l'intervention du consul d'une puissance amie (*Chine*, 4). Vous voudrez donc bien vous efforcer d'obtenir l'insertion de ces différentes stipulations dans notre traité avec Siam, en insistant surtout pour l'admission de celles qui concernent l'intervention de nos consuls en matière de naufrages, sauvetages, de désertions de matelots et de successions à recueillir.

Les autres dispositions de nos conventions avec la Chine et Mascate qui ne figurent pas au traité anglo-siamois ne présentant, au point de vue de nos relations avec Siam, qu'un caractère d'utilité moins important, je vous laisse entièrement le soin suivant les circonstances de juger jusqu'à quel point il conviendrait de les comprendre en tout ou en partie dans vos propositions.

L'étude que vous ferez de la nature des garanties et facilités dont nos nationaux jouissent dans ce pays en l'absence de tout droit conventionnel, vous mettra à même d'apprécier s'il est de leur intérêt que des clauses spéciales empruntées à ces conventions, leur assurent, notamment, le droit de réclamer l'assistance tutélaire et répressive de l'autorité locale, tant en cas de pillage ou de destruction de leurs maisons, magasins, églises et cimetières (*Chine*, 22 in fine, 26), qu'en cas de prise de leurs navires par les pirates (*Chine*, 29), de soustraire leurs navires à tout embargo et à toute réquisition (*Chine*, 3), de commercer en temps de guerre avec les ports non bloqués (*Chine*, 32), de ne laisser pénétrer personne chez eux à moins que ce ne soit avec l'intervention du consul de France (*Mascate*, 3), de louer toute espèce d'allées et d'embarcations (*Chine*, 21), d'employer des pilotes commissionnés par le Consul qui en outre fixerait la rétribution à payer pour le pilotage (*Chine*, 11), d'acquitter les droits de douane en lingots ou en monnaies étrangères, entre les mains de maisons de change désignées à cet effet (*Chine*, 18), de recourir en cas de contestation, à des balances légales et à des poids et mesures déposés au consulat pour servir d'étalons (*Chine*, 19), enfin de vendre et d'acheter des livres, de se faire enseigner la langue du pays, de l'enseigner eux-mêmes et d'enseigner aux indigènes des langues étrangères (*Chine*, 24). Vous aurez également à examiner si, au lieu de nous en tenir à la rédaction sommaire de la clause anglo-siamoise relative tant à la perception des droits de douane sur les marchandises importées qu'à leur remboursement en cas de ré-exportation de ces mêmes marchandises, il serait possible et préférable d'emprunter à notre traité avec la Chine les dispositions plus étendues qui concernent la faculté de n'acquitter les droits qu'au fur et à mesure de l'embarquement ou du débarquement (*Chine*, 18), la réduction des taxes d'entrée proportionnellement aux avaries éprouvées par la cargaison (*Chine*, 16 in fine), la perception des droits de sortie d'après le poids net, (*Chine*, 16, 4^e §), et, en cas de ré-exportation pour un autre port du même pays de marchandises ayant déjà payé les droits d'entrée, la délivrance par le chef de la douane locale, d'une déclaration constatant ce paiement et mettant les importateurs à l'abri de toute réclamation de la part de la douane du nouveau port de destination (*Chine*, 17). Quant au règlement et au tarif annexés au traité anglo-siamois, vous pourrez vous borner à en reproduire la teneur, en modifiant, au besoin, les expressions du règlement de manière à les rapprocher autant que possible de celles qui dans notre Convention avec la Chine tracent la marche à suivre par nos capitaines de navires pour leur rapports avec la douane, et en vous attachant, d'un autre côté, à rendre avec toute l'exactitude désirable, par leurs équivalents en français, les termes empruntés aux idiomes anglais et siamois qui servent à désigner les marchandises inscrites au tarif.

Le traité anglo-siamois de 1855 contient du reste quelques stipulations qui, bien qu'elles ne se trouvent pas dans nos conventions avec la Chine et Mascate,

n'en devront pas moins figurer dans notre arrangement avec la Cour de Bangkok : ainsi il conviendra de mentionner expressément l'obligation pour les Français de se faire immatriculer au consulat, les limites dans lesquelles ils sont admis à former des établissements, la faculté d'importer en franchise du numéraire et des effets d'usage personnel, l'admission de nos bâtiments de guerre dans le lit du fleuve qu'ils pourront remonter jusqu'à Pack-nam et dans certains cas jusqu'à Bangkok, et l'engagement, de la part du gouvernement siamois, de prêter, dans l'occasion, main forte au consul de France pour faire respecter son autorité et maintenir l'ordre à bord de nos navires de commerce. Vous pourrez également, si vous le jugez nécessaire, y introduire une clause spéciale, relative à l'inviolabilité du secret des correspondances, et que vous emprunterez aux stipulations anglo-siamois de 1826. Quant à la franchise accordée, sous certaines conditions, aux importateurs anglais d'opium par le traité du 18 avril dernier, je crois inutile de la stipuler expressément en faveur de nos propres négociants qui ne se livrent guère à ce genre d'opération et qui, d'ailleurs, si par la suite ils étaient intéressés à la réclamer, pourraient se prévaloir de la clause qui doit leur assurer dans le royaume de Siam le traitement de la nation la plus favorisée. Enfin il serait à désirer que la création d'un établissement consulaire français sur le territoire siamois ne fut pas subordonnée d'une manière absolue à la venue de dix de nos navires de commerce à Bangkok, mais qu'elle pût aussi avoir lieu à partir du moment où les Agens d'une autre puissance européenne seraient admis à y résider. Nous serions ainsi plus à même de pourvoir aussitôt que la nécessité s'en ferait sentir, à la protection de nos intérêts dans cette partie de l'Extrême-Orient.

Pour faciliter d'ailleurs votre tâche, j'ai fait réunir, M., dans le travail que vous trouverez ci-annexé sous la forme d'un projet de traité, les principales stipulations qu'il nous importerait de faire accepter par la Cour de Bangkok. Comme vous le remarquerez, ce travail se compose, en majeure partie, d'emprunts faits, pour le fond, au traité anglo-siamois et, quant à la forme, à nos conventions avec la Chine et Mascate. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, soit avant de le prendre pour base de vos propositions, soit en présence des éventualités qui pourraient se présenter dans le cours des négociations, vous serez libre d'y introduire telles additions et modifications qui, sans s'écarter de l'esprit de vos instructions, vous paraîtraient devoir servir nos intérêts ou faciliter la conclusion de l'arrangement à intervenir. Si même vous éprouviez de trop grandes difficultés pour faire prévaloir un projet de traité qui ne serait pas semblable, de tous points, à la convention anglo-siamoise du 18 avril 1855, je vous invite dans ce cas, à vous en tenir purement et simplement au texte de cette convention dont il nous importe essentiellement de nous assurer le bénéfice, vous auriez soin seulement d'en retrancher les dispositions qui seraient pour nous absolument dénuées d'intérêt, et d'y introduire celles des clauses de l'arrangement de 1826 qui continuent d'être en vigueur. Je vous adresse en outre ci-joint une note

que vous pourrez consulter utilement dans l'occasion et qui renferme différentes informations historiques et statistiques, concernant le Royaume de Siam, dont mon Département avait, dans le temps, donné communication à M. le Contre-Amiral Laguerre. Je vous engage, au surplus, pour le cas où vous auriez besoin d'indications détaillées sur le commerce siamois ainsi que sur les usages et coutumes de la place de Bangkok, à recourir, lors de votre passage à Singapour, aux lumières de M. Gautier, qui s'empressera, je n'en doute pas, de faire servir au succès de votre mission les connaissances spéciales, qu'une résidence de plusieurs années dans le voisinage de Siam l'a mis à même d'acquérir à cet égard.

Vous pourrez également réclamer le concours officieux du vicaire apostolique du Siam, Mgr. Pallegoix, évêque de Mallos, dont le dévouement aux intérêts de la France m'est connu, et qui, par son influence à la Cour de Bangkok, ainsi que par la connaissance approfondie qu'il possède de la langue, des hommes et des institutions de cet Etat, est en position de contribuer efficacement à la réussite de vos démarches.

Vous voudrez bien, M., faire immédiatement vos préparatifs de départ, afin de vous trouver à Singapour, vers le milieu du mois de mars prochain, époque que M. le Ministre de la Marine et des Colonies a, sur ma demande, assignée au bâtiment de l'Etat *le Marceau* qui doit venir vous y prendre pour vous transporter à Bangkok. J'ai d'ailleurs décidé que M. GODEAUX, ¹⁾ élève consul, vous accompagnerait, et, d'après le zèle avec lequel il s'est acquitté jusqu'à ce jour, des travaux qui lui ont été confiés tant au consulat de Nice que dans les bureaux de mon Département, je ne doute pas que vous n'ayez à vous louer de sa collaboration; vous voudrez bien lui confier le soin de rapporter le traité en France après que vous l'aurez signé avec le Plénipotentiaire siamois et que vous aurez obtenu du Roi de Siam l'assurance qu'il l'accepte et qu'il sera disposé, le moment venu, à en échanger les ratifications. Vous emmenerez en outre avec vous M. de MERITENS, récemment nommé élève-interprète pour la langue chinoise, et qui ne devra se rendre à Chang-haï, où il est appelé à

1) *Ernest Napoléon Marie* Godeaux, né le 11 juin 1833 à Paris; élève-consul à prendre rang le 6 janvier 1852; élève-consul, 24 oct. 1855; attaché en cette qualité à la mission de M. de Montigny, à Siam, 15 nov. 1855; au consulat général de Londres, 11 mai 1859; chargé de la gestion du consulat de Port Louis, 9 août 1861; consul de 2^e classe 25 août 1861; à Zanzibar, 22 janvier 1862; à Hong Kong, 28 juillet 1862; chevalier de la Légion d'honneur, 9 août 1864; consul à la Nouvelle-Orléans, 18 nov. 1864; consul de 1^{re} classe, 8 nov. 1866; chargé de la gestion du consulat général de France à Chang Haï, 22 mai 1872; consul général à cette résidence, 14 juin 1873; officier de la Légion d'honneur, 9 janvier 1877; agent consul général en Egypte, 5 nov. 1878; consul général à Naples, 13 déc. 1879; mis en disponibilité, 12 oct. 1881; ministre plénipotentiaire de 2^e classe, 31 août 1884; admis à la retraite, 31 déc. 1884; † 1^{er} oct. 1906, à Paris, 123 avenue de Wagram.

résider en cette qualité, qu'après vous avoir servi d'interprète dans vos rapports avec le Gouvernement siamois pendant le cours de la négociation.

Je vous invite, d'ailleurs, aussitôt que cette négociation sera terminée, à vous rendre immédiatement à Chang-hai y reprendre le service du consulat.

Recevez, etc.

P. S. Vous recevrez incessamment, M., sous le timbre de la Direction politique en ce qui concerne les clauses du traité projeté relatives à la protection de nos missionnaires dans le royaume de Siam, des instructions spéciales destinées à compléter la présente dépêche.

A ces instructions était annexé un projet de traité en 22 articles rédigés comme nous l'avons déjà dit à l'aide des traités de 1844 de la France avec Mascate et la Chine et du traité anglo-siamois de 1855; comme on l'a vu, le Ministre était prêt à de grands sacrifices, pour obtenir un traité.

Annexe à la
Minute du
Département
du 22 Novem-
bre 1855.

Sa Majesté l'EMPEREUR des Français, et Leurs Majestés PHRA &c. &c., premier Roi de Siam, et PHRA &c. &c., second Roi de Siam, voulant établir sur des bases stables les rapports de bonne harmonie qui existent entre eux, et favoriser le développement des relations commerciales entre leurs Etats respectifs ont résolu de conclure un traité d'amitié, de commerce et de navigation¹⁾, fondé sur l'intérêt commun des deux pays, et ont, en conséquence, nommé pour leurs Plénipotentiaires savoir :

Sa Majesté l'Empereur des Français, M. . . . de MONTIGNY, &c., &c.

et Leurs Majestés les premier et second Rois de Siam, &c. &c.

Lesquels après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs et les avoir trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

ARTICLE 1^{er}. — Il y aura paix constante et amitié perpétuelle entre Sa Majesté l'Empereur des Français, ses héritiers et successeurs, d'une part, et Leurs Majestés les premier et second Rois de Siam, leurs héritiers et successeurs, d'autre part, ainsi qu'entre les sujets des deux Etats, sans exception de personnes ni de lieux²⁾.

1) Préambule du traité avec Mascate. — Ce traité a été signé le 17 nov. 1844 au nom de la France par le capitaine de vaisseau, Romain Desfossés, commandant la station navale de Bourbon et de Madagascar, avec l'Iman de Mascate; ratif. 4 fév. 1848. — Cf. Traité avec la Chine, signé par M. Théodose de Lagrené le 24 oct. 1844; ratif. le 25 août 1845.

2) Mascate, Art. 1^{er}. — Traité anglo-siamois, Art. 1^{er}.

Les sujets de chacun des deux pays jouiront, dans l'autre, d'une pleine et entière protection pour leurs personnes et leurs propriétés ¹⁾, et auront réciproquement droit à tous les privilèges et avantages qui sont ou pourront être accordés aux sujets des nations étrangères les plus favorisées ²⁾.

ARTICLE 2. — Les Hautes Parties contractantes se reconnaissent réciproquement le droit de nommer des consuls et des agents consulaires pour résider dans leurs États respectifs ³⁾. Ces Agents protégeront les intérêts et le commerce de leurs nationaux, les obligeront de se conformer aux dispositions du présent traité ⁴⁾, serviront d'intermédiaires entre eux et les autorités du pays, et veilleront à la stricte exécution des réglemens stipulés ⁵⁾. Les consuls ne devront entrer en fonction qu'avec l'exequatur du souverain territorial. Ils jouiront, ainsi que les agens consulaires et les chanceliers de consulat de tous les privilèges et immunités qui pourront être accordés dans leur résidence aux agents de même rang de la nation la plus favorisée. Les consuls et Agents consulaires de France pourront arborer le pavillon français sur leur habitation.

Il pourra être établi un consul de France à Bangkok aussitôt que le consul d'une autre puissance européenne aura été admis à y résider, ou aussitôt que dix navires français y seront successivement venus, dans un but de commerce, postérieurement à la signature du présent traité; mais l'arrivée de cet Agent à Bangkok ne pourra dans aucun cas, avoir lieu avant l'échange des ratifications du présent traité ⁶⁾.

En cas d'absence du Consul ou de l'agent consulaire de France, les capitaines et négociants français auront la faculté de recourir à l'intervention du consul d'une Puissance amie, ou bien, s'il n'y avait pas possibilité de le faire, de s'adresser directement aux autorités locales, lesquelles aviseront aux moyens de leur assurer tous les bénéfices du présent traité ⁷⁾.

ARTICLE 3. — Les sujets français jouiront, dans toute l'étendue du royaume de Siam, de la faculté de pratiquer leur religion ouvertement et en toute liberté, et de bâtir des églises dans les endroits que l'autorité locale, après s'être concertée avec le consul de France, aura désignés comme pouvant être affectés à ces constructions.

ARTICLE 4. — Tous les Français qui voudront résider dans le royaume de

1) Chine, Art. 1^{er}. — Anglo-siamois, Art. 1^{er}.

2) Mascate, 2. — Anglo-siamois, 10.

3) Mascate, 5. — Anglo-siamois, 2.

4) Anglo-siamois, 2.

5) Chine, 4.

6) Anglo-siamois, 2.

7) Chine, 4.

Siam devront se faire immatriculer dans la Chancellerie du Consulat de France à Bangkok ¹⁾). Toutes les fois qu'un Français aura à recourir à l'autorité siamoise, sa demande ou réclamation devra d'abord être soumise au Consul de France qui, si elle lui paraît raisonnable et convenablement rédigée, lui donnera suite et qui, s'il en est autrement, en fera modifier la teneur ou refusera de la transmettre.

Les Siamois, de leur côté, lorsqu'ils auront à s'adresser au Consulat de France, devront suivre une marche analogue auprès de l'autorité siamoise, laquelle agira de la même manière ²⁾).

ARTICLE 5. — Les sujets français sont autorisés à se transporter dans le royaume de Siam, à s'y livrer au commerce en toute sécurité, à importer et à vendre des marchandises à qui bon leur semblera, sans que cette liberté puisse être entravée par aucun monopole ou privilège exclusif de vente ou d'achat. Mais ils ne pourront résider d'une manière permanente qu'à Bangkok et, autour de cette ville, dans un rayon d'une étendue égale à l'espace parcouru en vingt-quatre heures par les bateaux du pays. Dans l'intérieur de ces limites, ils pourront, en tout temps, acheter, vendre, louer, et bâtir des maisons, former des dépôts ou magasins d'approvisionnements, acheter, vendre, et affermer des terrains et des plantations. Toutefois, lorsqu'ils voudront acheter des terrains situés à moins de six kilomètres des murs de Bangkok, il sera nécessaire qu'ils y soient spécialement autorisés par le gouvernement siamois, à moins qu'ils n'aient déjà résidé pendant dix années dans le royaume de Siam ³⁾).

Lorsqu'un Français voudra acquérir un immeuble, il devra s'adresser, par l'intermédiaire du Consul de France, à l'autorité locale compétente, laquelle, de concert avec le consul, l'aidera à régler le prix d'achat à des conditions équitables et lui délivrera un titre de propriété après avoir fait la délimitation de l'immeuble. L'acquéreur devra, d'ailleurs, se conformer aux lois et règlements du pays, et sera assujéti, en ce qui concerne sa propriété, aux mêmes impôts que les sujets siamois eux-mêmes. Mais si le terrain ainsi acheté n'était pas exploité dans un délai de trois années à partir du jour de l'entrée en possession, le gouvernement siamois aurait la faculté de résilier le marché en remboursant à l'acheteur le prix d'acquisition.

ARTICLE 6. — Les Français pourront, dans le royaume de Siam, choisir librement et prendre à leur service des Siamois comme interprètes, ouvriers, bateliers, domestiques, ou à tout autre titre ⁴⁾), et les autorités locales tiendront la main à ce que les arrangements intervenus à cet égard soient strictement exécutés, à moins, toutefois, que le Siamois qui s'engagerait au service d'un

1) Anglo-siamois, 5.

2) Chine, 33.

3) Anglo-siamois, 4.

4) Chine, 24. — Anglo siamois, 6.

Français ne soit pas complètement libre de tout engagement antérieur et que son ancien maître n'ignore son nouvel engagement ou ne refuse d'y donner son adhésion ¹⁾).

Les Siamois au service de Français jouiront, d'ailleurs, de la même protection que les Français eux-mêmes ²⁾); mais, s'ils étaient convaincus de quelque crime ou infraction punissable par la loi de leur pays, ils seraient congédiés par les Français au service desquels ils se trouveraient et livrés par le Consul de France aux autorités locales ³⁾).

ARTICLE 7. — Les Français ne pourront être retenus contre leur volonté dans le Royaume de Siam ⁴⁾), à moins que les autorités siamoises ne prouvent au Consul de France qu'il existe des motifs légitimes de s'opposer à leur départ. Lorsqu'ils voudront s'embarquer, ou dépasser les limites déterminées par le présent traité pour la résidence des sujets français, ils devront se procurer un passeport qui leur sera délivré, sur la demande du Consul, par les autorités siamoises ⁵⁾). Mais dans l'intérieur des limites fixées par le présent traité, ils pourront circuler sans entraves ni retards d'aucune sorte, pourvu qu'ils soient munis d'une passe délivrée par le Consul de France, laquelle devra contenir l'indication en caractères siamois, de leurs noms, profession, et signalement et être revêtue du contre-seing de l'autorité siamoise compétente. Les Français, qui, porteurs de cette passe et qui seraient soupçonnés d'être déserteurs devront être arrêtés par l'autorité siamoise laquelle, dans ce cas, sera tenue d'en avertir immédiatement le Consul de France.

ARTICLE 8. — Lorsqu'un Français résidant ou de passage dans le royaume de Siam aura quelque sujet de plainte ou quelque réclamation à formuler contre un Siamois, il devra d'abord exposer ses griefs au Consul de France, qui, après avoir examiné l'affaire, s'efforcera de l'arranger amiablement. De même, quand un Siamois aura à se plaindre d'un Français, le Consul écouterà sa réclamation avec intérêt, et cherchera à ménager, un arrangement amiable ⁶⁾). Mais si, dans l'un ou l'autre cas, la chose était impossible, le Consul requerra l'assistance du fonctionnaire siamois compétent, et tous deux, après avoir examiné conjointement l'affaire, statueront suivant l'équité ⁷⁾).

Le Consul de France s'abstiendra de toute intervention dans les contestations entre sujets siamois, ou entre des Siamois et des étrangers ⁸⁾). De leur côté, les Français dépendront, pour toutes les difficultés qui pourraient s'élever

1) Anglo-siamois, 6.

2) Mascate, 4.

3) Mascate, 4. — Anglo-siamois, 3.

4) Mascate, 3.

5) Anglo-siamois, 5.

6) Chine, 25.

7) Chine 25. — Anglo-siamois. 2.

8) Anglo-siamois, 2.

entre eux, de la juridiction française, et l'autorité siamoise n'aura à s'en mêler en aucune manière, non plus que des différends, qui surviendraient entre Français et étrangers¹⁾; elle n'aura pareillement à exercer aucune action sur les navires de commerce français; ceux-ci ne relèveront que de l'autorité française et du capitaine.²⁾ Seulement, en l'absence de bâtiments de guerre français, l'autorité siamoise devra lorsqu'elle en sera requise par le Consulat de France, lui prêter main forte pour faire respecter son autorité par les Français et pour maintenir le bon ordre et la discipline parmi les équipages des navires de commerce français.³⁾

ARTICLE 9. — Les Français seront également régis par la loi française pour la répression de tous les crimes et délits commis par eux dans le royaume de Siam. Les coupables seront recherchés et arrêtés par les autorités siamoises à la diligence du Consul de France auquel ils devront être remis et qui se chargera de les faire punir conformément aux lois françaises⁴⁾.

Si des Siamois se rendent coupables de délits ou de crimes envers des Français, ils seront arrêtés par l'autorité siamoise et livrés à la sévérité des lois du Royaume.⁵⁾

ARTICLE 10. — S'il arrive que des matelots ou autres individus désertent des bâtiments de guerre ou s'évadent des navires de commerce français, l'autorité siamoise, sur réquisition du Consul de France, ou, à son défaut, du capitaine, fera tous ses efforts pour découvrir et restituer sur le champ, entre les mains de l'un ou de l'autre, les susdits déserteurs ou fugitifs.

Pareillement si des Siamois déserteurs ou prévenus de quelque crime vont se réfugier dans des maisons françaises ou à bord de navires appartenant à des Français, l'autorité locale s'adressera au Consul de France, qui, sur la preuve de la culpabilité des prévenus, prendra immédiatement les mesures nécessaires pour que leur extradition soit effectuée; de part et d'autre, on évitera soigneusement tout recel et toute connivance.

ARTICLE 11. — Si un Français fait faillite⁶⁾ dans le royaume de Siam, le Consul de France prendra possession de tous les biens du failli et les remettra à ses créanciers pour être partagés entre eux. Cela fait, le failli aura droit à une décharge complète de ses créanciers. Il ne saurait être ultérieurement tenu de combler son déficit, et l'on ne pourra considérer les biens qu'il acquerra par la suite comme susceptibles d'être détournés à cet effet; mais le consul ne

1) Anglo-siamois, 2; Chine, 28.

2) Chine, 28.

3) Anglo-siamois, 7.

4) Anglo-siamois, 2; Chine, 27.

5) Anglo-Siamois, 2; Chine, 26 et 27.

6) Mascate, 8.

négligera aucun moyen d'opérer, dans l'intérêt des créanciers, la saisie de tout ce qui appartiendra au failli dans d'autres pays, et de constater qu'il a fait l'abandon sans réserve de tout ce qu'il possédait au moment où il a été déclaré insolvable.

ARTICLE 12. — Si un Siamois refuse ou élude le paiement d'une dette envers un Français, les autorités siamoises donneront au créancier toute aide et facilité pour recouvrer ce qui lui est dû; et de même le Consul de France donnera toute assistance aux sujets siamois pour recouvrer les dettes qu'ils auront à réclamer des Français¹⁾.

ARTICLE 13. — Les biens d'un Français décédé dans le Royaume de Siam ou d'un Siamois décédé en France seront remis aux héritiers ou exécuteurs testamentaires, ou, à leur défaut, au Consul ou Agent Consulaire de la nation à laquelle appartenait le décédé²⁾.

ARTICLE 14. — Les bâtimens de guerre français pourront pénétrer dans le fleuve, jeter l'ancre à Paknam, mais ils ne pourront remonter au delà de Paknam qu'avec le consentement des autorités siamoises qui le donneront toutes les fois que ces bâtimens auront besoin de réparer leurs avaries. Lorsqu'un bâtiment de guerre français transportera un fonctionnaire public accrédité par le Gouvernement de l'Empereur auprès de la Cour de Bangkok, il lui sera permis de venir jusqu'à Bangkok, mais il ne pourra dépasser les forts appelés Pong Phrachanit et Pit-Patch-nuck, à moins qu'il n'y soit expressément autorisé par le Gouvernement siamois³⁾.

ARTICLE 15. — Si un navire de guerre ou de commerce français, en détresse, entre dans un port siamois, les autorités locales lui donneront toutes facilités pour se réparer, se ravitailler ou continuer son voyage⁴⁾.

Si un bâtiment sous pavillon français fait naufrage sur les côtes du royaume de Siam, l'autorité siamoise la plus proche, dès qu'elle en sera informée, portera sur le champ assistance à l'équipage, pourvoira aux premiers besoins et prendra les mesures d'urgence nécessaire pour le sauvetage du navire et la préservation des marchandises. Puis elle portera le tout à la connaissance du Consul ou Agent consulaire de France le plus à portée du sinistre, pour que celui-ci, de concert avec l'autorité compétente, puisse aviser aux moyens de rapatrier l'équipage et de sauver les débris du navire et de la cargaison⁵⁾.

ARTICLE 16. — Moyennant l'acquittement des droits d'importation et

1) Mascate, 9.

2) Mascate, 7.

3) Anglo-siamois, 7.

4) Mascate, 15

5) Chine, 30.

d'exportation mentionnés ci-après, les navires français et leurs cargaisons seront affranchis, dans les ports siamois de toutes taxes de tonnage, de licences, de pilotage, d'ancrage et de toute autre taxe quelconque soit à l'entrée soit à la sortie.

Les navires français jouiront de plein droit, de tous les privilèges et immunités qui sont ou seront accordés aux jonques et navires siamois eux-mêmes, ainsi qu'aux navires des nations étrangères les plus favorisées¹⁾.

ARTICLE 17. — Le droit à percevoir sur les marchandises importées par navires français dans le Royaume de Siam n'excédera point trois pour cent de la valeur; il sera payable en nature ou en argent, au choix de l'importateur. Si ce dernier ne peut tomber d'accord avec l'employé siamois sur la valeur à attribuer à la marchandise importée, il devra en être référé au Consul de France et au fonctionnaire siamois compétent, lesquels, après s'être adjoint chacun un ou deux négociants comme assesseurs s'ils le jugent nécessaire, régleront l'objet de la contestation suivant l'équité²⁾.

Après le paiement du droit d'entrée de 3%, les marchandises pourront être vendues en gros ou en détail, sans avoir à supporter aucune charge ou surtaxe quelconque³⁾. Si des marchandises débarquées ne pouvaient être vendues et étaient ré-exportées, la totalité du droit payé par elles serait remboursée à leur propriétaire⁴⁾.

Il ne sera exigé aucun droit sur la partie de la cargaison qui ne sera point débarquée⁵⁾.

ARTICLE 18. — Les droits à percevoir sur les marchandises d'origine siamoise soit avant leur exportation par navires français, soit au moment de cette exportation, seront réglés conformément au tarif annexé au présent traité, sous le sceau et la signature des Plénipotentiaires respectifs. Les produits soumis par ce tarif à des droits d'exportation seront affranchis de tout droit de transit ou autre dans l'intérieur du royaume, et tout produit siamois qui aura déjà acquitté une taxe intérieure ou de transit n'aura plus à supporter aucune taxe quelconque soit avant, soit au moment d'être mis à bord d'un navire français⁶⁾.

ARTICLE 19. — Moyennant l'acquittement des droits ci-dessus mentionnés, et dont il est expressément interdit d'augmenter le montant à l'avenir, les Français seront libres d'importer dans le royaume de Siam, des ports français et étrangers, et d'exporter également pour toute destination toutes les mar-

1) Mascate, 10. — Anglo-siamois, 8.

2) Anglo-siamois, 8

3) Mascate, 10.

4) Anglo-siamois. 8.

5) Mascate, 10.

6) Anglo-siamois, 8.

chandises qui ne seront pas, au jour de la signature du présent traité, l'objet d'une prohibition formelle ou d'un monopole spécial ¹⁾).

Toutefois, le gouvernement siamois se réserve la faculté d'interdire la sortie du sel, du riz et du poisson pour le cas où il y aurait lieu d'appréhender une disette dans le royaume de Siam ²⁾).

Le numéraire et les effets d'usage personnel pourront être importés et exportés en franchise.

Si, par la suite, le Gouvernement Siamois venait à réduire les droits prélevés sur les marchandises importées ou exportées par navires siamois ou autres, le bénéfice de cette réduction serait immédiatement applicable aux produits similaires importés par navires français ³⁾).

ARTICLE 20. — Le Consul de France devra veiller à ce que les capitaines et négociants français se conforment aux dispositions du règlement annexé au présent traité sous le sceau et la signature des Plénipotentiaires respectifs, et les autorités siamoises lui prêteront leur concours à cet effet. Le Consul pourra, de concert avec les autorités siamoises, adopter ultérieurement et faire exécuter toutes dispositions nouvelles qui seraient jugées nécessaires pour assurer la stricte observation des stipulations du présent traité.

Toutes les amendes qui pourront être perçues pour infractions aux dispositions du présent traité, le seront au profit du Gouvernement siamois ⁴⁾).

ARTICLE 21. — Après un intervalle de douze années révolues à partir de l'échange des ratifications, et si, douze mois avant l'expiration de ce terme, l'une ou l'autre des Hautes Parties contractantes, annonce, par une déclaration officielle, son désir de reviser le présent traité ainsi que le règlement qui lui est annexé et ceux qui viendraient à être mis en vigueur par la suite, des Commissaires seront nommés de part et d'autre, à l'effet d'y introduire toutes les modifications qui seraient jugées utiles et profitables au développement des rapports commerciaux entre les deux pays ⁵⁾).

ARTICLE 22. — Les ratifications du présent traité d'amitié, de commerce et de navigation seront échangées dans l'intervalle d'un an à partir du jour de la signature, ou plus tôt si faire se peut, et le présent Traité sera en vigueur aussitôt que cet échange aura eu lieu ⁶⁾).

En foi de quoi, etc., etc.

Montigny, au comble de ses vœux, s'empresse d'adresser ses

1) Chine, 6. 2) Anglo-siamois, 8. 3) Anglo-siamois 8. — Mascate, 10.

4) Anglo siamois, 9. — Anglo-siamois, 2 et 9. — Anglo-siamois, 9.

5) Anglo-siamois, 11. — Ce traité porte dix ans 6) Anglo-siamois, 12.

remerciements au Ministre pour la marque de confiance qui lui était donnée :

Lettre de M. Mission Extraordinaire
de Montigny de
au Ministre
des Affaires France en Siam.
étrangères.
Pièce signée.

Paris, le 22 Novembre 1855.

«Monsieur le Ministre,

«J'ai reçu la dépêche sous le timbre de la Direction Commerciale. que vous me faites l'honneur de m'écrire en date de ce jour, avec les pleins pouvoirs, de S. M. l'Empereur, le projet du traité à négocier avec les Plénipotentiaires du Royaume de Siam et les autres renseignemens qu'elle me transmet.

«Veuillez recevoir les expressions de ma vive et profonde gratitude, pour la haute marque de confiance que Sa Majesté a daigné me donner sur la bienveillante proposition de Votre Excellence, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour la justifier.

«Avec le secours des instructions précises et complètes, contenues dans votre dépêche, j'ose espérer, Monsieur le Ministre, que je remplirai à votre entière satisfaction la mission que vous avez bien voulu me confier.

«J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect Monsieur le Ministre,

de Votre Excellence,

Le très-humble, très-obéissant et très reconnaissant

C. DE MONTIGNY.

Missions
de Siam.

La Mission de Siam avait été créée en 1662; en 1673, elle fut détachée du diocèse de Malacca, et l'année suivante, Louis LANEAU¹⁾, des Missions étrangères de Paris, évêque de Metellopolis, en fut nommé le premier vicaire apostolique.

Au moment de l'ambassade de M. de Montigny, la mission était administrée par Mgr. PALLEGOIX qui, coadjuteur (1838) de Mgr. COURVEZY²⁾, fut, lorsque celui-ci fut transféré en 1842 au vicariat

1) Louis Laneau, de Mondoubleau, dans le pays du Mans, au diocèse de Chartres parti de Paris, le 8 nov. 1661, missionnaire à Siam, évêque de Metellopolis, premier vicaire apostolique de Siam (1674), administrateur général du Tong-king et de la Cochinchine (1681), de la Chine (1684), mort à Ayuthia, capitale du Siam le 16 mars 1696, à 60 ans.

2) Jean Paul Hilaire Michel COURVEZY, du diocèse de Carcassonne; agrégé à Chartres; parti le 12 mars 1832; missionnaire de Siam, évêque de Bide, coadjuteur en 1833, vicaire apostolique de Siam en 1834, de la presqu'île de Malacca en 1842; quitta la Société en 1845; mort en 1857.

apostolique de la presqu'île de Malacca, nommé vicaire apostolique de Siam.

Malgré quelques persécutions, Siam n'a pas, comme d'autres missions, laissé le souvenir de sanglantes hécatombes; en 1849, le refus de faire des offrandes jugées superstitieuses pour conjurer les désastres causés par le choléra, amena l'expulsion de huit missionnaires qui se retirèrent à Singapore et à Pinang; leur exil fut de courte durée, car Moungkut les rappela dès qu'il fut monté sur le trône (juillet 1851) et les reçut en audience solennelle quelques mois plus tard.

La nouvelle mission diplomatique de la France au Siam ne devait pas négliger les intérêts des missions catholiques, et comme suite aux instructions relatives au traité remises à M. de Montigny par la Direction commerciale des Affaires étrangères, des instructions concernant la religion chrétienne lui furent données par la Direction politique; ces instructions s'étendaient non seulement au Siam, mais aussi à la Cochinchine où la situation des missionnaires causait les plus vives inquiétudes.

21 Décembre 1855.

Instructions
à M. de Mon-
tigny, pour les
Missions.

Mr., le Gouvernement de l'Empereur, à l'occasion du traité qu'il vous donne mission de négocier et de conclure avec la Cour de Siam, s'est préoccupé de la situation des missionnaires français dans ce pays.

Les instructions que je vous ai adressées sous le timbre de la Direction Commerciale comprennent déjà cet objet parmi ceux dont vous aurez à vous occuper dans votre négociation, puisqu'elles vous prescrivent de stipuler pour les sujets français dans le royaume de Siam, la faculté de pratiquer leur religion ouvertement et de bâtir des Eglises. Cette clause du projet annexé à vos instructions, ne fait que reproduire une des dispositions du traité anglais, et nous sommes dès lors assurés qu'elle ne saurait rencontrer aucune difficulté. Mais le Gouvernement de S. M. I. désire qu'après vous être rendu compte par vous-même des dispositions du Gouvernement Siamois, et en avoir conféré avec l'évêque expérimenté qui dirige la mission catholique dans le pays, vous examiniez avec soin s'il serait possible d'obtenir davantage et opportun de le demander.

En fait, les missionnaires jouissent aujourd'hui, dans toute l'étendue du

royaume de Siam, d'une grande liberté; ils s'établissent, prêchent et enseignent où ils veulent sans être inquiétés. Mais cette tolérance ne date guère que du règne actuel, et il y a peu d'années encore qu'il était loin d'en être ainsi, et dans l'état présent des choses, le sort des missionnaires n'en demeure pas moins à la merci des dispositions plus ou moins bienveillantes, ou même du caprice du Gouvernement siamois. Je n'ai donc pas besoin, Mr., de vous faire remarquer combien il serait désirable que les avantages dont ils jouissent présentement fussent consacrés par la garantie d'une stipulation spéciale.

L'Article IV du Traité anglais, qui figure également dans votre projet, fixe l'étendue de la zone territoriale, autour de Bangkok, dans laquelle il sera permis aux sujets anglais ou français de former des établissements, de louer ou d'acheter des immeubles et en dehors de laquelle cette faculté ne pourra être exercée. On s'explique parfaitement cette stipulation en tant qu'il s'agit des négociants ou des industriels étrangers, et pour ceux qui connaissent le pays, il est certain que la zone territoriale fixée par le traité anglais et qui embrasse à peu près en totalité la plaine de Bangkok, suffit amplement aux étrangers qu'appelle dans le royaume de Siam le soin de leurs spéculations matérielles. Il est évident, Mr., qu'il n'en saurait être de même pour les missionnaires, les intérêts qui les conduisent dans ces contrées lointaines, sont d'un autre ordre, et lorsqu'on réclame pour eux la faculté de résider dans toutes les parties des Etats de Siam, cette exception en leur faveur se justifie en quelque sorte d'elle-même.

Si cette faculté leur était garantie à titre de droit international, à plus forte raison leur accorderait-on celle de voyager librement dans tout le royaume. Un article de notre projet, emprunté également au traité anglais, porte que les sujets français en général ne pourront sortir des limites de la zone assignée à leur résidence sans être munis d'un passeport délivré par les autorités siamoises, sur la demande du Consul. Or, la nomination de ce dernier agent ne sera pas immédiate: et peut-être conviendrait-il, non seulement à titre de facilité accordée aux missionnaires, mais afin qu'aux yeux de l'autorité siamoise elle-même, il ne puisse jamais y avoir aucun doute à l'égard de leur identité et de leur véritable caractère, peut-être conviendrait-il de stipuler que les lettres de leur évêque revêtues de la signature du mandarin chrétien, leur tiendront lieu de passeports. Chaque communauté a, en effet, à sa tête, sous le nom de mandarin, une sorte de syndic ou de mandataire de sa religion, officiellement reconnu par le Gouvernement, et qui sert d'intermédiaire dans les rapports de ses coreligionnaires avec les autorités. Sa signature certifiant celle de l'évêque, serait suivant toute apparence, acceptée comme la meilleure garantie, par le Gouvernement siamois.

En résumé, Mr., les avantages que vous auriez à stipuler pour les missionnaires pourraient être définis de la manière suivante:

« Les missionnaires français auront la faculté de prêcher et d'enseigner, de « construire des églises, des écoles, des hôpitaux et autres édifices pieux, sur un

«point quelconque du royaume de Siam, en se conformant aux lois du pays.

«Ils voyageront en toute liberté, dans toute l'étendue du royaume, pourvu qu'ils soient porteurs des lettres authentiques de leur évêque revêtues de la «signature du mandarin chrétien».

D'après ce que nous connaissons des dispositions de la Cour de Siam, il y a lieu de croire que l'insertion de ces stipulations dans notre traité ne rencontrera pas d'objection grave. Toutefois, elles ne sont qu'un simple projet de l'adoption duquel le Gouvernement de l'Empereur n'entend pas faire dépendre le sort du traité que vous allez négocier. Vous devrez faire tous vos efforts pour les obtenir mais vous êtes autorisé à les modifier, suivant que les circonstances l'exigeraient, et même à les omettre tout-à-fait pour vous en tenir au texte du traité anglais, dans le cas où, contre notre attente, vous rencontreriez de la part des négociateurs siamois une opposition que vous jugeriez insurmontable. Le Gouvernement de l'Empereur s'en remet, en cette matière délicate, à votre zèle et à votre expérience, et il est d'avance assuré que vous ferez tout ce qui sera possible pour assurer la protection des intérêts dont je viens de vous entretenir.

La sollicitude du Gouvernement de l'Empereur a été récemment appelée Cochinchine. sur la situation perplexes des missionnaires et des Chrétiens en Cochinchine et au Tong-king. Les dernières nouvelles reçues de ces pays, signalent une recrudescence de persécution en présence de laquelle nous ne saurions demeurer indifférents. Vous voudrez donc bien, Mr., après avoir accompli votre mission à Siam, et quand vous reviendrez à Chang-hai, vous arrêter en passant, dans le port de Tourane, vous mettre en relations avec le Gouvernement annamite, et lui faire savoir que le Gouvernement de S. M. l'Empereur a eu connaissance de l'édit de persécution qui vient d'être publié en Cochinchine et qu'il en a ressenti un vif déplaisir. Vous rappellerez les relations amicales qui s'établirent vers la fin du dernier siècle entre la France et le royaume annamite; vous ajouterez qu'il dépend du Gouvernement de ce dernier pays de les voir renaître, mais que nous attendons de lui qu'il s'abstiendra de donner suite à aucune mesure de persécution contre les missionnaires français. En un mot, Mr., vous n'aurez pas à faire entendre des menaces que notre dignité ne nous permettrait pas de laisser sans effet, et que vous n'auriez pas les moyens matériels de mettre à exécution, l'intention du Gouvernement de S. M. I. n'étant pas, dans les circonstances actuelles, de détourner pour cet objet une partie des forces navales qu'il entretient dans les parages de l'Extrême-Orient; mais vous adresserez au Gouvernement annamite des représentations dont le ton énergique, en même temps que modéré, lui fasse comprendre que si votre langage n'était pas écouté, le Gouvernement de l'Empereur en éprouverait le plus vif mécontentement, et aviserait en conséquence. Mais la connaissance que nous avons du caractère cochinchinois, nous donne tout lieu d'espérer que de simples remontrances suffiraient pour

produire le plus salubre effet. Au surplus, Mr., vous savez mieux que personne quel est le langage qu'il convient de tenir avec un pays qui vous est déjà connu, et tout en vous maintenant strictement dans la mesure que je vous indique plus haut, vous atteindrez, je l'espère, le but assigné à votre démarche. Vous aurez soin, d'ailleurs, M., de ne vous arrêter à Tourane que le moins possible et de hâter votre arrivée à Chang-hai où des intérêts de diverse nature réclament votre présence.

D'après le désir que vous m'en avez témoigné, je vous autorise à passer par Rome, en vous rendant à Alexandrie, et vous trouverez ci-annexée une lettre que j'adresse à l'Ambassadeur de S. M. I. près le St. Siège pour le prier de vous mettre en rapport avec la Propagande dont le soin vous est confié.

Pour lui faciliter le règlement des affaires à Rome, on remet à M. de Montigny, ainsi qu'il est dit dans la dépêche plus haut, une lettre pour notre ambassadeur près du Saint Siège, M. DE RAYNEVAL ¹⁾.

22 Décembre 1855.

Lettre à M. de Rayneval. M. le C^{te} M. de MONTIGNY, Consul à Chang-hai, qui est sur le point de retourner à son poste, est chargé de négocier un traité d'amitié et de commerce avec le gouvernement de Siam. Comme parmi les intérêts dont il aura à prendre soin, soit dans sa mission temporaire à la Cour de Siam, soit dans ses fonctions de Consul en Chine, il en est qui ne touchent pas moins le gouvernement pontifical que celui de S. M. I., j'ai autorisé M. de Montigny à passer par Rome, et se mettre en rapport avec la Propagande.

Il aura l'honneur de vous voir, M. le Comte, et je vous prie de lui accorder, avec l'accueil bienveillant qu'il mérite à tous égards et que je n'ai pas besoin de vous demander pour lui, vos conseils et vos directions pour l'aider à mettre à profit le court séjour qu'il va faire à Rome.

1) *Alphonse* de Rayneval avait été nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près du Saint Siège le 22 août 1849, puis le 17 avril 1850, le général Baraguey-d'Hilliers ayant été envoyé en mission temporaire le 6 nov. 1849; M. de Rayneval fut maintenu au même poste comme ambassadeur le 26 mars 1851; il céda la place au Duc de Gramont le 16 août 1857. *Louis Alphonse Maximilien Gérard*, comte de Rayneval, né le 1er avril 1813; mort à Paris, le 10 février 1858, attaché libre à Madrid, le 1er avril 1833; chef du cabinet du Ministre (Comte Molé), le 30 sept. 1836; premier secrétaire d'ambassade à Rome, le 4 mars 1839; à Pétersbourg, le 31 janvier 1844; envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Florence, le 13 juin 1848; à Naples, le 29 juin 1848; à Rome, le 22 août 1849; Ministre des Affaires étrangères, le 31 octobre 1849; n'accepte pas; envoyé ext. et ministre plénipotentiaire à Rome, le 17 avril 1850; ambassadeur au même poste, le 26 mars 1851; à Pétersbourg, le 16 août 1857, à la place du Comte de Morny.



DER CYCLUS DER ZWÖLF TIERE AUF EINEM ALTURKISTANISCHEN TEPPICH

VON

BERTHOLD LAUFER.

In Anbetracht der Tatsache, dass der türkische Ursprung des Cyklus der zwölf Tiere jetzt feststeht¹⁾, dürfte es von Interesse sein, die Aufmerksamkeit auf einen merkwürdigen Teppich von Turkistan zu lenken, in den die zwölf Tiere in eigenartiger Anordnung, abweichend von den bisher bekannten Darstellungen, eingewoben sind. Das betreffende Stück ist erst kürzlich (Anfang December 1908) durch chinesische Händler aus Turkistan nach Peking gekommen und wurde von einem hervorragenden Sachkenner und Sammler auf diesem Gebiete, Herrn Eduard Runge aus New York, erworben. Der Teppich ist 4 Fuss 11 Zoll lang und 2 Fuss 5 Zoll breit, aus Kamelbaren gearbeitet, von dunkelblauen Untergrund, die Tierfiguren in goldgelbem Ton, von meisterhafter Technik. Die Photographie gibt infolge der Schwierigkeit der Aufnahme die Einzelheiten nur ungenügend wieder und nur eine schwache Vorstellung von der Schönheit der Arbeit.

Was uns bisher von künstlerischen Darstellungen des Zwölfercyklus bekannt geworden ist, beschränkte sich auf alte Metallspiegel,

1) E. CHAVANNES, *Le cycle turc des douze animaux*, T'oung Pao, 1906, pp. 51—122. Siehe ferner T'oung Pao, 1907, pp. 393—403.

Medaillen und Amulette, auf welchen die Tiere als Reliefs in einer kreisförmigen Zone angebracht sind. Muster dieser Art findet man in der citirten Abhandlung von Chavannes abgebildet und beschrieben. Auf dem vorliegenden Stücke sind indessen die zwölf Tiere, vielleicht teilweise durch den Charakter der Webetechnik bedingt, teilweise vielleicht durch die uns unbekannte Zweckbestimmung des Teppichs veranlasst, aufsteigend von unten nach oben übereinander in einem Rechteck gruppiert. In der richtigen Reihenfolge des Cyklus beginnen sie unten links mit der Ratte, rechts davon folgt das Rind, darüber der Tiger für sich, von zwei bekannten chinesischen Ornamenten eingeschlossen, weiter oben rechts der Hase, links die Schlange, über beiden der Drache. In diesem Falle hat der Künstler die sanktionirte Reihenfolge Drache (5. Jahr) und Schlange (6. Jahr) zu Gunsten des Drachen vertauscht, um den für seine Darstellung erforderlichen grösseren Raum zu gewinnen und ihm als dem geschätztesten und vornehmsten Tiere den Ehrenplatz gerade im Centrum des Teppichs zu sichern. Über dem Drachen befindet sich links das Pferd, dessen Umrisse am wenigsten glücklich gelungen sind, von dem benachbarten Schaf durch eine Doppelspirale geschieden. Darüber hockt für sich allein der Affe, der in der Photographie leider nicht hervortritt. Darüber folgt rechts der Hahn, links der Hund, beide in recht guter Ausführung, der Hund mit emporgerichtetem Kopf offenbar bellend gedacht. Den Beschluss macht das Schwein oben an der Spitze, in der Reproduktion leider unsichtbar. Über die Verwendung des Teppichs, ob er astrologischen oder rein dekorativen Zwecken gedient hat, lässt sich einstweilen nichts sagen; ebenso ist sein Datum ungewiss. Gebricht es uns doch völlig an einer Kenntnis der Geschichte der Teppichweberei in Central- und Ostasien, obwohl die chinesische Literatur Material in Fülle dafür bietet. Der handgreifliche Beweis liegt jetzt vor, dass sich im nordwestlichen China, besonders in der Provinz Kansu, und

in Turkistan eine Menge Teppiche von verhältnismässig hohem Alter erhalten haben, die zu dem Schönsten und Solidesten gehören, was die Teppichwirkerei überhaupt hervorgebracht hat. Competente chinesische Sachkenner schätzen das Alter des vorliegenden Stückes auf mindestens 2—300 Jahre, was kaum als Übertreibung gelten kann, wenn wir bedenken, dass sich noch gegenwärtig in Peking weit ältere, mindestens doppelt so alte, persische und turkistanische Teppiche finden lassen, und sind sich ferner darüber in ihrem Urteil einig, dass er ein höchst seltenes und einzigartiges Specimen darstellt. Niemand von ihnen hatte je zuvor einen solchen Teppich mit diesem Muster des Cyklus der zwölf Tiere gesehen. Wir hoffen, dass sich die Beweisstücke für die Darstellungen desselben in Turkistan mit der Zeit noch mehren werden.

Peking, 21 Dec. 1908.

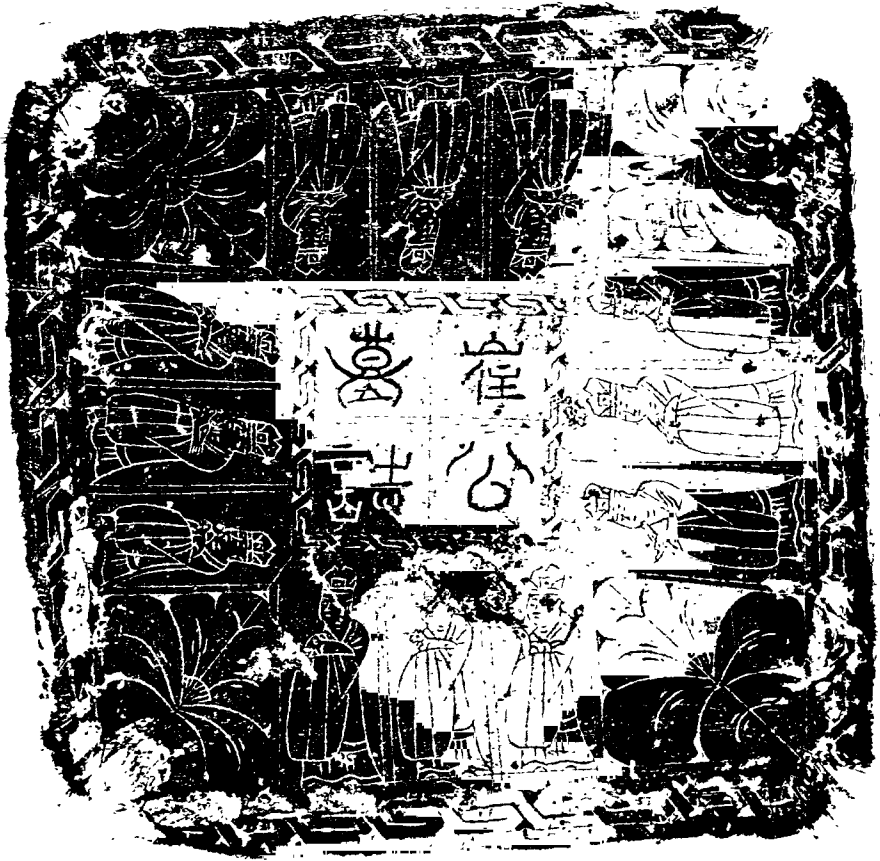
NOTE ADDITIONNELLE

PAR

Ed. CHAVANNES.

Puisque l'intéressant article de M. Laufer m'en donne l'occasion, je publierai ici un estampage dont j'ai fait l'acquisition lors de mon dernier voyage en Chine; l'original est un carré de 47 centimètres de côté; au centre, on lit les mots 崔公墓誌 «Épitaphe de l'honorable Ts'ouei»; cette pierre devait donc former le sommet d'une stèle sur laquelle était gravé le texte même de l'épitaphe dont nous avons ici le titre; je ne possède malheureusement pas l'estampage de ce texte, en sorte que j'ignore qui est le Ts'ouei dont il est

question; dans les traités chinois d'épigraphie ¹⁾, je trouve citées deux inscriptions funéraires différentes se rapportant à deux personnages ayant le nom de famille *Ts'ouei*; la première, qui date de la quatrième année *t'ien-pao* (553 p.C.) de la dynastie des *Ts'i* du Nord, est l'épithaphe de *Ts'ouei Wei* qui eut le titre de *k'ai fou ts'an kiun che*



sous la dynastie *Wei* 魏開府參軍事崔頴墓誌銘 (cf. *Han Wei lieou tch'ao mou ming tsouan li*, chap. IV, p. 7 r°; *Pou houan yu fang pei lou*, chap. II, p. 9 r°; *P'ing tsin fang pei ki*, chap. III, p. 1 r°—v°); la seconde épithaphe, qui est celle de *Ts'ouei*

1) Les ouvrages cités ci-dessous se trouvent tous dans le *Hing sou ts'ao t'ang kin che ts'ong chou* 行素艸堂金石叢書 de *Tchou Ki-yong* 朱記榮.

King-ts'eu 崔敬嗣墓誌, est datée de la troisième année *tch'anggan* (703 p.C.) (cf. *Kouang tch'ouan chou pa*, chap. VII, p. 7 r°); il est vraisemblable que notre monument appartient à la sépulture d'un de ces deux personnages; mais on ne peut déterminer auquel des deux il faut l'attribuer et l'hypothèse d'un troisième défunt portant aussi le nom de famille *Ts'ouei* ne saurait d'ailleurs être exclue. Quoi qu'il en soit, l'estampage dont on voit ici la reproduction offre cet intérêt qu'il nous présente les douze animaux du cycle rangés en quatre groupes correspondant aux quatre points cardinaux; au Nord (en haut), nous voyons le porc, le rat et le bœuf; à l'Est (à droite), le tigre, le lièvre et le dragon; au Sud (en bas), le serpent, le cheval et la chèvre; à l'Ouest (à gauche), le singe, le coq et le chien. Chaque animal est porté dans les bras d'un personnage à costume officiel dont il est comme l'attribut.

Sur le tapis dont M. Laufer a publié la reproduction ci-dessus, les objets qui sont figurés à droite et à gauche du tigre et à droite et à gauche du singe, forment la série *k'in, k'i, chou, houa* 琴棋書畫 «le luth, le damier, le livre, la peinture» (cf. *Journal Asiatique*, Sept.-Oct. 1901, p. 223).

NOTE SUR LA PEINTURE DE KOU K'AI-TCHE CONSERVÉE AU BRITISH MUSEUM.

PAR

EDOUARD CHAVANNES.



La célèbre peinture de *Kou K'ai-tche* (vers 400 p. C.) au British Museum est connue par l'article que lui a consacré M. *Binyon* dans le *Burlington Magazine* (Jan., 1904; cf. *T'oung pao*, 1904, p. 323—325). Je puis ajouter à cet article quelques renseignements nouveaux.

I.

La peinture est un long rouleau sur lequel sont représentées neuf scènes différentes: ce sont des illustrations se rapportant à un texte intitulé *niu che tchen* 女史箴; ces mots signifient «Avertissements de l'institutrice du palais». Le titre de 女史 était un titre officiel qu'on attribuait à une femme chargée d'instruire les dames du harem impérial¹⁾. Divers littérateurs ont été tentés de traiter eux-

1) *Lieou Tche-ki* 劉知幾, dans son ouvrage de critique historique, le *Che t'ong* 史通, publié avec une préface datée de l'année 710, croit pouvoir retrouver (cf. *Che t'ong t'ong, che*, réimpression de 1885, chap. XI, p. 14 v^o) l'existence des fonctionnaires féminins appelés *niu che* 女史 dans la phrase du *Che king* (*Kouo fong*, livre III, ode 17, strophe 2) où il est question d'une jeune fille qui donne à l'auteur de cette poésie un tube rouge; en effet, suivant le commentaire de *Mao*, ce tube rouge ou ce roseau rouge

mêmes le thème de morale pratique que la titulaire de cette fonction était chargée de développer et ils ont composé des «Avertissements de l'institutrice du palais». Le plus célèbre de ces exercices de rhétorique est celui qui fut écrit par *Tchang Houa* 張華, auteur qui vécut de 232 à 300 p. C., au temps de la dynastie *Tsin*. J'ai constaté que c'était le texte de *Tchang Houa* qui avait été illustré par *Kou K'ai-tche*¹⁾; les divers paragraphes de ce texte sont en effet distribués entre les différentes gravures. Cette première constatation nous permet d'en faire aussitôt une seconde, à savoir que la peinture du British Museum, dans son état actuel, est incomplète. Tout le début du texte et les scènes qui y étaient afférentes ont disparu; bien plus, la coupure a été faite entre une scène et le texte qui la précédait, en sorte que le dessin a été conservé et que la légende a disparu. Il est vraisemblable que, à l'origine, il y avait au moins douze scènes. Quoi qu'il en soit, je reproduis ici le texte de *Tchang Houa* d'après le *Kou kin t'ou chou tsi tch'eng* (section *kouei yuan* 閨媛, chap. 4, p. 2 v°) et j'indique à quels paragraphes correspondent les neuf scènes qui seules ont échappé à la destruction.

aurait été un instrument dont se servaient pour écrire certaines dames lettrées qui avaient pour fonction de rappeler à leurs devoirs toutes les femmes du harem (cf. la note de Legge, dans *Chinese Classics*, vol. IV, p. 69). Les *niu che* 女史 sont mentionnées expressément par le *Tcheou li* (trad. Biot, t. I, p. 158—159) qui les charge d'écrire toutes les indications rituelles auxquelles doit se conformer l'impératrice. Il ne semble pas qu'il faille traduire le terme *niu che* 女史 comme signifiant «femme historien»; si les *niu che* ont pu faire œuvre d'historien, ce n'a été que par accident, en tant qu'elles étaient chargées de veiller sur la conduite des femmes du harem et d'enregistrer par écrit leurs actions; elles étaient avant tout les institutrices des femmes du palais. C'est ce qui explique les exhortation morales que *Tchang Houa* a mises dans la bouche de l'une d'elles, comme on va le voir plus loin.

1) Ce texte n'a donc rien de commun avec les *Avertissements aux femmes* de *Pan Tchao* 班昭, sœur de l'historien *Pan Kou*.

女史箴

晉張華

茫茫造化兩儀始分散氣流形既陶既甄在帝庖羲肇經天人爰始夫婦以及君臣家道以正王猷
 有倫婦德尚柔含章貞吉婉婉淑慎正位居室施衿結縵虔恭中饋肅慎爾儀式瞻清懿樊姬感莊
 不食鮮禽衛女矯桓耳忘和音志厲義高而二主易心元熊攀檻馮媛趨進夫豈無畏知死不怵班
 妾有辭割歡同輦夫豈不懷防微慮遠道罔隆而不殺物無盛而不衰日中則昃月滿則微崇猶塵
 積替若駭機人咸知飾其容而莫知飾其性性之不飾或愆禮正斧之藻之克念作聖出其言善千
 里應之苟違斯義則同衾以疑夫出言如微而榮辱由茲勿謂幽昧靈鑑無象勿謂元漠神聽無響
 無矜爾榮天道惡盈無恃爾貴隆隆者墜鑒於小心戒彼攸遂比心螽斯則繁爾類歡不可以黷寵
 不可以專專實生慢愛極則遷致盈必損理固有然美者自美翩以取尤冶容求好君子所讎結恩
 而絕職此之由故曰翼翼矜矜福所以興靖恭自思榮顯所期女史司箴敢告庶姬

Avertissements de l'institutrice du palais par Tchang Houa,
 de l'époque des Tsin.

«Lorsque se fit immensément la formation de l'univers, les deux principes (le ciel et la terre) pour la première fois furent distingués l'un de l'autre. Des émanations dispersées découlèrent les êtres ayant figure qui furent alors moulés, qui furent alors façonnés.

Au temps de l'empereur *P'ao-hi*,¹⁾ (ce souverain) le premier donna des règles au ciel et à l'homme; c'est alors que commencèrent les relations de mari et femme et aussi celles de prince et sujets. La ligne que doit suivre la famille fut ainsi rectifiée; les principes de la royauté furent réglés.

La vertu de la femme met en honneur la douceur; c'est quand la femme tient en elle son excellence et qu'elle est ferme, qu'elle attire la bonne fortune²⁾. Soyez soumises et dociles, pures et circonspectes; c'est en restant dans la maison qui vous occuperez votre vraie place. Quand on a étalé le pan de votre vêtement et quand on vous a noué le bandeau³⁾, occupez-vous avec soin à faire la cuisine dans votre ménage. Veillez attentivement à vos devoirs; regardez comme votre règle la pureté et la vertu. La reine *Fan*, émue de la conduite du roi *Tchouang*, refusa de manger des oiseaux frais⁴⁾; la fille (du marquis) de *Wei*, voulant corriger le duc *Houan*, ferma son oreille à la musique;⁵⁾ comme leur résolution

1) L'empereur *P'ao-hi*, ou *Fou-hi*, passe pour avoir tracé les huit trigrammes qui contiennent les règles de tout ce qui est dans le ciel et sur la terre (cf. l'appendice *Hits'eu*, du *Yi king*; Legge, SBE, vol. XVI, p. 382)

2) L'expression 含章 signifie que la femme a des vertus qui restent cachées en elle et qui ne se manifestent pas au-dehors comme celles de l'homme. Cf. dans le *Yi king* (3^e ligne du second hexagramme), la phrase 含章可貞.

3) C'est-à-dire: une fois que vous êtes mariées. — Au moment où une jeune fille allait se marier, sa mère étalait le pan de son vêtement 施衿 (cf. *Yi li*, cité dans *P'ei wen yun fou*, s. v.), et lui nouait le bandeau 結縵 (cf. *Che king*, section *Kouo fong*, livre XV, ode 3, str. 4).

4) Voyez le *Lie niu tchouan* de *Licou Hiang* (chap. II, p. 4 v° de l'édition publiée en 1877 par le *Tch'ong wen chou kin* à *Wou-tch'ang*): La reine *Fan* 樊姬 était la femme du roi *Tchouang* (613—591 av. J.-C.), du pays de *Tch'ou*; le roi *Tchouang*, quand il fut monté sur le trône, s'adonna à sa passion pour la chasse; dame *Fan* lui adressa des remontrances, mais sans succès; alors elle s'abstint de manger de la chair des oiseaux et des animaux sauvages. Le roi se repentit aussitôt de ses fautes et s'appliqua au gouvernement.

5) La fille du marquis de *Wei* 衛女 avait épousé le duc *Houan* (685—643 av. J.-C.), du pays de *Ts'i*. Le duc *Houan* se plaisait à la musique débauchée; la princesse de *Wei* se refusa, à cause de cela, à écouter les chants licencieux des pays de *Tcheng* et

était nette et que leur rectitude était haute, les deux princes changèrent de sentiments.

(1^{re} scène). Lorsque l'ours noir eut grimpé par dessus la barrière, la belle *Fong* s'avança à grands pas. Était-ce parce qu'elle n'avait pas peur? Non, mais elle savait qu'elle allait mourir et n'en avait pas de regret¹).

(2^e scène). Lorsque la concubine *Pan* prononça certaines paroles, elle se priva du plaisir d'aller dans le véhicule de l'empereur²). Était-ce parce qu'elle n'y tenait pas? Non, mais c'est parce qu'elle voulait prévenir les mesquineries³) et parce qu'elle avait des vues à longue portée.

(3^e scène). Dans l'évolution universelle, il n'est rien qui, après

de *Wei*. On raconte aussi de quelle manière elle sauva le pays de *Wei*, sa patrie, qui était menacé par l'ambition du duc *Houan* (cf. *Lie niu tchouan*, chap. II, p. 1 v^o—2 r^o).

1) Ce paragraphe ne se trouve pas sur la peinture du British Museum parceque cette peinture est incomplète; il est évident cependant qu'il devait précéder la scène qui représente la *tchao-yi Fong* 馮昭儀, femme de l'empereur *Yuan* 元 (58—33 av. J.-C.), exposant sa vie pour sauver le souverain; le *Lie niu tchouan* de *Lieou Hiang* (chap. VIII, p. 5 v^o) raconte comment, lors d'un combat d'animaux féroces auquel assistaient l'empereur et les dames du harem, un ours réussit à sortir de l'enceinte et grimpa sur la barricade pour s'élancer sur l'empereur; tandis que toutes les autres femmes s'enfuyaient épouvantées, la *tchao-yi Fong* se présenta devant l'animal furieux; par bonheur, des assistants armés de lances réussirent à tuer l'ours avant qu'il eût pu faire une victime. Interrogée sur sa conduite héroïque, la *tchao-yi Fong* répondit qu'elle avait appris que, lorsqu'un animal féroce avait pris une personne, il s'acharnait sur sa proie et n'allait pas plus loin; elle s'était donc avancée pour se livrer à la place de l'empereur.

2) La *tsie-yu Pan* 班婕妤 était une des femmes de l'empereur *Tch'eng* 成 (32-7 av. J.-C.); un jour que l'empereur voulait lui accorder la grande faveur de la faire monter avec lui dans son char, elle s'y refusa en disant: «Je considère que, sur les anciennes peintures, les princes sages et saints ont tous à leurs côtés des ministres illustres, tandis que les derniers souverains des trois dynasties (*Hia*, *Yin*, *tcheou*) ont auprès d'eux des favorites. Maintenant, en voulant me faire monter avec vous dans votre char, n'allez-vous par ressembler à ceux-ci?» L'empereur approuva ces paroles et renonça à son projet. — Cf. *Lie niu tchouan* de *Lieou Hiang*, chap. VIII, p. 6 v^o, et *Giles, Biographical Dictionary*, n^o 1599.

3) Les interprétations malveillantes que des hommes à l'esprit bas auraient données de la conduite de l'empereur.

s'être élevé, ne s'anéantisse; parmi les êtres, il n'en est aucun qui, après avoir atteint son apogée, ne décline. Quand le soleil est arrivé au milieu de sa course, il commence à descendre; quand la lune est pleine, elle se met à diminuer¹⁾. L'élévation est comme un amas de poussière; la destruction est comme un ressort qui se détend brusquement²⁾.

4^e scène). Les hommes savent tous orner leurs visages, mais il n'en est aucun qui sache orner sa nature morale³⁾; or, si la nature morale n'est pas ornée, on risque d'outrepasser la correction prescrite par les rites. Corrigez-la (votre nature morale), rendez-la belle; sachez penser à réaliser en vous la sainteté.

(5^e scène). Que les paroles que vous prononcez soient bonnes et, à mille *li* à la ronde, on s'y conformera. Mais si vous contrevenez à ce principe, même celui qui partage votre couverture de lit⁴⁾ vous tiendra à cause de cela en suspicion.

(6^e scène). Prononcer une parole semble chose peu importante; C'est cependant de là que viennent l'honneur ou la honte. Ne dites pas que vous êtes cachées, car le miroir surnaturel n'a pas besoin de formes visibles; ne dites pas que vous n'avez fait aucun bruit, car l'ouïe divine n'a pas besoin de sons⁵⁾. Ne vous glorifiez pas de votre beauté; la raison céleste n'aime pas ce qui est trop accompli. Ne vous fiez pas sur votre noblesse; c'est celui qui est le plus élevé qui tombe. Veillez à être attentives et gardez-vous

1) Citation du premier appendice du *Yi king*: cf. Legge, SBE, vol. XVI, p. 259.

2) Dans les choses de ce monde toute élévation est aussi instable qu'un amas de poussière; toute destruction survient aussi rapidement que la brusque détente d'un ressort. Pour illustrer ce paragraphe, le peintre a représenté le disque du soleil et celui de la lune reconnaissables respectivement à la corneille à trois pattes et au lièvre; l'élévation est figurée par une montagne; le ressort qui se détend est symbolisé par l'arbalète avec laquelle un chasseur vise des oiseaux.

3) Le peintre a représenté deux femmes à leur toilette.

4) C'est-à-dire: votre époux.

5) Les dieux voient ce qui n'a pas de forme; ils entendent ce qui n'a pas de son.

de vous laisser aller à vos fantaisies. Que vos coeurs soient comme les sauterelles et alors vous multiplierez votre race¹⁾.

(7^e scène). On ne peut plaire d'une manière incessamment réitérée; l'affection ne peut être exclusive; si elle est exclusive, elle produit en réalité le dégoût²⁾. Quand l'amour est parvenu à son plus haut point, alors il change d'objet; quand on est parvenu à la plénitude, il y a inmanquablement diminution. C'est là une règle absolue. Quand celle qui est belle se rend plus belle encore, elle attire aussitôt par là le blâme. Arranger son visage et chercher à plaire, c'est une chose que le sage déteste³⁾. C'est surtout de là que vient la rupture des liens précédemment créés par la faveur.

(8^e scène). C'est pourquoi je vous dis: Soyez très attentives et veillez bien sur vos actes; c'est ainsi que le bonheur se produira. Accomplissez votre devoir avec calme et respect⁴⁾ et réfléchissez sur vos actes; c'est ce qui promet gloire et illustration.

(9^e scène). Voilà ce que l'institutrice du palais, chargée des remontrances, se permet de dire à toutes les dames du harem.

II.

La peinture de *Kou K'ai-tche* conservée au British Museum est-elle authentique ou n'est-elle qu'une copie? La question ne peut être résolue que par un examen extrêmement minutieux de

1) L'ode *tchong sseu* 蟲斯 du *Che king* (*Kouo fong*, livre I, ode 5) est considérée comme faisant l'éloge de *T'ai-sseu*, épouse parfaite du roi *Wen*. La vertu de cette femme modèle maintenait une telle harmonie dans le harem que toutes les femmes du roi étaient unies entre elles comme un essaim de sauterelles; par une conséquence de cet heureux état de choses, elles avaient toutes part aux faveurs de leur époux commun et donnaient le jour à une abondante progéniture. Le peintre paraît avoir voulu représenter ce harem idéal où toutes les femmes vivent en bonne harmonie et sont entourées de nombreux enfants.

2) Nous avons ici la théorie psychologique de la polygamie.

3) Le peintre a représenté une femme qu'un sage admoneste.

4) 靖恭. Cf. dans le *Che king* (*Siao ya*; liv. VI, ode 3, str. 4 et 5) 靖共而位, où 共 est l'équivalent de 恭.

la qualité de la soie sur laquelle est tracé le tableau, ou par une étude approfondie de la manière dont sont écrits les caractères des notices accompagnant chaque scène. En attendant que les connaisseurs en objets d'art et les experts en calligraphie aient dit leur dernier mot à ce sujet, je voudrais présenter quelques observations qui, provisoirement, me paraissent militer en faveur de l'authenticité, sans d'ailleurs la prouver.

En premier lieu, le fait que la peinture est incomplète est un indice favorable. Un copiste n'aurait pas, de parti pris, tronqué son oeuvre de telle façon que la notice qui devait précéder la première scène soit absente, alors qu'il était si facile de la suppléer au moyen du texte même de *Tchang Houa*. Il est vrai qu'une copie elle-même pourrait avoir éprouvé quelque accident qui en ait détruit une partie; mais, tandis qu'un original, même incomplet, conserve encore une haute valeur, une copie endommagée n'en a plus guère; si la peinture attribuée à *Kou K'ai-tche* n'était qu'une copie, on ne comprendrait guère que, endommagée comme elle l'est, elle ait été jugée digne de figurer dans les collections impériales.

En second lieu, quoique *Kou K'ai-tche* ait vécu dans la seconde moitié du quatrième siècle de notre ère, il n'est pas impossible que des oeuvres de lui aient subsisté jusqu'à nos jours. J'en donnerai pour preuve un texte qui indique qu'une peinture de *Kou K'ai-tche*, autre que celle du British Museum, était visible en l'année 1644 et qu'on en appréciait alors toute la valeur; il est infiniment probable que cette peinture occupe aujourd'hui encore une place d'honneur dans quelqu'une de ces riches collections particulières qui tiennent lieu en Chine des musées inexistantes. Le texte que je vais traduire est tiré du *Keng tseu siao hia ki* 庚子銷夏記 (chap. VIII, p, 1 r^o-v^o) ou «Mémoire écrit pour faire passer l'été de l'année *keng-tseu*»; cet ouvrage a été composé en 1660 (*keng tseu*) par *Souen T'ouei-kou* 孫退谷, qui était alors âgé d'environ

soivante-dix ans; il fut imprimé, après la mort de l'auteur, avec une préface de *Lou Wen-chao* 盧文弨 datée de 1761; la réimpression dont je me sers a été préparée en 1878 par M. *Kouo* 郭 d'après l'exemplaire conservé dans la bibliothèque *Tche pou tsou tchai* 知不足齋; elle est insérée dans le *Hio kou tchai kin che ts'ong chou* 學古齋金石叢書.

En 1644, à la suite de la prise de Péking par les Mandchoux, il y eut un grand nombre d'objets précieux qui furent arrachés des lieux où on les conservait avec un soin jaloux et qui furent jetés par le pillage dans le commerce. C'est ainsi que *Souen T'ouei-kou* est l'occasion de voir la fameuse peinture de *Kou K'ai-tche* intitulée «Représentation de scènes de bonté et de sagesse extraites des Biographies des femmes éminentes» 顧愷之列女傳仁智圖. Sur ce rouleau, on pouvait lire une notice écrite le septième jour du premier mois de la première année *pao-k'ing* (1225) par un certain *Wang Tchou* 汪注 qui avait l'appellation de *Song-k'ing* 宋卿 et qui était originaire de *Sin-ngan* 新安; cette notice était ainsi conçue:

«D'après la notice originale sur le tableau de *Kou Hou-t'ou*, de l'époque des *Tsin*, intitulé: Représentation de scènes de bonté et de sagesse extraites des Biographies des femmes éminentes, il y avait 15 scènes comportant 49 personnages dont 24 hommes, 21 femmes et 4 jeunes garçons. Mais, comme cette peinture a déjà traversé de fort longues années, elle a subi des pertes et des dommages; j'ai, par hasard, trouvé ce qui en restait; 8 scènes seulement étaient conservées; elles comportaient 15 hommes, 9 femmes et 4 jeunes garçons, soit en tout 28 personnages; il manquait donc 7 scènes, comportant 21 personnages. Par la suite, chez le petit-neveu de *Cheng* dont le nom posthume est *Wen-sou*, j'ai vu une copie faite sur papier aile de cigale¹; il n'y avait là que 14 scènes comportant

1) Papier très mince.

44 hommes, femmes et jeunes garçons; il manquait donc encore 1 scène avec 5 personnages. A la fin du rouleau se trouvaient des notices de *Yuan Yeou*, *Fang Houei*, *Fong Yuan* et *Ye Mong-tō*. J'en ai profité pour prendre dans cette copie de quoi compléter les défauts de l'original et en outre j'ai transcrit à la fin les quatre notices précitées. Ecrit dans le jour de l'homme, le mois initial de l'année où on a inauguré la période *pao-k'ing* (1225)».

Cette notice de *Wang Tchou* était suivie, dit *Souen T'ouei-kou*, d'une autre notice due à *Long Li* 隆禮 qui blâme la restauration malencontreuse de son prédécesseur et qui en a fait table rase comme il nous l'apprend en ces termes:

«Réparer au moyen d'une copie postérieure les défauts de l'original, c'est simplement encourir des générations suivantes la raillerie qui reproche (d'avoir complété par une queue de chien) ce qui manquait à une fourrure de zibeline. J'ai donc fait disparaître ces additions et j'ai rétabli le bel aspect. Quand il s'agit de tablettes précieuses en jade semi-circulaires ou circulaires qui sont endommagées, comment serait-ce la quantité qui importerait?» — Cette peinture se trouve maintenant dans la demeure de *Wang Tch'ang-yuan*¹⁾.

1) Je suppose que cette dernière phrase est une addition faite par *Souen T'ouei-kou* en 1660. — Voici le texte complet que nous venons de traduire (*Keng tseu siao hia ki*, chap. VIII, p. 1 r°-v°):

新安汪注宋卿跋云。晉顧虎頭列女傳圖。元跋一十五變。四十九人。男二十四。女二十一。童子四。歷歲深遠。流落遺脫。僕偶得其跡。僅存八變。男十五。女九。童子四。總二十八人。缺七變。二十有一人。後於盛文肅公耳孫家。見有蟬翼紙臨本。止一十四變。男女童子總四十四。亦少一變。缺五人。卷末有元友方回逢源葉夢得跋。因求假摹寫。以補真跡之缺處。且並錄四跋於後。寶慶改元

Ce passage du *Keng tseu siao hia ki* nous fournit ainsi l'attestation d'un témoin oculaire, *Souen T'ouei-kou*, qui a vu en 1644 la peinture que *Kou K'ai-tche* avait faite pour illustrer le *Lie niu tchouan*; il reproduit en outre deux des notices inscrites sur cette peinture et nous renseigne sur les dommages que ce précieux spécimen de l'art du quatrième siècle de notre ère avait éprouvés au cours des âges. Si cette peinture a pu se transmettre jusqu'en 1644 et vraisemblablement jusqu'à maintenant, n'a-t-il pas pu en être de même pour le rouleau auquel le British Museum garantit maintenant une nouvelle durée?

端月人日識。又有隆禮跋云。以續摸補真跡之缺。徒使後人有貂不足之誚。乃撤去而重裝之。殘璜斷璧。夫豈以多爲貴哉。圖今在王長垣寓。

MÉLANGES.



EXPLORATION EN CHINE ¹⁾.

Le Président de la Société de Géographie a reçu le rapport du capitaine d'Ollone sur sa mission en Chine :

Pe-king, 10 octobre 1908.

J'ai l'honneur de vous exposer succinctement les travaux de ma mission depuis son arrivée à Lan-tcheou, le 5 juin. — Nous avons trouvé dans cette ville et aux environs un grand nombre d'inscriptions historiques à relever. Au moment où nous allions reprendre notre marche, une dépêche de M. Pelliot annonçait son arrivée à Sou-tcheou et demandait où nous étions. Je répondis que nous serions le 5 juillet à Leang-tcheou où j'espérais trouver des monuments Si-hia autres que la stèle déjà connue.

La route de Lan-tcheou à Leang-tcheou, on le sait, a été durant l'insurrection musulmane le théâtre de batailles et de massacres terribles, dont nous avons tâché de retrouver l'histoire : on s'avance à travers des ruines, au milieu desquelles cependant de nouveaux habitants, venus de toutes les provinces de la Chine, rebâtissent des demeures fortifiées, présentant le pittoresque aspect de nos anciens châteaux forts. Mais tout vestige de l'ancien royaume de Si-hia a disparu au milieu de tant de dévastations. Le 5 juillet, nous arrivions à Leang-tcheou, où, le 7 juillet, la mission Pelliot, sauf le Docteur Vaillant parti pour Si-ning, arrivait à son tour. Ce fut une grande joie pour nous, après notre long voyage, de retrouver des compatriotes et des amis, qui venaient, comme nous, de consacrer deux ans à une dure traversée de l'Asie et rapportaient une riche moisson de documents précieux.

Mon but était maintenant de traverser les pays mongols afin de continuer l'étude de toutes les populations non chinoises.

De Leang-tcheou nous nous sommes donc dirigés vers l'est en suivant la bordure du désert de Gobi et la Grande Muraille qui le longe ; à Tchung-wei nous avons retrouvé le Houang-ho. Là, nous nous sommes séparés en deux groupes. MM. de Fleurette et de Boyve avaient tous deux des intérêts de famille ou de carrière qui réclamaient leur présence en France en octobre : je les dirigeai

1) Cf *Toung Pao*, Déc. 1908, pp. 696/705.

donc sur Pé-king par la route la plus courte qui traverse le désert des Ordos par Nin-tiao-leang, puis gagne par Soui-te-tcheou, T'ai-yuen-fou que dessert la voie ferrée. Je leur adjoignis comme interprète le lieutenant Lepage qui devait, sitôt arrivé à Pé-king, commencer dans les bibliothèques chinoises les recherches de livres se rapportant aux indigènes que nous avons étudiés et aux événements que les stèles découvertes nous ont racontés. Nous espérions que cette route permettrait de reconnaître de nombreux vestiges d'un grand passé, car ce fut un champ de batailles perpétuelles entre les nomades et les défenseurs de la Grande Muraille; mais les ruines mêmes ont été détruites. Cependant mes officiers ont trouvé divers monuments intéressants, parmi lesquels le tombeau du Général Mongtien, le constructeur de la Muraille, et du fils aîné de Ts'in Chi-Houang-Ti (213 avant J.-C.).

Pendant ce temps moi-même j'allais visiter — avec un médiocre succès — divers sites du Nieou-Teou-Chan, où j'espérais trouver d'importantes grottes bouddhiques; puis j'étudiais la forme particulière de la religion musulmane qui s'est développée autour de Kin ki-pou et qui a rayonné de là jusqu'au Yun-nan et à Pé-king. Je me suis ensuite rendu, par Ning-hia, à Fou-ma-fou, la capitale du royaume mongol d'Alachan, où j'ai fait visite au roi. Ayant rejoint le Houang-ho à Che-toui-tse, après une double traversée de la grande chaîne d'Alacha, j'ai descendu ce fleuve en bateau jusqu'à la mission catholique de San-tao-ho. Je savais que M. de Lesdain, à son passage, avait été en compagnie d'un missionnaire visiter des ruines et des tombeaux dans le désert; les descriptions publiées par les Pères de Bœk et van Haverre dans « les Missions belges » (je ne sais si M. de Lesdain a publié le récit de son voyage), m'avaient paru mériter des fouilles. Je les ai donc fait pratiquer pendant quinze jours, dans trois gîtes sis dans le désert qui s'étend entre le Houang-ho et les monts Holan-Chan. Les objets recueillis, consistant surtout en monnaies, pointes de flèches, fragments de poterie, ustensiles divers, ainsi que la forme très spéciale des tombeaux mis à jour, permettront, je l'espère, aux archéologues de déterminer l'époque exacte à laquelle ce qui est aujourd'hui un désert de sable était une campagne peuplée et fertile: dès à présent il semble que tous ces débris remontent à l'époque des Han (206 av. J.-C. à 220 après J.-C.).

Ces fouilles terminées, je suis revenu au Houang-ho que j'ai continué à descendre en bateau jusqu'à Ho-k'ou, à hauteur de Kouei-houa-tch'eng (la ville bleue). Il est assez singulier d'observer que le haut Houang-ho passe généralement pour n'être pas utilisé par la navigation: c'est d'ailleurs ce que précise formellement Reclus. En fait, de Tchong-wei à Ho-k'ou, sur environ 500 kilomètres, la batellerie est fort développée. Il est vrai qu'elle sert presque uniquement au transport des laines et qu'elle n'est pour ainsi dire jamais employée par les voyageurs pour lesquels les bateaux ne sont pas aménagés, ce qui explique dans une certaine mesure que des voyageurs européens aient pu l'ignorer. De là j'ai gagné Ta-t'ong-fou pour visiter les magnifiques grottes bouddhiques

que M. Chavannes — mais je l'ignorais alors — a précisément été explorer quelques mois auparavant...

L'étude de ces grottes se rattache directement à celle que nous avons faite de sculptures similaires au Se-tch'ouan, ce qui, je l'espère, apportera quelques données complémentaires intéressantes aux travaux de l'éminent professeur au Collège de France. Je me suis ensuite rendu au célèbre pèlerinage de Wou-t'ai chan où j'ai eu la bonne fortune d'être reçu par le Dalaï-Lama qui y résidait depuis six mois. J'ai rejoint à Tchen Tcheou le chemin de fer qui m'a amené à Pe-king le 27 septembre.

Ce voyage de retour effectué en pleine canicule, dans le désert brûlant, a été particulièrement pénible au sortir des neiges du Tibet. Notre personnel était épuisé en arrivant; plusieurs de mes chevaux sont morts de fatigue, la plupart des autres ont dû être abandonnés, ne pouvant trouver d'acquéreurs, quand nous avons atteint le chemin de fer.

MM. de Fleurette et de Boyve, sitôt arrivés à Pe-king, sont repartis pour la France, où ils travailleront à l'établissement de notre carte; le lieutenant Lepage traduit, avec l'aide de lettrés chinois, les documents recueillis: ce travail exigera sa présence à Pe-king pendant plusieurs mois encore. Pour moi, je vais aller visiter les cavernes bouddhiques de Long-men, près Ho-nan-fou, puis par Han-k'ou je gagnerai Chang-hai où je m'embarquerai. Je compte pendant mon voyage de retour visiter les ruines d'Ang-kor et celles de Boro-Boudour à Java afin de procéder à d'utiles comparaisons avec les sculptures bouddhiques de Chine, qui semblent également dérivées de l'art indien et dont nous avons pris de nombreuses photographies. Je ne serai donc en France qu'à la fin de janvier 1909.

Au moment où s'achève la période d'action de notre mission il me sera permis d'en résumer les résultats.

Les cartes de Chine présentent à l'heure actuelle trois espaces, soit laissés en blanc, soit remplis à l'aide de renseignements assez hypothétiques; on les désigne sous le nom de Territoires de Miao-Tseu indépendants, de Lolos indépendants, de Sifans indépendants. Cette indépendance, en plein cœur de l'Empire chinois, et l'absence de toute exploration dans ces contrées suffisent à faire deviner, sans même avoir recours aux récits des voyageurs qui les ont longées, l'état social et politique des peuples qui les habitent: ce sont des tribus presque sauvages, qui pour conserver leur liberté et se préserver même de la pénétration pacifique où les Chinois excellent, ferment à tout étranger, quel qu'il soit, l'accès de leur territoire. Aussi, tandis que, depuis quarante ans surtout, un vaste réseau d'itinéraires, dûs à des voyageurs européens, couvrait toute la surface de la Chine chinoise, partout accessible en somme à l'étranger, nos connaissances sur ces territoires indépendants ne faisaient pour ainsi dire aucun progrès positif. Il m'a paru qu'il appartenait à la France, qui a fourni une si brillante phalange d'explorateurs du Yun-nan et du Tibet et qui est la puissance européenne la plus voisine de ces contrées, de faire cesser cette ignorance un peu

humiliante. En outre, il ressortait des explorations et études précédentes sur les régions limitrophes que ces races couvraient un espace beaucoup plus grand que celui occupé par les tribus indépendantes : celles-ci étaient-elles un débris, politiquement négligeable et socialement dégradé, d'un ancien état de choses florissant, ou au contraire fallait-il voir en elles les premiers éléments de races non développées encore qui eussent pris conscience de leur personnalité?

Nous avons durant deux ans consacré nos efforts à la solution de ces problèmes géographiques, ethnographiques, politiques. Les trois territoires inconnus ont été traversés et la carte levée; sur les habitants, nous rapportons près de trois mille photographies, deux cents mensurations complètes, vingt et un vocabulaires de quatre cents mots, des notes assez complètes sur les mœurs et les traditions; nous avons acquis trente-cinq livres lolo dont plusieurs diffèrent assez notablement et par la forme des caractères et, chose plus remarquable, par le sens de l'écriture; pour le déchiffrement de ces livres nous avons pu établir deux lexiques, l'un de trois cents, l'autre de quinze cents caractères avec leur son et leur sens et les principales règles de syntaxe; nous avons de plus un lexique et trois cent cinquante caractères Miao-Tseu, sans que mes recherches aient pu aboutir à me procurer un seul livre en cette écriture; nous avons un livre de la religion Ponbo que les lamas déclarent ne point comprendre, bien qu'écrit en caractères tibétains; nous avons dix-neuf monographies imprimées de préfectures et sous-préfectures, qu'on ne peut se procurer dans le commerce, et plusieurs manuscrits qui fournissent des données nouvelles sur nombre de faits historiques; enfin cent soixante et onze estampages d'inscriptions inédites en chinois, arabe, mongol, tibétain, sanscrit et lolo, toutes se rapportant à des événements historiques, ainsi que l'indiquent les contextes chinois.

Il convient d'ajouter l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages chinois, arabes, persans ou turcs qui, sans présenter le même caractère de documents uniques que les précédents, sont néanmoins difficiles à se procurer et augmenteront le fonds des matériaux mis à la disposition des savants. De même, en dehors des régions inconnues, nos itinéraires, qui couvrent plusieurs milliers de kilomètres, permettront de rectifier bien des erreurs sur les cartes existantes.

Il serait prématuré d'indiquer dès maintenant les conclusions de ces études, qui demandent à être exposées avec tous les documents à l'appui, mais je puis dire que ce qui en ressort, c'est la vigoureuse individualité des populations qui couvrent tout l'ouest de l'Empire: leur soumission, non encore achevée sur certains points, est toute récente presque partout; même, par endroits, elles reprennent l'offensive et gagnent du terrain. Leur histoire, dont nous nous sommes efforcés de retrouver les éléments dans tous les documents précités, mérite de ne point rester ignorée et leur avenir de tenir une place dans les conjectures des philosophes comme des hommes politiques.

Je vous prie, monsieur le Président, de vouloir bien agréer, etc.

Signé: H. D'OLLONE.

NÉCROLOGIE.



Wang Wen-chao 王文韶.

WANG qui a été l'un des hommes d'état les plus considérables de la Chine durant les trente dernières années, est mort le 15 décembre 1908 dans la province du Tche-kiang dont il était originaire. Après avoir pris ses grades en 1852 dans la capitale, il fut secrétaire de seconde classe (1857) du Ministère des Finances, puis tao-t'ai au Hou Pe (Oct. 1864), à Han-k'eu (1866), trésorier du Hou-nan (juin 1869) et gouverneur de cette province (juin 1872); appelé à Pe-king en 1878, il fut nommé vice-président du ministère de la guerre et membre du Tsoung-li Yamen (Août 1878); Ministre au Grand Conseil (Jan. 1879), exclu du Tsoung-li Yamen en 1882, sur un rapport du censeur Tchang Pei-loun, il se retira près de sa mère (Déc. 1882) et reprit du service actif comme Gouverneur du Hou-nan (Avril 1888) et vice-roi du Yun-nan et du Kouei-tcheou (juin 1889), d'où il passa au Tche-li dans la même qualité en août 1895. Déjà lorsque Li Houng-tchang avait été envoyé en mission au Japon, il avait remis (19 fév. 1895) à Wang les sceaux de commissaire de Pe Yang et de vice-roi de Tche-li. Le 2 août 1898, pendant la période réformatrice de Kouang-Siu, la *Gazette de Pe-king* publiait un décret impérial qui créait une Administration des Mines et des Chemins de fer, dont la direction était confiée à Wang Wen-chao et à Tchang Yin-houan, tous les deux membres du Tsoung-li Yamen; ce service devait être absolument chinois. Le 23 juin 1898, Wang avait été remplacé par Jong-Lou comme vice-roi du Tche-li; Wang lui-même succéda alors à Wéng T'oung-ho, assistant grand secrétaire et président du Ministère des Finances, membre du conseil privé et du Tsoung-li Yamen, disgracié par décret du 15 juin 1898. Wang fut, avec le prince K'ing, un des signataires du traité russo-chinois, du 8 avril 1902; depuis janvier 1902, Wang était Directeur général des Chemins de fer et des Mines.

En décembre 1899, il était devenu assistant Grand Secrétaire; en janvier 1901, il était promu Grand Secrétaire. Wang avait pris sa retraite en juillet 1905.

Ernst Johann EITEL.

Le Rév. E. J. EITEL, Dr. en philosophie de Tubingen, fut envoyé en Chine par les Missions évangéliques de Bâle; arrivé à Hong-kong en 1862, il s'établit peu après sur le continent à Li-Long, dans le district de Sin-gan; en avril 1865, étant passé dans la London Missionary Society, il fut placé à la tête de la station de Pok-lo, dans l'intérieur de la province de Canton; plus tard il fut nommé inspecteur des écoles à Hong-kong; il quitta cette colonie il y a quelques années pour se rendre en Australie où il est mort récemment.

Le Dr. Eitel a publié des ouvrages sur le Bouddhisme ¹⁾, sur le *Foung-*

1) — Amita and the Paradise of the West by E. J. Eitel (*Notes and Q. on C. & J.*, Vol. II, pp. 35—38).

— A Buddhist Purgatory for women by E. J. Eitel (*Ibid.*, Vol. II, pp. 66—68, 82—85).

— The Trinity of the Buddhists in China by E. J. Eitel. (*Ibid.*, II, pp. 115—117).

— On Dragon-Worship. (*Ibid.*, III, pp. 34—36).

— The Svastika of the Buddhists v. Thor's Hammer. (*Ibid.*, III; réimp. dans *The Shanghai News-Letter*, Aug. 20, 1869).

— The Nirvana of Chinese Buddhists. By the Rev. E. J. Eitel. (*The Chin. Rec.*, III, pp. 1—6).

— Buddhism versus Romanism. By Rev. E. J. Eitel. (*The Chin. Rec.*, III, pp. 142—3, 181—3).

— Handbook for the Student of Chinese Buddhism, by Rev. E. J. Eitel, of the London Missionary Society. Hongkong: Lane, Crawford & Co, 1870, in-8, pp. VIII-224.

Publ. à 3 dol. 50.

Quelques titres portent le nom de: London: Trübner & Co., comme éditeurs au lieu de Hongkong: Lane Crawford & Co.

Notices: *The Chin. Rec.*, III, pp. 215—218 (by Rev. J. Edkins); *The Phoenix*, I, pp. 155—156.

— Hand-Book of Chinese Buddhism being a Sanskrit Chinese Dictionary with Vocabularies of Buddhist Terms in Pali, Singhalese, Siamese, Burmese, Tibetan, Mongolian and Japanese by Ernest J. Eitel, M. A., Ph. D. (Tubing) Inspector of Schools, Hongkong. Second edition, Revised and enlarged. Hongkong, Lane Crawford & Co., 1888, in-8, 5 ff. n. c. p. 1. tit., 1. préf., etc. + pp. 231 à 2 col. + 1 f. n. c.

Au verso du titre: Hongkong. Printed by Guedes & Co., d'Aguilar Street.

Notice: *Chin. Rec.*, XIX, N° 8, Aug. 1888, by E. F., p. 390.

Cette seconde éd. ne contient pas *A Chinese Index* qui se trouve, pp. 177—207, de la première éd.

— Three Lectures on Buddhism By Rev. Ernest J. Eitel. Hongkong. Printed by Charles A. Saint, «China Mail» Office, Hongkong 1871: at the London Mission House. London: Trübner. br. in-8, pp. 38.

— Buddhism: its Historical, Theoretical, and Popular Aspects In three Lectures. Second Edition. Hongkong. 1873, in-8, pp. 130.

La première de ces conférences a été imprimée dans *The Shanghai Budget*, 23 Aug. 1873.

Notice. *The Chin. Rec.*, IV, pp. 64—8. (By T. Watters).

*choui*¹⁾, sur les Hak-ka²⁾ 客家, de la province de Canton; il a compilé un dictionnaire du dialecte de Canton³⁾ et écrit une histoire de Hong-kong⁴⁾; il

— Buddhism: its Historical, Theoretical and Popular Aspects. By Ernest J. Eitel. Ph. D., Tubing. Third Edition, Revised, with Additions, Hongkong: Lane, Crawford & Co. 1884, in-8, pp. x-145.

Cet ouvrage a été traduit en japonais et en danois.

1) — *Feng-shui*: or The Rudiments of Natural Science in China by Ernest J. Eitel, M. A., Ph. D., of the London Missionary Society London, Trübner & Co. 1873, in-8, pp. 84.

Contents: I. Introductory. — II. The Laws of Nature. — III. The Numerical Proportions of Nature. — IV. The Breadth of Nature. — V. The Forms and Outlines of Nature. — VI. The History and Literature of Feng-shui. — VII. Conclusion.

Notice: *N. China Daily-News*, 14 & 16 Aug. 1873.

— Le Feng-Shoui, par M. Ernest Eitel. (Lecture faite par M. E. Milsom.) (*Congrès provincial des Orientalistes*, Lyon, 1878, II, Lyon, 1880, pp. 45—52).

— *Feng-shoui* ou Principes de Science naturelle en Chine par Ernest J. Eitel, M. A. Ph. D. of the London Missionary Society traduit de l'anglais. Par M. L. de Milloué, directeur du Musée Guimet. (*Annales du Musée Guimet*, I, Paris, Ernest Leroux, pp. 203—253).

2) «Resurrection and Reunion, or the Breaking up of the Sugar Mill», Hakka ballad translated by E. J. Eitel. (*Notes and Queries on C & J*, Vol. I, pp. 37—40).

— Ethnographical Sketches of the Hak-ka Chinese. By the Rev. E. J. Eitel. (*Notes and Queries on China and Japan*):

I. The different Races inhabiting the Canton Province (Vol. I, p. 49).

II. The Hakka Dialect compared with the dialects of the other races inhabiting the Canton Province. (Vol. I, pp. 65—67).

III—IV. Character, Customs, and Manners of the Hakkas, compared with those of the other races inhabiting the Canton Province. (Vol. I, pp. 81—83—97—99).

V. Popular Songs of the Hakkas. (Vol. I, pp. 113—114—128—130—135—146).

VI. The Religion of the Hakkas. (Vol. I, pp. 161—163. — Vol. II, pp. 145—147, 167—169. — Vol. III, pp. 1—3)

— An outline History of the Hakkas. By E. J. Eitel. (*China Review*, II, pp. 160—4).

— Ethnographical Sketches of the Hakka Chinese. — [Republished, with emendations by the Author, from *Notes and Queries*, Vol. I, 1867]. By E. J. Eitel (*China Review*, XX, N° 4, pp. 265—7).

— Les Hak-ka par le docteur Eitel. Traduction annotée de M. G. Dumontier. (*L'Anthropologie*, 1893, IV, N° 2, pp. 129—181).

3) — A Chinese Dictionary in the Cantonese Dialect. By Ernest John Eitel, Ph. D. Tubing. Part I. A—K. London: Trübner... Hongkong: Lane, Crawford & Co, 1877, in-8, pp. XXXV + pp. 1 à 202 (2 col) — Part II. K—M. London, 1878, pp. 203 à 404. — Part III. — T—Y. — Lond., 1885, pp. 679 à 1018).

Avec un supplément, 1887, pp. XCVII.

4) — Europe in China. The History of Hong-kong from the beginning to the year 1882 by E. J. Eitel..., Inspector of Schools, Hongkong. London, Luzac, [and] Hongkong, Kelly & Walsh, 1895, in-8, pp. VII + 1 f. n. ch. + pp. 575 + pp. XIII.

Printed by Kelly & Walsh, limited, Hongkong.

a collaboré en outre à *Notes and Queries on China and Japan* ¹⁾, au *Journal de la Société asiatique de Chang-hai* ²⁾, et à la *China Review* ³⁾ qu'il dirigea pendant plusieurs années.

H. C.

1) — E. J. Eitel. — Spirit-rapping in China (*Notes and Queries on C. and J.*, Vol. I, N° 12, Dec. 31, 1867, pp. 164—5).

— E. J. Eitel. — Somnambulism in China (*Notes and Queries on C. and J.*, Vol. II, N° 2, Feb. 1868, pp. 19—20).

— E. J. Eitel. — The Uigurs. (*Notes and Queries on China and Japan*, Vol. II, N° 4, April 1868, pp. 59—60).

Poklo, April 1868.

2) — The Fabulous Source of the Hoang-ho, by E. J. Eitel. (*Journal North China Branch Royal Asiat. Soc.*, N. S., N° VI, 1869—70, pp. 45 seq.).

3) — Chinese Official Ranks. By E. J. Eitel. (*China Review*, III, pp. 377—9; IV, pp. 125—130).

BULLETIN CRITIQUE.



*Report of the Superintendent, archaeological Survey, Burma,
for the year ending 31st March 1908. (Rangoon,
1908, 34 p.).*

Le surintendant du service archéologique de Birmaïe, M. Taw Sein-ko, paraît animé d'un zèle très louable; le rapport que nous avons sous les yeux, sans annoncer encore de découvertes sensationnelles, montre cependant que des efforts sérieux ont été faits pour conserver les monuments classés au nombre des antiquités nationales et pour tenter quelques fouilles.

Parmi les travaux de restauration, il faut signaler particulièrement ceux qui ont eu pour objet la Seinnyet Pagoda. Cette pagode est située à mi-chemin entre les villages de Myinpagan et de Thiypyitsaya, dans le district de Pagan; elle date du onzième siècle de notre ère et trahit une influence chinoise très marquée. Quant aux fouilles, elles ont eu pour théâtre le site de l'ancienne cité de Srikshetra; ce lieu est maintenant appelé Yathemyo, la ville de l'ermite, et elle est à 5 miles à l'Est de Prome; là s'élevait autrefois la ville de Srikshetra qui fut fondée, dit-on, par le roi Duttabaung, 101 ans après le Nirvāṇa du Buddha; on sait qu'elle est mentionnée par le pèlerin chinois *Hsuan-tsang*. Deux bas-reliefs

qu'on a exhumés en cet endroit n'appartiennent point à l'école méridionale du Bouddhisme, mais paraissent se rattacher aux sculptures d'Amravati, lesquelles datent du quatrième et du cinquième siècles de notre ère; quant aux inscriptions (dont deux, il convient de le rappeler, ont été trouvées par le général de Beylié), elles n'ont point encore été déchiffrées.

En outre des découvertes faites en Birmanie, M. Taw Sein-ko a eu à s'occuper des estampages de deux inscriptions Chinoises qui se trouvent à Bai, dans le Turkestan oriental; l'un de ces monuments est l'inscription de *Lieou P'ing-kouo* que j'ai publiée en 1902 dans le mémoire intitulé «*Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de la mission Bonin*». M. Taw Sein-ko me reproche de l'avoir daté de l'année 158 p. C. et il ajoute: «its internal evidence shows that it was set up in the 7th century A D, as a tomb-stone to the memory of Liu P'ing-kuo, the Chinese general who invaded the Kokonor region, was defeated by the Tibetans and died in captivity». Je suis émerveillé de la précision des renseignements que M. Taw Sein-kwo nous donne sur *Lieou P'ing kouo*; mais ils me paraissent dénués de tout fondement. Depuis la publication que j'ai faite en 1902 de l'inscription de *Lieou P'ing-kouo*, M. Pelliot a proposé un certain nombre de lectures nouvelles qui doivent pour la plupart être adoptées (B E F E O, vol. III, p. 118); d'autre part, j'ai pu acquérir, en 1907, à Péking, un estampage meilleur que celui de M. Bonin; je le reproduis ci-contre; voici la lecture encore fragmentaire que j'en fais:



Inscription de Lieou P'ing-kouo (158 p. C.).

VIII	VII	VI	V	IV	III	II	I
將軍所作也州牧○○	乙酉直建於山東烏累關城皆	子孫永壽四年八月甲戌朔十二日	○國萬○人民喜長壽○羊宜	○ ○ ○ ○ 月一日始斷山石作孔至廿日	○當○ ○阿○ ○ ○ ○中侍○ ○ ○	○秦○孟伯山○虎賁趙當○ ○羌	龜茲左將軍劉平國○○○○蒙

Il ne me paraît pas possible de donner une traduction intégrale de ce texte; cependant le sens général me semble maintenant assez clair. Au début de l'inscription, on trouve l'énumération d'un certain nombre de fonctionnaires chinois dont le premier est *Lieou P'ing-kouo*, général de gauche de *K'ieou-tseu* (Koutcha); dans la titulature des autres officiers, on voit apparaître des termes connus: **虎賁** «vaillants comme des tigres», **中侍** *tchong-che*. La quatrième ligne nous apprend que, le premier jour du ○ mois, on commença à traucher la roche de la montagne pour faire un orifice et que le travail dura jusqu'au vingtième jour; il s'agit vraisemblablement d'un tunnel permettant le passage à travers une montagne. La cinquième ligne nous décrit l'heureux état de choses qui en est résulté; «le peuple se réjouit d'une longévité prolongée»; «c'est une

œuvre bienfaisante» (羊 est l'équivalent de 祥, comme sur de nombreux miroirs de l'époque des Han) et «qui profitera à la postérité». Suit la date qui, malgré ce que dit M. Taw Sein-kwo, correspond bien à l'année 158 p. C.: «la quatrième année *yong-cheou*, le huitième mois dont le premier jour était le jour *kia-siu*, le douzième jour qui était le jour *yi-yeou*, on a établi (ce monument) dans la ville de la passe de *Wou-lei* qui est à l'Est de la montagne. Tout cela, c'est ce qu'a fait le général; le préfet ○ ○ ». — Faut-il identifier la ville de la passe de *Wou-lei* 烏累關城 dont il est ici question avec la ville de *Wou-lei* 烏壘 mentionnée dans le chapitre CXVIII du *Heou Han chou* (cf. *T'oung pao*, 1907, p. 200)? Je n'oserais l'affirmer d'une manière absolue; si on admettait cette identification, il faudrait dire que l'inscription de *Lieou P'ing-kouo* fut érigée à Bougour, localité qui est à l'Est de Koutcha. Mais comment expliquer alors que ce monument se trouve maintenant à Bai, à l'Ouest de Koutcha? Quoi qu'il en soit, le fait historique que nous révèle cette inscription reste bien établi: en l'année 158 de notre ère, c'étaient des autorités militaires chinoises qui gouvernaient dans la région de Koutcha; M. Taw Sein-kwo a eu tort de le contester.

ED. CHAVANNES.

F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*: 1 *Die Anbetung der Magier, ein christliches Bruchstück*. 2 *Die Reste des Buddhistischen Goldglanz sūtra. Ein vorläufiger Bericht*. (Aus den Abhandlungen der K. Preuss. Akademie der Wissenschaften vom Jahre 1908; in-4° de 60 p. et 2 planches hors texte).

Nous avons régulièrement enregistré ici toutes les publications relatives aux belles trouvailles faites par les trois missions archéologiques que l'Allemagne a successivement envoyées dans la région

de Tourfan. Le nouveau travail de F. W. K. Müller marque un pas en avant dans l'œuvre de déchiffrement qui est poursuivi avec tant de science et de bonheur par nos collègues d'outre-Rhin.

Les textes qu'étudie maintenant F. W. K. Müller sont en langue ouïgoure. Le premier d'entre eux provient de Bulayîq, petite bourgade au nord de Tourfan; dans une ruine insignifiante qui subsiste en cet endroit et qui fut vraisemblablement un temple chrétien, M. von Le Coq avait découvert des débris d'une littérature chrétienne en Syriacque et en Soghdien; le texte édité par F. W. K. Müller, ayant la même origine, doit émaner de la même communauté chrétienne; cependant il est écrit en ouïgour, ce qui prouverait que le christianisme n'était pas seulement représenté à Tourfan par des prêtres étrangers, mais qu'il avait des adeptes parmi les Turcs eux-mêmes. F. W. K. Müller publie en facsimile, en transcription et en traduction cet important document qui est un récit apocryphe de l'adoration des mages.

Les autres textes expliqués par F. W. K. Müller sont des textes bouddhiques. Si la découverte des inscriptions de l'Orkhon avait reporté le domaine des études turcologiques bien au-delà de l'époque où fut rédigé le Kudatku bilik, elle n'avait fait connaître la langue turque du huitième siècle de notre ère que sous son aspect laïque, si on peut ainsi parler. Les documents trouvés à Tourfan ouvrent un domaine nouveau, car ils nous fournissent, pour une époque apparemment aussi ancienne, des spécimens de la langue turque appliquée à la religion bouddhique. Mais, pour que ces documents pussent être mis en œuvre, il fallait en expliquer la langue autrement que par des hypothèses plus ou moins plausibles; F. W. K. Müller a eu le mérite d'assurer cette interprétation d'une manière absolument certaine; en effet, il est parvenu à démontrer qu'un grand nombre de feuillets appartenaient à un même ouvrage qui était la traduction en langue ouïgoure de la version chinoise du

Suvarṇa prabhāsa sūtra (Nanjio, *Catalogue*, n° 126); un colophon nous dit expressément que le texte chinois a servi de base à la traduction ouïgoure, et la chose n'est pas pour nous surprendre, car nous savions déjà que, dès la fin du sixième siècle, certains ouvrages bouddhiques furent traduits du chinois en langue turque (cf. *T'oung pao*, 1905, p. 345, n. 2). Grâce au Suvarṇaprabhāsa sūtra en Chinois, F. W. K. Müller a donc pu déterminer la valeur exacte des mots du texte ouïgour et fixer le vocabulaire de la langue turque bouddhique; il nous montre ensuite que, muni de ce fil conducteur, il est maintenant en mesure de traduire, non-seulement les fragments du Suvarṇaprabhāsa sūtra pour lesquels le turc calque fidèlement le chinois, mais aussi des textes pour lesquels on n'a pas encore retrouvé l'original chinois, ou pour lesquels on ne possède qu'un texte chinois apparenté, comme c'est le cas pour un récit dont le héros est Častani 折吒王, roi d'Ujjayinī 鬱禪耶城 (cf. ὁζήνη βασιλεῖον τιαστάνου, dans Ptolémée).

ED. CHAVANNES.

H. HACKMANN, *Pai chang ch'ing kuei*.

Le *Pai chang ch'ing kuei*, auquel M. Hackmann consacre une intéressante notice dans le dernier numéro du *T'oung-pao* (décembre 1908), n'est pas un ouvrage aussi rare que M. Hackmann semble le croire. Il n'était pas nécessaire de parcourir la Chine et d'en visiter les couvents pour découvrir ce texte. L'ouvrage fait partie de la collection des Ming et figure à ce titre dans le *Catalogue* de M. Bunyiu Nanjio (*A Catalogue of the Chinese translation of the Buddhist Tripiṭaka*, Oxford 1883) sous le n° 1642. La notice, dont M. Nanjio emprunte les éléments au Yue-tsang tche-tsing, rectifie utilement les assertions de M. Hackmann: «Recollected by Tōh-hwui, and revised by Tā-su, both under the Yuen dynasty A. D. 1280—1368. 8 fascicul; 9 chapters. 'Most of these rules however refer

to wordly matters; so that they are not only far from the Vinaya, but also from the original rules of Pai-chang'. L'ouvrage a été réimprimé dans la collection japonaise du Tripiṭaka, édition de Tôkyô, boîte XXXIV, vol. 10.

J'ajoute que les mots sanscrits cités par M. Hackmann décèlent une certaine inexpérience; il écrit pitaka, shramana, maha sangha, manjusri, mahasthana prapta. Il ne reconnaît pas sous l'«instrument called chien-ch'ui» la transcription régulière de *ghaṇṭī* «la sonnette».

En tout cas, la traduction annoncée par M. Hackmann rendra les plus grands services pour suivre l'histoire du développement des rites, des pratiques et des cérémonies ecclésiastiques dans le bouddhisme chinois. Il est seulement à souhaiter qu'avant de la livrer au public M. Hackmann la soumette au contrôle et à la révision d'un spécialiste. Quant à l'édition du texte, qui doit accompagner la traduction, elle est tout au moins superflue, puisque les curieux et les érudits peuvent facilement s'en procurer d'excellents exemplaires au Japon.

SYLVAIN LÉVI.

BIBLIOGRAPHIE.



LIVRES NOUVEAUX.

Le R. P. Léon WIEGER fait paraître à l'Imprimerie de la Mission catholique de 河間府 un nouveau volume intitulé *Folk-lore chinois moderne*. «Ce livre, dit l'auteur dans la Préface, contient un nombre de pièces suffisant pour faire bien connaître le Folk-lore chinois moderne, c'est-à-dire postérieur à la période 開元 *k'āi-yuan* 713—741 (empereur 玄宗 *Huân-tsoung* des 唐 *T'áng*). J'ai réservé le Folk-lore ancien et médiéval (9^e siècle avant J. C., au 7^e siècle après J. C.), pour un autre ouvrage, dans lequel j'exposerai l'évolution des idées chinoises. — Le système contenu dans le Folk-lore moderne, est le résultat de l'amalgame du Néo-bouddhisme d'Amogha (719), avec le Néo-taoïsme de l'empereur 眞宗 *Tchēnn-tsoung* des 宋 *Sóng* (1013), le Néo-confucianisme de 朱熹 *Tchōu-hi* (1200), et les superstitions des Ouïgours, Arabes, Tongouses, Mongols, Alains, et autres races, lesquelles conquièrent la Chine pour un temps, ou dont les soldats mercenaires séjournèrent dans la capitale de la Chine, par milliers et par myriades, comme gardes de l'empereur, du 8^e au 14^e siècle. Ajoutez ce que les marchands étrangers de toute nation, purent importer d'idées, durant le même temps. La résultante finale du mélange de ces éléments hétérogènes, devenue *stationnaire*, forme la croyance *populaire* chinoise moderne".

Nous avons reçu le *Calendrier-Annuaire pour 1909* (7^e année) publié par l'Observatoire de Zi-ka-wei; nous en tirons les renseignements suivants: l'année 1909 comprend la 46^e année du 76^e cycle chinois et la 34^e année de Kouang-siu et la 1^e année de Siuen-t'ong; la 46^e année du 76^e cycle comprend 384 jours; le 2^e mois est intercalaire; elle a pour signes cycliques 己酉 *ki-yeou*, correspond à la poule 雞 *ki*, l'élément est la terre 土 *t'ou*. Voici les dates de quelques fêtes: Nouvel an, 1^{er} jour, 1^e lune = 22 janvier, 元旦 *Yuan tan*; Fêtes des Lanternes, 1^e lune, 15^e jour = 5 février, 上元節 *Chang-yuan tsie*; Bateaux-dragons, 5^e lune, 5^e jour = 22 juin, 天中節 *T'ien-tchong tsie*. Un avis fait remarquer que le calendrier-annuaire a triplé depuis son origine et qu'il est devenu nécessaire d'en relever le prix d'un dollar à un dollar et demi; on ne trouvera pas ce chiffre trop élevé pour ce petit volume indispensable à tous ceux qui s'occupent de la Chine.

BERTHOLD LAUFER: *Skizze der Mongolischen Literatur* (Extrait de la Revue Orientale, *Keleti Szemle*, VIII, 1907); — *Skizze der Manjurischen Literatur* (Extrait de la Revue Orientale. *Keleti Szemle*, IX, 1908). — Ces deux excellents articles méritent d'être chaudement recommandés à toutes les personnes qui désirent s'initier aux études sur les langues et les littératures mongoles et mandchoues. On y trouvera des indications précieuses sur tout ce qui a été fait et sur ce qui resterait encore à faire dans ces domaines où les travailleurs sérieux ont été jusqu'ici bien peu nombreux.

LAURENCE BINYON: *Some phases of Japanese painting*, conférence lue à la Japan Society de Londres, le 11 Mars 1908. — Intéressant essai pour caractériser en quelques formules nettes et précises les principales phases de la peinture japonaise depuis ses débuts jusqu'à nos jours.

Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen, Jahrgang XI, Erste abteilung, Ostasiatische Studien (Berlin, 1908). Ce volume contient (p. 1—188) une seconde partie de la traduction anglaise du *Lun-hêng* de *Wang Ch'ung* par le Professeur A. Forke (cf. *T'oung pao*, 1906, p. 712—718); ces chapitres avaient déjà été publiés par M. Forke dans le volume, paru en 1907, qui constitue le premier tome de la traduction complète du *Lun hêng*. — Le présent fascicule du Séminaire des Langues Orientales de Berlin nous apporte en outre le récit d'un voyage difficile, mais fort instructif, que M. Diehr a fait dans l'intérieur de l'île de *Hai-nan*. Le Dr. Hauer énumère, en suivant l'ordre des sous-préfectures, les principales productions de la province de *Tche-li*. — T. Tsuji traduit en allemand le nouveau *Onnadaigaku* composé en 1899 par Fukuzawa.

CHRONIQUE.

CHINE.

Le nouvel empereur de Chine a pris le pouvoir le neuvième jour de la trente-quatrième année *Kouang-siu* (2 Décembre 1909); l'année prochaine en Chine portera le nom de première année *Siuang-t'ong* 宣統; les Européens prendront donc sans doute l'habitude de dire l'empereur *Siuang-t'ong*, de même qu'on disait auparavant l'empereur *Kouang-siu*; mais il faut se rappeler que *Kouang-siu* et *Siuang-t'ong* ne sont en réalité que des noms de règne 年號.

L'empereur *Kouang-siu* a reçu le nom de temple (廟號) *Siuang t'ong* 宣宗, et le nom posthume (謚號) *Tch'eng houang ti* (empereur parfait) 成皇帝. Pour le désigner, on dira donc dorénavant *Siuang t'ong Tch'eng houang ti* 宣宗成皇帝.

Le nouvel empereur se nomme *P'ou-yi* 溥儀. En vertu d'un décret du troisième mois de la vingt-sixième année *Tao-kouang* (1846), il a été décidé que, dans les noms personnels des empereurs, le premier caractère ne serait pas modifié et que le second seul serait altéré: c'est donc le caractère 儀 qui est maintenant frappé de tabou; on devra l'écrire avec un trait en moins. Par un décret du vingt et unième jour du dixième mois (14 Nov. 1908) mis dans la bouche de l'impératrice douairière, *P'ou-yi* est devenu l'héritier posthume de l'empereur *T'ong-tche*, ou, pour l'appeler par son nom de temple et son nom posthume, de *Mou t'ong Yi houang ti* 穆宗毅皇帝; on sait que, par un décret daté du cinquième jour du douzième mois de la treizième année *T'ong-tche* (12 Janvier 1875), il avait été stipulé que, dès que l'empereur *Kouang-siu* aurait un fils, il serait donné en adoption posthume à *T'ong-tche*; *Kouang-siu* étant mort sans enfant, c'est son successeur sur le trône qui devient l'héritier posthume de *T'ong tche*.

P'ou-yi est né le quatorzième jour du premier mois; de la trente-deuxième année *Kouang-siu* (7 Février 1906); mais, comme le quatorzième jour du premier mois est la date de la mort de l'empereur *Tao-kouang*, il a été décidé, par un décret en date du 29 Novembre 1908, que, dorénavant, l'anniversaire de la naissance du jeune empereur serait célébré le treizième jour du premier mois.

P'ou-yi 溥儀 est le fils de *Tsai-fong* 載灃; celui-ci a le titre de prince *Tch'ouen* 醇親王, autrefois porté par son père: il est régent 監國攝政; il est le frère cadet de l'empereur *Kouang-siu*, dont, par conséquent, l'empereur actuel est le neveu.

Un décret publié à Pe-king lors de la mort de l'Empereur et de l'Impératrice-douairière se rapporte au principe modifié de «tabou», premièrement appliqué en 1846, par lequel le premier mot du nom particulier dissyllabique d'un Empereur ne doit pas, à l'avenir être «évitée» d'une manière quelconque, tandis que le second caractère peut être employé dans la littérature courante, s'il est déformé d'une manière convenable. Ainsi le caractère *P'ou* 溥 peut être employé librement par tous, mais le caractère *Yi* 儀 (signifiant «cérémonie») doit désormais être imprimé moins le dernier de ses 15 traits. Immédiatement lors de la publication de ce décret, *T'ang Chao-yi*, 唐紹儀 dont le *yi* se trouve être aussi la seconde moitié du nom du nouvel Empereur, a adressé une requête pour être autorisé à changer ce caractère pour un tout autre *yi* (le *Yi* de *Yi-wo* 怡和 de «Jardine Matheson & Co.»): il a aussi donné le conseil que toutes ses lettres de créance auprès des neuf Puissances qu'il visite soient écrites à nouveau. Le Ministère délibère sur cette importante question.

Le Dalaï Lama a quitté Peking le 21 déc. 1908, et il espère arriver à Lhasa en juin; s'il a été traité dans la capitale avec tout le cérémonial dû à sa haute situation spirituelle, on peut considérer comme perdu son pouvoir temporel; mais la Chine, en se proclamant officiellement souverain temporel du Tibet, du même coup est obligée d'accepter toutes les responsabilités de sa situation. Reste la question délicate des relations du Dalaï Lama et du Tashi Lama.

La Société de Géographie a reçu du Dr. Legendre l'intéressante lettre suivante, datée de Tch'eng-tou, le 12 août 1908.

«J'ai profité des vacances d'été pour retourner explorer le massif montagneux, en blanc sur la dernière carte anglaise¹ qui s'étend entre le bassin du Ya-ho, celui du Ta-tou-ho (ou T'ong-ho) et la grande route de Ya-tcheou à Foulin. Je l'appellerai massif des Ou-pao-Chan.

«L'an dernier, parti de Ya-tcheou et faisant du sud-ouest, je gagnai, en deux jours un petit marché appelé Ping-ling-se, au bord d'un important cours d'eau, le Cha-ping-ho, qui se jette dans le Ya-ho, rive droite, à deux kilomètres en aval de Ya-tcheou.

¹ Ce blanc se trouve couvert sur la carte de M. W. N. Fergusson levée en 1906 et 1907 et publiée au 1,000,000e dans le *Geographical Journal* XXX, 6 décembre 1908, document dont le Dr. Legendre n'a pu prendre connaissance, lors de la lettre qu'il nous adresse. (*Note du secrétaire de la Rédaction*).

«Ping-lin-se est par 1,200 mètres d'altitude. C'est un relai, un point de ravitaillement pour tous les *peitze* (porteurs) qui, de Ya-tcheou, Hong-ya, Kia-kiang et Omi-hien, gagnent, par les sentiers du massif, Ho-Ang-Mou-Tchang, Foulin et de là la grande route de Ta-tsien-lou.

«De Ping-lin-se, je m'engageai, le deuxième jour, dans une forêt vierge où des arbres géants, tombés de vétusté, me barraient, à chaque instant, le sentier. Je franchis la ligne de partage des eaux entre les deux bassins par 2,950 mètres (Pression barométrique, 540 mm. — thermomètre, 14°) et débouchai à Len-tchou-ping, sur la petite route Omi-fou-lin, entre Hou-ang-mou-tchang et Kin-keou-ho.

«Cette année, j'ai coupé deux fois le massif: d'abord du nord-est au sud-ouest comme l'an dernier, mais plus dans l'ouest, puis du sud au nord-nord-est pour déboucher en un point connu, Yung-king-hien.

«Parti de Tch'eng-tou, je gagnai le Ya-ho par Tan-ling et Hong-ya, relevant soigneusement les talwegs et lignes de grand changement de pentes. Entre parenthèses, je dois mentionner que Hong-ya est placé, à tort, dans la dernière carte anglaise sur la rive droite du Ya-ho. Cette sous-préfecture s'élève, au contraire, sur la rive gauche à 500 mètres du talweg.

«De Hong-ya, je remontai le Ya-ho jusqu'à Tche-ho-kai et de là m'enfonçai dans le massif pour gagner, de nouveau, Ping-lin-se par une autre route. Je fus étonné en quittant Tche-ho-kai d'avoir à traverser, deux kilomètres plus en amont, un gros affluent du Ya-ho qui ne figure sur aucune carte. Dans la journée, je le retrouvai à plusieurs reprises et le relevai avec soin. Pour atteindre Ping-lin-se, je franchis deux arêtes de 1,600 mètres sur les pentes desquelles je rencontrai d'intéressantes plantes et essences qui feront l'objet d'une communication à part.

«Ayant été abandonné, à deux reprises, par mes porteurs de la plaine qu'effraye toujours un voyage, je recrutai à Ping-lin-se, des *peitze* et m'enfonçai dans le «Lao lin» (forêt séculaire, forêt vierge). Je ne vous décrirai pas, pour le moment le fouillis de plantes, d'arbustes et de grands arbres à travers lequel il fallut se frayer un passage, je n'essayerai pas, non plus, de vous dire toute la beauté, la sauvage et troublante grandeur de ces monts dont les pentes, les cimes sont couvertes de toutes les splendeurs de la forêt vierge. Sur le vert des feuilles, sur les verts sombres ou clairs, sur les verts glauques, les verts miroitants, resplendissaient dans une belle lumière, une atmosphère très pure, les corymbes roses ou mauves, les corymbes azur de milliers, de myriades d'hortensias sauvages. A les contempler, j'oubliais l'abominable sente et trébuchaïs contre les racines des arbres ou me faisais enlacer par le *Ribes flagelliflorum* au long tentacule piqueté de jolies petites fleurs roses. Si je regardais vers les cimes, je voyais se dresser en une ligne ininterrompue de colonnes verdoyantes, le majestueux pin argenté (*len-cha*) des Chinois, c'est-à-dire le pin des régions glacées, des grandes altitudes.

« Je franchis la ligne de partage des eaux plus haut que l'an dernier, au Ta-pachan, lequel constitue, non une arête coupée d'un col, mais un beau plateau herbeux à l'altitude de 3150 mètres (Bar., 526 mm.; T. 17', 5) Ce plateau est toutefois bordé au sud par une chaîne plus élevée: 3500 mètres (Bar., 504 mm.; T. 15°, 8) au col.

« Je débouchai sur l'autre versant, à Ma-li, à 12 kilomètres de Foulín, ayant mis sept jours et demi pour effectuer la traversée complète du massif.

« Après un jour et demi de repos à Foulín, j'allai à Hou-ang-mou-tchang, pour faire quelques mensurations sur les rares Lolos qu'on trouve encore dans ce district et afin de reconnaître aussi le point où le T'ong-ho commence son coude à l'est, pour contourner les Oua-chan. J'allai pour cela à Ouan-li-tsen, à 15 kilomètres de Hou-ang-mou-tchang. Je l'aperçus du haut d'une terrasse le dominant de plus de 200 mètres: il coulait nord-est, au fond d'une fosse à parois à pic. Mais pour voir son coude, je dus aller le lendemain, à Lenchou-ping, plus dans l'est et de là à Fang-ma-ping, 12 kilomètres plus loin, village de quelques huttes qui domine le coude même. Il m'a été impossible de descendre dans le talweg et d'en prendre la cote: la gorge, où, en été rugit le fleuve torrentueux, est effrayante et la plus impressionnante que j'ai encore vue.

« Le lendemain je quittai, à T'a-t'ien-tché, la route connue d'Omi-hien, pour gagner Yong-king-hien, à travers le massif. J'eus deux journées excessivement pénibles, à travers une forêt vierge, franchissant ainsi une arête de 2,900 mètres (Bar. 543 3 mm.; T. 23°). J'atteignis Ping-lin-se le troisième jour, au soir, et, de ce point, débouchai, sans encombre, sur la grande route Ya-tcheou-Tsin-kio hien, à Yong king-hien même, ayant eu encore à franchir une chaîne de 1.750 mètres (B. 624, 8, T. 20°).

« Rentrant à Tch'eng-tou, j'abandonnai la grande route à Ming-chan et traversai la superbe vallée de Pou-kiang-hien jusqu'à Tsin-sin.

« Autant que je puis m'en rendre compte avant d'avoir tracé sur le papier mon itinéraire, l'hydrographie de cette vallée diffère assez sensiblement de ce que je vois sur la dernière carte anglaise.

« En résumé, j'ai traversé trois fois par des sentes différentes le massif montagneux s'étendant entre le Ya-ho et le T'ong-ho, ayant relevé la route à la boussole, coté, de distance en distance, le niveau des talwegs, les confluent, les lignes de grand changement de pentes. J'ai noté le degré de pente des chaînes suivies et, pour celles que je n'ai pas franchies, estimé seulement leur hauteur, car en aucun lieu, en pareille région, je n'ai pu mesurer une base au pas. Mais, comme l'an dernier au Kien-tch'ang j'avais beaucoup fait usage du clisimètre Goulier avec d'excellents résultats, j'arrive assez facilement, maintenant, à déterminer, sans grosse erreur, l'altitude d'une chaîne moyenne, aidé que je suis par les cotes déjà relevées le long de la route.

« Tout le long du chemin, j'ai recueilli des échantillons de roches, des calcaires,

des schistes, des quartzites, généralement très foncés, puis des marbres. J'ai rapporté également des marbres lamellaires à couches alternativement blanches et grises des marbres bréchoides, dont une variété très belle par ses tons rouge groseille et vert sombre. Toujours dans les nuances moins foncées, j'ai encore observé des grès et des phyllades brun rouge gris clair et verdâtre, par couches alternantes d'inégale épaisseur, à texture très compacte, très tenace, fournissant, pour les grès, une cassure fréquemment conchoïdale. Je dois aussi signaler des grès psammites carbonifères, dont certains exploités pour faire du coke, des conglomérats au bord des talwegs.

« L'allure des couches est très tourmentée; très fréquemment les strates présentent un pendage de 25°, 50°, 70° et même 90°, puis quelques centaines de mètres plus loin affectent une parfaite horizontalité. C'est donc une région de plissements.

« J'ai donc rencontré, surtout, des roches sédimentaires. En deux endroits cependant, au pied du Ta-pa-chan et du So-y-ling, j'ai pu observer des pointements de porphyre rouge groseille ou mauve.

« Au point de vue botanique, j'ai constitué un herbier de 400 plantes, environ, dont certaines, je l'espère, sont encore inconnues. En tous cas, cette collection nous permettra d'étendre la sphère de distribution géographique des plantes connues et de fixer pour cette région, leur zone de croissance favorite et même de façon très précise, car j'ai pris la précaution de noter l'altitude d'apparition et de disparition pour chaque espèce importante.

« Parmi ces plantes, j'en rapporte trois qui sont comestibles et constituent en partie l'alimentation végétale des bûcherons qui habitent ces montagnes.

« Comme arbres, j'ai noté plusieurs variétés de chênes, des rhododendrons et des hydrangea, arbres d'une taille gigantesque, si on les compare à ce que nous avons l'habitude de voir, des *Ribes*, aussi, d'un développement considérable, au bord des torrents, des *Megasea* dont la feuille est trois à quatre fois plus grande que dans nos régions. Les plus beaux arbres rencontrés ont été le pin argenté (*Abies Delavayi*), auquel j'ai déjà fait allusion, et le *Sequoia* de Chine, le *Cunninghama sinensis*, qui constituent de vraies forêts en certains endroits, entre 1000 et 2000 mètres d'altitude. Je dois également mentionner plusieurs variétés d'érable, dont une fort belle jusqu'ici inconnue, un hêtre et un (*Nan-mou Muchylus Lauracei*) également nouveaux dans la région.

« J'ai rencontré, aussi, au-dessus de 3,000 mètres de délicieuses *Pedicularia*, des aconits, des orchidées à foison, notre cresson commun (*Nasturtium officinale*), beaucoup de graminées fort tendres constituant d'excellents pâturages.

« Cette magnifique région recèle, dans ses forêts, une faune très abondante et très variée: bœufs sauvages, chèvres sauvages, dites *chan-yang*, le chevroton porte-musc, l'*Ovis Ammon*, des ours, des panthères, des sangliers des *ceraos* (*gai-lu*), des singes en si grand nombre que j'en voyais tout le long de la route par bandes de trente à cinquante.

« Cette magnifique région d'exploitation forestière et d'élevage, avec d'importants cours d'eau et des précipitations atmosphériques suffisamment abondantes, serait très productive, si judicieusement exploitée, d'autant plus qu'elle est située d'un côté, à la bordure même du Bassin Rouge, à deux pas de centres comme Ya-tcheou et Kiating. Le climat y est aussi très sain et fort sec, en particulier sur le versant sud. De tout ce territoire les Chinois ne tirent rien ou presque rien : ils y vivent, très clairsemés, le plus misérablement du monde, le plus souvent à peine abrités contre les intempéries et les neiges d'hiver. En dehors de certaines petites bourgades des vallées peu élevées, le paysan ou bûcheron en est réduit à défendre une maigre récolte de maïs, sarrasin ou pommes de terre contre les ours, sangliers et surtout les singes, animaux dévastateurs par excellence.

« L'élevage est impossible, car le Chinois n'a pas encore su faire, ici, un sentier praticable où passer un cheval ou un bœuf. Dès avant d'atteindre Ping-lin-se, je dus renvoyer mon cheval, une excellente petite bête du Kien-tch'ang, au pied des plus sûrs, mais qui ne pouvait cependant se risquer sur des sentes où l'homme ne passe souvent qu'en se cramponnant des deux mains aux saillies des rochers ou aux branches des arbres. Et souvent un coup de mine ou quelques coups de pioche auraient suffi à faire le sentier praticable pour un animal domestique.

« J'ajouterai que le massif que je viens de traverser, est occupé par des Chinois. Les Lolos ont été entièrement refoulés au sud, sur la rive droite du Tong-Ho. Et on ne voit plus qu'à Hou-Ang-Mou-Tchang quelques rares métis ou « oua tze » vivant généralement côte à côte avec la population des villages chinois. Quant aux Hé-Y, il y a plus de cinquante ans qu'ils se sont fixés au sud du grand fleuve.

FRANCE.

M. le Dr. VAILLANT et M. Ch. NOUETTE, membres de la Mission Pelliot sont rentrés en France; M. PELLIOU lui-même ne sera de retour que dans quelques semaines; ses travaux devant le retenir assez longtemps à Pe-king.

M. le Commandant d'OLLONE est arrivé à Paris, le jeudi 4 Février; il avait été précédé par le lieutenant de FLEURELLE et le maréchal des logis de BOYVE; le lieutenant LEPAGE est resté à Peking pour terminer ses travaux de traduction.

JAPON.

Le Temps du 29 nov. 1908 donne les renseignements suivants sur un accord américo-japonais:

Washington, 29 novembre.

En dépit des réticences officielles, voici de bonne source les détails d'un important accord conclu entre le Japon et l'Amérique.

L'accord, basé sur l'idée d'encourager et de défendre le libre et pacifique développement du commerce dans l'Océan Pacifique, comporte non seulement une garantie mutuelle entre le Japon et les Etats-Unis de respecter leurs possessions territoriales, mais encore un engagement mutuel de maintenir l'indépendance et l'intégrité de la Chine et le principe de l'égalité d'avantages commerciaux et industriels en Chine pour toutes les nations.

L'accord est rédigé sous forme de déclaration en cinq articles.

L'article premier exprime le souhait des deux gouvernements d'encourager le libre et pacifique développement de leur commerce dans le Pacifique.

L'article 2 contient une déclaration par laquelle les deux gouvernements répudient tout dessein agressif, ainsi qu'une définition de la ligne de conduite à adopter par les deux gouvernements pour le maintien du *statu quo* dans le Pacifique et le principe d'égalité d'avantages commerciaux en Chine.

L'article 3 déclare que chacun des deux gouvernements respectera les possessions territoriales de l'autre dans le Pacifique.

L'article 4 exprime l'intention mutuelle bien arrêtée des deux gouvernements, «dans l'intérêt commun de toutes les puissances», d'appuyer par «tous les moyens possibles à leur disposition» l'indépendance et l'intégrité de la Chine, le principe de l'égalité d'avantages commerciaux et industriels en Chine pour toutes les nations.

Par l'article 5, les deux gouvernements s'engagent mutuellement «en cas d'événement menaçant à maintenir le *statu quo* ainsi qu'il est décrit plus haut, le principe de l'égalité ainsi qu'il a été défini plus haut», de se mettre en communication l'un avec l'autre afin d'arriver à une entente mutuelle à l'égard des mesures qu'ils considéreraient utile de prendre.

PRESQU'ILE MALAISE.

Une lettre du Ct. de la Jonquière, écrite à bord du «Tourane» le 5 décembre 1908, annonce à la Société de Géographie qu'il vient de terminer, en visitant le versant occidental de la presqu'île malaise depuis Tavoy jusqu'à Singapoure, la série d'excursions archéologiques qui formaient son programme. Le distingué voyageur s'exprime ainsi :

«Je crois j'avoir réussi, au cours de ces voyages ininterrompus depuis quatorze mois, à délimiter d'une part la zone d'extension de l'art cambodgien, d'autre part les territoires occupés par des groupements hindous d'origine et de culture différentes. On ne trouve plus de monuments nettement cambodgiens dans la vallée même du Ménam, pas plus que dans les bassins des petits fleuves côtiers. Cependant, quelques temples et quelques inscriptions trouvées sur une ligne courbe jalonnée par Mergui, Pechaburi, Kanburi, Kampery, Pech, Sukkhotai, Saxanala et Laphburi, paraissent dus à une culture artistique très rapprochée.

Les groupements hindous établis le long des côtes au sud de cette ligne, et qui occupaient aussi la largeur de la presqu'île malaise jusqu'à hauteur de Malacca et de Patani, ont laissé de leur passage dans ces régions des traces relativement peu nombreuses et mal conservées, suffisantes cependant pour qu'on puisse préciser leur caractéristiques particulières. Les principales de ces caractéristiques sont la prédominance de la religion buddhique; l'usage d'un alphabet qui paraît être tamul, et une culture artistique, au point de vue sculpture, qui met leurs œuvres bien au-dessus de celles qu'on trouve généralement en Indo-Chine. Ces derniers groupes hindous auraient eu pour capitales les villes actuellement connues sous les noms de Nakhon Sri Thammarat (Lakgon-Ligor) dans la presqu'île malaise, et Phra-Pathom Cheidi, chef-lieu actuel de la province siamoise de Nakhon Cheisi.

Telles sont les conclusions qui me paraissent indiquer les constatations que j'ai pu faire, tant dans le Siam méridional que dans la presqu'île malaise.

Après de longs siècles d'oubli, celle-ci revient à l'ordre du jour de l'actualité. Le merveilleux développement des États confédérés malais ne tardera pas à s'étendre aux provinces restées siamoises. Il y a de l'étain sur toute la longueur de la chaîne dorsale, et le pays paraît se prêter favorablement à la sculpture des plantes à latex. Les compagnies anglaises, australiennes, américaines, danoises, sortant des limites déjà trop étroites des États confédérés, commencent à prendre pied dans les provinces siamoises. Dès que les textes concernant le régime des mines seront définitivement arrêtés à Bangkok ce mouvement prendra, sans nul doute, une grande extension: en attendant les prospecteurs parcourent déjà le pays en assez grand nombre.

La faible densité de la population et la mauvaise qualité de la main-d'œuvre qu'elle fournit ne seront pas une entrave. Les Chinois sont depuis longtemps dans la région, ils ont même aidé les Siamois à s'y installer et y occupent une situation presque prépondérante. Dans ces conditions il est bien certain que le recrutement des coolies chinois, d'ailleurs favorisé par les Siamois, se fait sans peine. Par une contradiction assez étrange, ce peuple de culture hindoue, de religion hindoue, voit avec moins de plaisir l'introduction de l'élément indien, si nombreux maintenant dans les États confédérés malais; ceux-ci constitueraient cependant une source inépuisable de main-d'œuvre.

On peut prévoir l'époque, pas très éloignée, où ces deux éléments auront absorbé ou annihilé les éléments indigènes. Ceux-ci, sans tenir compte des Sakays et des Semangs, qui sont encore très primitifs, sont partie Siamois, partie Malais siamisés, partie Malais. Satisfaits, semble-t-il, de voir les fonctions administratives entre les mains des chefs de leurs races, ils se tiennent en dehors du mouvement. se confinent dans les petits travaux de l'agriculture, se laissent aller à leur paresse native et voient, sans jalousie du reste les richesses de leurs pays passer entre des mains plus actives.

Les négociations entre l'Angleterre et le Siam au sujet des États semi-

indépendants de Kédah, de Kelantan et de Tringam ne sont cependant pas passés inaperçus ici. Je crois bien que les Malais de la basse classe envisagent ces événements avec l'espoir de trouver sous le régime anglais une situation meilleure. Il n'en est pas de même du sultan et de l'aristocratie de ces petits États. Ceux-ci craignent, non sans raison, de voir leur pouvoir, à peu près intact sous le régime siamois, passer entre les mains des futurs présidents anglais. Quelle que soit l'opinion des uns et des autres, il n'en sera, du reste, nullement tenu compte, et ni les uns ni les autres ne seront en mesure de la faire prévaloir.

Cette lettre, particulièrement intéressante, nous parvient peu de temps avant la rentrée en France du Commandant de la Jonquière, qui fait, sur sa route de retour «un petit crochet» dans l'Inde, afin de pouvoir comparer les monuments du Cambodge aux différents types de l'architecture brahmanique hindoue. Comme on circule aisément dans l'Inde, il lui sera facile de voir les trois ou quatre spécimens les plus caractéristiques des différents types d'architecture et d'en faire, avec sa compétence habituelle, l'objet de comparaisons instructives ¹⁾.

SIAM.

M. Camille NOTTON a bien voulu nous envoyer les intéressantes notes qu'on va lire sur les fêtes par lesquelles les Siamois ont récemment célébré le jubilé du règne le plus long qu'ait jamais enregistré leur histoire :

«Les fêtes données en l'honneur de S. M. le Roi de Siam ont commencé le 11 novembre 1908. Les Siamois célébraient à cette occasion le «Record Reign» du Roi, qui a, en effet dépassé en longueur celui de tous ceux de ses prédécesseurs qui ont régné à Bangkok. Le Roi Chulalongkorn monta sur le trône le 11 novembre 1868, et seul un des rois qui régna à Ayuthia, l'ancienne capitale, approcha du quarantenaire; ce fut le Somdet Phra Ramatibodi II, le onzième roi de la première dynastie établie à Ayuthia. Les fêtes données à Bangkok ont dépassé en splendeur tout ce que l'on peut imaginer. Une partie fut consacrée à la pose de la première pierre de la salle du trône construit à Dusit Park; la deuxième partie, à l'inauguration de la statue équestre du Roi. D'autres cérémonies vinrent s'ajouter à ce programme, notamment l'ouverture d'un pont construit par une société française des Batignolles, des feux d'artifices, des processions et enfin une revue des troupes.

Ces fêtes ont passionné la population de Bangkok et le pays aux environs. Il est bon de remarquer le zèle des souscripteurs au fonds destiné à la statue de S. M., en même temps que, d'un autre côté, la bonne volonté de tous les coopérants à ces solennités, sont comme des marques évidentes de la reconnaissance de tout un peuple pour son roi.

Le présent souverain se trouva, lorsqu'il prit le gouvernement de son royaume,

1) Le commandant de la Jonquière est rentré en France dans le courant de janvier, ayant entièrement accompli son programme.

en présence d'un véritable état féodal. Le trait distinctif en était l'esclavage, qui marquait en général tous les prisonniers de guerre et leurs descendants à l'infini. Cependant, il faut bien dire que cette situation ne donnait pas à ceux qui y étaient soumis une caractéristique semblable à celle que leur octroyait le droit romain. L'abolition de cette coutume se fit peu à peu, et il n'en reste actuellement que des vestiges. Dans ces dernières années, a été supprimé l'esclavage auquel étaient tenues les filles dans les maisons publiques. Maintenant, il ne reste presque plus rien de l'esclavage pour dettes. Ce changement dans les mœurs a été accepté par la population sans secousse, et a plus fait pour l'unité du Siam que la création de lignes de chemin de fer et de lois nouvelles.

Une marque de cet état de choses apparaît dans l'amour du peuple siamois pour la justice. Il a appris à avoir peu à peu connaissance de ses droits, et, par suite, il acquerra complètement celle de ses devoirs. Au lieu, en effet, d'avoir recours au bon plaisir du seigneur, il fait ce qu'a fait chez nous le peuple après 89; il va au tribunal.

Autrefois, le peuple était nettement divisé en deux parties: une classe noble qui était la classe dirigeante; et la plèbe, ratsadon on prai, mots qui impliquent encore une nuance de mépris. Les Pu di, ou gens de la 1^{re} classe, comprenaient les Princes, les Kiaos ou chefs d'Etats vassaux, et les mandarins ou Kun-nang. La 2^e classe comprenait les Prai; c'étaient les hommes libres et les esclaves. Divergence de classes plus simple que celle qu'on trouve dans l'Inde, et par suite moins ancrée dans les mœurs.

Chaque homme du peuple devait à l'Etat son travail pendant une certaine partie de l'année, et était tenu à une obéissance entière envers son seigneur. Il était tatoué, et son travail était contrôlé. Le Roi était le seigneur souverain, qui, d'après son titre, était et est encore le maître de la vie, en même temps que celui de la terre. Sa personne était sacrée, et il était défendu, sous peine de mort, de lever les yeux sur lui. Les taxes ou corvées que tout homme du peuple lui devait étaient perçues par les Pudi, qui étaient en quelque sorte les inspecteurs de ces prestations en nature. Cependant, on pouvait échapper aux corvées, en payant certains droits.

L'esclavage fut supprimé par différents décrets, qui s'échelonnent de 1874 à 1905. Ces mesures eurent pour effet d'apporter une restriction au pouvoir de l'aristocratie. Elles restreignirent également le trop fréquent esclavage pour dettes, peut-être le plus dur, en remettant dans la classe des hommes libres tous les débiteurs. Mais comme ce mode de se libérer de ses engagements a été toujours très en faveur, ce ne fut que dans ces dernières années, que la tâche fut menée à bonne fin.

En 1874, le Roi accorda une constitution à son peuple, date qui ne doit pas paraître tardive à ceux qui savent que l'émancipation du peuple ne pouvait être faite plus tôt, par suite du manque de conscience nationale. La loi «d'administration du pays» parut en 1897 et changea le système féodal en une

administration avec toutes ses dépendances et ses ressorts La loi sur le « Maître et le serviteur » en 1898 s'applique à un grand nombre de cas d'esclavage pour dettes. Enfin, la taxe de capitation remplaçant les corvées personnelles mit fin au système féodal. Il ne se fait plus d'enregistrement des gens corvéables, et la liste en a considérablement diminué. Rappelons qu'autrefois le gouverneur prélevait un pourcentage sur les taxes, qui maintenant sont perçues directement par des fonctionnaires de l'Etat.

Un des éléments importants du peuple siamois est resté intact au-milieu des transformations diverses qui se sont opérées. C'est l'autocratie religieuse avec ses règles immuables. Mais le prêtre bouddhiste doit maintenant en principe accomplir son service militaire avant de prononcer ses voeux définitifs. Des exemptions sont cependant assez facilement accordées. Le gouvernement de S. M., pour former une armée nationale, a procédé lentement, et il est arrivé ainsi à un bon résultat; il a accordé des exemptions de service aux gens venus des cantons lointains du nord pour gagner leur vie dans les contrées plus riches, voisines de la capitale. Mais si les progrès dans l'armée, ont été dus à une politique opérée sans froissement, et aussi pour une assez grande part à l'énorme influence de la guerre Russo-Japonaise, qui a éveillé le sentiment national chez tous les peuples de Extrême-Orient, il faut les attribuer également en grande partie à la substitution du régime actuel au régime féodal. Autrefois seuls étaient soldats les captifs et leurs descendants. Cette situation se prolongea longtemps et ne cessa qu'au moment où furent émancipés ces mercenaires et où la circonscription fut normalement étendue à tous les jeunes gens disponibles.

En 1905 parut un décret interdisant les maisons de jeu en province; seules subsistent celles de Bangkok, qui dépendent d'une ferme spéciale; malheureusement les provinciaux viennent encore en trop grand nombre y dépenser leur argent.

En même temps que ce nouveau changement apporté dans des habitudes anciennes, une réforme est préparée dans le but de restreindre l'usage de l'opium. S. M., dans son discours du Trône à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, le 21 septembre 1908, indiqua clairement quelles étaient ses vues sur la répression de l'usage de la dangereuse drogue importée en majeure partie par une contrebande considérable autant qu'inlassable. Il est à prévoir qu'après le prochain congrès de Shanghai, auquel le Siam a été convié, des mesures immédiates seront prises.

La plus importante des réformes auxquelles le présent Gouvernement a présidé, est celle qui a été faite dans le système judiciaire. Elle n'entra en voie d'exécution que lors de la création du Ministère de la Justice en 1892. Auparavant, était en vigueur une vieille juridiction faite de lois anciennes et fort disparates. Le système de procédure était long et compliqué. Un procès ne se terminait qu'après avoir passé par quatre cours différentes. La première cour

prenant connaissance de la cause, la deuxième décidait s'il fallait donner cours à la demande, la troisième jugeait de la culpabilité ou de la valeur de la défense, et un quatrième tribunal prononçait enfin le jugement. Les cours changeaient aussi avec la nationalité des plaignants. Elles étaient indépendantes, et variaient soit avec la nature des procès, soit avec la condition des plaignants. Il y avait trois cours diverses pour les procès concernant la propriété : une pour le sol et les moissons, une pour les rizières et une autre pour les jardins. Pour les peines, l'échelle n'était ni limitée ni fixée, et la torture était très souvent appliquée. Les prévenus étaient internés jusqu'au jugement de l'affaire ; d'ailleurs, cette prison préventive n'était pas imputée sur la durée de la peine appliquée par les tribunaux. Le Gouverneur de la Province avait des pouvoirs judiciaires complets. Les Provinces étaient réparties en trois circonscriptions judiciaires, ressortissant chacune à un service central établi à Bangkok.

En 1906, les pouvoirs judiciaires et les pouvoirs exécutifs furent séparés. Des codes furent faits par différentes commissions dont la plus importante, la dernière actuellement à l'oeuvre, est présidée par M. Padoux, conseiller français. Le Siam lui doit le nouveau code pénal, mis en vigueur le 21 septembre 1908. Une cour d'appel et une cour de cassation ont été constituées à Bangkok.

D'autres réformes en vue de créer une administration centrale et provinciale ont été aussi faites dans ces dernières années. Pour la province de Bangkok, l'organisation de la police fut commencée en 1897 et, à peu près à la même époque, celle de la gendarmerie de province. Depuis cette dernière création, c'est la gendarmerie qui veille à l'ordre et à la sécurité du pays, auxquels le peuple auparavant était obligé de pourvoir par lui-même. Les vols de bestiaux et surtout les vols d'éléphants, qui causaient de grosses pertes aux compagnies forestières, sont devenus moins nombreux.

Le Survey department ou Service du Cadastre fut institué en 1883. Malheureusement, les résultats qu'on attendait de cette création ne furent pas immédiats. Malgré des efforts méthodiques poursuivis, ce n'est qu'à partir de 1901 qu'on a pu commencer l'enregistrement des titres de propriété.

En 1897, création du Département des Forêts, l'un des plus indispensables, si l'on songe que le Siam est particulièrement riche en essences de toutes sortes. En 1903, création de l'Irrigation Department. En 1892 furent commencés les premiers chemins de fer au Siam, qui maintenant s'étendent sur une longueur de plus de 844 kilomètres et ont coûté un capital de près de 100 millions de francs. Il faut y ajouter 106 kilomètres de tramways ou voies ferrées.

En 1885, le Siam fait partie de l'Union Postale, et établit le télégraphe. Il faut citer encore l'organisation du Sanitary Department dont une division est dirigée par des ingénieurs français, celle du Département des mines, celle des travaux publics, etc.

L'attention du Gouvernement a été spécialement dirigée vers la création d'écoles qui sont maintenant très fréquentées. Les vieilles écoles des pagodes

ont été pourvues d'instituteurs laïques, et il n'est pas rare de trouver dans les dépendances d'une pagode quatre ou cinq écoles composées d'élèves Siamois, chinois, ou malais, en plein travail. Outre la création d'une Ecole militaire, des étudiants sont envoyés en Europe aux frais de l'Etat soit pour suivre différents cours, soit en voyage d'études.

La réforme fut plus lente et moins facile pour l'organisation du Budget de l'Etat. De nombreux efforts ont été tentés dès 1897 pour établir un contrôle sur les finances dans chaque province, et amener une stabilisation de la valeur de l'argent. L'étalon d'or a été introduit en principe en 1902 et établi définitivement par une loi datant du 4 novembre 1908. Le système monétaire sera maintenant décimal. Les pièces d'or qui vont paraître aideront à former un fonds de réserve sûr pour cet Etat environné de pays à étalon d'argent. Si l'on compte que le Siam n'a qu'une très petite dette publique, environ 100 millions de francs, les inquiétudes des commerçants, provoquées par une situation un peu critique, et par la hausse du tical, sont sans fondement. Une loi sur la banqueroute a été promulguée le 1^{er} juin 1908, et donne des garanties sérieuses aux créanciers. L'Etat a commencé à abolir le système des fermes, et le ministère des Finances en perçoit directement les revenus, tels que ceux de la ferme de l'opium. Seule subsiste la ferme des jeux, ceux-ci devant être peu à peu réduits. En 1898 furent supprimés certains droits de transit et furent adoptés des nouveaux règlements sur les impôts du sol et les taxes de pêche. L'augmentation des revenus de l'Etat, qui s'est élevé de 15 à environ 60 millions durant ces 7 dernières années, prouve surabondamment la prospérité du pays.

Le développement des chemins de fer et des lignes télégraphiques a permis au Gouvernement central d'étendre son contrôle jusque sur les provinces les plus lointaines, et dans les moindres détails. L'administration a subi de ce fait une grande amélioration et elle contribue, par une application de plus en plus parfaite des lois, à la formation de l'unité du Siam.

Les relations extérieures du Siam durant ces dernières années ne tiennent pas une grande place dans l'histoire contemporaine de l'Extrême-Orient. Cependant, sans se lancer dans une guerre toujours coûteuse, il s'est acquis son indépendance. Le traité du 23 mars 1907 lui a donné la juridiction sur un très grand nombre d'asiatiques, et a préparé la voie à des traités analogues, qui lui permettront de terminer son évolution en ce sens.

Tous ces progrès, le Siam les doit entièrement à son monarque intelligent, qui n'a pas hésité à sacrifier son temps et son activité au bien-être de son peuple. Les voyages de S. M. en Extrême-Orient et en Europe, en 1897 et en 1907, lui ont montré de quelles ressources pouvaient être les Européens appelés dans l'administration du Siam.

Son armée fera aussi l'admiration de cette partie du monde. Bien que de formation récente, elle a donné déjà par ses qualités de manœuvre souple l'impression d'une force exercée et prête à combattre pour l'indépendance du pays.

Rien ne peut mieux enfin exprimer la reconnaissance du peuple siamois pour les bienfaits qu'il doit à son souverain que la traduction suivante de l'inscription siamoise placée sur le piédestal de la statue équestre :

« L'an 2451 de l'ère du Bouddha, la 127^e année de la Dynastie Royale de Mahachakkri, sa très gracieuse majesté le Roi Chulalongkorn a régné 40 ans sur son Royaume. Aucun autre monarque dans l'histoire du peuple siamois n'a régné aussi longtemps.

« Sa Majesté possède tous les dons les plus élevés d'un sage législateur. Il a gouverné son Royaume dans un esprit d'équité parfaite. Il a consacré tout son cœur au soin de ses possessions, pour garantir leur état d'indépendance et pour accomplir l'unité et le bonheur de son peuple. Il est hautement doué d'une compréhension sans pareille de tout ce qui est bon ou mauvais dans les mœurs ou les coutumes de son pays, et il a toujours banni ce qui était mauvais et n'a accepté que ce qui était bon et utile. Il s'est toujours montré lui-même comme l'exemple le plus à suivre, et a guidé son peuple dans la voie du progrès et des avantages qui durent. Il a réussi par ses hautes qualités personnelles à faire le bonheur et le contentement de son peuple. Il n'a jamais été détourné par aucun obstacle, même par les plus grands, et n'a pas hésité à sacrifier son bien-être personnel, lorsque le salut et le progrès de son peuple, et l'intérêt de l'Etat étaient engagés. Il a été le vrai Père de son Peuple. Les grandes qualités et les marques élevées de son caractère ont conduit le Royaume de Siam à la haute situation de prospérité et d'indépendance dont il profite à présent, et il a mérité l'amour et la reconnaissance éternelle de son Peuple.

« Or, comme S. M., depuis qu'elle est montée sur le Trône, a reçu cette distinction sans précédent d'avoir accompli le règne le plus long, nous, son peuple, reconnaissant du plus haut au plus bas degré, avons été profondément touchés par le souvenir de tous les bienfaits incommensurables qui nous ont été donnés durant son règne, et, nous nous sommes associés de tout cœur pour élever cette statue royale comme un témoignage qui sera conservé pendant toutes les générations à venir de notre reconnaissance et amour infinis pour notre grand et bon Roi Chulalongkorn ».

Lors des fêtes qui ont occupé toute la population de Bangkok, on a pu voir une procession d'automobiles, décorées de monstres de la mythologie siamoise, ou de fleurs, ou d'animaux; on a vu aussi défilier tout ce qui constitue le progrès au Siam : travaux publics, postes et télégraphes, administrations diverses, maisons de commerce, etc. Mais ceci n'a guère d'intérêt que pour le touriste; et la description en serait peut-être fastidieuse, demandant une plume plus alerte que la mienne et quelques vues photographiques qui me manquent. Il me fut permis de voir la décoration du Sampeng, après la visite de S. M. : le Sampeng est un district de Bangkok entièrement peuplé de Chinois venus des provinces méridionales de l'Empire. Le long de la ruelle qui traverse ce quartier dans

sa plus grande étendue, les riches taokè avaient exposé leurs objets d'art les plus précieux. J'ai vu là des merveilles; des statuettes d'une expression artistique sans égale, des tapisseries anciennes, des panneaux surtout, où le pinceau de l'artiste avait surpris les secrets de la nature. Hélas! je ne pus voir avec toute la tranquillité d'esprit et l'attention nécessaires, gêné par une multitude grouillante. Ce qui intéressait le plus la foule, c'était la petite machine à vapeur, et surtout les phonographes qui ne manquaient pas. Souvent de derrière un Meng-tje vénérable, sortait un air caché, mais bruyant, d'origine soit européenne soit chinoise, et cela enlevait au reste tout cachet d'originalité. Partout des portraits ou des statuettes fort exactes représentant S. M.; combien je regrette de n'avoir pu voir à loisir les vieilles porcelaines et toutes ces richesses si peu en sûreté dans ce district populeux.

LES ORIGINES DE L'ASTRONOMIE CHINOISE

PAR

LÉOPOLD DE SAUSSURE.

INTRODUCTION.

Au début de ce long exposé de l'astronomie antique des Chinois, je voudrais placer une remarque d'ordre général qui résume l'article préliminaire tendant à la réfutation de tous les travaux (ceux de Gaubil et Biot exceptés), consacrés jusqu'ici au texte du *Yao-tien*.

De telles réfutations, pour être bien comprises, exigent certaines notions spéciales que le lecteur ne possède pas toujours. Mais, dans ce cas particulier, la discussion technique est en quelque sorte superflue si l'on observe que tous ces auteurs ont erré simplement parce-qu'ils ont traité du sujet *sans savoir de quoi il s'agissait*.

Les inconséquences de leurs interprétations découlent d'un fait primordial: ils ne connaissent pas les éléments de la question, ils ignorent la nature du débat, ils ne savent pas en quoi consiste le texte qu'ils discutent.

On pourrait donc se borner à examiner leurs prémisses et il n'est pas indispensable d'en suivre le développement.

Ainsi, dans le texte du *Yao-tien*, le fait essentiel sur lequel insistent les astronomes chinois (même antérieurement à la découverte de la précession), c'est d'abord que les 4 *sieou* mentionnés sont

équidistants et se succèdent de 6^h en 6^h au méridien: c'est aussi que ces 4 *sieou* marquent les positions cardinales du soleil au 24^e siècle; ce fait essentiel tant de fois signalé par Gaubil, puis par Biot, n'est pas affaire d'interprétation mais de constatation préliminaire; ce n'est pas l'objet du débat mais son point de départ. Si les auteurs postérieurs disaient: «Nous n'ignorons pas que, d'après Gaubil, les termes du *Yao-tien* correspondent aux positions cardinales du soleil et divisent les *sieou* en parties égales, mais nous contestons cette assertion», alors il y aurait là une question d'interprétation. Mais il est clair que ces auteurs ne chercheraient pas à faire concorder les intervalles égaux de ces 4 termes avec les intervalles très inégaux du coucher du soleil s'ils avaient eu connaissance des données essentielles du texte; d'ailleurs leur ignorance de ces données éclate avec évidence tout au long de leurs raisonnements.

Chacun peut s'en assurer facilement d'après les extraits que nous en avons donnés, et comprendre par là que si nous sommes amené à frapper d'ostracisme les travaux sur lesquels se fonde l'opinion accréditée, cela tient simplement à ce fait extraordinaire, dont on ne trouverait sûrement pas l'équivalent dans aucune autre branche de la critique historique, qu'une pleïade de savants a discuté pendant plus d'un demi-siècle un texte unique par sa valeur et son antiquité, sans savoir, au fond, de quoi il y était question, alors que les éléments en avaient été mis en lumière dès l'an 1730 par un homme dont les ouvrages sont classiques et bien connus.

Cet état d'esprit ne se manifeste d'ailleurs pas seulement dans la discussion du *Yao-tien*. Il est général et semble être de règle dans tout ce qui concerne l'astronomie antique. Nous pourrions en citer comme exemple le silence absolu que l'on a fait autour de la question du caractère équatorial de l'astronomie chinoise sur lequel Gaubil et Biot reviennent avec tant d'insistance. Non seulement on ne discute pas les faits qu'ils signalent, mais on ne les mentionne

pas ¹⁾). Toutefois, comme il est possible que leur pensée ait été mal comprise, prenons un autre exemple plus concret.

S'il est un fait sur lequel toute divergence semble impossible, c'est bien l'identification des étoiles déterminatrices chinoises. En 1683, l'empereur *K'ang-hi* chargea les missionnaires jésuites, renseignés par les astronomes officiels, d'en mesurer les coordonnées,

1) Ce parti pris est inconsciemment inspiré, au fond, par la crainte de paraître manquer de sens critique en attribuant à l'antiquité des notions incompatibles avec l'idée que chacun peut se faire de la vraisemblance historique. Mais il aurait mieux valu s'abstenir complètement que de discuter sans prendre connaissance des documents.

Le public sinologique ne pouvait, naturellement, se former une opinion que d'après l'ensemble des travaux les plus récents, dont le silence à l'égard de Gaubil et de Biot indiquait assez qu'il ne fallait pas tenir compte de leurs conclusions. Cette opinion moyenne à l'égard de l'astronomie antique, à en juger d'après deux ouvrages dernièrement parus (Ginzler, *op. cit.*; E. Harper Parker, *Ancient China simplified*), se résume dans les deux points suivants: 1° Le texte du *Yao-tien* a une certaine valeur au point de vue chronologique et fixe aux environs de l'an 2300, une date qui donne quelque consistance aux légendes des temps semi-mythiques (chez Ginzler, nous l'avons vu, cette valeur chronologique elle-même s'évanouit). 2° Le calendrier chinois remonte bien, authentiquement, à la 1^e dynastie.

En ce qui concerne le premier point, il serait intéressant de savoir d'après quelle autorité les sinologues reconnaissent au texte du *Yao-tien* une valeur chronologique. Si c'est d'après Gaubil (ou Biot) leur opinion est fondée; mais si c'est d'après les auteurs postérieurs elle manque absolument de base. D'après leur conception du problème, ces auteurs devraient en effet conclure que les 4 termes du texte donnent des résultats discordants, dont l'écart est de 25 siècles et dont la moyenne indique le 16^e siècle avant J.-C. (T. P. 1907, n° 3, p. 343).

En ce qui concerne le second point, le livre, par ailleurs si intéressant, de M. Harper Parker montre à quelles idées, singulièrement régressives, on en arrive aujourd'hui sur la nature du calendrier antique; ce qui n'est pas surprenant, puisque le calendrier des Chinois n'est qu'une émanation de leur astronomie antique dont l'étude objective est comme frappée d'interdit depuis un demi-siècle.

M. Parker enseigne à ses lecteurs, non comme une opinion personnelle mais comme un fait allant de soi et hors de conteste, que les dynasties *Chang* et *Tcheou* durent changer l'origine de l'année civile pour compenser l'erreur accumulée par la règle d'intercalation dans l'espace d'un *millenium* (p. 67). — Nous serons amenés à l'examen du calendrier après avoir terminé celui de l'astronomie; en attendant, que M. Parker me permette de lui poser une question: si telle est la raison de ces changements, le calendrier impérial, ainsi rectifié, devrait se rapprocher le plus du calendrier primitif. Ce sont donc les *Tcheou* qui devraient avoir le calendrier de *Tsin* et *Tsin* qui devrait avoir celui des *Tcheou*. Comment se fait-il, au contraire, que la 1^e lune de *Tsin* soit restée à l'antique origine, à la lune 寅, au 立春、夏正月?

en degrés chinois, pour les insérer dans son dictionnaire encyclopédique. Gaubil, aidé de lettrés chrétiens, renouvela cette opération avec des instruments plus perfectionnés en 1726. Dans le recueil de Souciet, il ne se borne pas à reproduire ces deux documents; il y ajoute encore les tableaux des intervalles ou des coordonnées de ces étoiles mesurés sous diverses dynasties depuis les *Han antérieurs*¹⁾.

Ces déterminations concordantes suffisent déjà à établir le diagramme antique des *sieou* sans qu'il soit nécessaire de savoir à quelles étoiles de notre propre nomenclature correspondent les déterminatrices chinoises; car le calcul de précession s'applique tout aussi bien à un point abstrait qu'à un astre donné. Mais si l'on veut, en outre, préciser le nom occidental de chacune de ces étoiles, leurs coordonnées peuvent laisser un doute entre certaines étoiles très voisines; il est alors utile de consulter les cartes uranographiques des traités chinois dans lesquelles on voit la position des déterminatrices parmi les groupes stellaires; et l'identification est alors d'autant plus aisée que les Jésuites ont indiqué la grandeur (l'éclat) des étoiles. Biot et Schlegel ont ainsi corroboré les indications en coordonnées par ces documents uranographiques.

Dans cette question d'identification il peut subsister quelque ambiguïté dans tel ou tel cas, dans ces limites très étroites, mais cela n'a pas d'importance; ce qui est inadmissible, c'est que l'on prétende nous donner comme «déterminatrices chinoises» des étoiles absolument différentes, éloignées de la position authentique, non pas de 10' ou 20 mais de *plusieurs degrés*.

Tel est cependant le cas du tableau des *Hauptsterne* produit par Ginzel²⁾. Son ouvrage, par son caractère récent et synthétique, fait autorité; la liste bibliographique qu'on y trouve à la suite de chaque chapitre donne à penser que l'auteur a consulté les travaux compétents. Pourtant, ce tableau contient des erreurs si nombreuses et si con-

1) *Obs.* II, p. 178; III, pp 80 à 105.

2) *Op. cit.* I, p. 487.

sidérables qu'il fait disparaître la symétrie des *sieou* et les traits caractéristiques de leur répartition dont nous allons tirer des renseignements inédits.

Là encore, comme dans la question du *Yao-tien*, il est évident qu'il s'agit d'une affaire de documentation et non d'interprétation. Nous ne pouvons supposer que M. Ginzel ait écarté délibérément les données des astronomes chinois et jésuites sans mentionner le fait, et leur ait substitué une autorité anonyme sans dire les raisons de sa préférence. Il a seulement oublié de lire Gaubil et Biot, et de se renseigner sur les conditions dans lesquelles l'identification de ces étoiles a été faite.

Cette remarque, d'ordre général, nous évitera dans la suite bien des digressions inutiles. Toutes les fois que nous rencontrerons ces opinions singulières, qui vont à l'encontre des faits établis sans les réfuter ni les mentionner, nous passerons outre en renvoyant simplement le lecteur à ce que nous venons de dire ici.

*

Si Gaubil et Biot ont ouvert la voie et l'ont maintenue dans la bonne direction, ils sont bien loin de l'avoir parcourue jusqu'au bout. Biot est allé plus loin que Gaubil. Disposant de formules beaucoup plus exactes et d'un globe perfectionné, il découvrit dans la répartition antique des étoiles déterminatrices certains rapports de la plus haute importance.

Il édifia alors une théorie qui l'engagea dans une polémique avec les indianistes et que nous avons défendue contre les attaques injustifiées de Whitney.

Cependant cette théorie (qui rendait assez bien compte des faits connus de lui) est fausse. Biot imaginait que les astronomes antiques avaient créé de toutes pièces la série des 28 étoiles, en les choisissant librement, délibérément, d'après certaines considérations. Parvenu

à ces conclusions dès 1840 il ne les a plus modifiées et n'est pas allé au delà.

Mais nous avons franchi une étape nouvelle, en traçant le diagramme équatorial de la répartition antique des étoiles déterminatrices. Ce diagramme nous a révélé à première vue un fait singulier au sujet duquel nous avons émis tout d'abord une supposition entièrement controuvée. Depuis lors, en cherchant l'explication de cette énigme nous avons trouvé une issue par laquelle nous pénétrons dans une bien plus haute antiquité. Car loin d'avoir été créés de toutes pièces vers l'époque de *Yao*, les *sieou* proviennent d'éléments beaucoup plus primitifs représentant plusieurs étapes antérieures de l'astronomie. L'analyse de leur répartition l'établit clairement.

*

Si Gaubil et Biot ont été jusqu'ici nos seuls guides, s'ils ont été seuls à affirmer l'existence, aux environs du 24^e siècle, d'une méthode précise et savante qui créa toutes les institutions caractéristiques de l'astronomie chinoise, parvenus à ce point ils ne nous sont plus d'aucun secours.

L'un et l'autre, en effet, ont entièrement négligé ou méconnu tout un ordre de faits importants: celui des traditions uranographiques, notamment la composition, la répartition, et la fonction astrologique des astérismes chinois. Or, par suite de la continuité du développement de la civilisation chinoise chez un même peuple depuis ses origines lointaines, l'uranographie traditionnelle nous a conservé des témoignages sans lesquels il serait bien difficile de trouver l'explication des faits révélés par l'analyse des *sieou*.

Un homme a parfaitement compris l'importance de cette source d'information antéhistorique: c'est Schlegel. Sans doute, ses raisonnements astronomiques sont d'une faiblesse et même d'une extravagance telles qu'il n'y a lieu d'en tenir aucun compte; mais son

interprétation des faits n'en diminue en rien la valeur, et il apporte une multitude de documents.

Parmi ces faits, il en est un d'ordre général, celui-là même qui a lancé Schlegel dans sa fantastique théorie: l'interversion des Palais du printemps et de l'automne; et c'est celui-là même qui, d'emblée, donne l'explication de l'origine des *sieou* et de l'énigme posée par leur diagramme.

Si Schlegel a erré, ce n'est d'ailleurs pas de sa faute; car les historiens de l'astronomie ayant omis de classer et d'énumérer les procédés, en nombre très limité, dont disposent les primitifs, chaque auteur est amené à se faire une opinion personnelle, sans le secours d'aucun principe directeur, dans un domaine souvent étranger à sa compétence.

*

Parmi ces procédés primitifs, il en est un qui n'est mentionné par aucun des historiens de l'astronomie ¹⁾. Il n'était connu que des seuls indianistes. Or ce procédé amène précisément l'interversion qui se manifeste dans l'uranographie chinoise puisqu'il fixe les époques par le lieu sidéral de la pleine lune, c'est-à-dire par *opposition*.

Ce sont ainsi les textes védiques qui donnent la clef des formes archaïques de l'astronomie chinoise. Dès lors, l'identité des astérismes hindous et chinois, proclamée par les indianistes, reprend toute sa valeur en démontrant la communauté d'origine des deux systèmes; et cette communauté d'origine est nécessairement placée dans la haute antiquité, puisque l'existence de ces systèmes, dans l'Inde et en Chine, est elle-même démontrée antique.

Une question se pose alors: quel est le lieu d'origine de ce zodiaque commun aux deux peuples? Mais elle est résolue immédiatement puisque nous assistons, en Chine, à l'élaboration progressive des *sieou*.

1) Sauf Ginzel, le plus récent.

L'horizon s'ouvre ainsi d'une manière inattendue, et l'histoire de l'astronomie antique des Chinois prend un intérêt bien supérieur à celui qu'on lui a prêté jusqu'à ce jour.

A. L'ORIGINE DES SIEOU.

I. Méconnaissance de leur symétrie.

La répartition symétrique des étoiles fondamentales, ce chef-d'oeuvre des astronomes de l'antiquité, n'est pas restée insoupçonnée seulement des savants occidentaux qui ont disserté sur le zodiaque lunaire; elle a été ignorée des Chinois eux-mêmes depuis deux mille ans tout au moins.

L'histoire de l'astronomie chinoise, comme celle de la Chine, peut en effet se diviser en deux périodes, dont la seconde — l'ère moderne — commence avec l'avènement des *Ts'in* ou l'incendie des livres. Or, si l'astronomie antique ne nous est connue que par les mentions indirectes des classiques et par l'analyse scientifique de ses institutions, l'astronomie moderne, au contraire, dès ses débuts sous les premiers *Han*, nous est directement accessible par ses oeuvres didactiques et techniques où elle enregistre toutes ses connaissances comme aussi toutes les traditions antiques qui ont survécu à la longue décadence des *Tcheou*. Dès le règne de l'empereur *Ou*, les astronomes discutent le texte du *Yao-tien* et affirment l'identité des *sieou* anciens et modernes. Tout ce qui s'est écrit depuis cette époque a été conservé par les générations suivantes et résumé dans les encyclopédies. Si donc la symétrie des *sieou* avait été connue lors de la rénovation de l'astronomie, le fait aurait sûrement été consigné soit dans les traités de l'époque, soit dans le *T'ien-yuen-li-li* ou dans l'encyclopédie de *Kang-hi*, où il n'en est fait aucune mention.

Comment cette symétrie, qui paraît tellement évidente sur un

diagramme, a-t-elle pu échapper ainsi aux auteurs chinois et européens? Nous aurons à revenir sur cette question après avoir établi, au préalable, ce que fut la destination originelle des *sieou* et pourquoi elle a été perdue de vue. Bornons-nous ici à remarquer que deux circonstances ont concouru à masquer cette symétrie: 1° Le déplacement de l'équateur l'a passablement altérée au cours des siècles. 2° Les étoiles hétérogènes 4 et 16 rompent l'ordre de numérotation de telle sorte qu'il est fort difficile de constater l'opposition diamétrale si l'on ne dispose que de tableaux numériques: le graphique seul révèle aux yeux l'ordre de la répartition.

II. Symétrie diamétrale des Palais 宮.

Si les Chinois ont perdu de vue la répartition diamétrale des *sieou*, il est d'autres propriétés symétriques de ces divisions qu'ils connaissent fort bien. Ils savent que les 4 *sieou* mentionnés dans le *Yao-tien* contenaient les positions cardinales du soleil, d'où il suit que ces *sieou* divisent la circonférence en quadrants égaux. Ils savent en outre que chacun de ces quadrants contient 7 *sieou*; et enfin, que si l'on considère chacun des *sieou* du *Yao-tien* non plus comme la limite mais comme le centre d'un groupe, on obtient également 4 quadrants de 7 *sieou* appelés *Palais oriental, septentrional, occidental et méridional*.

De ces diverses propriétés de la répartition des *sieou* ne découle nullement — remarquons-le — qu'ils soient symétriques par couples diamétraux; à telle enseigne que cette symétrie diamétrale n'existe que pour 13 couples, le 14^e étant absolument irrégulier; il n'en découle nullement, non plus, que les palais soient nécessairement égaux entre eux, bien que leurs centres soient équidistants.

Ceci posé, notons ce fait bien curieux: si aucun des auteurs mêlés à la discussion n'a songé à dresser le diagramme des *sieou*, personne n'a pensé davantage à tracer celui des *palais* qui révèle cependant des choses intéressantes.

Le premier palais commence à l'étoile *Kio*¹⁾ et comprend les *sieou* 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Le second palais comprend les *sieou* 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25.

Le troisième palais comprend les *sieou* 26, 27, 28, 1, 2, 3, 4.

Le quatrième palais comprend les *sieou* 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

D'après cette répartition, on voit immédiatement sur le diagramme que les palais sont symétriques, étant limités par des étoiles symétriques; mais qu'ils sont, par paires, très inégaux entre eux: il y a deux grands palais (été et hiver) et deux petits palais (printemps et automne). Si nous relevons avec un rapporteur l'étendue de chacun d'eux (ou si nous prenons dans les tableaux de Biot l'ascension droite des 4 étoiles qui les limitent), nous trouvons les chiffres suivants:

Palais oriental	(printemps)	70° 50'
septentrional	(hiver)	101° 10'
occidental	(automne)	75° 40'
méridional	(été)	112° 20'
		<hr/> 360°

En faisant la moyenne pour chaque couple²⁾:

$$\text{Printemps, automne: } \frac{70^\circ 50' + 75^\circ 40'}{2} = 73^\circ 15'$$

$$\text{Hiver, été : } \frac{101^\circ 10' + 112^\circ 20'}{2} = 106^\circ 50'$$

Les petits palais sont donc aux grands palais dans la proportion de 73 à 107.

Dans un précédent article (T. P. 1907 n° 3, p. 329), j'avais fait remarquer que si les étoiles du *Yao-tien* avaient été choisies par rapport au crépuscule (comme tant d'auteurs l'ont soutenu contre

1) C'est la seule étoile de 1^e grandeur parmi les 28 déterminatrices; nous verrons, dans un autre article, le rôle spécial qu'elle joua dans une période primitive. — De même le *Boisseau méridional*, où commence le 2^e palais avait une fonction particulière dont le terme 星紀 est un vestige.

2) Nous verrons (ci-dessous p. 166) que les étoiles 12—26 doivent leur défaut de symétrie à une circonstance imposée aux fondateurs des *sieou*. Sans cette inexactitude exceptionnelle du couple 12—26 les palais opposés seraient sensiblement égaux.

toute évidence) leurs intervalles seraient représentés par l'heure du coucher du soleil aux solstices, 4^h 45^m et 7^h 15^m. En constatant la grande inégalité des palais, ma première idée fut donc de vérifier si cette inégalité ne serait pas en rapport avec celle du jour et de la nuit solsticiaux c'est-à-dire avec les heures du coucher du soleil, rapport indiquant un procédé primitif basé sur l'horizon. Or, précisément, il se trouve que les grands palais sont aux petits palais comme le jour maximum est à la nuit minima, ou ce qui revient au même, comme l'heure du coucher du soleil en été est à celle de l'hiver :

$$\frac{73^\circ}{107^\circ} = \frac{9^{\text{h}} 44^{\text{m}}}{14^{\text{h}} 16^{\text{m}}} = \frac{4^{\text{h}} 52^{\text{m}}}{7^{\text{h}} 8^{\text{m}}}$$

Nous discuterons plus tard cette curieuse coïncidence, d'ailleurs en partie fortuite.

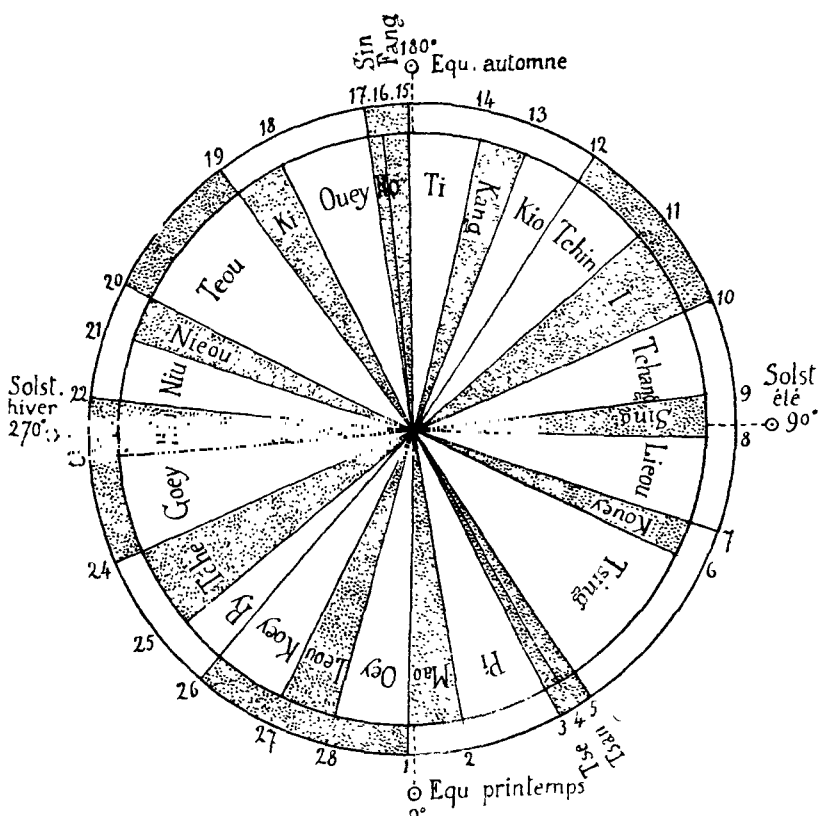


Fig. 1. — Situation équatoriale des sieou au 24^e siècle.

III. Sin et Tsan 心 參.

Parmi les civilisations primitives, il en est qui nous sont connues par les monuments de la pierre. En constatant le petit nombre de ceux qui sont restés debout, les premiers archéologues ont pu croire que notre connaissance de ces civilisations serait à tout jamais très limitée. Mais en fouillant le sol, une multitude de documents nouveaux sont mis au jour; et dans un même endroit les vestiges superposés de plusieurs époques successives apparaissent d'une manière inattendue.

L'ancienne civilisation chinoise ne nous a pas laissé de monuments architecturaux, mais des traditions écrites. En ce qui concerne l'astronomie, le plus ancien texte est celui du *Yao-tien*; aussi était-on porté à penser qu'il marquait une limite à nos recherches sur le passé de cette science. Il n'en est rien. Le sol de la littérature chinoise est jouché de débris beaucoup plus anciens et une quantité de documents apparaissent à qui veut bien prendre la peine de les rechercher.

Le diagramme des *sieou* nous est un premier exemple de ces sources inédites d'information. L'encyclopédie de *K'ang-hi* n'est certes pas un monument ancien; mais relevons dans cet ouvrage moderne la position des 28 étoiles déterminatrices; calculons leur situation équatoriale pour l'époque où la tradition place la genèse des institutions astronomiques: nous voyons aussitôt apparaître une répartition géométrique insoupçonnée qui nous révélera successivement de nombreux faits. Parmi ces faits, il en est un qui attire au premier coup d'oeil l'attention: c'est le caractère visiblement hétérogène des étoiles 4 et 16 qui font une exception manifeste au système, non-seulement par leur dissymétrie mais encore par leur situation singulière au milieu de petites divisions.

J'avais supposé tout d'abord: 1° que ces étoiles étaient postérieures au reste du système. 2° qu'elles étaient en rapport avec la position

de la Grande Ourse ¹⁾. Ces deux hypothèses sont entièrement controuvées. Loin d'être postérieures au reste du système ces deux étoiles, *Sin* et *Tsan*, lui sont bien antérieures et nous reportent dans le lointain des origines, vers une phase primitive où les Chinois employaient un procédé astronomique rudimentaire encore en usage chez les insulaires de la Malaisie.

*

Les exceptions astrologiques. Nous avons déjà remarqué ²⁾ que le caractère spécial des étoiles 4 et 16 se trouve confirmé par les correspondances géo-astrologiques, attribuées à l'empereur *Ou*, qui établissent une relation entre certaines parties du ciel et les diverses régions de l'empire. Dans ces correspondances, indiquées sur le pourtour du diagramme, on voit en effet que les petites divisions 3 + 4, 15 + 16, au centre desquelles se trouvent les étoiles hétérogènes, constituent des unités et marchent de pair avec les autres segments beaucoup plus étendus, ce qui atteste leur nature exceptionnelle. (*Fig. 1*).

Or les documents utilisés par Schlegel dans son *Uranographie chinoise* confirment cette exception. Cela est d'autant plus remarquable que cet auteur a émis les idées les plus erronées sur l'origine des *sieou* et ne s'est pas aperçu de leur symétrie:

Les astrologues prétendent cependant que le domicile *Sin* doit être solitaire au ciel comme l'est le soleil dont il est l'image. « Le coeur, disent-ils, est le prince céleste. On doit le tenir vide et pur... Pour cette raison, chaque *sieou* a huit degrés de paranatellons et *Sin* seul n'en a point. C'est la beauté naturelle des principes célestes et il n'est pas permis de prendre d'autres astérismes et de les classer sous lui » ³⁾.

Laissons de côté les raisons mystiques par lesquelles les astrologues ont voulu expliquer la situation exceptionnelle de *Sin*; le fait

1) *T'oung Pao* 1907, n° 3, p. 390.

2) *Ibid.*

3) *Uranographie* p. 152, avec le texte du 天元曆理.

en lui-même est le suivant: on ne doit pas classer d'autres étoiles sous la rubrique *Sin*; il faut donc, dans certains cas, faire abstraction du *sieou Sin*; ce qui revient à dire que l'espace *Fang + Sin* (appelé *Ho* dans le *Yao-tien*) ne compte alors que pour une seule division (15 + 16). Or c'est précisément ce que nous avons induit du diagramme. Et nous allons voir qu'il en est de même de *Tsan* 參 et *Tse* 紫 (3 + 4)¹⁾.

L'astérisme *Tsouï* [= *Tse*] appartenait primitivement à celui de *Tsan* dont il forme la tête et on ne l'en a séparé qu'environ onze siècles avant notre ère quand on inventa la division astrologique des 28 domiciles planétaires (!)²⁾. Car *Tsan* et *Tsouï* ont la même ascension droite et n'ont jamais pu marquer successivement l'entrée de la lune dans ces astérismes... Une autre preuve que *Tsouï* et *Tsan* formaient primitivement une seule constellation, est que les astrologues ne placent aucun autre astérisme dans le domicile de *Tsouï*, mais qu'ils sont tous placés sous celui de *Tsan*.

Si nous écartons les assertions fantaisistes que contient ce passage³⁾ il reste cette constatation que *Tse + Tsan* ne font qu'une seule division.

Seulement cette division s'appelle *Tsan*. Cela semble au premier

1) Je conserve la transcription de Gaubil, suivie par Biot, afin que le lecteur puisse se reporter à leurs tableaux. Ces auteurs ne donnant pas les caractères chinois, tout changement d'orthographe pourrait créer des malentendus. « D'après *Tchang-cheou-tsie*, dit M. Chavannes, il faut prononcer *tse*; la prononciation *tsoei* est indiquée par le dictionnaire de *K'ang-ni* ». (M. H. III, 352).

2) Les 28 *sieou* étaient constitués dès l'époque de *Tchoan-hiu* et de *Yao*. Mais comme Schlegel soutient que le texte du *Yao-tien* ne se rapporte nullement au temps de *Yao* mais à une époque antérieure de 17000 ans, il cherche à se persuader que les *sieou* ne datent que du début de la dynastie *Tcheou* sous le prétexte que la plus ancienne mention de leur nombre (28) se trouve dans le *Tcheou-li*.

Par ailleurs l'hypothèse de Biot sur l'adjonction de 4 *sieou* au début de la dynastie *Tcheou* doit être définitivement écartée comme nous le verrons plus loin.

3) L'*Uranographie chinoise* est un précieux recueil de textes et de documents; il contient en outre des aperçus très justes. L'auteur a eu le grand mérite de voir qu'une quantité de faits traditionnels attestent la haute antiquité et la précision de l'astronomie chinoise. Mais la thèse fondamentale de ce livre repose comme nous l'avons dit (T. P. 1907 n° 3. p. 338) sur une série de non-sens et de cercles vicieux. Nous aurons plus tard à reprendre et à compléter l'examen de cet important ouvrage.

abord contraire à ce que nous avons énoncé, à savoir que *Sin* et *Tsan* ne font pas partie des divisions symétriques. Mais il n'y a là qu'une apparence, car les étoiles déterminatrices 3 et 4 (*Tse* et *Tsan*) appartiennent toutes deux à la grande constellation d'Orion dont l'ensemble porte en chinois le nom de *Tsan*; il faut donc distinguer l'acception générique *Tsan* appliquée à l'ensemble $Tse + Tsan$ de l'acception *Tsan* qui sert à caractériser le *sieou* irrégulier déterminé par l'étoile 4. S'il restait un doute sur ce point, il n'y aurait qu'à consulter les cartes jointes à l'ouvrage de Schlegel où l'on voit clairement que *Tse* (la tête d'Orion) se trouve sur l'équateur antique et continue la ligne des *sieou* réguliers *Weï-Mao-Pi* tandis que la ceinture d'Orion *Tsan* en est fort éloignée.

Se-ma ts'ien, lui aussi, ne compte *Tsan* et *Tse* que pour une seule division :

Il paraît considérer la mansion *Tsoei* (*Tse*) — dit M. Chavannes — comme ne faisant qu'un avec la mansion *Chen* (*Tsan*); ces deux mansions ont en effet la même ascension droite et ne déterminent pas des régions différentes du ciel ¹⁾.

Se-ma, on le voit, classe également *Tse* dans *Tsan* de telle sorte que c'est *Tse* qui se trouve éliminé de la liste, alors que d'après notre théorie c'est *Tsan* qui devrait l'être. Mais en dehors de la raison que nous venons de donner (à savoir que *Tsan* est le nom générique des *sieou* d'Orion) il en est une autre qui explique pourquoi, au temps de *Se-ma*, *Tse* se trouvait subordonné à *Tsan*: c'est l'interversion de *Tsan* et *Tse* causée par le déplacement du pôle. Nous examinerons plus loin cette curieuse particularité.

Nous pouvons d'ailleurs résumer nos constatations sous la forme suivante qui concilie les faits et les textes: les *sieou* 3 et 4, 15 et 16, sont, dans certaines circonstances, considérés comme ne formant qu'une seule division $Ho = 3 + 4$, $Tsan = 15 + 16$.

1) M. H. III, p. 352.

C'est précisément ce que nous avons induit du seul diagramme des *sieou* antiques tel qu'il résulte du calcul de précession appliqué aux 28 étoiles déterminatrices de l'encyclopédie de *K'ang-hi*.

*

Haute antiquité du couple Sin-Tsan. Dans son Histoire de l'astronomie chinoise, passant en revue les anciens textes relatifs à l'astronomie, le P. Gaubil dit incidemment¹⁾:

L'empereur *Yao* avait ordonné à des grands d'observer au pays de *Tay-yuen-fou*, capitale de la province de *Chan-si*, les étoiles d'Orion; et d'observer les étoiles du Scorpion au pays de *Kouey-te-fou*, ville de la province de *Ho-nan*. Ou n'a point le détail de ces observations.

L'astérisme *Sin* n'est autre que le coeur du Scorpion, et *Tsan* la constellation Orion. Ce passage cité par Gaubil associe donc les deux groupes stellaires dont les étoiles déterminatrices occupent une position si manifestement exceptionnelle. A lui seul ce texte ancien suffirait à démontrer que l'irrégularité des *sieou* 4 et 16 n'est pas due à une imperfection dans le choix des étoiles fondamentales, mais qu'elle est intentionnelle, comme nous l'avons inféré de prime abord, et doit être attribuée à une fonction spéciale des astérismes *Sin* et *Tsan*.

Ce que fut cette fonction, nous allons pouvoir le dire; car le texte cité par Gaubil — et dont cet auteur n'a pas compris le caractère légendaire²⁾ — se trouve complété par une foule de traditions et d'étymologies soigneusement recueillies par Schlegel dans

1) Lettres édifiantes, édition de Lyon 1819, t. XIV, p. 312.

2) Gaubil n'avait aucune idée de ce que pouvait être l'astronomie rudimentaire des primitifs et ne s'intéressait qu'aux faits susceptibles d'être rapportés à une méthode connue.

Par suite de cette tournure d'esprit il a négligé ou dédaigné tous les renseignements relatifs à la règle des *Cho-ti*, aux astérismes, etc. — Biot n'ayant eu guère d'autre documentation que celle de Gaubil a encouru le même reproche. C'est ce qui explique en partie l'aveuglement de la critique postérieure en ce qui concerne le texte du *Yao-tien*: les opinions de Gaubil et de Biot ont paru suspectes parcequ'elles ne tiennent aucun compte de la question des astérismes (quoique cette question ne puisse modifier en rien l'interprétation de ce texte).

son *Uranographie chinoise*. Schlegel, à son tour, a méconnu entièrement le véritable sens de ces traditions, qu'il rapporte, cela va sans dire, à sa fameuse théorie dont nous avons montré l'inanité. Mais les documents qu'il assemble n'en ont que plus de valeur. Pour les interpréter il suffit de se placer, par la pensée, dans la situation des peuples primitifs qui ne sont pas encore parvenus à la conception — encore moins à la détermination — de l'année tropique et qui cherchent des repères sidéraux pour marquer le cours des saisons. L'induction est d'ailleurs bien simplifiée par le fait que cette phase primitive subsiste encore chez plusieurs peuples et l'évidence du rapprochement est d'autant plus grande que ces peuples emploient précisément les constellations dont il est ici question: Orion et le Scorpion.

Die Bewohner von Timor, der Südwestinseln, die Batta, Tengan u. a., selbst die halbwilden Dajak (Borneo) haben Kenntniss von einigen Sternen, wie vom Orion, den Plejaden, vom Siebengestirn, und regeln nach deren Stellungen das Ampflanzen, die Bewässerung und die Ernte. Auf der nächsthöheren Kulturstufe suchen die Naturvölker bereits die Zeit durch die Bewegung des Mondes, wenn auch in nur primitiver Weise, zu messen, und zwar durch den Umlauf, der sich unmittelbar dem Auge darbietet, also durch den sich wiederholenden Stand des Mondes bei denselben Sternen resp. durch seine wachsende Entfernung von letzteren, d. h. durch den siderischen Umlauf. Hierauf beruht z. B. die Kenong-Rechnung der Atchinesen. Indem diese letzteren dabei vom Sternbild des Skorpion ausgehen, anderseits aber die Auf- und Untergänge der um 180° vom Skorpion abstehenden Plejaden verfolgen, gelangen sie zu einem rohen Naturjahre für ihren Landbau. Die Orion und die Plejadenjahre haben sich aus solchen Anfängen ausgebildet; sie fassten hauptsächlich dort Wurzel, wo sich der mythologische Sagenkreis auf die Gestirne erstreckt hatte. Anderseits gaben die Konjunktionen des Mondes mit denselben hellen Sternen oder, um volkstümlich zu sprechen, der zeitweise sich wiederholende Aufenthalt des Mondes in den gleichen Sternbilder den Anstoss zur späteren Bildung eines wichtigen Zeitelementes, der Mondstationen ¹⁾.

*

Il n'est pas douteux que *Sin* et *Tsan* aient joué dans la haute

1) Ginzl, *op. cit.* I, p. 59.

antiquité chinoise un rôle analogue, que nous préciserons tout à l'heure.

Remarquons d'abord un fait capital: seuls de tous les astérismes chinois, *Sin* et *Tsan* portent l'un et l'autre le qualificatif 辰 qui plus tard a pris la signification d'*heure*, mais désignait primitivement les marques célestes servant à fixer les époques¹⁾. Cette appellation confirme définitivement ce que nous venons de dire sur le caractère exceptionnel du couple *Sin-Tsan*. Nous possédons, d'ailleurs, des documents plus explicites encore; le commentaire suivant, du *Tch'oén ts'ieou*, n'associe pas seulement les noms de ces deux constellations opposées, il dit qu'elles servent à déterminer les temps, montrant ainsi que le souvenir des procédés primitifs subsistait encore au temps de Confucius, sous cette forme quasi-religieuse qui s'attache aux anciennes formules relatives aux cinq éléments, aux saisons et aux régulateurs célestes: 大火爲大辰、伐爲大辰、北極亦爲大辰。大火謂心星、伐爲參星。大火與伐、所以示民時之早晚。[春秋、昭十七年、公羊傳]。 «Le *Grand-feu* c'est le *Grand-horaire*; le *Guerrier* c'est le *Grand-horaire*; et le Pôle nord est aussi le *Grand-horaire*. Le *Grand-feu* c'est l'astérisme *Sin*, le *Guerrier* c'est la constellation Orion. Le *Grand-feu* et le *Guerrier* servent à annoncer au peuple le matin et le soir des époques»²⁾. Par cette dernière expression il faut entendre le printemps et l'automne. Nous verrons, en effet, que *Sin* (= *Grand feu*) est intimément lié à la fête du renouvellement du

1) Heavenly bodies which mark the times. (Dict. Wells Williams).

2) Schlegel traduit: annoncer le matin et le soir des époques du peuple (p. 146).

D'autre part il traduit 辰 par *Horus* parce que, d'après sa théorie, l'astronomie égyptienne dérive en ligne directe de l'uranographie chinoise. Ne partageant pas cette manière de voir, j'ai traduit conventionnellement *tch'en* par *Horaire*. — Toutefois, sans accepter aucunement l'idée d'une origine commune, on peut reconnaître que le mot *Horus* correspond très bien au *tch'en* chinois si les citations de Plutarque et de J.-L. Ideler rapportées par Schlegel (pp. 147, I; 699, II) donnent une étymologie exacte; il serait alors établi que l'origine et l'évolution de notre mot grec *heure* sont analogues à celles du mot *tch'en*.

feu, au printemps; et *Tsan* à l'automne. 時之早晚 se justifie très bien ici, car à l'époque de Confucius le mot 辰, sans perdre sa signification originelle relative à la révolution annuelle, comportait surtout la signification nouvelle, *heure*, relative à la révolution diurne. Le commentateur explique ainsi le sens ancien par le sens actuel. C'est d'ailleurs une idée familière aux Chinois et le thème favori de leur astronomie antique, que les constellations divisent le jour comme l'année en parties homologues, de telle sorte que les astérismes du printemps et de l'automne sont aussi ceux du matin et du soir. (T. P. 1907, p. 317.)

Ce dualisme de deux constellations opposées qui semblent se poursuivre éternellement ¹⁾, le lever d'Orion faisant toujours coucher le Scorpion, comme le Scorpion fait coucher Orion par son lever, a donné lieu au mythe chinois des deux frères ennemis, qui se trouve dans le *Tso-tchoan* 1^{re} année du duc *Tchao*: 子產曰。昔高辛氏有二子。伯曰閼伯、季曰實沉。居曠林。不相能也、日尋干戈以相征討。后帝不藏、遷閼伯于商丘、主辰。遷實沉于大夏、主參。[左傳、昭公一年]。 « Dans la haute antiquité, dit *Tse tch'an*, *Kao-sin* avait deux fils; l'ainé s'appelait *O-pe*, le cadet *Che-tch'en*. Ils demeuraient dans une grande forêt. Ne pouvant se souffrir l'un l'autre, ils cherchaient chaque jour des armes pour se combattre. Le successeur de *Kao-sin* (*Yao*), désapprouvant cela, envoya *O-pe* à *Chang kieou* (dans le Ho-nan) pour y présider à la constellation *Tch'en* (Scorpion). Puis il envoya *Che-tch'en* à *Ta-hia* (dans le Chen-si) afin d'y présider à l'astérisme *Tsan* (Orion) ».

Notons que l'identification de *O-pe* au Scorpion est parfaitement

1) Schlegel observe avec raison que ces mêmes constellations ont donné naissance, chez les Grecs, à la fable d'Orion piqué par le Scorpion. D'ailleurs si l'on considère l'identité de la position du guerrier chez les deux peuples, il ne semble guère possible de mettre en doute leur commune origine.

établie¹⁾ et que le nom du fabuleux *Che-tch'en* n'est autre que celui de la dodécatémerie jovienne où se trouve Orion.

Conclusion. Il serait peu judicieux de supposer que l'emploi des deux grandes constellations, Scorpion et Orion, pour repérer le printemps et l'automne, fut inauguré par les Chinois à l'époque où ils instituèrent l'admirable symétrie des *sieou*. Le choix d'étoiles diamétralement symétriques a exigé, comme nous le montrerons, des observations minutieuses et un plan méridien très exactement orienté. Cette création des *sieou*, ainsi que le texte du *Yao-tien*, nous révèlent aux environs du 24^e siècle une astronomie vraiment savante, méthodique, instrumentale, basée sur le plan méridien, le gnomon et la clepsydre. Tout au contraire, le procédé consistant à noter le retour des saisons au moyen des principales constellations est des plus rudimentaires; il appartient à une phase très primitive.

Le couple hétérogène *Sin-Tsan*, enchassé dans les couples symétriques, est donc un vestige des plus anciens âges, vestige consacré par la religion astrale qui fut celle de la haute antiquité. Chez les primitifs, un repère choisi dans le ciel ne garde pas longtemps son caractère utilitaire et conventionnel. L'idée de cause et d'effet leur est étrangère. Une constellation, un astre, dont l'apparition est concomitante à tel phénomène annuel, ne tarde pas à devenir la divinité et l'auteur de ce phénomène. *Sin* et *Tsan*, associés d'abord au printemps et à l'automne, président ensuite à ces saisons. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de ce que les techniciens de l'antiquité aient cru devoir conserver parmi les couples nouveaux, méthodiquement déterminés, l'ancien et vénérable couple dont la grossièreté allait rompre l'ordre de numérotation des étoiles symétriques.

IV. Le zodiaque lunaire asiatique.

Les Hindous et les Arabes ont, on le sait, un zodiaque lunaire

1) 大火闕伯之星。[星經]。Ur, p. 396.

composé de 28 (ou de 27) astérismes. Ces astérismes ne sont pas des constellations, mais des groupes constitués par certaines étoiles spécialement choisies; 2, 3, 4 étoiles, parfois davantage.

Or ces astérismes, hindous et arabes, sont en grande majorité identiques aux 28 astérismes dont les *sieou* portent respectivement le nom. Les variantes entre les trois systèmes sont de peu d'importance et il est impossible de ne pas souscrire à l'affirmation, exprimée entre autres par Whitney, de leur commune origine:

No one, I am confident, can examine the correspondences and differences of the three systems without being convinced that they are actually three derivative forms of the same original ¹⁾.

Sur la commune origine de ces systèmes on peut faire trois hypothèses:

1) Ou bien les Hindous (et les Arabes) ont emprunté ce zodiaque aux Chinois. (Biot).

2) Ou bien les Chinois l'ont emprunté aux Hindous (Whitney) ou aux Arabes (Sédillot).

3) Ou bien les Arabes, les Hindous et les Chinois l'ont reçu d'une autre source, par exemple de Babylone. (Weber).

Chacune de ces hypothèses a trouvé son défenseur. Mais remarquons ceci: aucun d'eux n'a envisagé le cas où ce zodiaque aurait été exporté de Chine, ou importé en Chine, *dans la haute antiquité*.

Cependant, si l'on veut bien examiner les faits, on ne tarde pas à constater que cette solution du problème s'impose inéluctablement. Trois points sont, en effet, absolument démontrés:

1°. De l'avis unanime des indianistes, les *nakchatras* existaient dans l'Inde dès la période védique.

1) *Oriental and linguistic studies*, II, p. 356. — Le liste de W. contient, en ce qui concerne les astérismes chinois, certaines erreurs que nous aurons à relever.

2°. Les 28 astérismes chinois 二十八星 existent en Chine depuis la haute antiquité¹⁾.

3°. La commune origine des *nakchatras* et des astérismes chinois est incontestable, de par leur identité foncière.

De ces trois propositions résulte avec évidence que la bifurcation des deux systèmes ne peut être placée que dans la haute antiquité.

Mais alors se présente une objection d'ordre purement subjectif : si le problème est posé d'une manière aussi limpide, comment se fait-il que cette évidence n'ait jamais été reconnue ?

La réponse est bien simple. Le premier point a été contesté par Biot sans raisons valables. Le second point a été contesté par Weber et Whitney au moyen d'une argumentation dénuée de tout fondement et qui démontre seulement leur profonde ignorance du sujet.

Depuis lors, personne n'a repris la question sauf Ginzler qui, dans son ouvrage récent, la résume de la manière suivante :

Passant outre, et sans les mentionner, aux objections (d'ailleurs non recevables) de Biot, il constate, d'après les indianistes, l'antiquité des *nakchatras*. Puis, en ce qui concerne la Chine, trompé par les affirmations des Weber et des Whitney comme aussi par les incohérences de tous les auteurs qui ont traité de l'astronomie antique, il imagine que l'on ne sait rien de positif à ce sujet. Toutefois il admet que les indianistes sont allés trop loin en niant tout document antérieur à l'incendie des livres. Il conclut donc par une sorte de cote mal taillée entre les opinions contradictoires en disant :

Weber a montré qu'on ne trouvait pas de mention des *sieou* antérieurement au III^e siècle avant J.-C. On ne peut douter cependant que la connaissance des stations lunaires ne se soit répandue en Chine avant cette époque, alors même qu'on ne pourrait la faire remonter, comme Biot, au temps de Yao.

1) Les 28 astérismes sont antérieurs aux 28 *sieou* qui en précisent les intervalles. L'antiquité des *sieou* est démontrée par le texte du *Yao-tien* corroboré par leur diagramme symétrique.

Tel était, en 1905, l'état de la question. Il est facile de montrer qu'il y a là une série de méprises et de malentendus.

*

Indépendamment de l'identité des astérismes, il y a un autre trait commun aux systèmes hindou et chinois: ce sont les étoiles déterminatrices. En Chine ces étoiles qui servent de limites aux 28 *sieou* existent depuis l'antiquité; nous avons vu qu'elles ont été choisies par paires diamétralement symétriques, (sauf deux, intercalées exceptionnellement pour une raison spéciale). Dans l'Inde, ces étoiles, appelées *jogatara* (*junction-stars* selon Whitney) n'apparaissent pas dans les textes anciens.

Il y a donc deux questions distinctes: 1° celle des astérismes. 2° celle des déterminatrices. Ceci dit, nous pouvons retracer l'histoire de cette discussion confuse.

*

Théorie de Biot. En 1840, Biot ayant étudié la répartition des 28 étoiles chinoises au 24^e siècle, déclara qu'elles avaient été uniquement choisies en vue de repérer le passage au méridien de certaines positions célestes remarquables ¹⁾. En conséquence, il affirmait que le nombre des ces étoiles n'avait aucun rapport avec la révolution de la lune. Et comme on lui objectait l'analogie du zodiaque lunaire hindou, il entreprit de démontrer que ce zodiaque n'était qu'une importation relativement récente, un plagiat des *sieou* chinois remaniés par les Hindous.

Cette théorie de Biot prêtait le flanc à la critique, car elle était très incomplète et partiellement erronée. Elle n'envisageait que la question des *déterminatrices* et laissait entièrement de côté celle des *astérismes*. Cette lacune singulière provient de ce que Biot ne con-

1) V. T. P., 1907, n° 3, p. 348.

naissait guère que la documentation de Gaubil qui s'occupe seulement des *sieou* et ne parle jamais des astérismes ¹⁾.

Réponse de Weber. Les indianistes avaient donc beau jeu pour répondre. Il leur eût suffi d'inviter Biot à s'expliquer sur l'origine et la composition des astérismes chinois, sur leur indentité avec les astérismes hindous. Pour défendre sa théorie, Biot eut été alors obligé de soutenir qu'en Chine les astérismes dérivaien des 28 étoiles, et que les Hindous, en empruntant les étoiles, avaient aussi adopté les astérismes. Tout cela eût été bien invraisemblable.

Mais au lieu de porter la discussion sur les insuffisances et les lacunes de la théorie de Biot, le célèbre indianiste Weber eût l'étrange idée de la contester en niant tout simplement l'existence d'anciens documents chinois.

C'était absurde. Même en supposant fausse la théorie de Biot et même en admettant que les étoiles déterminatrices ne datent pas de la haute antiquité, les textes du *Chou-king* et du *Hia-siao-tcheng* dont l'authenticité est garantie par la loi de précession certifient la très ancienne origine des astérismes. En outre Biot avait révélé, dans la répartition des *sieou*, des rapports qui, bien loin d'avoir été exagérés par lui, sont au contraire plus précis qu'il ne le croyait (comme le montre notre diagramme). A ces preuves Weber oppose deux arguments: 1° Il se déclare incompetent en ce qui concerne les rapports découverts par Biot mais observe que beaucoup de mathématiciens se sont trompés dans des cas analogues. 2° Il prétend que l'incendie des livres infirme tous les documents antérieurs au III^e siècle avant J.-C.

Ce dernier argument, remarquons-le, pourrait être appliqué tout aussi bien aux éclipses du *T'ch'oen-ts'ieou*. Les anciens documents astronomiques garantissent l'authenticité des textes plus encore que les textes ne garantissent celle de ces documents.

1) *Ibid.* p. 368.

Réplique de Biot. A son tour, Biot avait la partie belle. Il répondit à Weber en publiant ses *Etudes sur l'astronomie indienne et sur l'astronomie chinoise* (1862) dans lesquelles, mettant à profit une nouvelle traduction du *Sûrya-Siddhânta*, il complète sa démonstration touchant l'origine chinoise des étoiles hindoues, puis réfute sans peine les opinions de Weber sur l'inauthenticité des textes chinois.

Mais ce second travail de Biot présente les mêmes lacunes que celui de 1840 et donne prise aux mêmes objections. Il reste muet sur la question des astérismes et passe sous silence le fait capital de l'identité des astérismes hindous et chinois.

Réponse de Whitney. Dix ans après la mort de Biot, Whitney entreprend de réfuter son affirmation de l'origine chinoise du zodiaque hindou. Après avoir exposé les preuves de l'antiquité des astérismes lunaires dans l'Inde et l'emploi rituel qui en était fait, il montre leur identité foncière avec les astérismes chinois. Puis il aborde la soi-disant réfutation de la théorie de Biot dont il présente au lecteur un résumé tendancieux qui passe sous silence le fait principal (la quadrature de *Yao*) et ne fait aucune mention des preuves sur lesquelles elle repose (texte du *Yao-tien*, symétrie diamétrale et correspondance des lacunes).

Nous avons déjà examiné en détail cette extraordinaire dialectique¹⁾ mais seulement en ce qui concerne le texte du *Yao-tien* et les *sieou*. Il nous reste à l'envisager ici sous un jour plus général.

La théorie, proprement dite, de Biot, c'est-à-dire l'explication qu'il a donnée de l'origine des *sieou* et de la raison d'être de leur répartition, est entièrement erronée comme nous allons le voir tout à l'heure. Mais les *faits* sur lesquels elle s'appuie ne sauraient être contestés. Si la théorie de Biot est fausse, il ne s'en suit nullement que le système des *sieou* ne soit pas antique. Si le système des *sieou* n'est pas antique, il ne s'en suit nullement que le système

1) T. P., 1907, n° 3, p. 357.

des astérismes ne le soit pas. Il y a donc ici trois questions distinctes et puisque Whitney prétend contester la possibilité d'un emprunt fait aux Chinois par les Hindous, la seule qu'il soit utile d'aborder est la dernière. Or cet auteur s'attache précisément à celle qui est étrangère au débat, et encore en la dénaturant de telle façon que ses arguments restent inefficaces contre une théorie par ailleurs erronée.

Il est vrai que Whitney est arrivé à enchevêtrer ces trois questions distinctes en s'abritant derrière l'affirmation de Weber «qu'il n'existe aucun document chinois antérieur au III^e siècle».

*

Résumons maintenant ce débat incohérent. Nous constatons que tous ces auteurs ont raison et que tous ont tort. Ils ont raison lorsqu'ils restent dans les limites de leur compétence, et tort lorsqu'ils s'aventurent à traiter des sujets dont ils ignorent les premiers éléments. Et en définitive nous arrivons à la conclusion que les trois points suivants demeurent incontestables :

- 1°. L'antiquité du zodiaque lunaire des Hindous.
- 2°. L'antiquité des *sieou*, *a fortiori* des astérismes chinois.
- 3°. L'identité des astérismes chinois et hindous.

Ce qui permet d'affirmer que les deux systèmes ont une origine commune et antique.

Nous allons assister maintenant à la formation progressive de ce zodiaque en Chine, ce qui nous permettra d'affirmer, en toute certitude, que les Hindous l'ont emprunté, très anciennement, aux Chinois.

V. Les fêtes préhistoriques.

C'est un lieu commun de dire qu'il y eut chez les anciens peuples, d'abord une année lunaire, puis une année solaire. Mais comme il

est facile d'être victime des mots à double entente, cherchons à tirer les définitions au clair.

Il n'y a pas — à proprement parler — d'année lunaire, car une année de la lune serait sa révolution, c'est-à-dire une lunaison. En fait, tous les modes d'années en usage, se rapportent à l'année solaire qui produit le cours des saisons.

Cela va de soi, dira-t-on; aussi bien les adjectifs lunaire, solaire, sont-ils relatifs à la manière de supputer la période et non pas au fait même de l'année.

D'accord. Mais toute période suppose deux éléments: le contenant et le contenu; le point de départ et l'évaluation de la durée.

Or l'élément primordial, originel, n'est pas l'évaluation de la durée, c'est le point de départ.

L'expression *année lunaire* n'exprime qu'une *durée*. Et par suite de l'empire des mots sur les idées, on n'a retenu de l'année lunaire que cette durée, en négligeant la question, essentielle, du point de départ.

Il est bien évident, cependant, que la forme primitive de l'année n'est pas celle des Arabes, pasteurs nomades, qui comptent indéfiniment par douzaines de lunes, de telle sorte que leur Nouvel-an tombe successivement dans toutes les saisons, ne laissant à leurs fêtes religieuses aucun rapport avec les phases tropiques.

Sauf cette exception, qui n'est qu'apparente ¹⁾, l'élément primordial du calendrier, c'est le point de départ, c'est-à-dire le mode servant à repérer l'année.

Au stade le plus élevé, l'année est repérée par l'observation directe de la situation tropique du soleil, au moyen du gnomon par exemple; c'est à ce stade supérieur que les Chinois étaient parvenus dès l'aube de leur histoire.

1) L'année arabe (comme aussi l'année vague des Egyptiens) n'est en effet, à l'origine, qu'une évaluation de l'année solaire: seulement le point de départ a été ensuite négligé et l'on n'a retenu que l'élément *durée*.

Au stade moyen, l'année est repérée par les étoiles. Mais comme les étoiles ne peuvent fournir aucune indication sur la date tropique, ce procédé consiste simplement à stabiliser le repère tropique du stade inférieur :

Au stade inférieur, l'année est repérée par les signes météorologiques et surtout physiologiques du cours des saisons, notamment par le moment où les conditions d'une fête religieuse se trouvent réalisées, c'est-à-dire le moment où les produits végétaux et animaux destinés à être offerts en holocauste sont disponibles. ¹⁾

Faute d'avoir remarqué l'importance du repère dans la genèse du calendrier, on s'en est tenu, en fait de classification, aux qualificatifs *lunaire* et *solaire*, dont l'insuffisance a conduit à l'adoption du moyen terme *luni-solaire* appliqué à tout calendrier intercalaire, ce qui met le comble à la confusion : à telle enseigne que le calendrier des Romains est alors porté sur la même ligne que celui des Chinois lesquels sont, en réalité, parvenus au stade supérieur deux mille ans avant les Grecs et les Romains.

*

Ce n'est pas ici le lieu de montrer les conséquences que ce défaut de classification a entraînées dans l'étude de l'astronomie primitive. ²⁾ Nous sommes conduits, cependant, à en signaler une.

Chez la plupart des peuples civilisés de l'antiquité, on trouve deux fêtes religieuses dites du printemps et de l'automne. Et comme ces fêtes sont célébrées à l'équinoxe, on en a conclu qu'elles sont relatives à l'année *solaire*. Il est clair cependant que la fête de Pâques, par

1) Il faut citer pour mémoire le repère scandinave de la grande marée équinoxiale qui peut être rattaché à ce stade, quoiqu'il ne soit pas d'ordre météoro-physiologique.

2) Une de ces conséquences a été, comme nous l'avons vu, la méconnaissance du texte du *Yao-tien* et du caractère de l'astronomie chinoise.

Il eut, en effet, été impossible de supposer qu'un procédé sidéral peut servir à déterminer 以定 la date du solstice, si l'on avait établi d'abord la distinction entre les points de repère sidéral et tropique.

exemple, même dans ses précédents avatars¹, n'a pas été instituée pour célébrer la lune équinoxiale, mais que la lune équinoxiale a servi à en stabiliser l'époque rituelle. Non seulement ces fêtes du printemps et de l'automne (et d'autres, analogues, telles que la fête du renouvellement du feu) sont antérieures au calendrier *solaire*, mais elles sont même antérieures au calendrier *lunaire*, voire à la conception de l'année *dite* lunaire.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que la constatation de 12 lunaisons dans l'année soit tellement simple qu'elle s'impose d'elle-même au primitif. Le sauvage, qui ne sait même pas approximativement son âge, se soucie peu de compter les lunes. Les nègres du Congo, qui sont agriculteurs, qui font des échanges et possèdent une numération décimale, ne savent pas combien il y a de lunaisons dans l'année. «Pour fixer une époque future, dit le Dr Cureau²), ils comptent une lune, deux lunes, trois lunes. Mais au delà de trois, l'évaluation leur paraît trop compliquée et ils renoncent à compter».

Autrement plus primitif est le besoin d'offrir à la divinité un sacrifice propitiatoire au printemps pour protéger les cultures et écarter les maladies; et un sacrifice d'actions de grâces (ou plutôt de partage) en automne pour lui porter en offrande les prémices des récoltes. Ces rites, ainsi que celui du renouvellement du feu — lié aux origines du culte du foyer³), — plongent dans le lointain du passé préhistorique.

Après les besoins religieux, viennent, progressivement, les besoins sociaux. Lorsque les récoltes sont terminées, le moment est venu d'échanger les produits. C'est la foire de l'automne. On profite de cette assemblée pour traiter les affaires politiques. On nomme les chefs; on convoque les vassaux; on concerte les expéditions de guerre.

1) Cf. E. Mahler. *Etudes sur le calendrier égyptien, Annales du Musée Guimet*, p. 48.

2) *Psychologie des races nègres. Revue Générale des Sciences* 1900

3) Fustel de Coulanges. *La Cité antique*.

La rite annuel est ainsi le fait primordial. Ce rite étant établi, alors l'évaluation de l'intervalle (12 lunes) découle de l'expérience. L'année dite lunaire, comme toute autre année, suppose nécessairement un point de départ: non pas arbitraire, non pas accessoire; mais essentiel et fondamental. Ce point de départ est toujours une fête religieuse, dont l'époque est fixée par l'état de la vie physiologique. Nos paysans, eux-mêmes, règlent leurs cultures sur les indices de la vie physiologique; l'importance du calendrier, pour eux, réside surtout dans la fixation des fêtes religieuses et des foires.

Par suite des nouveaux besoins créés par l'unification religieuse et politique, il a fallu fixer d'une manière de plus en plus précise la réunion des assemblées. Là encore, les premiers progrès ont porté sur le repérage du point de départ et non sur l'évaluation de l'intervalle. Il est plus simple, en effet, de fixer un rendez-vous au jour de la pleine lune que de compter les lunes de l'année. Le caractère lunaire de ces fêtes en déterminait le *jour* bien avant qu'on en sût préciser le *mois*, opération pour laquelle l'intercalation est à peu près indispensable.

Nous pouvons même aller plus loin et dire que les fêtes primitives furent repérées au moyen des constellations, antérieurement à la constitution d'une année lunaire normale. Ce fait n'est probablement pas général: il semble bien que certains peuples, les Latins par exemple, se sont lancés dans les complications inextricables de leur année lunaire empirique, sans avoir sù établir, au préalable, leurs repères astronomiques. Mais l'exemple des primitifs actuels ¹⁾ confirme l'induction que l'agencement d'une année lunaire systématique est plus compliqué que l'observation des grandes constellations dont le retour périodique fixe très simplement une époque de l'année.

1) V. ci-dessus p. 137.

Le Renouveau du Feu et la Grande Foire.

Revenons maintenant à nos deux constellations *Sin* et *Tsan*, le coeur du Scorpion et Orion; et supposons que nous n'ayions pas d'autres renseignements à leur sujet que ceux dont nous avons fait l'exposé.

Ces deux astérismes sont associés, nous l'avons vu, au printemps et à l'automne. D'autre part il existe en Chine deux sacrifices équiniaux évidemment bien antérieurs à la connaissance des équinoxes. Interrogé sur le sens du sacrifice d'automne, Confucius répondait: «Je l'ignore. Celui qui connaîtrait sa signification gouvernerait le royaume aussi facilement qu'on regarde la paume de la main».

A première vue, il semblerait donc naturel de supposer que les astérismes *Sin* et *Tsan* servaient de repère à la date de ces sacrifices. En nous reportant au diagramme des *sieou*¹⁾, nous voyons, en effet, que ces astérismes se trouvent à proximité du soleil équinocial (situé de l'an 4000 à l'an 3000 dans *Ouey* et *Pi*); et que, par conséquent, par leur lever ou coucher héliaque, *Sin* et *Tsan* étaient convenablement placés pour repérer les sacrifices. Nous pourrions être confirmés dans cette hypothèse par le fait que d'autres peuples ont associé Orion au printemps²⁾.

Mais nous sommes arrêtés net dans cette voie, par un argument sans réplique: *Sin* n'est pas associé à l'automne, époque à laquelle il reçoit la visite du soleil, mais bien au printemps. Inversement, *Tsan* (Orion) n'est pas associé au printemps mais à l'automne. Pour qui connaît la minutieuse exactitude des Chinois dans le parallélisme et la symétrie, surtout lorsqu'il s'agit d'anciennes formules traditionnelles, le fait est déjà établi par les textes que nous avons cités:

1) Ci-dessus p. 131.

2) Horus, dit Plutarque, est cette température heureuse de l'air qui conserve et nourrit tout, par le principe humide dont il est imprégné. Tel est le printemps près des signes duquel est situé Orion, appelé Horus par les Egyptiens. (Voy. ci-dessus, p. 138, note).

ils mentionnent *Sin* et *Tsan*, non pas *Tsan* et *Sin*. La chose est, par ailleurs, incontestable et incontestée. L'uranographie, l'astrologie et l'astronomie chinoises la précisent d'une manière certaine. Chacun sait que le firmament chinois est divisé en 4 palais¹⁾ symbolisés par le Dragon, l'Oiseau, le Tigre et la Tortue; que le Dragon (représenté précisément par la constellation du Scorpion) est le palais du printemps (oriental); et le Tigre, celui de l'automne (occidental).

Nous devons donc abandonner complètement l'idée que ces constellations aient servi à repérer le printemps et l'automne par leurs levers ou couchers héliques, puisqu'elles leur sont associées par *opposition*, non par *conjonction*; à moins d'adopter la théorie de Schlegel qui, pour expliquer cette inversion, place l'origine des traditions uranographiques à l'époque où la situation sidéro-solaire se trouvait diamétralement opposée, c'est-à-dire 13000 ans avant l'époque de *Yao*²⁾.

Mais il y a plus. Nous devons renoncer, en outre, à l'hypothèse que ces constellations aient été en rapport avec les sacrifices (plus tard équinoxiaux) du printemps et de l'automne. L'astrologie, l'uranographie, l'histoire, enfin les traditions et coutumes perpétuées dans certaines provinces établissent, en effet, de la manière la plus cer-

1) Plus le palais central qui est la calotte circumpolaire.

2) Si Schlegel au lieu d'étayer sa théorie par une série de non-sens astronomiques et de cercles vicieux, s'était contenté de la limiter aux deux grandes constellations qui représentent manifestement une phase très primitive, elle mériterait d'être prise un instant en considération. Nous possédons, en effet, des silex très artistement burinés qui datent d'une époque au moins aussi ancienne; et il me paraît probable que dès cette époque magdalénienne les grandes constellations servaient à repérer l'année. Mais comment serait-il possible d'admettre que l'association respective de deux astérismes au printemps et à l'automne ait pu se maintenir pendant la période suivante, d'environ 7000 ans, au cours de laquelle ces astérismes répondaient à l'hiver et à l'été? et qu'elle se soit ainsi perpétuée jusqu'à la période suivante (encore de 7000 ans) où ces astérismes se sont retrouvés en correspondance avec le printemps et l'automne mais en ordre inverse? — D'ailleurs la théorie de Schlegel, même émondée de ses absurdités, tombe à plat devant le principe du zodiaque lunaire qui explique les faits, textes en main, et dont cet auteur ne connaissait pas l'existence.

taine que *Sin* 心, le coeur du Dragon (Scorpion) *alias* 大火 (le Grand Feu) ou 辰 (l'Indicateur), servait à repérer la fête du renouvellement du feu, laquelle avait lieu à la 3^e lune du printemps qui a toujours conservé son nom primitif de 辰 ¹⁾.

L'association de *Sin* à la fête antique du renouvellement du feu au mois d'avril étant démontrée, il en résulte que *Tsan* (Orion) vu sa position, correspondait à la 8^e ou 9^e lune (septembre — octobre). Cette époque pourrait suggérer un rapprochement entre cet astérisme et le sacrifice d'automne, originellement lié aux offrandes des prémises de la récolte, en Septembre.

Nous n'avons pas, sur ce point, des indications aussi formelles que celles relatives à *Sin*. Néanmoins les traditions montrent bien le rôle de *Tsan*. Mais avant d'examiner les faits, il nous faut dire quelques mots du caractère général de l'uranographie et de l'astrologie chinoises.

L'astrologie occidentale, d'origine chaldéenne, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, avait pour but et pour thème principal l'*horoscope* basé sur l'influence des planètes et des éléments. Lorsque l'ambassadeur d'Espagne disait du roi Henri II qu'il était *saturnien*, chacun,

1) 火蒼龍之中星(堯典傳)。火爲大火(左傳)。大火心星也(爾雅)。心又名火星(星經)。季春出火(周禮)。Chez les habitants du Fou-kien, dit Schlegel, la fête du feu est encore célébrée au printemps vers le mois d'Avril (p. 143). Dans l'île d'Hainan une année est encore appelée un feu: 今瓊州西鄉音、謂一年爲一火(廣東通志)。L'époque de cette fête sous les premières dynasties est indiquée par les textes: 魯國大夫梓慎曰。火出于夏爲三月、于商爲四月、于周爲五月(五經類編)。Schlegel, qui n'ignore cependant pas les changements dynastiques du calendrier, imagine, on ne sait pourquoi, que la 3^e lune des *Hia*, la 4^e des *Chang*, la 5^e des *Tcheou*, représentent trois époques différentes de l'année tropique et se croit obligé, en conséquence, de démontrer que, dans la suite, on remplaça cette fête à sa date primitive. Cette date n'a jamais varié: c'est le mois 辰, le 5^e de l'année solsticiale. (*Ur.* p. 140).

à cette époque, entendait parfaitement le sens de cette psychologie; certaines expressions telles que *lunatique*, *jovial*, *martial*, etc., sont restées dans la langue. Elles proviennent d'une haute antiquité.

Par ailleurs, les efforts tentés pour expliquer l'origine des noms et figures de nos constellations sont restés vains.

Il n'en est pas de même en Chine, où la continuité du développement, chez un même peuple, a conservé les traditions primitives. Le thème principal de l'astrologie chinoise n'est pas l'horoscope; c'est l'idée que les occupations, rurales et politiques, afférentes aux diverses saisons sont des rites gouvernés par le firmament. Ce thème, qui se manifeste déjà dans le *Yao-tien* est ressassé par les innombrables Réglements des lunes 月令, par les almanachs, par les traités d'astrologie et par les 星經 (uranographies).

Prenons, par exemple, le palais de l'automne où se trouve Orion. Nous y voyons défiler les symboles de la maturité des grains, de leur récolte, de la confection du vin de céréales (西 la cruche). On déclare alors que tout est achevé, terminé, parfait.¹⁾ Puis commence la vie publique. Les criminels sont exécutés: «Selon la loi naturelle, dit l'*Exégèse des Souverains célestes*, l'automne tue; selon la loi terrestre, l'Ouest répond à l'élément Métal; de par ces deux lois l'excédant des choses est retranché. Pour cette raison les *armes et les peines ont toutes leurs symboles dans la région occidentale du ciel*. (Ur. p. 354)²⁾. Vient alors la grande assemblée de fin d'année, la foire, le grand Marché; Orion et tous les petits astérismes

1) 酉秀也。秀者物皆成也(爾雅)。秋曰收成 (Schlegel p. 352).

2) 天之道、秋爲殺。地之道、西爲金、皆所以裁物之過也。故兵刑皆列象於西方。[天皇會通]。Voir aussi le règlement des lunes du *Li-ki*: 仲秋之月、乃命有司申嚴百刑、斬殺必當。[禮記、月令]。 Cf. *Ancient China simplified*, p. 108.

avoisinants en marquent les symboles: on y voit les vassaux convoqués ¹⁾, la diversité des langues ²⁾. Orion lui-même, comme beaucoup d'autres astérismes, porte différents noms et symbolise plusieurs faits. Il s'appelle le Marché céleste; et le Livre des Rites parle de ce marché d'automne pour lequel on diminuait les taxes. ³⁾ Il préside aux prisons et aux massacres, il correspond à l'élément *métal* et à l'Occident ⁴⁾. Tous ces attributs suffisent déjà à établir que cette constellation indique une époque de l'année opposée à celle du renouvellement du feu; mais ils le cèdent en importance à la figure symbolique qu'elle est censée représenter: le Guerrier.

Rien dans la disposition des étoiles d'Orion, n'évoque assurément l'image d'un guerrier. Aussi est-il extrêmement remarquable que les Grecs comme les Chinois y aient vu un guerrier dont la position est identique dans les deux sphères. La seule différence est celle-ci: l'Orion grec est armé du glaive; le *Tsan* chinois porte une hache, instrument de guerre beaucoup plus primitif; dans l'un et l'autre cas, l'arme est représentée par les mêmes étoiles. ⁵⁾

1) Schlegel traduit le nom de l'astérisme 諸王 par le *ban des rois*. Il semble en effet que ce symbole date d'une époque où le caractère 王 désignait les chefs de région, comme le montre leur pluralité 諸. Sous les *Tcheou* il y eut bien plusieurs rois mais ils ne portaient pas ce titre dans la hiérarchie officielle. Les commentaires astrologiques parlent de vassaux: 諸王主宗社、藩屏王室。又主朝會。明則諸侯奉上。(星經)。諸王暗、則下臣專政(天皇會通)。

2) 九州殊口九星在畢之下 (ibid).

3) 參又名天市(星經)。仲秋之月易關市(禮記、月令)。

4) 參金星也、主斬刈。參又爲天獄、主殺伐(星經)。

5) L'étoile au Nord-Est est l'épaule gauche et préside au général de l'aile gauche... L'étoile au Sud-Est est la jambe gauche et préside au général de l'arrière-garde .. Quand

Il faut noter en outre un fait important qui n'a jamais été signalé. Ideler observe, avec raison, que les Chinois attribuent aux constellations, un symbolisme arbitraire sans chercher aucunement dans la disposition des étoiles la figuration des diverses parties de l'objet indiqué. Par exemple les astérismes dont nous venons de montrer le sens (le Ban des rois, les Dialectes des régions, la Cruche) ne répondent à aucun symbolisme graphique. On peut ajouter, en outre, que les groupes chinois sont, en général, de petits astérismes et non de grandes constellations.

Or ces deux règles ne souffrent que trois exceptions: le Scorpion, Orion et la Grande Ourse (en Chine: le Dragon, le Guerrier, et le Boisseau ou Chariot). Ces trois constellations sont précisément celles qui attirent l'attention des peuples les plus primitifs et qui sont observées par les sauvages actuels²⁾.

Ces rapprochements tendent à montrer que dans les divers attributs d'Orion, le symbolisme du Guerrier est le plus ancien, et provient, comme le rite du renouvellement du feu, des temps préhistoriques. Ce symbolisme s'accorde d'ailleurs avec les autres attributs, tous relatifs au milieu ou à la fin de l'automne. C'est, en effet, après avoir terminé les récoltes que les peuples sédentaires peuvent s'occuper des affaires militaires, tout naturellement traitées au moment où les échanges commerciaux nécessitent une assemblée générale. C'est également l'époque où les nomades tentent de venir piller les greniers bien garnis.

ces étoiles sont claires, les soldats de l'empire seront braves... etc. — *Tan* s'appelle aussi le *Guerrier auguste*, et la *Hache de guerre*.

參東北星爲左肩、主左將... etc. 明則天下兵精。[經星主占]。

參又名參伐、鈇鉞。Ur. p. 393.

2) V. ci-dessus p. 137).

*

Résumons maintenant les données que nous venons de recueillir.

Les astérismes *Sin* et *Tsan* sur lesquels notre attention a été attirée par leur situation exceptionnelle dans le diagramme des *sieou* antiques, représentent la forme la plus primitive, la plus rudimentaire, de l'astronomie chinoise. Ils étaient associés à deux rites antéhistoriques, le renouvellement du feu à la 3^e lune, la grande assemblée d'automne à la 9^e lune.

Pour dire approximativement dans quelle période de l'antiquité ces conditions se sont réalisées, il se suffit pas de se reporter au diagramme équatorial des *sieou*: car s'il est exact que *Tsan* (Orion) se couche lorsque *Sin* (le cœur du Scorpion) se lève, cette opposition ne se réalise ni sur l'équateur, ni sur l'écliptique. Elle résulte seulement de l'inclinaison de l'horizon sur l'axe du firmament, c'est-à-dire de la latitude de la Chine. Orion se trouve, en effet, fort éloigné de l'écliptique et assez loin de l'équateur antique. L'opposition du couple *Sin-Tsan* nous reporte à une époque très primitive où l'observation rudimentaire des astres était en rapport avec l'horizon. Elle est du même ordre que l'inégalité des palais à laquelle nous avons fait allusion (p. 131).

Le globe à pôles mobiles montre que dans la haute antiquité Antarès (*Sin*) se levait cosmiquement un peu après l'équinoxe (sa latitude australe étant de 5°); il n'était donc franchement visible au crépuscule qu'à la fin de la lune équinoxiale, ce qui explique son association à la 3^e lune, non à la 2^e.¹⁾

Le Scorpion 辰 correspond ainsi à la fois à la 2^e et à la 3^e lune: à la 3^e par son apparition, à la 2^e par le principe cosmique des méthodes postérieures. Ceci nous explique pourquoi le mois 辰

1) La fête du renouvellement du feu était placée officiellement au 105^e jour de l'année solsticiale (voy. les textes, *Ur*, pp. 141, 143), c'est-à-dire 14 jours après l'équinoxe.

est le 3^e de l'année lunaire et pourquoi — grâce à l'inégalité des palais et emplacements lunaires (*fig. 2*) — la position sidérale de ce mois est néanmoins dans le Scorpion.

Cette fiction de la symétrie du couple *Sin-Tsan*, qui lui a valu son insertion parmi les *sieou* réguliers, se manifeste par une hybridité analogue en ce qui concerne Orion. *Tsan*, symbole de l'automne, est censé correspondre à la 8^e lune ¹⁾, le mois équinoxial; mais *Tse*, son voisin, présage la maturité des grains (7^e lune) 紫明則五穀熟。Le grand marché et le symbolisme militaire correspondent plutôt à la 9^e lune. Ce dernier paraît le plus ancien; mais de l'association de *Sin* et de *Tsan* à la 3^e et à la 9^e lune on ne peut tirer, vu leur dissymétrie et la grossièreté du procédé consistant à noter l'apparition d'aussi vastes constellations, aucune donnée chronologique.

Quoi qu'il en soit, le couple *Sin-Tsan*, vestige d'un degré d'évolution que nous trouvons de nos jours chez les peuplades de la Malaisie est, en tous cas, antérieur à une phase astronomique beaucoup plus avancée dont les institutions se sont développées au 27^e siècle, comme nous l'établirons ultérieurement.

VI. Le principe du zodiaque lunaire.

Sin et *Tsan* annonçaient deux dates du printemps et de l'automne, non par contiguïté solaire (lever ou coucher héliaque) mais par opposition. On pourrait donc penser que le procédé d'observation qui avait fait adopter ces deux repères était celui du lever acronyque.

Mais le lever acronyque d'une constellation n'attire pas spécialement l'attention des primitifs, car ce n'est pas un fait absolument

1) L'étymologie du mot *Tsan* 參 est en rapport manifeste avec les trois 叁 étoiles du Baudrier d'Orion que nous appelons les *Trois rois*; il s'écrivait autrefois 參, composé de 晶 qui signifie «l'influence fraîche et claire de la 8^e lune» et de la phonétique 參: 本作參、从晶、參聲。八月涼風天氣晶。(U^r. p. 397.)

concret. Lorsqu'un astérisme se lève acronyquement — c'est-à-dire à l'opposé du soleil — au crépuscule, il était déjà visible précédemment: 15 jours, un mois auparavant, il se levait une heure, deux heures après le coucher du soleil; 15 jours, un mois plus tard, s'étant levé une heure, deux heures avant le coucher du soleil, il continuera à paraître au firmament dès la tombée de la nuit. Il n'y a là rien de comparable au fait concret de la disparition totale ou de la réapparition subite qui caractérise les levers ou couchers héliaques.

Toutefois, il est un astre dont le lever acronyque attire l'attention: c'est la lune; car lorsque la lune se lève acronyquement, elle est pleine. La constellation où elle se trouve et dans laquelle elle séjournera toute la nuit, est — naturellement — opposée elle aussi au soleil.

Or les anciens textes sanscrits montrent explicitement que les *nakchatras* hindous — foncièrement identiques aux astérismes chinois — servaient précisément à localiser le plein de la lune et à déterminer ainsi une époque de l'année. Tel sacrifice, disent-ils, doit être célébré lorsque la lune est pleine dans tel astérisme.¹⁾

Le plein de la lune ne peut, en effet, se produire dans une constellation donnée qu'à une même époque de l'année solaire. Car le soleil parcourant chaque mois un des douze signes de l'écliptique, lorsqu'il se trouve dans le signe n° 3, par exemple, l'opposition de la lune ne peut avoir lieu que dans le signe n° $(3 + 6 =) 9$. Inversement si la pleine lune se produit dans le signe n° 3, c'est que le soleil se trouve dans le signe n° 9. Ce procédé primitif, révélé par les textes védiques, nous explique la raison de l'association de *Sin* et de *Tsan* au printemps et à l'automne, respectivement. Cette explication serait valable alors même qu'elle nous viendrait d'un peuple quelconque. Mais ici elle ne s'impose pas seulement par

1) Whitney *op. cit.* p. 360. — Ginzl *op. cit.* p. 319.

analogie: les textes hindous s'appliquent, en outre, directement aux astérismes chinois par suite de la commune origine des deux systèmes.

Du même coup, l'antériorité du système chinois se trouve démontrée; car les documents nous ont fait remonter à une époque où les deux 辰, embryon du zodiaque lunaire, étaient seuls employés. ¹⁾ Dans l'Inde, le système apparaît déjà tout constitué. En Chine nous le voyons se former graduellement.

Le principe du lieu sidéral de la pleine lune et le principe du lever héliaque n'exigent, ni l'un ni l'autre, un zodiaque intégralement constitué. A l'origine, ils ne s'appliquaient qu'à la détermination d'une seule époque ou de deux époques spéciales de l'année. En Egypte par exemple, le lever de Sirius annonçait l'inondation du Nil. C'est seulement plus tard, lorsque la subdivision artificielle de l'année eût été établie, que l'on pensa à en établir la continuité dans le ciel et que les zodiaques solaires ou lunaires furent complétés systématiquement. Aussi avons-nous vu qu'en Chine les deux *Indicateurs* archaïques, *Sin* et *Tsan*, enchassés dans les *sieou* postérieurs, y occupent une situation tellement exceptionnelle qu'elle saute aux yeux.

*

L'étude du développement progressif du zodiaque chinois, entre l'époque embryonnaire où il comportait seulement deux astérismes, jusqu'à l'époque de sa perfection où fut réalisée la symétrie savante des étoiles déterminatrices, fera l'objet de plusieurs articles consécutifs. Les faits étant très complexes, nous ne pouvons les résumer par anticipation. Aussi, pour compléter ce que nous avons à dire sur le principe même du zodiaque lunaire en général, est-il préférable de quitter la Chine et de laisser Whitney nous expliquer la

1) Aussi les palais du printemps et de l'automne sont-ils seuls intervertis; ceux de l'été et de l'hiver sont nommés par conjonction, non par opposition. Nous aurons à revenir sur ce fait.

formation du zodiaque hindou: car n'étant pas entravé par la connaissance des faits réels, il peut se laisser aller plus librement à l'induction.

Puisqu'il y a seulement 12 ou 13 lunaisons dans l'année, pourquoi y a-t-il 27 ou 28 astérismes dans le zodiaque? — C'est, dit Whitney, parce que les primitifs se sont servis de la lune elle-même pour jalonner la route moyenne qu'elle parcourt dans le firmament (l'écliptique). La révolution sidérale de la lune étant de $27\frac{1}{3}$ jours ¹⁾, en suivant sa marche journalière parmi les étoiles on est amené à choisir 27 ou 28 stations.

Mais, comme il n'y a que 12 (ou 13) lunaisons dans l'année, la pleine lune ne peut se produire chaque année dans tous les astérismes; pour repérer la date rituelle des sacrifices, il a donc fallu grouper les 28 *nakechatras* en 12 divisions, chaque division comprenant 2 ou 3 astérismes. Ces divisions dans lesquelles se produit le plein de la lune correspondent donc aux 12 mois de l'année et ont fini par donner leurs noms aux mois hindous. Ainsi par exemple le mois *Câitra* est le mois où la pleine lune se produit dans la division marquée par l'astérisme *Citrâ* (n° 12) et qui comprend les astérismes 12 + 13.

*

Ces explications de Whitney paraissent très plausibles; nous verrons cependant que les faits n'en laissent subsister qu'un bien petit résidu.

En ce qui concerne l'Inde, notamment, les choses ne se sont pas passées ainsi, pour cette raison que les Hindous ont reçu des Chinois leur zodiaque tout constitué. D'autre part, l'institution originelle (chinoise) ne répond pas à l'application des principes formulés par Whitney.

¹⁾ La révolution synodique (lunaison) est plus longue (29,5) parceque le soleil, lui aussi, se déplace parmi les étoiles, dans le même sens que la lune.

D'après Whitney lui-même, les numéros des *nakchatras* qui constituent les groupes mensuels sont: 1. 3. 6. 8. 10. 12. 14. 16. 19. 21. 25. 27. ¹⁾).

Puisque les astérismes hindous et chinois sont équivalents, portons ces numéros sur notre diagramme (p. 170). Aussitôt nous remarquons un fait singulier:

Quoique les petits palais du printemps et de l'automne soient aux grands palais de l'hiver et de l'été dans la proportion de 75° à 105° ²⁾, les groupes mensuels hindous viennent s'y adapter, à raison de trois par palais. De telle sorte que les lunes des saisons équinoxiales se trouvent tassées dans un petit espace ($\frac{75}{3} = 25^\circ$) et ne représentent en moyenne qu'une durée de 25 jours; tandis que les lunes des saisons solsticiales sont au large dans un vaste espace ($\frac{105}{3} = 35^\circ$) et représentent en moyenne une durée de 35 jours.

Les indianistes — qui par ailleurs ont ignoré jusqu'ici, comme les sinologues, la symétrie primitive des astérismes — peuvent-ils donner une explication de cette singulière répartition, dont les palais chinois indiquent d'emblée l'origine? Si non, cette nouvelle preuve, ajoutée aux précédentes, établira, je suppose, d'une manière suffisante la provenance chinoise du zodiaque hindou.

Mais il y a mieux encore. La répartition sidérale des douze lunes hindoues ne cadre pas seulement avec l'inégalité des palais chinois; elle est elle-même d'origine chinoise. Les Chinois possèdent, en effet, eux aussi, une répartition des 28 astérismes en 12 groupes et il est facile de constater que celle des Hindous n'en est que la reproduction.

La démonstration est ainsi complète. Jusqu'ici on s'était borné à reconnaître l'identité des astérismes chinois et hindous. Cette

1) *Op. cit.* p. 361.

2) $75 : 105$ suivant l'écliptique; $73 : 107$ suivant l'équateur. Voir les coordonnées des étoiles-limites dans les tableaux de Biot.

identité de la division du ciel en 28 parties s'étend maintenant à celles en 12 et en 4 parties. En outre, dans chacun de ces trois cas, nous pouvons établir l'antériorité du système chinois, sa raison d'être et les conditions originelles de sa formation.

VII. Origine chinoise des mois sidéro-lunaires hindous.

Dans notre prochain article nous verrons que les divers cycles duodénaires chinois remontent à une double origine : lunaire et jovienne. Si, en effet, l'année compte 12 lunaisons, la révolution de Jupiter compte aussi 12 années. Ces deux faits ont donné lieu, en Chine, à deux cycles distincts dont le point de départ sidéral est absolument différent.

L'antique origine de l'année lunaire chinoise était le *primum ver*, le 立春. Dans la haute antiquité, le soleil se trouvait à ce moment de l'année tropique entre les astérismes 26 et 27 (en *Koey* 奎).

A cette époque reculée (28^e siècle environ), les *sieou* n'existaient pas encore, et l'on ne savait pas localiser la position (invisible) du soleil. Mais on employait, depuis longtemps déjà, le principe du zodiaque lunaire, appliqué tout d'abord, comme nous l'avons vu, à deux seules constellations (兩辰), *Sin* et *Tsan*. Or à l'opposé du lieu sidéro-solaire du *primum ver* 立春 se trouve une étoile de 1^e grandeur, 龍角 la Corne du Dragon (l'Epi de la Vierge). Cette étoile *Kio* 角 joue dans l'astronomie présolsticiale des Chinois un rôle capital : elle est *princeps signorum*, comme l'a très bien vu Schlegel. Dans la numérotation, archaïque, qui est restée usitée jusqu'à nos jours concurremment à la numérotation (antique également) débutant par *Mao*, elle porte le n^o 1¹). L'astrologie lui a conservé

1) Ainsi, par exemple, Ginzel paraît ignorer qu'il existe en Chine une énumération identique à celle des Hindous et commençant par *Mao* = *Krittika*. Il se sert uniquement de la numérotation basée sur *Kio*, même dans son tableau synoptique (v. pp. 72, 487, 489).

Il existe en outre une troisième énumération, basée sur *Py* 壁, qui apporte encore une nouvelle confirmation à notre théorie. (Voir ci-dessous p. 166 et le prochain article). Gaubil emploie la numérotation *Kio* et Biot la numérotation *Mao*.

les noms caractéristiques de *Racine du ciel* 天根 et de *Chef des astérismes* 宿之長. Elle marque l'origine du palais du printemps, alias palais du Dragon et de l'Orient.

Schlegel en a déduit, naturellement, que cette étoile indiquait par son lever héliaque l'origine de l'année civile, lunaire, 16000 ans avant J.-C.¹⁾ Mais si nous substituons au procédé du lever héliaque le principe du zodiaque lunaire révélé par les textes hindous, il devient évident que le rôle primordial de l'étoile *Kio* lui vient de sa situation exactement opposée au lieu sidéro-solaire du *Li-tch'un*: la pleine lune qui se produisait à droite de *Kio* était la dernière de l'année écoulée; la pleine lune qui se produisait à gauche de *Kio* était la première lune 正月 de la nouvelle année.

Puisque les Hindous ont emprunté aux Chinois leurs repères célestes et le principe qui les utilise, nous pouvons déjà inférer que l'année védique commençait, elle aussi, par le *primum ver*. Toutefois, pour en supputer le point de départ sidéral, il faut tenir compte de la différence des époques. Le système chinois ne s'est répandu à l'Ouest que postérieurement à l'invention de l'astronomie solsticiale (dont fait partie la numérotation basée sur *Mao*). Une dizaine de siècles s'est écoulée entre l'époque où *Kio* se trouvait exactement opposé au *Li-tch'un* solaire et celle où les Hindous ont pu adopter le principe du zodiaque lunaire. Le signe sidéro-lunaire du *primum ver* devait alors tomber à une douzaine de degrés (au moins) à droite de *Kio*, c'est-à-dire en plein dans la dodécatémerie chinoise *Choen-wei* 鶉尾 = 翼 + 軫 = 10 + 11, appelée *Phalguni* dans le système hindou.

Or, nous lisons dans l'ouvrage de Ginzel, page 320:

Das Frühlingsfest ist nach den älteren Vorschriften immer an die *Phâlgunî pûrnamâsî* verband.

Cette coïncidence n'a jamais été remarquée, car on ignorait

¹⁾ *Ur.* p. 88.

jusqu'ici que *Kio* jouait en Chine le même rôle que *Phalguni* dans l'Inde et servait à localiser la première pleine lune de l'année civile.

*

Le cycle de Jupiter. L'étoile *Kio*, *princeps signorum*, marquait, comme nous le verrons, l'origine d'un zodiaque lunaire de 12 animaux, dont le premier terme était le *Dragon*, emblème du souverain. Mais ce zodiaque archaïque, que nous reconstituerons dans notre prochain article, ne se manifeste dans l'Inde que sous la forme symétrique par laquelle il fut régularisé, un peu plus tard, au temps de l'astronomie solsticiale; nous ne le citons donc ici que pour mémoire.

Au 27^e siècle se constitua un autre cycle sidéral, celui de la planète Jupiter. Il présente cette particularité persistante que son point de départ *Sing-ki* 紀星, (*the Record star*, l'astérisme-repère) n'est pas le même que celui de l'année.

Une autre particularité de ce zodiaque archaïque, qui dénote une astronomie encore rudimentaire, est que sa division grossière du ciel en 12 parties semble avoir été faite en deux moitiés, partant l'une et l'autre du point d'origine, en sens inverse. De telle sorte que le premier et le dernier terme se trouvent très rapprochés et tombent sur deux *sieou* contigus, *Teou* et *Ki* (N^{os} 19 et 18). (Fig. 2 et 3).

Ce cycle archaïque de Jupiter, fut, lui aussi, régularisé trois siècles plus tard par l'astronomie solsticiale; mais, chose curieuse, tandis que le zodiaque des animaux se manifeste dans la répartition hindoue sous sa forme régularisée et symétrique, celui de Jupiter y apparaît sous sa forme fruste et archaïque.

La série solsticiale. L'invention du gnomon et de la clepsydre amène aux environs de l'an 2400 une révolution radicale dans l'astronomie chinoise. Au principe du zodiaque lunaire *par opposition*, on substitue les lieux cardinaux du soleil.

Depuis lors et jusqu'à nos jours, le lieu sidéral du solstice d'hiver,

point de départ de l'année astronomique de cette époque, à savoir le *sieou Hiu* (n° 22), situé lui-même au centre de la dodécatémerie *Hien-hiao*, est resté invariablement — en dépit de la précession — l'origine absolue et typique du *Contour du Ciel* chinois, marquée du signe initial 子.

Toutefois, pendant une période de transition qui dut être très courte, on ne prit pas tout d'abord comme point de départ astronomique le lieu du solstice, *Hiu*, mais le lieu de l'équinoxe du printemps *Mao* (n° 1). Non pas parce que cet astérisme (les Pleïades) marquait l'équinoxe du printemps, mais bien *parce qu'il correspondait au solstice d'hiver* par son passage au méridien à 6^h du soir, comme l'attestent avec certitude le texte du *Yao-tien*, les commentaires des *Han* et le calcul astronomique.¹⁾

*

Examinons maintenant avec attention le diagramme du ciel chinois constitué par les astronomes de la grande époque créatrice du 24^e siècle (fig. 2 et 3). Nous y constatons un fait capital: c'est que les différents repères qui ont servi, à des époques différentes, de points de départ, y sont tous situés à l'*origine* ou au *centre* des palais.

On a voulu, évidemment, concilier l'ancien *Li-tch'un* lunaire *Kio* (12) avec le nouveau *Li-tch'un* solaire *Py* (26), avec les solstices et équinoxes (*Hiu*, *Mao*) et aussi avec l'origine du cycle jovien *Sing-ki* [= *Teou* (19)]. L'on y est parvenu, empiriquement, grâce à l'inégalité des palais, grâce aussi à l'inexactitude de la symétrie des couples 12—26, 5—19, qui limitent les palais. Par suite de ce raccordement dont nous étudierons plus tard le détail, le *Li-tch'un*

1) 星昴以定中冬。 Cf. T. P. 1907, pp. 319, 317, 336. Nous omettons une autre période de transition qui sera exposée dans l'article suivant: on ne passa pas brusquement du lieu *sidéro-lunaire* de l'origine de l'année civile au lieu *sidéro-solaire* de l'origine de l'année astronomique. On passa d'abord de *Kio* (*opposition lunaire*) à *Py* (*conjonction solaire*), puis de *Py* à *Mao* et à *Hiu*. En d'autres termes, il y eut d'abord abandon du principe du zodiaque lunaire, puis ensuite adoption de l'année astronomique.

Kio ne se trouve pas au milieu de l'intervalle du solstice à l'équinoxe (comme ce serait le cas s'il avait été choisi au 24^e siècle) mais l'axe équinoxial *Mao-Fang* (1—15) constitue la bissectrice des palais équinoxiaux et de l'intervalle des anciens repères 12, 19.

*

Répartition des divisions duodénaires dans les sieou. Chaque palais contient 7 *sieou* et 3 dodécatémoies. Le nombre 7 n'étant pas divisible par 3, la répartition des 7 *sieou* dans les 3 dodécatémoies s'est faite d'après le principe suivant:

Les divisions cardinales qui contiennent les positions trimestrielles du soleil (mentionnées par le *Yao-tien*) reçoivent 3 *sieou*; les autres, 2. On obtient donc la distribution suivante:

2, 3, 2. — 2, 3, 2. — 2, 3, 2. — 2, 3, 2. —

Ceci posé, il y a deux manières de comprendre le choix de 12 *sieou* caractérisant les 12 dodécatémoies:

Printemps (<i>Est</i>)	Hiver (<i>Nord</i>)	Automne (<i>Ouest</i>)	Été (<i>Sud</i>)
12, 13, 14, 15 , 16, 17, 18.	19, 20, 21, 22 , 23, 24, 25.	26, 27, 28, 1 , 2, 3, 4.	5, 6, 7, 8 , 9, 10, 11.
13, 15 17	20 22 24	27 1 3	6 8 10
12 14 17	19 21 24	26 28 3	5 7 10

On peut, d'abord, tenir à mettre en évidence les *sieou* centraux et cardinaux **15, 22, 1, 8**, ce qui entraîne nécessairement la désignation des deuxième et pénultième *sieou* de chaque palais; d'où la liste duodénaire suivante:

13, 15, 17. — 20, 22, 24. — 27, 1, 3. — 6, 8, 10.

Dans ce cas, l'intervalle de 3 *sieou* se trouve reporté à la séparation des palais (20—17, 27—24, 6—3, 13—10). Telle est la répartition du *zodiaque régulier* des 12 animaux.¹⁾

¹⁾ Dans notre prochain article nous montrerons la raison d'être et l'antiquité de cette répartition des 12 animaux. En attendant, je dois prévenir le lecteur que le zodiaque des

On peut, d'autre part, tenir à mettre en évidence, non pas le *centre* mais l'*origine* latérale de chaque palais et de chaque dodécatomie; d'où la liste duodénaire suivante:

12, 14, 17. — 19, 21, 24. — 26, 28, 3. — 5, 7, 10.

Dans ce cas, l'intervalle de 3 *sieou* se trouve reporté entre le 3^e et le 6^e *sieou* de chaque palais (17—14, 24—21, 3—28, 10—7). Telle est la répartition du *zodiaque régulier* de Jupiter (cité ici seulement pour mémoire).

Quant au zodiaque archaïque de Jupiter, dont nous avons signalé la singulière répartition, il tombe sur les divisions suivantes:

19, 21, 23. — 26, 28, 2. — 5, 7, 11. — 14, 16, 18.

de telle sorte que le premier *sieou* (19) et le dernier (18) sont contigus. ¹⁾

*

Revenons maintenant à la sélection duodénaire des *nakchatras*. Elle tombe, avons-nous dit, sur les numéros:

27, 1, 3. — 6, 8, 10. — 12, 14, 16. — 19, 21, 24.

qui se répartissent, comme les succédanés chinois, à raison de 3 par palais.

Mais ici intervient un fait important: parmi les 28 astérismes hindous, il y a trois paires d'astérismes consécutifs (9—10, 18—19, 24—25) qui portent respectivement le même nom, différencié seulement par l'adjectif *antérieur* (*pûrva*) et *postérieur* (*uttara*) ²⁾.

9, <i>pûrva</i> Phalgunî.	10, <i>uttara</i> Phalgunî.
18, <i>pûrva</i> Ashâdhâ.	19, <i>uttara</i> Ashâdhâ.
24, <i>pûrva</i> Bhâdrapadâs.	25, <i>uttara</i> Bhâdrapadâs.

animaux est actuellement considéré comme d'origine turque et d'importation relativement récente en Chine. Ce zodiaque des 12 animaux n'intervient pas d'ailleurs ici en tant que tel, mais seulement par son mode de répartition dans les *sieou*; on peut donc, au besoin, éliminer provisoirement la question des animaux et n'envisager que celle de la numérotation.

1) Ce zodiaque archaïque est celui que M. Chavannes reproduit dans son tableau A. Voir M. H. III, p. 654 (et 653).

2) Whitney, *op. cit.* pp 353, 361

Notons que ces trois astérismes-doubles font, tous les trois, partie de la série duodénaire (Whitney omet de le faire remarquer), ce qui prouve que ce triple changement de nom est en rapport avec la question des mois sidéro-lunaires.

Notons en outre que ce déplacement de trois noms ne peut être expliqué par la précession des équinoxes puisqu'il se produit en sens inverse.

Rappelons-nous maintenant que *K'io* (12) est l'antique repère du *Li-tch'un* sidéro-lunaire, c'est-à-dire le point de départ de l'année civile. Or, si nous considérons le deuxième semestre, nous constatons que la série hindoue reproduit exactement la répartition chinoise du cycle des animaux régularisé par l'astronomie solsticielle (fig. 3):

Hindou: 27, 1, 3. — 6, 8, 10. —

Chinois: 27, 1, 3. — 6, 8, 10. —

Quant au premier semestre, (12—26), visiblement dérivé du cycle archaïque de Jupiter, s'il possède moins de valeur probante pour la démonstration de l'origine chinoise des institutions astronomiques hindoues, il offre un très grand intérêt pour la confirmation de l'authenticité du zodiaque archaïque de Jupiter dont la forme s'est conservée, en Chine, on ne sait comment, probablement dans quelque Etat vassal semi-tartare. L'origine chinoise des institutions hindoues étant, en effet, (à mon sens) abondamment démontrée par l'identité des astérismes, l'examen comparé du cycle duodénaire doit servir bien plutôt à la critique des formes archaïques chinoises qu'à une démonstration superflue de leur importation dans l'Inde.

*

Il me semble que l'hypothèse suivante mérite d'être prise en considération ¹⁾:

1) *Post-scriptum*. On trouvera dans le prochain article la confirmation de cette hypothèse par la série des anciens mois turcs. Peut-être les indianistes, en se plaçant au point de vue de l'importation antique du zodiaque chinois, pourront-ils trouver des indices nouveaux dans les textes.

Les Hindous ont adopté d'abord le zodiaque archaïque de Jupiter. Puis, lorsqu'ils ont eu connaissance d'une meilleure répartition duodénaire (zodiaque des animaux), ils ont remanié le premier en le combinant avec le second¹⁾. A cet effet, ils ont transporté de 18 en 12 l'une des étapes duodénaires.

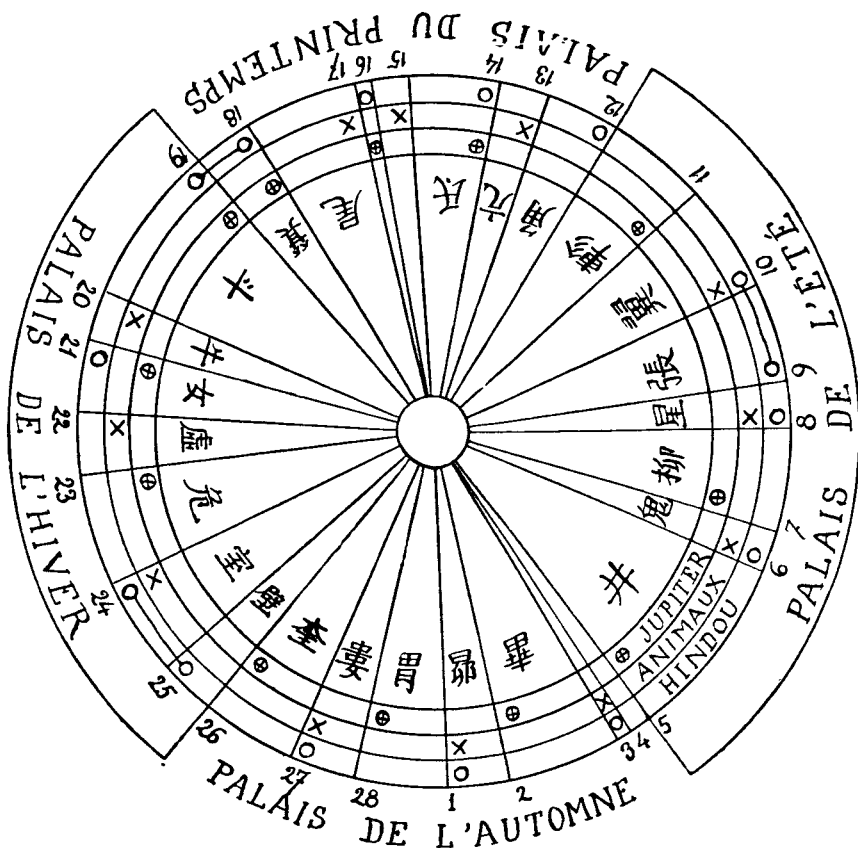


Fig. 2.

Cette hypothèse se base sur les raisons suivantes:

1°. Aucun auteur (à ma connaissance) n'a encore fait remarquer que le cycle de Jupiter existe chez ces deux peuples: les Chinois et les Hindous²⁾.

1) On peut supposer que les divers zodiaques chinois ont été adoptés simultanément en diverses contrées et se sont mêlés dans la suite. Ginzel parle de variantes locales (p. 320)

2) Ginzel, qui s'étend longuement sur le cycle jovien hindou, ne mentionne même pas celui des Chinois, dont il paraît ignorer l'existence.

2°. Si l'on rejette l'idée du transport de 18 en 12, alors il faut admettre qu'au temps de l'*Ashâdhâ* antérieur il y avait 4 lunes dans le petit palais du printemps (12, 14, 16, 18) et seulement 2 dans le grand palais de l'été (21, 24) ce qui est invraisemblable.

3°. Le cycle jovien archaïque chinois présente trois particularités remarquables: a) la première et la dernière division tombent sur des *sieou* contigus (19 et 18). b) Le choix 16, 14, (qui néglige le lieu solsticial) est évidemment présolsticial. c) Il saute les divisions 12 et 13, lieu de l'origine lunaire de l'année civile, probablement pour ne pas mêler le domaine de la divinité Jupiter avec celui de la divinité Lune. Ces trois particularités se retrouvent dans la répartition hindoue.

4°. Le même transport (de 18 en 12) se manifeste dans le passage du zodiaque archaïque au zodiaque régulier (de Jupiter) en Chine: le n° 18 est supprimé. Par contre, les *sieou* lunaires délaissés, 12 et 13, deviennent une dodécatémorie jovienne dont le nom caractéristique 壽星 fait allusion au rôle primordial de l'antique princeps signorum, Kio 角¹⁾.

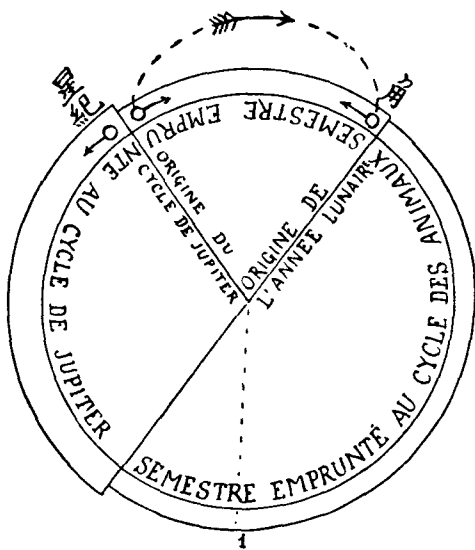


Fig. 3.

1) Schlegel (p. 88) traduit 壽星 par l'Ancien des Constellations; les Jésuites, par *Multorum annorum sydas* (*Obs.* III, p. 98). Cheou sing, dit le Eul-ya, comprend exactement les *sieou* Kio et Kang (12 et 13). 爾雅曰。壽星之次直角亢之宿也。

Dans cette hypothèse on aurait donc :

Hindou: 14, 16, 18. — 19, 21, 24. —

Chinois: 14, 16, 18. — 19, 21, 23. —

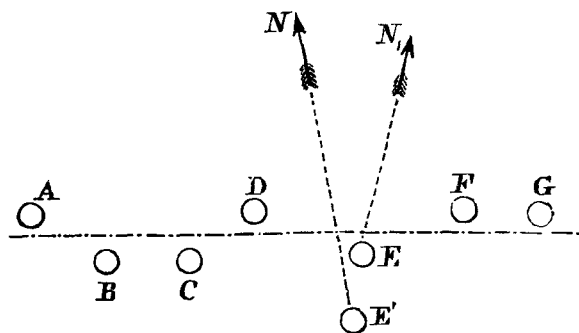
*

Par quelle voie, à quelle époque de l'antiquité s'est produite cette extraordinaire importation des cycles chinois (*sieou* et dodécatémoires) dans l'Inde? Cette question historique est en dehors de notre compétence. Nous présenterons cependant, dans notre prochain article, quelques remarques à ce sujet.

VIII. L'interversion de Tse et de Tsan.

Les astérismes constitutifs d'un zodiaque¹⁾ étant choisis de distance en distance le long de l'écliptique ou de l'équateur, le déplacement du pôle ne peut, dans les conditions normales, intervertir leur ordre de succession.

Le cercle décrit par le pôle (en 26000 ans) parmi les étoiles est, en effet, assez petit²⁾; et dans l'espace de 40 siècles son dé-



placement est peu considérable. Dans une série longitudinale d'astérismes A, B, C... le changement de la direction du Nord (de N en N₁) est donc inca-

pable d'en intervertir l'ordre (A, C, B... au lieu de A, B, C...) si ces

1) Après avoir contesté, avec Biot, le caractère zodiacal des *sieou*, je suis amené maintenant à accepter ce terme. Mais il doit être bien entendu que nous le prenons dans un sens général, et non spécialement écliptique. Nous verrons, en effet, que le caractère équatorial de l'astronomie chinoise remonte à une époque antérieure à la création des *sieou*.

2) Son rayon est égal à l'inclinaison de l'écliptique, soit 23° environ.

astérismes ont été désignés, comme le dit Whitney, par les étapes quotidiennes de la lune dans sa marche de l'Ouest à l'Est.

Pour qu'un tel phénomène se produise, il faut qu'une constellation (E') ait été introduite dans le système zodiacal de par des considérations étrangères à son principe, dans la même région latitudinale que E. Encore le fait ne sera-t-il sensible que si l'on précise la position mutuelle des deux astérismes E, E', au moyen d'étoiles déterminatrices, *e, e'*; car alors, suivant que *e* passe au méridien avant *e'*, ou inversement, on pourra attribuer aux termes zodiacaux l'ordre D E E' F ou l'ordre D E' E F.

*

Tel est précisément le cas exceptionnel des astérismes *Tse* et *Tsan*: leur ordre primitif s'est interverti. L'explication en est bien simple; et si nous la présentons ici, en anticipant encore sur l'examen détaillé que nous ferons plus tard de chaque astérisme, c'est que cette explication découle du caractère spécial du couple *Scorpion-Orion* et confirme ce que nous venons de dire sur l'origine chinoise du zodiaque hindou.

A la suite du tableau des coordonnées relevées par les Jésuites en 1683 par ordre de l'empereur *K'ang-hi*, Gaubil ajoute laconiquement: «On aurait du mettre *Tsan* avant *Tse*. On ne l'a pas fait, pour garder l'ordre de l'ancien catalogue». En effet, d'après la valeur des longitudes, l'ordre naturel serait: *Pi, Tsan, Tse, Tsing, etc.*

Dans ce tableau, les Jésuites rapportent les étoiles déterminatrices à l'écliptique. Or la position des étoiles à l'égard de l'écliptique est invariable; l'équateur seul se déplace au cours des siècles parmi elles.

La remarque de Gaubil nous fait ainsi constater un premier point intéressant: c'est que l'ordre traditionnel de la liste des *sieou* est équatorial, non pas écliptique; ce qui est conforme au caractère

équatorial de l'astronomie chinoise, basée sur le méridien, par conséquent sur le pôle et l'équateur.

Mais l'interversion signalée par Gaubil ne se produit pas seulement lorsque l'on rapporte les 28 divisions équatoriales à l'écliptique. Elle se manifeste également lorsqu'on les rapporte à l'équateur moderne.

Biot a été nécessairement amené à s'en apercevoir: ayant calculé les ascensions droites (longitudes équatoriales) de ces étoiles pour l'an 2357 avant J.-C. et pour l'an 1800 après J.-C., il ne put faire concorder l'ordre de succession dans un même tableau, sinon en affectant la division *Tse* du signe négatif (—).

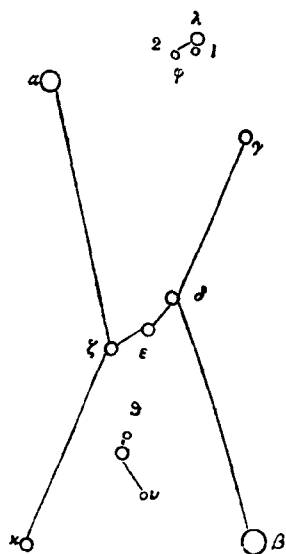


Fig. 4. Orion.

A quelle époque cette curieuse interversion s'est-elle produite? Le globe à pôles mobiles montre que ce fut au XIII^e siècle de notre ère, sous les *Yuen*. Nous arrivons au même résultat en comparant l'amplitude des *sieou* mesurée sous les diverses dynasties: vers l'an 1280, *Ko-cheou-king* ne trouve à la division *Tse* qu'une valeur à peu près nulle ($0^{\circ} 5'$)¹⁾.

Puisque les deux étoiles *Tse* et *Tsan* qui limitent la division *Tse* se trouvaient, sous la dynastie mongole, sur un même cercle horaire et franchissaient simultanément le méridien, il en était déjà à peu près de même sous les *Han*: aussi *Se-ma ts'ien* ne compte-t-il ces deux *sieou* que pour un seul²⁾. Et dans l'antiquité, elles ne se succédaient qu'à 9^m d'intervalle.

Elles ont été choisies, en effet, dans une même région latitudinale: *Tse* est la tête du guerrier Orion, *Tsan* en est le corps. La position du guerrier étant perpendiculaire à l'équateur, les deux

1) *Obs.* II, p. 107.

2) Ci-dessus, p. 135.

déterminatrices *Tse* (λ Orionis) et *Tsan* (δ Orionis) ont à peu près la même ascension droite.

Ce choix, inexplicable selon la théorie de Whitney, se justifie très bien si l'on se reporte aux faits que nous avons établis. *Tsan* a été enchassé parmi les couples symétriques pour une raison traditionnelle et comme corrélatif de *Sin*. Ces deux 辰 font exception au système; ils ont été intercalés, d'une manière identique, au milieu des petites divisions $3 + 4$, $15 + 16$ qui jouent, nous l'avons vu, un rôle spécial en astrologie.

Le corps d'Orion *Tsan* représentant un élément archaïque en dehors de la symétrie, il a fallu choisir, à côté de lui, un astérisme répondant aux conditions normales: c'est *Tse*, la tête du guerrier, qui fait partie de l'ensemble de la constellation désignée par le nom générique *Tsan* tout en restant distinct en tant que *sieou*.

L'autre 辰, *Sin*, a été traité d'une manière semblable: les *sieou* voisins ont été pris dans le *Scorpion*, comme *Tse* dans le *Dragon*. L'analogie apparaît plus complète encore si l'on remarque que le baudrier d'Orion, auquel l'étoile déterminatrice *Tsan* est empruntée, s'appelle en chinois 參心, le *cœur* du guerrier *Tsan*, de même que 心 est le *cœur* du *Dragon* 龍. Les étoiles hétérogènes 4 et 16 représentent ainsi non-seulement les deux 辰 mais encore le *cœur* de ces figures primitives.

Par ailleurs l'interversion survenue dans la succession horaire des étoiles d'Orion n'avait aucune raison de se produire en ce qui concerne le *Scorpion*. Le *Dragon* (= *Scorpion*) rampe horizontalement, dans le sens de l'équateur, tandis que le *Guerrier* (Orion) se tient debout normalement à l'équateur. Or le déplacement du pôle, comme nous l'avons expliqué, ne peut intervertir que l'ordre des étoiles choisies latitudinalement.

*

Tel est le respect des Chinois pour les institutions traditionnelles et pour le legs de l'antiquité, que la liste des étoiles déterminatrices a traversé quarante siècles d'histoire sans subir la moindre altération. Quoique le déplacement du pôle en eut fait disparaître la symétrie originelle et que la raison d'être des divisions minuscules se fut évanouie, ils ne se permirent d'y faire aucun changement. Alors même que la précession eut interverti leur ordre, ils s'obstinèrent sous les trois dernières dynasties à conserver l'ordre ancien, que l'empereur *K'ang-hi* imposa aux missionnaires européens. Mais dans l'Inde, où ce système, d'importation étrangère, n'était pas lié à un ensemble de traditions qui en expliquait le sens et en maintenait l'intégrité, ses apparentes anomalies ne pouvaient être conservées indéfiniment.

Parmi ces anomalies apparentes, la plus inadmissible était le choix des astérismes *Tse* et *Tsan*: en premier lieu ces astérismes ne pouvaient représenter deux étapes successives de la lune puisqu'ils ont la même longitude; en second lieu *Tsan* (Orion) déborde à la fois sur la droite et sur la gauche de *Tse*, de telle sorte que, dans le sens longitudinal, *Tse* (la tête d'Orion) se trouve enclavée dans la constellation *Tsan* (le corps d'Orion); enfin l'un et l'autre de ces astérismes se trouve très éloigné de l'écliptique (13° et 23°).

Puisque la raison d'être de cette anomalie est entièrement expliquée par les origines chinoises du système, il est intéressant de voir ce qu'elle est devenue dans l'Inde. L'identité foncière des astérismes hindous et chinois n'exclut pas, en effet, certaines variantes; et lorsque ces variantes s'expliquent par l'incompatibilité des conditions originelles chinoises avec l'application du système chez

un peuple étranger, elles apportent une confirmation nouvelle de l'origine chinoise de l'institution.

Voyons donc ce que dit Whitney des astérismes d'Orion (N^{os} 3 et 4):

N^o. 3. The third determining group is the little triangle of faint stars in Orion's head.

It is not a little strange that the framers of the system should have chosen for marking the third station this faint group, to the neglect of the brilliant and conspicuous pair, β and ζ Tauri, or the tips of the Bull's horns. There is hardly another case where we have so much reason to *find fault* with their selection.

N^o. 4. At this point there is a great discordance among the systems. The Hindu asterism appears to be the brilliant α Orionis, while the chinese *Tsan* includes the seven conspicuous stars of Orion; thus effectually enveloping its predecessor, whose province is reduced to a mere fragment. There is probably some decided corruption here. The Arab *manzil* has been moved, with good judgement, nearer to the ecliptic... (*Op. cit.* p. 351).

Après ce que nous avons dit, au long de cet article, tout commentaire serait superflu. Constatons seulement que, d'après l'opinion théorique qu'il s'est faite du système originel, Whitney est amené à donner son approbation au succédané arabe (qui en réalité en est le plus éloigné) et à déclarer fautif le modèle chinois.

Toutefois, si Whitney estime que la variante chinoise représente une *corruption*, il s'abstient du moins de la corriger et rend compte exactement de sa composition. Cette sage réserve n'a pas été imitée par d'autres. Trouvant, sans doute, inexplicable la présence de deux déterminatrices sous le même cercle horaire, ils en ont conclu à une erreur dans la tradition chinoise et l'ont rectifiée *motu proprio* en décidant que la déterminatrice *Tsan* était... α Orionis (comme chez les Hindous). ¹⁾

A propos d'une petite difficulté dans l'interprétation d'un ancien

1) Située à 5° de la véritable (δ Orionis). Voy. ci-dessus, Introduction, p. 124.

document rituel, M. Chavannes fait une remarque qui se trouve ici bien en place : „Un critique européen, dit-il, serait disposé à admettre une faute de texte et à lire *un* au lieu de *deux*; mais les Chinois n'ont pas de telles hardiesses...”.

Ils n'ont pas de telles hardiesses; aussi ont-ils transmis, intacte, pendant plus de quarante siècles la liste des 28 étoiles, dont notre diagramme démontre aujourd'hui l'authenticité, mais que la critique occidentale n'a pu conserver deux siècles sans éprouver le besoin de la remanier.

IX. Insuffisance de la théorie de Biot.

Lorsqu'en 1839, Biot découvrit que la répartition horaire des *siéou* est en rapport avec celle des grandes circompolaires, il en conclut aussitôt que cette répartition avait *pour but* de repérer le passage méridien de ces étoiles. Ceci posé, il en a déduit que les *siéou* n'avaient rien de commun avec la destination d'un zodiaque lunaire.

Tout en acceptant d'abord cette hypothèse, j'ai fait des réserves sur deux points dont elle ne rendait pas compte¹⁾. Puis j'ai été amené à constater qu'elle était fausse; non pas que les faits nouveaux interprétés par Biot soient inexacts, mais au contraire parce qu'ils sont trop précis pour recevoir de sa théorie une explication satisfaisante.

Ce que Biot a pris pour le *but* de la répartition des *siéou* n'est qu'un moyen d'exécution. Le véritable but de cette répartition est la *symétrie diamétrale* dont nous avons produit le diagramme inédit. Et les circompolaires n'interviennent que pour permettre de réaliser cette symétrie.

1) T. P. 1907, n° 3, pp. 314 et 360.

*

Dans l'idée de Biot, les Chinois se proposaient de choisir une étoile équatoriale (a) aussi près que possible de l'alignement PA, au moment du passage au méridien supérieur de la circompolaire A¹); et une étoile (a') aussi près que possible de l'alignement AP au moment du passage au méridien inférieur de cette même circompolaire A.

AP et PA n'étant qu'un seul et même alignement, prolongé dans deux directions, les deux étoiles ainsi choisies, a et a' , se trouvent diamétralement opposées. Mais ce fait, dans la théorie de Biot, n'est qu'une conséquence secondaire. Il y a attaché si peu d'importance qu'il n'a même pas pensé à le mentionner dans ses *Etudes* de 1862. Les termes dans lesquels il le signale, en 1840, montrent assez, d'ailleurs, qu'il n'y voyait qu'une simple conséquence :

Ceci... *produit* dans les ascensions droites des déterminatrices, des oppositions par couples que l'on remarque dans le plus grand nombre d'entre elles... (*Ibid.* p. 350).

S'il en est ainsi, comment expliquer que la symétrie diamétrale des déterminatrices se trouve plus exactement réalisée que leur correspondance avec les circompolaires?

Considérons l'exactitude des couples suivants qui représentent déjà près de la moitié du zodiaque²):

N ^{os} des sieou.	Dissymétrie.	Grandeur des étoiles.
2—17	0° 9'	4 ^e —4 ^e
3—18	0° 26'	4 ^e —4 ^e
6—20	0° 59'	5 ^e —3 ^e
7—21	0° 47'	4—4
10—24	0° 16'	4—2
11—25	1° 1'	3—2

1) *Ibid.* p. 351.2) *Ibid.* p. 349.

Il est évident que la théorie de Biot ne saurait en rendre compte ; la symétrie a été le *but* que les astronomes antiques se sont proposé d'atteindre, et non pas une simple *conséquence* du repérage des grandes circompolaires.

Le fait est encore mieux établi par cette constatation que les couples les plus exacts sont ceux composés des plus petites étoiles, à peine visibles à l'oeil nu, choisies uniquement pour réaliser cette symétrie. Tandis que les couples les plus inexacts sont ceux qui limitent les palais et qui sont composés de grandes étoiles ayant joué antérieurement un rôle spécial, telles que *Kio* 角 (de 1^e grandeur).

Le doute, enfin, devient absolument impossible lorsqu'on constate — comme nous le ferons plus tard — que les étoiles déterminatrices n'ont pas été choisies librement dans la zone équatoriale (selon l'idée de Biot) mais dans une liste d'astérismes préexistants, ce qui limitait singulièrement le choix dans certains cas.

*

L'observation des passages au méridien supérieur et inférieur des circompolaires n'a donc pas été le *but* de la répartition des *sieou* mais le *moyen* de réaliser leur symétrie. Dès lors l'hypothèse complémentaire de Biot sur la création postérieure de 4 *sieou* au temps du duc de *Tcheou* n'a plus de fondement et disparaît.

De cette considération résulte un fait extrêmement important : Biot affirmait que le nombre des *sieou* n'avait aucun rapport avec la lune et provenait de l'addition de 4 *sieou* aux 24 *sieou* primitifs.

L'adjonction ultérieure de ces 4 *sieou* étant définitivement écartée, il faut revenir au nombre primitif de 28. D'autre part, l'identité des astérismes hindous et chinois, négligée par Biot, reprend

toute sa valeur. Il devient donc évident que les 28 étoiles déterminatrices des Chinois proviennent d'un zodiaque lunaire de 28 astérismes préexistants.

Enfin, puisque la répartition des étoiles déterminatrices a été visiblement inspirée par le désir d'obtenir des couples diamétralement opposés, la question suivante se présente nécessairement à l'esprit: étant donné un zodiaque lunaire, quel intérêt y a-t-il à choisir, dans ses astérismes, des étoiles diamétralement opposées l'une à l'autre?

La réponse s'impose d'elle-même et jette un jour inattendu sur l'origine des *sieou*. Le fait saillant du mouvement de la lune est son *opposition diamétrale* au soleil (pleine lune). Et l'étude de ce mouvement est singulièrement facilitée si l'on connaît avec exactitude des lieux symétriques servant à repérer sa course.

Biot a donc eu tort de nier que les *sieou* pussent provenir d'un zodiaque lunaire. Ils constituent, en somme, un *zodiaque luni-solaire perfectionné*. Mais il ne faut pas oublier que c'est grâce à ses découvertes, et en suivant sa méthode, que nous sommes arrivés à la démonstration de ce fait; tandis que les premiers partisans du zodiaque lunaire contestaient la valeur des documents et la réalité d'une antique astronomie équatoriale fondée sur l'observation du passage des astres au méridien.

Biot a eu raison de ne pas se laisser influencer par les affirmations prématurées touchant l'origine des *sieou* et de s'en tenir à la voie tracée par Gaubil; en suivant la filière historique, il a établi la continuité de l'astronomie chinoise, le caractère spécial de ses méthodes, et son origine antique. Les traits distinctifs et la destination primitive du zodiaque lunaire ayant disparu bientôt après la création des *sieou*, il était fondé à dire qu'on n'en voyait pas trace

dans l'histoire chinoise ¹⁾. Personne n'aurait pu soupçonner que l'identité des astérismes hindous provenait d'un emprunt fait à la Chine dès la haute antiquité. C'est cependant à cette conclusion certaine que nous arrivons en reprenant l'œuvre, interrompue, de Biot et en remontant plus haut que lui dans le cours des siècles passés.

1) En outre, quoique l'intervention des grandes circompolaires n'ait été à l'origine qu'un *moyen* de réaliser la symétrie des *sieou*, le mysticisme astrologique y a bientôt vu un lien mystérieux entre le palais central et les quatre palais équatoriaux. La *correspondance des lacunes* a pris ainsi un caractère religieux. (*Ibid.* p. 354).

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE (INDO-CHINE, 1852—1858)

PAR

HENRI CORDIER.

(Suite.) ¹⁾



CHAPITRE V.

Voyage de M. de Montigny à Singapore.

Les instructions de M. DE MONTIGNY, du 22 Novembre 1855, l'invitaient à faire immédiatement ses préparatifs de départ, et à se trouver à Singapore vers le milieu du mois de Mars suivant, époque que le ministre de la Marine et des Colonies avait assignée, sur la demande de son collègue le Ministre des Affaires Etrangères, au bâtiment de l'Etat, le *Marceau*, pour venir y prendre notre agent et le transporter ensuite à Bangkok. Départ de Montigny.

Montigny avait obtenu du Ministre son audience de congé vers le 28 Novembre et quittait Paris le 30 à six heures du matin.

Il ne paraît pas avoir tenu un compte très sérieux des instructions ministérielles: en effet, les présents de l'Empereur au roi de Siam et les propres approvisionnements de notre agent devaient être portés sur la corvette la *Capricieuse*, qui, d'après le Bureau des

1) Voir *T'oung pao*, Janvier 1909.

Mouvements au Ministère de la Marine, ne pouvait arriver à Singapore que vers la fin de Juin, or, sans ce bâtiment, remarque Montigny, dans une lettre adressée de Bangkok le 18 août au Ministère, il lui était impossible de rien entreprendre. Il prévint les Directeurs des Consulats et des Affaires politiques de cette circonstance et de son désir de ne pas arriver trop tôt à Singapore, tant pour éviter les dépenses considérables d'un long séjour dans cette colonie anglaise, chère entre toutes, que pour empêcher l'affaiblissement de sa santé sous ce climat énervant et fiévreux.

«Je savais, d'ailleurs, dit M. DE MONTIGNY, que le *Marceau*, dont l'armement n'était pas même en état de lutter contre les pirates chinois, ne pouvait faute d'espace, me transporter avec mon personnel et mes bagages. Ainsi, en outre du déplorable effet que j'aurais produit en arrivant à Siam aussi pauvrement accompagné, il y avait ici empêchement matériel; j'ai dû, en effet, M. le Ministre, me séparer en montant sur le *Marceau* de MM. Godeaux et de Méritens qui sont allés sur le *Catinat*, et mes malles ont été envoyées sur la *Capricieuse*.»

On avait imaginé de faire transporter Montigny de Singapore à Siam par deux navires, la *Constantine* et le *Nisus*, que l'amiral Guérin renvoyait en Europe: «Ce projet, dit encore Montigny, était impraticable; ils avaient reçu l'ordre de ne pas perdre la mousson et ne pouvaient, en conséquence, ni attendre la *Capricieuse*, ni même aller à Siam et en Cochinchine, puisque la durée de ces voyages et missions était au moins de trois à quatre mois. Ces deux bâtimens, après s'être ravitaillés et préparés à reprendre la mer, ce qui a demandé environ deux semaines, n'ont pu effectivement m'attendre que 16 à 17 jours».

D'autres causes avaient retardé le voyage de Montigny; à Rome, la maladie de notre ambassadeur, le Comte de Rayneval, avait reculé l'époque de l'audience que M. DE MONTIGNY attendait du

Saint-Père et qu'il n'obtint que la veille de son départ; d'où perte d'un mois. Conséquence: la malle de Mars fut manquée.

Avec grand peine, Montigny trouva place sur la malle d'Avril et arriva à Singapore le 16 Mai.

Le ministère lui reprocha sévèrement ce retard qu'il aurait peut-être été difficile d'éviter, car les mouvements des navires ne me paraissent pas avoir été très heureusement combinés.

Le 8 mars 1856, Lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre à Paris, transmettait au Comte Walewski la lettre de Bowring indiquant les mesures prises par le Surintendant du Commerce à Hong-kong pour faire connaître aux Rois de Siam la nomination de Montigny pour la mission à Bang-kok:

Démarches
anglaises.

Superintendency of Trade

Hong-kong, 4th January 1856.

My Lord,

«..... I have taken the opportunity afforded me by the visit of H. M.'s «*Saracen*», Commr RICHARDS, to the Meinam, for the purpose of surveying the coast of the Gulf of Siam, to advise the two Kings of Siam, and the Ministers at Bang-kok of the appointment of M. de Montigny to the Siamese Mission. I have no doubt of his being kindly and honorably received.»

24 mars 1856.

Monsieur,

«L'Ambassadeur de S. M. B. à Paris, m'a communiqué la copie d'une dépêche adressée au Gouvernement de la Reine par Sir John Bowring, Surintendant du Commerce à Hong-kong, concernant la mission dont vous êtes chargé pour Siam. Dans cette correspondance, M. le Dr. Bowring annonce que conformément aux instructions qu'il a reçues à cet égard de son gouvernement, il se dispose à prêter à notre négociateur tout le concours dont il pourra avoir besoin et il exprime en même temps l'opinion qu'il serait utile que ce dernier fut muni de pleins pouvoirs qui lui permettront également de traiter avec la Cochinchine.

Le Ministre
des Affaires
étrangères à
M. de Mon-
tigny.

«Je ne sais, M, si les circonstances actuelles sont effectivement favorables pour entamer avec le Souverain de ce pays une négociation analogue à celle qui vous est déjà confiée pour Siam. Peut-être même d'après les nouvelles qui sont arrivées en France dans les derniers mois de 1855, au sujet des persécutions dont les missionnaires et des Chrétiens étaient l'objet alors en Cochinchine

et au Tong-king, informations qui ont motivé les instructions que mon Département vous a adressées sous le timbre politique et la date du 21 décembre, avons-nous lieu de craindre que le moment soit peu opportun pour chercher à établir des relations plus intimes avec le Gouvernement annamite. Néanmoins, j'ai cru devoir tenir compte des indications fournies par Sir John Bowring et j'ai l'honneur, en conséquence, de vous envoyer ci-joint les pleins pouvoirs qui vous seraient nécessaires dans le cas où pendant votre séjour à Tourane vos représentations ayant modifié les dispositions du Roi de la Cochinchine vous jugeriez possible de donner suite au projet dont je viens de vous entretenir.

« Sans doute, Sir John Bowring sera en mesure de vous fournir d'utiles renseignements tant sur l'opportunité de cette tentative que sur la nature des démarches qui seraient le plus propres à la faire réussir et je vous recommande de vous mettre dans le début aussitôt que possible en rapport avec lui.

« Quant aux stipulations qu'il y aurait lieu d'introduire dans le futur traité, je ne puis que me référer à cet égard aux instructions que je vous ai données le 22 novembre dernier sous le timbre de la Direction des Consulats et Affaires commerciales relatives à votre mission de Siam et vous inviter à prendre pour bases de la nouvelle négociation les clauses principales de ces instructions du projet qui s'y trouvait annexé. Je ne suis pas à même, M., de vous préciser celles de ces dispositions que nous pourrions plus particulièrement espérer de faire accueillir et je vous laisse le soin d'examiner l'étendue et la limite des propositions qu'il serait utile d'adresser au Gouvernement annamite tant pour la garantie la meilleure des intérêts de notre commerce et de notre navigation que pour la protection des intérêts religieux dans ce pays. La connaissance que vous avez acquise par votre long séjour en Chine des tendances et des mœurs de ces contrées de l'Extrême-Orient et que ne pourra que développer encore la mission que vous avez à remplir dans un État voisin, vous donnera, je n'en doute pas, les moyens d'obtenir, si les circonstances le permettent, le résultat que le Gouvernement de l'Empereur se propose d'atteindre en vous donnant ce nouveau témoignage de sa confiance. »

Mission de
Parkes à Siam.

Pendant ce temps, le consul anglais de Canton, PARKES, avait été chargé d'échanger les ratifications du traité signé par Bowring. Il arriva à la barre du Mé-nam le 12 Mars 1856, après avoir perdu les présents destinés au Roi de Siam, d'une valeur d'environ 2 mille livres sterling.

A ce sujet, Montigny écrivait de Singapore le 18 Mai 1856 :

« Quant à l'opportunité de présenter aux souverains siamois les présents de S. M., avant ou après les négociations, permettez-moi, M. le Ministre, de

suivre en cela les anciennes traditions françaises, celles suivies sous Louis XIV qui se rapportent d'ailleurs entièrement aux usages du pays et qui consistent à les remettre le jour même de l'audience solennelle accordée à l'agent. Je suis d'autant plus porté à ne pas m'écarter de cette voie, que j'ai appris en arrivant à Singapour, la perte totale des présents que le Gouvernement anglais envoyait aux souverains siamois; ils ont été submergés en débarquant dans ce port, et c'est à peine si l'on a pu en sauver quelques-uns plus ou moins avariés, de sorte que M. Parkes, chargé de les remettre en échangeant les ratifications du traité anglais, va se trouver très embarrassé en offrant ce qui a pu être sauvé de ces présents, qui étaient peut-être depuis trop longtemps annoncés. Je crois donc qu'il y a double utilité et opportunité pour moi, à agir dans cette circonstance comme nous l'avons toujours fait.»

Harry S. Parkes, qui apportait la ratification de la reine d'Angleterre, conclut sur la demande de lord Clarendon, une convention complémentaire de commerce, le 13 mai 1856, pour bien préciser les articles conservés ou abrogés dans le traité Burney de 1826. Quelques jours plus tard, à Bangkok, le 29 Mai 1856, le Consul-général pour les Etats-Unis au Japon, M. Townsend HARRIS, signait au nom de son gouvernement un traité d'amitié, de commerce et de navigation, en douze articles, calqué pour la plus grande partie sur le traité anglais de 1855.

En quittant Siam, Parkes passa à Singapore, où il rencontra Montigny, qui écrit au ministère le 13 Juin 1856:

«J'ai eu de longues et intéressantes conférences avec lui; il a été obligé de séjourner deux mois dans cette capitale, tant pour revoir avec le premier Roi tous les articles du traité, que pour faire codifier et officiellement signifier aux populations siamoises, les articles du règlement commercial y formant appendice.

«Il a, d'ailleurs, trouvé les souverains siamois et les dignitaires du Royaume, toujours parfaitement disposés. Mr. Harris, Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis, n'avait pas encore commencé sa négociation, mais les Plénipotentiaires siamois étaient désignés, et Mr. Parkes m'a assuré que le traité américain serait probablement signé vers la fin de mai.

«Je le désire vivement, car je ne vous cacherai pas, Monsieur le Ministre, que, si quelque chose pouvait adoucir pour moi l'ennui du long retard que j'éprouve à Singapour, ce serait l'espoir d'arriver à Siam, après le départ des Agens anglais et américains.

«A ce sujet, je dois annoncer à V. E., que le Gouvernement Anglais s'est empressé de créer un consulat à Bangkok, composé d'un consul, d'un interprète et de plusieurs assistants. La dépense de ce consulat figure pour £ 3.329 sur le budget anglais de cette année, le traitement du consul est fixé à £ 1200 outre le logement, etc., etc.

«Mr. HILLIER, *Chief Police* à Hong Kong, a été désigné pour ce poste où il est déjà rendu depuis plusieurs jours, et il m'a visité en passant à Singapour.»

La mission de Parkes n'eut peut-être pas un plein succès, si l'on en juge par cette lettre adressée par un Anglais, gros négociant de Singapore, à notre agent qui la trouva étrange, non sans quelque raison: «Son auteur, écrit Montigny ¹⁾, a de fréquentes relations avec Siam et pourrait bien être un peu l'agent des rois de ce pays; il est en tout cas extrêmement lié avec leur consul accrédité ici. M. READ est, d'ailleurs, un homme parfaitement honorable et que je connais depuis plus de dix ans».

Singapour, ce 16 juin 1856.

Lettre de
M. Read.

«Mon cher Monsieur de Montigny,

«Vous savez déjà peut-être ce que je viens vous dire, mais je ne veux pas laisser passer une occasion de vous donner des nouvelles qui vous intéressent peut-être.

«Le vapeur l'*Auckland* est de retour, et j'ai appris que pendant son séjour à Siam, le mécontentement envers les Anglais s'est fortement signalé. Le Consul HILLIER n'a mis le pied à terre que le cinquième jour. On lui a refusé le bateau à vapeur et de plus on n'a pas voulu lui permettre l'usage de quelques meubles en attendant qu'il en ait trouvé d'autres.

«Il paraît que M. Parkes s'est fort mal conduit dans les entretiens qu'il a eus avec les ministres de S. M. de Siam, qu'il les a traités de haut en bas, et que si quelques uns d'entre eux se permettaient une observation M. Parkes désirait savoir *who to tell he was* et de quel droit ils osaient intervenir.

«Je sais, que lors de la première visite, ce Monsieur avait fort déplu au Roi, et il n'a fait qu'accroître la haine qu'on lui portait déjà.

«Les Américains n'ont pas laissé des souvenirs plus agréables, à ce qu'il paraît, et, voyant que les Anglais étaient assez mal vus, l'honorable Mr. HARRIS s'est plu d'en parler devant le Roi comme: *Those d...d Englishmen*.

«Ils ont ajouté un article au traité, que je vous signale comme d'une très grande importance à l'effet que, si la guerre se déclarait entre une autre nation

1) Lettre du 19 Juin 1856.

et le Siam, l'Amérique viendrait au secours du roi de Siam s'il le désirait. Les affaires commerciales allaient assez mal et les sucres blancs étaient à 7. 8½ le picul. Voilà en peu de mots ce que j'ai appris, si vous le savez déjà, excusez-moi, si je vous le répète.

«Vous avez un rôle magnifique devant vous, et, en véritable ami, je vous en félicite sincèrement. Un peu plus tôt, un peu plus tard, vous ne vous seriez pas aussi bien trouvé. Vous êtes sûr d'éviter les écueils sur lesquels les Anglais et les Américains ont frappé, et de plus vous pouvez prendre avantage de l'article extraordinaire des Américains. Vous pouvez faire une belle position d'arbitre pour la France.

«Je suis Anglais; mais je ne puis approuver la conduite insolente de M. Parkes, et je rougis de voir notre nation trainée dans la boue par un homme aussi grossier et brutal. Nos cousins, je ne les aime pas, et je préfère mille fois voir les Français qu'eux à Siam.

«J'ai été trop longtemps en France et j'y ai trop d'amis pour ne pas l'aimer, et, sans vouloir vous dire une impolitesse, je vous dirai franchement que si je n'étais pas Anglais, je ne voudrais être que Français.

«Un bon patriote comme vous comprendra cela.

«Faites, s'il vous plait, mes compliments à ces dames et agréez, etc.»

Sig. READ.

Montigny avait à organiser son départ pour le Siam et à préparer le terrain de ses négociations.

CHAPITRE VI.

Moyens de transport.

Tout d'abord Montigny devait s'assurer de moyens de transport pour se rendre au Siam; il avait facilement pris son parti d'avoir perdu les services de la *Constantine* et du *Nisus*.

«Le départ de ces deux bâtiments n'est donc pas un fait très regrettable¹⁾, et ils peuvent être facilement remplacés par la corvette à vapeur, le *Catinat*, que j'ai laissée à Ceylan, et attends d'un jour à l'autre, et par la corvette la *Capricieuse*, qui ne peut tarder à arriver, puis qu'elle a fait voile de Toulon le 16 janvier dernier. Avec ces deux navires et le petit brig, le *Marceau*, la mission de S. M. sera aussi convenablement représentée que celles d'Angleterre et d'Amérique; mais il ne faut pas moins, car j'ai été averti ici, par les

1) Lettre de Montigny au Ministre des affaires ét., de Singapore, 18 mai 1856.

Anglais, Monsieur GAUTHIER, et nos missionnaires, que le succès de ma mission dépendait presque entièrement de la représentation qui lui serait donnée. Le nombre de ces navires devient ici d'autant plus important, que déjà à plusieurs reprises, les souverains siamois ont témoigné à nos missionnaires la crainte que la France ne possédât pas de bâtiments de guerre, puisqu'ils n'en voyaient jamais. J'ose donc prier instamment V. E., qu'elle veuille bien demander à son collègue de la Marine, d'envoyer en tous cas et par la malle prochaine, directement à Singapour, aux Commandants de la *Capricieuse* et du *Catinat*, les instructions nécessaires pour les autoriser à m'accompagner. Ces instructions, si leur expédition ne souffre aucun retard, arriveront ici en temps utile, puisqu'il faudra à ces deux bâtiments le temps nécessaire pour se ravitailler et se préparer à reprendre la mer.»

Le Catinat. M. de Montigny avait rencontré à Ceylan, le *Catinat* dont le Commandant LE LIEUR ne manqua pas de signaler cette rencontre au Ministre de la Marine:

«Monsieur le Ministre,

«J'ai mouillé le 4 Mai à la Pointe de Galles ayant quitté St. Denis le 16 avril. J'ai pu ici faire mon charbon rapidement et je compte repartir demain pour Sincapour, et comme la mousson du S.O. commence à prendre, j'espère pouvoir aller à la voile jusqu'à la tête d'Achem.

«La malle de Suez vient d'arriver; j'ai trouvé à bord M. de Montigny allant à Siam, qui m'a appris que la paix était faite et qu'arrivé à Sincapour, il pourrait peut-être pour la mission dont il est chargé avoir besoin du concours de mon bâtiment. Comme là je trouverai très probablement des instructions de l'Amiral, je saurai alors ce que j'aurai à faire.»

.

(Sig.) C^{te} LE LIEUR.

Le *Catinat* arriva à Singapore le 28 Mai, c'est-à-dire douze jours après Montigny qui réclama le concours de son Commandant, mais le 7 juin, M. Le Lieur de la Ville-sur-Arce signifiait à notre Agent ses diverses instructions et lui déclara qu'obligé par elles de rejoindre immédiatement l'Amiral Guérin, il allait repartir, s'il ne recevait pas une réquisition officielle de rester à Singapore.

Rade de Singapour, le 7 juin 1856.

«Monsieur le Ministre,

«J'ai l'honneur de vous envoyer en communication les instructions du Ministre, de M. l'Amiral, plus celles du Commandant de la *Constantine*.

C^{te} Le Lieur
à M. de Mont-
igny.

«Toutes sont positives, je dois rejoindre l'Amiral pour sa campagne dans le Nord.

«M. l'Amiral en me prescrivant de vous transporter à Chang-Hai, ignorait qu'en outre de votre arrivée il fallait encore attendre celle de la *Capricieuse*. L'Amiral me paraît ignorer complètement votre mission en Cochinchine; M. de Montravel également.

«Il ne peut m'appartenir de modifier mes instructions; je suis en sous-ordre. S'il arrivait que la *Capricieuse* fut très en retard, la saison des typhons nous trouverait en mer, et je serais doublement blâmable.

«Il est évident pour moi que l'Amiral a dû partir avant le mois de Mai pour le Nord, et qu'il ne peut avoir connaissance de la paix, puisque c'est le courrier du 18 mai qui en a apporté la nouvelle, et encore il y manquait, je crois, l'acceptation de la Russie.

«Dans ma position je ne puis déroger à mes instructions que sur une réquisition formelle de votre part; sans elle je dois continuer ma route tout en présumant que le *Catinat* peut vous être de quelque utilité, et il peut l'être également à l'Amiral, beaucoup même.

«Il n'y a que des circonstances impérieuses, (des événements de mer) ou des ordres supérieurs qui puissent m'obliger de modifier des ordres reçus.

«J'ai l'honneur, etc.»

(Sig.) C^{te} LE LIEUR.

Montigny crut devoir dans l'intérêt de la mission dont il était chargé envoyer la réquisition suivante au Commandant Le Lieur:

Singapour, le 8 juin 1856.

«Monsieur le Commandant,

«J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 7 courant, me transmettant vos instructions, de S. E. M. le Ministre de la Marine, de M. l'Amiral Commandant la division navale de l'Indo-Chine, enfin de M. le Commandant de Montravel, et me déclarant qu'en conséquence de ces diverses instructions vous vous croyez dans l'obligation de rejoindre immédiatement M. l'Amiral Guérin, à moins qu'une demande officielle de moi ne vienne vous autoriser à rester et à me suivre dans mes missions de Siam, Cambodge et Cochinchine.

«Veuillez recevoir tous mes remerciements pour cette obligeante communication; il ne saurait m'appartenir de commenter ces instructions en aucune façon, mais je dois cependant vous faire observer, M. le Commandant, qu'elles se trouvent entièrement modifiées par la signature du traité solennel de paix entre les puissances alliées et la Russie qui a eu lieu à Paris le 30 mars dernier.

«Je vous ferai remarquer encore que, bien que les services du *Marceau* et de son digne et bienveillant Commandant nous soient inappréciables pour

M. de Montigny au C^{te} Le Lieur de la Ville-sur-Arce.

approcher les côtes, franchir les barres et remonter les rivières, comme instrument de guerre, comme moyen de représentation ou même de défense, ce bâtiment ne saurait être mis en parallèle avec la puissante corvette que vous commandez, ni avec la *Capricieuse* que nous attendons. Or, l'intention bien formelle du Gouvernement de S. M. Impériale ayant été, même en pleine guerre, de donner à la mission de Siam une représentation au moins égale à celle d'Angleterre et d'Amérique, ce but serait entièrement manqué par votre départ.

«Je ne dois pas vous laisser ignorer, M. le Commandant, que j'ai ordre de faire intervenir la question religieuse dans le traité de Siam et d'y demander beaucoup plus que les puissances qui nous ont précédés, qu'ensuite je dois passer au Cambodge, et me rendre enfin en Cochinchine pour y exiger des garanties en faveur de nos missionnaires qui y sont cruellement persécutés, et y négocier, s'il y a lieu, un traité d'amitié, de commerce et de navigation.

«Que pour cette dernière négociation, la malle d'avril m'a apporté de nouveaux pleins pouvoirs de S. M. en date du 7 mars, et des instructions du 24 du même mois; que je suis donc officiellement dans l'obligation de me rendre dans ce pays inhospitalier et depuis bien des années en hostilité ouverte avec la France, hostilité qui n'a fait que s'accroître depuis l'affaire de M. l'Amiral Lapierre à Tourane, en 1848. Vous comprendrez donc que je ne puis y paraître qu'accompagné d'une manière très-imposante, non seulement pour y réussir dans mes négociations, mais encore pour y trouver sécurité.

«La négociation du traité avec la Cochinchine n'ayant été résolue par notre Gouvernement qu'en Mars dernier, il est naturel de penser qu'elle n'est pas arrivée à la connaissance de M. l'Amiral Guérin auquel je m'empresserai de la notifier par la première occasion.

«Ces causes réunies vous feront comprendre combien votre coopération me sera précieuse, et m'engagent, M. le Commandant, à vous inviter et au besoin vous requérir, dans l'intérêt du service de l'Etat, à vouloir bien rester à Singapour jusqu'à l'arrivée de la *Capricieuse* et à m'accompagner ensuite à Siam, au Cambodge et en Cochinchine.

«Je vous envoie, d'ailleurs, ci-joint, comme renseignement copie de ma dépêche à M. l'Amiral et extrait, en ce qui vous concerne, de ma dépêche à S. E. M. le Ministre des Affaires Etrangères.

«Recevez, etc.»

Sig. C. DE MONTIGNY.

D'autre part, M. de Montigny envoyait au Ministre des Affaires étrangères, les deux lettres qu'il avait adressées à l'Amiral Guérin, commandant la division navale de l'Indo-Chine, l'une d'Alexandrie le 19 mars, l'autre de Singapore le 12 juin, pour lui annoncer la réquisition qu'il avait adressée au Commandant du *Catinat*,

Alexandrie, le 19 mars 1856.

«Monsieur et cher Amiral,

M. de Montigny à M. l'Amiral Guérin.

«Vous avez sans doute appris par les dépêches de votre Département que S. M. a daigné, sur la proposition de S. E. M. le Ministre des Affaires étrangères, me nommer son Plénipotentiaire pour la négociation d'un traité d'Amitié, de Commerce, et de Navigation avec les Souverains de Siam.

«Lors de mon départ de France, S. E. M. le Ministre de la Marine, obligé de pourvoir aux nombreux besoins de la guerre d'Orient, n'a pu, malgré son désir et celui qui lui avait été plusieurs fois exprimé par son Collègue des Affaires étrangères, environner la mission, dont je suis chargé, d'un appareil assez imposant pour la mettre sur le même pied que celles de l'Angleterre et de l'Amérique.

«Mais aujourd'hui que le plein succès des conférences, qu'un premier armistice ne laissent presque plus de doutes sur une paix prochaine, l'état des choses a changé, et je n'hésite plus à venir avec une entière confiance faire un appel à vos sentiments bien connus de haute sollicitude pour tout ce qui concerne la dignité et l'honneur du service de l'Etat, et vous prier, M. et cher Amiral, de me mettre en état de représenter convenablement la France.

«Mes instructions me prescrivent de faire tous mes efforts pour négocier un traité religieux en outre de celui du commerce et de navigation; or, dans un pays où tout le succès des affaires repose sur l'appareil et le cérémonial extérieurs, si j'arrive moins bien accompagné que nos prédécesseurs, je réussirai très difficilement, et cependant le Gouvernement de S. M. ainsi que celui du Souverain Pontife désirent d'autant plus le succès d'un traité religieux à Siam, qu'ils y voient un très heureux et utile précédent pour le remaniement de notre traité avec la Chine, traité qui est sur le point d'expirer.

«Une autre mission qui n'est peut-être pas sans quelques dangers me rend encore plus nécessaire l'appui moral d'une force imposante: j'ai ordre après ma négociation à Siam de passer au Cambodge pour y arranger un petit différend sans importance, y prendre des missionnaires français interprètes des Cochinchinois, et me rendre ensuite en Cochinchine pour y faire comprendre par un langage très ferme et digne, sans cependant employer la menace, (notre état de guerre en Orient ne permettrait pas en ce moment d'entamer aucune expédition lointaine) tout le danger auquel le souverain de ce pays s'exposerait en continuant, ainsi qu'il le fait, à massacrer nos nationaux dans la personne de nos missionnaires.

«Je dois faire enfin tous mes efforts pour ramener le Gouvernement cochinchinois à une conduite et à des sentiments moins hostiles.

«Depuis la terrible exécution de M. l'Amiral Lapierre, jamais nous n'avons reparu en Cochinchine, et vous comprendrez, M. et cher Amiral, combien l'appui moral d'un couple de navires de guerre me sera indispensable non seulement

pour obtenir quelque succès dans ma tentative, mais encore pour n'être pas assassiné avec mes attachés et toute ma famille.

« Cette dernière et courte mission terminée, je remonterai à Chang-hai reprendre mon service, et vous remercier du secours que je vous devrai.

« La corvette, la *Capricieuse*, qui a quitté Toulon le 16 janvier dernier, ne peut selon tous les calculs, par suite de ses relâches, être rendue à Singapour avant le 15 ou le 30 juin prochain; comme e'lle porte les présents de S. M. aux rois de Siam avec mes propres approvisionnements, je ne puis rien entreprendre avant son arrivée, et, désirant éviter l'énorme dépense d'un séjour prolongé dans cette colonie anglaise, je n'y arriverai moi-même que vers la fin de Mai.

« Les deux derniers points de ma mission n'ayant pas été mentionnés dans votre dépêche du Département de la Marine, j'ai cru devoir vous en donner connaissance dans cette communication toute officieuse et cet appel à votre bienveillance personnelle.

Veuillez, etc. »

(Sig.) C. DE MONTIGNY.

Singapour, le 12 juin 1856.

M. de Montigny à l'Amiral Guérin.

Monsieur l'Amiral,

« J'ai l'honneur de vous confirmer mon appel officieux du 19 mars dernier d'Alexandrie à vos sentiments de bienveillance et de haute dignité pour le service de l'Etat.

« J'ai appris, en arrivant à Singapour, le 17 Mai, que la *Constantine* et le brig le *Nisus*, désignés par vous pour m'accompagner à Siam, étaient partis vers la fin d'Avril, et je n'y ai trouvé que le *Marceau*.

« Je vous remercie vivement de l'intérêt que vous voulez bien attacher au succès des missions dont je suis chargé. Avec ces deux bâtiments de guerre et le *Marceau*, la France eut été effectivement très dignement représentée à Siam; mais, bien que je déplore la perte de la précieuse coopération de M. le Commandant de Montravel, je crois cependant, M. l'Amiral, que ces deux navires obligés par la mousson de rentrer en France n'eussent pu me seconder d'une façon suffisante.

« Permettez moi, en effet, de vous faire observer qu'obligé d'attendre l'arrivée de la *Capricieuse*, qui porte les présents de S. M. et mes approvisionnements, je n'eusse pu rien entreprendre sans elle, et que, le renversement de la mousson arrivant, la *Constantine* et le *Nisus* se trouvaient naturellement forcés de partir.

« Depuis ma lettre du 19 mars, l'importance de mes missions se trouve augmentée par la réception de pleins pouvoirs de S. M. l'Empereur, pour négocier un traité solennel d'amitié, de commerce, et de navigation avec le souverain de la Cochinchine. S. E. M. le Ministre des Affaires étrangères m'apprend,

en outre, que cet envoi de nouveaux pouvoirs a été provoqué par le Gouvernement Anglais qui est lui-même décidé à tenter une pareille négociation en Cochinchine.

«Or, ne pouvant paraître dans ce dernier pays qu'avec une force imposante pour y trouver sécurité, je me vois dans la nécessité de vous demander, Monsieur l'Amiral, le secours du *Catinat* et de la corvette la *Capricieuse*, qui ne seront pas de trop avec le *Marceau* pour environner nos missions à Siam, au Cambodge, et en Cochinchine d'un appareil digne de la France.

«Le *Catinat* est arrivé à Singapour le 28 Mai dernier, et son Commandant M. le C^{te} Le Lieur de la Ville-sur-Arce m'a écrit, le 7 courant, pour m'annoncer qu'il se trouvait, par ses instructions, contraint à vous rejoindre immédiatement, M. l'Amiral, à moins qu'une demande officielle ne vint l'autoriser à attendre.

«Dans de telles circonstances, et devant la gravité des obligations que mes devoirs m'imposent, j'ai cru nécessaire, et j'ose espérer que vous approuverez cette démarche, d'envoyer à M. le Commandant Le Lieur l'invitation officielle de rester. Je m'empresse d'en rendre compte à mon Département, auquel j'ai déjà écrit par la malle du 18 mars pour lui apprendre le départ de la *Constantine* et du *Nisus*, et la nécessité absolue de remplacer ces deux bâtiments par la *Capricieuse* et le *Catinat*.

Plein de confiance, etc.»

Sig. C. DE MONTIGNY.

P. S.

Singapour, ce 18 juin 1856.

Monsieur l'Amiral,

«J'ai l'honneur de vous annoncer l'arrivée de la *Capricieuse* dans ce port le 15 courant; ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans ma précédente dépêche je me suis empressé d'adresser à M. le Comt. COLLIER qui m'avait déclaré ne pouvoir rester en conséquence de ses instructions, dont il m'a donné connaissance, une réquisition officielle dans l'intérêt du service de l'Etat de m'accompagner à Siam et en Cochinchine.

«Je donne connaissance de cet acte au Gouvernement, et j'ose espérer que vous voudrez bien l'approuver, M. l'Amiral, et comprendre qu'il m'était impossible avec les dix canons du *Catinat* et du *Marceau*, d'aller en Siam et en Cochinchine. Nos relations dans ce dernier pays n'étant rien moins que pacifiques.

Espérant, etc., etc.»

Sig. C. DE MONTIGNY.

Comme nous venons de le voir, la *Capricieuse* était enfin arrivée à Singapore dans la matinée du 15 juin et Montigny annonce cet heureux évènement qui coïncide avec la naissance du Prince Impérial.

Singapour, le 17 juin 1856.

M de Montigny
au Ministre
des Affaires
étrangères.

Monsieur le Ministre,

«J'ai l'honneur de vous annoncer que la corvette de S. M. la *Capricieuse* est arrivée à Singapour dans la matinée du 15 courant.

«J'ai trouvé dans M. COLLIER, capitaine de vaisseau, qui la commande, toutes les qualités d'un de nos officiers les plus distingués jointes à l'urbanité et à la bienveillance de caractère que l'on est si heureux de rencontrer dans un collaborateur obligé.

«Je me suis donc pressé, après avoir pris connaissance de ses instructions, datées de Paris, de Novembre, et de Chine, de Février, et par conséquent entièrement modifiées par le rétablissement de la paix, de lui envoyer une réquisition officielle, pour m'accompagner dans les missions que je dois à votre haute bienveillance.

«Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint copie de ma dépêche à M. le Commandant Collier; la lecture de cette pièce prouvera, j'ose l'espérer, à V. E., qu'il m'était impossible d'entreprendre les missions de Siam et de Cochinchine avec le seul secours du *Catinal* et du *Marceau*, ces deux bâtiments réunis ne comptant que dix canons.

«Cet officier commandant, en apprenant, à son arrivée, la naissance du Prince Impérial a naturellement désiré s'associer à ce grand événement; il a donc, par un ordre du jour plein de dignité et de chaleureux patriotisme annoncé aux Commandants et États-majors de sa subdivision qu'un *Te Deum* en actions de grâces serait chanté, à bord de la *Capricieuse*, aujourd'hui 17 juin, à dix heures et demie, que les bâtiments français seraient pavoisés, et que trois salves seraient tirées par le vaisseau commandant, savoir 21 coups à huit heures du matin, 101 coups à midi et 21 au coucher du soleil.

«Je viens d'assister à cette fête vraiment nationale et qui, par sa spontanéité et la manière pleine de noblesse avec laquelle M. le Commandant Collier a su la diriger, a dû causer une favorable et profonde impression dans cette colonie anglaise.

«J'ai le plaisir d'annoncer à V. E., que l'autorité anglaise s'est empressée de participer à cette démonstration de *loyalty*, et que M. le Gouverneur des Détroits, après avoir fait arborer les couleurs françaises en tête de son grand mât de pavillon a répondu aux salves des bâtiments de guerre français, par une salve royale qui a été bientôt suivie par une autre tirée de la frégate anglaise le *Spartan*; et que, pendant toute la journée, les bâtiments de guerre anglais ont été pavoisés.

«Cette marque de courtoisie, après celles déjà très complètes données par les autorités anglaises de ce pays à l'occasion du *Te Deum* chanté à l'Eglise catholique du Bon Pasteur de Singapour, par les soins empressés et très louables

de M. Rey, gérant du Consulat de France, prouve un sincère désir de leur part de témoigner de leur sympathie envers la France.

J'ai l'honneur, etc.

C. DE MONTIGNY.

Le lendemain de l'arrivée de la *Capricieuse*, Montigny adressait au Commandant COLLIER une réquisition pour l'accompagner au Siam, au Cambodge et en Cochinchine.

Singapour, le 16 juin 1856.

Monsieur le Commandant,

Après avoir pris une connaissance minutieuse des instructions que vous avez bien voulu me communiquer, je vous ferai observer, comme à M. le Commandant du *Catinat*, que le rétablissement de la paix les a entièrement modifiées et a rendu beaucoup moins urgente votre présence dans le Nord de la Chine.

M. de Montigny au Commandant Collier.

En conséquence, et votre secours m'étant indispensable pour remplir les missions que Sa Majesté m'a confiées, les vapeurs le *Catinat* et le *Marceau* ne pouvant, par suite de leur trop faible armement, représenter convenablement une puissance maritime de premier ordre, ni même m'offrir une protection suffisante en Cochinchine; je vous invite et au besoin vous requiers, dans l'intérêt du service de l'Etat, de m'accompagner à Siam, au Cambodge et en Cochinchine.

Veillez me permettre, d'ailleurs, M. le Commandant, de me féliciter d'une circonstance qui va me procurer l'utile concours et la coopération d'un officier aussi distingué et expérimenté.

Je donnerai, par la malle de ce mois, connaissance au Gouvernement de S. M. et à M. l'Amiral Guérin de la réquisition officielle que je vous adresse par ces présentes.

Veillez, etc.

Sig. C. DE MONTIGNY.

Le Commandant COLLIER répondit à la réquisition de M. de Montigny par la lettre suivante:

Corvette la *Capricieuse*, Singapour, le 20 juin.

Monsieur le Ministre Plénipotentiaire.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 16 courant.

Je vous remercie de l'aimable obligeance avec laquelle vous avez employé la réquisition, pour mettre ma responsabilité à l'abri; mais les instructions,

Le Commandant Collier à M. de Montigny.

la correspondance que vous avez eu la bonté de me communiquer, m'ont fait sentir trop vivement l'intérêt qui se rattache à votre mission pour que je ne considère comme un devoir l'appui de tous les moyens dont je dispose. Comptez donc, Monsieur le Ministre, sur un concours aussi loyal que consciencieux de ma part.

Je garde le *Catinat* et le *Marceau* : j'ai rendu compte à S. E. le Ministre de la Marine, et à l'Amiral Guérin des modifications que j'ai apportées à leurs ordres, et je ne doute pas de leur approbation quand ils en connaîtront le motif.

.

(Sig.) J. COLLIER.

(à suivre.)

SENG-HOUEI

僧會

† 280 p. C.

PAR

EDOUARD CHAVANNES.



Seng-houei a traduit en Chinois vers le milieu du troisième siècle de notre ère deux recueils de contes bouddhiques ¹⁾ et il est un de ceux qui, les premiers, ont répandu en Extrême-Orient le folklore de l'Inde. Il mérite d'être mieux connu que par la brève notice de Bunyiu Nanjio (*Catalogue* . . . , Appendix II, n° 24); je publie donc intégralement ci-dessous la biographie de *Seng-houei* telle qu'on la trouve dans le *Kao seng tchouan* rédigé en 519 par *Houei-kiao* (Tripitaka de Tôkyô, vol. XXXV, fasc. 2, p. 3 r° — v°) ²⁾.

Biographie de Seng-houei.

Le Sogdien *Seng-houei* 康僧會 avait pour ancêtres des gens originaires du *K'ang-kiu* 康居 (Sogdiane) ³⁾ qui, depuis plusieurs

1) Voyez Bunyiu Nanjio, *Catalogue* . . . , N°s 143 et 1359. La traduction française de ces deux ouvrages paraîtra prochainement.

2) On trouvera d'autres biographies de *Seng-houei*, les unes parallèles à celle-ci, les autres différentes, dans le *Tch'ou san ts'ang ki tsi* (vers 520 p. C.; Trip. XXXVIII, 1, p. 78 r — v°), dans le *Li tai san pao ki* (597 p. C.; Trip., XXXV, 6, p. 38 r° — v°), dans le *Ta T'ang nei tien lou* (662 p. C.; Trip., XXXVIII, 2, p. 44 v° — 45 r°), dans le *Kou kin yi king t'ou ki* (vers 664 p. C.; Trip., XXXVIII, 3, p. 71 v° — 72 r°), dans le *K'ai yuan che kiao lou* (730 p. C.; Trip., XXXVIII, 4, p. 12 r° — v°), dans le *Tch'eng yuan sin ting che kiao mou lou* (800 p. C.; Trip., XXXVIII, 6, p. 13 r° — v°).

3) Le *Kou kin yi king t'ou ki* (vers 664 p. C.; Trip., XXXVIII, 3, p. 71 v°) est seul à dire que *Seng-houei* était le fils aîné du grand conseiller du royaume de *K'ang-kin*

générations, s'étaient établis dans le *T'ien-tchou* 天竺 (Inde). Son père ¹⁾ se transporta dans le *Kiao-tche* 交趾 (Tonkin) pour y faire le commerce. Quand (*Seng-houei*) eut une dizaine d'années, son père et sa mère moururent tous deux; après avoir porté le deuil avec une extrême piété filiale, il sortit du monde. Il se conduisait en faisant tous ses efforts et atteignait à une grande élévation. C'était un homme éminent et distingué qui était instruit et compréhensif; son caractère d'une parfaite sincérité se plaisait à l'étude; il avait expliqué d'une manière claire les trois Recueils (le Tripitaka); il avait examiné d'une manière étendue les six livres classiques; les textes astronomiques et les ouvrages non canoniques, il en avait embrassé et parcouru un grand nombre; il était habile dans les choses qui sont l'axe et le moteur (de la science du gouvernement); il était doué d'un grand talent littéraire.

En ce temps, *Souen K'iuân* 孫權 ²⁾ (229—252 p. C.) régnait déjà sur le territoire à gauche du *Kiang* 江左 ³⁾, mais la religion bouddhique n'avait pas encore cours (dans ce pays). Auparavant, un upāsaka, le (*Yue-*) *tche K'ien* 優婆塞支謙 ⁴⁾ dont l'appellation était *Kong-ming* 恭明, qui avait aussi le nom personnel de *Yue* 越, et qui était un *Yue-tche* 月支 (Indoscythe) d'origine, était venu parcourir le territoire des *Han* 漢; précédemment, sous

康居國大丞相之長子. Mais cette indication doit être fautive, puisque nous lisons plus loin que la famille de *Seng-houei* était établie depuis plusieurs générations en Inde.

1) Le *K'ang-kiu* est la région où se trouve Samarkand.

2) *Souen K'iuân*, qui avait d'abord été un général au service du dernier empereur de la dynastie des *Han* orientaux, se fit reconnaître en 221 p. C. le titre de marquis de *Wou*, puis, en 222, celui de roi de *Wou*; enfin, en 229 il se déclara indépendant et le royaume de *Wou* 吳 fut alors l'un des Trois royaumes entre lesquels fut partagée la Chine. La capitale du pays de *Wou* était *Kien-ye* 建業 (Nanking ou *Kiang-ning fou*). *Souen K'iuân* est connu dans l'histoire sous le nom de *Ta ti* de *Wou* 吳大帝.

3) Le territoire à gauche ou à l'Est du *Kiang* 江左 ou 江東 désigne toute la région du cours inférieur du *Yang tseu*.

4) Voyez la notice du *Catalogue* de Banyiu Nanjio, App. II, n° 18.

les règnes des empereur *Houan* 桓 (147—167 p. C.) et *Ling* 靈 (168—189 p. C.) de (la dynastie) *Han* 漢, il y avait eu le (*Yue-*) *tche Tch'en* 支讖¹⁾, qui fit des traductions de plusieurs livres saints; (puis) il y avait eu le (*Yue-*) *tche Leang* 支亮, dont l'appellation était *Ki-ming* 紀明, qui avait dû son instruction à *Tch'en* 讖; *K'ien* 謙, à son tour, avait reçu l'héritage de *Leang* 亮²⁾. (*K'ien* 謙) avait vu un très grand nombre de textes des livres saints et il n'était aucun d'eux qu'il n'eût parfaitement approfondi; il était fort versé dans les arts et les sciences laïques; il avait étudié toutes les écritures étrangères et comprenait les langues de six royaumes; c'était un homme mince et long, noir et maigre; dans ses yeux, le blanc dominait et l'iris était jaune; les gens de ce temps avaient ce dicton: «L'honorable (*Yue-*) *tche* 支 a le centre des yeux jaune; bien que son corps soit maigre, il est un sac de savoir». Lors des troubles qui éclatèrent à la fin du règne de l'empereur *Hien* 獻 (190—220 p. C.), de la dynastie *Han*, (*K'ien* 謙) se réfugia dans le pays de *Wou* 吳. *Souen K'iu*an 孫權 entendit parler de ses capacités et de son intelligence et le manda en sa présence; comme (*K'ien*) lui avait plu, il lui donna le titre de *po-tche* 博士 et le nomma précepteur de l'héritier présomptif; (*K'ien* 謙) joignit tous ses efforts à ceux d'autres hommes tels que *Wei Yao* 韋曜³⁾ pour faire œuvre droite et profitable; mais comme, par sa naissance, il était originaire d'un pays étranger, le *Mémoire* sur le pays de *Wou* 吳志⁴⁾, pour cette raison, ne

1) Son nom complet est: le (*Yue-*) *tche Leou-kia-tch'en* 支婁迦讖; les traductions qu'il fit, à *Lo-yang*, datent des années 164 à 186 p. C.; voyez la notice du *Catalogue* de Nanjio, App. II, n° 3.

2) On voit par ce passage le rôle important joué par les *Yue-tche* ou Indoscythes dans la propagation du Bouddhisme en Chine.

3) Sur *Wei Yao*, qui mourut en 273 p. C., voyez le dernier chapitre de la section *Wou tche* 吳志 du *San kouo tche* 三國志, et Giles, *Biographical Dictionary*, n° 2297.

4) *K'ien* n'est en effet pas mentionné dans la section *Wou tche* du *San kouo tche*.

le mentionne pas. *K'ien* 謙, considérant que, bien que la grande religion fût répandue, les livres saints étaient pour la plupart en langue de l'Inde et n'avaient point encore été traduits, et que lui-même était merveilleusement versé dans la connaissance des langues, rassembla une multitude de textes qu'il traduisit en Chinois. Depuis la première année *houang-wou* (222 p. C.) de la chronologie du royaume de *Wou* 吳, jusqu'au milieu de la période *kien-hing* (252–253 p. C.), il publia en tout 49 livres saints, tels que le *Wei-mo* 維摩 (*Vimalakīrti nirdeṣa*; B. N., n° 147), le *Ta p'an ni houan* 大般泥洹 (*Mahāparinirvāṇa sūtra*), le *Fa kiu* 法句 (*Dharmapada sūtra*?; B. N., n° 1365). le *Jouei ying pen k'i* 瑞應本起 (B. N., n° 665), etc. Il en atteignit minutieusement le sens sacré; son style fut plein d'élégance. En outre, en suivant le *pen k'i* qui se trouve dans l'*Amitāyus* 無量壽中本起 (B. N., n° 26), il composa en transcription du sanscrit trois pièces intitulées Phrases coordonnées du Bodhisattva 菩薩連句. En même temps il commenta le *Leao pen cheng sseu king* 了本生死經¹⁾ et autres (livres). Tous ces ouvrages ont cours dans le monde.

En ce temps, le territoire de *Wou* 吳 venait d'être pénétré par la grande Loi, mais la conversion efficace n'y était pas encore complète. *Seng-houei* 僧會 voulut faire que la sagesse fût excitée dans le pays à gauche du *Kiang* 江左 et qu'on y élevât en grand nombre des stūpas et des temples; il prit donc en main le bâton du pèlerin et se dirigea vers l'Est.²⁾ En la dixième année *tch'e-*

1) Cet ouvrage est mentionné dans le *k'ai yuan che kiao lou* (Trip. de Tōkyō, vol. XXXVIII, fasc. 4, p. 10 r° — v°).

2) Nous n'avons point lieu d'être surpris que *Seng-houei* soit venu du Tonkin à la cour de *Souen K'iu'an*. Nous savons en effet que, en 226 p. C., un marchand de *Ta Ts'in* (l'Orient romain), nommé *Ts'in-louen* 秦論, arriva au *Kiao-tche* (Tonkin) et fut aussitôt envoyé à *Souen K'iu'an* par le préfet du *Kiao-tche* (cf. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 103). D'autre part, en 243 p. C., le roi du *Fou-nan* (bassin inférieur du Mékong), *Fan-tchan* 范旃, dépêcha une ambassade à *Souen K'iu'an* (*San kouo tche*, chap. XLVII, p. 12 v°); à la suite de cet événement eut lieu la fameuse ambassade des Chinois *K'ang T'ai*

wou (247 p. C.) (de la chronologie) de *Wou* 吳, il parvint pour la première fois à *Kien-ye* 建業 (Nanking) et s'y construisit une hutte de chaume (parnaçala); il disposa des statues et pratiqua la sagesse. C'était alors la première fois que, dans le pays de *Wou* 吳, on voyait un çramaṇa; comme on ne considérait que son extérieur et qu'on n'arrivait point à comprendre sa doctrine, on le soupçonna d'affecter l'étrangeté. Un fonctionnaire adressa un rapport au trône pour dire: «Un homme (venu du pays des) *Hou* 胡 est entré dans notre territoire; il se prétend çramaṇa; sa figure et son costume différent de l'ordinaire; c'est là une affaire au sujet de laquelle il faut procéder à une enquête». (*Souen*) *K'iuan* 權 dit: «Autrefois, lorsque l'empereur *Ming* 明 (58—75 p. C.), de la dynastie *Han*, vit en songe un dieu, le nom (de ce dieu) était Buddha; le culte de cet homme ne serait-il pas un vestige (de cette divinité)?» Il manda (*Seng-*) *houei* pour l'interroger sur les preuves miraculeuses (qu'il pouvait apporter à l'appui de ses assertions). (*Seng-*) *houei* dit: «Il y a déjà plus de mille ans que le Tathāgata s'est éloigné; or les os qu'il a laissés comme reliques ont un éclat divin qui est sans limites; autrefois le roi Açoka 阿育王 éleva des stûpas au nombre de quatre-vingt quatre mille; en effet, l'érection des stûpas et des temples sert à signaler ce qui est resté (du Buddha) après sa mort.» (*Souen*) *K'iuan*, pensant que (*Seng-houei*) exagérait, lui dit: «Si vous pouvez obtenir une relique, il faudra qu'on lui élève un stûpa; mais si vous avez dit des paroles vides et fausses, il y a dans ce royaume des châtiments immuables.» (*Seng-*) *houei*

康泰 et *Tchow Ying* 朱應 au *Fou-nan*. Enfin, antérieurement à l'arrivée de ces deux ambassadeurs, *Fan Tchan*, roi du *Fou-nan*, avait chargé un de ses parents nommé *Sou-wou* 蘇物 d'une mission en Inde (cf. Pelliot, dans BEFFÉO, t. III, p. 271, 275—279, 303 et 430). Tous ces faits nous attestent les relations qui existaient alors entre l'Inde, l'Indo-Chine et le royaume Chinois de *Wou*; aussi n'y a-t-il rien d'extraordinaire à ce que ce soit à cette époque précisément qu'un religieux bouddhique originaire de l'Inde soit arrivé à Nanking en venant du Tonkin où il avait été amené par son père.

demanda un délai de sept jours; il dit alors à ses adhérents: «C'est de la seule entreprise présente que dépend le succès ou l'échec de la religion. Si maintenant nous ne déployons pas toute notre sincérité, que pourrions-nous atteindre plus tard?» Tous ensemble ils se purifièrent et jeûnèrent dans la retraite; ayant placé un flacon en cuivre sur un tabouret, ils brûlèrent des parfums et firent des prières avec adoration; quand le terme de sept jours fut arrivé, il n'y avait eu que silence et rien n'avait répondu (à leur attente); ils demandèrent une prolongation d'une seconde période de sept jours et il en fut encore de même. (*Souen*) *K'iu*an dit: «Tout cela n'est que tromperie; je vais vous faire subir le châtement.» (*Seng-*) *houei* pria qu'on lui accordât encore une troisième période de sept jours et (*Souen*) *K'iu*an la lui accorda par faveur spéciale. (*Seng-*) *houei* dit à ses coreligionnaires: «Confucius a tenu ce propos: Puisque le roi *Wen* est mort, sa perfection n'est-elle pas en moi, cet homme? ¹⁾ Le miracle religieux aurait dû se produire; mais nous n'avons pas su émouvoir (la divinité); qu'est-il besoin d'avoir recours aux lois du roi? il nous faut par serment nous engager à mourir au terme fixé.» Le soir du septième jour de la troisième période, ils n'avaient encore rien vu et il n'y avait aucun d'eux qui ne fût frappé de frayeur; quand on entra dans la cinquième veille (de 3 à 5 heures du matin), ils entendirent soudain dans le flacon ²⁾ un bruit qui résonnait comme du jade; (*Seng-*) *houei* alla regarder et trouva en effet une relique. Quand le matin fut venu, il la présenta à (*Souen*) *K'iu*an; toute la cour se rassembla pour la voir; un éclat de cinq couleurs brillait au sommet du flacon; (*Souen*) *K'iu*an prit lui-même le flacon et en versa (le contenu) sur un plat de cuivre; à l'endroit sur lequel fut précipitée la relique, le plat fut brisé et réduit en miettes; (*Souen*) *K'iu*an fut

1) Cf. *Sseu-ma Ts'ien*, trad. fr., t. v. p. 333.

2) Le flacon dans lequel la relique devait apparaître miraculeusement.

saisi de respect et se leva plein d'étonnement en s'écriant: «C'est là un phénomène heureux comme il s'en produit rarement!» (*Seng-*) *houei* s'avança et lui dit: «Comment la puissance surnaturelle de la relique ne se manifesterait-elle que par un éclat? Même un feu dévorant ne pourrait la brûler; même un pilon dur comme le diamant ne pourrait la broyer.» (*Souen*) *K'iuân* ordonna qu'on la mît à l'épreuve et (*Seng-*) *houei* prononça alors ce vœu: «Comme le nuage de la Loi vient à peine de nous couvrir et que tous les êtres attendent avec espoir son action bienfaisante, je souhaite qu'il fasse descendre une marque divine pour montrer à tous son merveilleux prestige.» On plaça donc la relique entre une enclume et un marteau de fer et on fit frapper un coup par un homme vigoureux; en ce moment, l'enclume et le marteau reçurent tous deux une impression concave tandis que la relique n'avait aucun mal. (*Souen*) *K'iuân* fut très surpris et s'avoua vaincu; il fit aussitôt élever un stūpa pour la relique; comme c'était là le premier temple bouddhique, ou l'appela le temple *Kien-tch'ou* 建初寺 (temple du début) ¹⁾, et on nomma l'endroit (où il se trouvait) quartier du *Fo-t'o* (c.-à-d. du stūpa) 佛陀里. A partir de cet événement, la grande Loi fut florissante dans la région à gauche du *Kiang*.

Puis, quand *Souen Hao* (264—280 p. C.) exerça le gouvernement, il rendit des ordres fort sévères pour supprimer les sacrifices illégaux; (ces ordres) atteignirent aussi le temple bouddhique qu'il voulait détruire en même temps. (*Souen*) *Hao* dit: «Quelle est l'origine (de cette religion)? Si ses enseignements sont vrais et corrects et s'ils s'accordent avec les règles saintes, je conserverai et honorerai cette doctrine; mais s'ils ne sont pas sincères, je brûlerai tout ce qui s'y rapporte.» Ses ministres lui dirent d'une voix unanime:

1) Ce temple, qui fut construit peu après 247 p. C., devint plus tard le temple *Pao ngen* 報恩寺 dans l'enceinte duquel fut édifiée la célèbre Tour de porcelaine (cf. le P. Gaillard, *Nankin, Aperçu historique et géographique*, p. 38 et p. 103, n. 1).

«La puissance redoutable du Buddha n'est pas comme celle des autres divinités; le Sogdien (*Seng-*) *houei* fit se produire un prodige et c'est alors que le grand souverain ¹⁾ fonda un temple; si maintenant on le détruit inconsidérément, il est à craindre que peut-être on ne s'en repente plus tard.» (*Souen*) *Hao* chargea *Tchang Yu* 張昱 de se rendre dans le temple pour interroger (*Seng-*) *houei*; (ce *Tchang*) *Yu* était fort habile à discuter; il posa des questions embarrassantes dans tous les sens; (*Seng-*) *houei* lui répondit d'une manière ingénieuse et qui allait droit au but; la pointe acérée de ses raisonnements se montra; depuis le matin jusqu'au soir, (*Tchang*) *Yu* ne parvint pas à le vaincre. Quand il se retira, (*Seng-*) *houei* l'accompagna jusqu'à la porte; or, à côté du temple, il y avait des gens qui célébraient un culte illégal ²⁾; (*Tchang*) *Yu* dit: «Puisque votre doctrine profonde et transformatrice est digne de foi, pourquoi ces gens qui sont tout près de vous ne se convertissent-ils pas?» (*Seng-*) *houei* répliqua: «Quand le tonnerre ébranle les montagnes, les sourds ne l'entendent pas. Ce n'est pas cependant que le son soit faible. (De même,) ce qui vraiment est raisonnable et intelligible, même à dix mille li de distance on y répond dans l'espace (comme l'écho répond au son); mais si on y oppose des obstacles, alors on n'a plus (envers cette doctrine) qu'une animosité comparable à celle des gens de *Tch'ou* 楚 envers les gens de *Yue* 越".³⁾

1) 大皇; Ce terme désigne *Souen K'iu'an*, nommé aussi *Ta ti* 大帝.

2) Peut-être s'agissait-il d'un temple taoïste: nous savons en effet que, lorsque *Souen K'iu'an* autorisa la construction du temple bouddhique *Kien-tch'ou sseu* en faveur de *Seng-houi*, il laissa en même temps élever le temple taoïste *Tong-yuan kouan* 洞元觀 pour le Taoïste *Ko Yuan* 葛元 (cf. le P. Gaillard, *Nankin, Aperçu historique et géographique* p. 39 et p. 103, n. 1). Il est à remarquer cependant que le *Tong-yuan kouan* était à une assez grande distance au S E du *Kien-tch'ou sseu*; ce n'est donc pas ce temple auquel il est fait allusion ici; mais un autre sanctuaire taoïste pouvait avoir été édifié à côté du *Kien-tch'ou sseu*.

3) En 333 av. J.-C., le roi de *Tch'ou* 楚 anéantit le royaume de *Yue* 越 et ce fut ainsi que prit fin une longue et mémorable rivalité (cf. *Sseu-ma Ts'ien*, trad. fr., t. IV, p. 434—439).

Quand (*Tchang*) *Yu* fut revenu (auprès de l'empereur), il dit en soupirant: «(*Seng*-) *houei* a des capacités et une intelligence que moi, votre sujet, je ne puis sonder. Je désire que votre regard impérial examine (cet homme).”

(*Souen*) *Hao* fit une grande réunion de tous les sages de sa cour et envoya chercher (*Seng*-) *houei* avec un cheval et un char; quand (*Seng*-) *houei* se fut assis, (*Souen*) *Hao* lui demanda: «Ce que met en lumière la religion bouddhiques c'est la rétribution du bien et du mal; (ce que met en lumière la doctrine des lettrés, c'est la piété filiale et l'affection) ¹⁾; qui est dans le vrai?» (*Seng*-) *houei* répondit: «Quand un prince éclairé enseigne au monde les principes de la piété filiale et de l'affection, alors le corbeau rouge accourt en voltigeant ²⁾ et les vieillards apparaissent ³⁾; quand la vertu bienfaisante nourrit les êtres, alors les sources d'ambrosie jaillissent et les céréales à double épi ⁴⁾ se produisent. Quand on fait le bien, il y a d'heureux présages; et quand on fait le mal, il y a de même (une rétribution), et c'est pourquoi celui qui fait le mal en secret, les démons le prennent et le punissent, celui qui fait le mal ouvertement, les hommes le prennent et le punissent. Le *Yi king* dit: Celui qui accumule les bonnes actions a du bonheur de reste. ⁵⁾ Le *Che king* loue celui qui recherche le bonheur par

1) J'ajoute cette phrase qui est sous-entendue, comme le montre la suite du récit, et qui montre exactement comment *Souen Hao* institua le débat sur la valeur comparative du Bouddhisme et du Confucéisme.

2) Allusion à un prodige qui se produisit au moment où le roi *Wou*, fondateur de la dynastie des *Tcheou*, marchait contre le dernier souverain de la dynastie *Yin*; cf. *Sseu-ma Tsien*, trad. fr., t. I, p. 226, n. 2.

3) Au temps de l'empereur *Yao* apparurent cinq vieillards 五老 qui étaient les génies des cinq planètes; cf. Commentaire du *Tchou chou ki nien*, ap. Legge, *Chinese Classics*, vol. III, Proleg., p. 113.

4) Le plus ancien exemple de ce phénomène de bon augure souvent mentionné dans l'histoire de Chine se rapporte à l'époque du duc de *Tcheou*; cf. *Sseu-ma Ts'ien*, trad. fr., t. IV, p. 94.

5) La phrase complète dans le *Yi king* est 積善之家必有余慶.

des actions non obliques. ¹⁾ Bien que ce soient là des maximes de la doctrine des lettrés, ce sont les enseignements mêmes que met en lumière le Bouddhisme.» (*Souen*) *Hao* répliqua: «S'il en est ainsi, le duc de *Tcheou* et Confucius ²⁾ ont déjà mis en lumière (cette doctrine); qu'est-il donc besoin de la religion bouddhique?» (*Seng*)-*houei* répondit: «Le duc de *Tcheou* et Confucius n'ont fait que montrer brièvement les principes les plus immédiats; mais, quant à la religion bouddhique, elle épuise complètement ce qu'il y a de plus profond et de plus subtil. C'est ainsi qu'elle dit que, pour ceux qui font le mal, il y a les peines durables des enfers, et que, pour ceux qui font le bien, il y a les joies éternelles des palais célestes; en montrant cela pour exhorter (au bien) et détourner (du mal), n'a-t-elle pas aussi un grand mérite?» (*Souen*) *Hao* ne sut alors comment réfuter ces arguments.

Bien que (*Souen*) *Hao* eût entendu la vraie doctrine, son naturel borné et violent l'empêchait de dominer sa méchanceté. A quelque temps de là, il chargea des soldats de ses gardes du corps d'entrer dans le palais postérieur ³⁾ pour y arranger les jardins; (ces soldats) trouvèrent dans la terre une statue d'or haute de plusieurs pieds et en informèrent (*Souen*) *Hao*; celui-ci la fit mettre dans un endroit infect où on l'arrosait d'ordures; il s'en moqua par manière d'amusement avec ses ministres assemblés; mais, peu après, tout son corps devint très enflé; c'étaient surtout ses parties génitales qui le faisaient souffrir; ses cris allaient jusqu'au ciel. Le *t'ai-che* (grand astrologue), après avoir consulté les sorts, déclara que cela arrivait parce qu'il avait offensé une grande divinité. On offrit alors des sacrifices dans tous les temples mais il ne guérissait

1) Voyez le dernier vers de l'ode 5 dans la première décade du *Ta ya*.

2) Le duc de *Tcheou* et Confucius représentent l'école des lettrés.

3) Le palais postérieur est le harem; c'était donc quelqu'une des femmes de *Souen Hao* qui devait, parce qu'elle était bouddhiste, avoir introduit la statue dont il va être question.

point. Parmi ses femmes, il y en avait une qui, auparavant, avait pratiqué la religion bouddhique; elle interrogea donc (l'empereur) en lui disant: «Votre Majesté n'irait-elle pas dans un temple du Buddha pour y chercher le bonheur?» (*Souen*) *Hao* releva la tête et lui demanda: «Le dieu Buddha est-il grand?» «Le Buddha, répondit-elle, est un grand dieu.» (*Souen*) *Hao* comprit alors (la cause de son mal) et raconta tout ce qui s'était passé. La femme alla chercher la statue et la plaça au haut de la salle du palais; elle la lava plusieurs dizaines de fois avec de l'eau parfumée; elle brûla des parfums en exprimant sa repentance; (*Souen*) *Hao* prosternait sa tête sur son oreiller et avouait lui-même ses fautes; au bout d'un moment, ses souffrances diminuèrent; il envoya un messenger au temple pour s'informer auprès des religieux et demander à (*Seng*-) *houei* de lui exposer la Loi. Quand (*Seng*-) *houei* entra à la suite (du messenger), (*Souen*) *Hao* l'interrogea minutieusement sur les motifs des peines et des récompenses; (*Seng*-) *houei* lui fit un exposé fort net; ses explications furent extrêmement parfaites et importantes; (*Souen*) *Hao* était déjà auparavant capable et intelligent; il fut fort content et demanda à voir (le code des) défenses des *grāmanas*; (*Seng*-) *houei*, considérant que le texte des défenses était secret et ne devait pas être divulgué à la légère, choisit alors cent trente cinq vœux que (le Buddha) avait faits au cours de ses existences antérieures ¹⁾ et il les répartit entre deux cent cinquante cas ²⁾, (pour montrer que), en marche ou immobile, debout ou couché, il faisait toujours des vœux pour tous les êtres vivants; (*Souen*) *Hao*, voyant que ces vœux compâtissants se répandaient sur tout l'univers, redoubla

1) Je suppose que les mots 本業 désignent les actes accomplis par le Buddha dans ses existences antérieures 本生.

2) C'est l'ouvrage indiqué dans les catalogues tels que le *K'ai-yuan che kiao lou* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 12 r°) sous le titre de 菩薩二百五十法經 en 1 chapitre.

de bons sentiments; il reçut aussitôt de (*Seng-*) *houei* les cinq défenses. Au bout d'une dizaine de jours, il fut guéri de sa maladie; alors il répara et orna la résidence de (*Seng-*) *houei* et il ordonna que tous les membres de la famille impériale sans exception l'honorassent. Lorsque (*Seng-*) *houei* était venu à la cour de (la dynastie de) *Wou*, il avait exposé merveilleusement la vraie Loi; mais, comme (*Souen*) *Hao* avait un naturel méchant et grossier et ne pouvait atteindre au sens subtil, il se borna à lui exposer les rudiments de la doctrine des rétributions afin d'ouvrir son cœur.

Dans le temple *Kien-tch'ou* ¹⁾, (*Seng-*) *houei* traduisit et publia plusieurs livres saints, à savoir le sūtra *A-nan nien mi-t'o* 阿難念彌陀經 ²⁾, le sūtra de *King mien wang* 鏡面王 ³⁾ (le roi à la face de miroir, *Adarṣamukha*), le sūtra du roi *Tch'a-wei* 察微王 et le sūtra de *Fan houang* 梵皇 ⁴⁾; en outre, il publia le *Siao p'in* 小品 ⁵⁾, ainsi que le *Lieou tou tsi* 六度集 et le *Tsa pi yu* 雜譬喻 ⁶⁾, dans tous ces ouvrages, il réussit merveilleusement à prendre la substance des livres saints; le style et le sens furent parfaits et corrects. En outre, il transmet la tradition des intonations pour la récitation du *Ni-houan* (*Nirvāṇa sūtra*) 泥洹; ces sons étaient purs, beaux, émouvants et clairs; ils servirent de modèle à toute une génération. En outre encore, *Seng-houei* com-

1) Cf. p. 205, n. 1.

2) Je n'ai pas retrouvé le titre de ce sūtra dans les divers Catalogues chinois du Trip.

3) Le *King mien wang king* avait déjà été traduit au deuxième siècle de notre ère par l'Hindou *Fa-chō* (*Catalogue* de Nanjio, App. II, n° 5); le *K'ai yuan che kiao lou* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 5 v°) dit que ce sūtra est un extrait du *Yi tson king*.

4) Je n'ai pas retrouvé le titre exact de ce sūtra.

5) L'ouvrage appelé *Siao p'in* 小品 est mentionné dans le *K'ai yuan che kiao lou* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 12 r°) sous le titre de 吳品經 en 5 chap.; ce n'est autre que le 小品般若, c. à d. le *Daṣasahasrikā prajñāpāramitā* (*Catalogue* de Nanjio, n° 6)

6) Ces deux ouvrages (N° 143 et 1359 du *Catalogue* de Nanjio) sont les seuls qui figurent actuellement dans le *Tripiṭaka* chinois sous le nom de *Seng-houei*; ce sont ceux dont je publierai prochainement la traduction.

menta les trois sūtras appelés *Ngan-p'an cheou yi* 安般守意¹⁾, *Fa-king* 法鏡²⁾ et *Tao-chou* 道樹³⁾ et en même temps il composa des préfaces pour ces livres saints; la forme de son style était élégante et facile; ses interprétations étaient minutieuses et profondes; ces (trois commentaires) se trouvent encore aujourd'hui dans le public.

La quatrième année (280 p. C.) *t'ien-ki* de la chronologie du pays de *Wou*, (*Souen*) *Hao* fit sa soumission aux *Tsin* 晉. Le neuvième mois (280 p. C.), (*Seng-*) *houei* tomba malade et mourut. Cette année est la première année (280 p. C.) *t'ai-k'ang* des *Tsin*.

Plus tard, pendant la période *hien-ho* (326—334 p. C.) des *Tsin*, *Sou Siun* 蘇峻 se révolta et incendia le stūpa qui avait été élevé par (*Seng-*) *houei*; le *sseu-k'ong Ho Tch'ong* 何充 le reconstruisit.

Le *p'ing-si tsiang-kiun* 平西將軍 *Tchao Yeou* 趙誘 était, par tradition de famille, étranger à la religion; il traitait avec mépris les trois Joyaux; étant entré dans ce temple, il dit aux religieux assemblés: «J'ai autrefois entendu dire que ce stūpa avait plusieurs fois émis une clarté: c'est là une exagération mensongère et une imposture auxquelles on ne saurait ajouter foi. Ce n'est que si je le voyais de mes propres yeux que je renoncerais à le contester.» A peine avait-il achevé ces mots que le stūpa émit un éclat de

1) L'ouvrage ainsi nommé est le 大安般守意經 en 1 chapitre, que le *K'ai yuan che kiao lou* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 10 v°) mentionne au nombre des traductions de *Ngan Che-kao* (Catalogue de Nanjio, App. II, n° 4). Ce sūtra qui est le n° 681 du Catalogue de Nanjio, se trouve dans le Tripitaka de Tôkyô aux pages 68 v°—77 r° du 5^e fascicule du XIV^e volume; il est précédé d'une préface de *Seng-houei*.

2) Le *K'ai yuan che kiao lou* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 5 v°) attribue la traduction de ce sūtra au (*Yue-*) *tche Yao* (Catalogue de Nanjio, App. II, n° 7) et mentionne à ce propos le commentaire de *Seng-houei*.

3) Parmi les ouvrages traduits antérieurement à *Seng-houei*, je n'en trouve aucun qui porte ce titre; peut-être faut-il lire 道地經 (Mārgabbūmi sūtra), ce qui est le titre d'un sūtra traduit par *Ngan Che-kao* (Trip. de Tôkyô, XXXVIII, 4, p. 30).

toutes les couleurs qui illumina la salle et le temple; (*Tchao*) *Yeou*, frappé de respect et tous ses poils hérissés, devint, à partir de ce moment, croyant et respectueux; à l'Est du temple il éleva encore un petit stūpa. Si on remonte à la cause lointaine, ces miracles proviennent de la divine influence du grand saint (le Buddha); si on recherche la cause prochaine, ce fut aussi un effet de la force du Sogdien (*Seng*) *Houei*; c'est pourquoi donc on a fait de lui une représentation figurée qui est parvenue jusqu'à nous; *Souen Tch'o* 孫綽 a composé (pour l'inscrire sur cette image) un éloge qui est ainsi conçu:

Le vénérable (*Seng*-) *houei* était un homme imposant et grave; — en vérité il avait une nature supérieure; — son cœur était éloigné de tout attachement; — il avait de la bonté de reste.

Se trouvant dans cette nuit obscure, — il a secouru les hommes qui se perdaient dans l'erreur. — Bondissant, il est allé au loin; — s'élevant, il est sorti en haut.

Il y a une notice qui dit: «*Souen Hao* (264 — 280 p. C.) frappa la relique pour la mettre à l'épreuve»; d'après ce texte, la chose ne se passa donc pas au temps de (*Souen*) *K'iu*an (229 — 252 p. C.). Pour moi, je considère que, lorsque (*Souen*) *Hao* se disposa à détruire le temple, tous ses officiers lui répondirent: «Le Sogdien (*Seng*-) *houei* fit apparaître un prodige et c'est alors que le grand souverain fonda ce temple.¹⁾» Par là on voit que ce fut bien au temps du (*Souen*) *K'iu*an qu'il y eut d'abord le miracle de la relique, et c'est pourquoi les notices de plusieurs auteurs différents disent toutes: «*Souen K'iu*an provoqua le miracle de la relique dans le palais de *Wou* 吳». Quant à la manifestation surnaturelle qui se produisit plus tard lors d'une autre épreuve peut-être faut-il admettre qu'elle eut lieu au temps de (*Souen*) *Hao*.

1) Cf. p. 206, lignes 4—5.

HAT DIE JAPANISCHE SPRACHE KEINEN INFINITIF?

VON

P. S. RIVETTA.

Es ist ein falscher Begriff unserer europäischen Grammatiken festzustellen dass der japanischen Sprache die verbale Form fehlt, welche wir gewöhnlich *Infinitiv* nennen.

Die Grammatik von Rodriguez ¹⁾ bestimmte schon dass «les seuls modes qui aient des mots qui leur soient propres, sont l'indicatif, l'impératif, le conjonctif, le conditionnel et le participe passé; on remplace les autres en joignant à ces mots certaines particules».

Gleichfalls Chamberlain ²⁾ obgleich er von einer *indefinite form* spricht ³⁾ sagt «Japanese verbs have not infinitive properly so-called. The present tense and such expressions as *yuku koto* ⁴⁾ «the act of going», *yukishi koto* ⁵⁾ «the act of having gone» supply his absence» ⁶⁾.

1) *Elémens de la grammaire japonaise*, par le P. Rodriguez, traduits... par M. C. Landresse. Paris 1825 (ouvrage publié par la Société Asiatique).

2) *A simplified Grammar of the Japanese Language (modern written style)* by Basil Hall Chamberlain. London, Trübner. 1886.

3) Seite 47.

4) 行ク事。行ク。

5) 行キシ事。行キシ。

6) Seite 66 op cit.

Die Grammatik von Lange¹⁾ spricht weder von einen Infinitiv noch setzt ihn unter den Moden des japanischen Zeitwortes; ebenfalls spricht Imbrie: «there being no infinitive in Japanese, the English infinitive must be rendered differently according circumstances»²⁾. Ebenso entschieden ist die Verneinung des Plaut: «Die japanische Sprache hat keinen Infinitiv»³⁾.

Wir finden jedoch in der japanischen Sprache eine Form, welche, nicht genau correspondiert mit denjenigen Gebräuchen des Infinitivs der neulateinischen und angelsächsischen Sprachen, jedoch alle charakterischen Gedanken des Infinitifs hat.

Diese Form ist jene, welche in den Grammatiken Stammform genannt wird (Stamm in den deutschen Grammatiken, *root* in den englischen: Imbrie nennt sie *stem*)⁴⁾.

Aber ich verstehe nicht unter **Stammform** was Chamberlain darunter versteht: er sagt z. B. dass die Stammform von 立^{タツ} nicht 立^チ (*tachi* タチ) aber *tat* ist, von 過^ル (スギル) nicht 過^ギ (*sugi* スギ) aber *sug*:⁵⁾ nach solchen Stammformen, welche in einem Konsonanten auslaufen, würden nicht ausgeschrieben werden können mit japonesischen Schriftzeichen (wenn man nicht Zuflucht nehmen würde zu problematische 神代文字 und sie auflösen in ihren Elementen).

1) Kapitel 38.

2) *Handbook of English-Japanese etymology* by William Imbrie. Fifth edition Tokyo. Maruya. 明治四十一年. Seite 51.

3) *Japanische Konversations-Grammatik mit Lesestücken und Gesprächen* von Hermann Plaut. Lehrbücher Methode Gaspey-Otto Sauer. Heidelberg. Groos. 1904. Seite 10 das Zeitwort. — Von dieser Grammatik ist unlängst eine neue Edition in französischer Sprache publiziert worden: *Grammaire de la langue japonaise parlée* par Hermann Plaut. Groos Heidelberg. 1907.

4) In seiner Introduction (second edition) erklärt er warum er diese Benennung angenommen hat in Gegensatz zu Aston und Chamberlain.

5) Gleichfalls Plaut, obgleich er immer jene Stammformen angenommen hat, welche er *erweiterte* nennt, verwirft nicht Chamberlain's Theorie, denn er erlaubt einige (und diese sind die Verben der zweiten Konjugation) «Zeitwörter mit konsonantischen Stamm-
auslaut» (op. cit. Seite 10).

Was ich unter Stamm verstehe, betreffend die meisten Grammatiken, ist jene Form welche man erhält, indem man die Desinenz *u* des Indikativ Präsens der I Konjugation abschneidet und die Verben der II Konjugation wechseln die Silben ク *ku* (グ *gu*), ス *su*, ツ *tsu*, ブ *bu*, ム *mu*, ル *ru*, フ *fu* (-*u*) je nachdem in キ *ki* (ギ *gi*), シ *shi*, チ *chi*, ビ *bi*, ミ *mi*, リ *ri*, ヒ *hi* (-*i*); d. h. alphabetisch indem man die Endlaute *u* des Präsens in *i* verwandelt.

Demnach die Stämme der Verben

替 ル [カ ヘル]	抽 ク [ヌ ク]	脱 グ [ヌ グ]	貸 ス [カ ス]	待 ツ [マ ツ]	呼 ブ [ヨ ブ]	讀 ム [ヨ ム]	歸 ル [カ ヘル]	敬 フ [ウ ヤマ フ]
---------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	---------------------	--------------------------

versteht man die Formen:

替 ヘ [カ ヘ]	抽 キ [ヌ キ]	脱 ギ [ヌ ギ]	貸 シ [カ シ]	待 チ [マ チ]	呼 ビ [ヨ ビ]	讀 ミ [ヨ ミ]	歸 リ [カ ヘリ]	敬 ヒ [ウ ヤマ ヒ]
--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	--------------------	---------------------	--------------------------

Diese genannten Formen können wirklich wie Infinitivformen betrachtet werden.

Imbrie folgend, in den Fällen in welchen — der Meinung des Verfassers nach — der englische Infinitiv nur durch Umschreibung übersetzt werden kann im ersteren Falle geschieht das wo der englische Infinitiv «as the subject or object of another verb» sich befindet.

Wenn in diesem besonderen Falle, welchen der Verfasser als Beispiel angibt, der jap. Infinitiv nicht mit dem englischen Infinitiv übereinstimmen kann, fehlen nicht Fälle, in welchen der Stamm das Subjekt oder Objekt eines anderen Verbums ist. Wenn man in der japanischen Sprache sagt: モウ御歸リデスカ。(mō o-kaeri desu ka?) oder: 御歸リハ何時ニナリマセウカ。(o kaeri wa nan-ji ni

narimashō ka?), 歸リ (*kaeri*, カヘリ) ist die Infinitivform als Subjekt gebraucht.

Wir finden ihn noch häufiger als Objekt abhängig von einem anderen Verbum. In einem der Lesestücke von Plaut selbst finden wir unter andern: *nan'-jū ryō to iu kane wo morawanakereba ukeoi kanemasu*¹⁾. «Ohne einige Zehner von 兩 *ryō* zu erhalten kann man nicht unternehmen» in welchem *ukeoi* (請負) von *kaneru* (兼) abhängt, so wie im Deutschen «unternehmen» von «nicht können» abhängt. Und gleichfalls 繁劇 シクテ 行キ 兼ル [イソガシクテ ユキカ子ル *isogashikute yukikaneru*] «Ich bin so sehr beschäftigt, dass ich nicht gehen kann (I cannot GO, je ne peux pas aller, non posso andare).

Und gleichfalls mit dem Verbum *owaru* (終。畢) mit welchem die Abhängigkeit noch intimer ist als im Deutschen: wir sagen: «beenden zu lesen ein Buch», wo jedoch der Japanese statt dessen sagt 本ヲ讀ミ終ル *hon wo yomi owaru* (讀ミ Infinitivform) worlt.: beendigen lesen.

In den häufigen Ausdrücken mit 相デス (ソウデス *sō desu*) wie 天氣ニ成リ相デス。雨ガ降り相デス (テンキニナリソウデス。アメガフリソウデス) u. s. w., 成リ *nari*, 降り *furi* u. s. w. sind wahre und eigene Infinitive abhängig von 相デス *sō desu*. Und solche Abhängigkeit ist noch klarer in allen Desiderativformen. Ich behaupte dass jene Form nicht wie Stamm betrachtet werden soll, dem eine Desiderativendung angefügt wird, aber wie einen wahren, eigenen und komplexen Ausdruck, in welchem der Infinitiv abhängig von 度イ *tai* ist.

Einen Beweis dass es sich nicht um eine einzelne Form handelt, finden wir in den Paradigmata der Verben mit ツ *tsu-*, ク *ku-*, グ *gu*, ル *ru-*, ブ *bu-*, ム *mu-*, und vokalischen Auslaut.

Wenn diese Verben die mit *t* anfangenden Desinenzen, wie in

1) Plaut. op cit. Lesestück 7. Seite 48.

Präteritum (タ *ta*), II-Futurum (タロウ。タロ。 *tarō*), Konditionalis Präteritum (タラ *tara*, タラバ *taraba*), Subordinativ (テ *te*) und Alternativformen (タリ *tari*) haben, wechseln sie den Endvokal und ihn mit dem *t*-Laut assimiliren. Solcher Wechsel kommt nicht in der Desiderativform vor, und obgleich die Verben 待 *マツ* *matsu*, 抽 *ク* *nuku*, 脱 *グ* *nugu*, 歸 *ル* *kaeru*, 呼 *ブ* *yobu*, 讀 *ム* *yomu*, 敬 *フ* *uyamau* in den Zeiten mit *t* 待 *マツタ* *matta*, 待 *マツタロウ* *mattarō*, 待 *マツタラ*. 待 *マツタラバ* *mat tara[ba]*, 待 *マツテ* *matte*, 待 *マツタリ* *mat-tari*; 抽 *イタ* *nuita*, 抽 *イタロウ* *nuitarō*, 抽 *イタラバ* *nuitara[ba]*, 抽 *イテ* *nuite*, 抽 *イタリ* *nuitari*; 脱 *イダ* *nuida*, 脱 *イダロウ* *nuidarō*, 脱 *イダラ*. 脱 *イダラバ* *nuidara[bā]*, 脱 *イデ* *nuide*, 脱 *イダリ* *nuidari*; 歸 *イタ* *kaetta*, 歸 *イタロウ* *kaettarō*, 歸 *イタラバ* *kaetta-ra[ba]*, 歸 *イテ* *kaette*, 歸 *イタリ* *kaettari*; 讀 *ンダ*. 呼 *ンダ* *yonda*, 讀 *ンダロウ*. 呼 *ンダロウ* *yondarō*, 讀 *ンダラバ*. 呼 *ンダラバ* *yondara[ba]*, 讀 *ンデ*. 呼 *ンデ* *yonde*, 讀 *ンダリ*. 呼 *ンダリ* *yondari*; 敬 *ウタ*. 敬 *ウタ* *uyamatta*, oder *uyamōta*, 敬 *ウタロウ*. 敬 *ウタロウ* *uyamattarō*, *uyamōtarō*, 敬 *ウタラバ*. 敬 *ウタラバ* *uyamatta-ra[ba]*, *uyamōtara[ba]*, 敬 *ウテ*. 敬 *ウテ* *uyamatte*, *uyamōte*, 敬 *ウタリ*. 敬 *ウタリ* *uyamattari*, *uyamōtari* haben, der Stamm (Infinitiv) bleibt in der Desiderativform unveränderlich:

待	抽	脱	歸	呼	讀	敬	
チ	キ	ギ	リ	ビ	ミ	ヒ	u.s.w.
度	度	度	度	度	度	度	
イ。	イ。	イ。	イ。	イ。	イ。	イ。	

Demnach kann es sich nicht um eine Stammform handeln, welche die gleiche Assimilation mit dem *t*-Laut, sowie in anderen Zeiten, erleiden würde.

Der zweite Fall des Imbric ist derjenige des englischen Infinitivs *signifying of the purpose of*, in welchem Fall man mit *stem* (Stammform) und *ni* übersetzt. z. B.: *sendatte mita chawan wo*

kai ni itta gamō urete shimatta¹⁾ «I went to get that tea cup we looked at the other day, but it had been sold» — *Tada jinriki wo kae ni tomatta bakari da* «we only stopped to change jinriki»².

In diesem Fall scheint es mir, dass was Imbrie *stem* nennt, genau dem Infinitiv der anderen Sprachen gleich ist: 茶碗ヲ買ヒニ (*kai ni*) «um zu kaufen, pour acheter, to get, per comperare» 人カヲ替ヘニ (*kae ni*) «um zu wechseln, to change, per cambiare, pour changer». Wenn man in der japanischen Sprache sagt: 井戸へ水ヲ汲ミニ行ク (*ido ye mizu wo kumi ni iku*), 話ヲ聞キニ來タ。 (*hanashi wo kiki ni kita*), und in ähnlichen Sätzen, 汲ミニ *kumi ni*, 聞キニ *kiki ni*, korrespondieren sie genau mit den Finalinfinitiv der europäischen Sprachen.

Der japanische Infinitiv wird nicht mehr gebraucht — es ist wahr — wenn (es ist der dritte Fall des Imbrie) er von ト思ツテ (*to omotte*)³⁾ gefolgt wird: aber in diesem Fall braucht man ihn nicht weil die Idee des Futurums vorherrschend ist, unausdrücklich im japanischen Infinitiv, wie übrigens solche Futuridee unausdrücklich ist in der Infinitivform vieler anderer Sprachen. Wenn man solche Futur-Idee aufgibt, kann die sogenannte Stammform das Indikativi Futurum ersetzen und die beiden Beispiele die Imbrie angibt⁴⁾, können übersetzt werden wie: «**okorase ni sō nas'tta ka?** — *nan to iu ka kiki ni yorima shita*», und das ist auch japanisch!

Und gleichfalls wenn in den instrumentalen, medialischen u. s. w. Propositionen, kein Infinitiv stehen kann, ist der Grund dass andere Ideen, wie die konditionale u. s. w., sind, welche der Infinitiv nicht

1) 先達見タ茶碗ヲ買ヒニ行ツタガモウ賣レテ仕舞ツタ。

2) タゞ人カヲ替ヘニ止ツタ計リタ。

3) «Signifying» with the intention of — «future and to omotte» Imbrie. *op. cit.* Seite 58. (VI. 3).

4) «Okoraseyō to omotte sō nas'tta ka?» Did you do it to make him angry? — «Nan to iu ka, kute miyō to omotte yorima ohita» «I called to see what he would say».

ausdrücken kann. Im Beispiel, welches Imbrie angibt, ist die konditionale Meinung zu stark: *Tetsudō made notte iku no ni ikura harattara yokarō ka shirimasenu*¹⁾ «I don't know how much I ought to pay to ride [if I want to ride] to the railway».

Aber im Gegenteil, haben wir im Japanischen Gebräuche des Infinitivs, welche in unseren Sprachen fehlen: wie z. B. der temporale Infinitiv abhängig von Präpositionen: 雨ガ降りナカヲ(隨)日ガ照 *ame ga furu nagara, hi ga teru*: «während es regnet (wörtl. während regnen, cfr. italienisch: «durante il piovere») scheint die Sonne. — ...ト云フナガヲ ...*to iu nagara* während er sagt[e] (wörtl. während sagen, vgl. ital. «nel dire»). — 親ノ事ハ云ヒツ、日ヲ送 *oya no koto wa ii tsutsu hi wo okuru* «den Tag verbringen im Gespräch von den eigenen Verwandten (in sprechen von..., vgl. ital. «a parlare»)).

Wenn manchmal der Infinitiv der europäischen Sprachen mit dem entsprechenden Modus im Japanischen nicht übersetzt werden kann, so ist es, weil die konditionale Meinung oder Idee der bestimmten Zeit vorherrschend ist, welche die Japanische Sprache noch näher angeben will.

Auch unsere Sprachen sind im Gebrauch dieses Modus unter einander verschieden. Man kann, z. B., nicht in der rumänischen Sprache den deutschen Ausdruck «ich will gehen» übersetzen, indem man den Infinitiv braucht (*voi să mergi*), weder mit dem französischen und deutschen Infinitiv den italienischen Satz: «credo l'anima esser immortale» (je crois que l'âme est [wörtl.: l'âme être] immortelle), obgleich die rumänische sowohl wie die französische und deutsche Sprache eine Infinitivform haben. Gleichfalls behaupte ich dass im Japanischen auch eine Form ist, welche dem Infinitiv

1) 鐵道マデ乗ツテ行クノニ幾等ハラツタヲ好カロウカ知リマセヌ。

der europäischen Sprachen entspricht, wo sie die Idee des Verbums in abstrakter und unbestimmter Weise ausdrückt. Solche Form ist diejenige welche die Grammatiken **irrtümlicherweise** Stammform nennen.

Wir haben schon gesehen, wie solche Form in vielen Fällen dem Infinitiv der europäischen Sprachen entspricht.

Und es gibt andere absolute Gründe und andere Gleiche mit unseren Sprachen.

Der japan. Infinitiv kann wie Geschichtlichen Infinitiv in laugen Erzählungen gebraucht werden.

Jene Form, welche in den Grammatiken Stammform genannt wird, finden wir oft vereinsamt und substantivisch gebraucht, wie 覺 *oboe* (Infinitivform von 覺 *nu oboeru*) das Gedächtnis, 話 *hanashi* (von 話ス *hanasu*) die Erzählung, 驚 *odoroki* (von 驚ク *odoroku*) das Erstaunen, 若。窘。 *kurushimi* (von 若ム。窘ム *kurushimu*) das Leiden u. s. w.¹⁾.

Imbrie meint dass, ungeachtet solchen Zwischenfalls mit der Infinitivform des Verbums, «they are so far as modern usage is concerned, true substantives, felt to be distinct word from the like sounding verbal indefinite forms».

Selbst wenn dem so ist, ist die Analogie nicht verneinbar mit einigen Formen unserer Sprachen, wie das Können, das Essen, le pouvoir, le dîner, u. s. w. Alle Infinitive können im Italienischen wie substantive gebraucht werden.

In der französischen und italienischen Sprache ist, z. B., der Substantiv *rire*, *ridere* dem Infinitiv des Verbums identisch, und ist

1) 賣ル。焼キ。讀ミ。悦ビ。喜ビ。限キ。死ニ。乗リ替カ。迎カ。
痛ミ。明ル。向キ von 賣ル。焼ク。讀ム。悦ブ[喜ブ]。限ル。
死ヌル。乗リ替ル。迎ル。痛ム。開ル[明ル]。對フ[向フ]

das Verbum selbst. Warum sollen wir sagen dass im Japanischen *warai* 笑ヒ von der Stammform des Verbums 笑フ *warau* genommen ist?

Auch gibt es im Japanischen ein Ausdruck, welcher zeigt wie die schon genannte Form die Idee des Verbums in abstrakter und unbestimmter Weise (Infinitiv) ausdrückt. 彼ノ病人ガ死ニハシマスマイケレドモ 悉皆直ルノハムツカシクデセウ *ano byōnin ga shini wa shimasumai keredomo, sukkari naoru no wa muzukashiku deshō*. 死ハ *shini wa* ist die abstrakte Idee des Verbums (死スル事) welche für die Emphasis vorhergesetzt ist.

Und der japanische Satz ist genau wie der italienische: «morire non morirà».

Diese abstrakte und vereinsamte Form der Idee des Verbums besteht demnach in Japanischen; wenn man sie Stammform nennt, so ist die Ausdrucksweise nicht genau. Die Stammform ist eine Form, welche in der ganzen Konjugation des Verbums unveränderlich bleibt, jedoch ist dem nicht so in allen den Verben, welche nicht der ersten Konjugation angehören (ル-auslautende Zeitwörter).

Die Stammform ist immer eine *grammaticae fictio* und kann nicht allein ohne Nachsilben im Gebrauch stehen.

Stammform ist also nicht was in vielen Grammatiken eine solche genannt wird.

Das ist der japanische Infinitiv.

DAS DATUM DER CHINESISCHEN TEMPELINSCHRIFT VON TURFAN

VON

O. FRANKE.

In der T'oung Pao, Bd. IX S. 122—124, hat Prof. CHAVANNES die Richtigkeit meiner Datirung der von GRÜNWEDEL gefundenen und von mir herausgegebenen chinesischen Tempelinschrift von Turfan ¹⁾ in Zweifel gezogen und eine andere an ihre Stelle gesetzt. Eine Reise nach China, von der ich erst jetzt zurückgekehrt bin, hat mich bisher verhindert, auf diese Zweifel zu erwidern.

Für die Leser, denen der Text der Inschrift nicht zur Verfügung steht, setze ich die Datirung in der Form des Originals hierher:

典	都	龍	月	承
作	竟	集	呂	平
御	監	星	无	三
史	造	紀	射	年
索	法	朱	量	歲
字	陟	明	功	次
	法	啟	興	大
	鑑	辰	造	梁

1) *Eine chinesische Tempelinschrift aus Idikutšahri bei Turfan.* (Abhandlg. d. Königl. Preuss. Akademie d. Wissenschaften 1907).

Meine Übersetzung lautet folgendermaassen: »Ch'êng-P'ing 3. Jahr, in der Jahresfolge das Jahr der »Grossen Brücke« (d. h. 469 n. Chr.), im Monat des Klangrohres *wu-yi* (d. h. im neunten Monat). Entworfen wurde der verdienstvolle Plan der glücklichen Ausführung, als der Drache ruhte im »Sternordner« (d. h. 461 n. Chr.), in der »rothellen« Jahreszeit (d. h. im Sommer) zur Zeit des »Gestirns der Eröffnung« (d. h. im fünften Monat). Tu King hat die Anfertigung (der Steintafel) überwacht, der Meister der Lehre, Fa K'ai, hat (den Text) nach den Regeln bearbeitet, und die Inspektoren haben die Schriftzeichen geprüft«.

Chavannes versteht dagegen die Sätze in folgendem Sinne: »La troisième année *tch'eng-p'ing* (454), le rang de l'année étant *Ta-leang* (= 午), le tube musical du mois étant *wou-yi* (neuvième mois), l'oeuvre méritoire d'architecture fut menée à bien, c'est-à-dire que le temple fut construit; puis, quand le dragon se posait en *sing-ki* (ce qui indique l'année 462 marquée des signes *jen yin*) on érigea la stèle«. Und zwar gelangt er zu dieser Auffassung durch nachstehende Schlüsse. Ein drittes Jahr Ch'êng-P'ing hat es in Wirklichkeit nicht gegeben, diese Periode bestand vielmehr nur aus einem einzigen Jahre, nämlich dem Jahre 452 n. Chr. Indessen giebt es zahlreiche Beispiele dafür, dass in den entlegenen Ländern Mittelasiens der Wechsel der Regierungs-Devisen nicht bekannt wurde, und dass man daher nach einer Devise weiter zählte, die bereits durch eine andere ersetzt war. Hiernach kann man also unbedenklich für das 3. Jahr Ch'êng-P'ing das Jahr 454 setzen. Und dies um so mehr, als die Bezeichnung *ta liang*, eine der zwölf Jahres-Stationen der Jupiter-Bahn, wenn man diese Stationen der gewöhnlichen Jahresfolge gegenüberstellt, dem cyklischen Zeichen *wu* 午 entspricht, und das Jahr 454 tatsächlich die Bezeichnung *kia-wu* 甲午 hat. Ebenso ergiebt die Jahres-Station der Jupiter-Bahn *sing ki* das cyklische Zeichen *yin* 寅; von den in Betracht kom-

menden Jahren wird mit *yin* das Jahr 462 (壬寅) bezeichnet. Folglich ist im Jahre 454 der Tempel erbaut, und im Jahre 462 die Tafel mit der Inschrift errichtet.

Das scheint alles so einleuchtend, dass ich, als ich die Inschrift zu bearbeiten begann, dieselben Schlüsse mit demselben Ergebnis aufstellte, indem ich ebenfalls von dem 3. Jahre Ch'êng-P'ing als dem Jahre 454 ausging und dann alles folgende darauf zuzuschneiden suchte. Das weitere Studium des Textes hat mich aber später eines anderen gelehrt. Auf S. 67 meiner Übersetzung heisst es: »(Durch den Bau des Tempels) liess man seiner (des Fürsten An-chou) Manen herrliches Tun erglänzen, um die Welt zu erwecken«. (熙神功以悟世). Und auf S. 72: »Die Lehre verleiht der Welt ihren Segen, das erhielten (die Minister) als hinterlassenen Befehl (des sterbenden Fürsten An-chou). Majestätisch fürwahr war der grosse Plan, und Erhabenes lag den Nachkommen zur Vollendung ob«. (道與世興負荷顧命恢恢大猷弘在嗣正). Wenn diese Stellen einen Sinn haben sollen, und meine Übersetzung richtig ist, so kann der Tempel nur nach dem Tode des Fürsten An-chou erbaut worden sein. An-chou aber starb im Jahre 460; das Jahr 454 könnte also als Erbauungsjahr nicht in Betracht kommen. Ebenso unmöglich wäre es, wenn man sich Chavannes' Übersetzung und Umrechnung zu eigen macht, für *sing ki* das Jahr 462 als Zeit für Errichtung der Inschrift-Tafel einzuführen, denn das erste Jahr nach 460, das die cyklische Bezeichnung 午 führt, ist das Jahr 466 (丙午); die Tafel könnte dann nur in einem Jahre mit der Bezeichnung 寅 nach 466 errichtet sein, also i. J. 474 (甲寅).

Ausser diesen materiellen Bedenken sind es aber auch solche formaler Art, die mich hindern, Chavannes' Auffassung beizupflichten. Vor allem ist dies die Art, wie er die beiden Jahres-Stationen der Jupiter-Bahn mit den gewöhnlichen cyklischen Jahresbezeichnungen in Verbindung bringt. Die Gelehrten der späteren Zeit, meint er,

die sich der altertümlichen Jahresbezeichnung durch die Stationen der Jupiter-Bahn bedienen wollten, hatten bei der Umsetzung aus den cyklischen Zeichen drei Methoden zu ihrer Verfügung: entweder sie setzten für das cyklische Zeichen einfach den entsprechenden Namen aus der jüngeren mit *shê-t'i ko* 攝提格 beginnenden Reihe der Stationen, oder sie wählten ihn aus der älteren mit *sing ki* 星紀 beginnenden Reihe, oder aber sie fassten das cyklische Zeichen auf als eine Jahres-Station der fingierten Bahn des *sui yin* 歲陰, führten das correspondirende Zeichen der Jupiter-Bahn ein und dafür wieder den Namen aus der älteren Reihe (vergl. die Zeichnung auf S. 40 der Einleitung zu meiner Übersetzung), d. h. sie gingen zurück zu der ältesten Art der Jahresbezeichnung nach der Jupiter-Bahn, jedoch so, dass der bei den Daten des Altertums stets zu berücksichtigende Unterschied von zwei Jahren ¹⁾ nicht in Rechnung gezogen zu werden braucht. Diese dritte Methode will Chavannes auch in dem Datum unserer Inschrift angewandt sehen, und das ist es, wogegen ich vorläufig starke Bedenken habe. Während sich nämlich für die beiden ersten Methoden die tatsächliche Anwendung in anderen Fällen der späteren Zeit nachweisen lässt — die erste z. B. in der nestoriani-

1) In einer sehr scharfsinnigen Untersuchung hat vor kurzem LÉOPOLD DE SAUSSURE (*Le cycle de Jupiter*, T'oung Pao Bd. IX S. 455 ff.) nachzuweisen versucht, dass dieser Unterschied tatsächlich gar nicht vorhanden war; die Notwendigkeit, bei der Umrechnung alter Daten in das gewöhnliche cyklische System das gefundene cyklische Zeichen der Bahn des *sui yin* um zwei Zeichen zu überschreiten, erkläre sich vielmehr daraus, dass seit der Neuordnung des Kalenders unter der Ts'in- und Han-Dynastie der ehemalige Anfang der jüngeren (*shê-t'i-ko*-) Reihe nicht mehr dem Anfange der älteren (*sing-ki*-) Reihe entsprochen, sondern sich um zwei Stellen verschoben habe, so dass dem *sing ki* und in der cyklischen Reihe dem Zeichen 子 nunmehr in Wirklichkeit *k'un-tun* 困敦 entspreche. Man rechne daher, wenn man für ein Datum der älteren Reihe nach dem entsprechenden cyklischen Zeichen suche und die jüngere Reihe mit *shê-t'i ko* = 子 anstatt = 寅 beginnen lasse, unbewusst um zwei Jahre zurück, ein Fehler, den man durch Hinzufügung von zwei Jahren wieder ausgleichen müsse. Mit der wirklichen Bewegung des Jupiter habe dieser Unterschied nichts zu tun, da der ganze Jupiter-Cyklus bei den Chinesen nur eine Theorie gewesen sei: man habe die wirkliche Stellung des Jupiter überhaupt nicht berücksichtigt, sondern einfach den Cyklus zu zwölf Mondjahren gerechnet.

schen Inschrift für das Jahr 781, die zweite bei Fa Hien für das Jahr 416 —, ist die dritte, soweit mir bekannt, nicht durch ein einziges Beispiel zu belegen. Auch eine unanfechtbare Autorität, der gelehrte Herausgeber des *Mémoires historiques*, der in Bd. III S. 654 ff. seines Werkes das ganze System der Jahres-Berechnung nach der Jupiter-Bahn in so vorzüglicher Weise dargestellt hat, erwähnt von dieser späteren Methode nichts! Sie ist auch, wenn LÉOPOLD DE SAUSSURE mit seiner Erklärung des Zeitunterschiedes von zwei Jahren (s. die Anmerkung auf S. 4) Recht hat, an sich wenig wahrscheinlich, denn wenn der Verfasser überhaupt auf die alte sui-yin-Reihe und ihr Verhältnis zu den Stationen der Jupiter-Bahn zurückging, so wird er auch die ältere mit *shé-t'i ko* beginnende Reihe zu Grunde gelegt haben. Aber abgesehen hiervon, bei einer so unsicheren Datirung wie der vorliegenden scheint es nicht angängig, eine besondere Umrechnungs-Methode ad hoc zu construiren, nur dem Jahre 454 zu Liebe. Wie bereits in der Einleitung zur Übersetzung (S. 41) ausgeführt ist, glaube ich ebenfalls nicht, dass der Verfasser der Inschrift der alten Methode mit Berücksichtigung des Zeitunterschiedes gefolgt ist, aber ich habe es für sicherer gehalten, die auch anderweitig — nämlich bei Fa Hien (vergl. T'oung Pao Bd. V S. 193 Anm. 1) — belegte und an sich sehr naheliegende Umrechnungsart anzuwenden, die Chavannes als die zweite Methode bezeichnet, d. h. ich habe angenommen, dass ebenso wie bei Fa Hien, so auch hier in ganz mechanischer Weise für das cyklische Jahreszeichen der entsprechende Name aus der älteren (sing-ki-) Reihe, anstatt, wie es in der späteren Zeit sonst üblich war, aus der jüngeren eingeführt worden sei. Wie also bei Fa Hien der Name *shou sing* 壽星 für das cyklische Zeichen *ch'en* 辰 steht, so würde danach in unserer Inschrift der Name *ta liang* für das cyklische Zeichen *you* 酉 stehen, nicht aber für das Zeichen *wu* 午, wie Chavannes annimmt. Das erste Jahr nach 460 aber, dass das

Zeichen *you* aufweist, ist das Jahr 469 mit der Bezeichnung *ki-you* 己酉. Mit dieser Rechnung ist natürlich Chavannes' Übersetzung der letzten Textreihe schwer zu vereinigen. Denn wenn dem *ta liang* ein *you* entspricht, so muss dem *sing ki* ein *ch'ou* 丑 entsprechen; das erste Jahr nach 469 aber, das die Bezeichnung *ch'ou* hat, ist das Jahr 473 (*kuei-ch'ou* 癸丑). Es ist nicht anzunehmen, dass, wenn der Bau des Tempels i. J. 469 vollendet wurde, man erst vier Jahre später die Tafel errichtete, um dies Ereignis, sowie den dreizehn Jahre früher verstorbenen Fürsten An-chou zu feiern. Diese Unwahrscheinlichkeit haftet freilich Chavannes' Übersetzung auch bei seiner eigenen Umrechnungs-Methode an — und das ist ein weiteres Bedenken, das ich gegen seine Auffassung habe. Dass in einem Tempel, der i. J. 454 vollendet wurde, i. J. 462, also acht Jahre später, zur Feier dieses Ereignisses eine Erinnerungstafel errichtet worden sein soll, ist nicht eben einleuchtend. Meine Annahme, dass der vielleicht schon von An-chou geplante Tempelbau i. J. 461 begonnen und i. J. 469 vollendet, und dass der Tempel dann, wie die Inschrift sagt, den Manen des toten Fürsten gewidmet wurde, scheint mir natürlicher. Abfinden muss man sich freilich auf irgend eine Weise mit dem dritten Jahre Ch'êng-P'ing, und hier weiss ich allerdings keine andere Lösung als die Annahme, dass es sich um eine uns nicht überlieferte Devise handelt, und zwar um eine solche des Fürsten Han-po-chou, des Nachfolgers von An-chou.

Im Grunde ist ja die Frage von keiner grossen Bedeutung, ob die Inschrift aus dem Jahre 454 oder 469 stammt, und bei der orakelhaften Dunkelheit des Textes will ich auch nicht behaupten, dass meine Auffassung jede Unsicherheit ausschliesse; um aber die von Chavannes vertretene an ihre Stelle zu setzen, wird man zum

wenigsten vorher zwei Bedingungen erfüllen müssen: man wird einmal nachweisen müssen, wie sich die Tatsache, dass der Tempel vor 460 gebaut sein soll, mit dem Texte der Inschrift vereinigen lässt, und man wird ferner die von Chavannes angenommene Umrechnungsart durch eine andere, unbestreitbare Datirung belegen müssen. Mir würde jede Belehrung hierüber aus dem Kreise der Leser der T'oung Pao willkommen sein.

NÉCROLOGIE.



Paul BOELL.

Nous apprenons la mort de M. Paul—Victor BOELL, décédé à Toulon, le 28 Février 1909, dans sa 51^e année. Elève de l'Ecole des Langues orientales où il suivit le cours de japonais, il a été pendant quelques années correspondant du *Temps* à Pe-king; il a ensuite accompli un voyage dans l'intérieur de la Chine. Nous indiquons quelques-unes de ses publications ¹⁾.

H. C.

1) La question chinoise et les missions catholiques. (*Pages libres*, n^o. 11, 16 mars 1901).

— Contribution à l'étude de la langue Lolo. Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8, pp. 21.

— Les Scandales du Quai d'Orsay. Paris, Savine, in-18.

BULLETIN CRITIQUE.



DIEHR. — *Bericht über eine Reise in das Innere der Insel Hainan.* (Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen; — Jahrgang XI; erste Abteilung: *Ostasiatische Studien*, pp. 189—209; avec une esquisse de l'itinéraire).

M. DIEHR, attaché au service de la douane du port de Hoi-hao, a mis à profit un congé administratif pour entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'île de Hai-nan. Les autorités chinoises n'aiment pas beaucoup voir les Européens visiter ce territoire et moins encore veulent les encourager dans une entreprise de pénétration chez les aborigènes, mais M. D., fonctionnaire chinois, sut gagner la confiance des mandarins et accomplir un parcours hardi chez les Loi. Le récit de cette reconnaissance vient d'être publié par le Séminaire des Langues orientales de Berlin.

M. D. quitta Hoi-hao avec deux boys et cinq coulis, se dirigeant vers la côte méridionale. Il remonta le cours du Fao-tai jusqu'à Touen-ngai, et prit la route *mandarine* qui dessert les cités principales de cette région sud-est de l'île, Ka-tchek, Vang-tsiou, Leing-toui. C'est un itinéraire connu, suivi dès 1720, par deux Français, Tribert et Duvelaer, officiers de la *Compagnie des Indes* lors de leur voyage de Dzi-lin (Yu-lin-kiang), où mouillaient leurs bâtiments, à King-toa, la capitale insulaire.

Après avoir subi à Leing-toui les assauts de la curiosité chi-

noise, M. D. quitte cette sous-préfecture pour le centre montagneux; il loue un sampan et remonte une partie de la rivière Doa-ho dont les sources sont situées dans le Massif des Cinq Doigts. A partir de Tsio-dong, «la Vallée pierreuse», le trajet se fait à pied à travers la jungle du pays loi jusqu'à Lea-moui qu'il atteint en six journées de marche. Si le voyageur allemand est reçu avec déférence par les montagnards dont il note le costume, les habitations, et les prévenances, il est moins favorisé par la température; les nuages s'amoncellent sur ce toit immense, ossature vigoureuse de monts, enveloppant les cîmes élevées du Loi-maé-toa (Li-mou-chan) dont il ne parle pas, et du massif des Cinq Doigts qu'il ne fait qu'entrevoir. C'est le temps habituel de l'hiver, aussi les voyageurs qui tenteront des reconnaissances dans cette région devront-ils préférer une partie de l'été et de l'automne avec leurs journées claires, pour s'aventurer dans cette vaste citadelle intérieure, ultime réduit des tribus sai.

A Fong-mok, M. D. retrouve le bassin chinois du Fao-tai et rejoint cet important cours d'eau à Deing-an. Parti le 13 février 1906 de Hoi-hao, il y rentrait le 7 mars après un voyage de 22 jours.

Sa narration est simple, véridique, intéressante; elle montre qu'avec un peu de doigté et de persévérance, on peut pénétrer le pays loi et surmonter les fatigues réelles qu'offre ce massif montagneux, profondément raviné et couvert de broussailles sans pistes. Nous exprimerons cependant un regret: que M. D. ne se soit pas plus attaché à l'étude du terrain; il eût rendu un service appréciable à la cartographie. Enfin nous espérons qu'il a dû profiter de son passage chez les autochtones pour prendre d'autres notes scientifiques et relever des vocabulaires.

CL. MADROLLE.

Arnold VAN GENNEP. — *Les rites de passage* (Paris, Nourry, 14 rue Notre Dame de Lorette; 1909; in-8 de 288 p.).

La sociologie est assurément une des disciplines que les sinologues auraient le plus d'intérêt à étudier; c'est en ayant vu quels problèmes se pose cette science et par quelles méthodes elle cherche à les résoudre qu'on pourra, lorsqu'on se trouvera en présence de la civilisation chinoise, apercevoir les innombrables sujets de recherche qu'elle présente. Aussi est-ce pour moi un devoir de signaler ici l'ouvrage de M. van Gennep sur les rites de passage. M. van Gennep est, à mon avis, un très bon guide: il ne se laisse pas aller aux théories métaphysiques qui faussent les observations; d'autre part cependant, il n'est pas un simple collectionneur de fiches; il sait coordonner et expliquer les faits de manière à les rendre intelligibles. Le livre qu'il nous présente aujourd'hui est un de ceux où ses qualités d'esprit se marquent le mieux; je n'ai pas la prétention de l'analyser d'un bout à l'autre; je voudrais du moins indiquer quelques-uns des points sur lesquels il peut éveiller l'attention des sinologues.

Dans la plupart des sociétés, mais surtout dans les sociétés antiques et chez les demi-civilisés, tout passage d'une situation à une autre comporte des rites dont la séquence se laisse répartir en trois moments: rites de séparation, pour sortir de la situation qu'on abandonne; rites de marge, correspondant à la période de transition; rites d'agrégation, pour entrer dans la situation nouvelle.

Soit d'abord le cas le plus simple, celui du passage d'un pays dans un autre. Ce passage, qui s'opère de nos jours librement, était autrefois accompagné d'une série de formalités; les limites étaient marquées par des bornes ou des portiques qui avaient un caractère sacré; d'autre part, entre les frontières respectives des deux pays il y avait une zone neutre qui constituait la marge, c'est à dire

l'espace nécessaire pour constituer la transition d'un pays dans l'autre. On sait que, en Chine, une de ces zones neutres a existé jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle entre la Mandchourie et la Corée; une zone analogue existait en 1125 entre l'empire des *Kin* et celui des *Song* comme nous l'apprend la relation de voyage de *Hiu K'ang-tsong* 許亢宗¹⁾; enfin, dans le *Chan-si*, les portiques en bois qui, de nos jours, marquent les limites de deux sous-préfectures contigües laissent le plus souvent entre eux un espace variable qui mesure, soit quelques pas, soit quelques centaines de mètres; cet espace est la marge. Il y aurait lieu d'étudier quel était ou quel est encore en Chine le statut de ces bandes de territoire neutre.

Quand il s'agit de la ville ou de la maison, la marge est indiquée par la porte qui joue un rôle sacré. Dans l'antiquité chinoise, parmi les cinq sacrifices qu'on adressait aux diverses parties de l'habitation, il y avait le sacrifice à la porte principale 門 et le sacrifice aux portes intérieures 戶²⁾. Ces sacrifices sont aujourd'hui tombés en désuétude depuis longtemps, comme nous l'apprend une des anecdotes traduites récemment par le P. Wieger³⁾. Les génies auxquels on sacrifie maintenant comme aux gardiens de la porte ne sont point l'équivalent de l'ancien dieu de la porte.

Il y aurait peut-être lieu d'étudier d'une manière plus approfondie que ne l'a fait M. van Gennep les portiques d'honneur qui sont une des constructions caractéristiques de la civilisation chinoise.

1) «A l'endroit des deux frontières, sur un espace large d'un *li* de l'Ouest à l'Est, les gens des deux frontières n'ont pas le droit de labourer ni de semer (*Journal Asiatique* Mai-Juin 1898, p. 393)».

2) Les cinq sacrifices 五祀, qui sont un des plus anciens cultes de la Chine, s'adressaient: 1° à la courrette à ciel ouvert ménagée au centre de l'habitation 中霤; 2° au foyer 竈; 3° au puits 井; 4° à la porte principale 門; 5° aux portes intérieures 戶. Cf. le *Wen hien t'ong k'ao* de Ma Touan-lin, chap. LXXXVI.

3) 古禮門爲五祀之一。今此禮久不行。 Cf. Wieger, *Folklore chinois moderne*, 1909; p. 230.

L'explication qu'on en peut donner est la suivante: lorsqu'un homme ou une femme avait tenu une conduite méritoire, le gouvernement honorait sa porte, c'est-à-dire qu'il mettait sur cette porte un écriteau rappelant les vertus de celui ou de celle qui habitait la maison. Mais, comme la demeure d'un sage peut être fort misérable et que l'écriteau qu'on y aurait appendu aurait risqué de passer inaperçu, on mit, dans bien des cas, l'inscription honorifique non plus sur la porte de la maison elle-même, mais sur la porte qui commandait l'entrée de la ruelle où elle se trouvait. L'exemple le plus ancien de cette coutume est celui qui nous est rappelé dans les *Mémoires historiques* où nous lisons que, lorsque le roi *Wou* eut vaincu le dernier souverain *Yin*, il honora la porte de la ruelle où habitait *Chang Yong*¹⁾. Les portiques d'honneur qui s'érigent aujourd'hui en maint endroit dans les villes chinoises seraient les vestiges de ces anciennes portes de ruelles qui ont disparu dans la plupart des cités de la Chine septentrionale. Si cette explication est valable, il ne semble pas que le portique d'honneur, en tant que tel, ait aucun rapport avec les rites de passage; c'est une porte ordinaire qui a perdu son rôle d'instrument de passage pour devenir le simple support d'un écriteau officiel.

M. van Gennep étudie ensuite les rites relatifs aux étrangers et il montre, dans les cérémonies par lesquelles on unit l'étranger aux indigènes, les rites de passage d'une situation à une autre; puis il analyse les rites de la grossesse comportant d'abord l'isolement de la femme enceinte, la période de marge constituée par la grossesse proprement dite, enfin, après l'accouchement, la réintégration de la femme dans la société, ou ce qu'on pourrait appeler le retour de couches social. A propos de l'enfance, M. van Gennep commente

1) *Sseu-ma Ts'ien*, Mém. hist., chap. IV, p. 5 v.: 表商容之間. Cf. De Groot, *Religious system of China*, vol. II, p. 769.

quelques pages de Doolittle où se trouve bien marquée la séquence des rites qui s'étendent depuis la naissance jusqu'à l'âge de seize ans, commencement de la maturité. Puis viennent les rites d'initiation, principalement ceux qui se rapportent à la puberté; les rites des fiançailles et du mariage; ceux des funérailles; dans ce dernier chapitre, il convient de signaler l'explication très ingénieuse du deuil comme étant, pour les survivants, un état de marge qui est précédé de rites de séparation de la société générale et suivi de rites de réintégration; et, d'autre part, l'explication des funérailles provisoires comme étant, pour le mort, un état de marge intermédiaire entre les rites de séparation du monde des vivants et les rites d'agrégation au monde des morts.

Qu'il y ait dans les faits étudiés par M. van Gennep une complexité trop grande pour qu'on puisse les expliquer entièrement par la théorie des rites de passage, c'est ce que l'auteur serait le premier à reconnaître. Il n'en reste pas moins vrai qu'en signalant dans un grand nombre de cérémonies les trois moments de la séparation, de la marge et de l'agrégation, M. van Gennep a émis une idée qui permet de découvrir des analogies évidentes entre des séquences de rites au premier abord entièrement dissemblables entre elles; en ce faisant, il a formulé un principe scientifique dont on ne saurait contester la haute valeur.

ED. CHAVANNES.

Captain E. F. CALTHROP: *The Book of War*, the Military Classic of the Far East, translated from the Chinese (London, John Murray, 1908; in-18 de 132 p.).

Parmi les ouvrages sur l'art de la guerre 兵家, les deux opuscules de Souen tseu 孫子 et de Wou tseu 吳子 sont les plus renommés. Ce sont ces textes que vient de traduire M. Calthrop; dans une intéressante introduction, il montre pour quelles raisons ces vieux écrits sont encore aujourd'hui dignes d'être étudiés;

il indique l'influence considérable qu'ils ont exercée, non seulement en Chine, mais encore au Japon; il leur attribue une vitalité dont les effets se sont manifestés jusque dans la dernière guerre entre la Russie et le Japon. Il resterait à déterminer à quelle époque furent écrits les deux traités qui nous sont parvenus sous les noms de *Souen tseu* et de *Wou tseu*; c'est une question que M. Calthrop ne paraît pas s'être posée.

ED. CHAVANNES.

BIBLIOGRAPHIE.



LIVRES NOUVEAUX.

La collection des *Variétés sinologiques* vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes: le No. 26 renferme une nouvelle édition de la traduction par le P. Jérôme TOBAR du 篇學勸 *K'iuén-hio p'ien* de Tchang Tche-tong, avec l'addition du texte chinois; le No. 27 continue la série des monographies du P. Albert TSCHÉPE par l'*Histoire du Royaume de Ts'in* 秦 (777—207 av. J. C.). Nous notons comme étant sous presse; *Les éclipses de lune et de soleil*, d'après les livres chinois, par le P. Pierre HOANG; *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne*, par le même; *Mélanges sur l'Instruction* 1^{ère} Série *Réglement Impérial*, par le P. Jérôme TOBAR; en préparation: *Les tombeaux de la dynastie des Liang* (502—555), par le P. Mathias TCHANG; *Les tremblements de terre en Chine*, par le PP. Pierre HOANG et Henri GAUTHIER; *La Hiérarchie catholique en Chine*, par le P. de MOIDREY.

Nous avons reçu le Tome II, Année 1906, des *Annales de l'Observatoire astronomique de Zô-sè* (Chine) fondé et dirigé par les missionnaires de la Compagnie de Jésus [Cf. *T'oung pao*, 1907, pages 139 et 713]: «Durant l'année 1906, les travaux ont continué sur le même plan qu'en 1905. Le Père S. CHEVALIER a consacré la plus grande partie de son temps aux observations des taches et protubérances solaires; et il a été aidé dans tous les travaux de pho-

tographie par le Père A. WECKBACHER. Le Père P. TSUTSIHASHI s'est appliqué à l'étude des petites planètes».

Le R. P. S. CHEVALIER a également écrit une notice sur la *Comète Morehouse* (Chang-haï. 1909), «autrement nommée comète 1908 c (c. à. d. troisième dans l'ordre des comètes découvertes en 1908), a été trouvée le 1^{er} septembre 1908, par le professeur Morehouse, à l'observatoire de Yerkes (Williams bay, Wisconsin). Elle se trouvait alors à 3 h. 20 m. d'ascension droite et à $+66^{\circ} 15'$ de déclinaison, à l'extrémité Est de la constellation de Cassiopée. Son mouvement était dirigé vers le Sud-Ouest. Déjà elle avait, dit-on, une queue longue et très visible. Comme elle s'approchait à la fois de la terre et du soleil, son éclat allait en croissant assez rapidement et on put bientôt prévoir qu'elle deviendrait visible à l'oeil nu. Comme presque toutes les comètes, elle décrit, autour du soleil, une trajectoire qui ne diffère pas sensiblement d'une parabole. D'après les éléments de cette courbe calculés par le Dr. Hermann Kobold, de Kiel, sur les premières observations, la passage de la comète au périhélie c. à d. au sommet de sa courbe aura lieu, en temps moyen de la côte de Chine, le 26 décembre vers 3 h. du matin. Elle sera alors à sa plus courte distance au soleil, et cette distance sera 0,94 fois la distance moyenne du soleil à la terre; ce qui donne environ 141.000.000 kilomètres. C'est le 16 octobre que la comète est passée le plus près de la terre; sa distance était 1,03 fois la distance moyenne du soleil ou 154.000.000 kilom.»

Nous apprenons que le P. Rossi fait imprimer, mais à 50 ex. seulement, une vie en italien du P. FABER, le fameux missionnaire du Chen-si. On le traduira et on l'imprimera probablement ensuite en français. Le P. BIZEUL a composé tout un ouvrage sur la pêche en Chine.

M. le Prof. J. J. M. DE GROOT a donné au Congrès des Religions d'Oxford un important mémoire *On the Origin of the Taoist Church*:

«What are we to understand by this term [Taoism]? We must define it as Universalism, a system aiming at the assimilation of man with the *Tao* or Order of the World, and the propitiation of that Order, that is to say, of the spirits, good and bad, which compose it.... Attention has never yet been drawn to the fact, that in the first century of our era this Universalistic system transformed itself into a disciplined Church. This process is inseparably connected with the name Chang Ling 張陵. This saint is described as a thaumaturgist of the highest order, as a compounder of elixirs of life, and as a first-rate exorcist; he was a god-man commanding spirits and gods. He personifies the transformation of ancient Taoist principle and doctrine into a religion with magic, priesthood, and hierarchy, under the very auspices of Laotszë, who appeared before him in person, and commissioned him to carry out that great organization. In obedience to this prophet, he transmitted his mission to his descendants, who actually survive to this day, as heads of the Church, in Kiangsi province, in the same place in *Kwei-khi* district where Chang Ling prepared his elixir of Life. If any one deserves the name of founder of the *Tao-kia* 道家 or the Taoist Church, Chang Ling certainly is the man. Taoists, in fact, call him to this day their T'ai Tsung 太宗 or Grand Patriarch. His history, therefore, and the myths that have grown up round it, are worthy of a very careful attention.»

La maison E. J. BRILL, de Leyde, a mis en circulation le prospectus d'un ouvrage considérable traduit du chinois par le regretté Wilhelm GRUBE: 封神演義 *Feng-shen-yen-i* » *Die Metamorphosen der Goetter*». L'ouvrage comprendra deux vol. au prix de 20 Mark chacun et la souscription sera close le 1^{er} juillet 1909.

M. le Professeur Frederick STARR, de l'Université de Chicago, a fait reproduire en fac-simile un manuscrit lolo rapporté de Chine par Mr. UNGRAF; ce manuscrit comprend 20 pages.

Nous avons reçu le 37^e tirage de la *List of Lighthouses, Light-Vessels, Buoys, and Beacons on the Coast and Rivers of China*, 1909. Au 1^{er} déc. 1908, il y avait sur la côte de Chine 408 phares, feux, bouées, etc. Cette dernière liste comprend 9 cartes en couleurs. [Cf. *T'oung pao*, Mai 1908, p. 280.]

Nous parlerons prochainement du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* qui, sous l'énergique et intelligente direction de M. Maître, a été remis à jour et qui maintient son excellente tenue scientifique. Dans le numéro de Juillet-Décembre 1908, nous signalerons la lettre par laquelle M. Pelliot annonce les découvertes capitales qu'il a faites dans les grottes bouddhiques de *Touen-houang*.

CHRONIQUE.



GRANDE BRETAGNE.

Major Leonard Darwin, the President, took the chair at the meeting of the Royal Geographical Society on Monday at Burlington Gardens, when Dr. A. M. Stein delivered a lecture on his exploration in Central Asia.

Dr. Stein said that in April, 1906, he set out from Kashmir. May 3 found them at the foot of the dreaded Lowarai pass (10,200 ft.), and thence they rapidly pushed up the deep-cut valley of the Chitral river to Fort Drosh. A long double march next day carried them to the Chitral capital. Reasons which could not be set forth in detail had years before led him to assume that the route by which, in 749 A. D., a Chinese army coming from Kashgar and across the Pamirs had successfully invaded the territories of Yasin and Gilgit, then held by the Tibetans, led over the Baroghil and Darkot passes. He was naturally anxious to trace on the actual ground the route of this remarkable exploit. The ascent of the Darkot pass, about 15,400 ft. above the sea, undertaken with this object on May 17, proved a very trying affair; but the observations gathered there, and subsequently on the marches across the Baroghil to the Oxus, fully bore out the exactness of the topographical indications furnished by the official account of Kao-hsien-che's expedition. On May 19 they crossed the Hindu-kush main range over its lowest depression, the Baroghil, about 12,300 feet above sea. Their marches up the Oxus were exceptionally trying, owing to the fact that the winter route in the Oxus bed was already closed by the flooded river, while impracticable masses of snow still covered the high summer track. Moving down the Taghdumbash Pamir, he found himself once more on the ancient route which Hsuan-tsang, the great Chinese pilgrim, had followed when returning in 649 A. D. from his long travels in India.

The party made their way to Khotan by the close of July. Pushing up rapidly by the route over the Ulughat-Dawan discovered in 1900, he reached the Nissa valley after the middle of August, and was soon busily engaged mapping the huge ice streams which descend towards its head both from the main Kun-lun watershed and great side spurs thrown out by it northward.

By September 9 Dr. Stein had returned to Khotan, where preparations for his archæological campaign and the examination of miscellaneous antiques brought in by treasure-seekers detained him for some days. Then he set out for the desert adjoining the oasis north-eastward, where he succeeded in tracing much-eroded but still clearly recognizable remains proving ancient occupation well beyond the great Rawak Stupa.

Scarcely had they begun systematic clearing when pieces of paper manuscript began to crop out in numbers. They were able to recover here, in spite of the almost complete disappearance of the superstructure, a large number of manuscript leaves in Sanscrit, Chinese, and the »unknown” language of Khotan, besides many wooden tablets inscribed in the same language, and some in Tibetan. Most of them probably contained Buddhist texts, like some excellently preserved large rolls, which on one side presented the Chinese version of a well-known Buddhist work, with what evidently was its translation into the »unknown” language on the other. The clue thus offered for the decipherment of the latter might yet prove of great value. Plentiful remains of stucco reliefs and fresco pieces once adorning the temple walls, together with painted panels, had also found a safe refuge in the sand covering the floor. Their style pointed clearly to the same period as that ascertained for the Buddhist shrines excavated six years before at the site of Dandan-Oilik in the desert northward — i. e., the latter half of the eighth century A. D.

The Niya Excavations.

At Niya, the last small oasis eastwards, which he reached on October 14, he had to prepare rapidly for fresh exploration at the ancient site in the desert northwards, where, on his first visit in 1901, he had made important discoveries among ruins deserted already in the third century A.D. Here, Kharoshthi documents on wood cropped out in numbers. It added to his gratification to see that a number of the rectangular and wedge-shaped letter tablets still retained intact their original string fastenings, and a few even their clay seal impressions. How cheering it was to discover on them representations of Heracles and Eros left by the impact of classical intaglios! Among sweepings of all sorts were more than a dozen small tablets inscribed with Chinese characters of exquisite penmanship, apparently forwarding notes of various consignments.

An Ancient Chinese Wall.

After describing excavations at other points, Dr. Stein said that on February 21, 1907, he started on the long desert journey which was to take him from the dreary Lop-nor marshes to Tun-huang on the westernmost border of Kansu and China proper. It was the same route by which Marco Polo had travelled »through the desert of Lob”. At a point still five long marches from the edge of the Tun-huang oasis he first sighted remains of ruined watch-

towers, and soon came upon traces of an ancient wall connecting them. From the Chinese records, which the excavation of almost every ruin yielded in plenty, he made certain that this frontier line dated back to the end of the second century B. C., when Chinese expansion into Central Asia first began under the Emperor Wu-ti. The desert hill region north of the Su-lai-ho marshes, now quite impracticable owing to the absence of water, must then still have been passable, at least for small raiding parties.

The wall showed everywhere a uniform thickness of eight feet, and still rose in places to over 10 feet. The watch-towers, which were ordinarily built of sundried bricks of considerable strength, rose in one solid square mass to heights of 30 feet or more. A solid block of walls nearly 500 feet long and with walls of six feet thickness still rising to 25 feet or so at first puzzled him greatly by its palace-like look and dimensions, until finds of dated records of the first century B. C. near by proved that it had been constructed as a great magazine for the troops garrisoning the line or passing along it.

The »Caves of the Thousand Buddhas».

An important archæological task caused Dr. Stein to return to Tun-huang. In 1902 Professor L. de Lóczy, the distinguished head of the Hungarian Geological Survey and president of the Geographical Society of Hungary, had called his attention to the sacred Buddhist grottoes, known as the »Caves of the Thousand Buddhas», to the south-east of Tun-huang.

Dr. Stein described how he discovered in one of the temples, jealously guarded by a Taoist priest, a solid mass of manuscripts measuring close on 500 cubic feet. The bulk of them went back to the time when Indian writing and some knowledge of Sanscrit still prevailed in Central-Asian Buddhism. Twenty-four cases of manuscripts from this strange place of hiding, and five more filled with paintings and similar art relics from the same place, have now safely been deposited in London.

From the Tarim the explorers set out at the end of January across the high dunes in search of the Keriya river. Nowhere had they met ground so confusing and dismal. By the time they reached the river the camels had tasted no water for a fortnight, and the ponies none for five days except a few glassfuls, while the men had been rationed for the same time to the scanty allowance of about one pint a day each. Returning to Khotan, he despatched his heavy convoy of antiques, making up 50 camel loads, safely to the foot of the Kara-korum passes to await him, while he started on his long-planned expedition to the sources of the Yurung-kash river.

An Unfortunate Injury.

After tracing the great river to its ice-bound head, he followed the great snowy range which flanks the Yurung-kash headwaters on the south-east and

south, along its southern slopes westwards until he reached the uppermost valley of the Kara-kash river. In the course of this journey Dr. Stein's feet were severely injured by frost-bite, and, realizing the necessity of medical treatment, he had himself carried down the Kara-kash valley to Por-tash — where he met his heavy caravan of antiquities — and thence to Leh. Here an operation was performed on his right foot, all the toes of which had to be amputated. Nearly three weeks passed before he was considered strong enough to travel down to Kashmir, from which place, in December, he started on his way to India.

The mere unpacking and first arrangement of the archæological objects, numbering many thousands, will, with the available assistance, probably not be completed before July.

Letter from Lord Curzon.

Lord Curzon, writing from Hackwood Basing-stoke, said of the scene of Dr. Stein's discoveries: —

This vast expanse which the courage and genius of our modern explorers is gradually filling on the map is the meeting ground not only of individual pioneers but of ages and races. The Greeks, the Indo-Scythians, the Indians, the Huns, the Tibetans, the Chinese, all converge at this historical *rendezvous*, and the sand overlays the records of their marches and meetings with its kindly and protective mantle.

Dr. Stein... would have achieved little of what he did had it not been for his own indefatigable ardour, his high courage, his trained abilities, and his indomitable spirit. We read with unfeigned sorrow of his hardship and his sufferings. But even though he left some of his toes behind him, he has brought back a reputation greatly enhanced, and, in the cases which he is now unpacking in London, a treasure store for our museums which will, I am sure, compensate him for all that he has gone through, and convince even his inveterate modesty that he has added materially to the knowledge of mankind.

The Royal Geographical Society held a special meeting in the Queen's Hall on Monday night to hear an address by Dr. Sven Hedin, entitled »My Recent Journeys in Tibet". The hall was filled in every part; and the famous explorer, on appearing on the platform, with Lord Morley, Secretary of State for India, and Major Leonard Darwin, President of the Royal Geographical Society, who presided, received a striking ovation from the great audience.

The CHAIRMAN said they welcomed that night the man who, without doubt, had done more than any single individual had ever done to add to the knowledge possessed by the civilized world of Central Asia.

DR. SVEN HEDIN, who was loudly cheered, said that to cross the whole of Tibet from north to south looked awfully nice and comfortable on the map,

but in reality it was a very serious and difficult thing. He left Leh on August 17, 1906, with the strongest caravan he had ever had — 25 men, Ladakis, and 97 ponies and mules, and 30 ponies hired for the first month. With him also were a young Babu, Robert, a favourite with both Ladakis and Tibetans, and Mohamed Isa, the best caravan-bashi that could be got, who had been with Younghusband to Mus-tagh and Lhasa and was at the side of De Rhins when he was murdered in Eastern Tibet, 1897. They went north-east over Marsimik-la, crossed Deasy's, Rawling's and Wellby's routes, and turned south-east between the routes of Bower and De Rhins. They reached Ngangtse-tso on December 28, and here appeared his old friend, Hladje Tsering, with a little escort, to stop him. The first day Hladje Tsering told him he could never proceed in this direction, that he must leave Nantsang territory at once, and go north or west; but the next day he gave him permission to continue towards Shigatse. He had never been able to understand why Hladje Tsering changed his mind, but he had heard that it cost him his place and rank. Perhaps it was wrong of him to have exposed Hladje Tsering to such a great risk, but he believed Hladje Tsering had got some secret order to permit him to visit Shigatse; and, then, his geographical moral was quite a different thing from his ordinary moral, and if he could possibly make any geographical discoveries he went on. (Laughter and cheers). And on they went southeast, crossing six passes. He really did not know why he hurried on this time much quicker than usually — it was as if some invisible force had pushed him on — but he did not stop, and entered the city of Shigatse late in the evening of February 9, 1907. On the 11th one Lama and one official arrived from Devashung and told him that on news reaching Lhasa from Hladje Tsering they were sent to Ngangtse-tso with a little force to stop him and force him to return. When they heard he had gone they hurried on in his footsteps, and reached Shigatse a day and a half after him. If he had travelled just a little slower he should never have reached the city.

The Mystery of the Mountain Range.

He stayed a month and a half at Shigatse. As to the ambassadors from Lhasa, who had to arrange with him which way to return, he decided not to tell them that his wish was to take some northern road where he could study the great range of Nien-chen-tang-la further to the west. He thought they would be suspicious and stop him altogether. But he managed to get permission to take the Ragatsanpo road, and from there the escort took him over the head range again, which he crossed in the pass Chang-la-Pod-la, and thus he got some 50 miles more of the western continuation of the range. The next problem that interested him specially was to find the source of the Brahmaputra. He had described in a short note how this trip was successfully carried out, so he would not take up time with it now. It was a proud

feeling to stand at the very three headed source of the magnificent river that went out in the ocean near Calcutta, Brahma's son, famous from the ancient history of India. But perhaps it was still more wonderful some time later on to camp over a night at the little rock from which the Indus comes out as an abundant spring, growing bigger and bigger by-and-by on its adventurous way down through the mountains, singing its eternal songs between the rocks, the same melodies as in the Macedonian's time. He had a feeling as if the fate of his own life through this river in some little way got connected with his, although 2.200 years lay between them. (Cheers). Ultimately he reached Gartoh. It had never been proved that this western range of mountains was uninterruptedly one and the same as the eastern one south of Tengrinor, and when he had come so far he would give his life for solving this problem, which could certainly be called the most important and magnificent geographical problem still left to solve on earth. (Cheers.) But when he reached Gartoh he was far from the definite solution. Between Angden-la and Lachen-la he had left a gap some 300 miles long, and of this gap he knew nothing. Moreover, only he and Nain Sing were the single explorers who had gone round it. Only step by step he should be able to understand and to penetrate into the very soul of this gigantic world of mountains. (Cheers.) In Gartoh he felt he could not leave Tibet without having crossed the unknown country at least once. If he succeeded in this, it was his plan to reach India *via* Nepal. And so he began to try and demoralize the younger Garpun (the other was sick) in the most horrible way. The great Ladaki merchant, Gulam Razoul, to whom the Garpun was in debt with big sums, tried all possible ways to get a permission for him to go eastwards into the unknown. He said that when their animals died they had been obliged to dig down some precious boxes somewhere to the east, and had to go and fetch them now, which was, of course, a formidable lie, as they had not lost so much as a box of matches (laughter), but the Garpun replied that he did not care a bit for the lost boxes, and that it was more important for him not to lose his own head, which he was sure of if he let the European go into the forbidden country. Then Gulam Razoul told him the explorer should give him two thousand rupees if he let him go, but he answered dramatically: — «If this house were of solid gold and he gave it to me, I should not take it; if he tries to slip over to the east without permission I will send armed men to catch him». So the Garpun was too strong for him, and he had to think over a quite different scheme. He decided to go round again and to enter the Chang-tang from the north and cross the whole of Tibet diagonally once more. He knew it was a matter of half a year to reach regions which were only one month from Gartoh, and this half-year was the winter. But now, of course, the Garpun was suspicious, so much the more as he saw him buy 21 Tibetan mules from Gulam Razoul. From the Gartoh they sent couriers to Gulam Razoul's father

in Leh, old Haji Naser Shah, to arrange a quite new complete caravan. Not a single man of the first set should follow him, as they might have been recognized later on. When he reached Durguk, November 30, 1907, the new caravan had arrived the very same day, and everything was ready. While in Gartoh he had told everybody that he was going to Khotan and Peking. Even Haji Naser Shah and the new eleven men believed this was the plan. He went so far as to send a telegram to Renter about Khotan. It was quite necessary that nobody should suspect anything else, because Rudok-Bong had spies in Ladak, especially one in Durguk, and if he should have got the slightest suspicion about the real plan they would have been stopped somewhere north of Rudok. The new caravan-bashi, Abdul Kerim, was a perfectly honest man, but the greatest ass he had ever met. He ordered him to take corn for the animals for three months, but as he was sure they would go to Khotan he took corn only for 24 days. For the men, fortunately, he took five months provisions as ordered. He had one little tent, the men two bigger tents. His luggage was three boxes only, and amongst their contents there were two complete Ladaki dresses, as it was his intention to travel in disguise as a Ladaki merchant as soon as they came across natives. Only three ponies, two mules, and one dog were veterans from the first journey. Perhaps somebody would recognize them! But they were all dead long before the first Tibetans were met with on the journey. All the rest, men and 40 animals, were new.

In the Heart of the Altitudes.

They left Durguk on December 7. It was a hard journey that now began, the hardest he had ever made. They penetrated deeper and deeper into the heart of Asia; also into the heart of a new winter and a winter on these enormous altitudes. From Sheyok, they took on a new man to look after their 26 sheep. This addition to the caravan made them 13 — but they were not superstitious. (Laughter.) They met several caravans from Yarkand. One of them was a perfect wreck and had lost 52 ponies on the road. Most of the Yarkandis advised him to wait till spring, as the Kara-korum Pass was very bad. The whole way was full of dead ponies. At one place, during two hours' ride, he reckoned 63. Some of them looked as if they were taking a rest only, some were half-buried in snow. At several places they passed heaps of boxes and big packets of silk left by caravans that had lost all their animals. It was like ships having to throw all their cargo over-board when they began to sink. It was a real *Via Dolorosa*, for those grey granite rocks could tell no end of sufferings they had witnessed. In the night one thought one could hear the sighs and heavy breathing of an endless carnage of animals, the veterans that were not able to walk any further. At Burtse, where the cold already went down to — 35deg. C., he made the discovery that only eight days' corn was left. To return to get more would be to spoil the whole plan. He was

quite prepared that all the animals should die and his party have to go on foot as far as they possibly could. As they pressed on their sheep and ponies began to die of cold, height, and fatigue. On the evening of December 23, in the ravine Kisil-unkur, the men, eight of whom were Mahomedans, began to sing a rhythmic and melodious hymn to Allah, praying him to let them cross the Dapsang without snowstorm. And still nobody knew the real plan; so they were rather astonished when he, the next day, gave order upon the heights of Dapsang to turn straight east. They left the Kara-korum Pass to the north, went over the range in another pass, and the whole day they ploughed up a track through deep snow. The night came down over the enormous snowfields, biting cold, the temperature went down to the freezing point of mercury (— 38.6 deg. C.). He had two candles and a nice fire in his tent, as it was Christmas Eve. And now their real difficulties began. Every time the Mahomedans were singing prayers to Allah, with their eternal, «Allahu Ekber and Allhamdulillah rabel, alahmin, errahman, errahim», he understood they were afraid and regarded the situation as specially serious. The ordinary profane songs of Ladak had long ago frozen away on their lips. Over comparatively open land they kept east. No grass at all, but where burtse and yapchan plants grew they used to camp. Not a drop of water, the animals had to eat snow. The corn was finished, and rice and flour of the men's provisions given to the animals — they only took care that a supply for 50 days should be kept aside. In the beginning of January they lost themselves in a labyrinth of mountains, passes, and deep valleys, all belonging to the Upper Kara-kash-darya, going down to Eastern Turkestan.

The Rigours of the Climate.

On January 11 they camped at the very same point as last year, at the shore of the Aksai-chion Lake. It was like a funeral procession, every day took a mule or a pony, sometimes two. All boxes, read books, and other unnecessary things were used as firewood. In the night to January 15 the cold was — 39.8 deg., the lowest he had ever read. Ovis Ammon and Orongo antelopes were numerous now, and once their hunter killed two, and the last two sheep were spared some time more. On January 18 they had lost one-fourth of the caravan. The next day they found the first signs of Tibetan hunters. Now began a storm that went on for weeks without interruption and killed all their weaker animals. On January 26 they crossed Arport-tso on the ice, which was covered with snow, green and clear as glass. Two days later they lost three animals and the last sheep was killed. The following days heaps of snow came down, and they proceeded hopelessly slowly through two feet of snow, sometimes three. Nothing could be seen. The first ponies and mules in the caravan disappeared as phantoms in the snow-drifts. At the western end of Shemen-tso he thought they would be snowed in for the rest

of the winter. It snowed day and night, walls of snow gathered round the tents; it was more like a Polar expedition. They followed the northern shore of Shemen-tso. On February 5 16 animals of 40 were left. Once more everything that could be spared was burnt. They had no meat left, and almost all the rice was given to the last animals in order to make the loads lighter. On February 8 they passed a trap with an Orongo antelope in, and all were happy to get meat. Of course, this was a sign that hunters were near, and later in the day they found two tents, and could buy a couple of sheep, some milk, and butter. During 67 days they had not seen a man. Now all his European clothes were burnt; and he appeared in disguise, quite like the other Ladakis. On February 15 they crossed the Kara-korum range again, left Deasy's and Rawlings's routes behind them, and entered new country. The storm still raged. In this quarter they passed some gold mines. So they reached the district of Nagrong. From here the ground was excellent, an open latitudinal valley, but there was still much snow and the storm continued. On March 16 they camped on the shore of Tong-tso, and as there were now tents everywhere they could buy sheep and a couple of yaks. He had to paint his face and hands black every morning, but he could never get so dirty as the Ladakis. (Laughter). They then turned south, and in the following days went through a real labyrinth of mountains, stretching east to west. Their caravan consisted now of two ponies, three mules, two yaks, and 25 sheep, all under loads. They encountered the great merchant, Tsongpun Tashi, who stayed in these parts over the winter selling tea to the nomads on credit, and getting paid when the nomads sold their sheep wool in the summer. The merchant came to pay them a visit, and as he seemed very interested in the tents and their contents, the caravan leader, Abdul Kerim, cried out to Kutus (one of the Ladakis) and Haji Baba («that was me», said the lecturer) to go and catch a pony which had run away in the mountains. (Laughter). Tsongpun Tashi was a powerful man from Lhasa, and it was nice to come away from him without any further adventures. (Laughter). In three days they passed 32 tents, and so he had to go on foot and drive the sheep (Laughter).

Discovered by the Tibetans.

Still keeping straight south they duly passed Kinchen-la, and were encamped in a valley going down to Raga-tasam on April 27, when they were visited by a party of Tibetans who reported they had been sent from Saksong, as the authorities there suspected that Hedin Sahib from the last year was hidden in the caravan. If they were mistaken they had orders anyhow to look through all the luggage, and then Abdul Kerim, the caravan leader, had only to write a statement that no European was hidden amongst them, and they could continue their journey. At once he had the whole situation and the way to take clear to him. To write such a statement was a little

too strong even for his elastic geographical conscience (laughter), so he told his Ladakis he should tell the Tibetans the truth, happen what would afterwards. The honest men began to weep as children, believing that he would be killed on the spot at least. But he rose and went down to the Tibetans and sat down between them at their fire. He put his hand on the shoulder of his old friend Pemba Tsering from last year, and asked him if he did not recognize him at all. Pemba Tsering only opened his eyes as wide as he could and looked round at his comrades without saying a word, but his regards meant as much as — it is him! (Laughter.) After a few minutes they were all friends, chattering and joking as if their meeting had been the most natural thing in the world. (Cheers.) He had a delicious feeling of freedom now since he was caught again by the Tibetans, and was no longer a prisoner in his own tent. He did not need any more to paint himself black as a Morian. He could wash — well, he would not tell what the washwater looked like after the first bath! (Laughter.)

A New Geographical Region.

If he had not been discovered here he should have continued eastwards. His dream now was to finish up definitely with the problem of Transhimalaya. The authorities of Saka fell in with his plan, and on May 6 he left Kamba Tsenam tent, with only five of his men, and went straight north to the most important and interesting of all his Transhimalayan crossings. His two years of wanderings circulated around and across Transhimalaya, and as this mountain system had been the chief object of his attention, he believed he would call his next book — the dedication of which the Viceroy of India had kindly accepted — “Transhimalaya”. (Cheers.) Because, even if certain parts of it were known before, Transhimalaya as a whole geographical unity was a new conquest on our earth, a new geographical region and signification, that had been more neglected than even the moon; and now it would be introduced for ever and evermore into the geographical literature, and the poor school-boys of future generations would get a new name to remember. (Laughter.) Himalaya had always been regarded as the strongest possible fortress for India against eventual dangers from the north — let us not forget that this fortress wall, this natural defence of solid granite, was *double*, and it would be rather amusing to see a northern enemy try to jump over those two walls with the Indus-Brahmaputra grave between them. (Cheers.) In conclusion, he said his lecture was a very short account of a very long journey, the results of which would take two or three years to work out. But once put into order and published, he hoped it would prove to be of some use to India, and then his work in the great, grand loneliness of Tibet would not have been in vain. (Loud cheers.)

LORD MORLEY of BLACKBURN, proposing a vote of thanks to Dr. Sven Hedin,

referred to the circumstance that the Government thought it inexpedient that he should approach Tibet from the Indian side. He thought a good deal of what Dr. Sven Hedin had said that night rather showed that the decision was right as far as it went. But Dr. Sven Hedin was a brave man who had performed a wonderful geographical achievement.

COLONEL SIR HENRY TROTTER, as an old explorer in Central Asia, seconded the vote of thanks.

DR. SVEN HEDIN thanked the audience. He did not love Lord Morley three years ago, when he refused him permission to enter Tibet from the Indian side. (Laughter.) But he now realized that if the Secretary for India had allowed him to enter Tibet in that way the Tibetans would have kicked him out again, and really he had every reason to be very grateful to Lord Morley for his action, for by closing the frontier on the Indian side he had kept all other explorers out of Tibet. (Laughter and cheers.)

(*Times Weekly Edition*, 12th Feb.; 12th March.)

CHINE.

Le troisième jour du deuxième mois de la première année *siuan-t'ong* (22 Février 1909), le gouvernement impérial a approuvé une requête du gouverneur du *Chan-tong*, *Yuan Chou-hiun* 袁樹勛, qui propose de créer à *Tsi-nan fou* une bibliothèque publique et un musée archéologique. Le promoteur de cette idée est le directeur par intérim des études dans la province, *Lo Tcheng-kiun* 署提學使羅正鈞; dans son rapport, il fait remarquer que des bibliothèques publiques ont déjà été établies au *Tche-li*, au *Kiang-sou*, au *Hou-nan* et au *Hou-pei*; mais le *Chan-tong* en a été jusqu'ici dépourvu, quoiqu'on y trouve quelques riches bibliothèques particulières telles que le *Hai yuan ko* de M^r *Yang* à *Leao tch'eng* 聊城楊氏海源閣, ou le *T'ien jang ko* de M^r *Wang* (c'est-à-dire *Wang Yi-yong* 王懿榮) à *Fou-chan* 福山王氏天壤閣; il importe de fournir aux hommes d'étude un instrument de travail; M^r *Lo Tcheng-kiun* propose donc d'élever les bâtiments d'une bibliothèque publique sur les terrains où se passaient autrefois les examens; à cette bibliothèque sera adjoint un musée archéologique où on déposera tous les monuments épigraphiques qui seront exhumés dans la province et où on réunira tous les anciens estampages ayant une valeur documentaire.

(*Che pao*, 2 Mars 1909.)

FRANCE.

M. A. A. FAUVEL a fait le jeudi 25 mars 1909, à l'Association amicale franco-chinoise une conférence sur la Société étrangère en Chine il y a trente ans.

ITALIE.

La Perseveranza, de Milan, annonce (16 février 1909) que sous la Présidence du sénateur P. VIGONI, il a été décidé dans une séance du Conseil de la Société Italienne d'Exploration géographique et commerciale, qu'une mission serait envoyée en Chine pour étudier les conditions politiques et commerciales, faire connaître et apprécier les progrès accomplis par l'Italie dans les dernières années dans l'industrie. La mission visitera d'abord Chang-hai, puis Han-k'ou, Pe-King et T'ien-tsin. La direction de la mission est confiée à M. Giuseppe DE LUIGI, diplômé en langues orientales vivantes.

Erratum.

Dans le numéro de Mars 1909 du *T'oung pao*, le nom de temple et le nom posthume de l'empereur *Tao-kouang* ont été substitués, par suite d'une inadvertance regrettable, à ceux de l'empereur *Kouang-siu*; nos lecteurs sont donc priés de bien vouloir rectifier les lignes 7—10 de la p. 105 de la manière suivante:

«L'empereur *Kouang-siu* a reçu le nom de temple *Tö tsong* 德宗 et le nom posthume *King houang ti* 景皇帝. Pour le désigner, on dira donc dorénavant *Tö tsong King houang ti* 德宗景皇帝».

LES ORIGINES DE L'ASTRONOMIE CHINOISE

PAR

LÉOPOLD DE SAUSSURE.

(suite)



B. LES CINQ PALAIS CÉLESTES.

Les institutions de l'astronomie antique étant solidaires entre elles, nous ne pouvons pousser plus loin l'étude des *sieou* sans donner un premier aperçu des autres divisions du ciel, qui elles-mêmes ne peuvent être analysées à fond sans la connaissance détaillée des *sieou*. Nous aurons donc à revenir plus tard sur chacun de ces sujets après en avoir indiqué les traits principaux.

1. Origine de la théorie des cinq éléments.

Le domaine des sciences physico-chimiques est celui qui est le plus inaccessible aux civilisations primitives, car il n'en est aucun où les impressions des sens soient plus constamment déroutées; la couleur, l'odeur et la consistance des corps composés ne présentant souvent aucune analogie avec celles de leurs éléments.

La même remarque pourrait s'étendre aussi à l'astronomie si l'on considère cette science comme destinée à nous renseigner sur le faible rôle de notre planète dans l'univers; car, en effet, le mouvement de la Terre est contraire au sens commun. Mais il n'en est pas ainsi si l'on fait abstraction de cette conception moderne. Par suite de l'immensité

des distances stellaires, le parcours annuel de notre planète ne produit aucun changement appréciable dans la perspective des astres, hormis les planètes qui, seules, ont pu nous renseigner sur la réalité¹⁾. En fait, l'astronomie *apparente* est la science dont les civilisés primitifs peuvent le mieux pénétrer les lois; d'autant qu'ils y sont incités par deux puissants mobiles: l'utilité calendérique et le sentiment religieux.

Il n'est donc pas surprenant que l'astronomie chinoise ait atteint dans la haute antiquité un développement de beaucoup supérieur à celui des sciences physico-chimiques. Toutefois, si la physique antique se résume simplement dans l'antithèse de deux principes²⁾, si la chimie antique se résume dans l'évolution de cinq éléments³⁾, leur théorie est néanmoins très remarquable par sa conception unitaire du déterminisme universel.

La synthèse de ces idées fondamentales dont l'histoire, les rites et les notions des Chinois sont imprégnés depuis leurs origines lointaines, sera exposée à la fin de cette étude, comme conclusion. Mais il est indispensable d'en esquisser ici les lignes principales, car les institutions astronomiques en découlent directement.

*

Les anciens Grecs expliquaient l'alternance des saisons par une cause météorologique et, en définitive, anthropomorphique: le vent du Nord et le vent du Sud chassaient alternativement le soleil vers les régions africaines et européennes, comme un ballon voguant au gré des courants aériens. Il fallait alors expliquer la raison de ce retour périodique du vent: c'était Eole qui le déchaînait en ouvrant les cavernes où il était enfermé.

«C'est le soleil, dit Hérodote, qui, brûlant tout sur son passage,

1) Encore Jupiter, qui intéressa particulièrement les Chinois, est-il si éloigné que son mouvement moyen peut être rapporté sans erreur trop sensible à la terre immobile.

2) L'un, 陽 (*yang*) = chaud, sec, mâle; l'autre 陰 (*yn*) = froid, humide, femelle.

3) La terre, le bois, le métal, le feu et l'eau.

cause la sécheresse de l'air dans les régions du midi. Mais si le siège des saisons venait à changer; si l'endroit du ciel où sont maintenant fixés le borée et l'hiver devenait le siège du *notus* et du midi; alors le soleil, repoussé du milieu du ciel par l'hiver et le borée, se dirigerait vers l'intérieur de l'Europe comme il va maintenant vers l'intérieur de la Lybie».

On croyait que le borée sortait d'une caverne où il était renfermé: c'est Pline qui rapporte cette opinion comme toute naturelle sans la rejeter ni l'admettre¹⁾.

Dans cette conception des Grecs, nous voyons poindre déjà le caractère fondamental de leur astronomie et sa complète opposition avec la conception chinoise. Ce qui attire, en effet, l'attention des Grecs dans l'alternance des saisons, c'est le va-et-vient du soleil au Sud et au Nord (de l'équateur), c'est son mouvement latitudinal; considération qui aboutit nécessairement, dès l'éveil de la pensée géométrique, au principe de l'obliquité de l'écliptique et au rôle fondamental du plan écliptique, base de l'astronomie grecque.

Pour les Hellènes, le fait caractéristique de l'hiver est donc que *le soleil est au Sud*. Pour les Chinois, au contraire, le fait essentiel de l'hiver est, comme nous allons le voir, que *le soleil est au Nord*.

*

Le spectacle du perpétuel changement des saisons semble avoir

1) *La conception de l'obliquité de l'écliptique* par Letronne (*Journal des Savants* 1839). — «C'est là, je pense — dit l'auteur — la vraie origine de l'outré d'Homère».

Une conséquence de cette singulière explication grecque était que les contrées hyperboréennes jouissaient d'un climat tempéré, tandis que le *Tcheou-peï* 周髀 affirme nettement l'existence d'une zone polaire glaciale.

Les Hyperboréens furent placés successivement en Scythie, en Gaule, en Bretagne. «Enfin, dit Letronne, on prit un grand parti. Plusieurs auteurs les mirent au pôle même *sub ipso siderum cardine* d'où il était sûr qu'on ne pourrait plus les déloger. C'est la position définitive que leur assignent Pomponius Mela et Pline. Ce dernier paraît, il est vrai, avoir peu de foi dans ces récits, car il se permet, ce qui lui arrive rarement, le correctif sceptique *si credimus*; mais il faut convenir qu'au point où en était la connaissance du globe, cette opinion, ainsi poussée à l'extrême, devenait le comble de l'absurde.

plongé les Chinois, dès les âges lointains, dans une stupéfaction dont ils ne sont pas encore complètement revenus.

Cet étonnement se justifie, au fond, très bien si l'on se place dans la situation de primitifs dont l'esprit s'ouvre à la pensée philosophique¹⁾.

Ils ont expliqué ce fait par la prédominance alternative des deux principes, *yn* et *yang*, et par la révolution continue de cinq éléments.

Les deux principes, 陰陽, sont localisés dans le ciel, quoique leur effet se manifeste aussi sur la terre; les cinq éléments sont surtout terrestres quoiqu'ils aient leurs régions homologues au ciel.

L'hiver provient de ce que le soleil pénètre dans la sombre région (équatoriale) où le 陰 *yn* — principe négatif de la mort, du froid et de l'humidité — prédomine sur le 陽 *yang*. Les constellations de cette région longitudinale correspondent ainsi au Nord, corrélatif azimutal du froid, de l'humidité et des ténèbres.

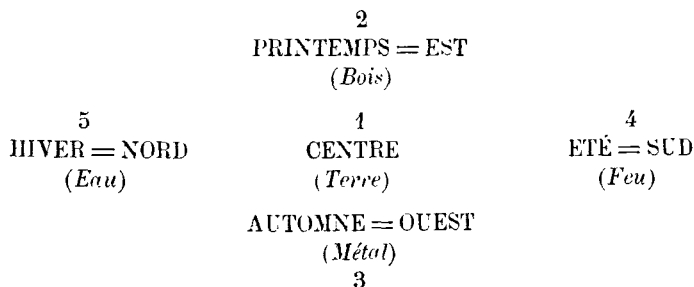
Cette théorie ne tient aucun compte, on le voit, du mouvement latitudinal du soleil, et contient en germe le caractère essentiellement *équatorial* de l'astronomie chinoise. La région septentrionale, où le soleil subit l'influence maxima du principe négatif est une région *longitudinale* du Contour du ciel 天周正北.

L'apogée de l'action du principe des ténèbres *yn* est marqué par la longueur *maxima* de la nuit. Mais dès le solstice, ce principe, tout en restant encore très supérieur au *yang*, perd du terrain; à l'équinoxe, il y a égalité; puis le *yang* l'emporte à son tour pour décliner après le solstice d'été.

1) Cette attribution de la pensée philosophique aux Chinois de la haute antiquité paraîtra sans doute un énorme anachronisme à maint sinologue. Mais je ne crains pas d'avancer que dès le 27^e siècle l'astronomie chinoise reflète une métaphysique très remarquable, affectant un caractère religieux.

A côté de cette religion, les anciens Chinois en eurent d'autres, d'ordre naturiste et anthropomorphe. (Voir notamment l'étude de M. Chavannes sur le *dieu du sol*, Congrès de l'hist. des religions 1900). Mais on se tromperait singulièrement, je crois, en supposant que la grossièreté de ces cultes infirme l'hypothèse d'une métaphysique très ancienne. Notre Moyen-âge eut, surtout, le culte des reliques; on ne saurait en inférer, cependant, qu'il n'ait eu d'autres doctrines plus élevées.

La combinaison sans cesse variable de ces deux principes physiques met en jeu, dans le monde terrestre, l'action des cinq éléments chimiques dont l'un, *la terre*, est central et les autres cardinaux.



Le *bois* triomphe de la *terre* en l'absorbant.

Le *métal* triomphe du *bois* en le coupant.

Le *feu* triomphe du *métal* en le fondant.

L'*eau* triomphe du *feu* en l'éteignant.

La *terre* triomphe de l'*eau* en l'absorbant.

Ce cycle est logique et ne pourrait être établi d'une manière quelconque. D'autre part, l'association du *bois* au printemps, saison de la pousse des arbres, est toute indiquée; celle de l'été au *feu* et de l'hiver à l'*eau* ne l'est pas moins, puisqu'elle exprime la prédominance du *yang* et du *yn*. Quant à l'automne, c'est la saison meurtrière qui détruit l'oeuvre du printemps comme le fer coupe le *bois* et châtie les rebelles¹⁾.

Mais notons de suite un fait important, qui donne la clef de bien des énigmes et sans la compréhension duquel les antiques conventions astronomiques restent indéchiffrables; c'est l'interversion des palais du Printemps et de l'Automne, que nous avons déjà mentionnée dans le précédent article²⁾.

La révolution chimique des 5 éléments implique un désaccord avec la révolution physique des 2 principes. La série 1, 2, 3, 4, 5 saute du Printemps à l'Automne, puis de l'Été à l'Hiver. Toutefois cette inter-

1) Voy. T. P. 1909, p. 154.

2) *Ibid.* pp. 151, 160

version est symétrique et par conséquent acceptable pour l'esprit chinois. Et il arrive qu'elle se combine très heureusement avec une autre inversion, d'ordre astronomique.

La soleil, en effet, parcourt les constellations en sens rétrograde, dans une direction inverse de son mouvement diurne apparent. En quittant (de droite à gauche) la région hivernale des ténébres, il pénètre, au printemps, dans le palais de l'automne; puis de l'été; puis du printemps.

Les Chinois appellent donc *palais du printemps* la région où séjourne le soleil en automne, et inversement. Il est vrai que cette interversion s'explique par le principe du zodiaque lunaire, appliqué tout d'abord aux deux Indicateurs *Sin* et *Tsan*; car les pleines lunes du printemps se produisent bien dans le palais *dit* du printemps et celles de l'automne dans le palais *dit* de l'automne¹). Mais alors, suivant ce principe d'opposition, il aurait fallu nommer *palais de l'hiver* celui où se produisent les lunes d'hiver, *palais de l'été* celui où se produisent les lunes de l'été.

Il est extrêmement probable que le principe lunaire appliqué à *Sin* et *Tsan* fut étendu, comme dans l'Inde, à tout le contour du ciel; nous trouverons dans le zodiaque des animaux des vestiges de cette phase primitive. Mais l'avènement de la théorie des cinq éléments a rompu cette continuité dont elle ne pouvait s'accomoder.

Le printemps est le matin de l'année, l'automne en est le soir. Aussi répugnait-il aux Chinois, plus soucieux de symétrie que de logique, d'appeler *printanier* la quartier occidental, et *automnal* le quartier oriental. D'autre part il leur répugnait encore davantage de nommer *estival* le côté du nord et *hivernal* le côté du midi.

Mais la nature elle-même indiquait la solution de ces postulats contradictoires par l'interversion de l'ordre astronomique dans la révolution des éléments; et cette solution allait tout concilier: il suffisait de suivre le nouveau *principe solaire* (conjonction) dans les palais sol-

1) *Ibid.* fig. 2, p. 170.

sticiaux; et de conserver l'ancien *principe lunaire* (opposition) dans les palais équinoxiaux. L'astronomie, la physique, la chimie et la tradition quasi-religieuse relative à *Sin* et à *Tsan* se trouvaient ainsi en harmonie. On obtient alors le schéma (ci-dessus, p. 259) auquel nous aurons continuellement à nous reporter.

II. Le Palais central et le Royaume du milieu.

中宮、中國。

Nous avons vu que pour les Chinois, la région Nord du ciel n'implique aucunement l'idée latitudinale; cette région Nord est simplement un quartier longitudinal, en ascension droite, précisément celui où le soleil est bien au Sud de l'équateur.

Ne craignons pas d'insister sur cette idée fondamentale. Le Contour du ciel 天周 (l'équateur) comporte des points cardinaux: nord, est, sud, ouest, qui sont les lieux solsticiaux et équinoxiaux correspondant respectivement à l'hiver, au printemps *par opposition*, à l'été, et à l'automne *par opposition*; ce qui justifie l'habitude qu'ont les astronomes d'énumérer les saisons dans l'ordre sidéral 冬秋夏春.

Le pourtour de l'équateur étant ainsi assimilé aux quatre points cardinaux de l'horizon, il s'en suit tout naturellement que la zone polaire n'est pas la région *nord* mais la région *centrale*.

Ainsi s'établit, d'une manière logique, le parallélisme des cinq éléments conçus dans le ciel et sur la terre.

PALAIS CENTRAL.

Palais: oriental, méridional, automnal. hivernal.

TERRE.

Bois, feu, métal, eau.

DOMAINE IMPÉRIAL.

Orient, sud, occident, nord.

Tandis que les palais équatoriaux liés aux quatre saisons, plongent alternativement sous l'horizon, il est une partie du ciel qui reste tou-

jours visible: c'est la calotte circompolaire. A la latitude de la Chine primitive (37°) elle comporte un rayon de 37°, soit une trentaine de degrés si l'on néglige la partie embrumée de l'horizon où les étoiles ne sont pas visibles. Cette calotte est appelée le *palais central* (et non pas le palais *septentrional* quoiqu'il contienne les *septem triones* 北斗¹⁾. Il y a ainsi un parallélisme complet entre le Ciel 天 et le Dessous du Ciel 天下 c'est-à-dire l'Empire. Au palais central céleste, correspond la terre centrale 中國; aux quatre palais cardinaux célestes, correspondent les quatre régions cardinales terrestres plus ou moins barbares, où la civilisation s'en va déclinant en raison de son éloignement du foyer central.

Mais la symétrie va plus loin. Le *palais central du ciel* a lui-même un centre: l'étoile polaire 天乙 l'As du ciel, *alias* 太一 l'Unité suprême²⁾, *alias* 上帝 *Chang ti* l'Empereur d'en haut. Et le *Dessous du ciel* a, lui aussi, un centre: c'est l'Empereur 帝, le Fils du Ciel 天子, l'Homme Unique 一人. Son palais est le centre de l'univers terrestre; il y donne audience tourné face au Sud, comme l'étoile polaire³⁾.

III. Les quatre animaux symboliques.

Chacun des palais cardinaux est symbolisé par un animal et par une couleur.

Au printemps correspond le Dragon vert.

A l'été l'Oiseau rouge.

1) L'appellation de *centre* appliquée au pôle ne contredit nullement celle de 北極 ou de 北斗, car le pôle nord (le plus voisin de l'horizon nord) s'oppose au pôle sud (le plus voisin de l'horizon sud).

2) Ce sont deux étoiles distinctes qui ont été *successivement* polaires (V. ci-dessous, p. 273).

3) «Se tourner vers le Nord» signifie, on le sait, devenir sujet. Lorsque le duc de Tcheou exerce la régence «il se tourne vers le Sud»; puis, à la majorité de son neveu, il se tourne derechef vers le Nord (M. H. IV, p. 95). — Lorsque le roi Tch'eng s'adresse à son oncle, il dit: «Moi, le petit enfant», mais de suite après, en tant que Fils du Ciel, il lui dit: «Moi, l'Homme Unique». (Chou-king).

A l'automne le Tigre blanc.

A l'hiver la Tortue (et le noir)¹⁾.

Le vert est tout indiqué pour correspondre à la saison verdoyante du printemps et le rouge à la saison du feu. Le noir (que les primitifs ne distinguent pas du bleu²⁾) est attribué naturellement à l'hiver. Quant au blanc, c'est la couleur métallique, donc automnale.

Le *Dragon*, emblème du souverain est associé au printemps; probablement, comme le dit Schlegel, parceque cet animal fabuleux fut à l'origine un saurien, ayant réellement existé en Chine, et qui sortait au printemps de l'engourdissement hibernial.

L'*Oiseau* dont le nom est resté à l'étoile centrale du palais de l'été³⁾, n'est autre que la caille, comme le montre le nom des dodécatémoires estivales:

«Les anciens — dit un recueil cité par Schlegel (p. 72) — ne pre-

1) Il n'y a pas — que je sache — de texte attribuant la couleur noire à la tortue dans l'énumération des palais, quoique cette couleur soit, au dire de 鄭康成, celle des tortues de la région nord (*Ur.* p. 60); cela provient de ce que la tortue a été remplacée par le *Sombre guerrier* 玄武 sous l'influence d'une légende rapportée par M. Chavannes (*M. H. I.*, p. 47).

La tortue est associée au mythe, visiblement astronomique, de *Fo-hi* instituant les huit trigrammes, qui représentent tout simplement la proportion du 陰 et du 陽 au milieu et à la limite de chaque saison. Nous verrons, lorsque nous aborderons l'analyse des *sieou*, que les couples les plus exactement symétriques sont intermédiaires et que les plus inexacts sont ceux qui marquent la limite des saisons: ils datent d'une époque antérieure, où l'équateur était divisé en 8 parties. Chaque palais se composait alors de deux moitiés ce qui fait au total 10 (en comprenant le palais central) d'où le cycle dénaire. La modification des trigrammes attribuée au roi *Wen* 文王 correspond au changement survenu dans la position sidérale des lunes, et par suite dans le calendrier. Tout cela concorde exactement avec les indications révélées par la répartition hindoue et turque ainsi qu'avec la règle des *Cho-ti*. Il est singulier que le Dr Legge n'ait pas été renseigné par les commentateurs sur le sens astronomique du 易經, qui éclate dès la première ligne: «In the first, we see the dragon lying hid (in the deep). It is not the time for active doing». L'hiver (*what is great and originating*) dure en effet jusqu'à ce que la Corne du Dragon commence à apparaître au crépuscule, le lever 朧 de la pleine lune du *primus ver* ayant alors lieu dans le Dragon 龍.

2) Dr Cureau, *op. cit.* *Revue générale des Sciences* 1904

3) 星鳥以正中春 (*Yao-tien*).

naient pas toujours de grands objets pour symboles, et l'*Oiseau rouge* des astronomes n'est que l'image de la caille. Pour cette raison les sept astérismes du sud s'appellent *Tête de la caille*, *Feu (= coeur) de la caille*, *Queue de la caille*. Il y a deux espèces de caille: la rouge et la blanche. Celle en question est la caille rouge. Sa couleur est rouge jaunâtre; elle est hérissée en haut et chauve en bas. *Elle apparaît avec l'été et disparaît à l'automne*. En volant elle se tient près des plantes; tout ceci est semblable à la nature du feu». 古人取象不必大物。天文家朱鳥乃取象於鶉、故南方朱鳥七宿曰鶉首鶉火鶉尾是也。鶉有兩種、有丹鶉、有白鶉。此丹鶉也。色赤黃而又銳上禿下、夏出秋藏、飛必附草、皆火類也。

On comprend aisément la légende superstitieuse à laquelle se prête cet oiseau migrateur et qui lui a fait symboliser l'été. Au commencement de l'été on constate un beau jour la présence des cailles, qui précédemment n'existaient pas dans le pays. D'où viennent-elles? Personne ne les a vu arriver, car elles voyagent de nuit. A la fin de l'été elles partent, de nuit, sans tambours ni trompettes; que sont-elles devenues? On crut alors qu'elles naissaient du feu de l'été et qu'en automne elles se métamorphosaient en lapins¹⁾.

Dans les siècles postérieurs l'oiseau symbolique de l'été est devenu un animal fabuleux, le Phénix 鳳皇者鶉火之禽、陽之精也。(*Ur.* p. 69)

Le *Tigre* symbole de l'automne n'est autre qu'Orion, qui porte le nom de tigre concurremment à ceux de Guerrier et de Marché céleste²⁾. L'association du tigre à l'automne peut s'expliquer de diverses manières. La légende rapporte que *Hwang-ti* dressait des tigres pour la guerre et

1) Nous reviendrons sur ce mythe à propos du zodiaque des 12 animaux. Il me paraît probable (vu la propagation des institutions sidérales de la Chine vers l'Ouest) que le mythe du phénix renaissant de ses cendres tire son origine de l'oiseau né des feux de l'été.

2) 參爲白虎。(*M.* II. 111, p. 352).

le nom de tigre est resté associé à celui de guerrier (M. H. I, p. 28); Du Halde, cité par Schlegel dit que le tigre de Chine est de couleur blanchâtre; selon le *Chouo-wen* c'est un animal de la région ouest 虎西方獸; enfin, il descend, paraît-il, des montagnes en automne pour rôder près des habitations¹⁾.

La tortue, dont le dos est rond comme le ciel et le ventre plat comme la terre; qui porte sur sa carapace les signes cabalistiques dont *Fo-hi* sut comprendre le sens; l'animal froid dont le principe vital se manifeste à peine et qui recherche l'humidité; tel est le symbole de l'hiver.

*

Sur l'ensemble de ces quatre emblèmes il y a une remarque importante à faire: les animaux équinoxiaux, le Dragon et le Tigre sont les seuls qui répondent à une réalité uranographique, le Scorpion et Orion. L'Oiseau et la Tortue sont censés remplir toute la longueur des palais de l'été et de l'hiver; comme ces palais solsticiaux sont, nous l'avons vu, beaucoup plus grands que les autres, chacun de ces deux animaux occupe près d'un tiers du ciel. Ils ne répondent donc à aucune constellation et le caractère factice de leur localisation est évident.

Cela est confirmé par la double figuration du Tigre. Le Dragon, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, est une constellation qui s'étend longitudinalement; il remplit donc tout naturellement le petit palais du printemps, depuis *Kio* jusqu'à *Wei* (la corne et la queue du Dragon). Orion au contraire est placé transversalement, de telle sorte que le Tigre n'occupe qu'une faible partie du palais de

1) *Ur.* p. 67. Il semble que le mythe grec d'Orion s'inspire à la fois des symboles chinois du guerrier et du tigre. L'Odyssée nous représente Orion, aux enfers, poussant devant lui le troupeau des animaux qu'il a tués sur la terre. Le *Tsan* chinois n'est pas un chasseur, mais un guerrier pieux qui châtie les rebelles; l'idéogramme 伐 (homme armé de la lance) a pris le sens de punir (voy. T. P. 1909, pp. 154, 155). D'autre part le tigre est chasseur; il est le maître des animaux 虎曰獸君 dit le *Chouo-wen*.

百獸之長 (*Ur.* p. 66).

l'automne. On a donc imaginé, pour la symétrie, un autre Tigre, indépendant du premier, et qui s'étend sur toute la longueur du palais de l'automne¹⁾. Nous avons là un nouvel indice du fait qu'entre l'époque primitive où l'on se servait seulement de deux astérismes opposés (*Sin* et *Tsan*) et l'époque où s'élabora le système des cinq éléments (27^e siècle environ) il dut exister un zodiaque lunaire continu, par opposition, duquel on retrancha ensuite les palais solsticiaux nommés dorénavant par *conjonction solaire*.

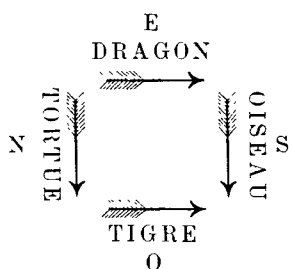


Fig. 3.

Avant de quitter ce sujet, faisons encore une autre remarque, indispensable à la compréhension de l'ordre des mois hindous et turcs; c'est que les quatre animaux emblématiques sont disposés de la manière suivante: le dragon et le tigre ont leur tête au sud et leur queue au nord; l'oiseau et la tortue

ont leur tête à l'ouest et la queue à l'est.

西方皆有七宿、各成一形。東方成龍形、西方成虎形、皆南首而北尾。南方成鳥形、北方成龜形、皆西首而東尾。[邢昺爾雅疏]。(Ur. p. 1).

1) Schlegel, de par les nécessités de sa théorie, suppose au contraire que le tigre limité à Orion dérive du tigre étendu sur tout le palais de l'automne: «*Tsan* est aussi nommé le *Tigre blanc* d'après la grande constellation occidentale du Tigre blanc qui occupait primitivement [lisez: 14000 ans avant *Yao*] cette partie du ciel» (p. 397).

Les deux acceptions se trouvent dans les traités uranographiques: 觜爲虎首、伐爲虎尾、參爲虎身。奎婁胃昂畢觜參白虎之宿。(Les termes 觜、伐、參 sont diverses parties d'Orion).

IV. La doctrine des cinq Empereurs.

Nous avons vu que la théorie des cinq éléments établissait un parallélisme entre la région centrale du ciel et l'empire, entre l'étoile polaire et l'empereur. Par ailleurs nous avons constaté précédemment que toutes les occupations trimestrielles avaient leurs symboles dans la région correspondante du firmament. De telle sorte que l'univers céleste agissait incessamment sur le monde terrestre par l'efficace des cinq éléments, suivant un déterminisme physico-chimique d'origine sidérale.

Cette conception unitaire des forces de la Nature semble avoir donné lieu, dès la haute antiquité, à un corollaire qui se rattache à elle par un lien logique mais non pas nécessaire. La puissance du souverain frappe l'imagination des primitifs comme un fait supra-humain. L'empereur est le Fils du Ciel; mais le Ciel, dans l'idée chinoise, n'agit pas à la manière d'un dieu anthropomorphe; il se manifeste par des lois physiques et par l'intermédiaire des cinq éléments. La série des empereurs se succédant les uns aux autres, chacun avec son individualité et son caractère propres, suggérerait ainsi un rapprochement avec la révolution des cinq éléments. On fut alors porté à penser qu'un souverain tenait sa puissance virtuelle de l'élément *terre*, son successeur de l'élément *bois* et ainsi de suite.

Plus tard, lorsque les dynasties héréditaires se furent constituées et arrivèrent successivement au pouvoir, la même idée directrice fit attribuer à chacune d'elles l'influence d'un élément prépondérant. Aussi chaque fondateur de dynastie avait-il soin de modifier les emblèmes et les rites, notamment la couleur officielle, pour les mettre en harmonie avec l'agent virtuel dont il tenait le pouvoir.

Plus tard encore, la métaphysique de la puissance impériale prit une forme nouvelle. Postérieurement à l'époque confucéenne, on divisa spécialement cinq empereurs plus ou moins légendaires de la haute antiquité qui personnifièrent les cinq éléments, sous les noms d'empe-

reur jaune, d'empereur vert, d'empereur rouge, d'empereur blanc et d'empereur noir.

Il convient donc de distinguer trois choses : d'abord la théorie générale des cinq éléments, inséparable de la genèse des divisions du ciel ; ensuite l'application de cette théorie à la puissance virtuelle des souverains ou des dynasties ; et enfin l'identification de cinq empereurs antiques aux cinq éléments de la nature. L'indépendance de cette dernière doctrine ne me semble pas avoir été suffisamment marquée ; et comme nous aurons à faire intervenir continuellement la théorie proprement dite des cinq éléments dans l'examen des institutions astronomiques de la haute antiquité, il ne sera pas inutile de rechercher, d'abord, s'il y a des objections, d'ordre historique, à cette manière de voir.

*

Pour les temps les plus reculés de l'histoire chinoise — dit M. Chavannes — l'idée directrice des généalogies paraît avoir été la théorie des cinq éléments. Les cinq empereurs ne sont que les symboles des grandes forces naturelles qui se succèdent en se détruisant les unes les autres. Cette doctrine philosophique passait pour avoir été professée par Confucius lui-même . . . Il ne semble pas que cette application de la philosophie à l'histoire remonte à une haute antiquité ni même que Confucius puisse en être regardé comme l'auteur : *la théorie des cinq éléments a peut-être son germe dans de vieilles spéculations cosmologiques* ; mais elle ne prit son développement et sa forme systématique qu'avec Tseou yen qui vivait au III^e siècle avant notre ère ; il serait même possible que le conseiller Tch'ang-Ts'ang qui mourut en 142 avant J.-C., ait été le premier à couler l'histoire dans ce moule métaphysique ¹⁾.

Ce que M. Chavannes appelle la théorie des cinq éléments est, on le voit, ce que nous considérons comme la doctrine des Cinq Empereurs divinisés. Les indices que l'on peut tirer de l'étude de l'astronomie antique sont d'ailleurs conformes à l'opinion de l'éminent historien sur le caractère relativement récent de cette doctrine.

En premier lieu, les récits traditionnels sur les empereurs de la haute antiquité s'accordent d'une manière frappante avec les diverses

1) M. H. I, p. CXLIII.

étapes que la critique technique permet d'assigner au développement de l'astronomie chinoise et que nous fixons plus particulièrement aux 27^e et 24^e siècles. La perfection de cette astronomie suppose un État centralisé et un niveau intellectuel remarquable. Ce qui implique l'existence non pas de cinq empereurs mais d'une longue série de souverains, dont la mémoire s'est perdue par suite de la tendance des anciens Chinois à ne considérer dans l'histoire que certains modèles de vertu.

En second lieu, bien loin que la doctrine des Cinq Empereurs soit l'aboutissement logique de la théorie des cinq éléments, elle en est une déformation manifeste; non pas seulement parcequ'elle introduit dans la conception des forces naturelles un anthropomorphisme qui en était absent, mais aussi parcequ'elle en altère la symétrie. Les cinq éléments terrestres correspondent, en effet, aux cinq palais célestes. Si donc on assimile cinq empereurs aux cinq éléments, l'empereur jaune correspondra à la terre (centre), l'empereur blanc à l'ouest, etc. Mais si, maintenant, on les divinise en les plaçant au ciel, l'empereur jaune devra correspondre au palais central (à l'étoile polaire), l'empereur blanc au palais occidental, etc. Le personnage connu sous le nom de *Hwang-ti* 黃帝 serait donc ainsi assimilé à *T'ai-i* 太一, l'Unité suprême et au *Chang-ti* 上帝 l'Empereur d'en haut, ce qui est impossible puisqu'il est précédé dans les légendes historiques par d'autres souverains et ne représente nullement l'origine des choses. La doctrine factice des cinq Empereurs s'est butée inévitablement à cette difficulté et l'a résolue d'une manière peu élégante: l'empereur jaune, loin de trôner dans le palais central, est logé à la même enseigne que l'empereur rouge et partage avec lui le palais méridional ¹⁾.

L'origine de la doctrine des cinq Empereurs est une déviation aua-

1) M. H. III, p. 512, note 2.

Cette doctrine des cinq Empereurs est née de l'altération progressive du symbolisme primitif sous la double influence d'un anthropomorphisme envahissant et du déclin de l'astronomie primitive dont les causes principales sont: l'affaiblissement du pouvoir central sous les *Tcheou*; la précession des équinoxes qui dérange l'ordre ancien; enfin la méthode solsti-

logue. Dans la haute antiquité l'élément naturaliste de la religion est impersonnel, mais le culte des ancêtres vient se combiner avec lui. En tant que Fils du Ciel, tout souverain mort se confond avec l'étoile polaire 太一 (le duc de *Tcheou* s'adressant aux rois défunts *Wen* et *Wou* se tourne vers le nord) de même qu'en Egypte tout pharaon devient Osiris. Mais en tant qu'ancêtre, le souverain mort conserve son individualité; il n'est donc pas surprenant que l'empereur rende à ses prédécesseurs un culte distinct dans cinq temples différents, associés aux cinq éléments par l'efficace desquels ils ont régné¹⁾.

ciale, basée sur le gnomon, qui a rendu inutiles les repères de la phase archaïque sidéro-lunaire.

Un autre exemple typique de cette évolution nous est fourni par *Kio*, le repère fondamental de l'ancienne année lunaire. La première pleine lune étant celle qui avait lieu dans le Dragon — c'est-à-dire à gauche de l'Epi qui en marquait la première corne et la gueule (la seconde corne et le cou étant dans *Kang*) — on constatait immédiatement par la position sidérale de la lune la date du 立春, par conséquent du 孟春 = 正月 et l'on savait si l'année précédente avait eu 12 ou 13 lunaisons. La règle des *Cho-ti* (à laquelle nous consacrerons un article) permettait de suivre trois mois à l'avance la marche graduelle de la pleine lune qui se présentait finalement devant la gueule du Dragon, comme une mouche devant un lézard. Le caractère utilitaire, calendérique, de ce repère a subsisté dans les appellations de *Kio* 角 = 天門 = 天根 = 壽星 = 壽宮, dans le mot 朧 et dans cette métaphore que le Dragon ne dort plus lorsqu'il tient sa perle (à la bouche) 龍有珠常不睡: en effet, le dragon printanier, jusque là invisible au crépuscule, caché sous terre, *in the deep* (ci-dessus, p. 263) se réveille à partir du moment où il a happé la pleine lune.

Mais l'astronomie solsticiale ayant fait tomber de plus en plus en désuétude l'emploi du repère sidéro-lunaire, et les anciens termes sidéraux prenant un caractère de plus en plus anthropomorphe, on en vint à adorer *Cheou-sing* dans le «Palais de la Longévité» (M. H. III, pp. 472, 411). *Sseu-ma Ts'ien* n'entend plus guère le sens de l'astronomie primitive; ses commentateurs encore moins; et dans les siècles suivants on perdit tellement le souvenir de ce qu'était *Cheou-sing* qu'on le confondit avec Canopus 老人星 (Dict. Wells Williams; M. H. III, pp. 353 et 446 note 2).

1) M. Chavannes (M. H. I, p. 57) cite un document très intéressant qui me semble expliquer non-seulement l'origine de la doctrine des cinq Empereurs, mais aussi l'attribution de *Hwang-ti* comme ancêtre de *Yao* à la 5^e génération. Remarquez par ailleurs les noms physico-astronomiques des anciens empereurs 甲, 乙, etc. 黃帝; l'empereur *K'ou* épouse une fille de *Tsiu-tseu* 姁訾 (nom de la 3^e division jovienne). Le nom de *Huan-hiao* 玄囂 rappelle celui de la 2^e division, orthographiée 玄枵. — Enfin le *Eul-ya* associe *Tchouan-hiu* au *sieou* solsticial, *Hiu*: 顓頊之虛虛也.

*

Ce point de départ étant donné, on peut suivre dans les textes la formation progressive de la doctrine des cinq Empereurs jusqu'à l'inconséquence finale à laquelle elle aboutit lorsqu'elle est obligée de caser deux empereurs dans le même palais. Et ces textes sont d'autant plus valables qu'ils appartiennent aux chroniques de *Ts'in*, épargnées, on le sait, par l'édit de proscription; car cette doctrine, comme M. Chavannes l'a fait remarquer¹⁾ semble originaire de cet Etat semi-turc.

Le culte ancestral ayant, dès la haute antiquité, associé certains souverains défunts aux éléments naturistes, on substitua, dans l'Etat de *Ts'in*, un empereur à chacun des animaux symboliques qui présidaient aux saisons. C'est ainsi que dès l'an 672 le duc *Siouen* sacrifiait à l'empereur vert²⁾. Mais à cette époque le sens des dogmes astronomiques était encore trop présent à l'esprit pour qu'on put avoir l'idée de placer ces génies des saisons et des palais équatoriaux sur un rang d'égalité avec l'étoile polaire et le palais central. Ces empereurs célestes ne furent donc pas appelés «*les empereurs suprêmes*» mais simplement «*les empereurs*». Il n'y en avait pas cinq, mais seulement quatre, l'élément central restant sous la dépendance de l'empereur suprême, polaire. Cela est marqué (à la même page) par le fait que le duc suivant, *Mou*, voit apparaître en songe l'Empereur suprême, qui continue par conséquent à rester essentiellement unique.

Aussi lorsque les *Ts'in* possédèrent l'empire n'y avait-il encore que quatre empereurs³⁾. Mais par suite de la décadence où tomba l'astronomie vers la fin des *Tcheou*, ces quatre empereurs, qui devraient correspondre aux quatre régions cardinales, sont appelés: *vert, jaune, rouge, blanc*. Le *jaune* est mis, par erreur à la place du *noir*. Cette méprise provient de ce qu'il y a deux sortes de *nord*: le nord équatorial⁴⁾ et le nord polaire. Les couleurs étant affectées aux éléments, qui sont ter-

1) T. P. 1906, p. 97.

3) M. H. III, p. 446.

2) M. H. III, p. 423.

4) Ci-dessus, p. 262).

restres, l'empereur jaune ne peut être placé au ciel si ce n'est, du moins, dans le palais central auquel n'est affecté ni couleur ni animal symbolique. Mais, en confondant le nord polaire et le nord équatorial, on l'a mis à la place de l'empereur noir.

Le fondateur de la dynastie *Han*, visitant les temples, demanda quels étaient les empereurs auxquels on sacrifiait sous les *Ts'in*. On lui répondit: «Les quatre Empereurs sont les empereurs blanc, vert, jaune, rouge». *Kao-tsou* répliqua: «J'avais entendu dire qu'il y avait au Ciel cinq Empereurs; or en voici seulement quatre; comment cela se fait-il?» Personne n'en sachant l'explication, *Kao-tsou* dit alors: «Je le sais. C'est qu'ils m'attendaient pour être au nombre complet de cinq». Alors il institua le sacrifice à l'Empereur noir et donna au sanctuaire le nom de lieu saint du nord¹⁾.

Lieou-pang, le bon buveur, s'arroge une place parmi les souverains célestes avec la même désinvolture dont il usa lorsque, simple chef de village, il s'en attribua une au banquet des fonctionnaires, trouvant encore le moyen de ne pas payer son écot.

En conséquence de ce joyeux coup d'État, on aurait dû se décider à reconnaître l'identité de *T'ai i* et de l'empereur céleste correspondant à l'élément central (jaune). C'eût été une hérésie, car *Hwang Ti* n'est pas *T'ai i*, mais la symétrie eût été sauvée. On ne voulut pas commettre cette hérésie, et néanmoins on conserva cinq Empereurs: il fallut donc en loger deux en un même palais.

L'origine de la doctrine bâtarde des cinq Empereurs est donc assez claire: elle provient de l'erreur initiale qui fit placer (postérieurement à l'an 424) l'empereur jaune parmi les points cardinaux équatoriaux; puis de la plaisanterie de *Lieou pang* qui trancha le noeud gordien en se plaçant lui-même au rang des divinités célestes.

*

M. Chavannes ne faisant pas de distinction entre le doctrine anthro-

1) M. H. III, p. 449.

pomorphique des cinq Empereurs et la théorie naturiste des cinq éléments, a été naturellement amené à considérer l'expression *T'ai i* 太 — (la grande Unité) comme un concept philosophique, alors qu'elle désigne un fait concret, l'étoile polaire :

L'empereur *Ou*, dit-il, créa une hiérarchie entre les dieux du Ciel et il plaça au dessus des cinq empereurs d'en haut une divinité suprême appelée *T'ai i*, la grande Unité : cette création de la réflexion abstraite devait jouer aux siècles suivants un certain rôle dans les systèmes des philosophes. (M. H. I, p. XCVII).

Comme nous avons eu déjà l'occasion de le faire remarquer à propos du cycle de Jupiter et comme nous l'exposerons d'une manière plus complète lorsque nous traiterons des cycles duodénaires, la notation sidérale 子丑寅 qui sert de trait d'union à tous les succédanés zodiacaux a fini par perdre aux yeux du public (mais non pas des techniciens) sa signification uranographique originelle¹⁾. Il en a été de même pour les appellations successives de l'étoile polaire 天一 (27^e siècle) 太一 (23^e siècle) 帝 (12^e siècle)²⁾. A l'origine, les

1) Un fait analogue s'est produit dans le monde occidental ; nous désignons les mois de l'année par les signes ♈, ♉, ♊, ♋ etc., indépendamment de la précession ; avec cette différence toutefois que ces idéogrammes évoquent directement le nom des constellations, tandis qu'en Chine 子 se lit *tseu* et non pas 玄枵, 虛, ou 鼠. Les astronomes chinois savent fort bien que 子 représente le *yn* 陰, le nord et minuit parce qu'à l'époque créatrice l'astérisme 虛 était solsticial. Mais, en dehors des spécialistes, les termes cycliques ont perdu leur sens sidéral et ne représentent plus qu'un symbole physique ou chronologique. Aussi *Siu-fa* 徐發, l'auteur du *T'ien yuen li li*, s'égayait-il fort de l'ignorance des lettrés en astronomie ; « Ils n'y entendent rien », dit-il à propos de l'origine des 12 animaux : 儒家不解.

2) « Il est hors de doute, dit Gaubil, qu'ils observaient l'étoile polaire et lui donnaient un nom chinois. Dans le *Chou-king*, chapitre *Hong-fan*, l'empereur est désigné par le caractère du pôle. Cette idée de l'empereur sous le titre du pôle est clairement marquée par Confucius. L'empereur est regardé en Chine de tout temps comme le Fils du Ciel et comme le ciel même. Les caractères *Tien y* et *Tay y* ont à peu près le même sens et expriment le ciel. Confucius en disant que le Ciel est *Un Grand* fait clairement allusion au caractère du ciel 天 composé de un — et de grand 大. Cela supposé, les étoiles *Tay y* et *Tien y* qu'on voit dans les plus anciens catalogues chinois et qui sont dans la queue du Dragon paraissent avoir été successivement polaires selon ces catalogues et

termes 天一, 太一, 大一 (= 天) exprimaient le fait concret de l'immobilité de l'étoile centrale qui préside, face au sud, à la révolution des quatre régions équatoriales, comme l'empereur 一人 préside, face au sud aux quatre régions terrestres.

D'ailleurs sous les *Han* le sens stellaire de *T'ai i* n'était pas encore perdu comme il le fut quelques siècles plus tard lorsqu'on se mit à discourir sur la métaphysique de l'Unité suprême. *Sseu-ma ts'ien*, en tête de son traité des *Gouverneurs du ciel* nous dit que « dans le Palais central l'étoile *T'ien-ki* (Faîte du ciel) est la résidence constante de l'Unité suprême (*T'ai-i*) »; et plus loin que « en ligne droite de la cavité du Boisseau sont trois étoiles qui forment un cône dont la pointe est tournée vers le nord; tantôt elles sont visibles, tantôt non. On les appelle *T'ien i* (l'Unité céleste) ». *Sseu-ma*, on le voit, ne nomme pas la polaire de son époque *T'ai-i* nom réservé à une autre étoile autrefois polaire, mais il dit que la polaire actuelle est la résidence de *T'ai i*. La fonction apparaît ainsi distincte de l'individualité de l'étoile¹). Dans le traité des sacrifices *Fong et Chan*, *Sseu-ma* nous montre l'empereur *Wou* se rendant au temple de la Longévité pour échapper à une maladie qui mettait ses jours en danger: « Dans le palais de la Longévité celui que vénérât le plus la Princesse des esprits était *T'ai-i*. Ses

désignent le Souverain. L'an 2259 *Tay y* fut le plus près du pôle et était l'étoile polaire; et l'an 2667 l'étoile *Tien y* était la polaire. (Lettres édif. p. 328). — Cf. Biot, *J. des S.* 1840, p. 235 — Russel, *Astronomical Records*. — *Ur.* p. 507. — Nous exposerons plus tard le détail des faits, avec un graphique.

1) La conservation de ces anciens noms polaires en dépit du déplacement du pôle est une des manifestations les plus étonnantes du traditionalisme chinois; elle révèle dès la haute antiquité les qualités de précision et d'exactitude qui ont caractérisé plus tard les annales de ce peuple. Le fait que ces étoiles ont été polaires n'est d'ailleurs pas attesté seulement par leurs noms et par le calcul trigonométrique, mais par les attributs astrologiques que leur prêtent les traités et par la double haie stellaire des dignitaires de la cour dont les deux premières étoiles (le *Pivot de gauche* et le *Pivot de droite* 左右樞) marquent exactement le pôle du 28^e siècle (environ), la trajectoire du pôle passant entre ces deux étoiles, α et ι Dragon. (Cf. Flammarion, *Astr. pop.* p. 47). Ajoutons que, même après la découverte de la précession, les Chinois rapportant ce mouvement à l'équateur ne pouvaient calculer théoriquement le déplacement du pôle.

assistants étaient *Ta-kin*, *Sseu-ming* et d'autres qui tous l'accompagnaient». Nous avons vu que le palais de la Longévité se rapporte à 壽星 repère de la nouvelle année et par conséquent symbole de longévité; *Sseu-ming* (et probablement *Ta-kin*) désigne une étoile circumpolaire. Il est donc évident que *T'ai i* est ici, comme partout, l'étoile polaire et non une création de l'esprit philosophique¹).

Tout ce chapitre des *Mémoires historiques* nous montre l'ancien culte naturiste et sidéral évoluant vers l'anthropomorphisme et l'abstraction²). Dans l'antiquité, l'anthropomorphisme — avons-nous dit — ne s'attache qu'au culte des ancêtres; si l'étoile polaire symbolise un personnage, c'est *Chang ti* 上帝 et non pas *T'ai i*. Sous ce rapport le chapitre *Chouen-tien*, où apparaît la première mention de l'Empereur d'en haut, est un document du plus grand intérêt.

Aussitôt après avoir reçu l'abdication de *Yao* dans le temple ancestral, *Chouen* fait acte de Fils du Ciel en sacrifiant, non pas au Ciel naturiste mais au Ciel ancestral, à l'Empereur d'en haut. *Chouen* est, il est vrai, représenté comme d'humble extraction et son père est encore en vie. Mais rappelons-nous ce que Fustel de Coulanges a établi d'une manière définitive³): le culte des ancêtres n'est pas lié à la filiation consanguine (*genitor*) mais à la filiation religieuse (*paterfamilias*); en Chine, comme à Rome, comme partout, les serviteurs par-

1) M. H. III, p. 473.

2) Les bas-reliefs du *Chan-toung* qui datent du II^e siècle de notre ère nous montrent le dieu de la Grande Ourse assis au milieu de ses étoiles (E. Chavannes, *La sculpture sur pierre en Chine*).

3) Cet illustre historien, dont on a trop souvent voulu considérer l'œuvre comme paradoxale, s'est appuyé uniquement sur les documents de l'antiquité classique. Il n'en est que plus intéressant de constater l'identité des mêmes rites (mariage, clientèle, adoption, fondation des villes etc.) en Chine et en Egypte. (Cf. notamment: A. Moret *Le rituel du culte divin en Egypte*, Ann. du Musée Guimet. F. Farjanel *L'empire chinois*). Jusqu'ici les rapprochements de cette nature aboutissaient invariablement à la théorie de la fondation de la nation chinoise par une colonie d'émigrants chaldéens. Mais les progrès de la science préhistorique nous font entrevoir d'immenses périodes où les peuples n'étaient nullement compartimentés dans des régions fermées. Dès les temps paléolithiques, l'ambre et le corail circulaient dans l'intérieur des terres.

ticipent aux sacrements; le fils indigne en est exclu, le fils adoptif y est admis. *Chouen*, en tant que fils, sacrifie à l'Empereur d'en haut et par ce terme il faut entendre le pôle astronomique anthropomorphisé par le culte des ancêtres. C'est ce que M. Chavannes a bien marqué dans sa traduction du *Chouen-tien*:

Nous rencontrons dans ce texte pour la première fois la fameuse expression *Chang ti* 上帝 qui a donné lieu à tant de controverses. Nous ne pouvons pas entamer à ce sujet une longue discussion dans une note: nous nous bornerons à faire remarquer que, la théorie des cinq *Chang-ti* étant intimément liée à celle des cinq éléments qui ne prit corps que vers le IV^e siècle avant notre ère, il est très vraisemblable que, dans les plus anciens textes, le terme *Chang-ti* désigna une divinité unique. En second lieu, cette divinité est identifiée par la plupart des commentateurs avec l'étoile polaire; nous ne voyons aucune raison (je parle des raisons scientifiques) de regarder cette identification comme une perversion tardive d'un monothéisme primitif, et par conséquent nous l'adoptons comme l'expression de l'ancienne croyance religieuse des Chinois. Enfin, nous croyons que les mots «Empereur d'en haut» sont ceux qui rendent le mieux le sens du terme (*Chang-ti*¹⁾ parce que c'est à leur image que les hommes conçoivent leurs dieux et que par conséquent le plus élevé en dignité parmi les êtres célestes doit être appelé l'Empereur d'en haut, tout comme ici-bas on appelle Empereur celui à qui tous obéissent. (M. H. I, p. 60).

Les raisons qui nous font considérer comme peu ancienne la doctrine des cinq Empereurs sont inverses de celle exprimée ici par M. Chavannes; car c'est précisément parceque la théorie des cinq éléments est très antique que la doctrine des cinq Empereurs n'a pu s'établir avant que les concepts astronomiques aient perdu leur sens primitif. Devant nous séparer de M. Chavannes sur ce point, nous sommes d'autant plus heureux d'adopter son opinion sur le caractère polaire du *Chang-ti*. Cette identification étant établie dans l'ordre anthropomorphique il semble difficile de ne pas l'étendre à *T'ai i*, corrélatif

1) Quoique la traduction *Empereur d'en haut* soit en effet la meilleure, elle ne reproduit cependant pas intégralement le sens chinois. Les mots 上下 signifiant à la fois *haut et bas, supérieur et inférieur*, le terme 上帝 suggère une idée de suprématie incompatible, à l'origine, avec la pluralité illogique de la doctrine des cinq *Empereurs supérieurs*.

naturiste de *Chang ti*, qui n'est pas à l'origine une entité philosophique mais une très petite étoile, à peine visible à l'oeil nu (comme plusieurs déterminatrices équatoriales), à laquelle les catalogues chinois assignent une place qui fut précisément celle du pôle antique.

V. La religion physico-astronomique de la haute antiquité.

L'esprit scientifique est un fils du génie grec. Les Grecs seuls ont eu le désir de pénétrer les lois de la nature pour satisfaire le besoin de connaître, la curiosité désintéressée. Partout ailleurs les mobiles du progrès scientifique, ont été d'ordre utilitaire et religieux¹⁾. L'utilité de la connaissance des mouvements célestes est la mesure du temps, la calendérique. Par ailleurs, l'orientation méridienne des anciens palais ou tombeaux chinois et égyptiens ne présente aucune utilité, en dehors du sentiment religieux²⁾.

Aussi pour comprendre l'éclosion précoce de l'astronomie en Chine ou en Chaldée, il faut s'abstraire de nos idées modernes qui nous représentent cette science comme une branche très spéciale des mathématiques³⁾. Si l'on se place dans la situation des primitifs parvenus, comme

1) Même chez les Grecs, la science primitive est utilitaire. Exemple: la géométrie; mais après avoir découvert les règles de la mesure du terrain, ils ont eu le désir d'aller plus loin. — Je me permettrai de renvoyer le lecteur, pour le développement des idées résumées dans ce chapitre, à deux articles de la *Revue Scientifique*: *Comment les Chinois conçoivent leur civilisation* (19 janvier 1895) et *Le point de vue scientifique* (12 janvier 1901).

2) L'extraordinaire exactitude de la symétrie des *sicou*, dont la haute antiquité paraît au premier abord invraisemblable, n'est donc pas un fait isolé dans l'histoire des origines de la civilisation. Les pyramides égyptiennes révèlent une perfection analogue dans la détermination de la méridienne.

3) Il n'est pas exagéré de dire que le mouvement des astres était plus familier au public dans l'antiquité que de nos jours. Le calendrier perpétuel a fait disparaître l'intérêt utilitaire qui s'attachait autrefois à l'observation vulgaire des astres. Chacun sait maintenant que la terre tourne autour du soleil; mais précisément cette notion, par sa complexité, nuit à la compréhension des mouvements apparents. Combien de gens, instruits et cultivés par ailleurs, n'ignorent-ils pas les faits les plus élémentaires, par exemple que la pleine lune se lève au crépuscule? L'an dernier, un particulier s'aperçut que la planète Mars rétrogradait parmi les étoiles; il crut devoir signaler ce phénomène à un journal, pensant avoir fait une découverte étonnante. Les plus grands journaux de Paris reproduisirent cette

les Chinois du 28^e siècle, à un degré remarquable de développement intellectuel, on conçoit aisément l'impression profonde, *sacra horror*, que dut produire sur eux le spectacle énigmatique des constellations et la régularité de leur succession progressive au cours des saisons.

C'est le Ciel, c'est le firmament, et non pas le soleil, qui produit les saisons et les changements de la végétation¹⁾; cette influence physique est étendue tout naturellement au domaine moral. Aussi le souverain terrestre, Fils du Ciel, peut-il jeter le trouble dans les mouvements célestes s'il s'écarte de ses devoirs. Par suite de la même idée, le souverain terrestre, vicaire du Ciel, préside indifféremment aux lois physiques et aux lois morales sur la terre²⁾.

Il faut bien comprendre ce point pour apprécier l'importance religieuse de la confection du calendrier, privilège du Fils du Ciel.

La domaine impérial étant sur la terre le corrélatif du palais central (polaire) dans le ciel, les quatre régions de l'Empire correspondant aux quatre palais équatoriaux, la division duodénaire s'appliquant également à l'équateur céleste et à l'horizon terrestre, les choses du Ciel et de la Terre sont indissolublement solidaires entre elles. Aussi la promulgation du calendrier n'est-elle pas envisagée au seul point de vue utilitaire de la computation des époques, mais surtout au point de vue religieux de l'accord du Ciel et de la Terre. Le premier devoir

nouvelle avec des commentaires inouïs. (Voy. les anecdotes citées à cette occasion par le *Bull. de la Sté astr. de France*). Lamartine, dans une romance souvent chantée dans les salons a dit que (le soir): «Vénus se lève à l'horizon». J'ai beaucoup surpris un ingénieur distingué en lui avouant que cette assertion ne me paraissait pas vraisemblable. De nos jours, en dehors des astronomes, il n'y a plus guère que les marins qui, par nécessité professionnelle et par l'habitude du service de nuit, soient familiarisés comme les Anciens avec les mouvements célestes.

1) Les Chaldéens avaient une conception analogue. Dans la Genèse le jour et la nuit préexistent au soleil.

2) Lorsqu'une éclipse prédite n'avait pas lieu on félicitait l'empereur. — Sous les *Han* le souverain donne des grades et de l'avancement aux dieux terrestres. — *Tsay-Yong*, dans un texte que nous aurons à citer, dit que le Ciel a 12 divisions, et que la Terre aussi a 12 divisions auxquelles président le Souverain et les ministres.

du Souverain est de faire connaître au peuple les conditions de cet accord, c'est-à-dire d'indiquer la limite des saisons et la situation de l'année terrestre (civile) par rapport à l'année céleste (astronomique). S'il manque à ce devoir, s'il néglige le calendrier, il n'en résulte pas seulement des inconvénients pour son peuple; il commet à l'égard du Ciel, dont il est le vicaire, une irrévérence qui met en danger son droit divin, son Mandat céleste 天命 et qui diminue d'autant sa vertu 德 c'est-à-dire la puissance virtuelle de sa dynastie.

Mais l'empereur, quoique Fils du Ciel, n'est qu'un homme comme un autre; il n'est nullement considéré comme omniscient. Pour bien gouverner il doit avant tout bien choisir ses ministres. Si ses ministres le conseillent mal, il est responsable de leurs erreurs devant le Ciel, mais eux en sont responsables devant lui.

La confection du calendrier étant le premier devoir du souverain vis-à-vis du Ciel et du peuple, si des erreurs s'y introduisent par la négligence des ministres ou des astronomes, l'empereur en est responsable devant le Ciel, mais ces ministres ou astronomes en sont responsables devant lui; car ils ont commis une faute dont les conséquences dynastiques sont très graves.

Aussi, dès la haute antiquité comme sous la dynastie tartare actuelle, voyons-nous que le prétexte politique le plus efficace dont un empereur puisse user pour briser un ministre trop puissant est de l'accuser d'avoir négligé le calendrier; car il est sûr de trouver dans l'opinion publique un appui moral basé sur le sentiment religieux de l'importance de la faute commise. Dans des cas analogues et pour le même motif, nos anciens rois ne manquaient pas d'intenter un procès en sorcellerie.

Un des premiers chapitres du *Chou-king*, au début de la 1^e dynastie,

nous montre l'empereur, sur le point d'attaquer un prince rebelle, lui faire avant tout grief de négligence astronomique :

« Ohé, hommes des six armées, j'ai une harangue à vous adresser. Le prince de *Hou* méprise avec hauteur *les cinq éléments*; il néglige et abandonne les trois principes régulateurs. C'est pourquoi le Ciel supprime et interrompt son mandat; maintenant je ne fais qu'exécuter avec respect le châtiement céleste. (Harangue de *Kan*. — M. H. I, p. 164).

Dans un autre chapitre du *Chou-king*, celui qui mentionne l'éclipse de *Tchong k'ang*, nous voyons les astronomes héréditaires, dont la charge est une des plus importantes de l'Etat et qui sont des seigneurs feudataires, en révolte contre l'autorité impériale. Le prince de *Yn* envoyé pour les châtier leur fait également grief, devant ses troupes, d'avoir négligé leurs devoirs astronomiques. Lorsque l'éclipse s'est produite et que l'alarme fut donnée, *Hi* et *Ho*, qui avaient, semble-t-il, trop banqueté la veille, ne sortirent pas de leur torpeur¹⁾.

On pourrait en dire autant des Règles de *Yao* et de *Chouen* en ce qui concerne les rites d'ordre physico-astronomique; et sous ce rapport je ne puis souscrire entièrement à l'opinion de M. Chavannes sur le défaut de valeur historique des anciennes annales; pour cette raison que la théorie des cinq éléments s'étant — à mon sens — constituée au 27^e siècle, l'importance attachée dans ces textes plus ou moins légendaires aux points cardinaux ne me semble aucunement l'indice d'idées modernes.

Ces récits, dit M. Chavannes, excitent notre suspicion, car ils sont d'une symétrie étrange: si l'empereur *Yao* envoie un fonctionnaire dans l'est, il faudra de nécessité qu'il en délègue un autre au sud, un troisième à l'ouest et un dernier au nord; chacun de ces officiers présidera à la saison qui correspond,

1) « La harangue de *Kan*, dit M. Chavannes, me paraît, malgré sa brièveté, un des monuments les plus remarquables et à coup sûr les plus authentiques de la haute antiquité; elle est singulièrement plus vivante que les Règles de *Yao* et de *Chouen* ou que le tribut de *Yun*. Par contre le savant traducteur des *Che-ki* estime que l'authenticité du *Chdiment de Yn* est plus que douteuse (M. H. I, pp. 166 et CXXXVI). Au point de vue auquel nous nous plaçons ici le fait n'a pas d'importance car, quelle que soit l'époque où il fut rédigé, ce chapitre exprime sûrement des idées antiques

dans la théorie des cinq éléments, à celui des points cardinaux où il séjourne. Si l'empereur *Chouen* fait une inspection, il ira d'abord à l'orient, puis au midi, puis à l'occident, puis au nord; il accomplira chacun de ces voyages dans le mois qu'une association d'idées philosophiques lie à telle ou telle direction de l'espace: il achèvera sa tournée en un an; il restera à la capitale quatre ans pour recevoir successivement les vassaux des quatre points cardinaux. La sixième année, qui sera la première d'un nouveau cycle de cinq, il recommencera ce qu'il a fait dans la première année. (p. CXL).

Si, avec Chalmers et Whitney, on considère que les institutions fondamentales de l'astronomie chinoise n'apparaissent qu'au III^e siècle avant notre ère, et si l'on fixe à la même époque la genèse de la théorie des cinq éléments, il est certain que cette symétrie cosmologique apparaîtra dans les textes anciens comme un singulier anachronisme. Mais il en va tout autrement lorsqu'on constate que la théorie des cinq éléments et les institutions fondamentales de l'astronomie sont intimement solidaires; qu'elles ont pris naissance dans la haute antiquité; et que leur bloc forme la matière première de toutes les idées systématiques de la science, de la politique et de la morale chinoises.

Chez tous les peuples, les rois ont senti la nécessité d'étayer leur droit divin sur l'observance méticuleuse du rituel sacré; et ceux de France ou d'Espagne se sont même soumis à la tyrannie d'une étiquette dont on ne voit souvent guère l'utilité originelle.

Lorsque Louis XVIII fuyait devant l'aigle impériale, le prince de Condé crut devoir s'informer si S. M. accomplirait le «lavement des pieds» dans l'auberge de village où elle se trouvait jetée, par le malheur des temps, au jour anniversaire de cette cérémonie. L'importance attachée à de tels rites, dans les temps modernes, ne fait pas trouver invraisemblable que les souverains chinois aient cru devoir conformer leurs tournées d'inspection à l'ordre cosmologique des points cardinaux considérés comme le symbole suprême des lois divines et humaines¹⁾.

1) Un missionnaire me faisait un jour remarquer, à Nankin, que des ouvriers terrassiers, parlant entre eux de leur travail, disaient: «plus au nord, plus à l'est» où nous dirions «plus à droite, plus à gauche». Le Chinois sait toujours où se trouve le nord, comme le musulman connaît toujours la direction de la Mecque.

En suivant l'ordre dans lequel le soleil parcourt les quatre régions célestes¹⁾ l'empereur affirmait sa qualité de Fils du Ciel, comme en lavant les pieds des mendiants le roi franc affirmait son caractère sacerdotal et sa qualité de Fils aîné de l'Eglise²⁾.

*

Tandis que chez les Grecs, l'astronome est un philosophe, un *ami de la vérité*³⁾, une individualité scientifique sans mandat officiel, le plus souvent en délicatesse avec le clergé de sa cité; en Chine au contraire l'astronomie est intimément liée au souverain pontificat du Fils du Ciel. Elle est une fonction de l'Etat; elle est l'expression de l'ordre social et religieux. Et cette conception, sans être formulée d'une manière aussi explicite dans les temps modernes que dans les écrits anciens, pénètre tellement l'opinion publique et le sentiment populaire que nous voyons l'empereur *K'ang hi* reproduire, dans une circonstance sur laquelle on n'a pas assez attiré l'attention, le réquisitoire dont la Harangue de *Kan* nous a conservé le souvenir.

Le jeune souverain supportait impatiemment la tutèle de ses régents lorsqu'un des missionnaires jésuites alors incarcérés depuis plusieurs années, parvint à lui faire savoir que le calendrier impérial contenait diverses erreurs. On voit de suite quelle magnifique occasion se présentait à l'intelligent monarque de battre en brèche l'autorité de ses tuteurs. Conseillers responsables, ils avaient fait commettre au Fils du Ciel, et à son insu, le plus grave manquement à ses devoirs religieux. « Aussitôt — dit Du Halde — ce Prince, comme s'il eût été question

1) Il les parcourt en réalité dans l'ordre inverse; mais nous avons vu que l'intervention des palais équinoxiaux établit l'accord avec le mouvement diurne.

2) Nous verrons plus loin que l'empereur est identifié au soleil, subordonné lui-même à l'étoile polaire et qui n'occupe dans le ciel chinois que le second rang. Le dragon étant la région où le soleil naît (Est) devient pour cette raison l'emblème impérial. *Sin* (cœur du dragon) est le *Prince céleste* 天君. « L'empereur apparaît au signe 震 (matin, printemps) », dit le 易經. A l'origine, le Fils du Ciel devait donc parcourir les quatre régions dans l'ordre solaire des saisons.

3) C'est l'expression de Ptolémée en parlant d'Hipparque.

du salut de l'Empire, convoqua l'Assemblée générale de tous les princes, des mandarins de la première classe, des principaux officiers de tous les Ordres et de tous les tribunaux de l'Empire».

Nous aurons à étudier en détail cette comédie politique qui sonna le glas de l'astronomie chinoise. Elle est importante non-seulement pour l'histoire des conceptions chinoises mais aussi pour celle de l'idée constamment erronée (sauf chez Gaubil et Biot) que les Occidentaux se sont faite de la méthode chinoise, la jugeant invariablement au travers du prisme grec. Dans la discussion orageuse qui suivit, les Chinois avaient entièrement raison (sauf pour la position des planètes) et les prétendues erreurs calendériques relevées par le P. Verbiest n'existaient que dans son imagination, comme le prouve la démonstration trigonométrique qu'il exécute devant l'empereur en rapportant à l'écliptique ce que l'astronomie et le calendrier chinois rapportent à l'équateur.

*

La religion physico-astronomique dont la terminologie est basée sur la notation sidérale et sur les divisions célestes de la période créatrice des 27^e et 24^e siècles, a traversé toute l'histoire chinoise. Grâce à l'homogénéité et à la continuité de la civilisation de ce grand peuple, nous pouvons reconstituer, dans ses moindres détails et dans ses réformes progressives, cette science antique dont l'intérêt dépasse le cadre de l'histoire proprement chinoise puisqu'elle constitue les plus anciens titres de l'histoire intellectuelle du genre humain.

Par suite de la pauvreté des annales primitives, les documents astronomiques sont la source la plus importante des informations que nous possédons sur l'origine de cette civilisation dont les croyances furent, avant tout, cosmologiques. La reconstitution de l'astronomie antique ne fournit pas seulement des indices chronologiques: elle nous révèle tout un système philosophique, religieux, social, qui suppose un état intellectuel remarquablement développé.

V. Les mois turcs.

Dans le précédent article nous avons examiné la répartition des mois sidéro-lunaires hindous dans les palais de l'équateur chinois. Depuis lors, en cherchant un renseignement bibliographique à la dernière page consacrée par Ginzel à la Chine, mes yeux sont tombés par hasard sur la liste des mois qui ouvre à la page d'en face (499) le chapitre relatif au calendrier turc préislamique (*Alttürkisch*). Ces noms de mois — dont j'ignorais complètement l'existence — présentent cette double particularité que dix d'entre eux sont ordinaires (comme ceux de nos mois *septembre*, *8bre*, *9bre*, *10bre*) mais que leur ordre semble bizarre: *Grand mois*, *Petit mois*, *Premier*, *Deuxième*, *Sixième*, *Cinquième*, *Huitième*, *Neuvième*, *Dixième*, *Quatrième*, *Troisième*, *Septième*.

Pour quiconque connaît les palais chinois et leur interversion, l'explication de cette série est d'emblée évidente. Il paraît cependant que l'origine de cette liste turque (comme celle du zodiaque des 12 animaux) est réputée un insondable mystère; ce qui n'est d'ailleurs pas très étonnant puisque l'étude de l'astronomie chinoise, à laquelle on ne peut rien comprendre si l'on n'en admet pas l'antiquité, a été pour ainsi dire abandonnée depuis l'intervention de Whitney.

Ginzel, sans affirmer l'origine chinoise du système, fait cette remarque judicieuse qu'au temps d'*Albiruni* ¹⁾ le mois n° 1 n'était pas le premier de l'année mais le troisième, et qu'en Chine on trouve la même particularité, le premier mois *Yn* correspondant au troisième terme de la série duodénaire. Ce rapprochement, toutefois, n'explique pas le désordre apparent de l'énumération, sur lequel Ginzel ne fournit aucun éclaircissement.

*

Dans cette liste turque, la première chose qui attire l'attention est son groupement trimestriel, par palais:

1) Abou Raihan Mohammed ben Ahmed Al Biruni, né à Khiva (962—1048) s'est occupé d'une façon toute spéciale de la chronologie des peuples orientaux, en particulier des peuples de l'Inde. (*La Grande Encyclopédie*).

G. P. 1. — 2. 6. 5. — 8. 9. 10. — 4. 3. 7. —

L'évidence du fait autorise à dire immédiatement qu'il y a eu transposition des numéros 2 et 7. D'où, la rectification suivante que nous admettrons provisoirement sous réserve d'une justification ultérieure:

G. P. 1. — 7. 6. 5. — 8. 9. 10. — 4. 3. 2. —

Il ne reste plus qu'à distribuer ces groupes dans le firmament, c'est-à-dire dans les quatre palais équatoriaux.

Les mois G et P (grand, petit) correspondant aux numéros manquants 11 et 12, le premier groupe 11, 12, 1, est nécessairement celui de l'hiver; et nous constatons par là que le calendrier turc révélé par les noms de mois n'est autre que celui des *Yn*.

Dans la haute antiquité, en effet, le repère de l'année lunaire étant *Kio* 角 point d'origine du palais du Dragon, le printemps comprenait les mois 1. 2. 3.; le palais de l'hiver comprenait par conséquent les mois 10, 11, 12. Mais, comme nous l'avons dit, l'Epi (= 角) ne repèrerait exactement le *primum ver* que dans la phase proprement lunaire de la haute antiquité. Déjà au 24^e siècle cette étoile était plus proche de l'équinoxe que du solstice; et à l'avènement de la 2^e dynastie (*Chang*, alias *Yn*) le 立春 tombait à une quinzaine de degrés à droite de l'Epi, c'est à dire en plein dans la division 鶉尾 (= 10 + 11) qui correspond au *Phalguni* des Hindous¹⁾.

La première lune était donc sortie du palais du printemps; celui-ci correspondait en réalité aux lunes 2, 3, 4, et le palais de l'hiver aux lunes 11, 12, 1. La lune solsticielle était par conséquent devenue la douzième; car si le *primum ver* avait changé de dodécatémorie, le solstice, lui, n'était pas encore sorti de *Hiuen-hiao*²⁾.

1) T. P. 1909, pp. 164, 170.

2) Cette différence tient à deux raisons: 1° Le *primum ver* correspond à la limite latérale tandis que le solstice correspond au centre, d'une division sidérale duodénaire. Le premier repère est donc faussé dès sa création par le mouvement de précession, tandis qu'un déplacement de 15° est nécessaire pour changer la division solsticielle. 2° Le repère *Kio* a été choisi plus anciennement que le repère solsticial d'où l'inégalité des palais, d'où

*

Les mois 11, 12, 1 correspondant à l'hiver, il semble en découler que 7, 6, 5 correspondent au printemps, etc. Mais rappelons-nous que nous avons fait à la liste turque une rectification provisoire en modifiant l'ordre visiblement interverti des numéros 2 et 7. Rappelons-nous d'autre part que les palais chinois du printemps et de l'automne sont eux-mêmes intervertis lorsqu'on leur applique le principe solaire et que les astronomes disent indifféremment 冬春夏秋 ou 冬秋夏春. Ces deux remarques nous font déjà entrevoir que la position renversée des numéros turcs 7 et 2 provient de l'adoption successive (et hybride) des deux systèmes :

$$G. P. 1. - \left\{ \begin{array}{ccc} 2. & 3. & 4. \\ 7. & 6. & 5. \end{array} \right\}. - 8. 9. 10. -$$

$$G. P. 1. - \left\{ \begin{array}{ccc} 2. & 6. & 5. \\ 7. & 3. & 4. \end{array} \right\}. - 8. 9. 10. -$$

Nous ne pouvons donc pas dire, d'emblée, quels sont les mois relatifs au printemps, quels sont les mois relatifs à l'automne, puisqu'il y a eu intervention et mélange. Mais notons ceci : lorsqu'on énumère les divisions célestes, soit dans le sens diurne, soit dans le sens rétrograde, on obtient 2, 3, 4, 5, 6, 7 ou 7, 6, 5, 4, 3, 2. En aucun cas on n'obtiendra l'ordre turc 2, 3, 4, 7, 6, 5. L'ordre turc n'est donc pas l'ordre continu astronomique.

Quel est-il alors ? — La réponse n'est pas difficile à trouver. Si l'on songe que les Turcs ont emporté jusqu'en Asie mineure le zodiaque des 12 animaux et le culte des cinq éléments chinois, on peut déjà soupçonner que leur liste de mois suit la révolution des cinq éléments dans l'ordre indiqué par les animaux symboliques. Nous avons vu

une avance supplémentaire de 5 siècles dans l'erreur de ce repère par rapport à la rétrogradation solsticiale.

La raison d'être du changement calendérique des *Yn* et des *Tcheou* sera exposée en détail ultérieurement.

(p. 266) que le Dragon et le Tigre sont tournés vers le sud; que l'Oiseau et la Tortue sont tournés vers l'ouest; que, partant de l'élément central (naturellement absent de l'équateur puisqu'il en est le centre ou le pôle), la révolution des éléments passe au Bois (qui absorbe la terre) puis au Métal (qui fend le bois), puis au Feu (qui fond le métal) puis à l'Eau (qui éteint le feu). Portons donc sur une circonférence l'ordre et la

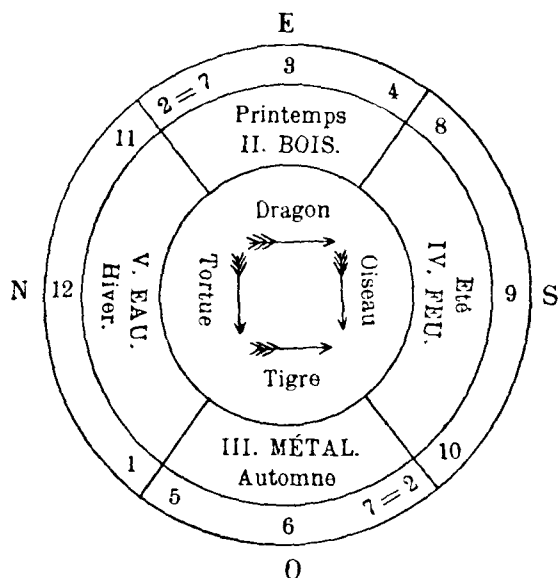


Fig. 4.

direction des éléments ou de leurs symboles; puis énumérons les mois sidéraux-lunaires du calendrier des *Yn* en commençant par l'hiver; nous aurons:

11, 12, 1,	2, 3, 4,	8, 9, 10,	5, 6, 7.
<u>Hiver</u>	<u>Printemps</u>	<u>Été</u>	<u>Automne</u>
N	E	S	O

Ceci est l'ordre dans le sens direct, qui suppose les palais équinoxiaux régis par le principe d'opposition lunaire établi au 27^e siècle

lors de la création systématique de la théorie des cinq éléments. Mais au 24^e siècle apparaît un système continu, purement astronomique, qui se manifeste dans le texte du *Yao-tien*, dans la détermination précise des *sieou*, dans leur liste commençant par *Mao* et dans la notation solsticielle 子丑寅. Ces documents nous montrent qu'il y eut à cette époque une réaction contre l'ancien système hybride semi-lunaire et semi-solaire et que l'on rompit la corrélation entre les palais, les saisons et les éléments. Cela nous est confirmé, de la manière la plus claire, par ce texte du *Kouo-yu* 國語 dont Gaubil ne pouvait soupçonner le véritable sens n'ayant jamais prêté attention à la question des palais:

L'astrologie était en grande partie la source des désordres au temps de *Chao-hao*. C'est par le moyen des astronomes que *Tchouan-hiu* remédia au mal. L'ancien livre *Kouo-Yu* dit que l'empereur *Tchouan-hiu* *coupa la communication du ciel avec la terre*¹).

La corrélation des palais célestes et des éléments terrestres a été en effet éliminée de l'astronomie parfaitement rationnelle de cette époque créatrice, dont la notation continue n'a jamais été modifiée dans les siècles postérieurs. Mais cette correspondance s'est perpétuée dans l'astrologie uranographique dont le symbolisme suppose, nous l'avons vu, l'interversion des palais. La réforme des empereurs *Tchouan-hiu* et *Yao*²) a eu cependant un contre-coup dans les formules astrologiques: il semble en effet que les astrologues cherchèrent à mettre leur zodiaque d'accord avec la série astronomique continue. Ils firent passer, par

1) *Lettres édifiantes*, p. 305. Nos citations se rapportent toujours à l'édition de Lyon 1819 que nous désignerons dorénavant par l'abréviation, L. E. à ajouter à la liste précédemment donnée T. P. 1907, p. 303). — Il est remarquable que le système du *Yao-tien* se rapporte à une époque un peu antérieure à *Yao* (2400); que le *Eul-ya* dise que l'astérisme *Hiu* n'est autre que le *Hiu* de *Tchouan-hiu* et que le *Kouo-yu* prête à ce souverain l'initiative d'avoir rompu la corrélation astrologique entre les palais et les éléments; corrélation qui d'ailleurs s'est perpétuée dans l'astrologie uranographique après avoir été éliminée de l'astronomie technique. — Lorsqu'on constate la parfaite objectivité de ces traditions (et d'autres concernant *Hwang-ti*), on éprouve quelque peine à admettre que ces anciens empereurs soient des personnages mythiques.

2) *Yao* prit contre les devins les mêmes mesures que son grand-père (*Ibid.*).

exemple, le Tigre — qui n'est autre qu'Orion — à l'opposé; mais il ne purent arriver à faire passer le Dragon dans l'ancien palais de l'automne car le symbolisme en était trop fortement lié à la règle des *Cho-ti*, et au lever (朧) de la lune printanière; d'où il est résulté que le Dragon et le Tigre se trouvent actuellement dans le même palais, alors qu'ils représentent l'ancienne opposition de *Sin* et de *Tsan*. Ces incohérences ont fait tomber de plus en plus l'usage du zodiaque astrologique des 12 animaux jusqu'au jour où il fut remis en vogue, probablement par la dynastie semi-turque des *Ts'in*.

Nous traiterons en détail de la forme originelle, archaïque, de ce zodiaque dans un article suivant; si nous anticipons sur cet exposé c'est seulement pour expliquer l'ordre des mois turcs. La réforme de *Tchouan hui* ayant eu pour conséquence de supprimer l'interversion des palais du printemps et de l'automne, les symboles de l'automne se trouvent diamétralement déplacés: le n° 7 (Orion) s'en va à l'opposé, au n° 2; le n° 6 s'interchange avec le n° 3; le n° 5 avec le n° 4.

Nous avons précédemment déduit la liste (A):

11, 12, 1. — 2, 3, 4. — 8, 9, 10. — 5, 6, 7.

Remplaçons les constellations du printemps et de l'automne par leurs équivalents diamétraux. Nous aurons (B).

11, 12, 1. — 7, 6, 5. — 8, 9, 10. — 4, 3, 2.

Comparons maintenant à ces deux listes théoriques, la série historique donnée par Albiruni (C):

G, P, 1. — 2, 6, 5. — 8, 9, 10. — 4, 3, 7.

La conclusion s'impose d'elle-même:

La liste des mois turcs suivait l'ancienne correspondance des 12 animaux avec l'ordre interverti des palais (A). Cette liste a été ensuite remaniée conformément à la suppression de l'inversion des palais équinoxiaux (B). Toutefois, on a fait une exception pour les numéros 2 et 7 qui ont été laissés à leur place primitive parce qu'il semblait inadmissible de placer le Dragon et le Tigre dans le même palais.

*

Il nous reste à expliquer le remplacement des numéros 11 et 12 par les noms *Grand mois*, *Petit mois*.

Nous avons vu que la répartition de la série turque dans les palais est celle du calendrier des *Yn*.

Lorsque la dynastie des *Tcheou* arriva au pouvoir, elle remania la répartition des lunes dans les palais, ce qui occasionna une modification des huit trigrammes du *Yi-king*¹).

La répartition originelle des lunes dans le palais solsticial était: 10, 11, 12. Celle des *Yn* fut 11. 12. 1. Celle des *Tcheou* fut: 1, 2, 3.

A l'époque où les Turcs adoptèrent le calendrier des *Tcheou*, les noms de mois avaient probablement déjà perdu leur sens numéral (comme nos mois septembre, octobre, etc.); on ne songea donc pas à les modifier conformément au nouveau système. Toutefois, il eût été particulièrement choquant d'appeler «onzième» et «douzième» les deux premiers mois de l'année. On prit donc l'habitude de les appeler *Grand mois* (de 30 jours), *Petit mois* (de 29 jours).

VI. Renseignements fournis par la numérotation turque.

Il est fort heureux que les peuples turcs aient donné à leurs mois des noms ordinaux, car cette numérotation nous fournit des renseignements très précis sur certains points obscurs des zodiaques chinois et hindous. Nous aurons à en faire usage, plus tard, pour la reconstitution du zodiaque sidéral primitif des 12 animaux; et puisque dans notre précédent article nous avons affirmé la provenance chinoise du cycle duodénaire hindou, nous allons montrer combien la liste turque confirme cette assertion et quelle singulière précision elle apporte (en la modifiant) à l'hypothèse que j'avais faite au sujet du déplacement d'une station lunaire mensuelle (de 18 en 12)²).

1) Voy. p. 263, note.

2) T. P. 1909, p. 170.

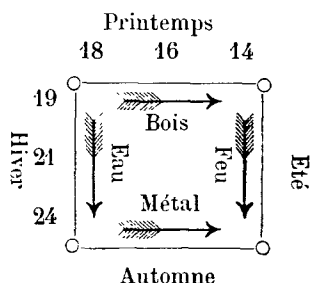
*

La liste duodénaire hindoue, nous l'avons vu, reproduit textuellement le zodiaque régularisé des 12 animaux dans les palais de l'automne et de l'été; dans ceux de l'hiver et du printemps elle suit le zodiaque archaïque de Jupiter.

Deux particularités remarquables de ce zodiaque de Jupiter, avons-nous dit, sont: 1° qu'il commence à l'astérisme repère (*Sing-ki* 星紀). 2° qu'il semble avoir été établi dans deux directions opposées à partir de cette origine, de telle sorte que son commencement et sa fin sont marquées par deux *sieou* contigus, n^{os} 18 et 19.

Je n'avais pu trouver la raison d'être de ces deux faits. La série turque les indique avec évidence:

Pourquoi le zodiaque de Jupiter commence-t-il à *Sing-ki* (*alias* 建星) et pourquoi va-t-il dans deux directions opposées? Parceque Jupiter est la planète relative à l'élément *bois* et au printemps ¹⁾. Or, comme le montre la liste turque, l'énumération se faisait dans la direction des quatre animaux symboliques (indiquée par les flèches). Le fait que



j'avais constaté est donc bien réel; mais cette double direction partant de *Sing-ki* (entre 18 et 19) n'est pas en rapport avec l'énumération astronomique continue; elle suppose l'interversion des palais chinois suivant l'ordre des éléments. Il faut lire: printemps, automne, été, hiver (voy. p. 266).

Cette double particularité se retrouvant dans la liste hindoue, il est déjà visible que lors de son importation dans l'Inde, à l'époque védique, l'énumération se faisait, comme chez les Turcs, dans l'ordre interverti des palais et non pas dans l'ordre astronomique continu. Plus tard, les

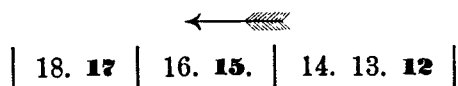
1) Le fait étant bien connu, il est inutile de multiplier les textes qui l'établissent. Voy. M. H. III, p. 356. — Dict. Wells Williams, p. 309. — Etc.

Hindous ont abandonné ce système astrologique condamné en Chine par les empereurs *Tchouan Hiu* et *Yao*, et c'est cette réforme qui a créé l'usage des expressions *pūrva Ashādhā*, *uttara Ashādhā*. Le fait va être confirmé d'une manière péremptoire.

*

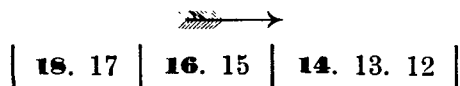
Une troisième particularité du zodiaque *archaïque* de Jupiter est, nous l'avons vu, qu'il saute les *sieou* 12 et 13, *Kio* et *Kang* (alias *Cheou sing*) division primordiale de l'année sidéro-lunaire. Cette particularité n'a rien de surprenant: elle est expliquée par ce que nous venons de dire.

Les astres mobiles, la lune et Jupiter entre autres, marchent de droite à gauche parmi les étoiles. Par conséquent, dans la désignation astronomique, les *sieou* servant à caractériser les divisions duodénaires sont nécessairement ceux qui se trouvent à la *droite* de ces divisions. Dans le palais du printemps, par exemple, composé des divisions *T'ien kan* 天根 = 12 + 13 + 14¹⁾, *Ta-ho* 大火 = 15 + 16, *Si-mou* 析木 = 17 + 18, la lune pénètre par le n° 12 et sort par le n° 18.



Les divisions sidéro-lunaires sont donc caractérisées par les *sieou* de droite: 12, 15, 17.

Si, au contraire, nous adoptons l'ordre astrologique, le dragon étant tourné vers le sud, les divisions duodénaires se trouveront caractérisées par les *sieou* de gauche, 18, 16, 14.



La série hindoue combine ces deux systèmes dans le palais du printemps: elle comporte les numéros 12, 14, 16. D'autre part le nom

¹⁾ Je dis *T'ien kan* au lieu de *Cheou sing*; on trouvera plus loin la justification de cette distinction.

Ashâdhâ antérieur resté au numéro 18 montre qu'autrefois 18 faisait partie de la série duodénaire comme en Chine: 18, 16, 14. Comme il est inadmissible qu'il y ait eu 4 divisions lunaires dans le petit palais du printemps, j'en avais conclu à un transport du numéro 18 au numéro 12. Ce transport, en fait, provient simplement de l'adoption de la série astronomique (à partir de la droite) et de l'abandon de la série astrologique (à partir de la gauche). Chez les Chinois cette substitution a donné 12, 15, 17, au lieu de 18, 16, 14. Dans l'Inde elle a donné 12, 14, 16 au lieu de 18, 16, 14. Les Hindous n'ont vu aucun inconvénient à grouper ensemble les astérismes 16, 17, 18 au lieu du trio 12, 13, 14, n'ayant pas comme les Chinois une raison impérieuse de conserver les anciennes unités uranographiques. De cette manière 14 et 16 restaient en place et le changement de système n'entraînait qu'une seule modification: 12 au lieu de 18.

*

Que cette variante (englobant 16, 17, 18 dans une même division) soit proprement hindoue ne me paraît pas douteux. Car à aucune époque les Chinois n'auraient commis l'hérésie d'adjoindre 16 (= *Sin*) le cœur du Dragon à la queue du Dragon. *Sin* est trop intimement lié à l'antique tradition qui l'a fait nommer 火 *le feu* pour avoir pu être distrait de la division *Ta-ho* 大火. Mais si le trio 16, 17, 18 est proprement hindou, nous trouvons des cas analogues en Chine où, dans les remaniements produits par les réformes astronomiques, de tels groupements plus ou moins orthodoxes ont été constitués. Nous en avons vu déjà un exemple (p. 289) dans l'association du Dragon et du Tigre en un même palais. Nous en trouverons d'autres lorsque nous discuterons la composition originelle des zodiaques. Et nous pouvons dès maintenant citer deux cas de ce genre, mis en lumière par le principe de la série turque.

*

Dans le précédent article j'ai appelé «*zodiaque archaïque de Jupiter*» la liste sidérale duodénaire que M. Chavannes a trouvée dans un ancien

commentaire du *Tcheou-li*¹⁾. A première vue cette liste m'avait paru fantaisiste. Mais comme le cycle officiel de Jupiter est visiblement régularisé par l'astronomie solsticiale²⁾, comme d'autre part il a dû certainement exister une forme archaïque antérieure à ce cycle symétrique; comme enfin l'examen de cette liste révèle des particularités dont la raison d'être s'explique³⁾; j'en ai conclu qu'on pouvait la considérer comme archaïque.

Mais la composition véritablement primitive du zodiaque de Jupiter ou du zodiaque des 12 animaux ne peut être reconstituée que par la critique uranographique, car ces zodiaques sont d'ordre sidéral. Or le zodiaque du commentateur du *Tcheou-li* ne soutient pas un instant la discussion astronomique; par contre, si on lui applique le principe révélé par la liste turque, on constate immédiatement que cet ancien zodiaque a été composé tout simplement d'après une règle factice de numérotation.

Cette règle est la suivante: on prend dans chaque palais le 1^{er}, le 3^e et le 5^e *sieou* de telle sorte que l'intervalle de 3 *sieou* est reporté à la fin de chaque palais⁴⁾,

Partant de *Sing-ki* (entre 18 et 19) en suivant l'orientation des animaux symboliques, nous aurons la répartition de la fig. 5.

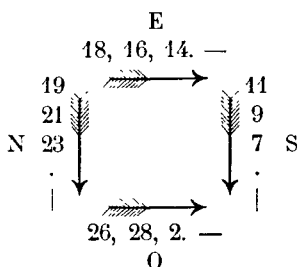


Fig. 5.

La liste en question⁵⁾ suit cette règle dans trois palais et s'en écarte dans celui de l'été: 5, 7, 11, au lieu de 7, 9, 11. En se reportant à la fig. 2 (p. 170) on comprendra aisément la raison d'être de cette discordance:

L'oiseau symbolique de l'été étant tourné face au sud, l'application de la règle aurait donné: 11, 9, 7. Mais

1) M. H. III, pp. 653, 654.

2) T. P. 1909, p. 168.

3) Par exemple la contiguïté des *sieou* 18 et 19.

4) Nous avons constaté précédemment deux autres règles: 2, 4, 6 et 1, 3, 6 (p. 167).

5) 19, 21, 23 — 26, 28 2. — 5, 7, 11. — 14, 6, 18. — (Voy. p. 168).

alors la double direction des animaux symboliques aurait produit l'effet suivant:

Dans chaque palais la division comportant 3 *sieou* (que nous appellerons le *trio*) se trouvant à la place occupée par la tête de l'animal symbolique (marquée sur la figure par la pointe de la flèche et par le tiret . —), les *trios* du S et de l'O seront contigus; de telle sorte qu'il y aura au SO un énorme intervalle de 6 *sieou* (n^{os} 2, 3, 4, 5, 6, 7) sans relai duodénaire¹).

Par contre, à l'opposé, deux relais duodénaires 18 et 19 se trouvent contigus.

Cette double anomalie de la répartition astrologique a été corrigée par les Hindous et par les Chinois; il est intéressant de comparer les remaniements qu'ils y ont apportés.

Corrections chinoises. L'astronomie solsticiale de *Tchouan-hiu* et de *Yao* supprima l'ancien principe astrologique et régularisa le cycle d'une manière symétrique par rapport aux solstices et équinoxes (V. p. 167).

Mais en dehors de cette réforme officielle et technique, le zodiaque cité par M. Chavannes montre que les astrologues cherchèrent à réformer leurs cycles, d'une manière hybride et empirique. Nous avons déjà trouvé deux manifestations de ce fait dans les mois turcs et dans le zodiaque des animaux où la suppression de l'interversion des palais a été acceptée mais d'une manière incomplète.

Cette réforme bâtarde (et bien conforme à l'esprit chinois) a été la suivante:

1° La première défectuosité (contiguïté des numéros 18 et 19 a été maintenue.

2° La deuxième défectuosité (contiguïté des *trios* S et O) a été palliée en reportant au S, et non plus au SO, la rencontre des deux directions opposées.

1) Cet intervalle déjà énorme lorsqu'on l'envisage sous le seul aspect de la numérotation, l'est encore davantage si l'on tient compte de son amplitude sidérale. Car il englobe le vaste *sieou Tsing* et comprend en tout 113°, près du tiers de l'équateur.

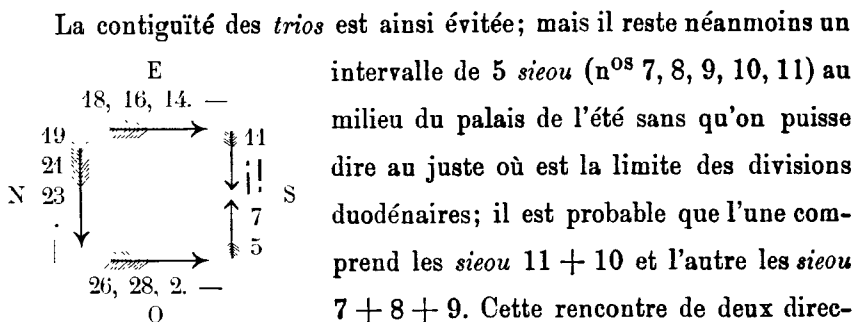


Fig. 6.

La contiguïté des *trios* est ainsi évitée; mais il reste néanmoins un intervalle de 5 *sieou* (n^{os} 7, 8, 9, 10, 11) au milieu du palais de l'été sans qu'on puisse dire au juste où est la limite des divisions duodénaires; il est probable que l'une comprend les *sieou* 11 + 10 et l'autre les *sieou* 7 + 8 + 9. Cette rencontre de deux directions opposées au milieu d'un palais est contraire à toute règle et aboutit à la désignation du premier (11) et du dernier (5) *sieou* du palais ce qui ne doit se produire dans aucun des trois systèmes en usage.

Corrections hindoues. Voyons maintenant ce qu'ont fait les Hindous. Les remaniements qu'ils ont apportés au zodiaque astrologique basé sur la direction des animaux symboliques sont tellement manifestes que nous les avons signalés avant même que la série turque nous eût renseigné sur le principe du zodiaque antérieur et sur la raison d'être de sa réforme.

1° La première défectuosité (contiguïté des n^{os} 18 et 19) a disparu d'elle-même par suite de l'abandon du principe astrologique des animaux et de l'adoption du principe d'énumération continue dans une seule direction; car alors en désignant les *nakchatras* de droite à gauche on a obtenu: 12, 14, 16 au lieu de 18, 16, 14. (V. p. 292).

2° La deuxième défectuosité (contiguïté des *trios* S et O) a été éliminée par la suppression de tout un semestre du zodiaque antérieur, c'est-à-dire par la suppression des deux palais où la double direction se rencontre; et par la substitution du zodiaque régulier de l'astronomie solsticiale, dans toute cette partie du ciel, au zodiaque antérieur.

Cette substitution nous indique la raison d'être des noms *pūrva Phalgunī* et *pūrva Ashādhā*¹⁾.

1) En effet, le zodiaque antérieur (basé sur la règle 1, 2. — 3, 4. — 5, 6, 7. —) comportait dans le palais de l'été les n^{os} 11, 9, 7 (fig. 5); le n^o 9, *Phalgunī* antérieur,

Ces deux remaniements peuvent se résumer en une seule formule : Les Hindous, comme les Chinois, comme les Turcs, ont à un moment donné renoncé à l'ancien système astrologique basé sur l'interversion des palais et la direction des animaux symboliques. Ils ont substitué à l'ancien zodiaque astrologique le nouveau zodiaque symétrique, en adoptant également l'énumération continue (basée sur *Mao = Krittica*). Toutefois ils n'ont pas jugé à propos de réaliser une substitution intégrale et ils ont conservé une partie de l'ancienne répartition duodénaire.

La raison en est évidente : l'ancien zodiaque lorsqu'il est lu dans le sens astronomique (de droite à gauche) se trouve bien mieux réparti parmi les étoiles que le nouveau, dans le premier semestre. Il suffit de regarder la fig. 2 (p. 170) pour s'en convaincre.

Un des inconvénients de l'ancien zodiaque était que le vaste *sieou* n° 5 (*Tsing*) tombait sur un *trio* ($7 + 6 + 5$). Or si la nouvelle répartition supprime cet inconvénient, elle en crée un nouveau de même nature, car les étapes 17 et 20 se trouvent fort éloignées par suite de la vaste amplitude de *Teou* (19) tandis que les étapes 15, 17 sont très rapprochées par suite de l'amplitude infime de *Sin* (16)¹⁾. Les Hindous ont donc jugé inopportun d'opérer dans le premier semestre une réforme qui eût empiré la répartition sidérale et ils se sont bornés à l'introduire dans le second semestre où elle avait sa raison d'être.

3° Cette juxtaposition de deux parties hétérogènes exigeait toutefois un raccordement. On voit en effet (fig. 2) que si leur jonction se faisait

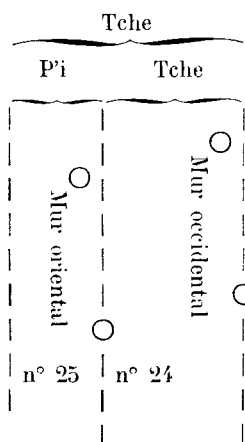
en faisait donc partie et fut remplacé par le n° 10 *Phalguni postérieur* (fig. 2). De même *Ashādhā antérieur* (n° 18) faisait partie du premier système. Il est vrai que le n° 19 en faisait également partie, mais par suite de l'interversion des palais ces deux numéros, quoique contigus, étaient alors séparés par un intervalle de 3 mois. Le mois lunaire correspondant à 19 ne pouvait donc porter le nom d'*Ashādhā* affecté à 18.

1) En réalité, comme l'a très bien vu *Siu-fa*, le zodiaque régulier des animaux, en rapport avec le *yn* et le *yang*, ne marque pas l'origine latérale des divisions mais le centre des saisons; *Fang* est donc le centre du trio $14 + 15 + 16$ (V. p. 167). Toutefois, si l'on ne considère que les étapes sidérales marquées par ce zodiaque, sa répartition duodénaire devient mauvaise.

normalement en 8. 10, 12, 14, il n'en était pas de même en 21, 23, 27, 1, où un intervalle de 4 *nakchatras* se serait produit entre 23 et 27. Les Hindous ont donc déplacé de 23 en 24 l'ancienne étape du zodiaque de Jupiter.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi les *nakchatras* 24 et 25 portent-ils le nom de *pūrva Bhādrapadās* et de *uttara Bhādrapadās*, puisque 25 ne fait partie d'aucun système chinois et que 24 fait partie du système postérieur? L'explication ne peut être, en effet, trouvée dans la substitution du système chinois régulier au système antérieur. Mais, par contre, il est très remarquable qu'en Chine aussi les n^{os} 24 et 25 portaient autrefois le même nom *Tche* 室 et que le nom *P'i* appliqué au n^o 25 représente une forme *postérieure*.

Les n^{os} 24 et 25, en Chine comme dans l'Inde, sont deux moitiés



du carré de Pégase. Dans l'astrologie chinoise ce carré représente un édifice rituel, d'où le nom de Mur occidental et de Mur oriental. Ce dernier seul s'est conservé et est devenu le nom du *sieou* n^o 25 (*Toung P'i*, mur oriental 東壁; et par abréviation *P'i*, le mur). Ce carré de Pégase, sous le nom générique de *Tche* (*l'édifice*) préside à la construction des maisons. En astrologie *Tche* + *P'i* = *Tche*, de même que *Tsan* + *Tse* = *Tsan*

(p. 134). C'est pourquoi *Sseu-ma ts'ien* omet *P'i*, comme aussi *Tse*, dans l'une des deux énumérations qu'il donne des *sieou* ¹⁾.

Le couple 11—25 qui a scindé en deux segments le *Tche* primitif est, comme on peut s'y attendre, un des plus exactement symétriques

1) Dans l'une *P'i*, lieu du *Li-tch'ouen*, joue un rôle primordial comme *princeps signorum*. (V. ci-dessus, p. 163, note; et M. H. III, p. 301). Dans l'autre au contraire *P'i* disparaît dans le nom générique *Tche*: «On remarquera, dit M. Chavannes, que *Sseu-ma ts'ien* omet de mentionner la mansion *P'i*». M. H. III, p. 356

(Ci-dessus, pp. 179, 180, 263). Le n° 25 est donc, en Chine, postérieur au n° 24.

Faute d'avoir compris que dans l'astronomie antique *Tche* englobait *P'i*, *Siu-fa* a fait une erreur de raisonnement sur laquelle Schlegel a basé de fantastiques déductions (*Ur.* p. 21). Discutant l'antique tradition suivant laquelle le *Li-tch'ouen* se trouvait sous le règne de l'empereur *Tchouan-Hiu* au 5° degré de *Tche*, l'auteur du *T'ien yuen li* li dit qu'il n'a pu en être ainsi, vu que le solstice d'hiver (devant se trouver à 45° du *Li-tch'ouen*) serait tombé dans *K'ien-nieou* (n° 20) alors qu'au temps de *Yao* il était encore dans *Hiu* (n° 22): 若立春日在營室五度、冬至宜退轉四十五度、應在牽牛。初堯時、冬至日已在虛、安得顓頊時、冬至日反在牽牛。此必無之理。 *Siu-fa* ignore deux choses: 1° qu'à l'origine les degrés se comptaient sur l'équateur comme sur l'horizon, dans le sens du mouvement diurne, règle qui s'est conservée chez les astrologues jusque sous les *Han*, ce dont l'éminent indianiste A. Barth a témoigné sa surprise dans une lettre citée par M. Chavannes ¹⁾. 2° que *P'i* faisait alors partie de la division *Tche*.

En tenant compte de ces deux faits, marquons à l'aide d'un rappor-

1) M. H. IV, p. 555. Puisque l'occasion s'en présente, nous pouvons répondre à une autre question posée par M. Barth: «Où *Sseu ma ts'ien* place-t-il l'équinoxe?». Nous le savons avec précision puisque le duc grand astrologue fit partie de la commission du calendrier *T'ai tch'ou* qui fixa le solstice d'hiver au 26° degré de *Tsou* et l'équinoxe au 4° degré de *Leou* (前漢書, XXI, 1^e partie, p. 11 r°. — *Obs.* III, pp. 102, 104. — M. H. I, p. XXXIV). Mais ce renseignement ne sera pas d'un grand secours pour déterminer l'époque de la création des *sieou*: d'abord parce que cette institution existait depuis plus de 2000 ans lorsque *Sseu-ma ts'ien* vint au monde; ensuite parce que les Chinois (tout en déterminant au fur et à mesure le lieu actuel du solstice) rapportent toujours la description du ciel à la situation originelle, typique, normale, de la période créatrice (24^e siècle) où le solstice était au point *zérou* (子): 冬至時如子爲正北。 Ou, comme dit le *Eul-ya*: 北陸、虛也。

teur le *Li-tch'ouen* de *Tchouan-hiu* au 5^e degré de *P'i* sur notre fig. 1 (p. 131) puis marquons le solstice d'hiver à 45° de ce point: nous obtenons exactement le solstice du *Yao-tien*.

*

La comparaison des séries turque et hindoue nous ouvre d'autres aperçus.

Le repère sidéro-lunaire des Chinois, *Kio*, qui servait à préciser, d'une manière très simple et infaillible, la première lune 正月 de l'année, n'indiquait correctement l'origine du printemps que dans la haute antiquité; la précession l'a dérangé, à partir du 27^e siècle, à raison d'un jour par 72 ans, soit de 14 jours en 1000 ans. A l'avènement des *Yn* il était erroné d'un demi-mois ce qui occasionna un changement de numérotation des mois.

Dans l'article précédent, j'avais fait remarquer que les Hindous n'avaient pu accepter le repère originel *Kio* puisqu'à l'époque (nécessairement postérieure à l'astronomie solsticiale) où ils adoptèrent les institutions chinoises, le *primum ver* tombait en plein dans *Chouen-weï* 鵠尾 (= *Phalgunî*); mais je n'avais pas cru pouvoir spécifier si ce déplacement avait été opéré par les Hindous eux-mêmes ou s'ils l'avaient reçu des Chinois.

La série turque donne à cette dernière alternative la plus grande vraisemblance. Les institutions chinoises n'ont pu en effet parvenir aux Aryens que par une propagation à travers les contrées touraniennes et iraniennes. Les Turcs, qui n'existaient pas encore en tant que tels, les ont évidemment héritées de leurs ancêtres *Hiong-nou*. Et puisque nous voyons le calendrier des *Yn* perpétué chez ces Touraniens, intermédiaires indispensables entre la Chine et l'Iran; puisque d'autre part nous

voyons les moindres détails des divisions sidérales hindoues reproduire les formes chinoises, il ne reste plus aucune raison de supposer que *Phalgunî* fait exception à la règle. Les Touraniens nommant *Cheou-sing* le 2^e mois (conformément au calendrier des *Yn*) on peut dire à coup sûr que la même particularité dans la série hindoue (*Caïtra* = *Cheou sing* = 2^e mois) révèle l'adoption du calendrier des *Yn* par les Aryens, ce qui est intéressant au point de vue de la chronologie védique¹⁾.

*

Nous pouvons aller plus loin et dire qu'après avoir adopté le calendrier des *Yn*, les Hindous ont accepté ensuite la réforme des *Tcheou*, ce qui montre que l'influence de la Chine sur la région occidentale n'a pas été un fait accidentel mais continu.

D'après Whitney, en effet, la série des mois hindous est la suivante ²⁾: 1 *Mâgha*, 2 *Phâlguna*, 3 *Caïtra*, etc.

D'autre part, d'après Ginzler (p. 320) les textes les plus anciens montrent la fête du printemps liée à la pleine lune dans *Phâlgunî*, d'où la liste des mois primitifs: 1 *Phâlguna*, 2 *Caïtra*, 3 *Vâikâkha*, etc.

Caïtra (= *Cheou-sing* = *Kio* l'antique repère chinois) correspondant au calendrier des *Hia*, *Phâlgunî* correspond à celui des *Yn*, *Mâgha* à celui des *Tcheou*.

Le déplacement du *princeps signorum* de *Phâlgunî* en *Mâgha* correspond au changement calendérique ordonné par *Wou-Wang* vers l'an 1100.

*

En résumant l'ensemble de ces constatations, nous sommes amenés

1) Les *Yn* ont régné du 17^e au 12^e siècle.

2) *Op. cit.* p. 361.

à nous faire une idée bien différente de celle de Whitney sur le zodiaque lunaire en général.

Pourquoi la série duodénaire hindoue est-elle si inégalement répartie dans le firmament?

Whitney attribuait cette inégalité à la grossièreté d'un procédé consistant à désigner sommairement 28 étapes journalières de la lune, puis à grouper tant bien que mal ces étapes en 12 stations mensuelles.

Les raisons de cette inégalité sont tout autres:

1° Les stations duodénaires hindoues sont groupées dans les palais chinois à raison de 3 par palais.

2° Les palais chinois sont très inégaux entre eux parcequ'ils sont limités par les 4 astérismes écliptiques (*Kio*, *Teou*, *Kouei*, *Tsing*) qui se lèvent acronyquement au début de chaque saison; ce repérage basé sur l'horizon et la route écliptique de la lune est un procédé primitif antérieur à la méthode équatoriale et méridienne; aussi les limites des palais sont-elles constituées, nous l'avons vu, par les couples les plus in-exacts¹⁾.

3° Non-seulement les palais (qui comprennent chacun 7 *sieou*) sont

1) Ce procédé qui fait intervenir la position écliptique du soleil (par son coucher) et la latitude (par le lever des étoiles) a eu pour effet de donner aux palais chinois une amplitude sensiblement proportionnelle au jour et à la nuit maxima. En effet, à la limite des saisons (45 ou 46 jours avant et après les solstices), le jour et la nuit sont beaucoup plus près de leur valeur solsticiale que de leur valeur équinoxiale. A la latitude de 37°, la proportion est la suivante:

Solstices: 72 : 108.

Limite des saisons chinoises: 77 : 103.

Equinoxes: 90 : 90.

Si les étoiles chinoises avaient été choisies rigoureusement sur l'écliptique à leur lever cosmique, l'amplitude des palais serait dans la proportion 77 : 103. Comme il ne pouvait en être ainsi (par suite d'une lacune d'astérismes sur l'écliptique, *Kouei* a été pris en dehors, sur l'équateur) les chiffres théoriques se sont trouvés entachés d'une erreur qui a majoré la proportion. (V. ci-dessus, p. 131).

très inégaux entre eux, mais en outre les *sieou* d'un même palais sont très inégaux entre eux (leur valeur variant de 7° à 30°) pour des raisons purement chinoises (équatoriales, circompolaires, relatives à la symétrie diamétrale et au couple archaïque *Sin-Tsan*).

4° Cette grande inégalité des palais et des *sieou* étant donnée, on s'est tellement peu soucié d'obtenir une répartition sidérale équidistante qu'on a groupé les *sieou* d'après une simple règle de numérotation, abstraite des contingences uranographiques :

$$2 + 3 + 2. \text{ — ou bien : } 2 + 2 + 3. \text{ —}$$

5° En outre, avant d'adopter l'ordre d'énumération astronomique continu 1, 2, 3, 4, 5, etc., on suivait l'ordre astrologique basé sur la position des animaux symboliques et partant de 建星 = *pūrva Ashādhā* en sens inverse : 18, 16, 14, etc.

*

Ainsi que je l'ai dit dans l'Introduction (p. 127), c'est le principe du zodiaque lunaire (par opposition) exposé par Whitney et Ginzler qui m'a fait comprendre la raison d'être de l'association de *Sin* et de *Tsan* au printemps et à l'automne (par opposition), de l'inversion des palais chinois et du rôle de *Kio* comme repère du *Li-tch'ouen*. J'avais cru tout d'abord, d'après ces auteurs, que les Hindous faisaient un emploi astronomique continu de ce zodiaque par opposition, c'est-à-dire qu'ils déterminaient diverses époques de l'année, diverses dates rituelles de sacrifices, par la situation de la pleine lune parmi les étoiles. Mais le caractère conventionnel et théorique de la répartition des astérismes duodénaires me fait mettre en doute qu'une telle utilisation pratique ait jamais été faite par les Hindous.

Comme je l'ai dit plus haut, l'année lunaire est un mode de subdi-

vision de l'année solaire et suppose un point de départ non lunaire (tropical ou sidéral). Ce point de départ qui fixe la 1^e lune 正月 étant donné, la division mensuelle de l'année en cours l'est également puisque il n'y a plus qu'à compter les lunaisons successives de 1 à 12. Si à la douzième lune le repère astronomique montre que l'année solaire ou sidérale n'est pas terminée, c'est alors qu'il y a lieu de compter une 13^e lune supplémentaire; puis le cycle recommence.

C'est une erreur dans laquelle sont tombés la plupart des auteurs qui ont traité de l'astronomie primitive en général, et du texte du *Yao-tien* en particulier, de croire que l'on employait un grand nombre de repères «servant à déterminer 以定 les diverses parties de l'année¹⁾. De telles déterminations seraient superflues:

Une seule suffit pourvu qu'elle soit bonne.

Or la règle établissant que la première pleine lune de l'année est celle qui se produit à gauche de tel astérisme (*Kio* ou *Phalgunî*) n'est pas seulement bonne: elle est excellente et suffit à tous les besoins jusqu'au jour où le progrès de l'astronomie solsticiale permet de prévoir les cas d'intercalation.

D'autre part, à l'époque où leur système fut importé dans l'Inde il y avait déjà longtemps que les Chinois employaient le gnomon, et la règle sidérale fixant la 1^e lune n'était plus qu'un souvenir traditionnel.

Pour toutes ces raisons, il est invraisemblable que les Hindous aient fait du zodiaque duodénaire un emploi calendérique continu au cours de l'année. Qu'ils aient donné aux 12 mois le nom de la division correspondante, cela est très naturel (les Chinois en ont fait autant pour

1) Dès mon premier article (R. G. S. p. 141) j'ai montré que dans le texte du *Yao-tien* l'étoile du solstice d'hiver (visible à 6^h du soir) est la seule qui soit déterminée par observation, les 3 autres étant désignées par la division de l'équateur en parties égales.

les années de Jupiter); mais qu'ils aient déterminé des dates d'après ce zodiaque abstrait des contingences sidérales, voilà ce qui me paraît bien improbable.

Whitney n'apporte aucun texte à l'appui de son opinion. Quant à Ginzel il cite bien deux exemples; mais ces exemples viennent précisément tomber sur *Phalguni* et *Maghâ* c'est-à-dire sur le 1^{er} mois du calendrier des *Yn* et sur le 1^{er} mois du calendrier des *Tcheou* successivement adoptés par les Hindous¹).

1) Wie bereits erwähnt, benützten die Priester die Stellung des Mondes in den *nakshatra* dazu, um die Zeit der Opferhandlungen festzulegen: es wird angegeben, dass z. B. ein gewisses Opfer dann vorzunehmen sei, wenn der Mond in das *nakshatra maghâ* getreten (d. h. mit den betreffenden Sternen dieses Mondhauses) in Konjunktion ist. Besonders wird der Vollmond und Neumond genannt, namentlich der erstere, auf den die *nakshatra* bezogen werden, z. B. ein Opfer ist zu bringen bei *phâlgunî pûrnamâsî*, d. h. in der Vollmondsnacht, die im Mondhause *phalgunî* stattfinden wird. (p. 319).

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE (INDO-CHINE, 1852—1858)

PAR

HENRI CORDIER.

(Suite.) ¹⁾



CHAPITRE VII.

Mgr. Pallegoix et Sir John Bowring.

Les questions de transport réglées, M. de Montigny prépara ses négociations en écrivant à Mgr. PALLEGOIX, vicaire apostolique du Siam, le 27 mai, et au Plénipotentiaire anglais, Sir John BOWRING, le 31 mai.

Singapour, le 27 Mai 1856.

« Monseigneur,

M. de Mont-
igny à Sa
Grandeur
Mgr. Palle-
goix.

« Vous savez sans doute déjà mon arrivée ici; je suis obligé d'y attendre l'arrivée de la corvette de guerre, *la Capricieuse*, qui porte les présents de Sa Majesté, ainsi que tous mes approvisionnements, je ne puis donc pas me mettre en campagne sans elle.

« Je suis porteur des pouvoirs les plus étendus, et j'espère à l'aide de votre secours en linguistique, et de la bonne position que vous avez su acquérir près des souverains siamois, que je réussirai dans la haute mission que je dois à la bienveillante confiance de l'Empereur. Le Gouvernement de Sa Majesté, sur le désir qui lui en a été manifesté par celui du Souverain Pontife, m'a invité à passer à Rome, et à m'y mettre à la disposition de Sa Sainteté et

1) Voir *T'oung pao*, 1909, Mars; Mai.

de ses Ministres; je vous entretiendrai de vive voix de mon séjour à Rome, et des différents points dont j'aurai à m'occuper.

«J'avais reçu l'ordre du Gouvernement de Sa Majesté, une fois ma mission terminée à Siam, de me rendre au Cambodge, d'y arranger un petit malentendu avec le souverain de ce pays, et d'y prendre des interprètes de Cochinchinois, et Mgr. Miche s'il est possible, pour aller porter les dernières paroles de conciliation de mon souverain, et y prendre des mesures pour la sécurité future de nos malheureux missionnaires en ce pays.

«S. M., désirant donner à cette mission toute l'utilité possible, et passer avec le Souverain de Cochinchine un traité solennel d'amitié, de commerce, et de navigation, a daigné m'envoyer par cette malle de nouveaux pleins-pouvoirs à l'effet de négocier ce traité.

«Il serait de la plus haute importance pour le succès de ma mission en ce pays que le Souverain de Cochinchine fut officiellement averti que je me rendrai dans ses États dès que j'aurai terminé ma négociation près de S. M. Siamoise. Il serait en conséquence bien à désirer que Votre Grandeur pût obtenir que S. M. le premier roi de Siam voulut bien faire notifier au Roi de Cochinchine que je me rendrai à sa capitale en qualité de Plénipotentiaire de mon puissant et glorieux maître et souverain, S. M. Napoléon, Empereur des Français, à l'effet de négocier le susdit traité, et que je serai très prochainement suivi pour une semblable mission par S. E. Sir John Bowring, Plénipotentiaire de S. M. Britannique.

«Veuillez donc, Monseigneur, faire comprendre à Leurs Majestés siamoises combien il sera utile à la sécurité future de leurs États que le roi de la Cochinchine et du Tong-king, leur voisin, entre dans le concert de relations amicales, régulières, et durables, qui déjà depuis plus de dix ans existe entre le puissant Souverain de la Chine et les Souverains de l'Europe, concert dans lequel Leurs Majestés ont eu le haut esprit de vouloir entrer elles-mêmes par des traités qui, en augmentant la prospérité de leurs États, en assurent aussi désormais la sécurité.

«Je livre ces considérations à votre haute appréciation, certain, Monseigneur, que vous comprendrez toute l'importance d'une telle démarche pour le succès de ma mission en Cochinchine.

«Invité par le Gouvernement de S. M. Impériale à recueillir dans le royaume de Siam assez de renseignements commerciaux pour permettre à nos négociants de commencer immédiatement des opérations commerciales après l'échange des ratifications du traité, et l'envoi de Consuls de France, je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien faire réunir, avant même mon arrivée, toutes les notions que vous pourrez vous procurer sur les productions du pays, leurs quantités, leurs qualités, leurs prix de revient, sur les besoins des Siamois, et ceux de nos articles qui leur conviennent le mieux.

«Veuillez agréer, etc.»

Sig. : C. de MONTIGNY.

L'évêque répondit la lettre suivante :

Bangkok, 9 Juin 1856.

« Monsieur l'Ambassadeur,

Mgr. Pallegoix à M. de Montigny.

« J'ai reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Singapour par le steamer *Auckland* qui, dit-on, repart demain. C'est pourquoi je me hâte de vous faire une courte réponse qui, j'espère, vous arrivera à tems.

« Mes missionnaires et moi nous nous mettrons à votre disposition pour rendre à l'envoyé de la France tous les services que nous pourrons.

« Depuis bien des années toutes relations ayant cessé entre Siam et la Cochinchine, il paraît presque impossible de faire annoncer officiellement votre prochaine visite en Cochinchine par un souverain ennemi à son ennemi.

« Je vais me mettre à recueillir les notions que vous désirez touchant les productions, le commerce et les différens articles d'importation et d'exportation.

« Pour bien des raisons que j'expliquerai à V. E., nous ne pourrions commencer les collections dont vous me parlez qu'après votre arrivée, mais comme vous aurez une foule de monde à votre disposition, de sorte que cela ira vite.

« En fait de pierreries, il n'y a que des saphirs (de diverses teintes), des rubis, des topazes, et des grenats; je vais m'en procurer le plus que je pourrai.

« En attendant, etc. »

Sig. † J. BAPTISTE.

Evêque de Mallos

Vicaire apostolique de Siam.

Montigny ne paraît pas avoir été très satisfait de cette réponse au sujet de laquelle il s'exprime ainsi dans une lettre au Ministre des Affaires étrangères. ¹⁾

« Il ressort pour moi de la lettre de ce prélat qu'il n'a pas compris toute l'importance de la démarche que je lui demandais de faire et qu'il n'en a pas parlé aux souverains siamois, auprès desquels il ne paraît pas occuper une position aussi influente que celle qu'il semblait indiquer.

« Je le regrette peu et préfère ne me servir que de ses connaissances en linguistique, les autres services qu'il eût pu me rendre étant d'une nature beaucoup trop temporelle pour un prince des affaires spirituelles. Ils eussent pu même le placer plus tard dans

¹⁾ Singapore, le 19 juin 1856.

une situation embarrassée vis-à-vis de l'autorité siamoise pour laquelle il me semble beaucoup plus rationnel qu'il ne paraisse s'occuper que des affaires religieuses de son vicariat».

Singapour, le 19 juin 1856.

«Monseigneur,

J'ai reçu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire en date du 9 juin.

M. de Montigny à Mgr. Pallegoix.

«Au milieu de l'expédition d'une malle assez considérable pour l'Europe et la Chine, le tems me manque pour m'entretenir longuement avec Votre Grandeur. Je vous envoie donc en toute hâte, tous mes remerciemens pour vos bonnes et bienveillantes dispositions et j'arrive au point capital de cette lettre.

«Je regrette amèrement, Monseigneur, que vous n'ayez pu obtenir de LL. MM. Siamois, l'envoi d'un courrier officiel au Souverain de la Cochinchine pour lui notifier: 1° ma prochaine arrivée dans sa capitale en qualité de Plénipotentiaire de mon puissant maître et souverain, S. M. Napoléon III, Empereur des Français, à l'effet de négocier un traité solennel d'amitié, de commerce et de navigation.

«2° La prochaine arrivée dans sa capitale de S. E. Sir John Bowring, Plénipotentiaire de S. M. la puissante Reine de la Grande Bretagne, à l'effet d'y négocier un semblable traité.

«Je me trouve accompagné d'une petite escadre assez imposante composée de trois bâtimens de guerre français. Sir John Bowring qui me suivra de près, arrivera avec le même nombre de navires et vous comprendrez l'effroi que causera dans ce royaume inhospitalier l'arrivée d'autant de navires de guerre.

«La conséquence en est facile à prévoir; les populations s'enfuiront à notre approche; je ne saurai à qui m'adresser pour faire parvenir mes dépêches au roi de Cochinchine, et le but de ma mission sera manqué. Cependant il s'agit de la vie de nos malheureux missionnaires, et je désire bien vivement leur procurer enfin une sécurité achetée par eux au prix de tant et de si cruels sacrifices.

«Soyez donc assez bon pour m'aider de tous vos moyens dans cette tentative malheureusement si décisive, et veuillez adresser de ma part et de celle de S. E. Sir John Bowring, la demande officielle de l'envoi de cet agent siamois à la Cour de Cochinchine pour y notifier notre arrivée.

«Cette démarche sera de la part de LL. MM. Siamois le premier acte de gracieuse courtoisie qu'elles feront pour leur futur allié mon grand souverain et pour S. M. la Reine d'Angleterre.

«Faites le leur sentir; veuillez faire remarquer aussi à LL. MM. Siamois, que de pareils actes ont lieu entre souverains ennemis aussi bien qu'amis, et qu'ils deviennent souvent la cause obligée d'un rapprochement amical; que

d'ailleurs, par le succès de ma future négociation en Cochinchine, elles garantiront mieux la sécurité de leurs frontières, que par l'entretien des armées les plus nombreuses.

«Veuillez, Monseigneur, pour vous aider dans cette démarche, traduire à LL. MM. tout ce qui les concerne dans la présente et traiter, en tout cas, cette grave affaire le plus secrètement possible; je n'ai pas besoin de vous en faire comprendre les motifs. Dès mon arrivée, ce sera la première dont j'aurai moi-même à m'occuper, si vous n'avez pas le bonheur de réussir.

«Je pars sous peu de jours et vous prie, etc.»

(Sig.) C. DE MONTIGNY.

D'autre part, Montigny avait écrit à Sir John Bowring pour le remercier de son bienveillant intérêt et obtenir de lui le droit d'annoncer officiellement au Souverain de la Cochinchine sa prochaine arrivée à Hué en qualité de Plénipotentiaire de S. M. Britannique.

«En agissant ainsi dit Montigny¹⁾, et plaçant derrière moi un auxiliaire aussi redoutable que l'Angleterre l'est aux populations indochinoises, je simplifiais beaucoup, V. E. le comprendra, les difficultés de mon accès près du Souverain de la Cochinchine, et, par un échange mutuel de courtoisie, tout en devenant une bombe d'essai pour le Plénipotentiaire anglais, j'en faisais un coin pour entrebâiller la porte.»

Singapour, le 31 mai 1856.

«Monsieur le Ministre,

M. de Montigny à Sir John Bowring.

«M. le Ministre des Affaires étrangères me fait officiellement connaître vos bienveillantes dispositions pour m'aider dans les deux négociations que je dois à la confiance de Sa Majesté.

«Veuillez recevoir, avec tous mes remerciements l'expression sincère du regret que j'éprouve de ne pouvoir aller près de V. E. puiser le secours de vos hautes lumières et de votre expérience; malheureusement le tems et les moyens de transport me manquent.

«J'ai l'honneur de vous annoncer que S. M. Impériale a daigné m'envoyer de nouveaux pleins pouvoirs pour me mettre, s'il y a lieu, à même de pouvoir négocier avec le souverain de la Cochinchine un traité d'amitié, de commerce et de navigation.

«Soyez assuré que je ferai tout ce qui est humainement possible, pour arriver à l'accomplissement de cette *très difficile mission*, et pour nouer des relations amicales et durables avec ce pays d'exclusion.

1) Lettre de Singapore, 19 Juin.

«Je regarde comme un devoir d'annoncer officiellement à S. M. Cochinchinoise que je serai sans doute très prochainement suivi, pour une semblable mission, dans sa capitale, par V. E., le Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique: Laissez moi espérer, M. le Ministre, que je ne commettrai pas une erreur et que je recevrai promptement en Cochinchine, le secours de votre toute puissante coopération.

«Je suis, etc.»

Sig. DE MONTIGNY.

Ses prévisions n'avaient pas trompé M. de Montigny ainsi que le montre la dépêche de Sir John Bowring.

Superintendency of Trade

Hongkong 9th june 1856.

«Sir

«I have the honor to acknowledge your communication of 31 May and to express my earnest hope and confident belief, that your negociations with the Kings of Siam will be most satisfactory and successful.

Sir John
Bowring à M.
de Montigny.

«The Earl of Clarendon forwarded to me copy of a Despatch from His Imperial Majesty's Minister for Foreign Affairs, stating that you also be accredited to the Court of Cochinchina.

«Your are perfectly authorized to convey to the Authorities of Hué and I shall be much obliged by your doing so, — an intimation of my intention to visit that capital for the purpose of placing our relations on a more satisfactory footing. It is my intention to visit Cochinchina, whenever the many demands upon the naval service in these parts will enable the Admiral to place at my disposal a becoming maritime force, and you may be assured of my friendly and earnest cooperation.

«I shall be most happy to welcome you and to discuss the topics of common interest, with reference to the countries to which we are accredited.»

I have, etc.

Sig. John BOWRING.

CHAPTER VIII.

M. de Montigny à Bangkok.

M. de Montigny quitta Singapore le 29 Juin 1856 sur le brick à hélice, le *Marceau*, commandé par M. Le Fer de la Motte, accompagné par les deux corvettes, la *Capricieuse*, à voiles, et le *Catinat*, à vapeur. Les trois bâtiments étaient sous les ordres du

Arrivée de
Montigny à
Bangkok.

capitaine de vaisseau Collier. Arrivé le 9 Juillet à l'embouchure du Menam, Montigny envoyait le soir même MM. Godeaux et de Méritens, accompagnés d'un officier, porter au Gouverneur de Paknam, la notification officielle de son arrivée ainsi que celle du Commandant Collier, et sachant que le succès de sa mission allait dépendre du rang qu'il allait donner à la France, en même temps que la notification de son arrivée, il signifiait officiellement au Gouverneur de Paknam, qu'il ne descendrait à terre que lorsqu'on aurait mis à sa disposition une résidence entièrement en rapport avec les traditions françaises à Siam et en dernier lieu, avec celle habitée par Sir John Bowring.

Il est bon de dire que Parkes et Hillier occupaient l'hôtel affecté aux plénipotentiaires européens, hôtel que Sir John Bowring avait lui-même habité, et qu'ils refusaient de quitter.¹⁾ A la suite de ce refus, le Conseil des Ministres siamois s'assembla, et l'on désigna pour la résidence de notre agent, le plus beau palais de la ville, celui de l'ancien Somdetch, premier Ministre, mort il y avait six mois; c'est dans la salle d'honneur de ce Palais, qu'avait été signé le traité anglais; l'inscription, *Peace be in thy gate*, était encore au-dessus de la porte, et cette salle devint le salon de réception de M. de Montigny.

Le 12 au matin, un petit vapeur du Roi vint en rade, avec le Ministre de la Marine, pour chercher M. de Montigny à bord et lui annoncer l'arrivée à Paknam du Kalaoum, faisant fonction de premier ministre, que le Roi envoyait à M. de Montigny pour le recevoir à terre et le complimenter.

M. de Montigny, dans une lettre adressée au Ministère, de

1) Parkes (*Life...* by Stanley Lane-Poole, I, p 201) n'était pas somptueusement logé: «On arriving at Bangkok Parkes betook himself to the building called the British Factory», where Sir John Bowring had been lodged the previous year. He found it swept and garnished, without a stick of furniture, and it was only in a series of relays that he was gradually supplied with table, chair, and bed».

Bangkok, le 22 Septembre 1856, a raconté tout au long les incidents de son séjour au Siam, et ce chapitre n'est guère que la paraphrase et des extraits de cette dépêche.

«Je passai la barre sur le *Marceau*, mais le temps étant affreux, nous ne pûmes communiquer et je remis l'entrevue au lendemain matin à 9 heures; je reçus dans la journée de la part du Roi des bateaux chargés de fruits, de riz, de poissons secs, d'huile de coco, et d'un grand diner préparé à la Siamoise, le tout fut distribué à l'équipage; le lendemain matin à 9 heures, je débarquai accompagné de mes attachés, du Commandant du *Marceau* et de quelques officiers, je trouvai en arrivant à terre, un corps d'infanterie habillée à l'européenne sous les armes, et une batterie d'artillerie de campagne, qui me salua de 17 coups de canon, qui furent rendus par le *Marceau*: au pied de l'escalier du débarcadère, je fus reçu par le Gouverneur de Paknam et conduit à travers une haie de soldats présentant les armes à l'anglaise, un semblant de musique écorchait le *God save the Queen*, jusques auprès du Kalaoum qui m'attendait sous une espèce de belvédère ouvert de tous côtés, il vint au devant de moi, jusqu'auprès des degrés, je lui présentai mes attachés, le Commandant, ses officiers et la conférence commença immédiatement.

Séjour au
Siam.

«Mon entrevue avec S. E. le Kalaoum fût très amicale, il m'assura que j'aurais lieu d'être satisfait de la réception qui me serait faite, il ne me déguisa pas sa joie de voir se renouer les anciennes relations du Siam avec la France, m'avoua de prime-saut que son Royaume avait bien besoin d'un ami et d'un protecteur aussi puissant que S. M. l'Empereur des Français, pour le protéger au besoin contre un voisin très envahissant, il devint alors très diaphane, je devins réservé et répondis, qu'en exécutant scrupuleusement les traités, son pays n'avait rien à craindre et acquerrait d'ailleurs le droit d'en appeler pour de mauvaises querelles, à la médiation de ses alliés et amis.

«S. E. me sonda ensuite très adroitement sur la nature et l'étendue de mes pleins pouvoirs, sur les changemens que je demanderai sans doute à introduire aux traités anglais et américains; je répondis que je serais heureux de communiquer mes pleins pouvoirs aux négociateurs Siamois et d'entrer en conférence avec eux, aussitôt que S. M. me les aurait désignés, que j'espérais bien que S. E. dont l'esprit éclairé et les vues élevées captivaient déjà toutes mes sympathies, serait au nombre des Plénipotentiaires du Roi, et même les considérerait.

«Enfin nous nous séparâmes très satisfaits l'un de l'autre, et S. E. le Kalaoum¹⁾ me sembla réellement un homme remarquable, même en Europe, il

1) Le *Kalahôm*, généralissime «Il y a cinq ordres de mandarins; le plus élevé s'appelle *somdet-chào-phaja*, le deuxième, *chào-phaja*; le troisième, *phaja*; le quatrième, *phra*, et le

est effectivement la première tête du Royaume. Le même jour, il vint me voir à bord avec son frère, Ministre de la Marine et son fils, chargé des constructions navales du Roi et des mouvemens de la Marine.

«Il dina en famille avec moi et de ce jour datèrent des relations amicales, qui ne se sont plus démenties.

«Lorsque le Kalaoum quitta le *Marceau*, je le fis saluer de 17 coups de canon.

«25 ballons du Roi étaient descendus à Paknam pour me conduire à Bangkok, mais je déclarai que désirant saluer le pavillon Royal, je remonterais sur le vapeur de S. M. I. *Marceau*; c'était là une nouvelle innovation; M. de Chaumont et M. Bowring n'avaient pu faire remonter leurs bâtimens de guerre, que 24 heures après eux, les Américains n'étaient pas même entrés en rivière.

«Le 14, dans la matinée, nous partîmes; sur toute la route les pavillons siamois furent hissés à notre passage; à la moitié du trajet, je reçus de nouveaux envois de fruits, qui furent distribués à l'équipage, un nombre considérable de bateaux et ballons, avec de nombreux rameurs habillés en rouge couleur du Roi, nous escortaient, le peuple couvrait les deux rives du fleuve; la vigoureuse et luxuriante végétation des tropiques, les villages et les riches et nombreuses Pagodes qui les bordaient ça et là produisaient le coup d'oeil le plus pittoresque.

«A quatre heures on jeta l'ancre devant les premiers forts de Bangkok et on les salua, je reçus immédiatement à bord, la visite de S. A. R. le Kromalouang¹⁾, frère du Roi et de tous les Ministres, tous à l'envi, me comblèrent de marques d'égard et ils eurent bien le soin de m'apprendre qu'aucun d'eux n'avait fait la même démarche à bord du *Rattler*, ce que j'ai depuis appris être parfaitement exact, sachant que la raideur et la morgue anglaise avaient profondément blessé ce peuple doux et élégant de manières par intuition; je fis mon possible, pour traiter tous ces dignitaires siamois, avec toute l'urbanité française, en ayant bien le soin de conserver à chacun, son rang et ses préro-

cinquième, *Uang*». (Pallegoix, *Royaume Thaï*, I, p. 291) Les plus élevés parmi ces mandarins sont: 1, *somdet-chào-phaja-chakri*, généralissime et surintendant des provinces du Nord; 2, *somdet-chào-phaja-kalahôm*, généralissime, et surintendant de la marine et des provinces du Midi; 3, *chào-phaja-tharama*, gouverneur du palais; 4, *chào-phaja-phra-khlang*, grand trésorier.

Le Kalahom, «fils du premier régent décédé, passait pour être rusé, mais violent. Jugeant la situation avec clairvoyance, il s'était mis à la tête du mouvement qui poussait les jeunes Siamois à ouvrir leur pays au commerce. Dans cette voie, il marchait de pair avec le Krom Hlouang et le P'ra-Khlang, mais il les dépassait tous par son intelligence. Son ascendant à Siam était tel, que le roi lui-même n'aurait pas osé le contredire et devait compter autant avec son parti qu'avec celui du second roi». (Meyniard, pp. 229—230).

1) «Le Krom Hlouang avait la réputation d'être favorable aux étrangers. Il était doux, affable, bienveillant, sans fierté et professait pour les arts européens un enthousiasme qu'expliquaient fort mal ses aptitudes à en pratiquer l'étude.» (Meyniard, p. 230).

gatives, je réussis complètement, ils restèrent à bord plus de trois heures et en partant tous étaient mes amis.

« Dans la journée, je reçus du second Roi¹⁾, une lettre vraiment charmante, écrite de sa main, pour me souhaiter la bienvenue et m'envoyer des fruits, qui furent distribués à l'équipage.

« Le lendemain 15, je remontai à la ville et le *Marceau* fit le salut Royal d'usage de 21 coups de canon, nous eûmes ici à déplorer un affreux événement. Les 4 petites pièces du *Marceau* sont des canons en cuivre de campagne de terre, nos marins n'ont pas l'habitude de ces pièces, une d'elle partit seule et mutila le bras droit de deux de ses servants en lançant l'un d'eux à l'eau; il fallut en amputer un et tous les deux ont perdu le bras droit.

« Il avait été convenu que les forts après avoir rendu le salut Royal, m'en tirerait un de 17 coups de canon, mais j'envoyai un officier annoncer l'événement et prier de différer mon salut qui me fut fait plus tard par les batteries de campagne des deux Rois, lors de mes premières audiences officielles.

« A cinq heures, je descendis à terre et je trouvai au débarcadère du Palais destiné à ma résidence, L. E. le Kalaoum et le Phraklan²⁾ Ministre des Affaires étrangères; ils me conduisirent avec ma famille, car j'étais seul, le *Marceau* est si petit, que même mes attachés avaient dû rester en rade; dans la grande salle, je fus reçu par S. A. R. le Kramalouang et les autres Ministres, on me fit visiter le local, une table fort décente était dressée avec la vaisselle du Roi, après les compliments d'usage, je fus laissé seul.

« Dès le 16 au matin, le pavillon français fut hissé dans la cour du Palais, dès lors commença pour moi la vie la plus ahurie et la plus laborieuse, depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, c'étaient des pages ou des messagers des deux Rois et des dignitaires qui arrivaient en foule; ma correspondance avec les deux Rois et les Ministres devint si considérable, qu'elle eût seule occupé plusieurs personnes; c'étaient aussi des fleurs sous toutes les formes, couronnes, diadèmes, lustres, girandoles, oiseaux, animaux et même éléphants, qui étaient préparés et envoyés pour moi et ma famille par les Dames des 2 Rois, des Ministres et surtout par celles de S. E. le Kalaoum; ces pauvres fleurs comme les roses de Malherbe duraient l'espace d'un matin,

1) « C'est la coutume à Siam qu'il y ait un second roi qu'on appelait autrefois *uparat* et qui s'appelle aujourd'hui *vangnà*. C'est ordinairement un frère ou un proche parent du roi qui est élevé à cette dignité... C'est ordinairement lui qui se met à la tête des armées en temps de guerre; le premier roi ne fait rien d'important sans avoir son approbation». (Pallegoix, I, p. 238).

2) Le P'ra Khlang «était un homme assez ordinaire, mais qui, sous cette apparence, cachait un grand fonds de ruse et d'astuce joint à un certain sens politique. On le considérait comme l'ami des Européens, mais ce sentiment, chez lui, tenait plus du calcul que de la sympathie.» (Meyniard, p. 230).

mais causaient beaucoup d'embarras et faisaient contracter beaucoup d'obligations.

«Le 17, le *Marceau* retourna en rade chercher le Commodore, le Commandant du *Catinat*, mes attachés, une vingtaine d'officiers et près de cent hommes de débarquement: j'avais étudié avec M. le Commandant Collier, en qui j'ai toujours rencontré un concours aussi zélé que dévoué et plein de tact, aussi ai-je contracté vis-à-vis de lui et des officiers sous ses ordres, une dette de gratitude au sujet de laquelle je prendrai, M. le Ministre, la liberté de vous écrire; j'avais étudié, dis-je, les meilleurs moyens pour rapprocher autant que possible notre mission de l'Ambassade du Chevalier de Chaumont et rendre les audiences et cérémonies officielles, aussi brillantes et aussi imposantes que le permettaient nos moyens d'action; avec un si nombreux Etat-Major et une compagnie de débarquement, j'étais certain de représenter au moins aussi dignement la France que l'avaient été l'Angleterre et l'Amérique.

«Le 20, le Commodore arriva avec son état-major, mes attachés et la Compagnie de débarquement, une garde d'honneur fut établie à ma résidence, pour rendre les honneurs militaires aux Ministres et dignitaires siamois, enfin rien ne fût négligé, de ce qui pouvait donner une haute idée de la grandeur de la France.

«Un ordre du jour du Commodore, avertit les hommes débarqués que la plus légère infraction à la discipline, le moindre désordre, seraient sérieusement punis, que dans un pays où nous n'étions pas connus, il importait de laisser aux habitants une bonne opinion de notre caractère national; toutes ces précautions eurent le plus heureux effet, nos marins ont laissé une excellente réputation à Siam.

«Le 21, S. M. le 1^{er} Roi, me donna ma première audience particulière, je m'y rendis à 7 heures du soir, accompagné par Mgr. Pallegoix et Mr. l'abbé Larnaudie ¹⁾, qui m'avait été désigné pour interprète; bien que l'audience fut entièrement privée, je remarquai néanmoins des préparatifs, des chaises à porteurs nous attendaient aux portes extérieures du Palais, je traversai un nombre considérable de troupes de toutes armes, dont beaucoup très bizarrement vêtues, elles formaient la haie et me présentèrent les armes sur tout le chemin, toutes les cours du Palais étaient brillamment éclairées et je vis de distance en distance, des canons et des mortiers.

«On me fit descendre sous une espèce de hangar, où il y avait une foule d'officiers et de pages; je savais que l'usage des Rois de Siam pour montrer leur puissance à leurs sujets, était dans ces occasions, de faire attendre un nombre d'heures indéterminé les agents admis à leur audience, je savais qu'à

1) *François-Louis* Larnaudie, né à Dégagnac (Lot) en 1819; entré en 1842 aux Missions étrangères; parti le 10 mars 1845 de Bordeaux; rentré en France en 1867 pour cause de maladie. M. Meyniard donne le portrait de ce missionnaire auquel il consacre une longue notice. P. 162.

ce même endroit, Sir John Bowring, après avoir attendu un temps considérable, avait été obligé de se fâcher, de parler très haut et enfin de menacer de repartir pour être admis; j'étais d'après cela décidé à ne pas attendre et après un quart d'heure, je priai qu'on alla s'assurer si le Roi avait été prévenu de mon arrivée, que je craignais d'être accusé de négligence, qu'en Europe l'exactitude était la marque du respect des serviteurs et la politesse des Rois: que j'étais certain qu'il en était de même à Siam, et que Sa Majesté m'ayant ordonné de venir à 7 heures, elle ne devait pas avoir été avertie de mon arrivée etc., etc. Un instant après, je dis que Mr. de Montigny serviteur du Roi, attendrait un jour entier l'honneur d'être admis à son audience, mais que dans l'étiquette du cérémonial de la Cour de France, il n'était pas permis au Plénipotentiaire de Sa Majesté l'Empereur, de le faire; l'effet fût immédiat, on vint avertir Mgr. Pallegoix que le Roi désirait le voir, il revint au bout de quelques minutes pour me chercher et il me dit en riant, qu'il avait trouvé le Roi très embarrassé, se promenant dans sa chambre, qui lui avait naïvement demandé comment il devait me recevoir, et mon Dieu, tout simplement, et parlez lui en Anglais, il comprend donc cette langue, alors c'est très bien.

«Je fus obligé pour arriver au Roi, d'enjamber par dessus une foule de dignitaires, de pages et d'officiers de la couronne, tous couchés par terre sur le ventre, le long d'un escalier et même en travers de la porte; je trouvai le Roi dans un appartement entièrement meublé à l'européenne, dont presque tous les objets d'art sont français, il me reçut avec un peu d'embarras, mais beaucoup d'affabilité, je le remerciai de toutes les marques de bienveillance que j'avais reçues depuis mon arrivée, il me fit asseoir à côté de lui et au bout d'un instant la conversation devint très animée, tantôt en Anglais, tantôt en siamois, avec le secours de Mgr. Pallegoix.

«Le 1^{er} Roi, appelé le Grand Roi, ¹⁾ est de taille moyenne, fort maigre, sa physionomie qui n'est pas belle, ne manque cependant pas de dignité, d'expression et surtout d'intelligence; il portait un costume semblable à ceux du moyen-âge, une tunique serrée, en soie bleu de ciel brochée d'or, une espèce de calotte noire surmontée d'un énorme diamant et décorée à l'avant d'une

1) «Phra Bard Somdetch Phra Paramendr Maha Mongkut, the Major or First King of Siam, (for there was, at least in name, a dual sovereignty,) was a singularly enlightened man, eager to improve his country, and personally devoted to the pursuit of knowledge. He was no ignorant savage, but a man of as much culture as his opportunities permitted. He had studied Latin under the French Catholic Propaganda, and learned English from the American Mission, besides devoting years to Sanskrit and Pali. He was a great reader, as well as a genuine student, and when he was tired of his scientific researches he took to the works of Sir Walter Scott, whose name he had given to one of his steamers. Mechanical science and engineering became the rage in Bangkok, and English was read and spoken by several of the princes and Government officials». (*The Life of Sir Harry Parkes* . . . by Stanley Lane-Poole, I, pp. 190—1).

très grosse émeraude; il avait aux doigts et sur la poitrine. une grande quantité de diamants, ses jambes étaient nues, et ses mules en étoffe noire brodée en or; avec ce costume, il ressemblait à Louis XI: le ton sombre de sa peau et le peu de clarté de l'appartement, complétaient l'illusion, en revêtant ses jambes des chausses collantes de cette époque.

«Le Roi me questionna longuement sur Sa Majesté l'Empereur, il paraît avoir beaucoup lu et fort bien retenu les livres européens, et surtout l'histoire des dynasties régnantes, il possède des connaissances assez étendues dans les langues orientales anciennes, le sanscrit, le Bali (*sic* pali), etc., parle mieux les modernes qu'aucun de ses sujets, connaît un peu de latin et sait assez couramment l'anglais pour l'écrire avec une grande facilité, aussi parmi ses titres, prend-il avec plaisir, celui de professeur de langues; il a étudié avec fruit l'astronomie, enfin pour un Prince asiatique, le Roi de Siam est bien certainement un homme supérieur.

«Le Roi semblait très préoccupé de n'avoir pas reçu des lettres de l'Empereur, il me questionna souvent à ce sujet, je répondis que mon Souverain n'écrivait qu'aux Souverains, ses frères, cousins et amis, que lorsque des relations internationales existaient déjà entre son Empire et le leur, que je ne doutais pas néanmoins que Sa Majesté ne répondît immédiatement à ses Lettres Royales, cette assurance parut lui faire plaisir et le tranquilliser.

«Sa préoccupation à ce sujet me frappa d'autant plus, que je me rappelai avoir déjà été questionné relativement à ces lettres, par tous les Ministres.

«Je ne pouvais savoir si S. M. la Reine d'Angleterre et le Président des Etats-Unis avaient remis des lettres autographes à leurs Plénipotentiaires; mais je résolus en tous cas, de ne pas rester à court.

«J'ajoutai donc, mais si mon Souverain n'a pas écrit encore à V. M., il a voulu néanmoins lui envoyer une marque, bien autrement gracieuse, de ses sentiments de très haute bienveillance, il m'a chargé, Sire, de présenter à V. M., comme sa carte de visite, son Portrait et celui de S. M. l'Impératrice.

«Cette fois le Roi fût tout à fait rassuré, me témoigna toute sa satisfaction et s'empressa de traduire à sa Cour, cet acte de bienveillance Impériale.

«S. M. insista beaucoup aussi sur un point qui me paraît assez singulier; elle me dit, le Gouvernement Impérial a donc voulu attendre que le traité anglais fut fait, pour négocier avec moi; je répondis que c'était là une erreur très facile à rectifier, que déjà depuis plus de quatre années mon Gouvernement avait résolu l'envoi d'un Plénipotentiaire à la Cour de Siam, que Mr. l'Amiral Laguerre avait reçu à cet effet les pleins pouvoirs de S. M. Impériale et que la guerre seule avec les Russes, dans le Nord de la Chine, avait empêché l'Amiral de se rendre à Siam et le traité français d'être négocié longtemps avant celui de l'Angleterre; le Roi parût comprendre et néanmoins à l'audience officielle, il me demanda de nouveau devant toute sa cour, pourquoi la France avait voulu attendre que le traité anglais fût conclu avant de négocier le sien?

je répondis absolument de même, en ajoutant, que S. M. avait pu apprendre elle-même par ses agents et amis à Singapore que Mr. Gautier, Consul de France dans ce port, avait été désigné par mon Gouvernement, pour accompagner Mr. l'Amiral Laguerre à Siam; le Roi se rappela parfaitement ce fait et parut convaincu cette fois.

«Il me dit que Sir John Bowring lui avait écrit une lettre de recommandation en ma faveur; je répondis que j'étais d'autant plus sensible à cette bienveillante marque de souvenir de la part de mon ancien collègue à Canton, que je n'eusse certainement pas songé à la lui demander, sachant fort bien que le Plénipotentiaire de mon puissant Souverain, l'Empereur Napoléon III, n'avait aucun besoin de lettres de recommandation auprès de S. M., le Roi comprit parfaitement, sourit et parût très satisfait de ma réponse.

«Une chose assez puérile, parût longtemps le surprendre, c'était de me voir me lever et me tenir debout, chaque fois qu'il allait chercher, pour me le montrer, un des mille objets qui nous environnaient; il sentait bien dans son intuition des droits de la Royauté, que c'était là une marque de respect, mais il n'osait s'en expliquer, je finis par lui dire incidemment, qu'à la Cour de France, les lois de l'étiquette obligeaient toutes les personnes, les Princes du sang et les dignitaires, quelque fût leur rang, admises en présence du Souverain, et qu'il avait daigné autoriser à s'asseoir, à se tenir debout dès que S. M. se levait, le Roi parût très flatté et s'empressa d'expliquer cet usage à la foule qui rampait sur le ventre autour de nous.

«Je dirai à ce sujet, qu'ayant facilement remarqué que ce Souverain avait toujours été traité avec beaucoup de sans façon par les Européens, je me fis en toute occasion, un devoir de respecter publiquement en sa personne, la Majesté Royale, il le sentit, y fut très sensible et en gardera le souvenir.

«Le 24 fut le jour fixé pour ma réception officielle chez le 1^{er} Roi; S. M. et les Ministres pour donner plus de solennité à cette cérémonie avaient décidé qu'elle aurait lieu en plein jour, les audiences de mes collègues anglais et américain avaient eu lieu la nuit; j'avais annoncé aux Ministres, que je présenterais ce jour là au Roi, les portraits de Leurs Majestés, l'Empereur et l'Impératrice, que ces portraits devaient me précéder pendant la marche et recevoir les honneurs royaux, ils me promirent que tout serait arrangé en conséquence.

«Dès la veille, j'avais fait découvrir les deux portraits dans ma salle de réception; arrivés en parfait état, ils étaient réellement magnifiques, car c'étaient deux très bonnes copies des beaux portraits de Winterhalter, de grandeur naturelle, dans de superbes cadres dorés surmontés de la couronne et des armes Impériales.

«Tous les Ministres et grands dignitaires, vinrent les admirer tour à tour et passer des heures entières à les contempler, l'Empereur inspirait le respect, mais notre gracieuse Souveraine excitait surtout leur naïve admiration, ils me firent une foule de questions, S. E. le Kalaoun, homme cependant très grave,

vint me demander en Anglais à l'oreille, s'il y avait en France beaucoup de femmes aussi belles, je répondis qu'il y avait certainement beaucoup de jolies femmes en France, mais que notre Impératrice était la plus belle, enfin mes portraits faisaient merveille.

«Dès le matin du 24, toute la rivière prit un air de fête, les nombreux mâts de pavillon des deux Rois, des Ministres et dignitaires furent pavoisés, un grand nombre de barques de toutes formes et grandeurs, stationnait autour de ma résidence attendant le départ du cortège.

«A une heure nous partîmes, plusieurs grands Ballons du Roi, portaient un détachement de marins commandés par des Officiers, tambours et clairons en tête, puis venait un grand Ballon royal tout doré, conduit par 60 rameurs vêtus en rouge, au milieu de ce ballon sous un dais aussi doré étaient placés sur une espèce de trône, les Portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, huit marins les soutenaient.

«Après ce ballon venait le mien conduit aussi par 60 rameurs, j'avais avec moi, le Commodore, mes attachés et l'abbé Larnaudie, puis suivait le ballon de Mgr. Pallegoix et un grand nombre d'autres contenant une vingtaine de nos officiers de marine, enfin un détachement de marins terminait le cortège; une foule de bateaux de toute espèce nous escortait.

«Nous arrivâmes à deux heures aux portes du Palais Royal, dès que le Ballon qui portait les portraits parût, les batteries de campagne du Roi qui attendaient au débarcadère, tirèrent 21 coups de canon en leur honneur, puis on me salua de 17 coups, les marins l'arme au bras, formèrent une escorte, au milieu de laquelle on transporta les deux portraits, je me plaçai immédiatement derrière eux, chacun prit son rang, et nous avançâmes ainsi en chaises à porteurs, à travers toutes les troupes du Roi.

«C'était un coup d'oeil extraordinaire que cet assemblage de tous ces costumes, depuis les temps anciens, jusqu'à l'imitation des uniformes anglais, il y avait là, des soldats siamois, laosiens, cambodgiens, malais, annamites, tous vêtus et armés différemment et plus bizarrement les uns que les autres, çà et là, des troupes des éléphants de guerre du Roi, dont quelques uns de près de 15 pieds de hauteur, magnifiquement harnachés avec leur cornac sur la tête, nous accueillaient par leurs cris sauvages, puis des parcs d'artillerie de tous les âges, les troupes du sérail, femmes armées de fusils à bayonnettes et de sabres de cavalerie anglaise, appelées les Amazones du Roi.

«Tout cela était vraiment comme l'écrivait Sir John Bowring à Lord Clarendon, un rêve des Mille et une Nuits, mais ce qui n'était pas un rêve, c'étaient les musiques sauvages, impossibles, qui jouaient toutes à la fois, c'étaient des tourbillons de poussière, des cris, un bruit effroyable.

«Nous arrivâmes enfin près du magnifique bâtiment qui contient la salle du trône, tout autour étaient rangés sur plusieurs rangs 5 à 600 hommes portant des tambours longs et étroits, sur lesquels avec un ensemble déplorable,

chacun frappait un coup violent avec une corne de cerf, ce bruit était étourdissant.

«Devant les grandes portes de la salle du trône, suivant les rites de l'étiquette siamoise, il nous fallût attendre quelques minutes: un grand dignitaire eût l'air de frapper, on parla et les deux battans s'ouvrirent.

«Les deux Portraits pris alors par des officiers siamois, entrèrent d'abord et furent placés à droite et à gauche du trône.

«Cette salle est très longue, deux rangs de colonnes carrées la traversent d'un bout à l'autre, les murailles en sont littéralement couvertes de dorures et une multitude de lampes et de lustres de tous les siècles et de toutes les fabriques du monde, se remarquait au plafond; en entrant l'effet était éblouissant et extraordinaire; à l'exception d'une voie laissée libre au milieu de cette longue galerie, tout le parquet était couvert par les Princes du sang, les Ministres et grands dignitaires du royaume, tous vêtus de longues robes de brocart d'or, et couchés sur les genoux et les coudes, la tête penchée en avant, faisant face au Roi, ils avaient l'immobilité des sphinx d'Egypte; tout au fond en face de la grande porte d'entrée à environ 8 pieds au-dessus du sol, s'ouvrait une croisée formant au moyen de plusieurs rangs de chaque côté et par dessus des parapluies royaux en brocart d'or, à plusieurs étages, une sorte de dais dans l'épaisseur de la muraille; au milieu de cette ouverture apparaissait le Roi, assis dans une petite pièce assez sombre, pour permettre à peine de distinguer ses traits; il était couvert de brocart d'or et de pierreries sa couronne de plus de 50 centimètres de haut ruisselait de diamants et pierres précieuses, elle se termine en pointe par un diamant de la grosseur d'une forte noisette, cette couronne ressemble à la coiffure exagérée des grenadiers russes, deux énormes jugulaires aussi en pierreries couvrent les joues; le Roi me la montra plus tard ainsi que les ornemens royaux, elle pèse plus de dix livres et oblige à une complète immobilité.

«Le silence le plus complet régnait dans cette vaste salle, où à l'exception de quelques gardes du Roi, collés le long des murailles, à droite et à gauche du trône, il n'y avait debout que nous, tout cet ensemble ne manquait ni d'effet, ni de solennité, c'était vraiment une riche et belle mise en scène.

«Malgré les puériles minuties de l'étiquette siamoise, on n'avait pas osé m'imposer aucune des humiliantes formalités dont on accable les étrangers dans les Royaumes Asiatiques, j'étais donc resté parfaitement libre; j'avancai le premier et m'inclinai profondément trois fois depuis l'entrée, jusqu'à l'endroit où trois carreaux avaient été disposés, pour moi, le Commodore et Monseigneur Pallegoix; là je m'arrêtai, et lorsque mes attachés et le brillant état-major du Commodore eurent pris place, je lus *en Français*, l'adresse dont j'envoie la copie ci-jointe, avec celle de mon adresse au deuxième Roi.

«Je remis ensuite à M. l'abbé Larnaudie, mon interprète, la traduction en anglais de cette adresse, il la lut, puis elle fut suivant l'étiquette siamoise, tra-

duite en siamois au Roi et à sa cour; le Roi me félicita sur mon heureuse arrivée dans ses états, m'y souhaita la bienvenue ajouta qu'il y avait longtemps que j'étais attendu, me souhaita une heureuse négociation et m'annonça qu'il allait s'occuper immédiatement avec son Conseil, de la nomination de ses Plénipotentiaires.

«Je présentai alors nominativement le Commodore, MM. les Commandants et Officiers, à S. M.; elle leur adressa quelques paroles bienveillantes, dit que depuis Louis XIV, aucun Ambassadeur ni navire de guerre français, n'étaient venus à Siam et se félicita de voir sous son règne, se renouer les anciens liens d'amitié qui unissaient autrefois les deux pays.

«Pendant la durée de l'audience, le Roi examina souvent les Portraits de Leurs Majestés, à l'aide d'un énorme binocle, et il expliqua à sa Cour, que si S. M. l'Empereur des Français ne lui avait pas écrit, il avait eu la gracieuse courtoisie de lui envoyer son portrait et celui de S. M. l'Impératrice, comme sa carte de visite.

«Alors sur un signe du Roi, S. A. R. le Prince Kromalouang, ¹⁾ son frère, s'avança en rampant sur les coudes et les genoux, exercice bien fatigant pour un homme tellement gras, qu'il ressemble à une barrique; il reçut avec beaucoup de peine des mains du Roi, qui se pencha tout à fait en dehors de la fenêtre, un paquet de cartes de visite de S. M. Elles furent immédiatement distribuées entre tous ces Messieurs, j'en avais déjà reçu du Roi lui-même, à ma première audience privée.

«Le Roi me dit ensuite qu'il avait réuni les Princes du sang et grands dignitaires du royaume, pour me les présenter; on entendit alors une clochette, et le Roi disparut derrière un rideau de brocart d'or.

«Aussitôt, toutes les têtes se relevèrent, ces corps couchés prirent une position moins gênante et il y eût un brouhaha d'autant plus remarquable, qu'il succédait à un silence absolu; j'allai immédiatement saluer et serrer la main aux nombreux frères du Roi, aux Ministres et grands dignitaires, ils étaient placés par rang de qualité, à partir de la gauche et de la droite du trône.

«Témoin pour la première fois de l'extrême servilité de ce peuple, je profitai de la présence de l'élite de la nation siamoise, pour prouver que les Français savaient aussi, mais sans bassesse, témoigner à leurs Souverains la vénération et le respect qu'ils ressentaient pour eux.

1) «Parmi les princes, on en choisit toujours un pour l'établir *vanglång* ou vice-roi. Son office est de traiter toutes les affaires majeures, de juger les princes, ou les mandarins coupables, aussi bien que la mauvaise conduite des concubines ou des dames du palais, de veiller au bon ordre dans la capitale et aux environs. Il est le premier de la catégorie des princes appelés *krommaluang* qui sont au nombre de quatre. Après eux viennent les princes appelés *krommakhun*, qui sont aussi au nombre de quatre; enfin quatre autres princes appelés *krommamua*. Ce sont les seules dignités auxquelles on élève les princes». (Pallegoix, *Royaume Thai*, I, p. 289).

«J'allai donc avant de quitter la salle du Trône, suivi par mes compagnons, qui tous s'empressèrent de me joindre dans cette petite démonstration nationale, saluer profondément, le portrait de l'Empereur et celui de l'Impératrice; bien des milliers d'yeux nous observaient et nous fûmes compris.

«Je fus ensuite conduit par S. E. le Phra Klan, Ministre des Affaires étrangères, pour visiter avec tous ces Messieurs, la Pagode Royale, les Éléphants de guerre et tout ce qu'il y a de curieux dans ce palais, qui forme une petite ville dans l'intérieur de Bangkok, puis nous fûmes ramenés sous un hangar où un repas fort passable nous attendait. S. M. nous ayant envoyé par le *Pala-visset*, colonel de sa garde, un verre de vin de Constance, comme je savais qu'elle avait été très sensible aux hourras anglais, je proposai à mes compagnons trois cris de Vive le Roi, suivis immédiatement de trois autres, de vive l'Empereur, nous nous levâmes et six formidables salves françaises, furent jetées aux échos de ce palais; je levai ensuite la séance et nous repartîmes dans le même ordre que nous étions venus.»

«Sire,

«En provoquant des liens d'amitié avec Sa Majesté Napoléon III, Empereur des Français, et des relations commerciales et religieuses avec ses sujets, Votre Majesté a fait preuve de l'esprit élevé d'un Grand Prince. Elle a, en effet, ouvert une ère nouvelle et toute de prospérité pour le peuple siamois.

Adresse du
Plénipotentiaire français
au Premier
Roi.

«Les rapports avec la France ont toujours été utiles et durables, nos traditions dans ce Royaume le prouvent, et la nation française viendra, sous la protection du traité que je suis appelé à négocier avec vos ministres, resserrer avec vos sujets, les relations de sympathie et de commerce établies depuis près de deux siècles, sous le règne de S. M. Louis XIV.

«Je dois donc me féliciter personnellement d'avoir été choisi par mon Auguste Souverain pour accomplir ce grand acte, et j'ose espérer que les négociateurs désignés par V. M. en comprendront comme moi toute l'importance future et m'aideront par tous les moyens en leur pouvoir à le mener à utile et heureuse fin.

«Je dois aussi me féliciter de cette occasion qui m'a mis à même de voir un Souverain dont l'esprit de progrès, les brillantes qualités et les connaissances personnelles, ont déjà établi la renommée dans tout l'Occident.»

«Sire,

«Si quelque chose a pu augmenter pour moi, l'honneur que m'a fait Sa Majesté Napoléon III, Empereur des Français, en me choisissant pour son négociateur près la Cour de Siam, c'est certainement l'occasion qui m'a mis à même d'apprécier un Prince aussi éclairé que V. M., non seulement dans les arts et les coutumes de l'Extrême Orient, mais encore dans les sciences, les arts et les coutumes de l'Occident.

Adresse du
Plénipotentiaire français
au Deuxième
Roi.

«Sa Majesté le Premier Roi, votre Auguste Frère, a prouvé son grand

esprit et ses prévisions de l'avenir, en provoquant elle-même, des relations amicales et durables avec les Puissances Européennes; laissez-moi espérer, Sire, que V. M. m'aidera de tous ses moyens, à lier par des liens d'éternelle amitié, le Royaume de Siam avec l'Empire de France, pays incontesté du progrès des sciences et des arts. Elle donnera en participant à ce grand acte, une preuve de plus de son esprit éclairé et de sa haute expérience.»

CHAPITRE IX.

Traité avec le Siam.

(15 Août 1856).

Traité avec
le Siam.

Le 29 juillet M. de Montigny remit ses pleins pouvoirs et le 30 les négociations commencèrent chez le Krom Hlouang; le 9 août, le dernier article du traité était accepté.

Enfin le 15 août 1856, M. de Montigny signait à Bangkok un traité d'amitié, de commerce et de navigation avec le frère du Roi de Siam et ses quatre premiers ministres; il en fit faire deux exemplaires officiels: l'un que M. Godeaux fut chargé de porter en France, l'autre qui fut envoyé par la poste.

«S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS et LEURS MAJESTÉS *Phrabath Somdet Phrabaramend Mahamakout Southasamouti Thephaya Phongsavongsadit Vorakrasatri Vorakhatya Raxani Karodom Chaturanta Boroma Maha Chakraphati Raza Sangkat Boroma Thamika Maha Razathirat Boromanaroth Bophith Phra Chom Klao Chao You Houa*, premier Roi de Siam, et *Phrabath Somdet Phrabovorentharamesoum Mahisvaret Raxan Mahantavoradexo Xaya Moholan Khoun Adoundet Sarapha Thevesaranouraka Bovora Choula Chakraphati Raza Sangkat Bovora Thamika Raza Bophith Phra Pin Klao Chao You Houa*, second Roi de Siam, voulant établir sur des bases stables les rapports de bonne harmonie qui existent entre eux, et favoriser le développement des relations commerciales entre leurs Etats respectifs, ont résolu de conclure un Traité d'amitié, de commerce et de navigation, fondé sur l'intérêt commun des deux Pays, et ont, en conséquence, nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir:

«S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS, M. *Charles-Louis-Nicolas-Maximilien* de MONTIGNY, officier de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre militaire de Grégoire-le-Grand, officier de l'Ordre de l'Indépendance grecque, Chevalier de l'Ordre Royal de la Conception de Villa-Viçosa, de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, et de l'Ordre du Sauveur de Grèce;

«Et LEURS MAJESTÉS les premier et second ROIS DE SIAM, Son Altesse *Phra Chao Nougayathen Kromalouang Vougsathiraxa Sanith*; Son Excellence *Somdet Chao Phraya Boroma Maha Phirayati Naranetra Narothe Raxa Sourya Vongsa Sakonla Phongsatittha Moukha Matayathibodi Traya Sarana si Batana Chada Sakonla Maha Raxa xati Benthon Paramenton Maha Raxa Varo Prakan Maho Dexanouphab Bophith*, chargé du gouvernement de la capitale; Son Excellence *Chao Phraya sisourivong Samanta Phonxa Phisoutha Maha Bourout Ratanodom*, remplissant les fonctions de ministre de la guerre, et chargé du gouvernement général des provinces du sud-ouest; Son Excellence *Chao Phraya Ravivongsa Mahakosathibodi*, remplissant les fonctions de ministre des affaires étrangères et chargé du gouvernement général des provinces du sud-est; et son Excellence *Chao Phraya Yomarat Xatisenangkhana Narinthon Mahinthatibodi Sivixai Raxa Mahaya Souen Borirak Phoumi Phitak Lokakarathanta Ritti Naqhouban*, ministre de la justice;

«Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins-pouvoirs et les avoir trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants:

ART. 1^{er}. — Il y aura paix constante et amitié perpétuelle entre S. M. l'Empereur des Français, ses héritiers et successeurs, d'une part, et Leurs Majestés les premier et second Rois de Siam, leurs héritiers et successeurs d'autre part, ainsi qu'entre les sujets des deux Etats sans exception de personnes ni de lieux. Les sujets de chacun des deux Pays jouiront dans l'autre d'une pleine et entière protection pour leurs personnes et leurs propriétés, conformément aux lois qui sont établies, et auront réciproquement droit à tous les privilèges et avantages qui sont ou pourront être accordés aux sujets des nations étrangères les plus favorisées. Les sujets et les navires de commerce siamois recevront, en outre, à l'étranger, aide et protection des consuls et des bâtiments de guerre français.

ART. 2. — Les H. P. C. se reconnaissent réciproquement le droit de nommer des consuls et agents consulaires pour résider dans leurs Etats respectifs.

Ces agents protégeront les intérêts et le commerce de leurs nationaux, les obligeront de se conformer aux dispositions du présent Traité, serviront d'intermédiaires entre eux et les autorités du pays, et veilleront à la stricte exécution des règlements stipulés. Les consuls ne devront entrer en fonctions qu'avec l'exequatur du Souverain territorial. Ils jouiront, ainsi que les agents consulaires et les chanceliers de consulat, de tous les privilèges et immunités qui pourront être accordés dans leur résidence aux agents de même rang de la nation la plus favorisée. Les consuls et agents consulaires de France pourront arborer le pavillon français sur leur habitation.

Il pourra être établi un consul de France à Bangkok aussitôt après l'échange des ratifications du présent Traité.

En cas d'absence du consul ou de l'agent consulaire, les capitaines et négociants français auront la faculté de recourir à l'intervention du consul d'une puissance amie, ou bien, s'il n'y avait pas possibilité de le faire, de s'adresser directement aux autorités locales, lesquelles aviseront aux moyens de leur assurer tous les bénéfices du présent Traité.

ART. 3. — Les sujets français jouiront, dans toute l'étendue du Royaume de Siam, de la faculté de pratiquer leur religion ouvertement et en toute liberté, et de bâtir des églises dans les endroits que l'autorité locale, après s'être concertée avec le consul de France, aura désignés comme pouvant être affectés à ces constructions.

Les missionnaires français auront la faculté de prêcher et d'enseigner, de construire des églises, des séminaires ou écoles, des hôpitaux et autres édifices pieux, sur un point quelconque du Royaume de Siam, en se conformant aux lois du pays.

Ils voyageront en toute liberté dans toute l'étendue du Royaume, pourvu qu'ils soient porteurs de lettres authentiques du consul de France ou, en son absence, de leur évêque, revêtues du visa du gouverneur général, résidant à Bangkok, dans la juridiction duquel se trouveront les provinces où ils voudront se rendre.

ART. 4. — Tous les Français qui voudront résider dans le Royaume de Siam devront se faire immatriculer dans la chancellerie du consulat de France à Bangkok.

Toutes les fois qu'un Français aura à recourir à l'autorité siamoise, sa demande ou réclamation devra d'abord être soumise au consul de France, qui, si elle lui paraît raisonnable et convenablement rédigée lui donnera suite, et qui, s'il en est autrement, en fera modifier la teneur ou refusera de la transmettre. Les Siamois, de leur côté, lorsqu'ils auront à s'adresser au consulat de France, devront suivre une marche analogue auprès de l'autorité siamoise, laquelle agira de la même manière.

ART. 5. — Les sujets français sont autorisés à se transporter dans le Royaume de Siam, à s'y livrer au commerce en toute sécurité, à acheter et à vendre des marchandises à qui bon leur semblera, sans que cette liberté puisse être entravée par aucun monopole ou privilège exclusif de vente ou d'achat. Mais ils ne pourront résider d'une manière permanente qu'à Bangkok, et, autour de cette ville, dans un rayon d'une étendue égale à l'espace parcouru en vingt-quatre heures par les bateaux du pays. Dans l'intérieur de ces limites, ils pourront, en tout temps, acheter, vendre, louer et bâtir des maisons, former des dépôts ou magasins d'approvisionnements, acheter, vendre et affermer des terrains et des plantations. Toutefois, lorsqu'ils voudront acheter des terrains situés à moins de six kilomètres des murs de Bangkok, il sera nécessaire qu'ils

y soient spécialement autorisés par le Gouvernement siamois, à moins qu'ils n'aient déjà résidé pendant dix années dans le Royaume de Siam.

Lorsqu'un Français voudra acquérir un immeuble, il devra s'adresser par l'intermédiaire du Consul de France, à l'autorité locale compétente, laquelle, de concert avec le consul, l'aidera à régler le prix d'achat à des conditions équitables et lui délivrera son titre de propriété, après avoir fait la délimitation de l'immeuble. L'acquéreur devra, d'ailleurs, se conformer aux lois et règlements du pays, et sera assujéti, en ce qui concerne sa propriété, aux mêmes impôts que les sujets siamois eux-mêmes. Mais, si le terrain ainsi acheté n'était pas exploité dans un délai de trois années, à partir du jour de l'entrée en possession, le Gouvernement siamois aurait la faculté de résilier le marché, en remboursant à l'acheteur le prix d'acquisition.

ART. 6. — Les Français pourront, dans le Royaume de Siam, choisir librement et prendre à leur service, comme interprètes, ouvriers, bateliers, domestiques, ou à tout autre titre, des Siamois non corvéables et libres de tout engagement antérieur. Les autorités locales tiendront la main à ce que les arrangements intervenus à cet égard soient strictement exécutés. Les Siamois au service des Français, jouiront, d'ailleurs, de la même protection que les Français eux-mêmes; s'ils étaient convaincus de quelque crime ou infraction punissable par la loi de leur pays, ils seraient livrés par le consul de France aux autorités locales.

ART. 7. — Les Français ne pourront être retenus, contre leur volonté, dans le Royaume de Siam, à moins que les autorités siamoises ne prouvent au consul de France qu'il existe des motifs légitimes de s'opposer à leur départ. Lorsqu'ils voudront dépasser les limites fixées par le présent Traité pour le résidence des sujets français et voyager dans l'intérieur, ils devront se procurer un passe-port, qui leur sera délivré, sur la demande du consul, par les autorités siamoises.

Si ces Français sont des savants, tels que naturalistes et autres, voyageant pour le progrès des sciences, ils recevront de l'autorité siamoise tous les soins et bons offices de nature à les aider dans l'accomplissement de leur mission; mais ils ne devront se livrer à aucune exploitation durable sans l'autorisation du Gouvernement siamois.

Dans les limites fixées par le présent Traité, les Français pourront circuler sans entraves ni retards d'aucune sorte, pourvu qu'ils soient munis d'une passe délivrée par le consul de France, laquelle devra contenir l'indication, en caractères siamois, de leurs noms, profession et signalement, et être revêtue du contre-seing de l'autorité siamoise compétente. Les Français qui ne seraient pas porteurs de cette passe, et qui seraient soupçonnés d'être déserteurs, devront être arrêtés par l'autorité siamoise et ramenés immédiatement au consul de France avec tous les égards dus aux sujets d'une nation amie.

ART. 8. — Lorsqu'un Français résidant ou de passage dans le Royaume de Siam aura quelque sujet de plainte ou quelque réclamation à formuler contre un Siamois, il devra d'abord exposer ses griefs au consul de France, qui, après avoir examiné l'affaire, s'efforcera de l'arranger amiablement. De même, quand un Siamois aura à se plaindre d'un Français, le consul écouterá sa réclamation avec intérêt et cherchera à ménager un arrangement amiable, mais si, dans l'un ou l'autre cas, la chose était impossible, le consul requerra l'assistance du fonctionnaire siamois compétent, et tous deux, après avoir examiné conjointement l'affaire, statueront suivant l'équité.

Le consul de France s'abstiendra de toute intervention dans les contestations entre sujets siamois ou entre des Siamois et des étrangers. De leur côté, les Français dépendront, pour toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre eux, de la juridiction française, et l'autorité siamoise n'aura à s'en mêler en aucune manière, non plus que des différends qui surviendraient entre Français et étrangers, à moins que ces différends, dégénérant en rixes à main armée, ne la force à intervenir. Comme il y aurait, dans ce cas, contravention aux lois du pays, le consul devra constater la nature du délit et punir les coupables.

L'autorité siamoise n'aura pareillement à exercer aucune action sur les navires de commerce français : ceux-ci ne relèveront que de l'autorité française et du capitaine. Seulement, en l'absence de bâtiments de guerre français, l'autorité siamoise devra, lorsqu'elle en sera requise par le consul de France, lui prêter main forte pour faire respecter son autorité par ses nationaux, et pour maintenir le bon ordre et la discipline parmi les équipages des navires de commerce français.

ART. 9. — Les Français seront également régis par la loi française pour la répression de tous les crimes et délits commis par eux dans le Royaume de Siam. Les coupables seront recherchés et arrêtés par les autorités siamoises, à la diligence du consul de France, auquel ils devront être remis, et qui se chargera de les faire punir conformément aux lois françaises. Si des Siamois se rendent coupables de délits ou de crimes envers des Français, ils seront arrêtés par l'autorité siamoise et livrés à la sévérité des lois du Royaume.

ART. 10. — Dans le cas où des navires de commerce français seraient attaqués ou pillés par des pirates, dans des parages dépendants du Royaume de Siam, l'autorité civile et militaire du lieu le plus rapproché, dès qu'elle aura connaissance du fait, en poursuivra activement les auteurs, et ne négligera rien pour qu'ils soient arrêtés et punis conformément aux lois. Les marchandises enlevées, en quelque lieu et dans quelque état qu'elles se retrouvent, seront remises entre les mains du consul, qui se chargera de les restituer aux ayant-droit. Si l'on ne pouvait s'emparer des coupables, ni recouvrer la totalité des objets volés, les fonctionnaires siamois, après avoir prouvé qu'ils ont fait tous

leurs efforts pour arriver à ce but, ne sauraient être rendus pécuniairement responsables.

Il en sera de même pour les actes de pillage ou vols qui auront été commis, à terre, sur les propriétés des Français résidant dans le Royaume de Siam. L'autorité siamoise, après avoir prouvé qu'elle a fait tous ses efforts pour saisir les coupables et recouvrer la totalité des objets volés, ne saurait être rendue pécuniairement responsable.

ART. 11. — S'il arrive que des matelots ou autres individus désertent des bâtiments de guerre, ou s'évadent des navires de commerce, l'autorité siamoise, sur la réquisition du consul de France, ou à son défaut, du capitaine, fera tous ses efforts pour découvrir et restituer sur-le-champ, entre les mains de l'un ou de l'autre, les susdits déserteurs ou fugitifs.

Pareillement, si des Siamois déserteurs ou prévenus de quelque crime vont se réfugier dans des maisons françaises, ou à bord de navires appartenant à des Français, l'autorité locale s'adressera au consul de France, qui, sur la preuve de la culpabilité des prévenus, prendra immédiatement les mesures nécessaires pour que leur extradition soit effectuée; de part et d'autre, on évitera soigneusement tout recel et toute connivence.

ART. 12. — Si un Français fait faillite dans le Royaume de Siam, le consul de France prendra possession de tous les biens du failli, et les remettra à ses créanciers, pour être partagés entre eux. Cela fait, le failli aura droit à une décharge complète de ses créanciers. Il ne saurait être tenu ultérieurement de combler son déficit, et l'on ne pourra considérer les biens qu'il acquerra par la suite comme susceptibles d'être détournés à cet effet; mais le consul ne négligera aucun moyen d'opérer, dans l'intérêt des créanciers, la saisie de tout ce qui appartiendra au failli dans d'autres pays, et de constater qu'il a fait l'abandon sans réserve de tout ce qu'il possédait au moment où il a été déclaré insolvable.

ART. 13. — Si un Siamois refuse ou élude le payement d'une dette envers un Français, les autorités siamoises donneront au créancier toute aide et facilité pour recouvrer ce qui est dû; et, de même, le consul de France donnera toute assistance aux sujets Siamois, pour recouvrer les dettes qu'ils auront à réclamer des Français.

ART. 14. — Les biens d'un Français décédé dans le Royaume de Siam, ou d'un Siamois décédé en France, seront remis aux héritiers ou exécuteurs testamentaires, ou à leur défaut, au consul ou agent consulaire de la nation à laquelle appartenait le décédé.

ART. 15. — Les bâtiments de guerre français pourront pénétrer dans le fleuve et jeter l'ancre à Paknam; mais ils devront avertir l'autorité siamoise pour remonter jusqu'à Bangkok, et s'entendre avec elle relativement à l'endroit où ils pourront mouiller.

ART. 16. — Si un navire de guerre ou de commerce français en détresse entre dans un port siamois, les autorités locales lui donneront toute facilité pour se réparer, se ravitailler ou continuer son voyage. Si un bâtiment sous pavillon français fait naufrage sur les côtes du Royaume de Siam, l'autorité siamoise la plus proche, dès qu'elle en sera informée, portera, sur-le-champ, assistance à l'équipage, pourvoiera aux premiers besoins, et prendra les mesures d'urgence nécessaires pour le sauvetage du navire et la préservation des marchandises; puis elle portera le tout à la connaissance du consul ou agent consulaire de France le plus à portée du sinistre, pour que celui-ci, de concert avec l'autorité compétente, puisse aviser aux moyens de repatrier l'équipage, et de sauver les débris du navire et de la cargaison.

ART. 17. — Moyennant l'acquittement des droits d'importation et d'exportation mentionnés ci après, les navires français et leurs cargaisons seront affranchis, dans les ports siamois, de toutes taxes de tonnage, de licence, de pilotage, d'ancrage, et de toute autre taxe quelconque, soit à l'entrée, soit à la sortie. Les navires français jouiront de tous les privilèges et immunités qui sont ou seront accordés aux jonques et navires siamois eux-mêmes, ainsi qu'aux navires des nations étrangères les plus favorisées.

ART. 18. — Le droit à percevoir sur les marchandises importées par navires français dans le Royaume de Siam n'excèdera point trois pour cent de la valeur. Il sera payable en nature ou en argent, au choix de l'importateur. Si ce dernier ne peut tomber d'accord avec l'employé siamois sur la valeur à attribuer à la marchandise importée, il devra en être référé au consul de France et aux fonctionnaires siamois compétents, lesquels, après s'être adjoint chacun un ou deux négociants comme assesseurs, s'ils le jugent nécessaire, régleront l'objet de la contestation suivant l'équité.

Après le payement du droit d'entrée de trois pour cent, les marchandises pourront être vendues en gros ou en détail, sans avoir à supporter aucune charge ou surtaxe quelconque. Si des marchandises débarquées ne pouvaient être vendues et étaient réexportées, la totalité du droit payé par elles serait remboursée à leur propriétaire. Il ne sera exigé aucun droit sur la partie de la cargaison qui ne sera point débarquée.

ART. 19 — Les droits à percevoir sur les marchandises d'origine siamoise, soit avant leur exportation sur les navires français, soit au moment de cette

exportation, seront réglés conformément au tarif annexé au présent Traité sous le sceau et la signature des Plénipotentiaires respectifs. Les produits soumis par ce tarif à des droits d'exportation seront affranchis de tout droit de transit ou autre dans l'intérieur du Royaume, et tout produit siamois qui aura déjà acquitté une taxe intérieure ou de transit, n'aura plus à supporter aucune taxe quelconque, soit avant, soit au moment d'être mis à bord d'un navire français.

ART. 20. — Moyennant l'acquittement des droits ci-dessus mentionnés, et dont il est expressément interdit d'augmenter le montant à l'avenir, les Français seront libres d'importer dans le Royaume de Siam, des ports français et étrangers, et d'exporter également, pour toute destination, toutes les marchandises qui ne seront pas, au jour de la signature du présent Traité, l'objet d'une prohibition formelle ou d'un monopole spécial.

Toutefois, le Gouvernement siamois se réserve la faculté d'interdire la sortie du sel, du riz et du poisson, pour le cas où il y aurait lieu d'appréhender une disette dans le Royaume de Siam. Mais, cette interdiction, qui devra être publiée un mois à l'avance, ne saurait avoir aucun effet rétroactif. Néanmoins, les négociants français devront avertir l'autorité des achats qu'ils auront faits antérieurement à la prohibition. Le numéraire, les approvisionnements et les effets d'usage personnel pourront être importés et exportés en franchise. Si, par la suite, le Gouvernement siamois venait à réduire les droits prélevés sur les marchandises importées ou exportées par navires siamois ou autres, le bénéfice de cette réduction serait immédiatement applicable aux produits similaires importés ou exportés par navires français.

ART. 21. — Le consul de France devra veiller à ce que les capitaines et négociants français se conforment aux dispositions du règlement annexé au présent Traité sous le sceau et la signature des Plénipotentiaires respectifs, et les autorités siamoises lui prêteront leur concours à cet effet. Le consul pourra, de concert avec les autorités siamoises, adopter ultérieurement et faire exécuter toutes dispositions nouvelles qui seraient jugées nécessaires pour la stricte observation des stipulations du présent Traité. Toutes les amendes qui pourront être perçues pour infractions aux dispositions du présent Traité, le seront au profit du Gouvernement siamois.

ART. 22. — Après un intervalle de douze années révolues, à partir de l'échange des ratifications, et si, douze mois avant l'expiration de ce terme, l'une ou l'autre des Hautes Parties Contractantes annonce, par une déclaration officielle, son désir de réviser le présent Traité, ainsi que le règlement et le tarif qui y sont annexés, et ceux qui viendraient à être mis en vigueur par la suite, des commissaires seront nommés, de part et d'autre, à l'effet d'y introduire toutes les modifications qui seraient jugées utiles et profitables au développement des rapports commerciaux entre les deux pays.

ART. 23. — Le présent Traité ayant été rédigé en français et en siamois, et les deux versions ayant la même portée et le même sens, le texte français sera officiel et fera foi sous tous les rapports, aussi bien que le texte siamois.

Il en sera de même du règlement et du tarif annexés au Traité, et qui sont également rédigés dans les deux langues.

ART. 24. — Les ratifications du présent Traité d'amitié, de commerce et de navigation, seront échangées dans l'intervalle d'un an, à partir du jour de la signature, ou plus tôt, si faire se peut, et le présent Traité sera en vigueur aussitôt que cet échange aura eu lieu.

En foi de quoi, les Plénipotentiaires respectifs susnommés ont signé le présent Traité en triplicata et y ont apposé leurs cachets.

Signé et scellé par les Plénipotentiaires respectifs à Bangkok, le 15^e jour du mois d'août de l'an de grâce 1856, correspondant au vendredi quatorzième jour de la lune montante du neuvième mois de l'année du grand serpent 1218 de l'ère civile siamoise.

C. DE MONTIGNY.

Cachets et signatures des cinq Plénipotentiaires siamois.

Règlement du
Commerce.

RÈGLEMENT auquel le commerce français sera soumis dans le royaume de Siam.

1^o Le capitaine de tout navire de commerce français venant à Bangkok devra, soit antérieurement, soit postérieurement à son entrée en rivière, selon qu'il le jugera convenable, déclarer l'arrivée de son bâtiment à la douane de Paknam, en indiquant le nombre d'hommes d'équipage et de canons qui se trouvent à son bord, et le port d'où il vient. Après avoir jeté l'ancre à Paknam, le capitaine remettra à la garde des agents de la douane ses munitions et ses canons, qui seront transportés à terre par les barques de la douane. Un agent de la douane sera ensuite préposé au navire et l'accompagnera à Bangkok.

2^o Le capitaine d'un navire de commerce français qui aurait dépassé Paknam sans débarquer ses munitions et ses canons sera passible d'une amende de huit cents ticaux; il sera renvoyé à Paknam pour se conformer au règlement, et pourra ensuite remonter à Bangkok.

3^o Lorsqu'un navire de commerce français aura jeté l'ancre à Bangkok, le capitaine devra, dans les vingt-quatre heures de son arrivée, à moins de jour férié, se rendre au consulat et y déposer, dans les mains du consul, ses papiers de bord, connaissance, manifeste, etc.

L'omission de cette formalité, ou la présentation d'un faux manifeste, rendrait le capitaine passible d'une amende de quatre cents ticaux: mais il pourra, sans encourir cette amende, rectifier, dans les vingt-quatre heures de la remise faite au consul, toute erreur qu'il viendrait à découvrir dans son manifeste.

Dès que le consul aura reçu les papiers de bord, il enverra au chef de la douane une déclaration écrite indiquant le tonnage du navire et la nature de son chargement; la permission de rompre charge sera, dès lors, immédiatement délivrée, et les droits seront perçus par la douane siamoise conformément au tarif.

Le capitaine qui aurait rompu charge avant d'y être autorisé, ou qui aurait fait la contrebande, soit en rivière, soit en dehors de la barre, sera passible d'une amende de huit cents ticaux, et les marchandises introduites en contrebande, ou déchargées, seront confisquées.

4° Dès qu'un navire de commerce français aura débarqué sa cargaison et complété son chargement de sortie, payé tous les droits, et remis au consul de France un manifeste véridique de son chargement, il sera accordé audit navire un permis de sortie, à la demande du consul, lequel, en l'absence de tout empêchement légal au départ, rendra alors au capitaine ses papiers de bord, et autorisera le navire à partir.

Un agent de la douane accompagnera le bâtiment jusqu'à Paknam: à son arrivée, le navire sera inspecté par les agents de la douane de cette station, et recevra d'eux les canons et les munitions antérieurement remis à leur garde. Ces agents seront revêtus d'insignes propres à les faire reconnaître, et ils ne pourront monter qu'au nombre de deux à bord des bâtiments de commerce français, à moins qu'il n'y ait une saisie à opérer par suite de fraude.

C. DE MONTIGNY.

Cachets et signatures des Cinq Plénipotentiaires siamois.

Ce traité en vingt-quatre articles, comprend sauf quelques additions, modifications ou abréviations jugées utiles, le projet entier de la Direction commerciale du Ministère des Affaires étrangères: Remarques de
Montigny au
sujet du Traité.

«J'ai cherché, autant que possible, écrit Montigny ¹⁾, à ne laisser aucun intérêt en souffrance, j'ai souvent rencontré des difficultés et j'ai dû montrer parfois de la fermeté et même de la sévérité.

«Voici l'explication succincte des modifications et des additions que j'ai cru devoir introduire au projet du Département:

ARTICLE 1^{er}. — Les négociateurs siamois m'ont fait de grandes difficultés pour admettre la protection des propriétés de nos nationaux, se fondant sur des puérilités, par exemple, que l'autorité ne pourrait connaître les richesses contenues dans une maison française qu'on aurait incendiée par malveillance, &c.; j'ai levé ces difficultés mais j'ai été prié d'ajouter que la protection aurait lieu conformément aux lois du pays.

«J'expliquerai la dernière stipulation de l'article premier, dans ma dépêche sous le timbre de la Direction Politique.

1) Autre lettre de Bangkok, 22 sept. 1856, au Ministère.

ART. 2. — L'Etablissement d'un Consulat Anglais à Bangkok, rendait inutile, la condition de l'arrivée de 10 navires de commerce français, avant la création de notre Consulat.

ART. 3. — Les 2^e et 3^e paragraphes de cet article, seront expliqués dans ma dépêche sous le timbre de la Direction Politique.

ART. 6. — Tous les Siamois à l'exception des Princes du Sang, et des Mandarins ou dignitaires, sont esclaves du Roi et lui doivent environ 6 mois de corvée par an; se fondant sur cette loi fondamentale, les négociateurs siamois, ne voulaient en rien intervenir pour assurer la loyale exécution des contrats passés entre nos nationaux et leurs serviteurs siamois; j'ai eu beaucoup de peine à les y obliger et il m'a fallu pour couper court à leurs objections, ajouter cette clause «des Siamois non corvéables et libres de tout engagement antérieur», beaucoup de Siamois se rachetant à prix d'argent de l'impôt de la corvée royale, ce sera à nos nationaux à s'assurer, avant d'en engager à leur service, s'ils se sont ou non, exonérés de cette corvée.

ART. 7. — Dans des pays inconnus et aussi riches en produits nouveaux que le sont les Royaumes de Siam et du Laos, j'ai cru devoir stipuler en faveur de nos savants voyageurs, le droit de les parcourir partout à l'intérieur en toute liberté, avec l'appui et les secours de l'autorité siamoise, pour pouvoir en explorer et faire connaître les richesses sans nombre.

«Il appartenait d'ailleurs au Gouvernement de Sa Majesté Impériale, qui encourage si puissamment le progrès des choses utiles, de prendre une telle initiative; j'ai obtenu les mêmes avantages pour nos savants dans le Royaume du Cambodge; ils peuvent donc aujourd'hui explorer avec une entière sécurité toutes ces belles contrées de l'Asie.

«Il y a toujours un grand danger dans tous les pays peu civilisés de l'Extrême Orient, d'autoriser l'arrestation des Européens, par les autorités locales fussent-ils même des déserteurs, car il arrive souvent dans ces arrestations à l'intérieur, que des malheureux languissent 5 à 6 mois dans les prisons et y meurent soit par la faim, soit par suite de mauvais traitements.

«Pour prévenir autant que possible des dangers de cette espèce, dont j'ai eu souvent des preuves en Chine, j'ai stipulé que les prisonniers seraient ramenés immédiatement au Consul de France, avec tous les égards dus aux «sujets d'une nation amie».

ART. 8. — C'est dans le même but, pour éviter des arrestations de Français par les autorités locales, et répondre à des observations de mes Collègues siamois, que j'ai ajouté «à moins que ces différends, dégénérant en rixes à main armée, ne la forcent à intervenir. Comme il y aurait, dans ce cas, contravention aux lois du pays, le Consul devra constater la nature du délit et punir les coupables».

ART. 10. — Les négociateurs siamois, me refusant positivement de stipuler, que l'autorité siamoise serait chargée d'arrêter des malfaiteurs qui auraient

volé des Français et de retrouver et restituer les objets volés; se fondant sur ce que cette autorité pourrait elle-même être ainsi rendue responsable des vols, &c. &c. &c.

«Voyant ici reparaitre le desir évident et peu loyal, déjà manifesté par eux, de ne pas se charger de garantir la propriété, j'usai de finesse, et leur proposai l'article 29 du traité de Chine, que je modifiai en l'étendant aux actes de pillage et de vols à terre, ils y consentirent parceque la lettre de cet article semble entièrement en faveur des autorités, auxquelles il sera toujours facile de prouver qu'elles ont fait tous leurs efforts pour saisir les coupables, &c.; mais il n'en est pas du tout de même de son esprit, en effet, on peut facilement défier l'autorité de fournir la preuve qu'elle a fait tout son possible pour faire restituer le vol, voici pourquoi, en Chine, et je me suis assuré qu'il en était de même à Siam et dans presque tous les pays de l'Extrême Orient; les parents ascendants et descendants et même les voisins du coupable, deviennent responsables; si donc l'autorité ne peut retrouver les objets volés, elle a presque toujours à qui s'adresser pour en faire rembourser la valeur.

«J'ai acquis le droit de cette opinion, car je suis le premier Consul qui ait fait en Chine, intervenir la loi chinoise, dans des questions de vols faits à nos nationaux.

«Voyant que la lettre de cet article 29, ne me laissait aucun moyen de protection contre les vols faits à mes nationaux, et sachant d'ailleurs que le premier acte des voleurs après la perpétration du crime, était d'aller porter à l'autorité une partie de la valeur du vol, pour ne pas être arrêtés, j'exigeai inexorablement d'elle l'arrestation des parents du voleur et le remboursement par eux, si l'autorité ne voulait pas être elle-même rendue responsable; je réussis toujours ainsi à faire retrouver les objets volés ou à les faire rembourser en argent.

«Les Consuls, mes collègues d'Angleterre, d'Amérique, etc., jetèrent d'abord les hauts cris, sur l'injustice d'une pareille interprétation, mais les malheureux Etrangers volés, au contraire m'approuvèrent hautement et forcèrent bientôt par leurs clameurs, leurs Consuls à agir comme moi.

«Par exemple, un certain capitaine Hubertson, avait été en 1845 volé par son shroff ou caissier chinois, d'une somme de 11.000 piastres (près de 75.000 fr.) avec laquelle il s'était enfui à l'intérieur (où nous ne pouvons pénétrer) le Consul d'Angleterre après quelques démarches près des Autorités chinoises, déclara au capitaine qu'il ne pouvait lui faire recouvrer la somme volée.

«Ruiné par une perte aussi considérable, il alla plus tard en Californie et il y était en 1848, lorsque j'obligeai pour la première fois, les autorités chinoises, à faire rembourser à mes nationaux, différents vols dont ils avaient été victimes; le succès de mes démarches, obligea le Consul anglais à recommencer les siennes, en faveur de M. le capitaine Hubertson, et finalement il fit recouvrer à celui-ci, son capital et ses intérêts; il en sera de même à Siam et jamais

avec l'article 29, un agent français un peu énergique ne laissera impunément voler ses nationaux.

ART. 15. — Je n'ai pas voulu admettre que nos bâtimens de guerre pussent être gênés dans leurs mouvemens, j'ai fait comprendre qu'ils représentaient la puissance de notre Souverain et la grandeur de la Nation française, et qu'ils n'avaient besoin d'aucune permission pour remonter à Bangkok; que par simple courtoisie, ils avertiraient l'autorité siamoise de leur intention de remonter, mais seulement pourqu'elle pût faire déblayer le passage.

«On voulût alors m'obliger à fixer à deux seulement le nombre des navires de guerre qui remonteraient ensemble à Bangkok, je me mis à rire, et dis à mes Collègues siamois, que lorsqu'un trop grand nombre de nos navires de guerre voudraient remonter la rivière, ils n'avaient qu'à les en empêcher, ils ne sûrent que répondre et l'article passa. C'est heureux, car déjà la presse Anglaise stigmatise comme honteux, l'article 7 du traité anglais.

ART. 20. — Le droit de prohiber la sortie des substances alimentaires, quand survient une appréhension de disette, est un droit sacré et conservateur de la vie des peuples, mais à Siam, ce droit dégénérerait en abus. Les riz et autres denrées, formaient avant les traités, des monopoles au profit des Ministres et hauts dignitaires, ceux-ci se servaient de la faculté de prohiber la sortie du riz et des poissons, suivant leurs intérêts, et l'Européen qui avait fait de grands achats de ces denrées, ne pouvant plus les exporter, devait les vendre à vil prix et se ruinait, j'ai voulu, en laissant au Souverain tous ses droits, donner aussi de la sécurité aux transactions futures de nos nationaux, et j'ai en conséquence stipulé, «mais cette interdiction, qui devra être publiée un mois à l'avance, ne saurait avoir aucun effet rétroactif; néanmoins, les négociants français devront avertir l'autorité des achats qu'ils auront faits antérieurement à la prohibition».

«Dans les derniers jours de mon séjour à Siam, j'ai reçu les remerciemens des négociants anglais pour cette stipulation, qui les empêchera dorénavant de se ruiner dans ce commerce. Le Consul d'Angleterre s'est empressé de la notifier à ses nationaux par les journaux de Singapore, mais en se gardant bien d'ajouter qu'elle était obtenue par le traité français.

«C'est par les missionnaires protestants américains que ce fait a dû être connu, car j'ai appris que le 1^{er} Roi leur a fait traduire en Anglais le texte français de notre traité.

«Au dernier paragraphe de l'article, au numéraire et effets à usage personnel, qui auront la franchise, j'ai fait ajouter les approvisionnements; ils sont un article important, dans ces pays éloignés.

ART. 23. — Ainsi que cela m'avait été recommandé, j'ai exigé que la langue française fut langue officielle, ainsi que la langue siamoise, et j'ai positivement refusé d'admettre la langue anglaise que mes collègues voulaient substituer à la nôtre, sous le prétexte qu'elle était plus connue à Siam.

« Dans le règlement annexé au traité, j'ai exigé que l'artillerie de nos navires de commerce qui remonteraient à Bangkok, serait débarquée par les agents des Douanes et avec leurs embarcations; 2° que les Agents des douanes siamoises, seraient revêtus d'insignes de nature à les faire reconnaître, et 3° et enfin qu'il ne pourrait jamais monter à la fois plus de deux douaniers à bord de nos navires, à moins que ce ne fut pour y opérer une saisie par suite de fraude. »

Dans une autre dépêche adressée de Singapore le 20 novembre 1856, à la Direction politique du Ministre des affaires étrangères, M. de Montigny passe de nouveau en revue les articles du traité et explique les modifications qu'il a dû leur faire subir:

Nouvelles remarques de Montigny sur le traité.

ARTICLE 1^{er}. — J'ai consenti au dernier paragraphe de l'art. 1^{er} du traité la protection à accorder à l'étranger aux navires et sujets siamois par nos consuls et bâtimens de guerre, parce que les négociateurs siamois me le demandèrent positivement se fondant, sur ce qu'une nation, grande, juste et généreuse comme la France, ne pouvait demander sans rendre, que le Gouvernement siamois nous accordait sur notre demande, la protection des personnes et des propriétés, et que les sujets siamois n'allant jamais en France, il n'y aurait pas réciprocité.

« Je leur répondis que si les Siamois n'allaient pas en France, c'est qu'ils le voulaient bien, que les Français seraient enchantés de les recevoir, et qu'ils seraient toujours protégés chez nous, comme nos nationaux eux-mêmes.

« J'accordai cependant, parce que cette protection existe déjà de fait sinon de droit, en effet, jamais nos bâtimens de guerre ne souffriraient que sous la portée de leurs canons, on viole à l'égard d'un navire appartenant à une nation alliée ou amie, les lois de la justice et de l'humanité s'ils le souffraient, ils perdraient l'honneur de leur Pavillon.

« Jamais non plus, un Consul de France ne refusera de recevoir et de défendre, une réclamation fondée sur la raison, la justice et l'humanité, si surtout elle lui est présentée par le sujet d'une nation alliée et amie. En Chine, j'ai toujours protégé avec succès, et souvent dans des cas très graves, meurtres, &c., les Espagnols, les Portugais, les Suisses et les Siamois eux-mêmes, bien loin de me douter alors, que je serais plus tard, chargé d'aller établir nos droits nationaux chez eux; la protection que je leur ai en différentes circonstances accordée, m'a été très utile à Siam, le Roi et ses Ministres l'avaient connue et s'en rappelaient encore.

« Cette protection accordée à l'étranger aux nations amies non représentées, semble d'ailleurs l'apanage naturel d'une nation grande et généreuse; elle a toujours, j'en ai pendant longtemps fait l'expérience, pour résultat, d'augmenter l'influence de la nation dont le représentant l'accorde.

« Dans un ordre de choses plus élevées, j'ose, M. le Ministre, assurer, sans

trop de présomption, que cet acte si simple de bienveillance vis à vis d'une nation actuellement amie, amènera plus tard, sans secousse et tout naturellement, un protectorat plus important et bien plus avantageux pour la France, pressé par le départ de la malle, je ne puis m'expliquer davantage et profiterai pour le faire du retour de M. Godeaux, après ma mission en Cochinchine.

ART. 3. — J'ai obtenu les paragraphes religieux tels que la Direction me les avait dictés, j'aurai l'honneur d'écrire à V. E. à ce sujet, nous pourrions obtenir davantage; j'ai déjà travaillé dans ce but.

«J'ai stipulé que les lettres authentiques ou plutôt passeports émaneraient du Consul de France et seulement en son absence de l'évêque.

«Par ce que j'ai trouvé dès mon arrivée à Siam, que j'avais deviné juste et qu'ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'écrire dans ma dépêche du 19 juin dernier, sous le timbre de la Direction commerciale, Mgr. Pallegoix, bien qu'en très bons termes avec le Roi de Siam, n'a cependant pas la moindre influence sur lui, ni sur aucune autorité, depuis plus de 20 ans à Siam, il est devenu Siamois et il ne faut nullement compter sur son appui, ses missionnaires eux-mêmes me l'ont assuré.

«D'ailleurs fut-il même assez influent à Bangkok, il n'en serait pas moins toujours considéré comme un chef de Talapoins et en cette qualité à 25 lieues de cette ville ses lettres n'auraient nullement pour effet d'en protéger les porteurs, que serait ce donc à une ou deux cents lieues, là où l'autorité du Roi lui même, est souvent sinon toujours éludée, nos missionnaires y eussent été sans aucun secours, au lieu qu'avec l'attache du Consul de France, et cela en exécution des clauses du traité; il n'y aura pas un Gouverneur, ou autre autorité qui bien loin de vexer ou retarder un Missionnaire porteur de ces cartes, ne s'empressent au contraire, de lui faciliter la continuation de son voyage, pour se débarrasser au plus vite, d'un hôte qui pourrait adresser des plaintes contre lui.

«D'un autre côté, M. le Ministre, c'est ici dans l'Extrême Orient, exactement comme en Orient, où V. E., ou notre Directeur, M. Benedetti, vous avez longtemps administré les affaires de France, un passeport c'est un firman et l'autorité qui a le droit d'en délivrer, acquière une grande influence, non seulement sur les autorités, mais encore sur les Indigènes; il eût donc été fâcheux de perdre une occasion aussi utile, de bien fonder celle de nos Agens à Siam.

ART. 7. — A l'époque de progrès où nous vivons et sous l'égide du Gouvernement de l'Empereur, qui encourage si puissamment le commerce, l'industrie et les sciences, j'ai cru, M. le Ministre, qu'il serait utile d'ouvrir aux études de nos savants, les riches et admirables contrées de Siam, du Laos et du Cambodge; une telle initiative, car je pense que jamais encore, si ce n'est dans des déclarations de blocus, on n'a stipulé en faveur des savants dans des traités internationaux, ne peut, qu'honorer la France, d'où émanent généralement les initiatives grandes et généreuses.

«J'ose espérer, M. le Ministre, que V. E. daignera approuver cette stipulation, j'en ai étendu l'effet non seulement sur les Royaumes de Siam et du Laos, mais encore sur celui du Cambodge, partout nos savants, horticulteurs, naturalistes, géographes, chimistes, &c., peuvent circuler en toute sécurité, ils trouveront près des Souverains, des Mandarins et même des habitans, sympathie, aide et protection; d'amples moissons les y attendent et ils peuvent y rendre de bien grands services à des gens bien pauvres et qui vivent cependant au milieu de richesses innombrables qui leur sont inconnues.

«Je serais bien heureux, si cette immunité pouvait être annoncée à l'Académie et à nos autres sociétés savantes, afin qu'une commission puisse être le plutôt possible envoyée pour explorer ces belles parties de l'Asie.

ART. 15. — Je n'ai pas voulu permettre que les mouvemens de nos navires de guerre, puissent être arrêtés par l'obligation d'attendre de Bangkok une permission pour y remonter; je leur ai donc imposé la seule obligation d'avertir l'autorité de leur intention d'y remonter, ils n'auront qu'à faire jeter sans même s'arrêter, au Gouverneur de Paknam, leur déclaration qu'ils vont à Bangkok; si mieux ils n'aiment l'envoyer la veille, pour faire débayer la rivière.

«J'ai enfin, M. le Ministre, parfaitement placé la France à Siam, j'ai trouvé ce pays anglais en arrivant, et je l'ai laissé français en partant et cela sans intrigues ou manoeuvres indignes d'Agens français, par la seule aménité de notre caractère national et aussi avec l'influence magique du nom de notre Souverain et de celui de la France.

«J'avais du reste tout prévu pour bien faire reconnaître aux Siamois, les Français nos aïeux, que leurs traditions leur rappelaient parfaitement, j'avais emporté de France une maison complète! connaissant déjà alors, le mauvais effet produit par le trop grand sans façon de mes prédécesseurs, qui se sont entièrement reposés sur l'hospitalité du Roi; j'ouvris immédiatement la Légation française et j'eus durant tout le temps de mon séjour à Bangkok une table de 20 à 25 couverts à laquelle le frère du Roi et les autres Ministres et dignitaires siamois, venaient journellement et familièrement s'asseoir au milieu des officiers de nos bâtimens de guerre qui tous depuis notre Commodore, jusqu'au plus jeune aspirant, faisaient de bienveillants efforts pour traiter avec égard et convenance, ces représentans d'une nation à laquelle la France renouait d'anciennes relations d'amitié.

«Je reçus aussi les Consuls des autres puissances et les missionnaires protestants; enfin pendant ma présence à Siam, il y eût à Bangkok une mission française; les deux Rois s'intéressaient beaucoup à tous ces détails et envoyaient souvent pour savoir quels étaient mes convives: ils paraissaient flattés des marques de courtoisie que tous leurs Mandarins recevaient à la mission française.»

(à Suivre).

FAR WEST CHINOIS.

RACES ABORIGÈNES. — LES LOLOS. — ETUDE ETHNOLOGIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE.

PAR LE

Dr. A. F. LEGENDRE,

Médecin-Major de 1^{ère} classe des troupes coloniales.



Cette monographie est le résumé des études que j'ai pu faire en 1904 à Gue Leou Ka et durant les hivers de 1907 et 1908 au Kien Tch'ang et dans les hautes vallées du Ya Long et du Ta Tou Ho. Le Père de Guébriant et le Père Martin surtout, qui a vécu de longues années en contact intime avec le Lolo, m'ont fourni sur ce sujet de précieux renseignements. Je suis aussi redevable pour quelques notes aux Pères Bourgain et Castanet, ainsi qu'au Père chinois Ouang.

Ce travail comprend deux parties: l'une ethnologique et sociologique, l'autre purement anthropologique et basée sur un certain nombre de mensurations aussi complètes qu'il est possible de le faire en cours de voyage. Ces mensurations, les premières exécutées jusqu'ici chez les Lolos, affirme le Père de Guébriant, constituent des données vraiment intéressantes sur cette race.

La partie ethnologique se divise ainsi:

Vie végétative du Lolo. — Vie sensitive: sensibilité générale et spéciale. — Vie affective, sensibilité morale.

Esthétique. — Parure et vêtements. — Religion et vie future. — Traditions et croyances. — Rites funéraires.

Vie familiale et sociale. — Constitution sociale, régime de la propriété, justice. — Facultés intellectuelles, acquisitions de l'intelligence: sciences, arts, industries, commerce, agriculture, etc.

Habitation Lolo. — Avenir de cette race.

PREMIÈRE PARTIE.

Ethnologie. — Vie Végétative.

L'alimentation du Lolo est surtout végétale, et la base en est ^{Base de l'alimentation.} le maïs ou le sarrazin. Le Lolo mange aussi du riz, mais de qualité inférieure, une variété appelée « hong mi » (riz rouge). La culture de cette céréale est toutefois fort réduite, en raison de la structure géologique du pays, surtout montagneuse. Dans les massifs du Ta Liang Chan où se sont réfugiés les Lolos indépendants, il existe cependant, au dire des Chinois, des vallées profondes où le riz ordinaire pousse à merveille, vallées objet de convoitise ardente pour le Fils de Han, toujours à la recherche de terres où cultiver sa céréale favorite. Quoiqu'il en soit, la masse des tribus lolotes se nourrit de maïs et de sarrazin. L'avoine ¹⁾ est aussi très connue et dans certains districts, elle devient la base même de l'alimentation, tandis que dans d'autres (région Fou lin) c'est une sorte de friandise. Après avoir grillé le grain comme dans nos pays, on le moule et la farine obtenue, délayée dans du vin doux, est absorbée telle quelle. ²⁾ Le sorgho et l'orge, deux céréales encore cultivées

1) La céréale, qualifiée ainsi par des missionnaires, a été examinée par moi, à de nombreuses reprises pendant un récent voyage que je viens de faire au Kien Tch'ang pour contrôler et compléter les observations faites en 1907 dans les mêmes régions ou des districts limitrophes. Et bien! ce que j'ai vu, chaque fois, n'était nullement de l'avoine, mais bien du seigle.

2) Je n'ai jamais été témoin de pareille pratique. Dans la vallée du Ngan Ning j'ai vu, dans les huttes où je couchais, la Lolotte pétrir à l'eau et cuire à l'étuvée la farine de

par le Lolo, mais sur une petite échelle, se mangent sous forme de galettes cuites sous la cendre. Notre tubercule si connu, la pomme de terre, s'est acclimatée en Lolotie (apportée on ne sait trop comment) et dans toutes les montagnes du Kien tch'ang: elle est maintenant plantée à la fois par les aborigènes et par les Chinois. Il y a 25 ans environ, une maladie s'établit sur les pommes de terre de la région de Fou-lin et si grand fut le désastre que la culture en a été abandonnée depuis par le Lolo, qui a étendu d'autant la culture du maïs: le Chinois, lui, a replanté notre tubercule et continue de s'en nourrir. Quant aux pâtes alimentaires que le Chinois prépare en si grande quantité, elles sont ignorées du Lolo.

Légumes.

Les légumes entrent pour une faible part dans l'alimentation du Lolo: il n'a rien des vastes potagers du Fils de Han et se contente de faire pousser quelques choux, carottes et haricots. Le légume caractéristique chez ce peuple, celui que j'appellerai «national», en quelque sorte, est un énorme navet blanc gros comme une betterave et de forme tronc-conique: je l'ai goûté, mais il est sans finesse et de saveur indécise. — Le Lolo utilise aussi le haricot sous forme de purée qu'il laisse fermenter: il prépare ainsi une sorte de «teou fou» (haricots pourris) qui est, je pense, un emprunt culinaire fait au Chinois.

Fruits.

Je n'ai guère vu d'arbres fruitiers autour des villages: le Lolo toutefois peut se régaler de pêches et cerises, prunes et poires, noix et châtaignes, sans oublier les ribes *rubrum* et *nigrum* qui poussent presque partout à l'état sauvage sur les pentes des montagnes et dans les forêts non encore détruites. La nature le fournit

seigle moulue le matin. Rien n'était ajouté à cette pâte grossière, même pas un grain de sel. Un soir, cependant, arrivant à l'étape au moment où la famille prenait son repas, je remarquai que les gros morceaux de pâte cuite que chacun m'offrait à l'envi, étaient «trufés» de petits tubercules que je reconnus pour des pommes de terre.

aussi en fraises, une petite fraise semblable à celle de nos bois, savoureuse et délicatement parfumée, qu'il peut cueillir au printemps dans ses randonnées, ses chasses à l'homme ou au gibier qui peuple les Ta Liang Chan.

Le Lolo mange peu de viande, il ne s'en accorde qu'au premier Régime carné. de l'an ou quand il reçoit des membres de sa famille, des hôtes distingués, ses chefs, par exemple, ou encore lors d'un mariage, de la célébration de certains rites religieux: dans ce dernier cas, c'est la bête sacrifiée, offerte en holocauste, qui est dévorée tout entière par les assistants. Comme il fait l'élevage des bœufs, porcs, moutons, chèvres et volailles, le Lolo aisé, surtout, n'a que l'embarras du choix pour satisfaire ses hôtes ou les esprits des forêts et des monts.

La préparation de la viande est très primitive. Les volailles, les porcs sont dépouillés, au feu, des plumes ou poils: les moutons, chèvres et bœufs dont la peau est précieuse autant pour ce primitif que pour nous, ces animaux, dis-je, sont décapités ou saignés, ou encore assommés comme le bœuf. La viande découpée en gros morceaux est jetée dans une marmite avec de l'eau, sans autre addition qu'un peu de sel quelquefois, mais jamais de légumes, ni de ces condiments dont abuse le Chinois, du piment, en particulier. Préparation des aliments. Après une très légère cuisson, la viande est retirée et partagée. Le Lolo ne ferait pas rôtir la chair de ses animaux domestiques ni celle des bêtes sauvages tuées à la chasse: c'est du moins ce que m'ont affirmé nos missionnaires, mais il y a tout lieu de penser qu'avant d'entrer en contact avec le Chinois, dont il a pris la grande marmite en segment de sphère à large base et peu profonde, il devait, comme le font encore les peuplades primitives du nouveau et de l'ancien continent, faire cuire sa viande au moyen des roches éruptives qui constituent le squelette de ses montagnes, roches si faciles à chauffer sans crainte de désagrégation rapide, en raison de leur faible degré de fusibilité. Cette hypothèse se trouve d'ailleurs étayée

par ce fait qu'à l'heure actuelle encore beaucoup de familles lolos ne possédant point de marmite, se contentent de cuire leurs aliments sous la cendre, en particulier les petits pains de farine de maïs ou de sarrazin, qui forment, comme je l'ai dit, la base de leur nourriture. De là à faire griller venaison ou quartier de mouton, il n'y a qu'un pas à franchir: si tant est que le rôtissage n'ait pas été le moyen primitif de cuisson des grands ancêtres Lolos.

Quel est le combustible employé par le Lolo dans la préparation de ses aliments? Je ne l'ai point vu brûler de charbon de terre, bien qu'il s'en trouve dans ses montagnes. Chez le chef Lolo, Lou-tze Ming, dont j'ai été l'hôte, les domestiques chauffaient la marmite avec des bûches de pin ou des troncs et rameaux de rhododendrons. Dans un autre district, à Y-Lé, par exemple, j'ai vu brûler du chêne, du bouleau, du pin et même du cèdre, tant cette belle essence forestière y abonde.¹⁾ Dans les régions dénudées, au voisinage des groupements chinois, on brûle la «chan tsào», ou grosse graminée des montagnes, ou encore du crotin de cheval et bouses de vache, collés aux murailles de la hutte. Quant à la préparation du riz, que certaines tribus cultivent ou que les familles aisées, voisines des centres chinois achètent, elle est la même que dans tout l'Empire: c'est la cuisson à l'étuvée. La farine de maïs ou de sarrazin est aussi préparée à l'eau dans la grande bassine.

Repas. Lorsque l'heure du repas est venue, tous les membres de la famille s'accroupissent autour de la marmite et chacun d'eux, armé d'une cuiller en bois à long manche, puise à même dans la masse alimentaire, ainsi, d'ailleurs, qu'on peut encore le voir dans certains coins de Bretagne, chez le paysan même aisé, dont la famille se régale presque chaque jour d'excellente bouillie d'avoine ou de sarrazin, au lait. Quand la ménagère descend la large bassine de dessus le

1) Ce qu'on appelle «cèdre de Chine» n'est pas un vrai cèdre: c'est le «sapin argenté» (*Abies Delavayi*).

feu, on se rassemble autour, non plus accroupis, cependant, mais chacun plongeant, aussi, sa cuiller en bois dans la masse fumante.

Les «oua tze» (esclaves lolos) ne mangent jamais avec le maître, bien que les rapports entre eux soient cependant d'ordre patriarcal.

En chasse ou en voyage, le Lolo s'alimente de galettes de maïs, de sarrazin ou de seigle qu'il emporte avec lui et en petite quantité, car c'est un sobre de nourriture. Certaines tribus se contentent d'un peu de farine de seigle qu'on délaie avec l'eau des purs torrents et qu'ainsi on avale sans cuisson: c'est le mets des jeunes hommes sur le sentier de la guerre. Quand ils en ont le temps, ils font cuire sous la cendre la pâte extemporanément préparée. Si l'expédition doit être longue et difficile, le lot de farine de seigle s'accroît d'une petite provision de viande salée ou fumée, bœuf ou mouton, surtout mouton, ou une provision plutôt de poudre de viande.

Le climat des Ta Liang Chan et autres massifs habités par le Lolo, n'a point cette douceur semi-tropicale de la vallée du Kien teh'ang, aussi n'y a-t-il qu'une récolte par an. L'hiver, le froid est rigoureux presque partout et la neige qui vient couvrir cîmes et pentes et même beaucoup de hautes vallées rendent difficiles les communications et la chasse aux bêtes sauvages: aussi le Lolo a-t-il dû songer à se faire des réserves de nourriture. Indépendamment de sa provision de céréales, maïs, sarrazin, orge et seigle, il pend aux solives de sa cabane, à côté des épis de maïs, un certain nombre de pièces de lard salé ou fumé, ou encore du bœuf et mouton préparés de la même façon. Mais cette provision de viande conservée n'est que l'apanage des familles aisées: les autres en sont réduites à leurs galettes de maïs ou de sarrazin. Dans la maison du chef, Lou-tze Ming, j'ai vu des saucisses pendues aux poutres traversières du toit, mais c'était bien là un régal de chef, inaccessible au pauvre «oua tze»; non que ce soit un mets privilégié, réservé aux grands maîtres des clans ou tribus, sous la forme rituelle

Réserves
alimentaires.

signalée chez certaines races et à certaines époques, mais bien parce qu'un porc représente une valeur trop élevée pour les «oua tze». Il n'est que l'éleveur des cochons du chef, qui lui en abandonne de temps en temps un morceau, lorsque transformés en lard salé. Certaines familles de la classe moyenne, cependant, peuvent nourrir un ou deux porcs par an.¹⁾

Heures et
nombre des
repas.

Le déjeuner n'a pas lieu au lever, mais plus tard, dans la première moitié de la matinée; le dîner se mange vers une heure ou deux heures (le Lolo ne connaît pas encore la montre ou l'horloge); le souper à la nuit tombante. Comme on le devine, d'après l'étude précédente, le menu n'est rien moins que varié: mais le matin, mais à midi, mais encore le soir, ou l'aliment interchangeable déjà cité, c'est-à-dire le sarrazin. Les chefs et familles aisées ont l'alternance du «hong mi», avec, rarement un peu de viande: le Lolo est donc *végétarien*. S'il chasse la bête sauvage, c'est le plus souvent par sport et aussi par nécessité, car les ours, sangliers, antilopes, et surtout les singes, dévastent ses plantations de maïs, de sarrazin et de pommes de terre, quand il en sème.

J'allais oublier une friandise que s'accorde tout Lolo, même le plus minable, c'est le miel: autour des plus pauvres cabanes, vous verrez toujours une ruche d'abeilles.

1) La conservation des viandes par le salage est un procédé emprunté au Chinois. Il n'a été adopté jusqu'ici que dans certaines tribus soumises, en contact direct avec le fils de Hân. Ainsi que je viens de m'en assurer une 2^e fois, sur les lieux mêmes, le procédé vraiment Lolo de conservation des viandes est une combinaison de ce qu'on appelle «boucanage» et «fumage». La viande (bœuf presque toujours) est découpée en très petites lanières et séchée à un feu très doux, sur le rebord de la large marmite en segment de sphère qu'on connaît.

Une fois sèches, les lanières sont broyées au pilon et fournissent une poudre, un «pemmican» qui se conserve 1 an et même 2 ans. Mais comme on le voit, l'opération est complexe: le séchage s'accompagne d'un véritable «fumage». Il y a donc coagulation de l'albumine de la viande en même temps qu'évaporation de l'eau de composition: d'où effet antiseptique double. Et le fumage est d'autant plus réel que le Lolo n'emploie guère que du bois vert, aussi des arbustes et plantes à essences qui abondent dans ses montagnes.

Le Lolo se contente habituellement d'eau pure, mais quelquefois ^{Boisson.} prépare aussi une infusion de feuilles de thé grossier qu'il additionne ^{Abstention de} de sel et de graisse, à défaut de beurre comme le Thibétain. Certaines tribus y ajoutent même des noix concassées. De plus, il fabrique avec le sorgho une liqueur fermentée de saveur douceâtre, qu'il boit à la pipette, lors des solennités. Mais ce dont il use et abuse chaque fois que ses moyens le lui permettent, c'est du «chao tsieou» (eau de vie) préparé par le Chinois: c'est un vrai tord boyaux à bon marché, dont la vente augmente chaque année, malheureusement. Le Lolo, même quand il dispose de quelques sapèques, les dépensera dans l'achat d'une rasade de «chao tsieou», plutôt que dans la recherche d'une amélioration de son ordinaire, chaque fois qu'il sera à la portée du village ou camp chinois.

Ce qui paraîtra étrange, sans doute, c'est que ce peuple pasteur ne boit ni le lait de ses vaches, ni celui de ses chèvres: je n'ai pu savoir la raison de cette abstention et ne puis l'attribuer à l'influence chinoise. Est-elle d'ordre religieux, comme chez l'Hindou? Peut-être, mais je n'ai pu en découvrir le point de départ.

Je terminerai ce chapitre sur l'alimentation du Lolo en mentionnant cette coutume assez étrange, qui consiste à refuser à la femme, à la ménagère, le droit de faire cuire elle-même la viande, alors que c'est à elle, régulièrement, qu'incombe la tâche de préparer toutes les autres espèces d'aliments: c'est donc l'homme qui préside à l'apprêt de toute viande, venaison ou chair d'animal domestique. N'est ce point là un vestige d'une vieille habitude ancestrale? L'homme, aux premiers âges, chasseur avant tout, tuait la bête, la dépouillait, puis après l'avoir dépecée, la jetait dans l'ustensile primitif qui lui servait de marmite, ou la faisait griller sur des cailloux rougis au feu, pour la distribuer enfin entre sa compagne et ses petits. Rien d'étonnant à ce que le Lolo, si primitif par certains côtés, ait conservé cette sorte de privilège du mâle, de

l'être fort, seul capable de pourvoir à la subsistance de sa nichée et allant jusqu'à lui servir la pâture toute prête, partagée par lui. Le brave Père Martin explique, lui, de la façon suivante cette vieille coutume: c'est que la femme, la génératrice, éprouve une vraie répugnance à traiter, ainsi que le fait son compagnon, tout ce qui a eu vie. Il y a là certainement, chez l'excellent missionnaire, une réminiscence de la maxime bouddhiste bien connue, toujours appliquée, même en Chine.

Foyer Lolo. J'ajouterai encore un mot sur le lieu de préparation des aliments, le foyer: il est des plus primitif. Il se compose de trois pierres placées en triangle autour d'un trou rond de 25 à 30 centimètres de diamètre, sur 10 centimètres de profondeur. Un peu en retrait de ce foyer, s'élève un escalier en argile à trois marches, large de 0m, 50 et dont la hauteur totale atteint 0m, 75, environ. Cet escalier bizarre semble jouer le rôle d'un groupe d'étagères: on y dépose le lumignon, le morceau d'écorce de pin qui éclaire le home. Mais il serait mieux qu'un ensemble d'étagères primitives: il représenterait une sorte d'autel sur lequel s'exerceraient certains rites d'ordre religieux, ce serait, en un mot, le complément ou plutôt le sanctuaire même du foyer, le coin sacré, symbolique à la façon des Grecs et des Romains, le coin béni de la pauvre maison, où des générations d'ancêtres trouvèrent réconfort moral et repos physique.

Repos
physique.

Comment le Lolo se refait-il de ses fatigues, comment entre-t-il dans le calme, la détente physiologique qu'est le sommeil? Contrairement à la généralité des peuples, il ne s'étend pas pour dormir: il se drape dans sa pélerine, s'accroupit sur le sol nu, sur une natte, s'il est riche, et c'est ainsi qu'il repose, dans l'attitude préancestrale, celle de l'anthropoïde.¹⁾ Il n'a pas plus de siège que

1) L'hiver, cependant où, sous le beau ciel du Kien tch'ang, les nuits, sont très froides, le Lolo s'étend sur des peaux de mouton, toujours enveloppé dans sa pélerine et présentant ses pieds au feu.

de lit, même pas le vulgaire banc ou bahut de nos chaumières bretonnes. En voyage ou sur le sentier de la guerre, dans ses chasses ou ses razzias, le Lolo s'arrête où la nuit le surprend, se blottit sous un buisson ou dans le creux d'un rocher et, serrant autour du corps sa précieuse pélerine, s'endort du profond sommeil des primitifs: il «gîte» donc, ainsi qu'une bête sauvage, comme le sanglier ou l'ours de ses montagnes.

CHAPITRE II.

Vie Sensitive. — Sensibilité générale et spéciale.

Le Lolo, au dire des missionnaires et autant que j'ai pu en juger, est peu sensible à la douleur physique, aux blessures reçues à la chasse ou à la guerre. Le Père Martin, le comparant au Chinois, le déclare un stoïque à côté de celui-ci, et je suis entièrement de son avis. Le Fils de Han, que j'ai pu apprécier sous tous ses aspects, supporte bien la gêne physiologique que causent plaies, ulcères, gale ou impétigo, dont la masse de la population est atteinte, il s'en accommode comme de maux inévitables et incurables, les accepte en fataliste, mais sa contenance est tout autre devant une plaie par instrument tranchant, une blessure par arme à feu: sa pusillanimité est alors sans égale, comme devant le bistouri du chirurgien, d'ailleurs. La mesure de son courage à ces moments ne dépasse pas celle qu'il montre à la guerre, dans ses rencontres avec l'Européen, ses guérillas avec les aborigènes. Quant aux maladies, le Lolo les supporte allègrement: c'est pour lui une souffrance morale surtout, parce qu'elles sont une entrave au besoin intense de mouvement qu'a ce primitif, si amoureux des longues courses vagabondes sur les pentes solitaires des monts, sur les plateaux herbeux où paissent ses moutons à côté des sangliers ou antilopes, qu'il a la suprême joie de forcer avec sa meute de bassets. La

maladie, il l'accepte sans peur, n'accusant que le destin, dont il ne saurait être le maître: il est bien un stoïque, ce montagnard, il n'a rien des faiblesses, des terreurs devant la mort de ses frères blancs, des grands civilisés qui habitent au delà d'océans dont il cherche inutilement à se faire, lui, une idée, la plus vague soit-elle. Il dédaigne même toute drogue, garde sa foi pour autre chose, la garde pour mieux que cela: cet humble, ce «man tze» (sauvage), comme l'appelle dédaigneusement le Fils de Han, est bien un héros: respectons le.

Acuité sensorielle. — Sensibilité visuelle.

Si maintenant, nous passons à l'examen de son acuité sensorielle, nous remarquons que la vue et l'ouïe, chez le Lolo, sont hautement développées, d'une très grande finesse: il ne saurait en être autrement chez ce montagnard, vivant de la vie libre, au grand air, toujours sur le qui vive, prêt à l'alerte pour foncer sur la bête sauvage ou sur l'ennemi du clan voisin, ou encore sur celui qui avive sans cesse sa colère et toute la haine dont il est capable: j'ai dit le Chinois.

Le Lolo, comme le Peau-Rouge, dont nous a entretenus Fenimore Cooper, a l'œil de l'aigle, ou plutôt du faucon, si commun dans le Far West chinois: à des distances considérables, ce qui me semblait à moi imperceptible, était nettement défini par mes compagnons d'Y Lé et de Tong Tch'ang. L'ondulation des grandes herbes au loin ou celle d'un buisson, le balancement d'un rameau d'arbuste, leur signale à coup sûr le mouton, la chèvre égarée, ou encore le voisinage des singes qui se préparent à venir piller leur maïs.

La lumière solaire directe est aussi mieux supportée par la rétine du Lolo que par la nôtre: cette particularité n'est, d'ailleurs, que la résultante de son genre de vie au grand soleil, sous le ciel si pur du Kien-tch'ang, sous une haute latitude.

Sensibilité auditive.

L'acuité auditive est aussi merveilleuse: aux environs de Fou lin, à Gué Leou Ka, dans la gorge du Siao Siang Ling et celle du

Ya Long, j'ai observé qu'un appel rauque suivi d'une modulation très aigue, lancé par un Lolo est perçu à deux et trois kilomètres. J'ai vu, ainsi, dans le lointain des bergers rassembler leurs troupeaux au signal lancé du sentier où je cheminais, et il ne pouvait y avoir de doute sur la cause du rassemblement du troupeau. A Tong Tch'ang et ailleurs, j'ai aperçu des chasseurs de sangliers lançant leur meute d'une embuscade et manœuvrant pour acculer la bête bien avant que les cris de l'autre meute et des Lolos, débusquant l'animal d'un ravin éloigné, fussent pour moi perceptibles; il y avait un écart de deux à trois minutes entre les deux impressions auditives, celle de l'aborigène et la mienne. ¹⁾ Je n'ai jamais vu le Lolo se servir de corne d'appel ou de sifflet, je ne l'ai jamais vu émettre de ces sons stridents que lancent nos braconniers en plaçant deux doigts dans la bouche.

Cette forme de sensibilité n'est pas très développée: elle est même déviée, aberrante en ce qui concerne cette sorte de passion qu'a le Lolo pour le sel pur, dont il suce des morceaux, comme nos enfants du sucre candi. C'est même un tel régal qu'on se les passe de bouche en bouche, personnes mûres, vieillards, marmots, et c'est, tour à tour, avec avidité, qu'on se délecte du chlorure jaune ou gris sale, que les Chinois exploitent dans la vallée du Ya Long, à Yen Yuen Hien. Cette bizarrerie du goût chez le Lolo n'exclut pas toutefois chez lui la perception de la saveur antagoniste qu'est celle du miel de sa ruche ou de la canne à sucre cultivée par son voisin Chinois. En dehors de ces produits qui excitent fortement une muqueuse linguale, ce n'est point une hardiesse d'affirmer qu'aucun de ces délicats condiments, qu'aucune de ces divines épices, demandés par nous aux quatre coins de l'univers, ne sont venus chatouiller, et par suite affirmer, la perceptibilité gustative du montagnard des Ta Liang Chan.

Sensibilité
gustative.

1) L'expérience par la montre, n'a fait que me confirmer la haute acuité auditive du Lolo.

Sensibilité
tactile, et
thermique.

J'ai vu à Y-lé des Lolos retirer, de dessous des cendres brûlantes et conserver dans la main, des galettes de maïs que je rejetais au premier contact: c'est peut-être affaire D'accoutumance. En tous cas, la conséquence est qu'il a produit une atténuation graduelle de la sensibilité tactile de la pulpe digitale. De plus, par la répétition du même acte pendant des siècles et des siècles, le facteur «hérédité» a bien dû jouer son rôle et c'est lui, à mon avis, qui permet d'expliquer l'hypoesthésie actuelle du Lolo, de ce pauvre raffiné dont le mode habituel de préparation de la maigre pitance quotidienne, est, comme je l'ai dit, la cuisson sous la cendre.

Le froid, non plus, ne gêne guère ce montagnard. D'Y-lé à Tong-tch'ang les Lolos qui m'accompagnaient en grand nombre marchaient tous dans la neige, nu pieds ou simplement chaussés de «tsao hai» (sandales de paille) qui ne protègent que la plante du pied. Au pied du Mao Nieou Chan, haute chaîne bordante de vallée du Ya Long, alors que le thermomètre-fronde enregistrait deux degrés seulement, par beau soleil, j'ai vu des enfants Lolos, à la porte de leur hutte, n'ayant d'autre vêtement qu'un haillon de laine, protégeant à peine la moitié du corps: ils n'en paraissaient point souffrir cependant. Et ceux plus cossus, que couvrait une peau de chèvre ou de mouton, oubliant de la serrer contre leur torse nu, la portaient grande ouverte, sans aucune attache fixatrice. Des Lolos du Père Martin, par temps de neige, restaient accroupis des heures entières, drapés dans leur pélerine, sans autre vêtement de dessous qu'un large pantalon et une petite veste de coton. A pareil moment, nous Européens, grelottions sous nos flanelles et vêtements de drap, regrettant amèrement nos fourrures, restées à une étape de là. Est-ce à dire que le Lolo n'est point sensible à la bonne chaleur d'un foyer quand souffle de ses montagnes la bise glaciale du nord-est? Ce serait aller trop loin: au contraire, il adore les grands feux faits de vrais troncs d'arbres,

qui flambent du crépuscule à l'aurore et autour desquels il s'amollit. s'endort, rêvant de chasses fructueuses, de razzias merveilleuses.

Si, cédant aux sollicitations du Chinois, il a dévasté ses forêts et en soit réduit à brûler des arbustes ou des herbes donnant beaucoup de fumée, il n'hésite pas à en faire quand même de grands brasiers qui obligent l'Européen à une fuite précipitée de la cabane sans cheminée, tant ses yeux lui causent de souffrance avec irruption de larmes abondantes, plus gênantes encore que la sensation de cuisson produite. Chez le chef Lou-tze Ming, le Père de Guebriant et moi dûmes abandonner la maison pour aller nous réfugier dans uné étable. A Y-le, j'ai dû, à plusieurs reprises, me sauver de la hutte où je devais passer la nuit, endurant plus facilement la piqure d'une bise glaciale, qui me fouettait la face, d'une épaisse neige, que la brûlure intense des yeux produite par des nuages de fumée cherchant péniblement une issue à travers les fentes du toit. Je ne pus prendre de repos que quand le chef du village nous apporta d'énormes branches de cèdre bien sèches. Mes coolies Chinois souffraient comme moi de la fumée, à un degré moindre toutefois, car aucun ne céda sa place autour du brasier, qu'ils aidaient eux-mêmes à alimenter. Quant aux Lolos accourus du voisinage et très nombreux, ils ne semblaient nullement incommodés: ils ont donc la muqueuse conjonctivale beaucoup moins sensible que la nôtre. Et la meilleure preuve en était dans la pauvreté de sécrétion des larmes traduisant ainsi l'insignifiance de réaction de cette muqueuse: l'œil était simplement plus brillant qu'à l'état normal, parce que plus humide, et c'était tout. Cette anomalie, ou plutôt cette endurance physiologique, reconnaît encore pour cause, évidemment, le facteur «adaptation» héréditaire. Ce qui n'empêche pas toutefois, le Lolo d'être souvent atteint de conjonctivite, surtout de la conjonctivite bacillaire de Weeks, par irritation prédisposante de la muqueuse. Les vices de réfraction de l'œil sont, naturellement, beaucoup plus rares chez

les primitifs. Ils ne connaissent pas la fatigue, la tension oculaire, eux qui ne lisent ni n'écrivent, qui ne se livrent à aucun travail de précision, exigeant de grands efforts d'accommodation, comme dans nos sociétés modernes.

La presbytie est aussi très tardive, le père Martin affirme même qu'elle n'existe pas, mais le brave père n'a en le temps ni les moyens de contrôler les renseignements donnés par ses ouailles.

Naturellement aussi, la cataracte existe et c'est ce qui explique la plupart des cas de cécité chez les vieillards. D'après les missionnaires, il y aurait une autre cause et leur explication est d'accord avec les données de la pathologie oculaire: c'est l'action de l'alcool de grains, si riche en éthers nocifs, trop recherché par le Lolo, à tous les âges de la vie.

Il y a aussi lieu d'examiner le degré de sensibilité de cette race à la chaleur solaire, qui est intense sous cette latitude, pendant six mois de l'année. En bien! elle la supporte admirablement, beaucoup mieux que nous et que le Chinois vivant à côté d'elle. Le Lolo court sur les pentes et les crêtes ou reste accroupi en plein soleil de midi, sans s'en soucier ou en souffrir plus que les bêtes qui peuplent ses solitudes: son couvre-chef est une dérision: une mince bande d'étoffe enroulée en corne pointue sur un toupet de cheveux ramenés en avant. Si quelquefois vous rencontrez un Lolo à la tête protégée par un chapeau forme éteignoir, fait de fines lamelles de bambou, vous pouvez vous dire que c'est un personnage important qui a voulu s'orner le chef d'une coiffure, mais non le protéger contre les rayons chimiques ou autres de l'astre puissant.

CHAPITRE III.

Vie affective. — Sensibilité morale.

Caractère. Le Lolo est plutôt gai que triste. Je les ai déjà décrits dans mon livre «Le Far West Chinois»; sur les sentiers, où le hasard

nous les faisait reconstruire; chez le Père Martin, à Gue Leou Ka ou au Kien Te'hang, nous étions agréablement surpris par des éclats de rire joyeux, des façons de grands enfants heureux de vivre, dans la plénitude de leur liberté, exubérants dans la joie de vagabonder, sans d'autre entrave à leur caprice, à leur audace que la limite des cimes inaccessibles. Et le contentement de leur âme, fait de leur puissante vitalité, de leur belle santé physique s'exhalait en chansons, en notes fraîches, mélodieuses vraiment, en bucoliques répétées par les échos des monts, notes qui nous disaient, passionnément, ce que furent les transports amoureux de nos grands ancêtres.

Si le guerrier Lolo a dans sa tenue, en présence de l'étranger, une grande réserve, si son facies même décèle certaine froideur hautaine, pareille attitude ne résiste point à un mot bienveillant, à un sourire de l'étranger, à condition, naturellement, que celui-ci ne soit pas un suspect, dénoncé à l'avance par le Chinois, qui redoute toute prise de contact de l'Européen avec le Lolo. Il n'est pas toutefois un expansif, celui du moins qui vit au contact du Chinois: c'est qu'il a tant souffert du voisinage de celui-ci, il a été tant de fois dupé, spolié, qu'il reste sans cesse sur le qui-vive et se demande anxieusement si l'étranger blanc, venu à lui par le pays soumis au Fils du Ciel, n'est point, lui aussi, un ennemi. Sa méfiance n'est que trop naturelle: c'est celle de la bête pourchassée, redoutant toujours un piège. Mais au dire du Père de Guébriant, le Lolo de l'intérieur, réfugié au centre du massif des Ta Liang Chan, serait, au contraire, expansif, familier même à en être gênant, au plus haut degré¹⁾.

La femme, elle, est toute gaieté, tout sourire: sa figure expressive, si différente de celle chroniquement figée de la Chinoise, respire le laisser aller, la douce franchise d'une âme de petite fille. J'ai pu l'observer en de nombreuses circonstances et l'ai toujours vue égale

1) C'est ce que j'ai pu constater moi-même pendant mon dernier voyage.

à elle-même, rieuse et satisfaite. Un soir, en me promenant aux environs de Ning Yuan Fou, avec le Père de Guébriant, je tombai sur un groupe de Lolos non soumis des Ta Liang Chan : ils venaient à une sorte de marché tenu en dehors de cette ville, qui leur est interdite. Les femmes assises au bord du sentier, dans leur pittoresque costume, nous regardaient curieusement, mais gentiment, nous, ces personnages étranges qui n'étions pas des Chinois, qui venions Dieu sait d'où, habillés d'une « laine » qu'ils ne connaissaient pas, si « fine », si « différente » de la leur elle était. Ces femmes se laissaient volontiers regarder, en vraies filles d'Eve ; en cela différentes encore de ces sottes pécores Chinoises qui éprouvent toujours le besoin de lui tourner le dos, dès qu'elles aperçoivent l'étranger, de lui montrer un pygidium aux contours sans esthétique, monté sur de grêles supports qu'inférieurement terminent deux navrants moignons. La Lolote, au contraire, a toujours de la grâce, de l'allure, une mimique de vraie femme. Son costume aussi est en harmonie avec son caractère et à aucun moment, même en costume de fête, elle n'apparaît, ainsi que la Chinoise, sous l'aspect d'une grosse poupée informe, engainée dans un sac.

Emotivité.

En parlant de la sensibilité générale du Lolo, j'en ai dit suffisamment pour permettre d'en déduire que ce n'est pas un émotif, qu'il est avant tout un guerrier, pour lequel il serait honteux de laisser voir des larmes : il pleure donc rarement, affirme le Père Martin, et je le crois. La femme, non plus, n'apparaît pas comme une faible, traduisant ses ennuis par une abondante sécrétion physiologique : c'est une vaillante, au contraire, à l'âme fortement trempée par le spectacle des luttes presque quotidiennes de son clan contre un autre, quand ce n'est pas avec le Chinois. Quelquefois même elle participe à ces luttes et se défend avec grand courage, ainsi que le fit l'épouse de notre hôte, Loutze Ming, blessée de deux coups de lance pendant une attaque furieuse d'un clan ennemi.

Ce fut pendant la nuit que je passai avec le Père de Guébriant chez Loutze Ming. Une bande de Lolos profita de l'absence de ce chef resté avec nous dans la maison de son frère cadet, pour piller et incendier sa propre demeure, perchée comme un nid d'aigle à deux kilomètres à vol d'oiseau de notre campement. De la propriété de notre hôte, rien ne subsistait le lendemain matin, si ce n'est des débris fumants.

Ce qui manque au Lolo pour être un guerrier parfait, ce n'est certes ni le courage, ni l'audace, ni la « furia » : comme le dit le Père Martin, chez cette race, on ne sait point ce qu'est « fuir » ou se cacher devant l'ennemi. Ce qui lui manque, c'est la persévérance, cette volonté, cette ténacité du guerrier blanc, qui ne laisse de répit à l'adversaire que quand il l'a anéanti ou du moins réduit à l'impuissance. Le Lolo ressemble aux belliqueux compagnons de Samory, toujours heureux de se battre, mais avec des intervalles de repos, toutefois, presque réguliers, qu'agrémentent palabres et ripailles. Une poursuite de tous les jours, avec combat à chaque rencontre, n'est pas une tactique de Lolo : après la mêlée, vainqueur ou vaincu, il retourne dans son district, satisfait ou mécontent, mais il n'y a ni terrain conquis, ni terrain perdu : c'est une querelle qu'on a vidée, le seul butin consistera en esclaves ou en troupeaux capturés. Le Chinois auquel il a infligé et inflige toujours de sanglantes défaites, reste maître, quand même, de régions importantes, qu'il aurait dû abandonner, depuis longtemps, s'il avait eu affaire à une race moins courageuse mais douée de quelque volonté, de certaines capacités administratives lui permettant de régir le pays conquis. Le Lolo, c'est le fauve qui fond sur une proie et l'emporte aussitôt dans son repaire, sans fuir, certes ; on le verrait bien si on tentait de l'inquiéter ! Non, il ne fuit pas : il rentre pour la curée.

Le Lolo est dans la paix ce qu'il est à la guerre : il ignore la continuité dans l'effort, il abandonne trop facilement la tâche com-

Caractère.
Qualités et
défauts.

mencée; comme l'enfant, il est mobile, fluctuant, vagabond au moral autant qu'au physique. Pour lui, la vie est un jeu, terrible quelquefois, sanglant même trop souvent, mais enfin, c'est toujours un jeu: il n'a guère d'autre conception de sa destinée. Généreux, prodigue même quand il le peut, insouciant à souhait, rien ne fixe guère sa pensée en dehors de l'heure présente, de la satisfaction du moment, rien ne la fixe si ce n'est sa haine ardente, toujours prête à se traduire en actes, sa haine séculaire pour le Fils de Hau. Ses autres inimitiés personnelles ou collectives, c'est-à-dire de tribu à tribu, bien que vives, féroces même quelquefois, n'ont plus pareille ténacité: il se conclut des trêves, des arrangements pouvant aller jusqu'à la réconciliation: avec le Chinois, jamais. C'est la lutte, la razzia chronique, rien ne saurait l'arrêter.

Le Lolo est encore brutal, violent, mais ses colères sont feu de paille: il n'en est pas de même de ses rancunes qui sont singulièrement tenaces. Nulle part plus qu'au Kien Tch'ang ne fleurit la vendetta, atroce quelquefois, surtout quand elle est préparée par d'abondantes libations de «chao tsieou». Dans ses querelles avec ses congénères, ce n'est point le flux de paroles, de criailleries du Chinois, dont toute la combativité ne dépasse point le crépage du chignon de l'adversaire: non, c'est la lutte immédiate, l'enlacement brusque, le corps à corps furieux, qui ne cesse qu'au mot «grâce» râlé par le vaincu. J'ai assisté à l'une de ces rixes chez Loutze Ming. Ses guerriers mangeaient le repas du soir: brusquement, deux se levèrent et s'enlacèrent comme deux serpents sans qu'il y eût un seul mot prononcé.

Suicide.

Il est une forme de courage ou de lâcheté, comme on voudra, qui se manifeste chez toutes les races; elle consiste à porter atteinte à sa propre existence: c'est le suicide, en un mot. Il est assez rare en Lolotie et s'effectue toujours par pendaison. Le Chinois, lui, se suicide presque toujours par esprit de vengeance, pour atteindre

ainsi, sûrement, celui qui l'a offensé: pour cela il n'a qu'à se pendre à la porte de ce dernier, mettant ainsi en branle toute la séquelle des yamens, gent de l'ordre des «rapaces» qui s'abattra sur sa proie et ne lui laissera pas une plume, si tant est qu'elle lui laisse la vie.

En Lolotie, les femmes attentent à leur vie plus souvent que les hommes, affirme le Père Martin, ce qui s'explique facilement; et ce qu'il y a de curieux c'est que le mobile «vengeance» intervient quelquefois dans la perpétration de cet acte: c'est sans aucun doute un emprunt fait à sa congénère chinoise.

Il n'existe pas chez les aborigènes du Far West Chinois.

Infanticide.

Le mensonge n'est pas, chez le Lolo, une vieille habitude, une seconde nature, comme chez le Fils de Han: il n'a pas encore inventé le «ta houa» littéralement «cueillir des fleurs, duper élégamment». Pour ce primitif, c'est une faute toujours blâmée, à moins toutefois, dit le Père Martin, que ce soit «ruse de voleur habile qu'on ne peut s'empêcher d'admirer»: c'est une erreur trop humaine pour qu'on ne la rencontre pas chez le Lolo, mais, règle générale, le mensonge pour ce primitif est la ressource dernière, le moyen exceptionnel pour se tirer d'embarras. Mal déguisé, de forme grossière, il se décele de lui-même. C'est pourquoi, «en cet article», ajoute le brave Père, «le Lolo est toujours roulé par le Chinois».

Mensonge.

La vertu, comme partout, est admirée et louée, mais non conventionnellement et par principe comme chez le Chinois: il existe chez ces âmes frustes une vraie grandeur d'âme, se traduisant par des actes, dont la signification n'implique aucun doute. Le Lolo n'a rien du pharisien son voisin, disciple prétendu de Confucius dont il se contente de citer les maximes sans jamais les appliquer à autrui, s'en réservant, au contraire, le seul bénéfice.

Idées du bien et du mal.

On tient ses engagements en Lolotie, on les respecte dans toutes les circonstances, même quand l'intérêt et des mobiles apparaissant

Loyauté.

légitimes, poussent à une rupture. Le Père de Guébriant, dans sa traversée des Ta Liang Chan, arriva, un soir, dans une tribu qui manifesta, sinon des sentiments d'hostilité, du moins, laissa voir des marques très évidentes de profonde méfiance, méfiance provoquée par les Autorités Chinoises de Ning Yuan Fou. Les personnages influents de la tribu tinrent conseil: il s'agissait de décider si les étrangers seraient autorisés à s'enfoncer plus avant dans le pays. La discussion fut très longue et la majorité penchait nettement contre toute progression nouvelle de voyageurs suspects: un vieillard chenu, noble par les traits, les gestes, par toute sa personne, parla à plusieurs reprises, expliqua les engagements pris, engagements d'honneur contre lesquels rien ne pouvait prévaloir. Et tous les guerriers s'inclinèrent devant ce rappel à la loyauté de leur race, laissèrent passer les étrangers.

Le Lolo des frontières chinoises n'aurait point de ces scrupules, violerait facilement les conventions, les traités conclus avec le Fils de Han. Comment pourrait-il en être autrement? Il est si souvent dupé, et si effrontément, qu'à être loyal il y perdrait non seulement toute indépendance, mais encore tout le patrimoine de ses ancêtres, jusqu'à son dernier pâturage, même jusqu'aux derniers arbres à l'ombre desquels reposent les cendres des preux d'antan. Il serait cyniquement dépouillé, réduit au plus honteux esclavage et tout l'orgueil du spoliateur s'exhalerait en un mépris qui est pallié, à l'heure présente, par la crainte constante de retours offensifs, de vendettas légitimes.

Le Père Martin parlant de ses Lolos, trop voisins d'un centre Chinois et soumis, au moins de nom, à l'Empereur, de ses Lolos très métissés aussi, déclare qu'ils ne tiennent pas leurs engagements par raison de «conscience, de probité ou d'honneur», mais plutôt par «gloriole ou par intérêt». «Loyauté, sincérité, ajoute-t-il, tout est relatif, suivant qu'on croit y gagner ou y perdre». Je veux

bien que l'intérêt, mobile de tant d'actions joue un grand rôle chez le Lolo, en droit de dire lui aussi, s'il pouvait parler latin: «*homo sum, humani nihil*»... Mais de l'avis du Père de Guébriant qui, ainsi que j'y ai déjà fait allusion, a pu observer cette race dans son «réduit», en dehors de toute influence chinoise, l'intérêt passerait souvent au second plan, même quand il se présente sous la forme la plus tentante, sans aucun risque à courir, comme lors de son passage. Les Lolos auraient pu le piller, le dépouiller impunément, lui et ses compagnons, d'objets d'un attrait presque irrésistible, pour eux si dénués de tout, les pauvres gens: et ils ne le firent point, ils furent loyaux jusqu'au bout. ¹⁾

Le portrait que le Père Martin fait de ses Lolos de Fou-lin ressemble trop à celui de tout Fils de Han, pour qu'il n'ait pas eu, souvent, celui-ci en vue dans sa description, pur ou métissé, ainsi qu'il arrive au voisinage des tribus soumises.

Le Lolo est un pillard, non un voleur. Comme il est presque Honnêteté. toujours en guerre ouverte avec le Chinois, ses razzias ne sauraient être assimilées à des attaques à main armée. D'ailleurs, il a été tant dupé et spolié qu'il considère le butin fait comme une simple restitution par violence d'un bien à lui. S'il enlève des grains, c'est que le champ qui les a produits fut son champ, s'il capture des animaux, c'est que les pâturages qui les ont engraisés furent ses pâturages. On lui a ravi le sol que mirent en valeur ses ancêtres: il en reprend tout ce qu'il peut et sous la forme que lui permet son audace en face d'une veulerie sans nom.

Lors de mon passage chez Loutze-Ming, j'eus une preuve frap-

1) Je puis citer un exemple personnel: en février dernier, j'ai traversé une région inexplorée de Mien-ning à Hai tang guidé par 2 Lolos et à la merci des tribus sur le territoire desquelles je m'aventurais seul. Elles pouvaient me dépouiller, une faire disparaître même, sans le moindre risque pour elles: et cependant je n'ai rencontré que assistance et cordiale hospitalité. — Il en a été, de même, cette année 1909, lorsque j'ai pénétré dans les Ta Leang Chan nord.

pante de l'honnêteté du Lolo. A la tombée de la nuit, j'oubliai sur un banc, dans la cour, une boîte à savon nickelée, que tout le clan prenait pour un objet fait du seul métal brillant connu par eux : l'argent. Je n'y pensais plus et la croyais perdue quand le chef Loutze-Ming vint me la remettre lui-même. Ses gens étaient venus la lui signaler demandant s'il fallait me la rapporter tout de suite. Il leur déclara que je l'avais peut-être laissée à cet endroit à dessein et que je serais étonné de ne point l'y retrouver : ils ne devaient donc pas la toucher. Elle resta là toute la nuit, objet de tentation pour tout le clan, esclaves compris. Rien n'était plus facile que de se l'approprier sans risque aucun, et cependant elle fut respectée. Dans un groupement chinois, je ne l'aurais jamais revue.

Liens affectifs.

Chez le vrai Lolo, les sentiments d'amitié sont aussi vifs que chez tout autre peuple : il n'en saurait être autrement parmi ces tribus où la solidarité entre les familles et les différents clans est déjà une nécessité absolue, vitale.

A la guerre ou à la chasse d'animaux dangereux, l'aide mutuelle est fatalement obligatoire et la fraternité d'armes scelle, la plupart du temps, de solides amitiés. A mener une existence où jamais on n'est sûr de l'heure présente, où un péril, péril de mort souvent, peut surgir d'une minute à l'autre, à mener pareille existence, dis je, l'affectivité s'exalte singulièrement et le cœur ne peut que battre violemment quand le fer ou le feu menace un compagnon, dont l'élan généreux a déjà sauvé vos jours. Guerriers ils sont, ces Lolos, guerriers indomptables, se riant de la mort, allant au-devant d'elle sans un frisson d'émotion, mais tremblant sitôt qu'une lance menace la poitrine du frère d'armes, du Patrocle des Ta Liang Chan. Ce sont aussi des sauvages, comme les appellent les Chinois, des primitifs, pauvres en biens de ce monde, que certaines convoitises matérielles n'ont pas encore touchés, dont l'âme n'a pas encore été vraiment déflorée par ce sentiment développé à un si

haut degré chez les races civilisées, je veux dire l'intérêt.

D'un autre côté, dans les familles, les liens les plus étroits unissent entre eux les différents membres, générations directes ou associées: c'est le groupement patriarcal, les esclaves y compris, le groupement fondé sur l'affection réciproque, si peu sur l'intérêt. Au moment du danger, tous les hommes de la tribu se groupent autour du chef, accourant au premier signal. Et cette concentration des féaux autour de leur suzerain se fait avec une rapidité extraordinaire. Quelques guerriers s'élancent vers les pics, vers les éperons, vers tout lieu constituant par sa configuration même un centre d'appel. La position atteinte, ils fléchissent le genou jusqu'à terre, puis se relevant brusquement, agitant un pan de leur pèlerine, ils clament. «Hao ou! Hao ou! Hou tou! Hou tou! Ha la! Montez! Ila! descendez! Ko la! ko lo! Venez, vite! Mou tou! Mou tou! c'est urgent!» Les appels lancés avec une force extraordinaire et repercutés par les échos des monts sont terriblement impressionnants. Alors de tous les villages surgissent des guerriers armés de pied en cap qui d'une course vertigineuse bondissent vers le lieu de ralliement.

Il n'en serait pas ainsi des tribus soumises aux Chinois et vivant en contact journalier avec eux: le sentiment d'affectueuse loyauté se serait, à pareil voisinage, singulièrement émoussé, il n'apparaîtrait souvent que comme une «façade», un masque commode qu'on jetterait bas à la moindre épreuve. Le dévouement pour un chef, un frère d'armes, un bienfaiteur, serait devenu rare, un véritable scepticisme à l'égard de toute manifestation de ce genre aurait même pénétré les âmes de ces Lolos, qui n'en sont plus, qui ont abdiqué les mâles vertus des grands ancêtres, des rudes joûteurs jamais vaincus, terreur du Fils de Han. Non, ce ne sont plus des Lolos ces «soumis», que l'appât du repos et du «chao-tsieou» a émasculés, livrés sans défense au Chinois.

Le sentiment de la pitié, la commisération, existent fermement

Sentiment de la pitié et altruisme.

chez le Lolo, à un degré élevé même. Dans la lutte pour la vie, c'est un farouche, non un cruel; c'est le sanglier qui fonce, découd la meute qui le harcèle, non le tigre qui égorge par distraction, parce que sanguinaire. S'il se montre brutal souvent, rarement féroce il est: c'est pourquoi le Fils de Han son prétendu conquérant, pourrait tirer de la conduite de cet adversaire méprisé d'utiles enseignements de vraie pitié, de modération au moins dans les sanctions judiciaires. Je n'ai pas besoin d'insister sur les odieux supplices qu'infligent les Chinois à quiconque a transgressé les lois: ils ont déjà été décrits bien des fois. Ce serait aussi se tromper que de croire qu'il a été supprimé cet horrible supplice dit des «cent mille morceaux» précédé de l'écorchage à vif du condamné: il y deux mois encore, j'aurais pu assister à pareil spectacle dans cette capitale.

Le Lolo, je le répète, n'a rien de la férocité de certains peuples civilisés: s'il tue, c'est seulement sur le sentier de la guerre, durant l'attaque ou dans le cas de légitime défense. Lorsqu'il entreprend une razzia contre l'ennemi héréditaire il se jette sur le Chinois, il pille, enlève choses et gens, mais n'assassine jamais. Très rarement poursuivi par un adversaire trop veule, il ne jouera de la lance que serré de trop près. Il n'y a que dans ses vendettas qu'il devient féroce et s'attaque à tous les membres d'une famille, d'un clan.

Dans l'assant donné au village de Loutze Ming, durant l'incendie dont j'ai parlé, la femme du chef fut blessée de deux coups de lance en cherchant à franchir le cercle de feu: c'est que d'après l'inexorable loi qui régit la vendetta, c'est l'*extermination* cherchée de l'ennemi, de la femelle et des petits. Point de merci! C'est la guerre, plus légitime, si c'est possible que celle entreprise contre un envahisseur, c'est la guerre des premiers âges, la lutte à mort jusqu'au dernier râle, non pour la domination sociale, mais pour la sauvegarde, la *conservation de la lignée*.

Ces effrayantes tragédies sont, toutefois, fort rares et ne sont guère enregistrées que parmi les tribus habitant les bords même de la vallée du Kien-tch'ang, à proximité immédiate du Chinois, marchand de «chao-tsieou». L'alcool, en effet, dont s'abreuvent les guerriers avant de partir pour leur œuvre infernale, doit être, j'en suis convaincu, l'odieux stimulant d'une férocité anormale, chez cette race. Ce «chao-tsieou», toujours fait de la distillation de grains avec des appareils très primitifs, est surchargé d'éthers nocifs: il empoisonne donc les cerveaux, engendre, comme on le sait, une vraie folie passagère, une folie de meurtre et de carnage, qui s'exalte encore au premier sang qui coule, aux premières lueurs des flammes qu'ils allument, l'incendie étant le prologue habituel de ces drames lolos.

Si, laissant de côté ce douloureux tableau, où la bête humaine apparaît trop dans ces erreurs homicides, ces égarements qui furent de tous les temps et dont, hélas se flétrirent tous les peuples, il nous est consolant d'apprendre que le Lolo, non seulement ne méprise point le faible, mais lui vient en aide, partage toujours avec lui la pitance quotidienne, généralement si réduite. Les veuves et les orphelins, les vieillards et les infirmes ne sont jamais rejetés par le clan, mais bien secourus et entretenus par les familles plus favorisées du sort; on ne trouve pas de mendiants en Lolotie. Cette honteuse corporation des cités chinoises n'existe pas chez les aborigènes du Far West. Les malades contagieux, comme les lépreux, par exemple, ne sont jamais rejetés du sein de la tribu: ils sont isolés, c'est vrai, mais jamais abandonnés. On peut rencontrer des lépreux mendiants dans les marchés et villages chinois, mais ce sont gens qui ont quitté le lazaret primitif, où la charité des membres du clan leur assurait vivre et couvert, l'ont quitté pour vagabonder et échapper ainsi à l'ennui d'un isolement toujours pénible à endurer: encore sont-ils très rares ceux qu'on voit ainsi errer.

Ces déchus physiquement, ces pauvres hères que la maladie sous une forme dangereuse pour la collectivité, a condamnés à sortir du clan, ne sont jamais maltraités, encore moins immolés suivant certaines coutumes barbares en honneur, on le sait, chez les peuplades polynésiennes. Le Lolo n'a jamais songé à se parer de pareil honteux masque de pitié, d'humanité «aberrante», ou, si l'on veut, jamais conception semblable n'est issue de sa mentalité.

Anthropophagie et sacrifices humains.

Quant à cette écœurante perversion du goût signalée à tant d'époques et encore de nos jours en Afrique et en Océanie, chez les Papouas, je veux dire l'anthropophagie, il n'en est fait mention dans aucune tradition lolo. Aussi, cette désolante forme d'holocauste que fut le sacrifice humain, jamais elle ne souilla la terre des Taliang Chan, ou l'immense territoire qu'occupèrent, il y a des siècles, les grands ancêtres «Os Noirs» (appellation de la classe noble et guerrière). Si une allusion à pareille turpitude est faite devant le Lolo, il laisse voir immédiatement toute l'horreur qu'elle lui inspire. Oui il est resté sain de corps et d'âme, dans son habitat de belles montagnes, de vallées fécondes, et à aucun moment il n'a été un pervers, à l'imagination égarée, créant des dieux féroces, avides du sang de leurs adorateurs.

Animaux. —
Manière de les
traiter.

Je viens de dire que les faibles et les malades sont secourus et entretenus par la tribu: on n'est pas moins compatissant pour les animaux même, on les maltraite très rarement. Le berger aime vraiment ses moutons, ses chèvres, les mène aux meilleurs pâturages, sur les pentes où pousse l'herbe la plus tendre. On objectera que c'est peut-être l'idée de lucre, un intérêt bien entendu qui le pousse à agir ainsi: il n'en est rien. Ce primitif, qui vit de si peu, dont les besoins sont si réduits en son état social présent, a pour ses douces bêtes l'affection des bergers dont nous parle la Bible au temps des Patriarches. Mais l'animal favori du Lolo, celui qu'il choie, caresse, c'est le cheval: il l'élève, le dresse avec amour, à la

façon du Boer, en fait son compagnon de toutes les heures, même de la nuit, puisqu'il le loge sous son propre toit. Le chef de clan ou de tribu le plus puissant entend que son destrier vive et repose près de lui, et ce n'est pas aller trop loin d'affirmer que le cheval fait partie de la famille: c'est bien la réalité au Kien tch'ang.

En dehors de ces animaux, le Lolo élève des bœufs, mais en petit nombre. Ils sont domestiqués comme les nôtres et rentrent chaque soir à l'étable, chez le maître. Ils ne forment point de grands troupeaux appartenant au clan et s'en allant pâturer au loin: ce serait trop dangereux, ils courraient le risque d'être raziés par une tribu hostile, toujours aux aguets.

Comme conclusion, le Lolo, malgré son tempérament belliqueux, est bien l'homme des champs ou plutôt des montagnes abruptes, rude donc, souvent, cruel quelquefois, quand s'exaltent ses instincts combattifs, mais bon, vraiment, dans la vie de tous les jours, charitable à n'en point douter, compatissant aux bêtes comme aux hommes.

Il connaît l'importance du secours mutuel et surtout est capable de le mettre en pratique. Les clans, les tribus, à moins de causes d'inimitié grave, s'entraident dans les années maigres. Et quand le Chinois s'est permis un nouvel empiètement sur une tribu affaiblie par la guerre, une autre ou plusieurs viendront à son secours et combattront l'ennemi commun. Au reçu d'une fiche en bois, avec signes conventionnels, les clans se mettent en marche: leur action est aussi prompte qu'efficace.

Ce primitif sera, aussi, hospitalier, ouvrira sa porte à tous, Hospitalité. même à l'étranger, dont il ignore les pensées et les intentions. S'il apparaît froid à ces moments là, c'est qu'il est d'une grande réserve naturelle, qu'il n'a rien de l'attitude de ce bavard encombrant et souverainement gênant qu'est le Chinois. Si ce sont des hôtes connus, estimés, dit le Père Martin, on tue incontinent porc,

chèvre ou poule: j'ai pu le constater par moi même près de Lokou, dans une famille assez pauvre, où, lors d'une simple visite, on égorgea pour nous un porc, dont il fallut emporter la moitié. Et notre hôte fut très marri de voir que nous n'avions point le temps de manger l'autre moitié avec lui et les siens. De même, chez Loutze Ming, une chèvre fut immolée pour le Père de Guébriant et moi, malgré toutes nos protestations. C'est une joie pour ces braves gens de recevoir des hôtes, une vraie joie: aussi se montrent-ils pour eux d'une prodigalité sans limite, que nous avons peine à comprendre, nous les grands civilisés.

Des Enfants.

Ayant déjà expliqué, sous une forme générale, ce qu'est l'affectivité du Lolo et ses sentiments altruistes, je pénétrerai maintenant dans l'intimité de la famille pour mettre à jour la nature des liens qui unissent le père et l'épouse, et tous les deux à l'enfant.

Etant donné ce que j'ai déjà exposé de la mentalité de ce peuple et de son genre de vie, je n'étonnerai personne en affirmant que l'affection la plus vraie dans l'égalité absolue des conjoints, est la caractéristique de la famille lolo. L'épouse n'est nullement cette sorte d'esclave qu'est presque toujours la Chinoise, à quelque rang de la société qu'elle appartienne: au contraire, elle est aimée en tant que *femme* et non, surtout, en tant que *génératrice* de petits pontifes destinés à perpétuer le culte des ancêtres. Aimée pour elle-même, vraie compagne de l'époux, dont elle partage l'existence intime ou sociale, elle reste toujours une individualité dans la famille une *unité reconnue*, non une *comparse* qu'on isole, sauf à l'heure du plaisir ou de la procréation. Elle est maîtresse près du maître, s'assoit à sa table, comme elle repose dans sa couche, ne mange point avec les servantes, comme la grande dame Chinoise. Bru, elle est toujours tolérée sinon aimée, jamais maltraitée, en tous cas,

comme une Fille de Han. Belle-mère, elle guidera la jeune épouse, utilisera, en les développant, ses qualités, dans l'intérêt de toute la famille. Et si elle n'éprouve point de véritable affection pour cette bru, elle s'attachera quand même à lui rendre tolérable sa nouvelle existence. Jamais elle ne la brutalisera, n'en fera le souffre douleurs, l'être minable qui cherche le repos, la paix finale dans le suicide, ainsi qu'il arrive trop souvent au Royaume du Milieu.

Les enfants, à leur tour, viennent dans la famille, augmenter encore l'étendue, l'intimité des liens affectifs qui unissent le père et la mère. Ils sont choyés, gâtés, même, tout autant que chez les grands civilisés, si fiers de la délicatesse, du raffinement de leurs sentiments. Ils sont caressés, beaucoup plus surtout que ne sont les enfants chinois, même les enfants mâles ! Le père lui-même ne dédaigne point de les porter dans les déplacements ordinaires, ainsi que j'ai pu l'observer près de Hai Tang. Il les porte dans ses bras croisés haut l'un sur l'autre, et non sur un seul, point sur le dos à la façon chinoise. Quant aux filles, elles ont la même part de soins et d'affection que les fils : elles sont placées sur le même rang que ces derniers, jamais considérées comme des êtres inférieurs, ainsi qu'en Chine, de pauvres êtres qu'on méprise, qu'on juge indignes de figurer dans les manifestations de la vie familiale et sociale, au même titre que le père, frère ou époux.

Ce que ces « barbares » ne se permettraient jamais non plus, c'est de se débarrasser d'une nouvelle-née, de la jeter aux porcs ou aux corbeaux, comme je l'ai vu en Chine, de mes propres yeux vu. « Garçons et filles, dit le Père Martin, tous sont les bienvenus » ; il y a toujours une réserve de tendresse, même pour la dernière venue. Et après qu'elle aura épuisé le sein maternel, il ne manquera point pour satisfaire sa faim une galette de maïs ou de sarrasin. Jamais, comme au vieil Empire, on n'invoquera la pénurie des

ressources, l'impossibilité de partager une trop maigre pitance, pour vouer à la mort la chair de sa chair.

Les filles sont donc reçues avec bonheur par les parents, la naissance d'un fils toutefois, cause plus de joie, car c'est la descendance assurée, la famille sauvegardée dans son autonomie, sa vie propre, très distincte des autres groupements, chez ces primitifs, surtout chez les Hé I (Os noirs).

Traite humaine.

Pas plus qu'ils ne sont délaissés, les enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, ne sont vendus par leur famille. Ce commerce, qui existe toujours en Chine, n'a jamais fleuri en Lolotie, sauf en ce qui concerne les jeunes esclaves faits dans une razzia ou sur le sentier de la guerre. Traités avec humanité, ils sont en quelque sorte adoptés par leur maître et considérés vite comme de simples domestiques, des serfs plutôt.

La traite de jeunes filles ou femmes lolotes ne s'est non plus jamais pratiquée entre tribus.

Amour filial.

J'ai dit combien l'enfant lolo est choyé, caressé: il est juste aussi de constater que les parents sont payés de retour, que l'affection, mêlée de respect, qu'on a pour le père, revêt pour la mère ce caractère d'abandon, de laisser aller qu'on voit dans nos familles; et, en cela, les jeunes filles lolos, comme les nôtres, vont plutôt à la maman, se réfugient plus volontiers sous son autorité, rarement impérieuse, toujours palliée de tendresse, de cette affectivité exaltée qui est l'heureuse caractéristique de l'âme féminine.

Traitement infligé aux vaincus.

Le Lolo, dont presque toute l'existence se passe en razzias chez la tribu voisine ou sur les terres chinoises, ou encore en guerre ouverte avec cette même tribu, avec le Fils de Han, n'en est pas moins clément, comme on le déduit sans peine de l'étude précédente. Il ne maltraite point ses prisonniers et surtout jamais ne les met à mort: il frappe dans la mêlée, et rudement, mais n'égorge point. Les guerriers vaincus, comme les enfants razziés, sont adoptés

par la tribu et ne sont tenus qu'aux travaux ordinaires des champs ou de la maison. Mais ces prisonniers lolos sont rares: un guerrier ne doit pas se laisser capturer, il doit donner la mort ou succomber, ne point devenir un vil esclave. Ce sont donc des Chinois qui sont le plus souvent enlevés et soumis au servage si peu rigoureux, dont j'ai déjà parlé. Tout ce que leur maître exige d'eux, c'est qu'ils ne cherchent point à s'évader: à cette condition, l'existence leur sera faite très douce, une femme leur sera donnée, voire un lopin de terre, dont les produits lui reviendront en partie. Si nous relisons notre histoire, nous sommes obligés de constater que dans les grands Empires, au temps des civilisations grecque et romaine, la condition des vaincus, des prisonniers de guerre faits esclaves, quand ils n'étaient point immolés, était loin de ce régime patriarcal.

En dehors des manifestations de l'affectivité, il est une expression de la sensibilité, de la douceur des mœurs qui se traduit par des formules et manières qu'on dénomme politesse. Cette manière d'être est, cependant, trop souvent un masque commode, une duperie, chez les nations civilisées surtout, pour qu'on puisse la considérer comme un critérium d'urbanité, le signe avant-coureur de démonstrations tendant vers un résultat palpable, la réalisation de quelque chose de concret.

L'Os Noir, lui, est poli comme il est hospitalier: simplement, sans arrière-pensée. Chez Lou-tze Ming, à Y-Lé, et ailleurs, je n'ai pu me méprendre sur la sincérité des marques de politesse, des attentions dont j'ai été l'objet. Il y avait là tant de franchise, de touchant laisser-aller que j'en étais presque confus. La femme du chef de village d'Y-Lé, à mon passage, alla jusqu'à m'offrir tout ce qu'elle possédait de meilleur dans sa maison, c'est-à-dire, des œufs frais et de la farine de maïs; et elle prit un air très marri, presque offusqué, lorsque je cherchai à décliner cette offre de toute spontanéité.

En dehors de ces marques concrètes d'urbanité, quels sont les

gestes et paroles qui symbolisent la politesse chez les Lolos? Dans la tribu du Père Martin, on ne connaît ni salut par la main, ni salut par signe de la tête: le seul geste en usage est la prostration, mais ce n'est plus une simple marque de politesse, c'est un acte d'humilité de soumission devant quelqu'un, l'acte du serf, par exemple, devant son suzerain, du guerrier devant le chef de clan ou de tribu. Dans la vie ordinaire, la politesse se traduit par certaines questions, interrogation ou constatation d'un fait: «Avez-vous mangé? — Vous battez le sentier pour la chasse, pour couper du bois? — Votre fils aîné va atteindre ses 18 ans? (sous-entendu, va être sacré guerrier), etc.»

Cette forme de politesse n'est-elle pas d'ailleurs de tous les pays et en combien de régions de la France ne reste-t-elle point la seule encore en usage, à la campagne surtout?

Si c'est un hôte qui se présente et même un étranger, on l'invite à s'asseoir autour du foyer, à une place fixée par la coutume, on lui offre aussi le thé lolo dont j'ai parlé ou encore du vin de sorgho, sinon l'affreux «chaotsieou», tant prisé par tous. Si l'hôte en vaut la peine, un véritable repas lui sera immédiatement préparé et servi, avec toute la générosité que j'ai déjà signalée.

Chez les tribus occupant les montagnes bordantes de la vallée du Ngan Ning, la politesse se traduit par des gestes de la main. Ainsi Lou-tze Ming nous salua, le Père de Guébriant et moi, en portant à la hauteur de l'oreille droite, et appuyés contre elle, ses deux poings réunis et en opposition par la face palmaire; une légère inclinaison latérale de la tête et une gracieuse flexion du corps accompagnèrent ce geste.

Il y a aussi des paroles prononcées: «té cho»! par le maître de la maison, et «té guia»! par le visiteur. «Té cho» signifie «bienvenue» et «té gnia» «vous êtes trop bon, je suis confus, etc.» On remercie pour une offre, un cadeau par le mot «Kachacha»!

Cette expression n'est pas d'usage courant chez les Lolos du Père Martin: ce sont des formules indirectes: «grâce à toi, je suis trop exigeant, je te fais tort», ou encore: «quel dommage»!

J'en aurai fini avec la description du caractère du Lolo quand j'aurai dit qu'il aime à dramatiser ses engagements par de solennels serments, dont la violation entraînera l'expiation immédiate par une lutte sans merci. Un des plus étranges consiste à tuer un bœuf, à en boire le sang mêlé à de l'alcool, sous une tente dont la peau de l'animal a fait tous les frais. La cérémonie peut se compliquer par l'obligation des deux contractants de passer à travers la peau elle-même, d'y passer par une large fente ouverte au milieu d'un coup de couteau. J'aurai l'occasion de décrire plus loin une autre forme de serment non moins étrange. Les paroles sont rares en pareille occurrence: c'est le cérémonial surtout qui constitue le serment. La foi simplement jurée, sous un vocable quelconque, a beaucoup moins de valeur pour le Lolo.

CHAPITRE IV.

Esthétique, Parure et Vêtement.

Comment se traduit extérieurement, pour le Lolo, dans la parure Parure. du corps, cette manifestation de la sensibilité qu'est l'instinct sexuel, instinct, comme on le sait, tendant, toujours, vers la sélection naturelle, le triomphe de la beauté, de l'harmonie physique chez les deux sexes? Ou plutôt, comment se masque le but final, quelle préparation le précède, de quels charmes artificiels, en un mot, se pare le guerrier, la jeune fille, la jeune femme?

L'homme a comme principal ornement la «corne», qu'il porte au vertex, inclinée vers le front: c'est, une bande d'étoffe (turban) enroulée autour des cheveux en toupet. La couleur peut varier suivant le goût de chacun, être bleue, rouge, jaune ou verte, mais la note sombre domine, s'harmonisant bien avec la mâle beauté,

quelque peu farouche du guerrier lolo. Il porte encore à l'oreille gauche une longue boucle, ou plutôt une chaînette d'argent, de corail, verroterie ou nacre; on s'en débarrasse quand vient l'âge ou on ne l'accroche qu'accidentellement, mais elle est bien, avec la corne, l'ornement caractéristique de la race. C'est pourquoi, dès l'âge de six à sept ans, le lobule de l'oreille gauche est-il régulièrement percé chez tous les enfants mâles.

Les filles, elles, se parent les deux oreilles d'une boucle ou demi-boucle d'argent, terminée quelquefois par des pendentifs de même métal, guillochés ou sertis de pierres sans grande valeur (quartz coloré, turquoises, et malachite). Une fiancée portera de plus une chaînette d'argent sur la tête symbolique peut-être. Aussi des colliers, bracelets et bagues, d'argent généralement, l'or étant rare.

Fards. Les Lolotes ignorent les fards: je n'en ai jamais vu une seule à la face odieusement peinte, comme toute Chinoise qui se respecte. Elles n'ont que faire des céruses et enduits malsains, ces belles filles des hauts plateaux et des monts où tant d'air, et si pur, oxygénise le sang à souhait.

Vêtement. Quant au vêtement, il n'a rien de particulièrement élégant chez l'homme: c'est la pélerine qui en fait toute la distinction. Elle est généralement de couleur sombre, toute noire même uniformément.¹⁾ J'ai cependant rencontré des Lolos des Ta Liang Shan, près de Hai Tang, vêtus de pélerines frangées, à raies colorées alternantes d'un agréable effet: c'étaient de beaux jeunes hommes, à la haute stature, à la tenue pleine de dignité.

Sous la pélerine, l'homme porte un veston court, à manches longues et étroites, souvent bordé de noir ou de rouge ou encore d'un liseré de soie chinoise. Au voisinage des marchés et cités qu'occupe le Fils de Han, le Lolo adopte le large pantalon de coton dont s'habillent les paysans et coolies; à l'intérieur des Ta Liang

1) Quelquefois gris clair ou bleu.

Chan, il est fait de chanvre grossier. L'hiver, il se protège les jambes par de hautes bottes arrivant à mi-cuisses, bottes non de cuir, mais de feutres, laine gris-blanc très épaisse, rappelant un peu le tissu dit des Pyrénées. Les «oua-tze» (esclaves) ne chaussent que des bottes de feutre, moins estimées. Des «putties» ou jambières de laine, sont aussi en usage. S'il fait grand froid, on revêt par dessus le justaucorps une peau de chèvre ou de mouton, avec ou sans pélerine. Mais il est rare qu'on abandonne celle-ci: c'est le vêtement «national», qu'on ne quitte presque jamais, même en plein été. Elle est alors portée enroulée sur l'épaule et sert de couverture la nuit, si la guerre ou la chasse vous a jetés sur les sentiers, à travers la brousse.

Le beau turban enroulé en corne unique, que j'ai signalé, ainsi que la boucle d'oreille dont s'orne le jeune guerrier qui veut troubler le cœur d'une Lolotte, deviennent aux jours de fête la parure de tous les hommes. Lorsque Loutze Ming nous reçut, le Père de Guébriant et moi, tout le clan sous les armes, brandissant la longue lance, arborait un fier toupet et la chaînette de corail, ou bien le pendentif de nacre se balançait à l'oreille gauche.

Les femmes portent aussi la petite veste de toile à manches étroites, mais plus ornée, avec col généralement de couleur rouge. Ce vêtement très seyant, ne masque en rien les formes élégantes du buste, de la poitrine bien développée sur des reins parfaitement cambrés, très souples de fille sauvage, habituée à escalader des pics, à dévaler d'effroyables pentes. Mais la partie la plus pittoresque de ce costume féminin est la jupe plissée, bordée de noir en bas, puis de bandes horizontales et parallèles, alternativement blanches, rouges, bleues ou vertes. Cette jupe, très allante, est courte, laissant à découvert la cheville, l'attache de la jambe très fine. En hiver, la femme porte un manteau de laine ou feutre, tombant au-dessous du genou, rappelant par la forme, chez certaines tribus, la toge

Costume féminin.

romaine, dit le Père Martin. Mais, autant que j'ai pu m'en rendre compte, elle n'est point portée de la même façon, le bras dégagé. Ce que j'ai vu est bien un manteau. A défaut de ce manteau, la femme porte une pèlerine. Par le grand froid, la Lolotte revêt, par dessous, un grand gilet de feutre.

Je n'ai pas à parler de l'article lingerie: cette partie si importante du vêtement de la civilisée de race européenne n'existe ni en Lolotie ni au vieil Empire.

Coiffure.

Reste la coiffure: elle est très pittoresque, surtout l'immense bérêt d'étoffe noire flottant au vent, porté sur le côté de la tête. Je le vis pour la première fois en sortant de la gorge d'Hai Tang: entendant rire et caqueter derrière moi, je me retournai et aperçus deux Lolottes marchant allègrement, le chef semblant couvert d'un voile flottant. Quand elles furent plus près, je reconnus que ce n'était point un voile, mais le plus ample bérêt encore entrevu. Ce jour, il soufflait une aigre bise du nord: aussi la gracieuse coiffure balançant ses larges plis de capricieuse façon, prit pour moi, à un moment donné, la forme aimée d'une coiffe alsacienne. C'était à s'y méprendre la forme papillon aux ailes déployées. Et j'en fus si joyeusement frappé, dans ce coin perdu de montagnes, que je me précipitai sur mon appareil photographique et croquai les deux belles qui ne firent que rire un peu plus clair.

Le bérêt n'est pas le seul mode de coiffure féminine: le béguin existe presque partout, mais n'est guère porté que par les petites filles. Moins ample que le nôtre, il atteint tout au plus l'oreille. Une vraie coiffe se voit aussi fréquemment, semblable comme forme à la coiffe à bords étroits, non flottants, en usage dans certaines parties de la Bretagne. La seule différence réside dans la matière première employée par les deux races. La Lolotte ne connaît ni la toile fine ni le tulle; aussi sa coiffe est-elle des plus rustique, réduite au minimum de complication: un simple rectangle taillé

dans un tissu de coton ou de chanvre, blanc, vert ou rouge, jeté sur le vertex par son milieu et maintenu par un lacet circulaire, dont le point d'attache fixe est l'occiput. Le lacet se place aussi dans un plan vertical, passant par le vertex et le menton ¹⁾. Inutile d'ajouter que la Lolotte ignore l'empesage. — La coiffe n'est portée que par les jeunes filles. Sitôt mariée, la femme s'orne le chef du vaste béret, ou d'un turban, comme aux Ta liang shan.

Aucun des deux sexes ne fait de frais de chaussures, sauf en Chaussure. costume de gala, et encore cela se réduit à porter des «tsao hai» ou «ma hai» (sandales de paille ou de chanvre). En hiver, toutefois, on use de la haute botte ²⁾. Naturellement, la chaussette est inconnue.

Il est une remarque qu'on ne peut négliger en terminant ce court aperçu sur le costume: c'est, qu'à l'encontre du Chinois, le Lolo n'accumule point sur son corps, par temps froid, ces couches successives de robes ouatées, ou non, qui paralysent en partie ses mouvements. Il s'habille au contraire plutôt à la mode européenne, la pélerine de laine ou feutre remplaçant notre pardessus d'hiver ou la pélerine de nos montagnards.

En dehors de la parure «vêtement», il existe, chez beaucoup de peuples, un embellissement particulier du corps qui consiste dans certains dessins pratiqués in anima vili et qu'on appelle tatouage. Ce genre d'ornement n'existe pas généralement chez le Lolo ³⁾. Il n'a pas pour habitude non plus de se peindre le buste ou la face, comme le Peau-Rouge, auquel il ressemble par certains côtés. Il

1) Mais le moyen de contention le plus efficace est la chevelure tressée en une natte qui s'enroule au niveau de la partie médiane de la coiffe

2) Ajustée à la sandale de paille; constituant donc une haute guêtre plutôt qu'une vraie botte.

3) J'ai rencontré, cependant, des tribus, dans mon dernier voyage, chez lesquelles, les femmes étaient tatouées sur les avant-bras, de taches noires circulaires grandes comme une pièce de 50 centimes, qui vaudraient à ces femmes de ne mettre au monde que des hommes braves et vertueux.

ne le fait point, même quand il se prépare aux grandes batailles rangées de tribus contre tribus.

Quant aux déformations et mutilations d'ordre ethnique, visant à accroître la beauté du corps, elles n'existent sous aucune forme en Lolotie. Certaines pratiques utiles ou étranges, comme la circoncision, l'infibulation, ne m'ont jamais été signalées non plus.

Danse.

Tel le mâle des oiseaux hérissant ses plus belles plumes, battant des ailes, parade devant la femelle qu'il veut séduire, tel l'homme de toutes les époques, hôte des cavernes ou habitant des palais actuels, fit, ou fait montre de sa souplesse, de l'élégance de ses attitudes, qu'une mimique expressive souligne, accentue: c'est la danse. Primitivement, elle dut être un des facteurs principaux de la sélection naturelle, la vigueur physique ne pouvant partout et toujours triompher: ce fut la séduction, la conquête de la femme par l'esthétique des gestes ou, si l'on veut, la victoire, sur le muscle, de la grâce, émanation de l'âme sensible.

La danse existe en Lolotie, mais chez les Indépendants surtout: guerriers et jeunes femmes dansent face à face et surtout de nuit, chacun tenant une torche à la main. C'est tout ce que j'ai pu apprendre sur cet intéressant chapitre.

Une forme de danse guerrière se rencontre aussi: elle serait le prélude de la lutte, l'excitation au corps à corps prochain. Cette forme a été combattue par le Chinois partout où il vit près des villages lolos; on devine dans quel but. Le résultat a même dépassé les espérances du Fils de Han: chez la plupart des tribus soumises, on ne danse plus à aucune époque de l'année, et cette distraction ou ce stimulant à la lutte sont maintenant oubliés.

Musique

Le Lolo chante beaucoup: il forme contraste avec le Chinois, dont l'organe phonateur est, heureusement, le plus souvent muet. Dès que vous mettez le pied en Lolotie, vous en êtes, tout de suite, averti par le chant des bergers: ils lancent à cœur joie aux échos

leurs modulations, leurs notes aiguës surtout, jamais dénuées d'harmonie cependant. A aucun moment, la voix n'est criarde, nasillarde, comme celle du Fils de Han. Faite d'un souffle puissant, éjectée par de vigoureux poumons, elle ne s'attarde point dans les anfractuosités buccales et nasales, mais s'échappe de l'appareil phonateur, sans altération sensible, consécutive, dans sa tonalité ou son timbre. Le son reste donc surtout laryngien et sa qualité maîtresse est la hauteur plutôt que le timbre.

Le Père Martin résume ainsi les caractéristiques du chant chez le Lolo: «Il ne fait jamais, dit-il, la transition de la note à son bémol ou à son dièze, il est incapable, même de par l'éducation, de faire pareille séparation. En revanche, il passe inopinément d'une octave à l'autre, et l'homme plus facilement que la femme».

Ce chant est naïf, gai, souvent langoureux, rarement triste. Sujets: épithalammes, scènes de la vie de famille ou scènes guerrières, célébration des beautés de la nature.

Il existe deux formes d'instruments de musique: la première est une sorte de guimbarde dont jouent les femmes et les filles, la deuxième est une flûte multitubulaire ¹⁾ faite de cylindres de bambous assemblés autour d'un concombre desséché et vide. Ce dernier instrument est celui le plus en vogue, chez les Indépendants surtout.

Inutile de dire qu'il n'y a aucune notation musicale: on joue de mémoire et d'inspiration.

Ce qui nous paraîtra très étrange, c'est qu'il n'y a trace chez le Lolo d'aucun art plastique ou graphique en dehors de l'écriture. Arts graphiques et plastiques. Les missionnaires ne m'ont signalé ni travail de moulage, ni travail de sculpture ou gravure sur bois, os, pierre ou argile. Si les livres du sorcier sont quelquefois enluminés de grossières images de dragons, c'est, paraît-il, une imitation de l'imagerie chinoise. Partout

1) Un Lolo m' a fait cadeau le mois dernier, d'une flûte, composée d'un seul tube. Ce type plus simple se retrouve chez les Lolos des montagnes avoisinant Mien Ning.

où j'ai passé, je n'ai vu apparence du dessin le plus primitif, ni dans l'intérieur des maisons, ni sur les murailles, ni sur le tronc des arbres, ni le long des sentiers, sur les schistes tendres qu'on rencontre souvent. Aucun genre de peinture non plus, même pas la peinture sur bâtiment, le Lolo ignorant ce moyen de conserver les planches de sa cabane.

Toutefois, comme il n'existe point au monde de race ancienne ou contemporaine qui n'ait fait preuve de manifestation d'un véritable instinct artistique, il y a lieu de rechercher soigneusement toute trace d'un art primitif, qui n'a pu manquer de se développer à une certaine époque. S'il a été négligé depuis, rien d'étonnant à cela, car le Lolo n'a guère de loisirs, depuis l'invasion chinoise surtout, et ne peut guère se livrer aux distractions de la peinture ou de la sculpture. Presque toujours sur le sentier de la guerre, à l'affût du clan hostile ou dévalant ses pentes pour se jeter sur les vallées, razzier le Fils de Han, il n'a rien des facilités d'existence du préhistorique, chasseur de renne, dont les sculptures nous étonnent tant, rien des facilités d'existence des peuplades africaines ou polynésiennes actuelles aux besoins desquelles pourvoit la féconde nature tropicale. Toutefois, je suis convaincu qu'on pourra retrouver chez les Lolos indépendants des manifestations d'un art vraiment à eux, non emprunté aux Chinois, comme on le voit chez les « soumis ». Ce qui complique encore le problème, c'est que depuis des siècles, les ouvriers chinois de tous arts et métiers, enlevés par les tribus limitrophes du territoire de l'Empire, sont emmenés et vendus à l'intérieur, dans les massifs mêmes des Ta liang chan. Le genre, les méthodes de sculpture, de peinture issus d'intelligences si différenciées, n'ont pu se fondre, se sont combattus au contraire, et il n'apparaît que trop nettement aujourd'hui que des deux artistes, Lolo et Han jen (Chinois), ce dernier l'ait emporté définitivement.

(à suivre.)

NÉCROLOGIE



Michael Jan de GOEJE.

Le *T'oung Pao* a eu l'honneur de compter parmi ses collaborateurs cet illustre savant qui vient de s'éteindre (Mai) à Leyde, âgé de 72 ans. La langue arabe qui a été l'objet constant de ses études et de ses recherches l'a conduit parfois dans ses ouvrages jusque dans l'Extrême Orient.¹⁾ M. de GOEJE, né le 13 Avril 1836 à Dronrijp (Province de Frise), est mort à Leyde le 17 mai; nommé professeur de langues sémitiques à l'Université de Leyde, M. de G. a occupé cette chaire jusqu'à la fin de l'année 1906, époque à laquelle il prit sa retraite. Je renvoie le lecteur à la notice plus étendue et à la bibliographie que j'ai données dans le *Journal des Savants*. H. C.

Frederic Henry BALFOUR.

Mr. BALFOUR qui est mort le 22 mai à Florence à 63 ans, était un vieux résident de Chine; il débuta à Chang hai dans les affaires commerciales; il fut le directeur du journal hebdomadaire *The Celestial Empire* fondé par Pedro Loureiro, puis pendant fort peu de temps, il professa, si je ne me trompe, à Pe-king, au T'ong Wen Kouan; le 1er septembre 1881, il devint directeur du *North-China Herald*; il rentra peu d'années après en Europe. Balfour a donné des ouvrages et des traductions du chinois dont nous indiquons les principaux.²⁾

H. C.

1) Arabische Berichten over Japan. Amsterdam, Johannes Muller, 1880, in-8, pp. 23.

Tirage à part de *Verslag. en Mededeel. d. Kon. Ak. van Wetenschappen*, Afd. *Letterkunde*, 2^{de} Reeks, D. X.

2) *Waifs and Strays from the Far East*, being a series of disconnected Essays on Matters, relating to China. Shanghai, 1877, gr. in-8, pp. 234.

The Divine Classic of Nan-Hua; being the Works of Chuang Taze, taoist philosopher. With an Excursus, and copious annotations in English and Chinese. Shanghai and Hong-kong, 1881, in-8, pp. IX—XXXVIII—425.

Idiomatic Dialogues in the Peking Colloquial, for the use of Students. Shanghai, 1883, in-8, pp. VIII—251.

Taoist Texts, ethical, political and speculative London, Trübner, gr. in-8, pp. VI—118.

Leaves from my Scrap-book, 1887, in-8, pp. 215. (*Trübner's Oriental Series*)

C. G. LAVERRIÈRE.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Charles Gaston LAVERRIÈRE, élève-interprète, Chancelier intérimaire au Consulat de France à Han-k'ou, le 28 mai 1909. M. L. était il y a peu de mois encore élève à l'Ecole des Langues Orientales vivantes : c'est au cours d'une visite à bord d'un bâtiment de guerre français, que le malheureux jeune homme qui n'avait que 23 ans, est tombé accidentellement dans le fleuve où il s'est noyé.

H. C.

BULLETIN CRITIQUE.



- *L'Extrême Orient dans la Littérature et la Cartographie de l'Occident des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Étude sur l'histoire de la géographie* par Ivar HALLBERG. — Göteborg 1906 Wald. Zachrisson, in-8, pp. VIII—573. [*Göteborgs Kungl. Vetenskaps-och Vitterhets-Samhälles Handlingar* Fjärde Följden. VIII].

L'auteur commence son introduction par cette phrase: «Ma thèse a pour but d'exposer les connaissances que les Occidentaux possédaient, à la fin du moyen-âge, sur l'Extrême Orient». Il y avait plusieurs manières de traiter ce sujet important: l'auteur a choisi un système qui consiste à relever dans les auteurs du moyen-âge tous les noms géographiques qui s'y trouvent avec leurs variantes, à les classer par ordre alphabétique, et enfin à y ajouter, pas toujours, un court commentaire. Un travail pareil demande beaucoup de patience, de temps et d'attention, toutefois il ne peut rendre de services que s'il est complet et au courant de la science. Mais que dirai-je de plus comme critique, que l'auteur en est resté au *Marco Polo* de YULE de 1871, alors que deux autres éditions ont paru depuis, qu'il ignore les travaux de première importance de PALLADIUS et de BRETSCHNEIDER, etc. Je fais au courant de la plume quelques observations:

ALMALECH. — Cf. Bretschneider, *Med. Res.*, II, pp. 33—39. — ANIU. — J'ai écrit dans *Marco Polo*, II, p. 131: «Aniu is but a

transcription of *Nan-yué*, both *Nan-yué* and *Kiao-Chi* represent Northern Annam, *i. e.* the portion of Annam which we call Tung-king? — ARBOR SICCA. — Le Gén. Houtum-Schindler pense qu'il s'agit du Cyprés de Zoroastre. — Cf. *Journ. R. As. Soc.*, Jan. 1909, pp. 154—162. — BELOR. — Le *Tarikh-i-Rashidi* (Trad. Ney Elias et Ross, p. 385) dit: «Baluristán is bounded on the east by the provinces of Káshgar and Yárkand; on the north by Badakhshán; on the west by Kábul and Lumghán; and on the south by the dependencies of Káshmir.» — BALKASH. — «C'est avec ce lac qu'a été identifié Yssicol» écrit M. Hallberg; le Balkhach et l'Issik-koul sont deux lacs fort différents; nous lisons d'ailleurs plus loin: ISSIK-KUL. «Lac avec lequel on pourrait peut-être identifier Yssicol» et encore YSSICOL. «Il est probablement identique avec le lac Balkash.... ou peut-être peut-on l'identifier avec le lac Issuk-kul». — CAMADI. — «Presque impossible à identifier», dit M. H.; le Gén. Houtum-Schindler a montré dans le *Journ. Roy. As. Soc.*, Jan. 1898, p. 43, que Camadi est le faubourg Qumādin ou Qāmadin, de la ville de Jiruft. Cf. *Marco Polo*, Yule-Cordier, I, p. 113. — CARACORON. — M. H. écrit: «Aujourd'hui l'on croit bien que Karakorum était situé près du fleuve Orchon au N. des montagnes de Changai». Il ne paraît pas se douter des recherches et des voyages des dernières années et que le monastère Erdeni Tchao, occupe le site de Karakorum, près de la rive de l'Orkhon, entre cette rivière et la Koktchin (vieil) Orkhon. Il ne connaît pas l'*Atlas der Alterthümer der Mongolei*, 1892—6, publié par W. Radloff, etc. Cf. *Marco Polo*, I, pp. 227—231. — SYPANGU, n'est qu'une des nombreuses variantes de *Je-peun kouo*, le Japon. Pas un mot de la controverse Collingridge-Kramp-Oldham. — PEIN. — «Doit donc être situé dans la partie sud du bassin du Tarim, à l'E. de Khotan». J'ai identifié Pein avec Kiria; j'ai accepté la théorie de Stein d'Ouzoun-Tati. Cf. *Marco Polo*, II, p. 595. — TANDUC. — Il est probable qu'il

s'agit de *Tou Tch'eng* ou *Toto Ch'eng*, appelé *Togto* ou *Tokto* par les Mongols. Cf. *Marco Polo*, II, p. 286.

Je pourrais allonger cette liste indéfiniment; je le crois inutile. Il est bien regrettable qu'une grande bonne volonté n'ait pas été récompensée par un plus grand succès. H. C.

Essai de Dictionnaire Dioi₃ — Français Reproduisant la langue parlée par les tribus Thai de la haute Rivière de l'Ouest (西江) suivi d'un Vocabulaire Français—Dioi₃, par Jos. ESQUIROL et GUST. WILLIATTE de la Société des Missions-Etrangères. Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères, 1908, in-8, pp. LVI — 669.

Les Membres de la Société des Missions-Etrangères ont la louable habitude de rédiger des dictionnaires ou des vocabulaires de la langue des populations qu'ils sont chargés d'évangéliser. MM. ESQUIROL et WILLIATTE n'ont pas manqué de suivre l'exemple de leurs prédécesseurs. Ils nous rappellent dans leur Avant-Propos que «les indigènes qui peuplent les rives de la haute Rivière de l'Ouest (西江) et de ses affluents jusqu'au milieu de la province du Kouei-tcheou 貴州, appartiennent, sans doute possible, à la race Thai. Sous le nom générique de *Dioi*, *Diai* (les Chinois les appellent de divers noms: 仲家, 仲家, *Tchong kia*, 夷人 *Yi-jen*, etc.) ils se divisent en tribus que distinguent des caractères somatiques et linguistiques assez accusés. Ce sont les *pou Nong*, robustes et forts, au parler plus rude et guttural, qui occupent tout le coin nord-ouest de la province du Kouang-si 廣西, s'étendent au Kouei-tcheou sur plusieurs points, et qu'on retrouve au Yun-nan 雲南 et au Tong-king: les *pou Man*, qui habitent au Kouei-tcheou les districts de *Tse-Hen tcheou* 册亨州, de *Lo-fou* 羅斛, et

quelques vallées du *Seu-Tchen fou* 泗城府 au Kouang-si; les *pou Na* qui sur le haut plateau aéré et salubre, out dû subir la pénétration des Chinois; ceux-ci les ont refoulés peu à peu en les dépossédant, au lieu que dans les vallées chaudes et humides du bas pays, les *pou Man*, les *pou Nong* et autres tribus *Dioi* forment encore une masse homogène et compacte, grâce à la malaria et aux épidémies périodiques qui les défendent contre le Chinois envahisseur».

Les auteurs ajoutent: «Le présent «Essai» reproduit le langage que parlent les *pou Man* de l'arrondissement de *Ts'e-Hen tcheou* (Kouei-tcheou sud-ouest). Pour rester clair, il a dû se borner à une zone restreinte; car cette langue que ne vient fixer aucune écriture est sujette à varier d'un lieu à un autre.» L'ouvrage comprend. 1° Un Précis de grammaire (I. Prononciation; II. Parties du discours). — 2° Un double Appendice: le premier présente quelques listes de mots comme exercice de lecture et de mémoire; le second donne un court aperçu du *folklore* par une série de proverbes, et quelques chants où se peignent les mœurs. — 3° Le Dictionnaire *Dioi-français*. — 4° Le Vocabulaire Français-*Dioi*. — Il a aussi une table des degrés de parenté.

H. C.

F. W. K. MÜLLER; *Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei* (Sitzb. d. K. Preussischen Akademie der Wissenschaften; xxvii, p. 726—730; Sitzung der philosophisch-historischen Classe vom 27 Mai 1909).

Le texte chinois de l'inscription de Kara-Balgassoun est bien connu de tous les sinologues grâce aux travaux de Devéria, Wassilief et Schlegel. Mais les textes non-chinois qui sont gravés sur cette même stèle n'avaient pas donné jusqu'ici des résultats aussi positifs. De ces deux textes, l'un est en *köktur* et doit donc s'inter-

préter comme les autres monuments turcs de l'Orkhon; il est malheureusement si endommagé qu'on ne peut guère en tirer un sens suivi. Quant au second texte, on l'avait cru jusqu'ici rédigé en ture ouïgour; F. W. K. Müller est parvenu à établir d'une manière certaine qu'il est écrit en un idiome iranien, le Soghdien, langue des Manichéens de l'Asie Centrale. Cette brillante découverte oriente dans une direction nouvelle les recherches sur l'inscription de Kara-balgassoun en même temps qu'elle étend jusqu'au lac Baïkal à l'Est l'aire d'expansion de la langue Soghdienne.

Ed. C.

GISBERT COMBAZ: *Les palais impériaux de la Chine* (Tirage à part des *Annales de la société d'archéologie de Bruxelles*, tome XXI, 3^e et 4^e livraisons 1908; in-8^o de 163 p. avec 31 planches hors texte et 28 figures; Bruxelles, Vromant, 1909).

M. COMBAZ a donné une suite à son travail sur les sépultures impériales et ce sont maintenant les palais qu'il étudie. Quoiqu'il n'ait pas accès directement aux sources chinoises, et quoiqu'il n'ait pas visité en personne la Chine, il a réussi à grouper et à systématiser des renseignements dispersés ici et là de manière à en former un petit livre original et intéressant. Ses recherches au département des estampes de notre Bibliothèque nationale l'ont amené à faire quelques curieuses trouvailles: pour n'en donner qu'un exemple, Delatour, dans son *Essai sur l'architecture des Chinois*, décrit les constructions de style européen élevées par les missionnaires dans le *Yuan ming yuan*, et il se réfère à vingt planches gravées qui lui avaient été envoyées en 1786 par le P. Bourgeois; ces planches sont aujourd'hui perdues, mais M. Combaz a découvert au département des estampes, une suite de dix-neuf dessins qui furent

exécutés en 1794 par des artistes Chinois aux frais de Van Braam-Houckgeest et qui sont des copies des peintures originales faites par les missionnaires eux-mêmes; ces dessins s'accordent parfaitement avec les descriptions de Delatour et peuvent donc remplacer les planches égarées du P. Bourgeois.

En lisant le travail de M. Combaz qui ne néglige aucune source d'informations, on ne peut qu'être surpris de la pauvreté de nos renseignements sur l'architecture chinoise. Il serait grand temps que les Européens établis en Chine se décident à faire quelques monographies des monuments qu'ils voient quotidiennement avec indifférence sans se douter qu'ils pourraient rendre service à la science en les photographiant, en les mesurant et en les décrivant.

Ed. C.

MADROLLE: *Tonkin du Sud* (1 vol. de LXXXIV + 96 p. et de nombreuses cartes hors texte; Paris, 1907).

Après les tâtonnements inévitables du début, les guides Madrolle s'améliorent incessamment; le volume consacré au Tonkin du Sud, c'est-à-dire à Hanoï et aux régions de So'n-tai, So'n-nam et Thanh-hoa, est devenu tout à fait recommandable; je puis en parler en connaissance de cause puisque je m'en suis servi l'année dernière pour visiter Hanoï; mais mon séjour dans cette ville n'a pas été assez long pour que j'aie pu recueillir des observations propres à compléter ou à rectifier ce livre; je ne suis donc pas en mesure de faire le compte-rendu critique que M. Madrolle serait sans doute le premier à bien accueillir.

E. DENISON ROSS: *A polyglot list of Birds in Turki, Manchu and Chinese (Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, Vol. II, N° 9, p. 253 — 340; Calcutta, 1909).*

Les sinologues connaissent bien le dictionnaire polyglotte intitulé

四體合璧文鑑 *ssu t'i ho pi wen kien*; cet ouvrage, disposé sur le plan du grand «Miroir» bilingue mandchou-chinois, range les mots par catégories et donne pour chacun d'eux le terme mandchou, le terme mongol, le terme tibétain et le terme chinois qui est accompagné de sa transcription en mandchou. Le British Museum possède un manuscrit qui, à ces quatre langues, en ajoute une cinquième, le turki, à savoir l'idiome turc parlé dans le Turkestan oriental; pour chaque mot, on trouvera donc là le terme turki écrit en caractères persans et accompagné de sa transcription en mandchou. M. E. Denison Ross a étudié, dans ce dictionnaire, la section qui concerne les oiseaux; il nous donne pour chaque oiseau son nom turki en transcription et en écriture persane, puis l'identification et, si possible, le nom scientifique, puis le nom mandchou, enfin le terme chinois; il y ajoute quelques notes qui sont souvent fort intéressantes. Ce travail sera très utile et on ne peut que souhaiter de voir des hommes comme Denison Ross mettre à profit leurs connaissances philologiques étendues pour dépouiller méthodiquement les dictionnaires polyglottes de Chine qu'on s'est borné jusqu'ici à feuilleter. Nous ne saurions trop encourager l'auteur à persévérer dans cette voie.

Ed. C.

Th. HIORDTHAL: *Chinesische Alchimie (Separatabdruck aus Diergart, Beiträge aus der Geschichte der Chemie; p. 215—224).*

Dans ces quelques pages, M. Hiordthal rappelle les recherches que les Chinois ont faites, d'une part pour obtenir de l'or pur au moyen du cinabre, d'autre part pour fabriquer la drogue d'immortalité. Il montre que, sur ce second point, les alchimistes chinois sont plus près de notre moyen-âge que de l'alchimie grecque qui n'avait guère eu en vue que la transmutation des métaux. L'auteur se plaint avec raison que les nombreux ouvrages concernant les spéculations des

alchimistes chinois soient encore si incomplètement connus; peut-être cependant aurait-il pu trouver quelques renseignements dans *Les lapidaires chinois* publiés par M. de Mély en collaboration avec M. Courel; il ne paraît pas avoir connu cet ouvrage qui d'ailleurs, je me hâte de le dire, ne saurait rendre superflue une nouvelle étude des textes.

Ed. C.

La Magie dans l'Inde antique. Par Victor Henry. 2^e édition.
Paris, E. Nourry, 1909, in-12, XL — 286 p. (Bibliothèque
de critique religieuse).

Il est fort rare qu'un ouvrage d'indianisme connaisse les honneurs de la seconde édition. Si le livre de Victor Henry a obtenu ce beau succès de librairie — trop tard, hélas! pour que l'auteur ait pu s'en réjouir — il faut en chercher les causes dans l'intérêt du sujet et dans l'autorité qui s'attachait au nom du savant védisant.

Tout ce qu'il y avait à dire sur cet ouvrage a été dit lors de son apparition en 1904 et il n'y aurait aucun profit à en reprendre la critique dans le détail. Le corps même de l'ouvrage, la classification et la description des charmes et des rites qui constituaient la magie indienne aux temps védiques, a conservé toute sa valeur: cet exposé lumineux, substantiel, basé sur une documentation solide, agrémenté de nombreuses citations, et toujours facile à lire, restera comme un modèle de vulgarisation intelligente et un véritable tour de force, si l'on considère le nombre et la monotonie des textes souvent puérils et répugnants qu'il a fallu dépouiller.

Mais, à côté de ces chapitres purement descriptifs, le livre de Victor Henry nous donne sous forme de Préface (p. v—xxxı), d'Introduction (p. 1—15) et de Conclusion (p. 241—260) toute une théorie de la Magie qui appelle les plus grandes réserves.

Grammairien par vocation, philologue intransigeant, interprète sagace de la lettre des textes, V. Henry était resté complètement

fermé aux nouvelles méthodes d'exégèse, et c'est de propos délibéré qu'il repousse dans son ouvrage le secours de l'anthropologie et de l'ethnologie comparées: «On ne trouvera dans ce livre, disait-il dans sa préface (p. xxix), aucun aperçu de haut vol sur les magies sauvages: rien que des documents authentiquement hindous pour attester la magie hindoue, et des considérations de psychologie ou de logique élémentaire pour l'éclaircir». — Il va de soi qu'envisageant les choses de ce point de vue, il ne pouvait que se montrer hostile aux hypothèses nouvelles, au totémisme par exemple, «cet engouement de la dernière heure» (p. xxiv) pour lequel il n'a pas assez d'ironie; s'il l'ignore de parti pris, c'est qu'en effet «dans toute la magie hindoue il n'a pas trouvé trace de cette institution» (ibid.).

On voit tout de suite quel danger présente une méthode consistant à s'enfermer dans un certain sujet et à fermer la porte à toutes les explications suggérées par l'étude d'un sujet voisin, surtout quand il s'agit de la magie, qui, de l'aveu même de l'auteur, est de tous les temps et de tous les pays. Si cette ignorance des méthodes de l'école anthropologique est un parti pris, l'explication de toutes les croyances religieuses et des procédés magiques des Indiens par le «mythe solaire» et le «culte du feu» est une idée préconçue, qui vient justement de ce que l'auteur fait uniquement appel à des textes indiens d'où la «logique élémentaire» peut en effet déduire cette hypothèse. Aussi, toute cette partie théorique du volume de V. Henry paraît-elle aujourd'hui d'autant plus vieillie, que le regretté philologue n'est plus là pour la défendre de son éloquence vibrante.

G. CÉDÈS.

BIBLIOGRAPHIE.



LIVRES NOUVEAUX.

La première livraison datée année 1908 du *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indo-Chine* a paru à la librairie Ernest Leroux; outre les procès-verbaux des séances, il renferme: le Rapport de M. BONHOURE, gouverneur général par intérim, au Ministre des Colonies sur la conservation des monuments historiques de l'Indo-Chine; le Rapport sur les travaux à exécuter à Angkor, par M. H. PARMENTIER; le Rapport sur la méthode suivie dans les travaux de restauration du temple de Po-Nagar à Nhatrang, par le même; une lettre du Directeur de l'École française d'Extrême-Orient au Président de la Commission archéologique de l'Indo-Chine [M. PERROT]; enfin un Rapport sur la création d'un musée cham, par M. H. PARMENTIER.

Un nouveau volume du R. P. LÉON WIEGER, *Folklore chinois moderne* vient de paraître à l'Imprimerie de la Mission catholique de Ho kien fou 河間府; nous aurons l'occasion d'en reparler.

Nous avons reçu le *Report for the year 1908 and Budget for the year 1909* du *Shanghai Municipal Council* qui forme un vol. in-folio, avec des illustrations.

M. l'abbé Paul VIAL, par une lettre datée de Hong Kong, le 25 février 1909, annonce aux *Annales de la Société des Missions*

étrangères (N° 69, 1909, pp. 156—7) l'impression de son dictionnaire lolo à la maison de Nazareth, Hongkong: ce dictionnaire est tiré à un nombre restreint d'exemplaires, et il n'aura pas deux éditions; «si rien ne vient m'interrompre, écrit l'auteur, mon dictionnaire français-lolo sera terminé en juillet—août de cette année; il sera précédé d'une Grammaire détaillée de la langue lolo qui donnera, je l'espère, la clé de cet idiome inconnu. Ce Dictionnaire ne coûtera pas moins de 10 piastres. Le catéchisme (texte lolo) coûtera, francs 0,50, ou piastres 0,20». Les caractères mobiles ont été gravés et fondus à Nazareth.

Le premier volume du *Catalogue du Fonds tibétain de la Bibliothèque nationale* par le Dr. P. CORDIER, Médecin-major des troupes coloniales, imprimé sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à l'Imprimerie nationale, vient de paraître à la librairie Ernest Leroux. Le Dr. C. dit dans son Avertissement: «Le présent volume comprend l'inventaire sommaire des 72 premiers tomes du Bstan-hgyur (Bstod-tshogs, et Rgyud-hgrel, I—LXX), d'après l'exemplaire adressé en 1904 à la Bibliothèque nationale par l'École française d'Extrême-Orient (édition rouge). On remarquera qu'il débute par le n° 108 du fonds tibétain et porte le titre «Deuxième partie»; en raison de leur caractère inédit, il a paru préférable en effet de publier dès maintenant le répertoire des Commentaires avant celui des Textes, le Bkaḥ-hgyur devant faire l'objet de la première partie du catalogue, tandis que la troisième sera consacrée à la seconde portion du Bstan-hgyur, aux œuvres extra-canoniques et aux manuscrits détachés. Un index des noms propres, tant personnels que géographiques, complètera ce catalogue, que précède dans le présent volume un tableau général des sigles tibétains et sanskrits».

Nous avons reçu la *Grammaire de langue cantonnaise* par H. VARACHE, Lieutenant d'Infanterie coloniale (breveté de langue cantonnaise et de caractères chinois). Hanoi, F. H. Schneider, 1907, in-8, pp. iv—102; les caractères chinois sont ajoutés au texte.

MM. Georges SOULIÉ et TCHANG Yi-teh'ou ont réuni en une brochure la traduction qu'ils avaient donnée dans plusieurs articles du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* du chapitre du Tien hi 滇繫 sur les *Barbares soumis du Yunnan*. (Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1908).

Notre collaborateur, M. MADROLLE vient d'ajouter à ses *Guides* un volume sur le *Tonkin du Sud Hanoi* que l'on trouvera au Comité de l'Asie française, 21 rue Cassette; ce petit volume contient des planches et bon nombre de cartes.

M. le Commandant A. BONIFACY continue la série de ses intéressantes monographies des populations du Tong-king: *Étude sur les coutumes et la langue des Lolo et des Laqua du Haut Tonkin*, dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (Juillet—Déc. 1908); *Monographie des Pa-teng et des Na-c*, dans la *Revue Indo-Chinoise*, nov.—déc. 1908.

M. A. D. ROUDNEV vient de donner dans le T. XXXIV des *Zapiski* de la section ethnographique de la Société impériale russe de Géographie Мелодии монгольскихъ племенъ. Cet article comprend la Littérature. — I. Mélodie mongole. — II. Mélodie bouriate. — III. Mélodie kalmouke. — IV. Annexe. Le texte est suivi de 28 pages de transcription musicale.

Nous avons reçu de l'Institut oriental de Vladivostok les extraits suivants de son *Bulletin*: N. I. КОКАНОВСКИЙ. Землеустройство и земледѣліе въ Китаѣ. Т. XXIII, 2, 1909. — E. SPALVIN. 日本陸軍 Японская Армія. Ч. I. — Т. XXVIII, 1, 1909. — G. Ts. TSIBIKOV.

Отзывъ о Книгѣ: И. А. Подгорбунскій. Русско-монголо-бурятскій словарь. Т. XXIX, 1, 1909.

La Société des Etudes Indo-Chinoises a chargé M. COMAILLE, Conservateur des ruines d'Angkor, de faire un guide pratique franco-anglais des ruines; le volume d'un format de poche contiendra 50 à 60 illustrations et sera imprimé à Paris.

Sous le pseudonyme d'«AVESNES» et le titre de *En face du Soleil levant* un écrivain connu a réuni quatre études intéressantes sur *Les idées de J.-J. Rousseau en Chine*, *Le traditionalisme japonais*, *En Indo-Chine*, *Le conflit américain-japonais et l'opinion publique américaine*.

CHRONIQUE.

CHINE.

M. de MARGERIE, Ministre de France au Siam depuis le 16 juillet 1907, (Voir *T'oung pao*, 1907, pp. 424—425), est nommé à Pe-king, en remplacement de M. BAPST, appelé à d'autres fonctions au Ministère des Affaires étrangères.

L'Hon. William Woodville ROCKHILL, Ministre des États-Unis à Peking (Voir *T'oung pao*, 1905, p. 134), est nommé ambassadeur en Russie.

Le *Times Weekly Edition* du 9 Avril 1909 reçoit de son correspondant à Peking, la lettre suivante écrite par le compagnon de Mr. BROOKE massacré par les Lolos :

Ning-Yuen-Fu, Jan. 26, 1909.

Brooke left here on December 4, and went north a few miles and slept in a house. Next day he met one of the Lolo chiefs, who feasted him, and gave him an escort on to another chief, and he again to another chief, and so he went on slowly from chief to chief till December 24. On this day when on the road early in the morning he met a powerful chief called Ahheolabow. This chief demanded Brooke's rifle. Brooke said that he needed the rifle, and could neither give it to him nor sell it; the chief threatened that he would take it by force, and struck Brooke three times with his sword. Brooke did not resist, but just wiped the blood from his face, and retreated with the coolies. A brother of the chief tried to calm him and prevent him from killing the foreigner, but Ahheolabow boasted, "The Chinese have sent many soldiers against me who have always been defeated; I have just defeated their foreign-drilled soldiers, so now I will kill a foreigner and see what happens." He pursued Brooke and his coolies. One by one the coolies were overtaken and killed. Brooke fled for nearly ten miles with the Lolos in hot pursuit. He jumped a stream, and was met on the other side by some braves who had been collected by the war whoops. They signalled to him to give up his rifle and they would let him escape. He gave up his rifle, but Ahheolabow still followed, whereupon Brooke drew his revolver and shot him and his companion dead. He killed and wounded

some 15 of the Lolos before he was finally overcome and bound; another brother of Ahheolabow then came up and killed him.

I have been trying ever since to recover his body and diary, &c., but it is difficult work.

The Chinese are not directly responsible for Brooke's death, but they are responsible for the terrible state of lawlessness existing in this district. There is a large Chinese population who are constantly being raided by the hill tribes and captives carried off into slavery; yet nothing is done.

Last year a village near here was attacked and 300 prisoners captured; the rest were killed. The officials treated with the Lolos and arranged to ransom some of the older captives who were cheap, but the younger and more expensive victims were left to their fate. Friends of these latter complained and the scandal reached the ears of the authorities at Chengtu (the capital of the province). An expedition against the Lolos was ordered. Last October the local militia, consisting of farmers armed with old fuse guns and spears, were assembled here to the number of 3,000. Their first achievement was to take a Lolo hostage from the Yamên, lead him to the parade ground where all the troops were assembled, tie him down to a bench, and cut his throat. They caught his blood in a bucket, and dipped their flags in it; then having cooked and eaten his heart and liver to give them courage, they started for the front. Their headquarters were in a village 10 miles from here. They sent soldiers into the country, but they were thoroughly beaten by the hillmen. Just then the news of the Emperor's death arrived, and the expedition was abandoned.

The result is that the Lolos have become bolder than ever and are robbing and raiding close to the city. On January 22 they approached the neighbouring town of Lichow. Troops were sent out to meet them, but were attacked and badly defeated.

There is more incapacity, corruptness, and rottenness visible here than in any other district of any country I have ever seen.

Dans la séance du vendredi 7 mai, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le prix STANISLAS JULIEN à M. M. Aurel STEIN pour son ouvrage *Ancient Khotan*.

Le 14 juin, sous les auspices de la *Société Asiatique* et du *Comité de l'Asie française*, M. le Dr. A. von LE COQ, de Berlin, a fait dans l'Amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne, une conférence sur sa campagne de recherches archéologiques au Turkestan Chinois.

FAR WEST CHINOIS.

RACES ABORIGÈNES. — LES LOLOS. —

ETUDE ETHNOLOGIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE.

PAR LE

Dr. A. F. LEGENDRE,

Médecin-Major de 1^{ère} classe des troupes coloniales.

(Suivre.)



CHAPITRE V.

Religion. — Vie future.

Ayant décrit la vie végétative, la vie affective et les principaux traits de l'existence artistique, si réduite du Lolo, je passerai maintenant à des manifestations d'ordre plus élevé, à celles d'ordre intellectuel, qui résument, dans la réalité, toutes les « acquisitions » d'une race dans le domaine spéculatif.

Je parlerai tout d'abord de l'ensemble de croyances qui, développées, primitivement, chez l'homme des cavernes, le malheureux préhistorique tremblant devant des phénomènes cosmiques qu'il ne pouvait comprendre, ont ensuite abouti à ces systèmes si compliqués qui ont régi et régissent encore tant de races et de peuples.

Chez le Lolo, la religion est basée sur la croyance aux esprits, êtres immatériels bons et mauvais. Des esprits bons, on ne s'en inquiète guère; on les ignore même généralement. Les esprits mauvais, au contraire, auxquels malheurs et maladies sous toutes les formes sont attribués, sont l'objet de sollicitations, de supplications formulées par le prêtre, jamais par l'intéressé. Et, pour arriver à les apaiser, des sacrifices sont assez fréquemment offerts. Mais il n'existe pas de véritable culte, de vrai rituel: la prière, sous la forme

où nous la connaissons, *n'existe pas* davantage. Dans certaines tribus, cependant, il y aurait oraison collective «une fois» par an.

Temples et
idoles.

Bien qu'il ait surtout à compter avec les esprits mauvais, le Lolo ne les place pas au premier rang dans sa hiérarchie des dieux: c'est un esprit bon qui gouverne le monde et sa puissance est souveraine, incontestée. Son nom diffère suivant les tribus. C'est lui qui a créé le ciel, la terre et l'homme. Mais on a jugé inutile de le représenter sous une forme concrète et de lui assigner, ici-bas, un lieu de séjour spécial, où des adorateurs viendraient lui rendre hommage, briguer ses faveurs. Il n'a donc *ni statues, ni temples*, même point une *grotte naturelle* sacrée sainte par un officiant du culte. Les esprits mauvais ne sont pas mieux partagés: nulle part ils n'ont leur effigie. Et leur seul sanctuaire est la forêt, source ou caverne, où l'imagination populaire les fait résider.

Cette mentalité du Lolo présente deux caractéristiques en étrange opposition: d'un côté, c'est la croyance primitive à l'intervention directe des esprits, comme agents de tous les malheurs qui le frappent, même de la «maladie»: d'un autre côté, c'est un véritable scepticisme de vieux civilisé, qui dédaigne de faire à ses dieux l'aumône d'une prière, n'érige pour eux ni temple, ni autel, jamais ne se prosterne ni ne s'humilie, méprise fétiches et gris-gris.

Prêtre. —
Sorcier.

D'un corps sacerdotal, il n'a cure: dans sa tribu, il compte un sorcier, quelquefois deux, l'un lettré, l'autre ignorant comme lui. Ce sont là ses seuls prêtres. Et encore leur rôle se réduit-il à des pratiques d'exorcisme ou à l'émission d'oracles. Lorsque le malheur s'est abattu sur une maison, c'est qu'un esprit méchant s'y est introduit et se maintient caché dans un ustensile, une partie constituante de la case, planche ou solive, c'est-à-dire dans un objet «inanimé», jamais dans le corps d'une bête sauvage ou domestique. Le rôle du sorcier est de dépister sa retraite et de l'expulser par certaines formules rituelles. S'il n'y a pas de résultat immédiat, on

se débarrasse de l'objet maléfique et la conséquence fatalement heureuse qui en dérivera est patiemment attendue. Si l'esprit n'a pas daigné pénétrer un vague objet, comme ci-dessus mentionné, mais, ombre insaisissable et malfaisante, se complait à errer nuit et jour dans la maison, le sorcier s'arme alors de nouvelles formules pour le chasser, formules plus énergiques de supplications, d'imprécations et de menaces à la fois.

S'il s'agit de maladie, c'est toujours le sorcier-prêtre qui intervient, puisque la souffrance physique est due, comme je l'ai dit, à la méchanceté des esprits. Si l'auteur du mal se montre récalcitrant, l'exorciste ne s'en tient plus à ses seules adjurations: il conseille un sacrifice. Je n'ai pu malheureusement me procurer de livre de sorcier contenant les formules d'exorcisme. D'après le Père Martin, elles sont en phrases rythmées, concises, groupées par antithèse quelquefois, se répétant le plus souvent pour accentuer l'idée émise ou pour la lier avec la suivante.

Le sacrifice d'une bête domestique constitue le vrai rite religieux Sacrifice rituel. des Lolos. Et ce n'est jamais une offrande faite au dieu bon et puissant, mais bien une immolation propitiatoire tendant à apaiser la colère de l'esprit malin. Elle se pratique surtout pour conjurer un irréparable malheur, lorsqu'il y a menace de mort par maladie grave. Le but cherché est la substitution de la vie de la victime à celle de l'être en danger. Le sorcier, aux battements d'un tambour, au tintement d'une clochette, ou encore au son rauque d'une corne de bœuf, récite les formules, procède aux incantations. La victime tuée (bœuf, chèvre, porc ou poule), le cœur est offert au malade; il doit être dévoré par lui. Le reste de l'animal est dépecé et partagé: ce n'est donc point un holocauste à la façon d'Israël. Le Lolo qui sacrifie à l'esprit trouve l'immolation en elle-même suffisante et, à part le cœur, s'adjuge la victime tout entière. Il ne lui est jamais venu à l'idée de la consumer sur un brasier et de faire monter

vers le ciel, comme une offrande, l'arôme des chairs palpitantes et grésillantes. Il n'a, de même, jamais songé à abandonner à l'officiant la victime dont l'immolation doit lui conserver le plus précieux de tous les biens. Je le répète donc: le Lolo, ce primitif, n'est au fond qu'un vieux sceptique. Il est même si peu respectueux envers ses dieux, envers les bons surtout, dont il n'a rien à craindre, qu'il en fait de simples gardes du corps, des protecteurs ou des aides de bas étage. Ne dit-il pas dans les chants rituels conservés par le prêtre-sorcier: «Que les bons esprits se heurtent devant vous, plutôt que ce soit l'ongle de votre pied qui se meurtrisse! Que les bons esprits vous précèdent, écartent les obstacles, de crainte que l'ongle de votre main ne s'écorche!» Ceci se chante lors de la célébration d'une hyménée. On ajoute même: «Protection diurne, surveillance nocturne! Que les bons esprits vous servent d'*oreiller* et que pas un de vos cheveux ne tombe!» Le Lolo n'a donc point fait de ses dieux des dominateurs, mais bien d'humbles servants.

Si un premier sacrifice n'amène pas de résultat appréciable, le sorcier-prêtre désigne une victime d'espèce différente et le rituel déjà décrit recommence. La cérémonie propitiatoire implique aussi l'idée de purification, comme chez les Hébreux: aussi les profanes qui n'ont pas assisté au sacrifice se voient-ils interdire l'entrée de la maison où il a été perpétré. Le rituel comprend encore la fabrication, par le sorcier, d'un mannequin en paille et boue, imitant une forme humaine ou animale, qu'on emporte et abandonne à une centaine de pas de la case: le mauvais génie sera ainsi leurré, lâchera la proie pour l'ombre.

Divination par
le scapulum
de chèvre ou
de mouton.

J'ai énuméré, tout à l'heure, les espèces d'animaux offertes en holocauste. Le choix entre elles est généralement déterminé par l'examen des craquelures produites par le feu sur un os de chèvre ou de mouton: le scapulum. On a prétendu que c'était la clavicule

qui était employée à cette fin, mais sa forme même est prohibitive d'un pareil usage.

L'os à surface large et mince, que décrit le Père Martin, se prête au contraire admirablement au but cherché et ne peut être que l'omoplate ¹⁾. L'opération consiste à fixer un petit cône d'amadou sur une des surfaces du scapulum et à l'enflammer avec une bûche ou un morceau d'écorce de pin. Pendant que brûle l'amadou, le sorcier procède à l'invocation des esprits: «Venez, venez tous, esprits des monts, esprits des forêts, esprits des torrents!» Souvent le sorcier désigne l'esprit par le nom de son habitat, il dit: «Esprit de telle montagne, de telle forêt, de telle source, venez, venez! Il faut que vous nous fassiez savoir pourquoi le chef X., ou l'Os noir, Matou, est atteint d'une maladie qui menace ses jours. Toi, chèvre, qui a l'œil perçant, tu dois le connaître ce secret, dis le nous! Le chef vivra-t-il? Mourra-t-il?» L'amadou consumé, le sorcier examine avec grand soin les fissures, craquelures du scapulum. Si deux fissures se coupent en croix, c'est d'un heureux augure: le consultant sera exaucé; en l'espèce, le chef vivra. Si de fines craquelures segmentent les bras de la croix, le présage devient alors douteux: l'esprit fait des restrictions, formule des exigences, réclame, par exemple, plusieurs sacrifices. Le Père Martin apprécie d'un mot populaire, expressif, cette petite comédie de divination: «Toutes ces opérations, dit-il, sont de la frime, puisqu'elles sont recommencées jusqu'à ce que le hasard fasse que le désir du consultant soit exaucé par une croix plus ou moins bien formée». Evidemment, c'est bien la morale à tirer de cette pratique, mais pour celle-ci, comme pour tant d'autres, chez toutes les races, chez tous les peuples, ce sera quand même l'éternel recommencement.

Le même os peut servir plusieurs fois, tant qu'il y a une surface intacte suffisante pour y fixer le petit cône d'amadou.

1) Dans le dernier voyage que je viens d'accomplir, j'ai eu entre les mains, un *scapulum* qui venait de servir à une incantation. Je le repète: la clavicule ne saurait être utilisée.

Le sorcier-prêtre est encore appelé à exercer son art divinatoire dans les circonstances solennelles; par exemple, au premier jour de la nouvelle année, pour en prédire le cours heureux ou néfaste; lors d'un mariage, de la construction d'une maison; aussi lorsque le clan ou la tribu songe à se lancer dans une entreprise, une razzia importante, une guerre. Le scapulum de chèvre est de nouveau mis à contribution et les formules sacramentelles lues par le sorcier. Elles se résument en simples souhaits, en espoirs nettement affirmés, en avertissements vertement jetés à la face des esprits mauvais, pour le cas où il leur prendrait fantaisie de venir en travers des projets concus, avertissements allant jusqu'à la menace, ainsi qu'il y est fait allusion plus haut.

Le sorcier-prêtre a encore pour rôle d'éloigner des villages les âmes des morts qui rôdent autour de leur ancienne demeure. Il les conjure de s'écarter de la «voie blanche» qui est celle des vivants, et de rester dans la «voie noire» qui est la leur désormais.

C'est là tout le cérémonial sacré des Lolos: comme on le voit, il n'y a point de culte, de religion au vrai sens du mot. Le tout se réduit à quelques pratiques superstitieuses d'intérêt «matériel immédiat», tendant à neutraliser l'influence d'esprits malfaisants. Aussi, le grand ordonnateur de ce rituel ne s'est-il jamais élevé au-dessus du rang de sorcier, n'a-t-il jamais ennobli sa fonction. S'il sort de la tribu indépendante des Ma, laquelle possède une sorte de culte des ancêtres qui n'a pu se propager ailleurs, il est lettré, c'est-à-dire capable de lire et d'interpréter les formules d'exorcisme et de divination, mais son prestige, comme son autorité, sont fort restreints. Sa seule influence vient de ce qu'on redoute, à un certain degré, son action occulte, le mystère de ses ténébreuses communications avec les esprits méchants. On craint aussi sa vengeance par l'intermédiaire de ces mêmes esprits: il est donc respecté de ce chef, mais sa puissance de prêtre s'arrête là.

Le sorcier lettré est assez rare: le plus ordinairement, c'est un paysan, un guerrier quelconque, rusé, sinon intelligent, observateur à un certain degré, doué d'un grand aplomb et menteur habile. Il a prédit un jour l'avenir, ou plutôt, en étudiant les causes, a su dégager les effets, expliquer aux gens de son clan les raisons de la faillite de telle entreprise d'apparence habilement combinée. Les esprits sont aussi entrés en conversation avec lui, peu à peu lui ont livré le secret des choses: il se déclare donc leur intermédiaire, désormais, près des humains. Il se sacre prêtre et tout le clan l'accepte comme tel. Armé d'un tambour de basque, il s'en va près du grabat des blessés ou des malades, ou bien, à l'appel d'une famille, vient écarter quelque malheur redouté qu'un songe a révélé prochain. Lors d'un mariage, par ses incantations, il réduit à l'impuissance les esprits malins, assure aux nouveaux époux joie, longévité et prospérité.

Il faut croire que le bon sorcier est souvent pris en flagrant délit de mensonge ou d'erreur, car son influence, son autorité, eu dehors de son rôle très spécial, est rarement impérative, et d'autant moins, qu'il est incapable de déchiffrer les vieilles formules, d'employer celles vraiment rituelles. Combattu et méprisé par le sorcier-lettré, sa condition ne dépasse guère celle que le hasard de la naissance lui a conféré. La fameux acte de divination par le scapulum de chèvre ne constitue même pas pour lui un privilège, n'apparaît point comme un art à lui seul accessible. Ce genre de consultation peut se faire sans lui, par une vieille femme ou personne quelconque, et ces oracles de profanes ont la valeur de ceux émis par le professionnel.

L'âme. — Son destin.

Pour le Lolo, il existe une âme résidant dans le corps, sans localisation spéciale, mais se distinguant de celui-ci et persistant

Croyance à l'existence d'une âme.

après sa disparition. C'est une substance «vivante» et «agissante», ayant un certain caractère d'immatérialité, puisqu'il la déclare impalpable et invisible. Il ne lui refuse pas, cependant, la faculté de prendre quelque forme humaine ou diabolique, surtout les jours qui suivent la mort. Elle se montre alors méchante, bruyante, dès qu'arrivent les ténèbres de la nuit, cherche à troubler le repos moral des vivants, comme leur repos physique. Elle est même capable d'exercer certains sévices, de vraies vengeances sur la famille de celui dont elle anima la dépouille périssable. Puis, tout cesse un beau jour: elle abandonne les lieux habités, chassée par le sorcier-prêtre ou résignée à son nouveau destin d'ombre errante; elle s'engage définitivement dans la «voie noire» qui la conduit au séjour des âmes des morts. L'habitat sur la terre, la «voie blanche», lui est maintenant interdite pour toujours, parce que réservée aux seuls vivants.

Si l'âme n'a point péché durant son passage sur la «voie blanche», elle reste à l'état d'ombre fugitive, point malheureuse dans le vrai sens du mot, mais sans jouissance toutefois, sans bonheur défini. Elle souffrira beaucoup au contraire si, lors de son existence terrestre, elle a commis le mal, a violé les préceptes de la morale traditionnelle de sa race.

De cet exposé, il faut conclure à la croyance à la pérennité d'une vie future, à la croyance à l'éternité de l'être par son âme immatérielle. Le Lolo est très sobre de détails sur le destin de cette âme: s'il lui refuse les joies paradisiaques d'autres religions quand son existence a été pure, il n'hésite pas, d'un autre côté, à la condamner sans rémission quand elle a péché, ne lui laissant aucun espoir de pardon pour ses fautes, même vénielles. En un mot, le purgatoire n'existe pas dans sa théologie.

Métempsy-
cose.

Le Lolo ignore la métempsy-cose, comme l'anéantissement de l'être dans le Grand Tout, doctrines qui auraient pu venir de l'Inde

jusqu'à lui. Aucune trace de croyance panthéiste ne se décèle ni dans ses traditions, ni dans ses pratiques religieuses.

Mais il a foi dans une «rédemption», qu'il attend toujours. Il l'indique par une phrase-proverbe en style ancien, à syllabes de nombre impair. La voici, d'après le Père Martin:

«Mou Ké se a ni gnia ba.

«Mo ho se a ni guia tso.»

Littéralement:

«Des terres, un homme et une femme ont ruiné la nature.

«Des cieux, un homme et une femme répareront la nature.»

Aussi, lorsque nos missionnaires racontent la chute des premiers parents et la venue du Rédempteur Jésus, leurs néophytes n'en manifestent aucun étonnement. Le Père Martin a pu même entendre fréquemment les Lolos s'écrier lors d'une catastrophe ou d'un bouleversement cosmique: «On dirait que le Fils de l'Homme est descendu.» Par quelle filiation, par quel caprice des migrations, du va et vient de vagues humaines à travers le continent asiatique, pareille tradition a-t-elle pu atteindre ces primitifs? Par quelle voie détournée a-t-elle pénétré jusqu'aux Ta Liang Chan? Je l'ignore, mais ne serait-ce point là, tout simplement, une conception ayant éclos, chez toutes les races, comme développement d'aspirations trop naturelles vers plus de joies et moins de souffrances, dans un monde mieux fait?

Il existe, suivant les tribus, des versions assez différentes sur l'origine de l'homme. Toutes, cependant, le font descendre du ciel, à son apparition première. D'après certaines traditions, il tomba de l'Empyrée, non un seul homme, mais bien plusieurs, de races dissimilaires, et successivement; ce fut, toutefois, le représentant de la race blanche qui s'abîma, le premier, sur notre misérable planète. Ces notions apparaissent très vagues, très confuses, sans aucune indication d'âges ou d'époques, et si la préhistoire doit s'éclairer un

Idee de rédemption.

Origine de l'homme.

jour, ce ne sera, certes, point par l'étude du fouillis de légendes lolos, dont le moindre défaut est la contradiction entre elles.

Voici, d'après le Père Martin, quelques versions sur l'origine du premier Lolo:

«1. — Très anciennement, un homme tomba du ciel en terre; il n'avait pas d'habit. Ensuite, tomba un autre homme et une femme, qui formèrent à eux deux un couple marital. La légende reste muette sur le sort du premier. «Alors, poussa l'herbe jégu? puis la fougère, ensuite naquit un ours, puis un singe; c'est ainsi que se constitua le genre humain, car ours, homme et singe sont de «même» nature.»

«2. — Sur terre apparut l'homme et de lui naquirent l'ours et le singe». Ce darwinisme à rebours n'est point expliqué par la légende.

«3. — D'abord, tomba un homme blanc, ensuite un homme noir, puis un homme rouge: ils n'avaient pas d'habit, mais se vêtaient de feuillage. Ces hommes vécurent un certain temps, puis disparurent. Le ciel alors envoya un couple qui mit au monde deux fils, lesquels, privés d'épouses, n'eurent naturellement pas de postérité. De nouveau, la terre se trouva sans un seul représentant humain. Puis vint un nouvel homme qui mourut encore sans postérité. Apparut alors une femme, une sorte de Harpie qui resta inféconde. Enfin tomba du ciel Omou qui laissa dix fils et filles... et c'est ainsi que se peupla toute la terre».

Déluge.

«Sitôt que les hommes croissant et se multipliant eurent envahi l'univers dans son entier, alors éclata le déluge. De tous côtés, l'eau jaillit: des montagnes, des rivières, des nues, de la terre. Les hommes moururent tous, excepté un frère et une sœur, de la branche aînée d'Omou. Ils coupèrent un arbre à vernis (élœcococca vernicifera, essence très commune en Chine rappelant un peu comme tronc et ramure notre figuier), en firent un coffre où ils

«se réfugièrent. Alors le coffre flotta sur l'eau par toute la terre. «Les eaux ayant enfin baissé, le coffre put s'échouer sur la montagne Olou. Le frère et la sœur, ayant ainsi échappé au cataclysme destructeur de tous les humains, s'unirent et procréèrent de nombreux enfants. Des deux aînés, les premier fut du type Sifan (race aborigène du Far West, très voisine du Thibétain), le deuxième du type Lolo et le cadet du type Chinois. Craignant un nouveau déluge, ils entreprirent d'édifier une très haute maison. «A Pou Ouosa (Dieu) chercha à les en dissuader, mais ils ne l'écoutèrent point, ne se rendirent même pas à ses menaces. Mais voilà que le frère qui travaillait en haut disait: «Apporte une poutre», et celui qui se trouvait en bas montait une pierre. Ne se comprenant plus, ils se dispersèrent. Le Sifan émigra vers le nord, le Lolo à l'orient et le Chinois au sud. Le Lolo arriva d'abord au pays Agave Tou (près de Jen Yuen Hien, sous-préfecture du Kien tch'ang). Plus tard, les familles se séparèrent: l'une s'en alla au pays de Gaaoua (Ava, Birmanie), un autre, vers Odje eultou, non loin encore de Jen Yuen Hien, une troisième gagna les Ta Liang Chan, la vallée de Se Gia (Ta T'ou Ho)».

Les Gié Lé, tribu qu'évangélise le Père Martin, est issue de la tribu qui peupla cette vallée.

Il y a une autre version du déluge:

«Deux frères piochaient la terre. Le dieu Apou Ouosa leur dit: «Ne piochez pas». Comme ils piochèrent encore, Apou Ouosa leur répéta: «Ne piochez plus, la fin du monde va arriver.» «L'un crut en Dieu; l'autre point. A celui qui croyait, Apou Ouosa dit: «Faites un coffre, vous et votre sœur, et, quand les eaux viendront, vous flotterez dessus.» Il dit à l'autre: «Faites un coffre de fer.» Arriva le déluge: le frère et la sœur qui s'étaient réfugiés dans le coffre de fer furent noyés; le coffre de bois flotta et furent sauvés ceux qui avaient cru en la parole de Dieu.

«Les eaux ayant baissé, le frère et la sœur sortirent de leur coffre. «Le dieu Apou Ouosa leur dit alors: «Il n'y a plus d'homme sur «la terre, mariez-vous donc.» Ils hésitaient, mais de si miraculeuses «choses s'accomplirent, à ce moment, devant leurs yeux éblouis, «qu'ils se résignèrent, comprenant que c'était la volonté d'Apou «Ouosa. D'eux naquit un premier être qui avait les pieds plats: «c'était l'ours; puis un deuxième qui n'avait point l'apparence d'un «véritable homme: c'était le singe. Enfin, au monde vint un «troisième qui ressemblait à un homme, et c'en était un vraiment. «D'où conclut la tradition: «Ours, singe et homme, tous de même «nature».

Que conclure de cette parenté si étrange entre des êtres si dissemblables? Passe encore le singe, l'anthropoïde, mais l'ours? Je hasarderai toutefois un hypothèse: la paléontologie nous fait savoir que l'*ursus spelæus* disputait à l'ancêtre de la préhistoire la caverne qui lui servait d'habitat. Cette bête énorme, dont la taille était, comme on le sait, double de celle de l'ours actuel, devait être, en raison de ses habitudes mêmes, l'ennemi le plus dangereux du Troglodyte, si mal armé à cette époque, n'ayant pas encore inventé la hache du néolithique. Rien d'étonnant donc que le souvenir du formidable animal ne reste associé dans les légendes à celui des manifestations de la rude vie des premiers hommes.

Je parlais aussi tout à l'heure de darwinisme à rebours... le grand biologiste anglais a sans doute toujours ignoré qu'il a eu dans le Lolo un précurseur.

Création du
monde.

Ceci est la traduction authentique d'une croyance très ancienne, formulée en phrases rythmées, vieux style, expliquant la création du monde.

«Apou Ouosa (le dieu suprême, bon et miséricordieux) créa «l'univers; le ciel fut constellé d'étoiles et la terre plantée de

«végétaux. Il y eut d'abord des hommes blancs qui disparurent; puis, des hommes noirs qui disparurent aussi; enfin, des hommes rouges qui se perpétuèrent. L'homme rouge eut trois fils: l'aîné, Sifan; le second, Lolo; le cadet Chinois. Le second passa d'abord le fleuve Geho, puis le fleuve Kio Ni, enfin le fleuve Eul Mou (haut Yang-tse). Passèrent avec lui trois mille mammifères, trois mille ours, pas un seul singe, trois cents oiseaux, trois cents arbrisseaux, trois cents plantes herbacées. Certaines espèces ne passèrent point, parce que impures».

Et c'est tout: la tradition s'arrête là, malheureusement.

Le Lolo croit fermement que le monde actuel aura une fin: il y aura «bouleversement du ciel et de la terre», dit-il, mais sans expliquer comment et à quelle fin. Peut-être n'est-ce qu'une tradition venue de l'extérieur sous la forme de simple affirmation? Vivement pressé de donner une opinion sur l'origine du déluge et sur la cause d'un bouleversement du monde actuel, notre Lolo met en avant la malice des hommes. Inutile d'ajouter que notre primitif n'a aucune idée abstraite sur l'éternité du temps ou de l'infini de l'espace: il croit simplement que l'espace est sans limites.

Idées sur la fin du monde, sur le temps, l'espace.

Rites funéraires.

Ce genre de cérémonial, se rattachant chez tous les peuples aux rites religieux, je le décrirai ici comme complément de l'étude précédente.

A peine le Lolo, homme ou femme, a-t-il rendu le dernier soupir, qu'il est enveloppé dans une toile bleue en guise de linceul et emporté par deux hommes, au moyen d'une grosse perche, au lieu de sépulture, c'est-à-dire dans une forêt-cimetière, la forêt mortuaire, ainsi qu'on l'appelle. Située à quelques centaines de mètres du village, elle n'a aucun aspect particulier. Elle est composée des mêmes arbres que les forêts voisines; aucune essence

particulière n'ayant été destinée à couvrir de l'ombre de sa ramure les cendres des morts. C'est un lieu «tabou», où personne ne s'aviserait d'aller couper du bois, par exemple, pour les usages domestiques. Le bois qu'on y coupe ne doit servir qu'à l'incinération des cadavres. Indépendamment du respect naturel ou superstitieux qu'il a pour ses morts, le Lolo a intérêt encore à conserver les arbres de la forêt mortuaire, car ses descendants pourraient un jour, au lieu de repos des ancêtres, manquer de la bûche nécessaire pour consumer leurs chairs. Ce serait le rite funéraire transgressé dans sa fin même.

La forêt sitôt atteinte, le cadavre est placé sur un bûcher préparé à l'avance. Durant le temps d'incinération, des chants sont entonnés d'une voix lente et grave. Ils disent les regrets des vivants, leur douleur de perdre un être aimé, un soutien de la famille ou du clan, un guerrier sans peur, gloire de la tribu, etc. Ils disent surtout les regrets qu'on prête au mort de quitter la vie et ses joies, joies de la famille, joies de la chasse à l'homme, de la chasse à la bête sauvage dans le sous-bois de grâciles bambous, que protègent les cèdres majestueux, les grands chênes à la feuille hérissée d'aiguillons.

Cette cérémonie funèbre n'a pour témoins que des hommes : les femmes en sont toujours exclues. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas bon que la procréatrice assiste à l'anéantissement de l'être humain, même privé de vie. Parmi les hommes qui accompagnent le corps à la forêt mortuaire, certains ont un rôle à remplir : l'un porte une poule qui prendra place près du cadavre sur le bûcher ; un autre porte le carquois et les flèches ; un troisième porte la torche destinée à allumer le bûcher ; un quatrième jette au vent, le long du sentier, du riz ou du maïs cuit, ceci pour détourner l'attention des esprits méchants, satisfaire leur gourmandise et les éloigner de ces lieux.

Le prêtre-sorcier ne préside point à ces funérailles et il n'est fait aucun sacrifice rituel.

L'incinération achevée, les cendres du mort sont recouvertes, à l'endroit même où s'est élevé le bûcher, recouvertes de quelques mauvaises planches ou de branches coupées dans un buisson épineux: et tout est fini.

Quand il s'agit d'un enfant en bas âge, on l'enterre dans quelque caverne: il n'est pas incinéré.

Les morts par suicide, par pendaison, ne sont point brûlés à l'emplacement du cimetière commun, mais dans un endroit écarté, réservé pour eux seuls. Leurs cendres ne sont pas dispersées, mais restent au lieu d'incinération, protégées contre le vent ou les animaux par des branchages ou des planches, ainsi qu'il en est pour les cendres des morts ordinaires.

Contrairement à ce qui se passe chez le Fils de Han et chez beaucoup d'autres peuples, le cérémonial ne se complète point par un repas funéraire: les Lolos se contentent de convier parents et amis à de copieuses libations de «chao tsieou». Cette coutume n'existe heureusement que parmi les tribus soumises, limitrophes des groupements chinois. Les Indépendants des Ta Liang Chan n'ont point cette laide habitude: ils restent dignes de leurs ancêtres des premiers âges.

Quelques Lolos, par esprit d'ostentation imitatrice, s'offrent le luxe, paraît-il, d'un cercueil chinois et d'un tumulus blanchi à la chaux, mais cette dérogation à la coutume très spéciale de l'incinération reste une exception. J'ai employé l'expression «s'offrent le luxe d'un cercueil» à dessein et pour mieux faire ressortir le contraste existant entre le Lolo et le Fils de Han, dont tout l'orgueil, toutes les aspirations se portent, bien avant sa mort probable, vers les quatre planches massives du bois le plus précieux destinées à recevoir sa vénérée dépouille. Ce cercueil est en effet la coûteuse

dépense pour laquelle on n'hésite jamais, pour laquelle on hypothéquerait rizières et maisons; c'est l'article somptuaire, obligatoire et sacré. C'est une châsse, un précieux reliquaire, où se placent, en grande cérémonie, les dépouilles ultimes d'un dieu: car tout Chinois est dieu. La vertu cardinale de cette race est, comme on le sait, la piété filiale; aussi ses actes d'humilité et d'adoration, ses prières et offrandes ne vont point à un être immatériel, tout-puissant, comme dans la plupart des religions, mais à un être fini, limité dans le temps et l'espace, dont le seul droit à l'apothéose réside dans le fait d'avoir été un procréateur.

Comme on vient de le voir par la description des rites funéraires, le Lolo reste bien loin des manifestations bruyantes autant que pompeuses du cérémonial chinois: d'un côté, tout est simplicité, sincérité; de l'autre, rien n'est que «façade» et vanité. Avant de transférer le mort au lieu de sépulture, c'est un débordement de pratiques où le profane le dispute au sacré, où le comédien grimace, gesticule sur un tréteau, pendant que le bonze officie sous la grande chasuble jaune. Ce sont des pleurs, des lamentations tarifées, avec intermèdes folâtres, où, parmi d'autres instruments de musique, une petite flûte lance des modulations égrillardes. Mais surtout il y a ce qui fait l'attraction vraie de cette cérémonie, qualifiée de funèbre, durant, quelquefois, des mois, avec des interruptions régulières mais jamais longues, il y a surtout, dis-je, les bombances sans fin, où parents, amis, voisins et pleureurs s'étudient par l'abondance des mets et des libations de «ta ku» ¹⁾ à exalter leurs sentiments de piété et d'amour envers celui qui repose là, à côté d'eux, dans sa belle châsse reluisante de «t'si» ²⁾. Ce sont là les cérémonies premières du fameux culte des ancêtres, plus développé encore que chez les Grecs et Romains, et constituant la vraie religion du Fils

1) Eau-de-vie de 1^{re} qualité.

2) Vernis-laque.

de Han, beaucoup plus que le Bouddhisme, le Taoïsme ou autres croyances.

J'ai dit qu'à l'exception de la tribu des Na, aucun clan ne pratiquait ce culte au Se teh'ouan. Il n'en est pas de même au Yun nau, écrit le Père Vial. Chez les Lolos, le chef de la famille est vénéré deux générations durant. Mais au lieu de la tablette traditionnelle chinoise placée sur l'autel ancestral, c'est une orchidée, nommé «keleu», qui, découpée en une grossière effigie humaine, sert d'habitat à l'âme-dieu. Elle ne se place pas non plus sur un autel, mais entre le toit de chaume et le mur. Le culte rendu diffère, aussi, profondément de celui pratiqué en Chine par le Fils de Han: le Lolo vénère sa mère autant que son père, et même son acte d'adoration va plutôt à sa mère.

L'orchidée-icône est à forme segmentaire, que limitent des nœuds: pour le père, on coupe une longueur de sept nœuds et pour la mère, une longueur de neuf nœuds. La mère est, aussi, pleurée plus longtemps. ¹⁾

Chez les Lolos du Se teh'ouan, du moins, il n'est porté, en signe de deuil, aucun vêtement se différenciant du costume habituel par la forme ou la couleur. Cependant, le noir est symbole de mort, de deuil, de malheur, tandis que le blanc et le rouge caractérisent la vie, la joie, le bonheur.

Vêtements
de deuil.

Chez le Chinois, au contraire, le blanc est signe de deuil.

CHAPITRE VI.

Vie familiale et sociale.

Ayant décrit la vie religieuse du Lolo, je vais maintenant essayer de peindre son existence tant familiale que sociale.

1) Dans le dernier voyage que je viens d'achever, j'ai reconnu l'existence de ce culte au Kien Tch'ang, dans la vallée du Ngan Ning.

La famille lolo est régulièrement organisée: elle jouit d'une indépendance propre. Elle constitue une unité dans le tout, c'est-à-dire dans le clan ou la tribu, **sans** possibilité de servage ou d'absorption par l'autocratie d'un chef ou d'un seigneur.

Le mari, chef de la famille, est le maître incontesté. Quant à l'épouse, c'est une compagne, une conseillère très respectée.

L'enfant, lui, appartient au père d'abord, en second lieu, au chef de tribu, mais seulement à partir du moment où la loi du clan le sacre guerrier, c'est-à-dire à 18 ans d'âge. Ayant atteint sa majorité, il doit, dès lors, au premier appel du chef, suzerain, se placer à ses côtés, être prêt à toute heure, à combattre avec lui les nombreux ennemis de la tribu, Chinois ou Lolos, être prêt à toute heure pour la razzia ou la vendetta.

Education. Quelle éducation reçoit l'enfant? Elle se réduit à peu de chose si on la compare à celle qui régit nos petits civilisés. Elle est très primitive, toute familiale. A l'heure où il ne vagabonde pas dans les vals ou sur les monts, sa mère lui inculque les principes de cette morale utilitaire, faite d'égoïsme, aussi d'un peu d'altruisme, qui se trouve au berceau de toutes les humanités. Elle va plus loin cependant, lui enseigne que l'honnêteté, sous toutes ses formes, est une vertu et le mensonge un vice haïssable. Mère à la façon de la Romaine antique, d'une Cornélie, elle prêche aussi le courage dans les combats, l'ardeur dans la vendetta, pour le salut du clan ou de la famille, ne craignant pas d'empiéter ici sur le rôle du père. Celui-ci, aux heures de la trêve, entre deux combats, narre les hauts faits des ancêtres, leur indomptable énergie, les luttes sauglantes et incessantes qu'ils ont soutenues contre l'envahisseur chinois, contre une puissante tribu rivale. Il enseigne qu'un guerrier meurt, mais ne se rend pas, que triompher ou succomber dans la mêlée est seul glorieux. Mais il se garde bien de déclarer à l'enfant que le courage peut et doit être la seule vertu du héros: tout au

contraire, il rappelle que les ancêtres brillèrent toujours par leur fidélité, leur dévouement au chef du clan, par la sincérité et la loyauté de leurs engagements, un guerrier traître ou félon ne pouvant être un Os Noir.

L'éducation physique de l'enfant se poursuit, en courant, de bonne heure, les halliers, les sous-bois, en compagnie des hommes et de la meute, à la poursuite des bêtes sauvages. Il va aussi, naturellement, en ces lieux paisibles, fonds de vallées et plateaux, où poussent maïs et sarrasin, pain quotidien du Lolo. Il aide le oua tze (esclave) ou le guerrier son père, lequel abandonne si facilement la lance pour la houe, et réciproquement. ¹⁾ A d'autres moments, il mène paître chèvres et moutons dans les solitudes des monts, au bord d'effrayants précipices, ainsi que je l'ai vu de nombreuses fois sur les sentiers du Kien tch'ang et vers Y Lé, Tong Tchang. Accroupi sur le dôme arrondi d'un bloc granitique ou sur l'arête déchiquetée d'un donjon calcaire (le marbre blanc, du plus beau grain, est une des roches les plus communes de cette région), accroupi, dis-je, et drapé dans sa pélerine noire, il m'apparaissait, dans le lointain, comme un petit diabolotin, un Primate, plutôt, échappé des fourrés voisins. Puis, à l'appel d'un camarade, il sortait de son immobilité de statue pour bondir, comme un chevreuil, de roc en roc, avec une rapidité et une sûreté qui m'émerveillaient.

Les fils de chefs ne mènent pas une existence autre que celle-là, si ce n'est qu'ils ne prennent part à aucun travail pénible ou grossier, mais ils ne croient pas déroger en allant garder leurs troupeaux avec les bergers oua tze. Seulement, la dix-huitième année atteinte, ils ne sont plus que des guerriers dont les loisirs sont remplis par le dressage de leurs petits coursiers, si vigoureux et si rapides.

1) Il faut en excepter le Hé-I, lequel dérogerait en maniant autre chose que la lance.

Instruction
du Lolo.

L'instruction de l'enfant Lolo est nulle. Qu'il soit fils de seigneur ou de oua tze, il apprend rarement à lire ou à écrire. Dans la tribu, il n'y a généralement qu'un seul lettré, et c'est le sorcier-prêtre qui consent quelquefois à initier certains enfants à la lecture des caractères. Il n'a qu'un seul véritable disciple: celui qu'il a choisi pour lui succéder. Aussi, à l'heure actuelle, même dans les tribus les plus puissantes et les plus peuplées, n'existe-t-il aucune école publique ou privée.

L'instruction ne vient donc en rien changer la condition du Lolo, l'élever d'une caste inférieure à une autre: le fils reste ce que fut le père.

Majorité.

La majorité de l'enfant Lolo est marquée par la date de son entrée dans la vie guerrière, à 18 ans, comme on le sait. Aucune de ces cérémonies, dites d'initiation, qu'on a signalées chez certaines peuplades de l'Ancien et du Nouveau Continent, ne se pratique dans les tribus.

En ce qui concerne les filles, il n'y a pas d'âge fixe pour la majorité: l'âge de l'émancipation se confond avec l'époque régulière du mariage, 13, 17 ou 21 ans.

La jeune fille ne reçoit, comme on le pense, aucune instruction: la connaissance des caractères de l'écriture n'est le privilège d'aucune, même de la fille du plus puissant roitelet Lolo. Quant à son éducation, elle se réduit à apprendre le rôle de ménagère. Elle travaille aussi dans les champs comme l'homme, mais sous une forme convenant à sa faiblesse: le labour pénible, le défonçage du sol, reste dévolu au sexe fort. La garde du troupeau lui est encore confiée, de concert avec le petit frère. Sitôt femme, ce genre d'occupation cesse entièrement pour elle.

Une tâche spéciale lui est réservée: c'est le transport de l'eau, qu'elle est souvent obligée d'aller chercher au torrent voisin. Elle

la puise avec un baquet qu'elle porte à la façon d'une hotte, à l'aide d'une courroie circulaire.

La jeune fille jouit d'une grande liberté: l'autorité du père sur elle est presque nulle; elle n'accepte, même, guère que la juridiction maternelle. Elle circule, va au marché, visite ses amies, s'absente même, quelquefois, de sa famille sans se croire obligée de rendre compte de l'emploi de son temps, d'expliquer les raisons de ses allées et venues. Elle abuse d'ailleurs rarement, de cette belle indépendance. C'est une forte, tout à fait capable de garder elle-même sa vertu et, d'autant plus facilement, que les mœurs, dans ces montagnes, ont conservé leur pureté primitive.

Ainsi que chez la grande majorité des peuples, la descendance mâle tient le premier rang chez le Lolo. De même l'héritage se transmet au fils ou, à défaut, aux plus proches parents de la ligne masculine, jamais aux filles ou aux femmes, même pas à la mère ou épouse.

Parenté.
Héritage.

Le chef du clan ou de la tribu n'a aucun droit sur cet héritage.

La coutume de l'adoption, si en honneur dans toute la Chine, en raison des particularités du culte ancestral, est rarement appliquée par le Lolo. Les orphelins sont recueillis par les parents et entretenus jusqu'à leur majorité. L'adoption est donc un acte d'altruisme, de profond désintéressement, chez le Lolo, le sauvage, tandis qu'il n'est qu'une manifestation d'égotisme chez le Fils de Han, le seul civilisé du monde, si nous devons l'en croire.

Adoption.

La famille Lolo étant, ainsi que je l'ai expliqué, fortement constituée, a fatalement pour base une union régulière, ce que nous appelons mariage. Les fiançailles peuvent se faire avant, mais la fille n'est livrée par sa famille qu'aux âges de 13, 17 et 21 ans. J'ignore la raison de la fixité de ces époques.

Mariage.

D'après le Père Martin, les conjoints Lolos, dans sa tribu n'ont aucun droit à un libre choix réciproque: les parents seuls auraient

voix d'option et pourraient régler les conditions de toute union, sans consultation préalable de leurs enfants. Après entente des chefs des deux familles, par l'entremise d'un intermédiaire, toujours un homme, la femme d'après la coutume étant rigoureusement écartée de ce genre de transaction, après entente, dis-je, le mariage se trouve, de droit, conclu. Si le rôle de médiateur est refusé au sexe faible, c'est que l'homme seul doit rechercher la femme, même quand elle ne lui est pas destinée: on doit voir là, à mon avis, un reste d'une pratique des premiers âges où l'homme s'adjugeant une compagne, la captait par ruse ou par force.

Les enfants sont toutefois censés consentir à l'union ainsi décidée et, après échange entre eux de ces paroles sacramentelles qui se disent dans toutes les langues, les fiancailles sont scellées. Suit un repas solennel où le clan tout entier est convié.

Cette façon de procéder rappelle trop la coutume en honneur dans le vieil Empire pour qu'elle n'en soit pas une imitation, d'autant plus que cette tribu a perdu son indépendance et vit tout près d'un groupement chinois important: la petite ville de Fou lin.

Chez les tribus non soumises des Ta Liang Chan, les parents laissent beaucoup plus de liberté à leurs enfants et consacrent volontiers les unions que l'amour a préparées. Il y a bien une restriction à cette heureuse indépendance: c'est que le jeune homme doit chercher, de préférence, sa fiancée dans la famille de sa grand' mère maternelle; de même, la jeune fille ne peut faire son choix dans son propre clan. Mais cette restriction, pour le jeune homme du moins, n'a rien d'absolu, à moins qu'il n'appartienne à la haute caste des Hé I.

L'union décidée par les familles ne reçoit aucune consécration légale. Le jour fixé pour la célébration des noces arrivé, les filles de la tribu feignent de retenir la fiancée, s'accrochant à elle désespérément, mais pour céder assez vite aux jeunes gens de la tribu, qui

l'entraînent chez son fiancé, lequel appartient, comme on le sait, à un autre clan.

Le mariage en Lolotie est donc exogamique. Quant à la question «consanguinité», on ne s'en préoccupe en rien. L'enlèvement simulé de la jeune fille par les guerriers de la tribu est sans doute une vieille réminiscence du mariage par capture, qui devait se pratiquer aux premiers âges de la vie sociale des clans, si souvent en lutte les uns contre les autres. Mariage exogamique.

Sitôt que la fiancée est arrivée dans sa tribu d'adoption, la noce se célèbre en grand apparat. Si la famille est aisée, le sorcier est appelé et se livre aux conjurations traditionnelles ou aux adjurations, menaces contre les esprits méchants. Ses formules sont proférées, une tasse de «chao tsieou» à la main, qu'il répand par terre, à la fin, ou vers les quatre points cardinaux: c'est le geste rituel. Son rôle principal est d'écarter du chemin des jeunes époux les génies malfaisants, mais il doit aussi faire des souhaits de bonheur, d'abondance en biens de ce monde, de postérité et de longue vie. Sa tasse d'alcool à la main, il s'écrie: «Libation! Epithalame. Libation aux Esprits protecteurs d'En Haut, au dieu Apou Ouosa, aux Esprits néfastes d'En Bas, aux Esprits des Montagnes, aux Esprits des Vallées, aux Esprits de l'Orient, a ceux de l'Occident, à ceux du Nord, à ceux du Sud. Libation à vous, époux X. Vous deux, que les Esprits d'En Haut vous combent de bienfaits; de même les Esprits d'En Bas. Que le dieu Apou Ouosa vous comble de bienfaits! Qu'il vous protège le jour, défende durant la nuit, qu'il vous donne descendance, riche postérité: des fils au père, des filles à la mère. Que les fils atteignent 99 ans et les filles 77 ans, et cela pendant 1100 ans. Protection diurne, surveillance nocturne! Vous deux, quand vous irez, le jour, sur la montagne et que vienne le mauvais Esprit, que le mauvais Esprit s'en aille? Si le mauvais Esprit vient, qu'il s'en aille! Quand la nouvelle mariée entrera ou

sortira de sa maison, si le mauvais Esprit veut l'accompagner, qu'il ne le puisse, qu'il s'en aille! Si c'est le mauvais Esprit X., qu'il s'en aille, si c'est le mauvais Esprit M., qu'il s'en aille, si c'est le mauvais Esprit N., qu'il s'en aille! Si la nouvelle mariée sort dans le village et que le diable des buissons vienne vers elle, qu'il s'en aille! Si c'est le diable en chef, qu'il s'en aille! Que désormais les maléfices s'évanouissent! Que les mauvais augures cessent! Dehors les malheurs! Dehors les maladies! Vous deux époux, ayez une vieillese aux blancs cheveux, une jeunesse aux complètes dents! Que les hôtes arrivent en foule à la noce! Entrez en droite paix, retournez contents! En buvant au siphon, ne buvez pas en suffocation; en mangeant de la viande, ne vous étranglez pas? Protection diurne, surveillance nocturne! Que les bons Esprits vous servent d'oreiller et que pas un de vos cheveux ne tombe! Que les bons Esprits se heurtent devant vous plutôt que l'ongle de votre pied ne se heurte lui-même! Qu'ils vous précèdent plutôt que l'ongle de votre main ne s'écorche! Braves trente personnes qui êtes entrées dans les ténèbres, sortez dans des flots de lumière et que la lumière vous suive! Libation!» (Traduction du Père Martin.)

Cet épithalame est rédigé en phrases faites de mots à syllabes de nombre impair. Il se récite sur un ton élevé, en scandant chaque syllable, avec court repos de la voix à la fin de chaque phrase. A défaut du sorcier-prêtre, c'est un ami de la famille qui débite ce curieux poème, où les souhaits formulés sont si humains, si nettement confinés dans les exigences matérielles, vitales, en dehors de tout souci de l'ordre spirituel, souhaits en parfaite concordance avec le développement si réduit du sentiment religieux chez le Lolo. Il s'y mêle aussi, adressé aux invités, un conseil de bien fine ironie chez ce primitif.

Costume de
noce.

Il n'a rien de spécial pour les parents et invités: c'est le costume de gala habituel. La fiancée seule porte un vêtement de

couleur rouge. Ayant demandé au Père Martin si ce n'était pas un emprunt fait à la Chinoise, il m'a répondu que même chez les «soumis», la couleur rouge reste bien de tradition Lolo. Il ajoute: «La femme aborigène est toujours la dernière à se chinoiser pour quoi ce soit». Constatation qui est en parfaite conformité avec les lois de la physio-psychologie.

Au point de vue intérêt matériel des familles et des conjoints, la transaction matrimoniale en vigueur est l'achat de la fiancée. A ses parents, le fiancé doit livrer un certain nombre de pièces de toile, des bœufs et porcs; aussi de l'alcool, si cher au palais du Lolo. La quantité, comme la qualité, varie naturellement avec le rang de la fiancée et les ressources de la famille prenante. Seuls les frais de la cérémonie du départ, avant l'enlèvement, sont supportés par les parents de la jeune fille.

Achat de
l'épouse.

La fidélité conjugale est très en honneur en Lolotie. Même en dehors de tout sentiment affectif, c'est une forme de loyauté profondément enracinée, dans le caractère de la femme surtout. Et ce n'est point, comme en Chine, la fidélité obligatoire, réalisée en principe par une mutilation, une douloureuse contrainte physique aggravée encore par une contrainte morale mal déguisée, une séquestration qui, pour sembler volontaire, n'en est pas moins très rigoureuse, si l'on en excepte la femme du peuple. Les bonnes mœurs n'y ont d'ailleurs rien gagné. En Lolotie, au contraire, où tant de liberté est donnée à la femme, l'adultère est très rare.

Fidélité de
l'épouse.

Cette liberté va excessivement loin: elle a même une extension telle que nos plus déterminés féministes en seraient effrayés et la répudieraient au nom des nécessités qui régissent la famille et la société à la fois. La jeune épouse, en effet, peut, à son caprice, abandonner son nouveau foyer pendant des mois et même des années. Après consommation du mariage, la coutume veut qu'elle retourne chez sa mère, qu'elle a abandonnée vierge, pour aller dans

Liberté de
la femme. —
Etrange cou-
tume.

une autre tribu. Ce retour est explicable: la jeune femme a besoin d'une confidente naturelle, d'une consolatrice peut-être, mais il nous semble étrange que cet abandon de l'époux puisse durer, s'étendre à une période de plusieurs mois et même d'une et deux années, si le premier contact est resté stérile. Dans le cas contraire, elle réintègre le domicile conjugal et ne le quitte plus, apparaissant alors comme la meilleure des mères et des épouses. Toutefois, l'absence de la jeune mariée, que je qualifierai de «légale», excède rarement quelques jours: celle qui se prolonge relève de l'union de convenance, sans aucun doute. Il reste quand même établi que, ni les parents, ni le mari ne peuvent d'aucune façon contraindre la jeune femme à retourner dans sa nouvelle famille.

Si l'on recherche la raison d'une coutume qui exige que l'épouse revienne, toujours, au toit maternel dès l'union consommée, on ne la trouve, à mon sens, qu'en remontant aux époques les plus reculées de l'histoire de l'homme, où la femme n'était pas encore la propriété reconnue d'un seul, mais celle du clan familial, le jour du mariage tout au moins. Des études récentes d'anthropologie ethnique établissent, en effet, que chez beaucoup de peuplades, la nouvelle épouse, ce jour, était la distraction génésique de tous les hommes du clan. La malheureuse blessée devait donc chercher le plus souvent à s'enfuir, à retourner dans sa famille, pour y trouver soins et consolations. Pareil surmenage sexuel chez une vierge devait aussi, généralement, donner naissance à une métrite, affection des plus douloureuse et quelquefois des plus tenace, qui laissait à la jeune femme un angoissant souvenir de son initiation à l'amour. Il s'ensuivait donc qu'un certain laps de temps s'écoulait avant que la jeune femme se résignât à retourner au foyer conjugal: il fallait que la souffrance physique eût disparu, par guérison de la métrite, et qu'aussi se fût atténuée la pénible impression morale ressentie d'une brutale possession collective. La mère, elle au moins, soutenait

énergiquement, la résistance de sa fille et, le sentiment de pitié aidant, se développant avec l'évolution progressive du grand Primate, une convention s'établissait que la fuite première de la jeune femme devait être considérée comme légitime, nécessaire même: elle devenait bientôt une règle admise par le clan tout entier. Reconnue plus tard par le groupement social plus important dit «tribu», elle eut force de loi et fut sans doute le point de départ de cette grande liberté accordée à la femme, que j'ai signalée tout à l'heure, liberté qu'elle a su conserver depuis.

Le retour à son foyer de la jeune épouse Lolotte, aux temps préhistoriques, je l'explique ainsi en deux mots: vaginite et métrite fréquente par surmenage sexuel; repos impératif, consécutif, passant peu à peu à l'état d'habitude tolérée, en dehors de la nécessité «pathologique» visée, habitude se transformant, enfin, en coutume prenant force de loi.

Pour le Père Martin, le sentiment de pudeur aurait joué le principal rôle dans ce côté si particulier des mœurs du Lolo. La part de ce sentiment n'est, évidemment pas négligeable mais on ne saurait, par lui, donner une explication suffisante d'une coutume si spéciale et si tenace, s'étendant à des groupements humains très importants, en relation constante entre eux et même avec les Chinois. L'anthropologie ethnique, aidée de la physiologie, nous fournit au contraire une donnée de la plus grande valeur, qui marque, pour moi, l'origine même de la sus-dite coutume.

La hauteur de ce sentiment est réelle chez la Lolotte, sans cette exagération ridicule, toutefois, qui caractérise la mentalité de sa voisine chinoise. La première est pudique naturellement, comme la primitive à demi-nue; la seconde l'est par principe, par éducation, «rituellement», pour ainsi dire, avant de l'être par manifestation psychique. Je sais bien que le Fils de Han n'a point assez de mépris pour les mœurs du sauvage Lolo, qu'il dénonce comme se Pudeur.

livrant publiquement à des actes d'un libertinage frisant le sans-gêne d'une bête; mais qui connaît le Chinois et son pharisaïsme n'hésite point à le considérer comme un mauvais juge en l'occurrence. Toute manifestation extérieure de l'instinct sexuel, toute expression de joie dans une rencontre d'amoureux, surtout si elle se traduit par le baiser, dont il a horreur, lui apparaît comme une action damnable que toutes les morales, avec la sienne, doivent réprouver. Ce genre de manifestation est d'ailleurs un spectacle qu'on ne voit jamais au Vieil Empire: il reste pour le Fils de Han, l'«erreur» des pays «barbares»! Ce qu'il appelle dévergondage, impudicité chez le Lolo, comme chez nous Occidentaux, d'ailleurs, c'est le baiser ou ces lutineries innocentes entre bergers et bergères qui gardent leurs troupeaux sur les versants des Ta Liang Chan. Le baiser se pratique en effet parmi les Lolos, et même sur la bouche. Le Père Martin déclare qu'il est inconnu, mais le bon missionnaire a bien le droit d'ignorer ces distractions profanes.

La femme chinoise est, en principe du moins, plus intransigeante encore que l'homme sur ces questions: si par hasard, en employant les plus chastes réticences, on parle de la possibilité pour elle d'un mariage d'amour, elle esquisse aussitôt une moue de stupeur sinon de dégoût. Le mot «amour» ne doit pas être prononcé devant elle, même s'il s'agit d'une union légitime. C'est un vocable «tabou», répudié par toutes les saintes traditions de l'Empire. Seul, l'homme choisi par ses parents et ignoré d'elle peut devenir son époux. Le cœur de la jeune Chinoise est un sanctuaire fermé, d'où aucune manifestation ne doit se révéler. Une éducation spéciale, au fond de retraites la déroband à tous les regards, la privation systématique de toute instruction, allant jusqu'à l'ignorance des caractères de l'écriture, ont ainsi façonné cette âme: c'est, au vieil Empire, la liberté honnie sous toutes ses formes.

Le Fils de Han est donc bien, comme je le disais, un mauvais

juge de la pudeur du Lolo. Cette pudeur est si réelle, si profondément enracinée, dans l'esprit de ces primitifs, que c'est la dernière des hontes pour une femme et pour tout le clan, si elle vient à exposer aux yeux sa nudité. Je puis en citer une preuve curieuse, impressionnante, aussi, par un caractère de grandeur véritable, comme tout ce qui implique sacrifice.

Lorsque deux tribus ennemies sont en lutte depuis longtemps, que de fréquentes et meurtrières rencontres jettent la désolation et la ruine dans les familles, qu'aucune tentative de conciliation n'aboutit à une trêve, sinon à la paix, l'épouse du chef d'une des tribus se résoud à sacrifier son honneur de femme, pour amener la fin d'une guerre épuisante. Sa détermination prise, elle se rend en hâte, par des chemins détournés, au lieu de rencontre, à jour fixe, des deux phalanges de guerriers, devant y arriver avant que la mêlée n'ait commencé. Brusquement alors et sans que personne n'ose la retenir, elle se jette entre les rangs adverses et, dignement, simplement, supplie les guerriers de mettre fin à un carnage qui dure depuis trop longtemps, qui menace d'anéantir tous les vaillants, les forts des deux tribus. «Vont-ils encore céder à leur haine, s'immoler entre eux, oubliant que leurs femmes, leurs enfants et aussi les vieillards chenus n'auront bientôt plus de protecteurs?» Si sa prière reste sans effet, que les guerriers, immobiles comme des statues, farouchement gardent le silence, elle les adjure, une dernière fois, de l'écouter. Mais si les lances ne s'abaissent point, héroïquement alors, d'un grand geste de sublime impudeur, elle jette bas ses plus intimes vêtements, apparaît nue entièrement devant ces phalanges d'hommes. Une clameur retentit alors, vibrant au fond des ravins, courant vers les cimes, clameur de honte et de désespoir, poussée par les guerriers des deux clans: les lances s'abaissent cette fois et close est la lutte. En immolant sa pudeur, la femme a triomphé: devant pareil sacrifice, toutes les haines,

soudainement, se sont éteintes. Honte il y a pour tous ces hommes d'avoir provoqué pareil acte chez l'épouse respectée d'un chef, honte il y a, mais tout entière supportée par eux ! Ils en frémiront longtemps, s'en souviendront avec angoisse. Pudeur ! tu n'es donc pas qu'un mot au pays du primitif Lolo !

Respect de
la femme.

La femme, déjà si libre, ayant, au foyer familial, une place si importante, est naturellement très respectée. Si, pour cause de mauvais traitements, elle s'enfuit, retourne au domicile paternel, le mari est sévèrement jugé par l'opinion publique et ne trouvera plus d'autre femme. S'il a poussé sa compagne au suicide, il peut payer de sa vie, sa brutalité, être jeté au torrent ou abandonné ligotté à un arbre dans une forêt déserte. La moindre peine qui puisse lui être infligée est l'expulsion de la tribu, de même qu'un guerrier félon. Ainsi renié, détaché du clan, il n'apparaît plus que comme une épave vivante, réduite à la honte et aux pires misères.

Dans la tribu du Père Martin, les mœurs sont moins rigides. Dans le cas de suicide de la femme, on s'en tient à une manifestation bruyante et menaçante contre la famille du mari. Les gens du clan de la suicidée viennent en nombre demandant justice à grands cris. On les apaise vite, paraît-il, en leur offrant un copieux repas, arrosé de beaucoup d'eau-de-vie. Repus, ils retournent sans bruit à leur village et tout est ainsi réglé.

A ce propos, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des Lolos du Père Martin, qui sont considérablement dégénérés.

La femme est si respectée en Lolotie qu'au conseil familial, elle a non-seulement, voix consultative, mais encore « impérative ». Elle peut opposer son veto à la vente d'une maison, d'un champ, d'animaux du troupeau, voire d'une volaille. Et ses arrêts ont la sanction voulue par elle : personne n'oserait y contrevenir.

Divorce.

La coutume du divorce existe en Lolotie. Il est toujours demandé par la femme, laquelle déclare refuser désormais toute cohabitation

avec son mari, coupable d'infidélité ou de sévices à son égard. La séparation s'effectue, habituellement, sans jugement, l'époux acceptant de rendre à sa famille la femme qu'il y a prise. S'il y a intervention du chef de la tribu, et, par conséquent, divorce prononcé par autorité publique, les suites ne diffèrent point, sauf une facilité plus grande pour le mari qui désire rentrer, tout de suite, dans ses débours. La restitution des bœufs, toile, etc., est la règle, toutefois. La rupture accomplie, chacun des conjoints reste entièrement libre de se remarier, à sa guise. La proportion des divorces est de 1% environ, dans la tribu de Père Martin. — Dans des tribus que j'ai récemment visitées, le divorce est très rare.

La séparation au bénéfice du mari est très rare, et toujours Adultère.
pour adultère de la femme. Prise en flagrant délit, celle-ci s'applique à elle-même le châtement: de honte, elle se pend, et souvent son complice fait de même. Dans la tribu du Père Martin, ce suicide des deux coupables est fréquent, mais, quelquefois, aussi les familles se contentent de leur infliger publiquement une forte râclée.

D'une nécessité pour la jeune fille de se conserver pure avant le mariage, il n'en est pas question dans les traditions des Lolos, Virginité, et
maternité il-
légitime.
et aucune coutume n'est venue la mettre en relief. L'état de virginité leur apparaît comme un état normal chez la fiancée; aussi ne leur est-il pas venu à l'idée de rendre patent et exigible ce qu'ils considèrent comme l'apanage naturel de la femme avant l'union légale. Quand faute il y a et maternité consécutive, fait excessivement rare, la jeune fille se voit sévèrement jugée par tout le clan et, sa vie durant, elle portera le fardeau de son erreur.

Dans la tribu du Père Martin, l'opinion publique condamne bien la fille-mère, mais il y a des accommodements avec l'honneur et les traditions, même dans le cas où cette fille est déjà fiancée: ses parents la tirent d'affaire en payant une forte amende en na-

ture qui est consommée sur place par toutes les familles du clan. Et il n'y a point d'autre sanction.

Cette façon d'agir me rappelle tout à fait le système de compromis d'usage si courant en Chine, où tout peut se terminer par une bombance aux frais du délinquant. Vraiment les Lolos du Père Martin se «civilisent» trop au contact du Fils de Han.

La fille-mère peut aussi être épousée par son amoureux ou, à défaut, par un autre homme.

Chez les Indépendants, les mœurs sont autrement rigides: les fautes de la femme et de son complice sont quelquefois suivies de terribles sanctions. Je n'ai pu avoir de renseignements à ce sujet, mais le silence brusque des gens, répondant, le plus volontiers, à d'autres questions, me prouvait bien que ces sanctions étaient telles qu'on n'osait me les divulguer.

Polygamie.

La polygamie est l'exception¹⁾: on ne la rencontre que chez les Lolos riches, dont l'épouse légitime est stérile. La deuxième ou troisième femme sont prises dans une tribu voisine. Les concubines esclaves, toujours de race chinoise et captées dans les razzias, se comptent en très petit nombre, dédaignées qu'elles sont par le Lolo, surtout le Hé-I.

Prostitution

La polyandrie, signalée au Thibet, est inconnue au Kien tch'ang. Si le concubinage est rare, cette institution, dénommée par nous «prostitution», n'existe point parmi les tribus Lolos: on n'y voit jamais de femmes publiques.

La pédérastie, si en honneur chez le Fils de Han, est un vice ignoré en Lolotie, de même que certaines autres perversions sexuelles, erreurs des seuls civilisés.

1) Dans la tribu du Père Martin, oui, mais non dans la vallée du Ngan Ning, comme j'ai pu m'en convaincre.

Régime de la Propriété.

Ayant exposé comment, par le mariage, est constituée la famille, je dirai maintenant, en quelques mots, ce qu'est le régime de la propriété.

Un grand principe domine ce régime: c'est que les produits du sol appartiennent au «possesseur qui cultive» et non au chef du clan. Il existe des contrats de louage et de fermage, comme dans les pays les plus civilisés, avec redevance en nature.

Les grands domaines, pâturages et forêts, n'appartiennent nullement au puissant seigneur qui régit la tribu: ce sont les biens de tout le monde, des biens communaux.

Il existe une troisième forme de propriété: celle de chefs ou seigneurs feudataires, représentée par des terres qui sont affermées à la classe moyenne ou à des serfs. Ces terres leur appartiennent bien en propre, mais ils n'ont droit d'aliéner que la «redevance», jamais le «fonds», le sol lui-même. Il faut, de plus, une raison très sérieuse pour qu'ils s'autorisent à reprendre à un fermier, ou même à leurs serfs, les champs qu'ils leur ont confiés.

Inutile de dire que chez ce peuple illettré, il n'existe ni cadastre, ni titres de propriété, ainsi qu'en nos pays. Cependant, si une terre ou une portion de domaine aliénable passent en de nouvelles mains, un bâtonnet d'un nombre conventionnel d'encoches tient lieu de contrat de vente et de titre de propriété.

Comme on le sait, l'héritage se transmet directement par la branche mâle aux descendants de la famille, quelle que soit la caste. Le chef suzerain à ses serfs, ses terres propres, qu'il met en valeur, mais ces domaines ne peuvent jamais s'accroître par accaparement du bien d'autrui. Légalement non plus, il ne peut hériter, à aucun degré, de la propriété des particuliers, sauf le cas où ceux-ci disparaissent sans laisser aucune descendance directe ou indirecte. Et,

s'il est très réellement seigneur suzerain de sa tribu, comme je l'expliquerai tout à l'heure, il n'a aucune des prérogatives d'un roitelet tyran. Son rôle apparaît plutôt comme celui d'un patriarche, se bornant à guider, à conseiller une race fière, fort jalouse de ses droits et de sa liberté.

CHAPITRE VII.

Constitution Sociale.

A la tête d'une ou plusieurs tribus se trouve un chef, dont le pouvoir se rapproche, à un certain degré, de celui des grands seigneurs du temps de la féodalité. C'est un suzerain, avec des vassaux et des serfs, qui doivent redevance et corvée. Chaque vassal est tenu, en plus, de fournir, en temps de guerre, des hommes d'armes, dont le nombre est fixé à l'avance. Les serfs ou esclaves ne paraissent généralement pas dans les luttes ouvertes, les batailles rangées, mais ce sont eux qui sont lancés en territoire chinois, pour y effectuer les razzias fructueuses: les guerriers, et surtout le seigneur, apparaissent rarement en l'occurrence.

Ici s'arrête le rapprochement à établir entre l'organisation sociale des temps féodaux et celle des Lolos, dont la somme de liberté n'est pas à comparer avec le servage de nos pères, classe moyenne et inférieure.

Chez les tribus soumises au Chinois et gouvernées par un «T'ou Se», d'investiture chinoise, le régime est des plus autocratique et tyrannique. Il cumule tous les pouvoirs, prélève de véritables impôts, hors de proportion souvent avec le rendement de la propriété.

Le chef d'une tribu indépendante, au contraire, n'exige qu'une redevance insignifiante, deux ligatures (7^{fr}) par village et par période de dix-huit mois.

Le T'ou se juge sans appel et son caprice est la loi. Il accapare

les domaines communaux, met la main sur les gîtes miniers trouvés dans les terrains d'autrui, ou en défend l'exploitation, si le propriétaire est un seigneur dont il n'a pu vaincre la résistance. Il ne l'autorisera qu'autant qu'une somme d'argent, dont il fixe le montant, lui sera versée. C'est la méthode dite «squeeze», au Céleste si chère. Il a des satellites comme le mandarin, de ces gens sans solde, attachés au yamen, qui vivent d'exactions et de rapines, contre lesquels il n'y a aucun recours possible. Esclave des Chinois, dont il a reconnu l'autorité souveraine, dont il s'est déclaré l'homme lige, le «T'ou se» contraint ses sujets à vendre les terres convoitées par le Fils de Han, surtout les coins de vallées fertiles. Et, ce qui est plus grave, il ne craint pas d'aliéner les domaines forestiers, richesse et beauté du Kien Tch'ang. S'il ne restait plus de Lolos indépendants, les grands bois auraient déjà disparu de cette région, fauchés, massacrés par le Chinois.

Tout au contraire, le chef Lolo indépendant, ou celui qui vit en état de paix relative avec le Fils de Han, lui dispute âprement le terrain du clan ou de la tribu : il s'oppose énergiquement à toute vente, même d'un champ.

Le «T'ou se», au contact des Chinois, sur lesquels il s'appuie pour conserver une autorité quelquefois branlante, perd tout orgueil de race, tout patriotisme ¹⁾. Il en vient à combattre lui-même ses frères, à les rabaisser devant l'ennemi commun. Il cherche à saper leurs privilèges, à leur enlever toute liberté, à faire de la caste noble, des Os Noirs, des misérables esclaves du mandarin chinois. Il agit ainsi pour se venger des chefs de clans qui, mécontents de ses exactions, irrités par ses actes de tyrannie, battent en brèche son autorité, humiliés qu'ils sont aussi d'être soumis à une domination étrangère mal déguisée.

1) Certains de ces T'ou Se ont, au physique, des caractéristiques les rapprochant plus du Chinois que du Lolo : ce sont, en un mot, des métis rentrant dans la caste des Pé Kouteou (Os blancs).

Transmission
du pouvoir.

Qu'il s'agisse de chef indépendant ou de chef par investiture chinoise, le pouvoir est héréditaire: l'élection n'existe à aucun degré. Le mandarin, malgré l'intérêt qu'il aurait à remplacer certains «T'ou se», n'ose porter atteinte aux traditions d'une race si fière, si belliqueuse, toujours prête à la révolte. Il se contente d'exiger le respect de la propriété chinoise et la libre pratique du commerce, ne réclamant ni impôts, ni redevance d'aucune sorte. Même à ce prix il évite difficilement la razzia pour ses administrés qui, trop souvent, dupent le Lolo, s'ingénient à le spolier.

J'ai dit que le «T'ou se» pouvait gouverner plusieurs tribus soumises. Chez les Indépendants, il n'en est pas ainsi: chaque tribu a son chef particulier, lequel ne relève d'aucune autorité supérieure et n'en reconnaît aucune. De plus, chaque seigneur est maître de son clan et ne répond de ses actes que devant le chef de la tribu. Jamais, malheureusement, les Lolos *n'ont réussi à se grouper en une fédération*, dont la poussée eût été *irrésistible* pour le Fils de Hau.

Castes.

Ayant dit ce qu'est le pouvoir suprême, il me reste à expliquer sous quel régime social vivent les groupement lolos. Trois castes nettement séparées constituent ces groupements: 1°, celle des Purs, des He Y, Os Noirs, qui forme l'aristocratie de la tribu; 2°, la caste des Non Purs, Os Blanc (Pé Kou-teou), ou classe moyenne, formant la majorité de la population; 3°, la caste des esclaves. ¹⁾ Ces castes sont rigoureusement définies et séparées, et jamais le Lolo ne peut s'élever ou s'abaisser en passant d'une caste à l'autre, quoi qu'il ait fait. Même sur le champ de bataille, à aucun moment, l'Os Blanc ne pourra être sacré «chevalier des Ta Liang Chan» et acquérir la noblesse du sang. D'ailleurs, en fait de prouesses, l'Os Noir ne saurait être dépassé par personne.

1) Dans certaines tribus que je viens de visiter, au cours d'un 2^e voyage, il n'y a que 2 grandes Castes; celle des Os Noirs et celle des Os Blancs, cette dernière se subdivisant en sous-Castes toutes esclaves c'est vrai, mais à des degrés de sujétion bien différents.

Quant à l'esclave, il n'y a pas d'affranchissement possible pour lui, ni pour ses enfants. Sa condition, toutefois, n'est point celle d'un véritable esclave, mais plutôt d'un serf, lors qu'il a su gagner les bonnes grâces du maître et obtenir de lui des terres ou des pâturages. Sa redevance payée, il jouit de tout le produit de son travail et ses enfants continueront d'exploiter les mêmes champs de génération en génération, à moins de faute grave de leur part. Le seigneur, cependant, a toujours le droit de les leur retirer pour les donner à d'autres, mais il en abuse rarement. Le serf ainsi destitué est confondu avec les jeunes esclaves, ceux récemment capturés, dont on craint l'évasion: il n'est plus que nourri et vêtu par le maître qui le sèvre désormais de la semi liberté dont il bénéficiait auparavant. Il n'est, toutefois, jamais maltraité, à moins qu'il ne cherche à fuir du clan pour passer dans une autre tribu.

Les esclaves constituent le principal butin des razzias. On les vend quelquefois à une tribu voisine, qui les revend à son tour si elle y a intérêt: c'est une traite véritable, mais qui ne s'étend qu'aux Chinois esclaves, jamais aux Lolos enlevés dans les razzias de clan à clan.

Les Lolos préfèrent les capturer jeunes pour les élever eux-mêmes, les adaptant plus facilement ainsi à un nouveau milieu. Le régime est très doux, comme j'y ai déjà fait allusion: cependant, si l'esclave cherche à s'évader à plusieurs reprises, le maître n'hésite pas à couper court à de nouvelles tentatives en lui sectionnant le tendon d'Achille. C'est le genre de mutilation infligé par le Chinois à certains prisonniers dangereux: je ne sais qui le premier, de lui ou du Lolo, a mis en pratique cette barbare coutume. Je penche à croire, cependant, que le Fils de Han, en traitant ainsi des Lolos capturés, a été l'initiateur.

Le maître a droit de vie et de mort sur l'esclave: c'est bien sa

propriété, sa chose, dont il peut se débarrasser à sa guise. Mais de ce droit, il n'en use que dans les circonstances exceptionnelles. ¹⁾

Les esclaves lolos se marient entre eux par autorisation du seigneur. Même lorsqu'ils appartiennent à la tribu depuis des générations et se sont fait remarquer par leur fidélité, leur dévouement au clan d'adoption obligatoire, jamais ils ne peuvent prétendre à trouver femme dans la classe moyenne. Pas plus, d'ailleurs, qu'il n'est permis à l'Os Blanc de chercher une compagne parmi les filles d'un Os Noir. Celui-ci, à son tour, ferait tressaillir les mânes de tous ses ancêtres s'il s'oubliait à vouloir s'unir avec une belle Os Blanc: tout le clan s'y opposerait. Le sang des He Y doit rester pur de tout mélange qui serait une souillure.

Entre Chinois du Kien Tch'ang et Lolos, jamais unions régulières ne sont contractées, ou c'est d'une extrême rareté. En supposant qu'un mandarin ou riche Chinois recherche comme épouse légitime une jeune Lolotte, jamais il n'obtiendra une fille de haute caste, une Os Noir; il sera dupé et n'aura qu'une Os Blanc. Et les Lolos considéreront toujours qu'il y a égalité de rang entre les deux conjoints. L'orgueil du He Y le met au-dessus de tout Chinois et il dédaigne souverainement toute alliance avec lui. Le Fils de Han le lui rend bien, d'ailleurs; jamais une Chinoise, même de basse classe, ne consentirait à s'allier à un Lolo, même de la caste noble. Il y a mépris réciproque chez les deux races.

1) On a prétendu que tous les Pé Kou-teou (Os blancs), fondus, comme je l'ai dit, dans certaines tribus, avec les esclaves, ne seraient que les descendants des Chinois «crazziés» depuis des siècles. Il y a exagération manifeste dans cette assertion: en effet, de tous les nombreux Os blancs que j'ai vus, la majorité présentait des caractéristiques physiques qui ne rappelaient en rien le Fils de Hân.

Avant l'invasion chinoise le Hé Kou-teou (Os noir) avait certainement asservi une race aborigène inférieure occupant les territoires qu'il domine maintenant. Une majorité d'«Os blancs» chinois dans une tribu ne peut donc être qu'un fait isolé, le résultat de fructueuses captures.

Justice.

Il n'y a pas de code écrit: c'est la tradition, la coutume, certaines décisions d'ancêtres respectés, qui tiennent lieu de lois et en ont la puissance. C'est le «T'ou se» ou le seigneur qui rend la justice quand le délit est important et intéresse toute la tribu, ou qu'un de ses sujets le saisit d'une affaire mal jugée, à son sens, par une autorité subalterne. Pour les fautes moins graves, les contestations d'intérêt, par exemple, chaque petit chef tranche lui-même le différend et ses jugements sont acceptés, dans la majorité des cas. Le «T'ou se», en relation constante avec les autorités chinoises, s'inspire souvent des termes de leur code pour prononcer, en dernier ressort, sur certains points litigieux mal définis par le droit coutumier lolo. Mais les seigneurs indépendants se gardent bien de faire pareils emprunts au voisin détesté: ils jugent en leur âme et conscience et leurs décisions revêtent un caractère d'équité, de haute justice qu'on ne rencontre guère dans les tribunaux des yamens, où, toujours, c'est le plus offrant qui a gain de cause. Le «T'ou se» et ses satellites ont pris cette habitude de mettre à prix leurs jugements et la sanction est plus ou moins sévère suivant que l'accusé est plus ou moins riche. Quel que soit, aussi, l'arrêt prononcé, il y a des frais considérables à payer, non seulement au «T'ou se», mais encore à son entourage, qu'on n'ose dénoncer par crainte de vengeance consécutive: c'est, tout à fait, la justice rendue à la Chinoise. En se soumettant, les pauvres Lolos ont acquis pour eux et leurs descendants ces joies du prétoire tel qu'il est compris au vieil Empire. Aussi, n'est il pas étonnant que leurs révoltes soient fréquentes, qu'ils forcent leur «T'ou se» à reprendre son indépendance, dans les régions surtout qui ne sont pas en contact immédiat avec les groupements chinois.

Principaux
délits. — Vol
et meurtre.

Quelle sanction s'applique aux différentes classes de crimes ou délits? Il n'y a rien de précis, rien de déterminé à ce sujet: c'est toujours la procédure coutumière, où la tradition joue un grand rôle, à coup sûr, mais où l'impression du moment, la qualité du coupable, influent grandement, aussi, sur le degré de sévérité de la peine.

Le vol est excessivement rare entre gens de la même tribu: on pille, mais c'est toujours chez le voisin, et à main armée. Ce sont les Chinois qui souffrent le plus de ces habitudes du Lolo, lequel considère la *razzia* comme vraiment légitime, comme une reprise de son bien usurpé par eux, ainsi que j'y ai déjà fait allusion. Il ne les ménage point, les maintient constamment sur le qui-vive, les affole par des attaques nocturnes irrésistibles, contre lesquelles les Fils de Han n'ont jamais pu se garder, malgré les soldats et tous les blockhaus flanquant villages et fermes.

Ces vols à main armée, les Lolos les pratiquent entre eux de clan à clan et même de famille à famille, entre tribus différentes: c'est leur façon à eux d'obtenir réparation d'un tort ou dommage matériel subi. En semblable occurrence, le «T'ou se», ou seigneur, n'intervient pas: il considère le délit de pillage non comme un véritable vol, mais comme la rançon légitime de pareil acte antérieur. Ses gens se sont fait justice eux-mêmes et à bon droit; il n'a aucune sanction à leur appliquer. Si, par exception, un larcin se commet dans le clan même, le coupable doit restituer, après arrangement à l'amiable avec le volé. S'il récidive et commet des actes de plus en plus répréhensibles constituant de graves préjudices pour les familles, il est emprisonné sur arrêt du seigneur. Et si finalement il ne s'amende pas, devient dangereux pour la tranquillité du clan, on le noie dans un torrent. Une peine moins sévère consiste à suspendre le coupable publiquement et à le fouetter de verges jusqu'au sang.

L'assassinat pour vol ou vengeance privée est presque inconnu Assassinat. en Lolotie. Quand, par hasard, un meurtre a été commis, le criminel doit aussitôt se pendre, sinon on s'en va l'enterrer vivant dans la forêt ou l'attacher à un arbre, dans une région solitaire, où il mourra de faim ou sous la dent des bêtes sauvages. Certaines tribus infligent la peine du feu, chacun apportant sa bûche à l'endroit désigné pour le supplice. Il y a ainsi répression collective du crime.

Dans le cas où un meurtre a été commis dans une tribu quelconque par un Lolo d'une autre tribu, c'est la guerre immédiate et implacable. Il est rare que la famille de la victime tente un coup de main, une action isolée contre la famille du meurtrier. D'habitude, tout le clan marche avec elle et assaille l'autre clan. Puis, c'est tribu contre tribu et batailles rangées succédant aux embuscades et assauts nocturnes. C'est la vendetta en grand, la vengeance collective.

Les Lolos soumis et dégénérés ont perdu ces mœurs farouches, c'est vrai, mais non dénuées de graudeur par la haute solidarité reliant entre eux clans et familles. S'il y a délit, même grave, un arrangement par compensation pécuniaire aboutit généralement sans trop de peine. Le coupable peut même s'en tirer quelquefois en payant une amende en nature, en victuailles, par exemple, qui sont immédiatement consommées par les deux clans intéressés. J'ai déjà signalé cette façon «gastronomique» de résoudre les questions litigieuses.

En cette matière, il n'existe même pas de droit coutumier si Droit civil. ce n'est des traditions d'honneur. Pour les transactions commerciales, les achats et ventes de terrains ou d'animaux domestiques, pour les prêts en argent ou en nature, il n'y a guère d'autre garantie que la parole donnée: c'est affaire de loyauté. Aucune sanction civile, aucune contrainte n'est formulée de quelque façon. Point

n'en est besoin, d'ailleurs, chez les Lolos des Ta Liang Chau, ceux restés purs de toute compromission chinoise. J'en ai dit assez long sur leur caractère pour n'être pas obligé d'insister sur ce point particulier. Certaines tribus, cependant, ont pour tradition de se fournir d'un objet témoin des transactions vraiment importantes: c'est un petit morceau de bois cylindrique sur lequel des encoches en échelons sont pratiquées. Il est ensuite fendu en deux et chaque morceau est conservé par les parties contractantes. Si l'identification des deux morceaux de bois devient nécessaire, leur communauté d'origine est, naturellement, démontrée par rapprochement et correspondance des encoches. Si l'acheteur se voit dupé, il tue une poule ou un chien, fend la bête en deux et jure sur les chairs palpitantes qu'il a été loyal dans la transaction, qu'il a tout droit de réclamer. S'il ment, qu'on le fende en deux comme cet animal. Le vendeur peut faire de même et jurer sur les deux moitiés d'un petit chien qu'il n'a rien à se reprocher. C'est alors la guerre, si les parties sont de clans différents, la vendetta tout au moins.

Facultés intellectuelles.

Mémoire.

D'après le Père Martin, le Lolo n'a qu'une mémoire de force moyenne: ce qui est normal, cette faculté n'étant pas par lui exercée. Naturellement aussi, il ne retient bien que ce qui l'intéresse, en grand enfant qu'il est. Ce missionnaire, qui a tenté de très sérieux efforts pour instruire ses ouailles et leur apprendre même les éléments des mathématiques, n'a obtenu que des résultats médiocres. Si ses Lolos apprenaient à lire, et encore avec difficulté, ils se rebutaient vite de l'arithmétique et, en général, de toute étude un peu abstraite. Surtout, ils n'arrivent pas à généraliser, défaut commun avec le Chinois, d'ailleurs, par insuffisance de potentiel cérébral. Dès qu'il atteint l'adolescence, le jeune Lolo que le missionnaire a entrepris d'instruire ne témoigne plus que d'une

complète indifférence pour les études commencées, sinon d'une véritable répugnance. Et sa paresse alors devient invincible; il n'aspire qu'à reprendre toute sa liberté, à vagabonder dans ses montagnes, oubliant rapidement la plus grande partie de ce qu'il a appris. Il retient cependant pour longtemps les récits d'histoire, les explications données de vive voix sur les objets qui l'entourent. Au contraire les données ou exercices d'ordre graphique, souvent mal compris ou difficilement exécutés, par suite mal assimilés, disparaissent les premiers de la mémoire. La conclusion est que la mémoire auditive est plus développée que la mémoire visuelle: ce qui est la règle, d'ailleurs, chez les primitifs.

Le Lolo compte facilement sans le secours d'aucune méthode de calcul: il est vrai que les nécessités de sa vie ordinaire ne comportent à aucun moment une opération de quelque difficulté.

Il ne connaît pas l'abaque des Chinois, et, s'il s'en sert ce n'est qu'accidentellement.

L'imagination du Lolo n'est rien moins que vive: il a vu, il Imagination. connaît si peu de chose du monde extérieur, en dehors de son habitat particulier et des groupements de colons chinois qui l'entourent. De plus, comme on le sait, il ne lit point, négligeant qu'il fait d'étudier même les caractères de son écriture: il ne fournit donc aucun aliment à la «folle du logis». On trouve, cependant, chez la plupart des tribus, un assez long répertoire de contes drôles ou sérieux, dont certains expliquant les origines du peuple lolo, sous une forme fantastique et quelquefois burlesque. Mais ce qui n'existe pas, c'est un seul poème de quelque étendue, une seule œuvre de l'ordre épique ou dramatique. Il n'y a que de courtes chansons, à phrases rythmées, chansons de guerre, de preux célébrant leurs exploits, chansons de chasse, épithalames, plaintes ou hymnes d'amour, chansons du foyer exaltant le bonheur familial, le doux repos près de l'épouse et des enfants, après les rudes chocs de la

mêlée, etc.... Les sentiments exprimés sont d'une grande simplicité, mais touchants de vérité.

Du côté inventif, dans l'ordre utilitaire, l'imagination du Lolo ne s'est guère déployée non plus, comme on en jugera par l'étude des manifestations créatrices de son intelligence durant son existence historique.

Entendement. Il est assez développé chez cette race; l'intelligence est même vive en dehors des sujets abstraits. Vos guides vous donnent des renseignements qui dénotent une vision nette et précise des choses et des faits. Ils vous décrivent avec beaucoup d'exactitude le pays que vous allez traverser, sa configuration générale, son aspect particulier: aucun détail important n'est oublié. Leurs mœurs, leurs coutumes, le côté matériel de leur existence, ils vous les exposent avec clarté et méthode. Il ne faut pas toutefois leur demander de vouloir en expliquer l'origine ou l'enchaînement, en ce qui concerne surtout les deux premiers chefs: c'est trop pour eux. Ils n'y ont jamais pensé et ne comprennent ni la raison de pareilles questions, ni leur utilité.

Observation. L'esprit d'observation est très développé chez le Lolo: j'entends par là, naturellement, l'observation d'ordre physique, surtout sensorielle, faite de constatations, non l'observation intérieure, d'ordre psychique, uniquement, ce primitif n'ayant rien d'un philosophe. Il voit donc et note avec soin dans sa mémoire tous les moindres phénomènes de la nature, en décèle les particularités objectives, arrive même à en saisir l'évolution cyclique, quand elle existe.

S'il s'agit du monde animé, il connaît, dans sa sphère d'action, et dans l'ordre macroscopique, toutes les espèces utiles ou nuisibles, décrit avec exactitude leurs formes, les phases de leur développement et révèle avec une sagacité de sauvage leur genre de vie et toutes leurs mœurs. C'est que des nécessités vitales ont aiguisé ses sens, développé leur capacité d'effort, leur potentiel: dans ses mon-

tagnes, les éléments sont si capricieux, le sol si ingrat, en dehors des vallées, que ses ressources sont réduites au minimum, qu'il doit disputer à toute la faune vorace qui l'entoure les maigres produits de ses champs trop limités. Et il y est d'autant plus contraint que, par je ne sais quelle aberration, il ne tire presque aucun parti de ses troupeaux, dont il n'utilise point le lait.

Après cet exposé, il est inutile que j'insiste sur la grande capacité d'attention du Lolo. Etant donné son genre d'existence, ses luttes perpétuelles avec bêtes et gens, les dangers qu'il court, même dans la vie ordinaire, sur des pistes se déroulant dans un chaos de monts abrupts et de précipices, il n'est pas étonnant que son potentiel d'attention se soit singulièrement élevé. Le Lolo semble toujours aux aguets, sur le qui vive quand vous le rencontrez. Le moindre bruit perçû par lui a une signification qu'il doit immédiatement déterminer. La moindre inattention ou négligence de sa part peut avoir de funestes conséquences, aussi est il toujours prêt à faire face à un ennemi quelconque. J'ai observé à plusieurs reprises, de Mien ning à Tse Ta Ti, de noires silhouettes de Lolos se glissant entre les arbres, par simple curiosité pour me voir passer. Si, à ce moment, je photographiais un paysage de la route, je remarquais qu'au bruit du dé clic de l'appareil, les silhouettes s'arrêtaient net, tout de suite inquiètes, et se masquaient derrière un tronc de cèdre ou de pin. Seul un être toujours en éveil et de grande acuité auditive pouvait, dans les conditions d'éloignement où il se trouvait souvent, percevoir pareil son.

Attention.

Le Lolo, si observateur, est naturellement très curieux. Comme un enfant, tout l'intéresse et de la même façon, recherchant qu'il fait le côté amusant des choses. Ce qui excite au plus haut degré sa curiosité dans ses rencontres avec l'Européen, ce sont les armes de celui-ci. Son flair de guerrier, de chasseur, lui permet de recon-

Curiosité.

naître là, tout de suite, des engins de grande valeur pour lui, des moyens de réalisation de fantastiques équipées.

Ce qui attire ensuite son attention, ce sont les vêtements de laine que vous portez. Il hésite d'abord à les considérer comme faits de la même matière première que les siens, si beaux, si merveilleux de trame ils lui apparaissent. Mais sitôt renseigné, il ne cesse de s'extasier sur l'étonnante finesse du tissu comparée à la grossièreté de ses étoffes. C'étaient des exclamations de joyeuse surprise et on me demandait de palper chaque pièce de mon vêtement, parce que de draps différents.

Nos chaussures étonnent aussi beaucoup les Lolos et ils ont grande peine à comprendre que pareil aspect puisse être donné à une peau d'animal. Ils regardent, examinent, détaillent avec le plus grand soin, mais jamais de façon gênante et impertinente comme le Chinois.

(à suivre.)

X	W	V	U	T	S	R	Q	P	O	N	M	L	K	J	I	H	G	F	E	D	C	B	A	
530	507	484	461	438	415	392	369	346	323	300	277	254	231	208	185	162	139	116	93	70	47	24	1	
斯其萬年子孫永寶用	于禰丁酉先釁成盤于寵命晉侯再拜稽首敢對揚王休命	晉侯歸自平戎獻成于唐叔文侯越日壬申告功于祖告烈	墜乃克配于先文人乃亦有安晉侯再拜稽首惟二月甲午	對揚天子之休命王曰叔父汝往哉吾命不重譯惟汝念弗	成命越在羣辟敢有不率惟予一人有顯罰晉侯再拜稽首	申九服之命汝爲外作伯惟征惟伐惟討惟築惟來惟用吾	乃纂乃舊于乃先人不替永命予一人賴以寧予惟汝嘉用	睽耽覲吾牧守以爲叔父憂王曰於嘽叔父子懋乃丕顯功	辟王曰於嘽非予一人不惠貪于禍亂惟戎無厭賴世生心	啟晉疆則亦惟乃文公實勞于外用克膺吾寵命有光于羣	非親弗展僕正三千虎賁三百溫原董樊鄆六邑之田式	在書勳涼輅玄牡非德弗賚彤弓茲弓非伐弗授介玉蒼符	公克紹乃先文人之成克捍吾王室亦未有寧則亦有若乃祖文	其靡涯懼遂墜于淵宅吾王室亦未有寧則亦有若乃祖文	民竄逐吾郊邑王曰於嘽在昔厲宣幽越于平桓若涉洪川	上下敢作不度遠人乃攜戎乃大興虜構吾懿親播越吾人	後嗣天不卑純若鵠之弗指若縑之弗繹實有爽德弗戮于	丕顯丕功奕兪登于盟府詔于宗工允有譽于遠世其在吾	有遠邇內外一德則亦有若先文人鴻敷乃心左右吾王家	乃光顯于西誕卑于中夏暨于要荒惟德之刑是震是栗靡	叔父懋哉昔在吾先王有若文武成康純業罔不惟德之勤	覲于明堂遂享晉侯于周廟王庸以九服之命晉侯王若曰	惟王一月辛酉晉侯告平戎既覲于王三勞于圻于國于宗	
X	W	V	U	T	S	R	Q	P	O	N	M	L	K	J	I	H	G	F	E	D	C	B	A	
538	529	506	483	460	437	414	391	368	345	322	299	276	253	230	207	184	161	138	115	92	69	46	23	

N.B. There are 23 columns of 23 characters each. The 24th column contains 9 more. Thus there are 538 words, net. For convenience of reference, these 538 are consecutively numbered, top and bottom. Besides this, the 23 columns are marked A—X, top and bottom, and the 23 characters in each column are numbered at the two sides 1—23. Twelve of the 538 characters are marked with the sign of repetition, meaning "two", and thus there are 550 words in all, gross. The characters thus repeated are nos. 45, 41, 62, 63, 120, 121, 343, 346, 347, 396, 534, 535.

THE ANCIENT CHINESE BOWL IN THE SOUTH KENSINGTON MUSEUM

BY

E. H. PARKER.

The question of the genuineness of this bowl has already been discussed at length in the July number of the *Asiatic Quarterly Review*, and it is unnecessary for me to say more here upon the question of differences of opinion. At the moment (August 17st) of correcting the first proofs, I have received no further information from specialists in China beyond such aids as I acknowledge in the following notes: if I have later any serious corrections to make, I will allude to them at the end (of course subject to the Editor's convenience). I have had one short note direct from the Manchu Viceroy Twanfang at Nanking, acknowledging the receipt of a photograph of the Inscription, and promising to send me a transcription in modern character so soon as he should have settled down at Tientsin, for which viceroyalty he was just at that moment leaving. His Excellency is a well-known connoisseur in old bronzes, and I am informed that his brother is also a specialist in ancient inscriptions. His Majesty's Consul at Chinkiang, who has made local enquiry, informs me that the very similar bowl *avec* belonging to the Hsu family of Yang-chou Fu, (as mentioned by Dr Bushell) is no longer there. However, no rest will be given to any likely person of any rank or nationality until he disgorge any special knowledge he may possess, or obtain such from some one else.

It was in the King's first month, on *sin-yu* day, that the Tsin Marquess, having reported the subjection of the Tartars, had audience of the King. The King thrice acknowledged the service, on the

frontier, at his capital, and before the common ancestry; granted an audience in the Sacred Hall; and then gave the Marquess of Tsin a complimentary reception in the Chou dynastic temple. The King commissioned the Marquess of Tsin, in acknowledgment of his services, with a commission symbolising authority over the nine regions, and the King gave utterance as follows: — “Uncle! This “is grand! In past times amongst our royal predecessors were such “men as Wên, Wu, Ch’êng, and K’ang; persistently and warily, “they never failed zealously to keep virtue in view: they made “themselves illustrious in the Far West, whence about Central “China, and so on to the entirely uncivilised parts. Their chastise- “ments, tempered by kindness, struck every one with fear and “trembling, so that, without distinction of far or near, there was “but one virtue, at home and abroad. On the other hand, you had “a man among your own accomplished ancestors, who put forth “his greatest endeavours in support of our royal house. His immense “distinction and vast services occupy a magnificent and dignified “place in our treaty archives, as proclaimed at the time to the “other vassal princes of our blood, to his genuine credit with the “remotest futurity. But, in the time of the succeeding rulers of “our royal family, Heaven did not grant them a regular prolenga- “tion of this, for they seemed like men who failed to keep their “goal in view, like cocoons on which the silk is left unwound; “undoubtedly there was a failure in virtue, causing dissatisfaction “to Heaven and Earth, rulers and ruled; they made bold to do “what was unseemly, so that distant people fell off, and the Tartars “rose upon a great scale, carrying off and disaffecting our dear “kinsmen, driving our people from their homes, and removing the

“inhabitants of our royal suburbs and our towns.” The King continued: — “Alas! In the past times of Li, Sūau, and Yu, down to P’ing and Hwan, it was like fording a vast river, banks and fear being equally absent, so that those crossing tumbled into deep places, and our royal house lost its tranquillity along with them. Then once more there arose a man such as your grandfather the Duke Wên, who succeeded in carrying on the achievements of his and your accomplished ancestor, as also in checking our calamities; and we, again, in no instance failed to requite these services rendered, which were recorded in the archives relating to merit. The easy chariot and black entires are never presented except for virtue; the red bow and the black bow are never given except for warlike duties; the sacrificial seal and the dark tally are never displayed except to blood relatives: also were given him three thousand runners and three hundred body-guards, with the districts around Wên, Yüan, Tung (or? Kin), Fan, Kūan, and Man townships. Thus were the territories of Tsin extended, and thus it was also that your Wên Kung did solid service away from his own dominions; and in this way he succeeded in meriting the favour of a commission from our royal house, and in obtaining an illustrious position amid the ruling princes”.

The King continued: — “Alas! It is not I, the One Man, who am unkind, and who take undue pleasure in evil anarchy; it is the Tartars who are insatiable, and who consequently have nourished ambitious generation after generation. With furtive and covetous eyes, they have watched their opportunity to attack my townships, to the sorrow of you, my uncle!”

The King went on: — “Well-a-day, Uncle, I appreciate most

“highly your great and distinguished services; you have succeeded
“in carrying on the precedents set by your ancestors; the behests
“of Heaven go on uninterrupted, and our royal selves are comforted thereby. We therefore commend thee, and hereby declare our
“commission of authority over the Nine Regions, nominating thee
“as Protector beyond our own dominions, with power to attack,
“invade, punish, and chastise, and also to summon and utilise.
“When these our definite commands shall have passed to the other
“ruling princes, should any of them dare not to follow them, then
“I, the King, will inflict condign punishment.”

The Tsin Marquess touched the ground twice with his forehead in acknowledgment and praise of the Son of Heaven's auspicious commands. The King said: — “Uncle! Go you hence! Our commands it is unnecessary for us to reiterate; but see that you
“bear them in mind without fail, when you will qualify for a
“place alongside of your accomplished ancestor, and will yourself
“derive peace therefrom.” The Tsin Marquess then touched the ground twice with his forehead once more.

And on the *kiah-wu* day of the second month the Marquess of Tsin returned from his subjugation of the Tartars, and reported his achievements to T'ang Shuh and Wên Hou. The next day but one, *jên-shên*, he announced his successes to his late grandfather, and also his glory to his father's spirit. On the *ting-yu* day, he had this bowl made, and duly anointed with blood in commemoration of his Majesty's gracious commands. The Tsin Marquess then for the last time touched the ground twice with his forehead, in acknowledgment and praise of the King's auspicious commands.

Let, then, his sons and grandsons, to untold generations, for ever treasure this bowl!

惟 1, 66, 84, 249, 305,
338, 388, 402, 404, 406,
408, 410, 412, 425, 479.

王 2, 15, 35, 44, 55, 114, 191,
218, 324, 357, 445, 527.

一 3, 98, 330, 382, 427.

月 4, 481.

辛 5.

酉 6, 510.

晉 7, 30, 42, 301, 432,
473, 484, 518.

侯 8, 31, 43, 433, 474,
485, 496, 519.

告 9, 501, 505.

平 10, 202, 488.

戎 11, 172, 339, 489.

既 12.

覲 13.

于 14, 18, 20, 22, 25, 32,
73, 77, 81, 123, 127,
133, 161, 201, 214, 243,
311, 321, 335, 373, 465,
492, 503, 507, 515.

三 16, 283, 287.

勞 17, 310.

圻 19.

國 21.

宗 23, 128.

觀 24.

明 26.

堂 27.

遂 28, 212.

享 29.

周 33.

廟 34.

庸 36, 250.

以 37, 352, 385.

九 38, 393.

服 39, 394.

之 40, 68, 86, 147, 152,
238, 251, 297, 395, 442.

命 41, 318, 380, 396, 416,
444, 453, 517, 529.

若 45, 57, 103, 145,
150, 204, 227.

曰 46, 192, 325, 358,
446.

叔 47, 354, 358, 361,
447, 494.

父 48, 355, 359, 362,
448.

懋 49, 364.

哉 50, 451.

昔 51, 196.

在 52, 137, 195, 254,
418.

吾 53, 113, 138, 150,
178, 183, 188, 217,

242, 245, 316, 349,
414, 452.

先 54, 104, 235, 375,
466, 511(?)

有 56, 93, 102, 131,
156, 222, 226, 230,

319, 422, 429, 471.

文 58, 105, 230, 236,
307, 467, 495.

武 59.

成 60, 239, 415, 491,
513.

康 61.

純 62, 144.

業 63.

罔 64, 247.

不 65, 142, 166, 248,
332, 377, 423, 454.

德 67, 85, 99, 158, 262.

勤 69.

乃 70, 109, 170, 173,
228, 234, 306, 365, 369,
371, 374, 462, 469.

光 71, 320.

顯 72, 117, 367, 430.

西 74.

誕 75.

卑 76, 143.

中 78.

夏 79.

暨 80.

要 82.

荒 83.

刑 87.

是 88, 90.

震 89.

栗 91.

靡 92, 209.

遠 94, 134, 168.

邇 95.

內 96.

外 97, 312, 399.

則 100, 224, 303.

亦 101, 220, 225, 246,
304, 470.

人 106, 169, 184, 237,
331, 376, 383, 428, 468.

鴻 107.

敷 108.

- 心 110, 345.
 左 111.
 右 112.
 家 115.
 丕 116, 118, 366.
 功 119, 368, 491, 502.
 奕 120.
 兪 121.
 登 122.
 盟 124.
 府 125.
 詔 126.
 工 129.
 允 130.
 譽 132.
 世 135, 343.
 其 136, 208, 531.
 後 139.
 嗣 140.
 天 141, 440.
 鵠 146.
 弗 148, 153, 159, 263, 271, 279, 460.
 指 149 (?).
 縑 151.
 繹 154.
 實 155, 309.
 爽 157.
 斲 160 (?).
 上 162.
 下 163.
 敢 167, (?), 421, 524.
- 作 165, (?) 400 (?).
 度 167.
 攜 171.
 大 174.
 興 175.
 虜 176 (?).
 構 177.
 懿 179.
 親 180, 278.
 播 181.
 越 182, 200, 417, 497.
 民 185.
 竄 186.
 逐 187.
 郊 189.
 邑 190, 296.
 於 193, 326, 359.
 嘑 194, 327, 360.
 厲 197.
 宣 198.
 幽 199.
 桓 203.
 涉 205.
 洪 206.
 川 207.
 涯 210.
 懼 211.
 墜 213, 461.
 淵 215.
 宅 216.
 室 219.
- 未 221.
 寧 223, 386,
 祖 229, 504.
 公 231, 308.
 克 232, 240 (?), 314, 463.
 紹 233.
 捍 241.
 艱 244.
 酬 252.
 載 253.
 書 255.
 勳 256.
 涼 257.
 輅 258.
 立 259 (?).
 牡 260.
 非 261, 269, 271, 277, 328.
 賚 264.
 彤 265.
 弓 266, 268.
 玆 267.
 伐 270, 405.
 授 272.
 介 273.
 玉 274.
 蒼 275.
 符 276.
 展 280.
 僕 281.
 正 282.
 千 284.

虎 285.	耽 347.	安 472 (?)
賁 286.	覲 348.	冉 434, 475, 520.
百 288.	牧 350.	拜 435, 476, 521.
溫 289.	守 351.	稽 436, 477, 522.
原 290.	爲 353, 398.	首 437, 478, 523.
董 291.	憂 356.	二 480.
樊 292.	纂 370.	甲 482.
酈 293.	舊 372.	午 483.
鄭 294.	替 378.	歸 486.
六 295.	永 379, 536.	自 487.
田 298.	汝 389, 397, 449, 458.	獻 490.
式 299.	嘉 390.	唐 493.
啟 300.	申 392, 500.	日 498.
疆 302.	伯 401.	壬 499.
用 313, 391, 413, 538.	征 403.	烈 506.
膺 315.	討 407.	禰 508.
寵 317, 516.	築 409.	丁 509.
羣 322, 419.	來 411.	釁 512.
辟 323, 420.	率 424.	盤 514 (?)
子 329, 360, 363, 381, 387, 426.	罰 431.	斯 530.
惠 333.	對 438, 525.	萬 532.
貪 334.	楊 439, 526.	年 533.
禍 336.	子 441, 534.	孫 535.
亂 337.	休 443, 528.	永 536.
無 340.	往 450.	寶 537.
厭 341.	重 455.	
賴 342, 384.	譯 456.	
生 344.	念 459.	
睽 346.	配 464.	

- A. 1—4. M^r. Kroita, the Japanese graduate, regarded the four opening words as suspicious or unusual, 春王正月 being the invariable style of Confucius; *i. e.* "In the spring, in the King's orthodox month" (Tsin using the unorthodox year of the last but one preceding royal dynasty of Hia, which began the year two months earlier). But the *P'ei-wén Yün-fu*, citing a work on document-legends, describes a bowl inscription beginning with the words 王月初吉丁亥, meaning. "In the King's month, first lucky (day), on *ting-hai* (cyclical day). Moreover M^r. L. C. Hopkins informs me that he possesses certain inscribed bones with the ancient characters equivalent to 在一月 "in the first month" and 在一月二 "on the 2nd day of the 1st month" respectively. (*Cf* note to X. 1 at the end).
- A. 7—8. Nothing of historical import is known or recorded of the five first Tsin marquesses between 1106 and 858 B. C. The King originally conferred a fief upon his younger brother T'ang-shuh in joke, but the royal advisers would not allow the King to joke with State affairs: the son of T'ang-shuh was the first to hold the title of marquess; under him first the fief acquired the name of Tsin (in place of the older name T'ang). *Cf* note to V. 7—13.
- A. 10—11. In the 20st chapter of the *Tso Chwan*, both Confucius and his commentator (the historian of Lu) Tso K'iu-ming allude to the permanent Tartar annexations made by Tsin in 594 and 593 B. C. In the 3rd month of 593 the Marquess of Tsin, after offering his Tartar prisoners, requested a royal audience 晉侯請于王. "In the

spring" of 590 the same Marquess of Tsin, posthumously known as 景公, or Duke King, sent a general (whose name is given) to "subject the Tartars for the King" 平戎于王, and the King sent an envoy (name also given) "to proceed to Tsin to express thanks "for the achievement" 如晉拜成. Our word "Tartar" is no more vague than the Chinese word *Jung*, and may well be used in the translation. (Cf note to V. 3—6.)

- A. 13. Both the *Li-ki* and the *I-li* describe the various kinds of 覲 audience, formal, informal, and special; (see note to F. 5—8).
- A. 16—17. The *Chou-Li* says that 三問三勞 are the 上公之禮. The *K'üeh-li* says 君勞之則拜. *Lao* can be a noun or a verb, transitive or intransitive. (Cf note to E. 19—23).
- A. 19. See top of final column for 斯, the right hand half corresponding in principle to this curious form of 圻, which is not to be found in the *Shwoh-wén*. The *Shu-king* contains the words 郊圻慎固, clearly meaning "frontier"; but, in the extended sense of "frontiers" or "dominions", the *Tso Chwan* says that 天子之地一圻, (being 1,000 *li* in extent), which further illustrates the matter. As to the left hand half of 斯, it may be compared with the character 其 following it, for (like many other characters in this inscription) it may be a contracted form, or a variant. The modern 其斯爲.... (meaning "and this is what....") shews the 斯其 may well mean "and let.... this". From ancient times till now 其 has practically introduced an "imperative mood" form. (Cf note to X. 1).

A. 21-23. See *Ancient China Simplified*, page 64, for the different forms of "wailing" outside the Lu capital, outside the general ancestral temple, or outside the special ancestral temple, etc., according to continuity of ancestry. The States of Lu and Tsin both belonged to the royal family of Chou so far as rulers went. The character 國, "a country", has always done duty also as "the country's capital". All victories were reported to the 宗廟 or ancestral Temple, upon whose favour they depended. (See *P. W. Y. F.* for the various degrees of temple rank). This place is defined by the *Shih-ming* or Glossary (A. D. 600) as the 先祖形貌所在. By the other two, *i. e.* 國 and 圻, probably 國廟 and 郊廟 are meant. In any case *Ancient China Simplified* explains how at diplomatic meetings, altars were erected at all three places, and victims offered. Han Yü (A. D. 800) speaks of 告慶于宗, and even four or five years ago the Japanese (borrowing Chinese customs of course) did the same thing after a great victory. The *Kuh-liang Chwan*, Chap. 1, Page 15, says that imperial envoys passing through the federated states had to be awaited and entertained at the frontiers of each. The *Kwoh-yü*, Ch. 1, 6-7, in referring to Wên Kung's similar reception in B. C. 632, says 上卿逆於境晉侯郊勞館諸宗廟.

B. 1-4. The *Li-ki* says that Chou Kung (B. C. 1,100, one of the founders of the dynasty) did 朝諸侯 in the 明堂. A note to the *Later Han History* says that the *Hiao King* or "Filial Piety Classic" (a copy of which in ancient characters like those we are now discussing was found before our era concealed in Confucius' dwell-

ling) calls it "a place of ancestral worship", but adds that Mencius (B. C. 300) calls it a "royal hall"; evidently therefore it was (the note goes on to say) "the outer imperial court". The records of the present Manchu dynasty make frequent mention of the Emperors "informing the *ming-t'ang*" of great events.

B. 1-10. The *Shu King* speaks of 祀于周廟. The *Kuh-liang Chwan* says of 諸侯不享觀 that it means "did not 獻". In B. C. 524 Tse-ch'an (of whose genius much is said in *Ancient China Simplified*) was present when a fire took place in the Chêng palace. (Chêng, like Lu and Tsin, was a State ruled by princes of royal blood), and he therefore at once ordered the removal to the *Chou Miao*, for safety, of all the ancestral tablets and all the stone-inscribed documents notifying to Heaven the doughty deeds of royal ancestors. This particular *Chou-miao* was the *miao* of 厲王, whose son in 806 B. C. was the first ruler of the newly created Chêng State. This King is actually mentioned (character n° 197) in the bowl inscription under review.

B. 13-14. 庸 here is the verb grammatically corresponding (as in nearly all Chinese "solid" words) to the noun "merit, service", *i. e.* "merited him" or "serviced him", otherwise "rewarded him with": cf the *Shi-King* 以作爾庸, which is defined (*P. W. Y. F.*) to mean 以起其功. The *Chou-Li* also mentions 保庸 among the Eight Superintending Duties of the King, and the commentator defines those two words as 安有功者, or "satisfying merit." (Cf notes to K. 17-22, L. 1-3, and M. 1-4).

B. 15—18. The 九服 of the *Chou-Li* are correctly given by Mayers upon Page 348 of his *Reader's Manual*. The royal domain was 1,000 *li* (about 300 miles square) or 90,000 square miles in area: it was surrounded, at least in theory, by nine other rings of tenure, each 2,250 square miles in area: thus (in later times) the two words meant, loosely and by extension, "the Empire (of China)." In the absence of any ascertainable precedent for 九服之命, I can only suppose that the commission, or *ming*, granted was intended to cover delegated authority over the federated states and all beyond up to independent barbarian kingdoms (*cf* note to R. 1—5). On the other hand, an explanatory comment on the 九命 of the *Shi-King* given by Confucius' pupil Tse-hia (450 B. C.) says that towards the close of the preceding dynasty of Yin or Shang, the father of Wên Wang (practical founder of the Chou dynasty) was made Protector of the West 作伯於西, with the 九命, receiving from the Yin or Shang Emperor (about 1,170 B. C.) the 圭瓚秬 and 鬯, armed with which authority he was able to 征伐. (See note to R. 11—15). Both these last two powers and Wên Wang himself are specifically named in the bowl inscription. (See also note to E. 12—14 below). Again, the preface to the *Shu-King* says that the King 平王 (also mentioned in our bowl, character n° 202) presented to Wên Hou of Tsin the 秬鬯圭 (or 珪) and 瓚 with his commission 作文侯之命. (See note to L. 3 and V. 7—13). In B. C. 635, according to the *Shi-ki* (Chap. 4, p. 29), the King 襄王 presented Wên Kung of Tsin with a 珪 and a 鬯. The same thing is stated on

B. 15—18. page 237 Chapter 39 of the *Shi-ki*; that is to say, the King sent a royal prince to 命晉侯爲伯, presenting him with 秬鬯一卣珪瓚, for which the 晉侯 gave triple thanks. Immediately afterwards the author (Sz-ma Ts'ien) goes on to say 周作晉文侯命. Any one can see that there must be some slip when the two nominatives 王 and 周 and the three accusatives 晉侯 (twice) and 晉文侯 are used within a total length of forty words. Naturally the critic Sz-ma Chêng (A. D. 720) calls attention to this blundering: he cites the suggestion of an earlier and very distinguished contemporary 劉伯莊, who suggests that "the Son of Heaven in commissioning Tsin used this one similar language" (meaning in the two cases of Wên Hou and Wên Kung), a suggestion which Sz-ma Chêng roughly rejects. M. Chavannes quotes part of Sz-ma Chêng's note upon page 303, Vol. IV, of his *Mémoires Historiques* (i. e. his translation of Sz-ma Ts'ien's *Shi-ki*); but he omits Liu Pêh-chwang's suggestion: (*Cf* note to F. 1—4). In any case, no mistake or awkwardness of Sz-ma Ts'ien in B. C. 100 can affect a bowl made in B. C. 590, if that bowl appears on general grounds to be genuine.

Liu Pêh-chwang is probably right, for these *ming* were stereotyped, and occur "as thick as leaves in Vallambrosa". For instance, on Page 20 of chapter 27 of the *Tso Chwan*, in the year B. C. 559, the Emperor confers a *ming* on the Marquess of Ts'i, whom, as *not* belonging to the royal family, he addresses as 伯舅 and 舅氏, (*cf* note to C. 1—2). Here, again, the Emperor starts off by alluding to the first Ts'i ruler's

B. 15—18. services to the Emperor's royal predecessors; but, Ts'i being Shan Tung, he naturally talks of 東海 instead of 西伯; still, the phraseology is so similar to that of our bowl that it actually enables us to "reconstruct" with certainty character n° 372 舊 of our much worn inscription. As an instance of minor variations, the 559 commission says 無廢朕命, which compares with the 不替永命 of our 590 commission. Much of the other phraseology is similar, as, for instance 右我先王股肱周室師保萬民.... 繄伯舅是賴今余命女.... 茲率舅氏之典纂乃祖考無忝乃舊敬之哉. So far back as B. C. 688 the Marquess of Ts'i had received a special temporary *ming* as hegemon. This became permanent in 651 B. C. The last three words even recal the 欽哉欽此 of modern commissions. (See note to Q. 1—8).

If this were not enough, the very bowl inscription cited in my note to A. 1—4 ends with the words 萬年無疆子子孫孫永寶用之, which absolutely proves (1) regularity of style, (2) slight variations in style, and (3) the common use of bowls as commissions. If we look for the remotest origin of this style, we find in the *Shi-King* 子子孫孫勿替引之, and in the *Shu-King* 惟王子子孫孫永保民.

Just as Tsin in 590 B. C. could refer back to the two *ming* of 635 and 770 B. C., so had Lu (adjoining Ts'i) a similar "reference", had the Emperor chosen to cite it in 559; for in B. C. 693 the King (or Emperor) sent an envoy to confer a *ming* on Duke Hwan of Lu 錫桓公命 (See *Kuh-liang Chwan* Chap. 3, Page 2). The commentator takes the opportunity to give a list

- B. 15—18. of the 九錫 or “nine symbols of high rank”. But Dr. Bushell does not seem to be right in identifying these with the 九服 of our inscription, nor does he seem to be right in assuming that the 九錫 were conferred on Tsin Wên Kung in 632 B. C. In 530 B. C. the rising King of Ts’u, (of extremely ancient Chinese stock, ruling over barbarians, and only a “viscount” from the federative point of view) wanted to know why his ancestors too had not received symbols of authority from the Chou dynasty, as had the kinsmen states of Tsin, Lu, etc. On this occasion (as, indeed, his ancestor had already once done in B. C. 606) he even claimed as “King” to possess the bronze tripods under which the Chou King ruled the Empire under the *ming* of Heaven. If the King of Ts’u had heard of the 九服 pretensions of Tsin in B. C. 590, he would have resented it, just as the British and Dutch at once resented the Pope’s parcelling out of the new world between Spain and Portugal. The King of China, up to his abolition, never lost his spiritual power; though, like the present Popes, his temporal power was at last confined to part of a single city: in our own times the spiritual power of the Pope is sufficient to keep the rulers of Austria, Spain, and Portugal away from the Quirinal, so that we need not wonder how the helpless King of China were still “spiritually” formidable.
- B. 22—23. In modern times 皇帝若曰 is used: also 子若曰: the word *joh* is here equivalent to 乃 and 就.
- C. 1—2. The *Shi-King* has “The King said: Uncle! Set up your eldest son to be Marquess of Lu”. The *Li-ki* says: “The Son of Heaven’s own family name are addressed as 叔

- 父, and (rulers of) other family names as 叔舅 (compare notes on B. 15—18 and M. 1—4).
- C. 3—4. The *Shu-King* has 政事懋哉, which proves the meaning: (*cf* note on P. 19) Also, as a verb, 懋其德 “treat his virtues as grand”; *cf* 功懋懋賞.
- C. 5. 昔 may refer either to a week ago or to a thousand years ago: *cf* note to I. 11—12.
- C. 7. Some of my correspondents prefer 我 to 吾: it occurs five or six times on Bushell's first stone drum (*Chinese Art*, Vol. I, P. 34); but the central part of the ancient character is manifestly 吾.
- C. 8—9. The *Shu-King* has 古我先王暨乃祖乃父, and 惟周公左右先王, and 統承先王. (As to 暨, see note to D. 11.)
- C. 12—15. These are the first four Chou monarchs, ruling from B. C. 1169 to 1053, but only as Kings (or Emperors) from 1122. (See note to B. 15—18.) In 597 B. C. the “King” of Ts'u made a pun on the construction of the word 武 (P. 177 of *Ancient China Simplified*) which does *not* hold good now, but *does* hold good according to the ancient form used on our bowl inscription.
- C. 16. The *Shu-King* has 嗣爾股肱純. The *Shi-King* has 文王之德之純: (*cf* note to G. 3—6). It means “persistent”, and K'ang-hi's Dictionary makes 純 (which the 九辯, an ancient Ts'u book, uses with 純) equivalent to the modern 諄諄. The *Shi-King* has 誨爾諄諄, and the *After Han Shu* has 勞心諄諄. The case is thus proved.
- C. 17. Even in modern times 業, reduplicated, is almost colloquial in the sense of “wary caution”.

- C. 18—19. The *Shu-King* has 乃心罔不在王室. See notes to E. 17—18, E. 19—23, and J. 11—12.
- C. 23. Either 謹 or 勤 will serve: indeed the two 勤謹 together are colloquial to-day: (compare note to E. 19—23). But the *Shu-King* has 今予小子祇勤于德, which seems to settle the matter absolutely. A very old Taoist work variously ascribed to Chwang-tsz and Lieh-tsz says 人皆靜正以勤德, which also seems decisive.
- D. 1. It will be noticed that the form 迺 (used still) always replaces the more modern 乃 (*cf* note on B. 22—23).
- D. 2—3. The *Shu-King* has 光顯之德 and 光顯維德. (See notes to N. 18—19 and 20—21).
- D. 5—6. The general meaning is clear, and the *Shwuh-wên* clearly shews that the 75th character 誕 is as I give it; but I cannot find any ancient or modern usage of the word to justify its use as here. M^r. Kroita suggests that it does duty as 端, in which case it might even now mean “the entrance to the west”, just as 天端 means “spring”. Possibly before this is published I may receive better indications from China. As things stand, it can only be taken to mean the “Wide West” or the West Expanse (*cf* note to E. 15—16). There was a country in the Gobi region called 埏端, which is mentioned by the *Shan-hai King*.
- D. 7. 卑 stands for 俾 “to give”, “to cause”, “to get to to follow”, etc. The *Shu-King* has 厥道付卑四方, and 罔不率俾 (*cf* note to S. 9—10).
- D. 9—10. Several learned Chinese correspondents make it 中興; but, in the first place, character n^o. 79 does not correspond with n^o. 175; in the second place, the *Shwuh-wên* actually gives this bowl form as one of the forms of

夏; and, in the third place, the "Restoration" (see the cover of *China Past and Present*, Chapman and Hall, 1903) only dates from the degenerate King 宣 (B. C. 827–782). *China Past and Present* indeed expressed a pious *vœu* for fresh "Restoration", which has since taken place.

- D. 11. In modern style 暨 usually means "and". The *Shu-King* uses it as explained in the note to C. 7–8.
- D. 13–14. Mayers' *Manual*, P. 312, gives the 五服; but a little incorrectly: the first two were the 侯服 and 甸服, as with the 九服: (*cf* note to B. 15–18:) the fourth and fifth were the 要 and 荒. The 甸服, or holders under the King, ranked in certain ways below the 諸侯, or reigning houses. The latter resembled in many respects the Electors in relation to the German Emperors, whilst the former resembled rather the Cardinals and Domestic Prelates immediately around or near the Vatican.
- D. 15–18. The word 之 here simply means "and": in modern letters it is still thus elegantly used, *e. g.* 輓父之母. There are several passages in the *Tso Chwan* explaining clearly that the 德, or kindness, was for those who submitted, whilst the 刑, or warlike punishment (See *Principles of Chinese Law*, in the *Law Quarterly Review*, n°. LXXXVI; reprinted in the *Shanghai Asiatic Society's Journal* of this year) was for recalcitrants.
- D. 19–22. This is quite modern still: compare 是伐是夷, "and we proceeded to conquer you". Written 振慄 it would do equally well; indeed a commentator on the *Shi-ki* says so specifically. In the *Lun-yü* we have the Expression 戰慄, and in the *Han Shu* 戰戰栗栗.

- D. 23. Compare the modern 靡有不效, and (from the *Tsin Shu*) 靡不有焉. See also note to J. 2, character N° 92.
- E. 1—3. The *Shu-King* has 無有遠邇畢獻方物. In this and the above case the meaning is “without distinction of”.
- E. 4—5. The *Li-ki* has 凡內外各從其事. In modern times 中外 is often used for “Peking and the provinces”.
- E. 6—7. The *Shu-King* has 咸有一德.
- E. 8—11. Compare J. 17—20.
- E. 12—14. The *Shu-King* has 追孝于前文人, and the *Shi-King* has 釐爾圭瓚秬鬯一卣告于文人 (See note to K. 2—9 and 23): the commentary (B. C. 200) of Mao Ch'ang says “it means 文德之人”. (See notes to B. 15—18 and K. 23). Specifically it refers to 文侯. The *Shu-King* also uses 哲人 and 先哲人 in the same sense, exactly like the *Bilga* of the Turkish Khans, A. D. 500—700.
- E. 15—16. Of 禹 it is said that his 文命 did 敷于四海. The *Shu-King* has 敷于爾後嗣. The *Shu-King* has 誕敷文德, the first character being practically the same in meaning as 鴻: (cf. note to D. 5—6). The same work has 弘敷五典, which is a still closer analogy, as there are at least four different *hung* that do duty as “vast”, *e. g.* 洪 and 宏 (See character n°. 206): *e. g.* 湯湯洪水. The expression 敷求 twice occurs in the *Shu-King*, and once in the *Shi-King*.
- E. 17—18. Right down to the time of modern official literature, 乃 does duty as a “common pronoun”, *i. e.* “your”, “his”, or even “mine”: (cf. notes to C. 8—9 and Q. 1—8).
- E. 19—23. See note to C. 8—9. The *Shu-King* has 保乂王家;

王季其勤王家 (This *Wang Ki* was *Wên Wang*'s father); and 服勞王家. See notes to A. 16—17, C. 18—23, and O. 1. The *Shu-King* also has 惟周公左右先王.

- F. 1—4. In B. C. 771 the King (or Emperor) 幽王 referred to a few lines below (character n^o 199) was killed by the Tartars, and thereupon *Wên Hou* of *Tsin*, his kinsman, escorted the King's son 平王 to *Loh-yang* in *Ho Nan*, which from that date became (so to speak) the "Constantinople" of the old "Rome" in *Shen Si* (practically the place to which the Dowager-Empress fled in 1900 A. D.). Accordingly we find that *P'ing Wang*, (*cf* note to L. 3) in his opening words commissioning *Wên Hou* 晉文侯命 starts off with the words (slightly modified from the *Shu-King*) 丕顯文武能慎明德 昭登于上布聞于下 (*cf* note to P. 21—23). It is true that *Sz-ma Ts'ien*, B. C. 100, in describing how in B. C. 635—632 *Wên Kung* was declared hegemon 於是晉文公稱伯, somewhat confusedly drags in by way of illustration the above; but it seems (*cf* note to B. 15—18) a mere piece of slipshod history, and there is nothing to show that *Wên Hou* and *Wên Kung* were really confused in his mind. Nor, if he did make a crass blunder, could his blunder change the truth accurately recorded on this bowl 500 years before he wrote. D^r. *Bushell*, whose mere translation is fairly correct, unfortunately hopelessly confuses the two men and the two events on page 87 of *Chinese Art.* — In the modern *Tung-hwa Luh* occurs the expression (abbreviated from the *Shu-King*) 丕顯丕承 in reference to the Emperor *Yung-chêng*'s demise and successor.

- F. 1—4. The *Chou Li* uses the expression 獻功 (See notes to L. 12—15 and V. 17—19), which took place in the autumn, the vassal kingdoms paying their tribute in the spring. The *Shu-King* says, for instance, that about B. C. 禹 did 告厥成功, and was presented with a 玄圭; and the *Shi-King* commentary talks of 述成功以告神. The *Shu-King* also has 功懋懋賞. The *Shi-King* has 在泮獻功, and the modern Manchu Emperors have 在泮獻馘. (See note to M. 5—8).
- F. 5—6. The words 奕奕兪兪 are found separately in this reduplicated form, but not conjointly. Thus in the *Shi-King* the first two are applied to (1) a mountain, (2) four stallions, and (3) a new temple, in each case meaning "fine (to look at)". *Chwang-tsz* uses the second two in the sense of "complacent" or "self-satisfied" (in a good sense). On the other hand, it is just possible that we have to deal with a variant, and that 齊齊愉愉 are really meant, (from the *Li-Ki*), the first pair meaning "respectful", and the second "loyal". The *I-li* has 私覲愉愉 (*cf* note to A. 13), and the *Lun-yü* uses the same words, *plus* the two words 如也.
- F. 7—10. The *Tso Chwan*, speaking of Chou Kung (B. C. 1,100), says 載在盟府 (compare with note to K. 23, or characters 253—4) which means "recorded in [treaty books stored in the] 司盟 officials 府 or archive house". The use of the word 登 continues quite modern in the sense of "put into, or on", a boat, or case, or document.
- F. 11—14. The *Chou Li* has 以八柄詔王馭羣臣. All the above refers of course to the signal services of Wên

Hou, when in B. C. 770 nearly all the vassals revolted against the corrupt King who had to cede his patrimony the half Tartar State of Ts'in (See the original document of cession on page 544 of Chavannes' *Mémoires Historiques*, Vol. II) and accept the protection of Tsin. Both Ts'in and Tsin were half Tartar, and indeed there was Tartar blood in the Emperors too.

The term 宗工 seems doubtful, and there is no precedent for the use of it, unless we accept the analogy of the expression 臣工 of the *Shi-King*, used in the sense of the 諸侯 when assisting at solemn functions: this might well be, because Tsin, though a 臣, or vassal, was still a 宗, or kinsman. The term 臣工 is freely used in modern official language.

F. 15-20. This, again, all refers to the great doings of Wên Hou in 770. Dr. Bushell's translation, from "In these times" to "distant generations" therefore needs some emendation. The *Li-Ki* has 早有譽于天下. The *Kwoh-yü*, *Shu-King*, *Shi-King*, etc., have 奕世, 百世, 萬世, 永世, 世世, etc.; but curiously enough, no 遠世; which, however, is even now colloquial, and therefore needs no justification. It occurs, notwithstanding, in a work written by Confucius' descendant in the eighth generation, so that it is after all fairly ancient.

G. 1-2. The *Shu-King* has 于爾後嗣, an exactly analogous sentence.

G. 3-6. Compare 尙純 of the civilians at ancestor worship, as contrasted with 尙強 of the military. In the *Shi-King* we have 純嘏爾常, and 文王之德之純, defined to mean 不已 or "continuous". Even in modern newspaper style this very year, we have 又

純是意見, "it is always (or purely) a question of conflicting personal view". (*cf* note to C. 16).

- G. 8—11. The *Chou-li* has the words 設鵠, or "set up a wild-goose", the bird being so hard to hit that it came to mean "target". As the character n° 149, it is taken by one or two of my correspondents for 哲; but compare Mencius 近而指遠. *Hwai-nan-tsz* has 不弋鵠而弋鳥.
- G. 13—16. The *Shwoh-Wên* defines 繹 (*i. e.* 繹) as 繹繹爲絲. Thus 繹, from meaning "unravel", comes to mean "interpret", "explain", "read through or between (the lines)". See note to T. 18—19.
- G. 19—20. The *Shu-King* has 故有爽德自上, which is very apt to our purpose here.
- G. 22. 斃 is not justified in form by comparison with 繹, and it is a suggestion of Professor A. Forke's Chinese friend Yao Pao-ning of Berlin. Even admitting it, the translation is rather strained, and scarcely warranted by usage. Thus 斃 means 厭, or "satiated", "disgusted"; but *yen* comes round to mean "satisfied with", fulfil", *e. g.* 不厭人 (or 天下) 望, "he did not fulfil the public expectations". No one else, however, has been able even faintly to suggest to me a substitute character. (*cf* note to O. 18, 9).
- H. 1—2. The 自上 of G. 19—20 is suggestive of coördination. The *Yih-King* has 上下无常非爲邪也, and the same four, *plus* 剛柔相易: the *Shu-King* has 光彼四表格于上下. In all cases "Heaven and Earth" seem to be meant. The *Tso Chwan* contains a sentence (winding up with the words 甫能協于上下以承天休), which is significant as explaining

several characters or phrases in our bowl inscription: it runs: — "In past times, when the Hia dynasty was "in its hey-day of virtue, distant countries, in expectation of getting (useful) articles 物, brought metal "(bronze) to the 九牧: tripods were cast to illustrate "such objects 物, and thus was secured a full collection of "these (cf note to P. 5—6) objects". Mr. Mayers has shewn what the Nine Tripods really were (*Readers' Manual*, P. 346; see also *Ancient China Simplified*, P. 250; Hirth's *Ancient History of China*, P. 221; and Chavannes' *Mémoires Historiques*, Vol. IV, P. 352): in this case 上下 seem to mean "rulers and ruled", "Emperor and People", "superiors and inferiors".

- H. 3—6. Either 四方, or 四廷, or 四國 seem at first sight to be characters nos. 164—5; but a high graduate, transmitting to me his views through Père Hoang, makes them 敢作. This seems a rather startling difference; but, on referring to the *Shwoh-wên* ancient forms, I find it quite possible, and indeed quite as likely as any of the three other forms: the words are damaged on the original bowl, and the photograph is but imperfectly legible. (See note to R. 9). The *Tso Chuan* has 不度之人鮮不爲患, and the commentary explains 不合法度. The *Kwoh-yü*, in referring to the lecture delivered by the King's envoys to Wên Kung in B. C. 632, talks of 節度不攜 as part of the results of his governing properly. (See next note but one).
- H. 7—8. The *Shu-King* has 不寶遠物則遠人格. In this (and the H. 1—2 case also) 格 means 至. (As to the use of 寶 "a prize or gem", "to prize", see note to X. 1).
- H. 9—10. In the oldest books 攜 only occurs in its (still modern)

sense of "to bring", but the equally modern meaning of "fall off from allegiance" (as here) occurs in the *Tso Chwan* 其民必攜, and 攜而討焉 (*cf* character no. 407). See also last note but one: 攜貳 is almost colloquial now.

H. 13-14. 大興, still commonly used in various senses, is the same here as 大舉 (equally modern), and we need therefore scarcely wonder that no very ancient references are given in the *P'ei-wên Yün-fu*; but the 蜀志 has 以俟大興 1600 years ago; and indeed the commentator expressly says it is the same in meaning as 大舉.

H. 15-16. No one has yet been able to make the faintest guess as to character no. 176, and 虜 is purely a conjecture of my own, based partly upon Bushell's (presumably justifiable) translation. As to 構, it certainly never means "carry off", but always to "build", or "sow (dissensions)", *e. g.* 戎狹構患, and 構離. (See note to R. 18). Père Hoang suggests (without, however, even guessing what character n°. 176 is) *Nostros cognatos seducunt, et dissensiones inter populum meum disseminant*. These events are fully described in *Tartars and Chinese before the time of Confucius* (*Eng. Hist. Review*, Oct. 1907, Page 632).

H. 18-19. The *Tso Chwan* has 兄弟雖小忿不廢懿親. Thus these words may mean *agnatos* as well as *cognatos*. When Chou Kung first enfeoffed and then punished his brothers (See Chavannes' *Mémoires Historiques* Vol. 1, Page 245), this term was applied to them, and they of course were "agnates".

H. 20-21. In modern times 播越 usually refers to the panic flight

of Emperors or princes. In the *Kwoh-Yü*, referring to Tsin applying to Ts'in for aid in B. C. 656, the Ts'in ruler uses the expression 隱悼播越 of the fugitive Tsin princes. The *Tso Chwan* has 震盪播越, which the commentator defines as 遷踰, or "get away somewhere else".

- I. 2—3. The combination 竄逐 is not to be found in the reference books earlier than a thousand years ago, in both cases in the sense of "exile flight", or "lurking banishment": cf modern 隨逐, "follow into exile".
- I. 5—6. The Preface to the *Shu-King* has 都邑, which has exactly the same meaning as 郊邑, except that it refers or may refer to the inner town, whereas 郊 is always "suburban".
- I. 9—10. 於嗟 (cf Latin *Eheu!*) is still used, meaning as a mere introductory word rather the popular French *Hélas!* than our very rare "Alas"! The first character (in this sense) is supposed to be a form of 烏, and is so pronounced. In the *Han Shu* we find 嗚嗟, and in modern Chinese 於乎 (or 呼).
- I. 11—12. The *Shi-King* has 自古在昔; but 在昔陛下..., "some time ago Your Majesty did..." proves what was said in note to C. 5.
- I. 13—15. The Kings Li (B. C. 878—828), Süan (827—782), and Yu (781—771). It was when King Li went into exile in Tsin in 842 that *dumviri* temporarily ruled China (until the Restoration of 827), and this is the first clearly established date in Chinese history. At the beginning of King Süan's reign the style of abbreviated script used on our bowl was invented by a royal historiographer for teaching boys in school: it was not exactly

the same in form as the less ancient script discovered about B. C. 150 in the hollow wall of Confucius' house, when both forms had already become obsolete. (On this point see Chavannes' admirable *Mémoires Historiques*, Vol. V, P. 448. I have not studied this matter closely myself). A century before this discovery, Li Sz, the chief minister of the "First Emperor", had "pared down" the old character. It was the discovery of the hair writing-brush that led to the modern way of writing in thick and thin lines.

- I. 16—17. 越于; both characters are, each separately, defined as meaning the same as 於, which last is in modern times almost exclusively used, with 于 as a bad second, as a universal preposition, meaning "to, of, from, at, by, on", etc., etc; in modern times the first is only used in (1) pedantic and (2) solemn documents, *e. g.* 越明年 "and then next year". See note to V. 14—15.
- I. 18—19. As the King Ping (770—720) immediately succeeded Yu, and was himself immediately succeeded by Hwan (719—697), it is plain that 越's meaning cannot here have a great range in point of time.
- I. 20—23. 涉 means also "to dip into" (perfunctorily, as books). The *Yih-King* has 利涉大川, and of course 洪 has the same meaning as 大 (See note to E. 15—16). The *Shu-King* has 高山大川.
- J. 1—4. Compare character n° 92, and the modern Pekingese *mei*, or *mei-yu*, both, as here and in the case of n° 92, meaning "not got": possibly the modern 沒 is a vulgar mistake, and ought to be 靡 or 未 (which last is still pronounced *mei* in some dialects; see character n°. 221). Mao Ch'ang's commentary (B. C. 200) on the

河之干 of the *Shi-King* is that it means 河之厓; and more modern poetry (say 1000 years old) has the expression 川崖. *Chwang-tsz* has 有涯而知也. The three characters are similar in meaning, and justify the text of our bowl from three different points of view. The poet Tu Fu, (1,200 years ago) has the expression 跋涉懼, which is exactly our inscriptions' "fear in fording (streams) and crossing (mountains)", — the 跋涉山川 of the *Tso Chwan*.

- J. 6. 墜馬 means to "fall from a horse": (*cf* note to V. 1).
- J. 8-9. Though these two words never occur together in the classics, still we have 深宅 (meaning the same thing), and 淵明宅 in the old poets. The last character is often used in the classics in the sense of "place"; *cf* the more modern 日月同宅, and 四海同宅.
- J. 11-12. 王室 has already been illustrated in the note to C. 18-19.
- J. 13-16. The *Shi-King* has 文王以寧, "was tranquillised by it". (*cf* Notes to K. 2-9 and Q. 16-18).
- J. 17-20. Compare E. 8-11, and notice how in each case the four characters practically mean "then (for the evil) "there rose a (*deus ex machinā*): "first Wên Hou, then Wên Kung". (See also note to N. 4-5).
- J. 21-23. As a matter of fact the Duke King (599-581) was precisely the grandson of the Duke Wên (635-628), and this circumstance proves conclusively what I said tentatively in the *Asiatic Quarterly Review* of July last. The bowl was given by the King or Emperor Ting (606-586) in the year 590 B. C. to the Duke King. Père Hoang, who had not the remotest idea that I had come to this conclusion, not only expresses the same

opinion, but fixes the exact date of 王一月 as the 29th day of the moon, corresponding to the 18th March 590 B. C. Moreover he has sent me a slip from a new perpetual calendar he is just printing, shewing the western dates for *every day* back as far as Chinese history goes. Duke King's father, Duke Ch'êng (606—600), succeeded his nephew Duke Ling (620—607), who was (being son of Duke Siang 627—621) also a grandson of Duke Wên. Unfortunately the venerable priest, who at the age of 81 thus gave his last mundane efforts to solving the mystery of this bowl, calmly writes to me from Shanghai on the 6th June that these are his "supreme words", which will probably only reach me after his death: — "I think that the day of my parting "from you for ever, after four years' correspondence, is "now not far off". See Note to V. 18—19.

- K. 2—9. The *Shu-King* has 紹復先王之大業 (*cf* note to Q. 2), which, from a kingly point of view, is the same as what our bowl says from a reigning marquis (posthumously ducal) point of view. As 先文人 in both this and the other (E. 12—14) case clearly refers to 文侯, and to no one else, it is probable that the character 文 has a deeper connection than the note to E. 12—14 suggests. The *Shi-King* has 通求厥寧通觀厥成: (*cf* note to J. 13—16). About 1500 years ago occurs the historical phrase 因敗爲成, "changed defeat into victory", or "as a sequel to failure achieved success". See note to V. 7—13.
- K. 10. N^o 240 here is a pure guess, being totally illegible, and none of my correspondents have hazarded a conjecture; but whatever the character may be, it must mean the

same as 克: (*cf* characters n^{os} 232, 314, 463).

- K. 14. The *Shu-King* has 有大艱于西土, and the *Shi-King* has 莫知我艱.
- K. 17—22. Compare note to B. 13—14. The *Chou-Li* says “services “to the State are 功, those to the people are 庸”. The same work speaks of 庸器, which the commentary defines as “tripods and other metal vessels [like our “bowl] cast in order to record thereon the services of “the meritorious”. (*cf* note to X. 1). It was the practice for conquerors to loot these as the Germans in A. D. 1900 looted the Peking astronomical instruments now at Potsdam. The *Chou Li* speaks of 受酬, and about 1000 years ago occurs the historical expression 賞酬 in connection with services towards famine-stricken districts. The *Shi-King* has 一朝酬之 and 如相酬矣.
- K. 23. The *Kwoh-yü* has 載德不忝前人 (*cf* notes to E. 12—13) and F. 7—10.
- L. 1—2. The *Tso Chwan* speaks of 書勳 in connection with events of the 7th century B. C., the duty being performed by the Minister of Works in the State of Lu: two centuries later Confucius himself held this post. Supposing we read 策 instead of 勳, we have in 564 B. C. 載於策 (*Tso Chwan* Ch. 26, p. 10).
- L. 3. The *Tso Chwan*, (Chapter 13, P. 11—12) gives the following account of the 勳, explaining Confucius' own cursory description of the humiliating incident; and the third century commentator points out an error of ten days between what Confucius himself says and what Confucius' pupil Tso says. The *Shi-Ki* (Ch. 29, P. 23) gives a shorter account, which M. Chavannes translates

(*Mém. Hist. Ch. IV*, P. 303), but omitting part of the commentators' important notes. The King or Emperor was really *ordered* by the Marquess of Tsin to present himself, and the Emperor 用平禮, which is explained by the commentator to mean "he used at the 享 "function the same ceremony which King Ping had used "towards Marquess Wên" (in B. C. 770): (*cf* notes to B. 15—18). Then it goes on to say that, besides the 享醴 (*cf* note to M. 13—22) the King went on to make little personal presents to the Tsin Marquess: (the *Kwoh-yü* (Ch. 1, P. 7) also mentions this extra entertainment, and gives many other interesting details). He then sent a special commission headed by a royal prince to 命晉侯爲侯伯, *i. e.* make him Protector or Hegemon. The third century commentator explains "according to the royal statutes 九命作伯", (which accounts for the note to B. 15—18). He was presented with a sacrificial chariot 大輅, and a war chariot 戎輅, with a 彤弓, or flesh-coloured bow, and 100 flesh-coloured arrows; further with a 旅弓, or black bow, and 1,000 black arrows; also with 秬鬯一卣 (*cf* note to B. 15—18) and 虎賁三百人 (See note to M. 5—8). The mission went on to say: "The King "speaks thus: — Uncle! do you respectfully accept the "royal command to keep quiet the four countries", (which the commentator amplifies into 王室之休命 and 四方諸侯之國), and "restrain the King's enemies". Like Julius Caesar (the *Tso Chwan* continues), "the Tsin Marquess thrice refused, but finally accepted, saying: 'Double Ears (his private name, on account of the strange lobes) 敢再拜稽首奉揚天子之

丕顯休命', (cf. note to T. 1—7); took the patent (in bamboo); and went out". It is difficult to imagine a more striking confirmation of our bowl text, both as to Wên Hou in 770 and Wên Kung in 632. (See note to S. 20—23).

- L. 4—5. The 輜輶, or "hearse", was originally 溫涼 or "cool and comfortable chariot" 安車, therefore later used for conveying corpses. A story is told in the *Tso Chwan* of how a corpse of distinction was once banged about in its coffin on a muddy road. The *Shwoh-wên* says the *Shi-Ki* (B. C. 100) uses the form 涼 throughout. As to 輶, we see from the *Tso Chwan*, quoted in the last note, that no other character is possible (though here illegible); and indeed the 大輶 is explained by the commentator to be the 金輶, or cart for sacrificial and court purposes. Five centuries later an 安車 was given by the Emperor of China to the Hun Khan (B. C. 52).
- L. 6—7. The *Shi-King* has 駕彼四牡. (Query, bulls or horses?) As shown in *Ancient China Simplified* (p. 152), this refers to harnessing, not to riding. The *Tso Chwan* says they were 君之所以勞使臣, and in the modern *Tung-hwa Luh* they are mentioned in connection with the Chinese envoys to Corea. Père Hoang substitutes 𠂔 for 四, and translates *nigri boves pro sacrificiis*; but the *Chou-Li* speaks of "馬特 (horses and bulls) each one 牡".
- L. 8—11. Almost colloquial. Numerous similar uses of 賅 in the oldest books, e. g. 我向賚汝.
- L. 12—15. The *Shu-King* also has 彤弓一彤矢百盧弓一盧矢百. On page 13 of Chap. 15 of the *Tso Chwan*, a further significant incident is described in B. C.

623. A Wei envoy came to Lu, and the Lu ruler sang in his honour the ballad of the *Shi-King* known as 彤弓. The Wei envoy objected that this was an honour due only to the King (or Emperor) as the centre of the empyrean, whilst vassals' duty was to obey. But, he went on, if vassal rulers avenge the King's wrongs and 獻其功 (See note to F. 1—4), then the King may present a red bow and a hundred red arrows; also a black bow with a thousand black arrows. Therefore Wei (same blood as Lu and the King) must decline. The red bow was in theory for the Son of Heaven's use; the black bow for ministers and subjects.

L. 16—19. The *I-li* speaks of 九伐之法. Vassals were supposed to 征伐 after the receipt of their bows. It must be remembered that "government" included war, punishment, law, morality, etc., which had no well-defined separate existence (See *Law Quarterly Review*, April 1906). The same work has 執矢以授 of handing arrows to the King, who was too exalted to carry his own. The *Li-Ki* has 展之以授 (which also illustrates the next sentence but one), and adds that the recipient envoy faced south at at the foot of the giver's throne, and 再拜稽首. The *Tso Chwan* also has 今日必授, "it must be given him to-day." (See notes to T. 1—6 and V. 15—18).

L. 20—23. 介玉蒼符. Père Hoang translates these four very blurred characters *Jaspis sacrificialis* and *Jaspis niger* (*ad usum sigilli*). Possibly the 山玄玉 of the *Li-ki* (worn by vassal ruling princes) may be the former, and 水蒼玉 (worn by the highest courtiers) the latter. Possibly the first may be the 介圭 or 玠圭 of

the *Shu-King* (which K'ang-hi's Dictionary, by a miraculous coincidence misprints 玠玉!). Bushell's translation is, however, quite good enough, whatever the characters be, and whatever the meanings are. I cannot find, however, that in very ancient times 符 ever meant more than an evidentiary tally (one half kept at headquarters), — later, of course, "a seal". The *Shi-Ki* mentions a case of 刻玉符 by way of giving security for a promise.

M. 1—4. The *Shu-King* has 分寶玉于伯叔之國時庸展親: (cf. last note but one, and also notes to B. 13—14). The word 展 is here to be interpreted 重 "to lead weight or dignity to".

M. 5—8. I cannot find any authority for 僕正 either in ancient or modern Chinese; but 僕射 is common to both, and 射正 is mentioned in the *Chou-li*: hence the first pair would seem to mean "ostlers or horse-runners", and the last "archery instructors", or "archers". The 虎奔 (which is the meaning of 賁, see note to L. 3), are mentioned in the *Shu-King*, i. e. soldiers who pirouette about and glare like tigers (after the humorous description of the Abbé Huc). Their commander was called 虎臣, and, according to the *Shi-King*, they handed in the decapitated heads at the 泮 (See note to F. 1—4), or 泮水, where also prisoners were brought in. Hence 僕臣 may be the correct reading here instead of 正. The *Tso Chwan* has 僕人巡宮, and the *Lun-Hêng* (1st century A. D.) says 人無文則爲僕人.

M. 13—22. The 田, or arable ground about each 邑 or town, is the usual way of expressing "the territory of X —". Even now, 敝邑 is the diplomatic word for "my

M. 13—22. country", dating from the very ancient time when each 邑 had a 侯, or independent ruler, responsible to the King or Emperor. This explains how the founders of the Chou dynasty had well over 1,000 侯 collected to do them homage, whence the expression 諸侯. The modern 縣 roughly corresponds with an ancient 邑 in extent, and indeed it is still called a 邑, and its magistrate is still called a 邑侯. In the year 635 (*Tso Chwan*, Chap. 12, Page 11), 4th month, 55th day of the cycle, the Marquess of Tsin had his first audience of the King, who entertained him at a "punch *d'honneur*", and added little personal extras 晉侯朝王王饗醴 (*cf* note to L. 3)". The Marquess protested against receiving royal (or imperial) honours. Then it goes on to say: "He was given the lands of 陽樊溫原欒 and 茅. Instead of regarding these places as six, the 5th century A. D. commentator treats them as four. It will be observed that three correspond exactly with our text (the exceedingly antique form of 原 used in the bowl inscription is also given in the *Shwoh-wên*). Regarding 董 (which Dr. Bushell naturally (but impossibly) calls *Yin*) this is probably really *Tung* 董 written with one stroke the less (as even K'ang-hi's Dictionary tells us was the old practice). In the year B. C. 621 a hunt took place there (*Tso Chwan*, Chap. 15, P. 15), and we are told it was in the S. W. corner of (modern) Shan Si. However, there really was a place in Tsin called (not *Yin* but) *Kin* 董 (*Tso* C. 16, 3), Similarly *Kūan* 鄆, (which Dr. Bushell not unnaturally but equally impossibly calls *Ying* 鄆) is defined by K'ang-hi as being a Chou (*i. e.* royal) town, and the *Tso Chwan* under the year

M. 19—22. B. C. 580 tells us distinctly that it was near 陽樊, and that a treaty was then concluded there. The later commentators tell us that *Yang-fan* was "Tsin territory", and that *Küan* was "a Chou town". These little discrepancies do not mean much. There was another *Küan* in 衛 (Tso C. 6, 4). The last of the six places according to K'ang-hi was in Chêng, *i. e.* yet another State ruled by a royal kinsman, and just across the Yellow River from Tsin. In Chap. 4, P. 29 of the *Shi-ki* we are told that the King in B. C. 635 presented Wên Kung with 珪鬯弓 and 矢 as 伯, and gave the Ho-nei 河內地 land to Tsin. A first century commentator then explains that the "within River" land means 楊 (and the other five as above): in translating this passage (*Mémoires Historiques*, Vol. I, P. 295) M. Chavannes omits to give us this important commentator's note. In Chap. 39, P. 21 of the *Shi-ki*, again, we are told that the King made a present to Tsin of the 陽樊 territory in Ho-nei. Another early commentator explains that *Fan* was the appanage seat of Chungshan [a counsellor of the King who gave the land to Tsin], and that *Yang* was 邑名也. M. Chavannes (*Mém. Hist.* Vol. IV, P. 298) does not translate this note either, but he tells us the exact site, and explains that *Fan* and *Yang-fan* were names for one and the same place. Indeed the *Tso Chwan* goes on to tell us that "the *Yang-fan* people objected, and were therefore displaced". If we assume therefore that 攢茅 was also one place, and not two, then the above citations from *Tso Chwan* Chap. 12, P. 11 would lead us to infer that the 董 and 蔓郕, or perhaps 郕, of our bowl text were

M. 13—22. two or three 邑 in some way identical with *Ts'wan-mao*, or part of it. The reason part of Chêng was included in the royal cession to Tsin probably was that the wretched King had fled to Chêng for safety whilst Tartar intrigues were going on in his capital (See *Kung-yang Chwan*, Chap. XII, P. 3). In any case the consonance between the bowl of B. C. 590, the Confucian history and its commentators, the *Shi-Ki* of B. C. 100, the Dictionary of K'ang-hi, and modern actual fact touching the identical sites, is sufficient to shew that the most ingenious forger on earth could not have "faked" so learned and yet so correct an inscription; withal one so difficult to decipher.

M. 23. 式 is one of those "empty" initial characters which are the despair of translators; its real meaning metonymically seems to be "and so", or "in such wise".

N. 1—3. It is remarkable that the *Tso Chwan*, in telling us of this cession, confirms what I say in the last note 晉於是始啟南陽, *i. e.* "And so now Tsin now first got the Nan-yang extension", — a startling confirmation of the words of our bowl text 啟晉疆. The word *yang* means "south of a mountain" but "north of a river", a subtle arrangement of Chinese geomantic thought: hence *Nan-yang* means "South of the Tsin mountains and north of the Yellow River". This corresponds with *Ho-nei* or "intrafluvial", *i. e.* not "beyond the River" in the direction away from the earliest Chinese seat. In B. C. 650 溫 is stated by the *Tso Chwan* to have been 王畿地, but in B. C. 541 it is stated to have been part of Tsiu's *Nan-yang*. *Yang* = "in the sunshine".

N. 4—5. Compare E. 8—10 and 17—20.

- N. 18—19. 寵命 is a common expression even now, and possibly may occur in the most ancient classics, as it does later, in connection with services to the Emperor. In relation to events of B. C. 200, the expression 寵命有輝 is found in the *P'ei-wén Yün-fu*, with two other later but similar instances. In the *Tso Chwan* 寵光之不宣 illustrates both this word and 光. A thousand years later a poet has the phrase 膺寵無我.
- N. 20—21. 于湯有光 occurs in the *Shu-King*. See note to D. 2—3.
- O. 1. The *Shi-King* has 濟濟辟王左右趣之 (*cf* note to E. 19—20). The *Ts'i Shu* has 寵冠羣辟 about 1,000 years later.
- O. 7—9. Whether the ancient form represents 余 or 予 does not matter. The *Shu-King* has the latter: some of the dynastic histories the former: So has the *Kwoh-yü* (Ch. 2, P. 10), when the King actually refers to the Marquess King's services to the royal house, calling him "uncle", and speaking of his sending envoys to 修 the 舊德: (*cf* note to V. 3—6).
- O. 10—11. 天不我惠, "Heaven will not be kind to me", occurs in the *Shi-King*, and 不惠 occurs in later authors, retrospectively referring to our present subject, Wên Kung. See note to Q. 22.
- O. 14—15. 禍亂不作. These two first words do not seem to occur together before the beginning of our era. In connection with 5th century pacificators, we find 克寧禍亂. In the *Shwoh-yüan* (1st century) appears the combination 貪禍, and 貪亂 is now almost colloquial. The *Kwoh-yü* actually uses the words 戎狄貪而不讓 in the King's reply to the Tsin envoy in 590 B. C.

- O. 18—19. The *Tso Chwan* has 天而既厭周德 (*cf* note to G. 22), and 食之不厭. The *Han Shu* has 好色無厭, the two words being even now colloquial. These events are described in *Tartars and Chinese, etc.*, (*cf* note to H. 15—16).
- O. 20. 賴 seems to signify here “in pursuance of which”. At the end of a sentence instead of the beginning, it is still colloquial to say 是賴 (*cf* *Tso Chwan* 伯舅是賴), signifying “thanks to” or “in consequence of”. See note to Q. 16—18.
- O. 21. The reduplicated form, as here, occurs at least thrice in the *Shu-King*.
- O. 22—23. The combination 生心 occurs in *Chwang-tsz* (B. C. 350). Also in the modern poets, in the sense of “ambition to” or “intend to”. It is also quite modern, e. g. 不至生心 and 從而生心 (of thieves).
- P. 1—2. I explained the modern uses of *shan*, or *sham*, 睇 twenty years ago (*Early Laos*, in *China Review*, Vol. XIX, 6. 75), in the sense of *Xieng* (Siamese for “province”). In the 5th century A. D. *Fah Hien* uses it in the name *Kau-sám-bi* (See Legge’s translation, Chap. 34), near Allahabad. It is used by the philosopher Yang-tsz (A. D. 1) in the sense of “peep at”. Han Yü (A. D. 800) reduplicates it in the sense of the planet Venus peeping out.
- The *Yih-King* has 虎視眈眈, which is, indeed, still colloquial.
- P. 3. Mencius has 王使人覷夫子, meaning “to spy on”, and the modern *Tung-hwa Luh* has 覷我兵少, which is almost a repetition of our text.
- P. 5—6. The 牧 in ancient times was (unlike now) above the 守: (*cf* note to H. 1—2). By a sort of metonymy

these "governors" come to mean "the places they govern"; hence "parts of my empire", just as now 縣官 is used by a trope to mean "the State". The *Han Shu* says that in ancient times 禹 collected the bronze 金 of the 九牧, and fashioned out of it nine "tripods" 鼎 emblematic of the Nine Provinces 九州.

P. 11. The *Shi-King* has 如有隱憂.

P. 19. Here a verb: see note on C. 3-4,

P. 21-24. See note to F. 1-4 touching 丕顯功.

Q. 1-8. As to the redundancy of 乃, see note to E. 17-18.

The *Tso Chwan* (cf note to B. 15-18) has an imperially uttered sentence 率舅氏之典纂乃祖考無忝乃舊敬之哉, which absolutely proves community of source: moreover the two documents (*i. e.* our bowl and the Marquess of Tsi's commission) were dated with in 32 years of each other. See also note to K. 2-9.

Q. 9-12. See note to B. 15-18. The *Shu-King* has 不敢替上帝命, and 祈天永命. In modern times 不替 is used to express the best titles of nobility, which do "not diminish" or do "not fail" with each succeeding generation as ordinary ones do.

Q. 13-15. (See below 21-22). All the wording of this bowl simply "rings the changes" on the old classical words.

Q. 16-18. See notes to O. 20 and J. 13-16.

Q. 21-22. The *Shu-King* has 則予一人汝嘉. In old, especially poetical, Chinese composition, the accusative often precedes the verb *e. g.* *Shi-King* 不我遐棄 "will not abandon me": (cf note to O. 10-11). Even in elegant modern Chinese this is still the case. (See pp. 17, 132, 172 of *Ancient China Simplified*, on the "Bible of China".)

R. 1-5. The *Shu-King* has 申命羲叔宅南郊. The *Yih-*

King also has 以申命. See also note to B. 15—18, where (as here) Père Hoang translates *primatum novem principatum* as 九服之命. It will be noticed that here, as in the case of B. 18, the character 命 is reduplicated, first as noun and then as a verb. The *Kwoh-Yü* commentator, in giving its own account of Wên Kung's 命 in B. C. 632, says that *ming* means 命服也 (Ch. 2, p. 10).

- R. 9. 外作 or 外方 or 外廷 (See note to H. 3—6). I cannot find any precedent for either 外作, or 外作伯 or 作伯. But the *Li-Ki* speaks of 方伯 1,000 *li* beyond the Imperial domain, and says the King (or Emperor) had resident officers stationed at the 方伯's capitals: they all had hotels 湯沐之邑 in the King's territory. When the Chou dynasty was founded, an adviser of the founder was ordered to insist upon their submission 五侯九伯汝實征之以夾輔周室. As an instance of how ancient texts used to contract and vary the individual characters, as does our bowl in this word 白 (for 伯), the *Shwoh-wên* tells us that the well-known Ts'u statesman 伯嚭 is called 白喜 in the *Wu-yüeh Ch'un-ts'iu*.

I cannot find any reference to 外廷; but, about the fourth century, a Tartar "Emperor" in South Manchuria complains to the Chinese Emperor of being treated as a 外廷, and of not having audience. The terms 外方 and 四方 of course occur in the old classics, but neither pair has claims to qualify the word 伯: (cf note to S. 20—23). The general sense is not affected, but here, as in H. 3—6, the exact text is rather doubtful.

- R. 11—14. The *Shu-King* has 越翼日癸己 (*cf* note to V. 14) 王朝步自周于征伐. The *Tso Chwan* has 征伐以討其不然. In the *Lun-yü* Confucius says: "In a well-ordered Empire the Son of Heaven takes the initiative about all questions of court ceremony and making war 征伐". The *Shi-Ki* has 王者征伐四方. The verb 來 is here a transitive one, as in 撫來四夷 of the *Five Dynasty History*. As to the redundancy of 惟, the *Shu-King*, enumerating the "Five Crimes", has 惟官惟反惟內惟貨惟來.
- R. 15—16. The *Shu-King* has 天討有罪, the two first words being also now used to signify "*the Emperor will punish*". The *Tso Chwan* speaks of princes carrying on 征討 between themselves. The *Kwoh-yü* speaks of 攻伐之兵, and 征討之備. There are supposed to be refined distinctions between all these words; but practically 攻討征伐 all four mean the same thing, *i. e.* "attack", or "carry war on to, or into".
- R. 18—23. 築 usually means "to build", as *adobe* houses or walls, by punching down mud between boards; hence 築殺之 (in the *Tsin Shu*); and the poet Su Tung-po has 師來構築 which seems to mean "when armies come to thwack them" (*cf* note to H. 15—16), though it may possibly mean "when the armies came to build on the ground". 擣, to "jab" or "punch", is the exact literal meaning in all cases of 築, whether it refers to chastising or to building. Père Hoang translates 11—22 thus: — *Poteris expugnare, invadere, et punire, et castigare, atque reducere ad nostram obedientiam.*
- S. 1—2. The *Shu-King* has 天成命肆予東征. Even to-day 取回成命 is the usual official expression for

"recal Your Majesty's (already definite) commands": Yüan Shī-k'ai modestly used them when he was appointed Viceroy of Chih Li.

- S. 3—6. The *Shī-King* has 對越在天. Later uses of the two first words seem to indicate that they mean "acknowledge": e. g. 對越鴻休; 對越彼天, etc. Here the meaning of 越 seems to be "has gone out (or over)" to the other vassals.
- S. 9—10. The *Tso Chwan* has 我先王命今鄭不率. Much later the *T'ang Shu* has 罔敢不率 (*cf* note to D. 7.).
- S. 16—17. A 6th century author has 明賞有德顯罰有過 which at least proves the "Latinity" and established usage of our text, whilst 賞罰 appears in the *Chou-Li*. The *After Han Shu* has 特加顯賞, which comes to the same thing.
- S. 20—23. 再拜稽首 (*cf* notes to L. 3 and T. 1—6) appears in the *Li-Ki* of statesmen having audience of their prince. The ancient form of 稽 used in the bowl appears (but with left and right halves reversed) in the *Muh-t'ien-tsz Chwan*, dug up 1,600 years ago after being buried for 600 years. (See *Anc. China Simplified*, pp. 213—223). The celebrated *Bamboo Annals*, dug up at the same time (*A. C. S.*, p. 215), were, according to M. Chavannes, simply the history of the Marquesses of Tsin. Even the King did 再拜 when a 賢能之書 was presented to him.

It is by no means certain that 伯, which is often equivalent to 霸, here signifies the true hegemony, which (according to the 5th century commentator) was first lost by Tsin in B. C. 620 晉于是始失霸 (*Tso Chwan*, Ch. 16, P. 1). On the other hand, in 597 B. C. the Tsin statesmen, in discussing the hegemony, said: "We got

it by our military power, and if we lose it 失霸, we might as well perish outright" (Ch. 19, P. 10). Naturally the old classics are no guide, for no such idea as "Protector" as "Hegemon" ever occurred before the 7th century B. C. The words 齊始霸, 稱伯, and 桓公霸, or 齊桓霸 are all used of Ts'i's hegemony (*cf* note to B. 15—18), whilst 重耳霸 is used of Wên Kung (B. C. 632) by a 4th century author. On the other hand the *Shi-Ki* gives a more limited meaning in the sentence 秦西霸戎夷. The *Lü-shi Ch'un-ts'iu* (B. C. 250), speaking of the rise of the Chou dynasty, says 吾聞西方有偏伯. In all the above cases the sound is *pa*, (ending with a pure vowel). In the case of R. 9, the sound is *péh* or *pék* (still in most parts of China an impure vowel or a consonant). See also my remarks in the *As. Quart. Review* for July last upon the subject Ts'in's hegemony: that paper may usefully be read in conjunction with this one.

T. 1—6. This is taken bodily from the *Shu-King* 稽首曰敢對揚天子之休命. The *Yih-King* has 順天休命. See note to L. 3.

T. 12—13. 汝往 is a simple sentence enough, but I cannot find an ancient precedent for it, with or without the final 哉.

T. 18—19. 重譯 is an expression very much later than 590 B. C. for "translate" or "interpreters"; in any case, "translating" would seem to be absurd between princes of the same family. The character 譯 is often used however, with 繹 (*n*° 154), in the sense of "read", "say", "read between the lines", "interpret (the sense of)", etc. (*cf* note to G. 13—16).

T. 20—21. The *Shu-King* has 汝分猷念, and the commentator

adds that the two central characters (naturally omitted in our text) mean "in consultation with each other".

- U. 1. The *K'ao-kung-ki* (B. C. 140) has 而馳不隊 (*cf* note to J. 6). The *Shu-King* has 無墜天之降寶命.
- U. 3-4. The *Shu-King* has 克配上帝, and the *Shī-King* has 克配彼天.
- U. 12. This is perhaps the only character in the whole inscription that completely defeats all conjectures; and yet it is manifestly a "regular" one, and if we only came across it by accident in a dictionary or other inscription, we could be sure of it, and even "place it" in the ancient classics. Dr. Bushell's translation gives no clue; and, in any case, the fact that his Chinese assistant did not know who Wên Hou was, proves that the latter's historical learning was but medioere. I have therefore made a provisional guess at 安, until some of the great native scholars in China shall make a better suggestion.
- U. 15-18. See notes to L. 16-19, and T. 1-6.
- V. 22-23. Dr. Bushell's 庚午 would be impossible with 丙申 to follow: it must be 甲午. Père Hoang makes this first day the 20th April 590 B. C. Any one can prove this for himself by calculating back multiples of 60 from any *Kiah-wu* day of the present year. The second day would thus be 22th April, or, according to the cycle tables, 35 days after the 18th March (*cf* note to J. 21-23).
- V. 3-6. The *Shī-ki* says that in B. C. 593 General Sui Hwei was sent to conquer the Red Tartars. The *Tso Chwan* (Chap. 21, P. 2.) says that, in the "spring" (*i. e.* 1st moon) of 590 B. C., the Tsin Marquess sent this same general to announce the conquest 平戎于王, and

that the King then sent an envoy 如晉拜成; but that the King's generals treacherously attacked the Tartars again, *after* Tsin had done the good work, and were beaten by the Tartars on the 癸未 day of the 3rd moon. The cycle tables shew that this day was 47 days after the return (to Tsin) of the conquering Marquess. The *Kwoh-yü* (Chap. 2, P. 10) also mentions the arrival at the King's court of a Tsin envoy, but gives no exact date (*cf* note to O. 7-9); the King, however, acknowledges his indebtedness 以成王室, and the propriety displaying of 親禮 or "family honours" (*cf* notes to M. 2 and O. 14-15), because 汝今我王室之一二兄弟. The King's envoy to Tsin is not mentioned by the *Kwoh-yü* in this instance, but he is mentioned, and by name, as going a year or two later on mission to the state of Sung. Thus both envoys are confirmed. (*cf* note to A. 10-11).

- V. 7-13. 獻成, or "submit his successes" or "achievements". (See note to F. 1-4 and K. 2-9). In the *Tso Chwan* the word 成 is used throughout in the sense of "coming to agreement", "achieving an object", "concluding an alliance", "gaining a victory". (*cf* last note). 獻 signifies "offer up" (to the gods, to rulers, etc.). The *Sung Shī* (in comparatively recent times) has 三獻備成. The *Shu-King* has 錫玄圭告厥成, paraphrased by the *Shi-ki* into 告成功于天下.

唐叔 was the brother of the King who in B.C. 1,106 jokingly fashioned a sceptre 珪 out of a leaf branch, and with it enfeoffed his brother in the principality of 唐 (whence his name), at that time a petty (but ancient) principality in South Shan Si, of about 100

English miles across each way. But the King's minister insisted that "the King can never utter words in joke", so off the young man had to go. As founder, he was entitled to first sacrifice, and Wên Hou for his assistance to the King in 770 B. C. (*cf* notes to A. 7-8 and B. 15-18) was of course entitled to the second place in ancestral honour.

V. 14-15. 越日 (*cf* notes to I. 16-17) here clearly means "skipping one day", or "the next day but one; but I have never met with the expression except in the modern History of Islam 回回源來; and even then I did not clearly understand whether it meant "to-morrow" or "after a day or so", for I find I have marked it with a query.

V. 18-19. 告功. See note to F. 1-4, which illustrates the last note but one also. The *Wei Chī*, (referring back to the matter of the last note but one), paraphrases 舜之命禹立圭告功. The *Li-Ki* has 升中于天告成功也. The 祖 was Wên Kung (*cf* notes to B. 15-18 and J. 21-23).

V. 23. As to 告烈, the *Shu-King* has 前人 (*cf* note on E. 12-14) 成烈, which also illustrates the last note but two; also 先王成烈. The *Li-Ki* has 功烈, which illustrates the last note.

W. 2. The *Li-Ki* has 敬宗所以尊祖禰也. The *Kuh-liang Chwan* has 事其祖禰. The last word means "enshrined father". Duke King's father was Duke 成, who rejoiced in the curious personal name of "Black Buttocks" — a fact strongly pointing to the Turkish blood in his veins; for, though the mother of this particular Marquess was the daughter of the King (or

Emperor), his brothers' mothers and his recent predecessors' mothers had been mostly Turkish princesses. The *Li-Ki* also says that, when the vassal rulers 諸侯 had interviews with each other, they invariably reported the fact to their fathers' shrine 必告于禰.

W. 5-8. These four characters must be received with extreme caution (unless something turns up before the final proofs are corrected); and more especially is 盤 (n° 513) a pure makeshift guess: 先 (n° 511) is also very doubtful, as it does not correspond with the other five specimens of *sien* in our inscription. As to n° 512, the 血鬻, or smearing victims' blood over niches of bowls and tripods; over treaty 載書 or "sworn" documents 盟; over newly constructed walls, bridges, or buildings; over drums when starting for war, etc., etc., was an indispensable form. Even in our own times, Yüan Shī-k'ai butchered (before due date) some prisoners sentenced to death, in order to smear their blood upon his chief drum as he sallied forth with his army: I drew attention to this ten years ago. (*cf Ancient China Simplified*, pp. 95-10). In the year B. C. 641, according to the *Kuh-liang Chwan* (Ch. 5, p. 24), and *Kung-yang Chwan* (Chap. 11, p. 19), it was once found necessary to smear a 祭社器 (probably a bowl) with blood; and, for want of a better victim, one man "punched the other's nose", and extracted the "victim's" blood therefrom. In this particular case Père Hoang (who, however, cannot as yet be sure of the doubtful characters) freely translates, from the fullness of his knowledge as a profound classical scholar, *occidit bovem ut sanguinis ejus liniret foramina hujus aenei pelvis fusi in perpetuam memoriam*

decorationis Imperatoris. It must be remembered that the brave old man was practically dying when he wrote these words, the grammar of which seems puzzling; nor will the words 5—11, as speculatively “reconstructed” by me subject to his correction, quite bear out his translation.

The rest of the last column but one practically repeats S. 18—T. 7.

- X. 1. I have come across 其斯爲, meaning “this is what...” in standard literature, and I see no reason why 斯其 should not mean the same thing, 其 being used as a sort of imperative. (See note to A. 19). As to the rest of the last column, it is merely a formula employed in all documents of this sort. (See notes to A. 19, and B. 15—18). The *Shi-King* has 虎拜稽首天子萬年. The *Shi-ki*, in speaking of the depreciation of silver about B. C. 150, says 民不寶用, “the people no longer valued it highly”: (*cf* note to H. 7—8). In B. C. 481 the State of Wei (royal blood) had a “tripod” 鼎 engraved in honour of 孔悝, because for four generations the 孔 family had well served the country. The *Han Shu* (chapter on “Salt and Iron”) says that the smiths of (the newly conquered regions in) Chêh Kiang were well enough able to cast bells and stoves for the prince, but they could not manage tripods and bowls: (*cf* note to K. 17—22).

If, as the text seems to show, the Marquess King himself had the bowl made in his own honour (as the opening words seem to infer), the question of discrepancy in months might be accounted for, as Tsin did not use *Chou* dates, but continued to begin the year two months earlier, as in very ancient times. If the Marquess himself

- X. 1. made the bowl, that would account also for the silence of Confucius and Tso K'iu-ming, who naturally knew nothing of the Tsin records; and Confucius never once visited Tsin. As Tsin and Ts'u over a long period were in a sense rivals for the hegemony, and were even officially recognised as joint hegemons for some years, the miserable King (or Emperor) certainly durst not too pronouncedly show public favour to one great power at the expense of the other. Possibly, however, a similar Ts'u bowl may turn up some day.
-



THE ANCIENT CHINESE BOWL

IN THE SOUTH KENSINGTON MUSEUM

L'INVASION THAÏE EN INDO-CHINE

PAR

M. PIERRE LEFÈVRE PONTALIS.

(2^{ème} article). ¹⁾

Parmi les légendes relatives à l'origine des Thaïs du Yun nan, racontées dans le ²⁾ *Nan-tchao-ye tche*, il en est une qui mérite une attention particulière, c'est celle des neuf enfants de Ti-mong-ts'iu. Bien qu'on ne puisse fixer aucune date précise à cette légende, elle est surtout intéressante par la distinction qu'elle établit entre les divers Etats que les fils de Ti-mong-ts'iu sont censés s'être partagés. Outre le Thibet, la Chine, l'Annam, Ceylan, le pays des Man orientaux, on voit figurer dans cette énumération trois régions réservées aux Thaïs: ceux de l'ouest, (les Shans) sont attribués au fils aîné de Ti-mong-ts'iu, Mong-ts'iu-fou-lo, l'ancêtre des habitants des seize royaumes; les Ngai-lao reviennent au cinquième fils appelé Mong-ts'iu-tou; les Pai-yi appartiennent à Mong-ts'iu-tch'eou, le neuvième fils de Ti-mong-ts'iu.

C'est des descendants de Mong-ts'iu-tou que le *Nan-tchao-ye-tche* s'occupe avant tout, car ce sont eux qui formèrent le noyau principal des groupements Thaïs du Yun nan.

1) Premier article: *T'oung Pao*, VIII, 1897, pp. 53—78.

2) SAINSON. — *Nan-tchao-ye tche*. Paris, pp. 24—25.

En assignant toutefois la première place aux descendants du fils aîné de Ti-mong-ts'iu, la légende parait être d'accord avec les traditions historiques recueillies dans d'autres régions et qui distinguent ce groupe Thaï sous le nom de Thaï-Yai ou grands Thaïs.

Nous nous trouvons en effet en présence de trois autres légendes qui nous permettent de nous rendre un compte exact de la façon dont les différentes tribus de cette race thaïe, d'abord concentrées dans la partie la plus méridionale de la Chine, se répandirent ensuite dans le nord de l'Indo-Chine.

La première en date est celle des Thaï-Yaï, vulgairement connus sous le nom de Shans; d'après le témoignage de Ney Elias,¹⁾ elle est la même chez toutes les populations apparentées au groupe thaï du nord ouest de l'Indo-Chine, celui du Kosambi, dont Muong-Man fut le centre principal.

En l'an 568 ap. J. C., deux fils des dieux, Kun-Lung et Kun-Lai descendirent du Ciel dans la vallée de la Shweli, au moyen d'une échelle d'or. Peu après leur arrivée dans cette vallée, ils se disputèrent la possession du sol et se séparèrent, Kun-lung, l'aîné, s'empara, avec ses sept fils, des territoires de Tagaung, Moué, Lampoun, Muong-Yong, Kula, Ava et Muong-Kung (Maing-Kaing-Maing-Nyaung). — Quant à Kun-Lai, il fit souche dans la vallée de la Shweli, à Muong-Ri Muong-Ram.

Au nord-ouest de l'Indo-Chine, la légende de Koun-Borom, recueillie dans les annales du Lan-Chhang²⁾ et qui figure également dans plusieurs autres chroniques de la même région, fixe à Muong-Theng, le moderne Dien-bien-phu, aux confins du Laos proprement dit et des pays Thaïs du Tonkin, le lieu d'origine de toutes les populations environnantes.

Bien que le rôle principal y soit attribué aux Lao, la légende

1) Ney ELIAS *Introductory sketch of the history of the Shans* — Calcutta 1876.

2) Mission PAVIE. *Recherches historiques*. — Paris 1898.

tient également compte des autres groupes de la race Thaï, puisqu'elle leur réserve des territoires importants, au Yun nan, aux Sip-song-pan-na, au Nghe-An, au Tran-Ninh, au pays Youne et au Siam.

C'est à Koun Lâ, l'ainé des fils de Koun-Borom qu'échoit le Muong-Swa, qui fut plus tard connu sous le nom de Lao-tchoun puis de Lan-Chhang, sur les rives du Mékhong.

La date de ces événements est moins précise dans les annales du Lan-Chhang, que celle de la descente de Kun-lung et de Kun Lai, dans les chroniques des Shans. Néanmoins comme les documents Laotiens attribuent une durée de 500 ans à la dynastie des princes de Muong Swa issus de Koun La, puis une autre durée de 200 ans à la série des princes qui leur succédèrent jusqu'à la fin du XIII^{ème} Siècle, époque où la chronologie devient beaucoup plus certaine, c'est à sept cents ans plus haut, c'est-à-dire au commencement du VII^{ème} Siècle, qu'il conviendrait de remonter, pour trouver la date approximative de l'arrivée de Koun Lâ à Muong Swa. Il en résulterait que la principale invasion des Thai-Yai en Indo-Chine ayant eu lieu à la fin du VI^{ème} Siècle (568), les deux événements peuvent être considérés comme à peu près consécutifs. Cette hypothèse qui n'a rien que de très vraisemblable laisse d'ailleurs à résoudre la question de l'introduction des Thaïs dans la région montagneuse située au nord du Tonkin. Rien n'empêche de supposer qu'elle a pu être sensiblement antérieure à la conquête des rives du Mékhong par les Lao, car les Thaïs étaient depuis longtemps installés au Yun nan, quand Koun Lâ vint prendre possession de Muong-Swa.

Bien que les populations que l'on distingue aujourd'hui sous les noms de *Youné* et de *Laotiens* aient pénétré en Indo-Chine par des voies différentes et qu'elles paraissent être le résultat de mélanges distincts avec les populations aborigènes, elles n'en appartiennent pas moins toutes deux au même groupe *Lao* de la race thaï. Leur

En assignant toutefois la première place aux descendants du fils aîné de Ti-mong-ts'iu, la légende paraît être d'accord avec les traditions historiques recueillies dans d'autres régions et qui distinguent ce groupe Thaï sous le nom de Thaï-Yai ou grands Thaïs.

Nous nous trouvons en effet en présence de trois autres légendes qui nous permettent de nous rendre un compte exact de la façon dont les différentes tribus de cette race thaïe, d'abord concentrées dans la partie la plus méridionale de la Chine, se répandirent ensuite dans le nord de l'Indo-Chine.

La première en date est celle des Thaï-Yaï, vulgairement connus sous le nom de Shans; d'après le témoignage de Ney Elias, ¹⁾ elle est la même chez toutes les populations apparentées au groupe thaï du nord ouest de l'Indo-Chine, celui du Kosambi, dont Muong-Man fut le centre principal.

En l'an 568 ap. J. C., deux fils des dieux, Kun-Lung et Kun-Lai descendirent du Ciel dans la vallée de la Shweli, au moyen d'une échelle d'or. Peu après leur arrivée dans cette vallée, ils se disputèrent la possession du sol et se séparèrent, Kun-lung, l'aîné, s'empara, avec ses sept fils, des territoires de Tagaung, Moué, Lampoun, Muong-Yong, Kula, Ava et Muong-Kung (Maing-Kaing-Maing-Nyaung). — Quant à Kun-Lai, il fit souche dans la vallée de la Shweli, à Muong-Ri Muong-Ram.

Au nord-ouest de l'Indo-Chine, la légende de Koun-Borom, recueillie dans les annales du Lan-Chhang ²⁾ et qui figure également dans plusieurs autres chroniques de la même région, fixe à Muong-Theng, le moderne Dien-bien-phu, aux confins du Laos proprement dit et des pays Thaïs du Tonkin, le lieu d'origine de toutes les populations environnantes.

Bien que le rôle principal y soit attribué aux Lao, la légende

1) Ney ELIAS *Introductory sketch of the history of the Shans* — Calcutta 1876.

2) Mission PAVIE. *Recherches historiques*. — Paris 1898.

tient également compte des autres groupes de la race Thaï, puisqu'elle leur réserve des territoires importants, au Yun nan, aux Sip-song-pan-na, au Nghe-An, au Tran-Ninh, au pays Youne et au Siam.

C'est à Koun Lâ, l'ainé des fils de Koun-Borom qu'échoit le Muong-Swa, qui fut plus tard connu sous le nom de Lao-tchoun puis de Lan-Chhang, sur les rives du Mékhong.

La date de ces événements est moins précise dans les annales du Lan-Chhang, que celle de la descente de Kun-lung et de Kun Lai, dans les chroniques des Shans. Néanmoins comme les documents Laotiens attribuent une durée de 500 ans à la dynastie des princes de Muong Swa issus de Koun La, puis une autre durée de 200 ans à la série des princes qui leur succédèrent jusqu'à la fin du XIII^{ème} Siècle, époque où la chronologie devient beaucoup plus certaine, c'est à sept cents ans plus haut, c'est-à-dire au commencement du VII^{ème} Siècle, qu'il conviendrait de remonter, pour trouver la date approximative de l'arrivée de Koun Lâ à Muong Swa. Il en résulterait que la principale invasion des Thai-Yai en Indo-Chine ayant eu lieu à la fin du VI^{ème} Siècle (568), les deux événements peuvent être considérés comme à peu près consécutifs. Cette hypothèse qui n'a rien que de très vraisemblable laisse d'ailleurs à résoudre la question de l'introduction des Thaïs dans la région montagneuse située au nord du Tonkin. Rien n'empêche de supposer qu'elle a pu être sensiblement antérieure à la conquête des rives du Mékhong par les Lao, car les Thaïs étaient depuis longtemps installés au Yun nan, quand Koun Lâ vint prendre possession de Muong-Swa.

Bien que les populations que l'on distingue aujourd'hui sous les noms de *Youné* et de *Laotiens* aient pénétré en Indo-Chine par des voies différentes et qu'elles paraissent être le résultat de mélanges distincts avec les populations aborigènes, elles n'en appartiennent pas moins toutes deux au même groupe *Lao* de la race thaï. Leur

communauté d'origine se reconnaît encore aux désignations de Lao-poung dam et de Lao-poung Cao, qu'on leur attribue dans le langage courant.

Si le nom de *Youné* a prévalu chez les Thaïs fixés sur la rive droite du Mékhong, c'est bien, comme nous l'avons déjà établi ¹⁾ antérieurement parce qu'ils envahirent puis finalement conquirent la plus grande partie de la région appelée par les Khmers le Javana deça, le Muong Xa Yavana-Nagara des chroniques thaïes. Peut être à l'époque de leur plus grande extension, les Khmers eurent-ils des prétentions sur l'ensemble de ce territoire. Il ne semble pas qu'ils soient jamais parvenus à réduire complètement la puissante population des Khas Lawas qui l'habitaient et qui appartenaient à la race dite Mon-Anam, maîtresse de tout le nord de l'Indo-Chine.

Quant à la race thaïe, voici comment elle prit possession de cette région: C'est sur les bords du lac Yi-lo, dans les environs de Yong-tch'ang au Yun nan, que la légende fait naître Kieou-long, l'ancêtre des Ngai-lao et ses neuf frères. C'est au pied des Monts Ngai-lao situés dans les mêmes parages, que les dix frères ayant trouvé des épouses, donnent naissance à une tribu, à un royaume, à une dynastie. Leur descendance étant devenue trop nombreuse, dit le *Nan-tchao-ye tche*, alla se fixer plus au sud, près des Monts Kieou-long, dans la vallée d'un torrent. Ils se divisèrent en 99 tribus, d'où est sorti le Nan-tchao, dont le premier roi, Si-nou-lo, monta sur le trône en 649.

Ainsi, c'est dans le bassin du Mékhong, à l'ouest du Yun nan, que l'historien rencontre les premières traces du groupement des Ngai-lao. — Comme tous les Thaïs, ils ont commencé par constituer des Muongs isolés, au milieu de populations de races différentes, mais peu à peu ces Muongs ont tendu à s'associer et à s'organiser en petites souverainetés.

1) LEFÈVRE-PONTALIS. — *L'invasion thaïe en Indo-Chine*. — 1^{er} article, *T'oung Pao*.

Quand dès le I^{er} Siècle de l'ère chrétienne, les Chinois, franchissant pour la première fois le Lan-tsang-Kiang ou Mékhong, entrèrent en relations avec les Ngai-lao, ils paraissent avoir compris la nécessité de s'opposer à ces groupements. Aussi installèrent-ils à Yong-tch'ang un gouverneur qui s'appliqua à traiter directement avec les chefs de bourgades; ceux ci étaient 70 au temps de l'Empereur Ming-ti (58—75). ¹⁾

Mais faute de persévérance dans la politique chinoise, les Thaïs continuèrent à prendre de l'importance, si bien qu'au milieu du VII^{ème} Siècle, ils étaient organisés en véritable royaume. Le Nantchao était définitivement constitué et d'une manière si solide, que pendant plusieurs siècles, les Empereurs Chinois furent obligés de compter avec lui. Dès 670 ²⁾, une victoire que les Thibétains remportèrent sur la Chine contribua sans doute à amoindrir le prestige qu'elle avait auparavant conservé sur les Thaïs. En 688, ses efforts dans le sud aboutissent à de tels échecs, qu'elle est obligée de construire sept camps retranchés sur ses frontières, pour assurer leur protection. En 698 ³⁾, le gouverneur du pays de Chou, chargé de la surveillance de cette région, se laisse aller à un tel découragement, qu'il propose l'abandon définitif du Yao-tcheou récemment créé, et demande que les limites de l'Empire soient désormais fixées au fleuve Lan, qui sera garni de postes frontière.

Le VII^{ème} Siècle nous apparaît donc une fois de plus, à la lumière des Annales Chinoises, comme l'époque où la race Thaï prend définitivement conscience de sa force. Il y a sur ce point complet accord entre les récits des auteurs Chinois et ceux des chroniqueurs Shans et Laotiens.

1) Ma Tonan-lin — *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*. Article Ngai-lao — Hervey de St. Denys.

2) PELLIOU — *Bulletin Ecole française d'Extrême Orient*.

3) Ma Touan-lin — Op. cit.

Ma Touan-lin nous fait connaître quelles furent du côté du nord, les limites du royaume de Nan-tchao, qui s'étendait entre Yong-tch'ang et Yao-tcheou, jusqu'au pont de fer jeté sur le Kin cha Kiang (Yang tseu), au nord ouest de Li Kiang. Il s'arrêtait aux limites du Y-tcheou (Sse teh'ouan) et touchait aux territoires Chinois de Kien et de Ou (Hou-Kouang, Sse teh'ouan oriental et Kouei tcheou supérieur). Quant aux limites méridionales du royaume de Nan-tchao, l'ethnographe Chinois ne nous en fait rien connaître.

Nous serions réduits sur ce point à des conjectures, si les Annales du Lan Na n'étaient pas là pour combler cette lacune. On y voit qu'à l'époque même où la tribu des Nan-tchao, dont les cantonnements étaient fixés au sud du lac de Tali, imposait son autorité aux tribus Ngai lao installées dans le nord-ouest du Yunnan actuel, un autre groupe d'individus appartenant à la même race prenait racine plus au sud, dans les petites vallées tributaires du Mékhong et sur les rives du grand fleuve.

En effet, des dernières années du VII^{ème} Siècle à la fin du XIII^{ème}, une dynastie de princes thaïs se succède sur le trône du royaume de Lao-Chong. Ils portent tous le nom patronymique de Lao, et leur capitale est d'abord Xieng-Rao, au pied du Doi-pha-lao, mais sous le règne de Lao-sin-Khieng (899—925) elle est transférée à M. Ngeun Yang, sur les bords du Me Nam Sai, c'est à dire dans la région actuelle de Xieng-Sen.

La situation exacte de Muong-Ngeun-Yang est précisée par le passage suivant des Annales du Lan Na, relatif à l'installation postérieure de la capitale à Xieng Hai, sous le roi Mang-Raï: «Un jour que le roi se trouvait sur les rives du Nam Mi, il arriva au pied du Pou Mon Doi, et se dit: La capitale de mes aïeux Chao-Lao-Chang (714—759) et Chao Lao Khao était au pied du Doï pha lao. Du temps de Lao-Khieng (899—925), Muong-Ngeun-Yang fut fondé au pied de trois collines, le Doï-Chang, le Doï-

«Tha et le Doï-Ya-thao. Moi aussi, je vais, au pied du Mon Doï, construire une cité, pour qu'elle devienne la capitale de mon royaume».

Ainsi, loin de se limiter à la partie occidentale du Yun nan, les descendants de Mong-ts'iu-tou ont continué à s'étendre vers le sud, le long du Mékhong. Ils étaient sans doute à la recherche de plaines fertiles plus favorables à leur développement que les vallées des torrents voisines du monts Kieou-long où s'était d'abord fixée la famille de Tha-Yi. Aucune région n'aurait mieux su leur convenir que les rives fécondes du Me Nam Saï. Aussi ne tardèrent-ils pas à y prospérer. Mais ce ne fut pas sans lutte ou sans accord avec les possesseurs antérieurs du sol, les Khas-Lawas du Xa Yavana Nagara dont le nom même du fondateur de leur dynastie royale Lawa-Chakri évoque le souvenir.

Ce fut également à ces Lawas, ou tout au moins à leurs proches parents, dont la descendance porte aujourd'hui les noms de Khas-Mouk et de Khas Quine, qu'eurent affaire les autres Lao, qui, par le Nam Hou, vinrent conquérir plus au sud les rives du Mékhong et fonder le Muong-Swa.

Les documents laotiens ¹⁾ contiennent plus de détails que les Chroniques Younes sur la façon dont ces envahisseurs procédèrent à l'égard des Khas qu'ils se proposaient de déposséder. Au début, ils s'accommodèrent de leur présence, qui facilitait même dans une certaine mesure l'installation des nouveau-venus. «Mais plus tard, le pays étant devenu trop étroit pour la population rapidement accrue, les Thaïs demandèrent aux Khas d'aller s'établir dans les forêts et sur les montagnes, et d'y vivre du défrichement des terres, fécondes là plus qu'ailleurs. Ceux-ci refusèrent de se déran-

ger, disant qu'ils étaient les premiers occupants». — Les Laos

1) Mission PAVIE — *Recherches historiques* — Paris 1898.

durent recourir à la ruse, pour parvenir à leurs fins. Comme les Khas étaient des gens simples, ajoute la chronique, ils finirent par se laisser convaincre et quittèrent la plaine.

Mais les Laos de Muong-Swa ou plutôt du Lao-tchoua, car tel fut dès lors le nom de ce nouveau royaume, n'eurent pas toujours affaire à des Khas aussi accommodants. Ceux du Nam Ta luttèrent avec énergie contre les compagnons de Koun La, qui finit par les refouler dans les hautes vallées des affluents de gauche du Mékhong.

Ceci se passait, avons-nous dit, dans le courant du VII^{ème} siècle. — En indiquant d'autre part la date de 701, comme celle de la fondation de Xieng-Khong par Maha Thaï le fils aîné de Lawa-Chakri (Phya Lawak-Chakalat), fondateur du royaume de Lao-Chang, la chronique locale ¹⁾, fidèle d'ailleurs au souvenir de l'ancienne domination Lawa, confirme pleinement les données des Annales laotiennes. Cet accord nous permet de conclure qu'au commencement du VIII^{ème} Siècle, les rives du Mékhong étaient définitivement au pouvoir des Thaïs issus du groupe Ngai-lao, dont les trois principautés, Nan-tchao, Lao-Chang, Lao tchoua, s'échelonnaient tout le long du grand fleuve jusqu'au delà de Muong Swa.

Si la résistance des Khas fut particulièrement énergique sur la rive gauche du Mékhong, dans les pays conquis par les Laos de Koun La, il semble qu'elle ait eu un caractère différent, sur la rive droite où fut constitué le royaume de Lao-Chang. C'est à peine si l'on fait allusion à une conquête, dans les chroniques, où le personnage de Lawa Chakri est à la fois symbolique et légendaire.

D'après la chronique locale de Xieng-Sen ²⁾ qui a donné par la suite à ces événements une forme bouddhique, Lawa Chakri, se serait signalé par ses vertus dans une existence antérieure où il portait le nom de Pou-Chao-Lava-Chok, tandis que son épouse

1) *Relevé des frontières de M. Xieng-Khong* (document Jaune inédit).

2) *Chronique bouddhique de Xieng-Sen* (document inédit).

s'appelait Lava-chok-boue-Khalac, tous deux auraient vécu sur la montagne du Pou-Chao près de Xieng-Sen, puis dans une existence postérieure auraient reparu dans le même pays, où ils auraient régné. Il est impossible d'indiquer plus clairement sous une forme symbolique, la transmission du pouvoir de la race Lawa à la race thaïe, les successeurs de Lawa Chakri étant tous évidemment des Laos. — Il n'est question ni de luttes ni de combats; c'est une fusion harmonieuse entre les anciens et les nouveaux maîtres du sol.

Plus tard, lorsque après une longue série de souverains, les rois de Lao Chong, devenus rois du Lan Na ¹⁾ se glorifieront d'être les descendants du fameux Lawa Chakri, ils auront beau être des princes Thaïs de la branche Lao, ils n'en tiendront pas moins à établir que leur origine est en partie du moins autochtone et qu'elle se rattache à celle des plus anciens possesseurs du pays. Aussi se transmettent-ils avec soin, de père en fils l'épée de l'illustre aieul Lawa Chakri, qui leur permettra à travers les siècles de revendiquer la totalité de l'ancien domaine Lawa.

Les Thaï-Yaï eux aussi, dans leur descente vers le sud, s'étaient heurtés aux populations Lawas. Les chroniqueurs Shans ²⁾ ne racontent-ils pas que Kun-Ngu le troisième fils de Kun lung, vint régner sur la cité de La-Mung-tai et qu'il paya sa vie durant à la famille dont il était issu et qui régnait à Muong-Kaing, Muong-Nyaung un tribut de 300 éléphants. Or ce La-Mung-tai ne serait autre que La-Maing dont on peut encore aujourd'hui retrouver les ruines dans les environs du moderne Xieng Mai. ³⁾ — Les historiens Birmans ⁴⁾, de leur côté, placent en 656 la fondation de Xieng-Mai par le roi Benya-Men-Yea, qui y aurait installé des artistes et des ouvriers venus du Pégou.

1) Annales du Lan-Na — passim.

2) Ney ELIAS — *op. cit.*

3) HOLT HALLETT — *A thousand miles on an elephant* — London.

4) BASTIAN — *Geschichte der Indo-chinesen* — Berlin.

Ceci se serait passé un peu moins de cent ans après l'arrivée de Kun-lung et de Kun Lai dans la vallée de la Shweli, (568), d'où l'on peut conclure que c'est pendant cette période que les Thaï Yai prirent position sur le flanc oriental du pays Lawa. Mais comme d'autre part, les chroniques Younes placent en 574 ¹⁾ la fondation de Haripountchay (Lampoun) par des colons méridionaux venus de Louvo, les Thaï Yai ne furent pas les seuls à envahir de ce côté l'ancien Javana deça.

Ces rapprochements de dates sont bien significatifs. Il semble en effet qu'au VI^{ème} Siècle l'arrivée des Thaïs dans le nord de l'Indo-Chine, ait causé quelque inquiétude aux princes d'origine hindoue qui régnaient dans le sud de la péninsule, et qu'en tout cas, ceux-ci aient jugé le moment opportun pour prendre des mesures de protection sur leurs frontières septentrionales.

C'est à Kalavandith fils de Kalapatha roi de Takkasila que le Vongsavadan Muong Nena attribue la fondation de Louvo, dans le dernier quart du V^{ème} Siècle. Or Louvo, sur le Bas Ménam, n'est autre que cet état de Lo-hou dont parlent les auteurs Chinois et qui dans la première moitié du XIII^{ème} Siècle, à l'époque des Song, était encore tributaire du Cambodge.

Le but civilisateur de la mission entreprise par Nang-Samatévi ³⁾ dans les pays du nord où elle fonda Lampoun, ses luttes sans merci contre le roi des Lawas dont elle avait repoussé les avances, sont les traits saillants du récit des chroniqueurs Thaïs eux-mêmes, qui n'ignorent pas tout ce que leur race doit à la culture méridionale.

Fille du roi de Louvo, Nang-Samatévi était arrivée avec cinq cents prêtres, des artistes et des ouvriers comme les pays du sud étaient alors à peu près seuls capables d'en avoir, sur le territoire

1) BASTIAN op. c. — *Mission Pavie* — op. c. Histoire de Chamatévi.

2) PELLIOU — *Bull. Ecole française d'Extrême Orient* — T. IV.

3) MISSION PAVIE — *Recherches historiques* — Histoire de Chamatévi.

des Lawas, population barbare, qui ne connaissait que le culte des esprits.

En politique habile, Samatévi évita de froisser les croyances des habitants et fit élever autour de la cité qu'elle fondait, des autels pour les génies de toute sorte vénérés dans le pays. Mais quand le roi des Lawas émit la prétention d'obtenir sa main, sa fierté de femme civilisée se révolta contre l'audace du Barbare, et plutôt que de s'incliner devant sa puissance, elle soutint contre lui une guerre terrible, dont elle sortit d'ailleurs victorieuse. Ce qu'apportait en somme Samatévi dans le Javana deçà, c'était la civilisation des Khmers. Nul doute qu'elle ait été bientôt goûtée et adoptée, non seulement par les Lawas susceptibles de quelque assimilation, mais surtout par ces Thaï-Yai de Lamung tai qu'il s'agissait avant tout de soustraire à l'influence des divers Etats du nord ouest, et qui paraissent avoir pris de bonne heure une part importante dans l'organisation du royaume de Haripountchay.

Il fallait en effet un point d'appui sérieux aux princes descendants de Samatévi qui régnaient à Lampoun et à Lakhon (Muong Kilang) pour se maintenir dans les postes avancés qu'ils occupaient. C'est en liant partie avec les Thaïs de la haute vallée du Ménam, qu'ils semblent se l'être assuré, ainsi s'expliquent un certain nombre de faits assez obscurs compilés dans le Vongsavadan Muong Nena, et notamment la fondation de Savankhalok (Muong Savan Thévalok).

C'est au Brahme Pathamaratch qu'est attribuée la création de cet établissement en l'année 993, suivant Bastian ¹⁾, dont la chronologie a souvent il est vrai besoin d'être contrôlée. Or la même chronique raconte que Chao-Oulak Kouman, le fils de Phra Thamaratch, fut un des rois de Haripountchay.

Plus tard au XIII^{ème} Siècle, ce fut encore un roi de Haripountchay, Phya-Apchaya-Kham, qui installa Chao-Aroun Ratch

1) BASTIAN — op. cit.

Kouman, le fameux Phya Ruang, sur le trône de Satcha-Nalaij, ce qui implique une action permanente et une surveillance constante de la part des successeurs de Samatévi sur les Thaïs fixés dans leur voisinage. Or il ne faut pas oublier que Haripountchay était une colonie des gens de Louvo plus intéressés que qui que ce fût, à maintenir l'hégémonie de leur race dans tout le bassin du Ménam. En s'assurant la haute main dans les affaires des Thaï Yai, ils permirent au royaume de Louvo de prolonger son existence.

Quant aux Thaï-Nai ou petits Thaïs ¹⁾, de la branche Lao, qui ne commencèrent à faire parler d'eux sur le H^t Mékhong qu'à la fin du VII^{ème} Siècle, époque de la fondation du royaume de Lao-Chong, ils ne paraissent pas avoir été au début, un objet de préoccupation pour les princes de Haripountchay qui les laissèrent tranquillement s'établir, au nord de leurs possessions, sur la rive droite du Mékhong et assistèrent peut être avec une certaine satisfaction à la destruction progressive de l'ancienne domination Lawa, par les Thaïs qui se fixèrent sur les deux rives du grand fleuve.

Toutefois, pour faire face à ces nouveaux envahisseurs, qui s'organisaient peu à peu dans leurs royaumes de Lao Chong et de Lao-tchoua, il eut été bon que Haripountchay et Louvo conservassent cette union intime qui avait sans doute fait leur principale force dans les temps passés. Mais la jalousie et les querelles personnelles semblent l'avoir emporté à la longue sur le sentiment de la défense commune, puisque dans le courant du X^{ème} Siècle, nous voyons le roi de Louvo Ochet ²⁾ porter la guerre dans le nord et disputer au roi du Cambodge les dépouilles de Haripountchay. Ce fut Ochet qui l'emporta et qui mit en fuite pour quelques années le roi légitime Trapakarach.

La rivalité ainsi déchainée ne s'apaisa pas, puisque, pendant

1) Annales du Lan Na (document inédit).

2) Mission PAVIE — *Recherches historiques (Laos Occidental)*.

tout son règne qui paraît avoir duré de 1111 à 1141, le roi de Haripountchay, Atheutarach fut continuellement en guerre avec le roi de Louvo. La chronique de Lampoun raconte bien qu'après une longue série d'inutiles conflits, ils finirent par se réconcilier et qu'à partir de ce moment, Louvo ne leva plus d'armée contre Haripountchay.

Mais il était déjà trop tard. Profitant du désaccord des deux royaumes, les Thaïs avaient progressé de tous les côtés. Quelques années après en 1160 ¹⁾, sous le roi Suryavangsa Rama, ceux de Sakhotay devenaient indépendants et c'en était fait désormais de l'ancienne hégémonie Khmère dans le bassin du Ménam.

Le prestige des monarchies méridionales ne pouvait d'ailleurs que s'amoindrir du jour où l'introduction du Bouddhisme chez les Khmers avait anéanti le principe des castes sur lequel reposait tout le système de domination des dynasties d'origine étrangère. Les progrès que fit la nouvelle doctrine dans les classes populaires du Cambodge, sous le règne d'Udaya tija Varman ²⁾ (1049), qui était lui même un Brahmane, hâtèrent singulièrement l'effondrement de l'ancien régime dans les pays du sud et facilitèrent d'autre part la propagation de cette religion égalitaire chez une race aussi assimilable que celle des Thaïs. — Le XI^{ème} Siècle fut d'ailleurs une grande époque de propagation pour le Bouddhisme non seulement dans le sud de la péninsule mais aussi dans le nord est où les rois du Tonkin se faisaient honneur de solliciter des Empereurs Chinois l'envoi de la collection des livres sacrés. — Les princes du Champa eux mêmes auraient participé avec zèle au mouvement général de la propagande, si l'on en croit du moins les Annales du Lan Na qui attribuent au roi de Champan dirpa, Anourouth Dharmi Karatch, la diffusion du Bouddhisme dans le Javana deça.

1) AYMONTIER.

2) AYMONTIER.

L'hypothèse des incarnations successives du Phra Chao permet aux nouveaux convertis de s'imaginer que Bouddha dans ses nombreuses migrations à travers le Monde, les avait favorisés tout spécialement de ses visites et de ses faveurs. On vit surgir de tous les côtés des sanctuaires destinés à commémorer ces faits. De là, ces innombrables légendes qui illustrent dans les régions que le Bouddhisme vient de conquérir, l'origine des cités qui sont désormais appelées aux plus hautes destinées. Sous quelque nom qu'il se soit présenté, sous quelque forme qu'il ait apparu, Bouddha n'est jamais venu, sans laisser une trace manifeste et durable de son passage, l'empreinte de son pied sacré sur le sol qu'il a foulé, une source qu'il a fait jaillir pour étancher sa soif et pour guérir les maladies ou réaliser les souhaits des fidèles qui sont venus écouter sa sainte parole. D'autres fois, c'est un arbre sacré qu'il laisse derrière lui et qui sera considéré comme le palladium de la cité, ou bien quelque relique, comme un cheveu ou une dent dont il fait don à ceux qui l'ont charitablement accueilli.

Des prêtres ou des princes qui ont conscience de leur devoir envers le généreux donateur aussi bien que du profit qu'ils peuvent tirer pour la propagation de la doctrine ou pour l'extension de leur pouvoir, consacrent ces souvenirs par l'érection de temples, de monastères et de pyramides, des pèlerinages s'organisent autour de ces lieux sacrés, les foules s'y portent en masse et c'est un grand avantage non seulement pour les cités qui se développent autour de ces fondations, mais aussi pour les populations qui se civilisent et qui apprennent par les récits les bonzes qui les ont résumés dans des chroniques, les grands faits de leur histoire. — Dans cette Indo-Chine si fréquemment troublée par les compétitions des princes et par les guerres sanglantes combien de fois n'est-il pas arrivé que le clergé bouddhique intervient pour arrêter des luttes ou pour conjurer de grands malheurs en rappelant aux souverains les plus

endurcis le souvenir des vertus et des actes bienfaisants du Phra-Chao ? Il est impossible de raconter ici toutes les légendes dont les grandes cités thaïes tirent encore de nos jours toute leur fierté, mais c'est autour des sanctuaires élevés sur des cheveux de Bouddha que Xieng Mai et Nan ont vu élever leurs murs et malgré toutes les guerres qui l'ont dévasté, Xieng-Sen a été reconstruit plusieurs fois, à cause des glorieux souvenirs Bouddhiques dont ses temples avaient conservé la tradition.

Parfois comme à Xieng Mai, ¹⁾ la cité a été mise en danger par les entreprises de voisins jaloux contre le banian sacré qu'ils savaient être le palladium de la dynastie.

D'autres fois comme à Xieng-Sen ²⁾, les rois étrangers du Pégou et de la Birmanie sont venus s'incliner devant les reliques du saint et devant le bassin sacré du Pou Chao dont le singulier pouvoir de procurer la pluie pendant les périodes de sécheresse, sauva une fois la population de Xieng Mai d'une effroyable disette.

Le Bouddhisme est devenu dans toute l'Indo-Chine le ferment le plus actif de civilisation, au moment même où la gloire des anciennes monarchies tend à s'effacer avec leur prestige. Les Thaï-Yai du Haut Ménam ont été les premiers à en profiter, puisqu'ils sont arrivés à se débarrasser des liens de vassalité qui les rattachaient à Louvo et au Cambodge. Mais malgré tout, ils auraient eu de la peine à anéantir définitivement les traces de leur long passé de soumission, s'ils n'avaient trouvé, dans le courant du XIII^{ème} Siècle un concours inattendu dans leurs voisins du Lao Chang.

La conquête du royaume de Haripountchay par les Thaï-Nai du Lao Chang fut un des événements les plus importants de l'histoire de l'Indo-Chine du Moyen Age, car ce fut la dernière trace de la domination Khmère dans le nord qui disparut, le jour où Phya-

1) Annales du Lan Na.

2) Chronique Bouddhique de Xieng-Seu.

Yiba, le quarante-cinquième successeur de Samatevi dut prendre la fuite devant les armées victorieuses du Lao-Chang ¹⁾). Ce fut en somme, en même temps que le triomphe définitif des Thaïs dans tout le nord et le centre de l'Indo-Chine, une sorte de revanche morale de l'ancienne race Lawa, jadis dépouillée par les conquérants du sud, car parmi les titres que faisait valoir le roi du Lao-Chang à la prise de possession de Haripountchay figuraient les droits qu'il prétendait tenir de son aïeul Lawa-Chakry dont il était lui-même le vingt-troisième successeur.

On peut se figurer quel dut être l'effet de cette conquête sur les Thaï-Yai de Sokhothaï. Les Thaï-Noi n'avaient jamais cessé d'être indépendants depuis la création du royaume de Lao-Chong. Ils étaient sans doute moins civilisés que leurs voisins du Moyen Ménam, mais ils avaient plus de ressort, surtout au lendemain de leur brillante conquête, qui les substituait non seulement aux droits traditionnels des anciens Lawas, mais à ceux des héritiers de Samatévī.

C'est ce dont il convient de se pénétrer, lorsqu'on cherche à élucider le problème de la substitution des principautés thaïes à celles d'une origine différente, dans tout le bassin du Ménam, à la fin du XIII^{ème} Siècle et dans le courant du XIV^{ème}.

L'élément le plus important, le plus digne d'être pris en considération, ce n'est pas l'élément Thaï-Yai, en dépit de certaines inscriptions locales et de certaines traditions siamoises, c'est l'élément Thaï-Noi, dont certains historiens tels que F. Garnier, Yule et Bastian ont pressenti le rôle à l'égard des Thaï-Yai, sans être en mesure de l'expliquer complètement.

Jusqu'à présent, le nom du héros légendaire dont se prévalent

1) Annales du Lan Na.

les Siamois, Phra Ruang, a semblé dominer l'histoire de toute cette période. Bien des indications ont cependant paru contradictoires dans les écrits qui nous ont fait connaître son existence. Et voici que quelques unes d'entre elles deviennent beaucoup plus explicables quand on les examine non plus seulement au point de vue siamois, mais en tenant compte des données fournies par les Annales du Lan Na.

Il est très-vraisemblable que Phra-Ruang naquit à la cour du roi de Louvo, dans une situation subalterne, qui s'explique s'il était de race thaïe et non pas Khmère, car si jamais il a pu passer pour être d'origine Lawa, ce ne fut que pour lui permettre de rivaliser avec le roi de Lao-Chang qui se vantait d'être le descendant de Lava chakri. Son intelligence et ses qualités le firent apprécier du roi de Louvo, qui sera trop heureux, surtout à l'heure du succès, de le reconnaître comme un des siens, quand il sera devenu le chef reconnu des Thaïs de Sokhotai. — Au surplus si Phra-Ruang a effectivement remporté sur le roi Khmer d'Angkor les victoires que lui attribue la légende, il s'est incliné avec tant de savoir faire devant la majesté d'une monarchie qui s'écroule, que le roi de Louvo ne saurait lui en tenir rigueur. D'ailleurs n'est-ce pas vers le nord que se tourne toute l'ambition de Phra Ruang, et comment le roi de Louvo ne seconderait-il pas de ce côté l'effort de celui dont il ne peut qu'apprécier le concours.

Toutes ces données ne sont-elles point parfaitement concordantes? Assurément. Mais la vérité historique oblige de reconnaître qu'elles sont absolument insuffisantes, car elles n'expliquent en aucune façon le rôle de l'élément Thaï-Noi dans les destinées des Muongs groupés sur les rives du Ménam.

En un mot, il est impossible de comprendre le personnage de Phra Ruang, si l'on ne tient pas compte de la conquête de Lamfam et de Lakhon à la fin du XIII^{ème} Siècle par les armées du roi de Lao-Chang et l'installation à la même époque d'une capitale nouvelle à Xieng Maï, qui devient le chef-lieu de l'important royaume de Lan Na.

BULLETIN CRITIQUE.



Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale,
par P. Cordier. 2^e partie: Index du Bstan-hgyur.
Paris, Imprimerie Nationale (E. Leroux, éditeur),
1909, in-8°. VII—402 p. (Publié sous les auspices
de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres).

Depuis 1904, la Bibliothèque Nationale de Paris possède un exemplaire complet du Bstan-hgyur. Cette édition de la rarissime encyclopédie tibétaine est un tirage de luxe sur fort papier, exécuté à Péking au début du XVIII^e siècle par le procédé xylographique ordinaire, mais à l'encre rouge. Conservés jusqu'à ces dernières années dans une lamaserie de Péking, les volumes de cette belle collection ont été acquis en 1901 par M. Pelliot ¹⁾, et c'est l'Ecole française d'Extrême-Orient qui les a fait entrer au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. L'inventaire n'en pouvait être dressé que par quelqu'un possédant à la fois le sanskrit et le tibétain; le Dr. Palmyr Cordier, à qui l'histoire de la médecine indienne est redevable d'intéressantes études fondées précisément sur des documents tant sanskrits ²⁾ que tibétains ³⁾, et qui depuis 1907

1) Cf. B. E. F. E.—O., T. I, p. 283.

2) *Etudes sur la médecine hindoue*; Paris, 1894. — *Vāgbhaṭa et l'Asṭāṅgahṛdaya-saṃhitā*; Besançon, 1896. — *Quelques données nouvelles...*; Calcutta 1899. — *Vāgbhaṭa*; J. A., Juillet-Août 1901.

3) *Introduction à l'étude des traités médicaux sanskrits inclus dans le Tanjur tibétain*; B. E. F. E.—O., T. III, p. 604.

professe ces deux langues à l'Ecole d'Extrême-Orient, était tout désigné pour entreprendre cette tâche aussi ingrate que féconde.

Il est naturellement impossible de porter un jugement définitif sur cette «Deuxième partie» du *Catalogue du fonds tibétain* qui nous donne la liste des titres, des auteurs et traducteurs des traités contenus dans les 72 premiers volumes du Bstan-hgyur. La première partie sera consacrée au Bkaḥ-hgyur et la troisième à la seconde portion du Bstan-hgyur. Tel quel, cet index est déjà fort précieux, car les quelque 2000 textes dont il nous donne le titre étaient jusqu'à présent à peu près inconnus. Sans doute aimerait-on parfois connaître un peu plus que leur noms et ceux des religieux qui les ont écrits en sanskrit et traduits en tibétain. Ce que Csoma avait fait pour le Bkaḥ-hgyur reste encore à faire pour le Bstan-hgyur: souhaitons que le Dr. Cordier se mette un jour à ce travail. En attendant, qu'il nous permette de formuler au sujet de son catalogue deux desiderata dont il sera le premier à reconnaître le bien-fondé: il faut à son répertoire une introduction et un index alphabétique.

Que savons-nous du Bstan-hgyur? En dehors de la brève et incomplète notice de Csoma ¹⁾ et des analyses partielles dues à Schiefner ²⁾ et au Dr. G. Huth ³⁾, nous n'avons guère de moyens de nous renseigner sur la nature, la formation, la composition de cette volumineuse encyclopédie qui constitue à elle seule toute une bibliothèque. Puisque le Dr. Cordier aura été obligé, pour dresser son inventaire, de parcourir (sinon de lire!) tous ces textes dont le nombre ne doit guère être inférieur à 5000, il nous doit, sous forme d'introduction, quelques remarques d'une portée générale nous

1) Annales du Musée Guimet, T. II, p. 353 et suiv.

2) Bull. de l'Acad. des sciences de St Pétersbourg, classe histor. et philol., 1848, T. IV, p. 284 et suiv.

3) Sitzungsber. d. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Philos.—hist. Classe, 1895, T. XV, p. 267 et suiv. — Z D M. G., T. XLIX, p. 279 et suiv.

indiquant ce que nous pouvons espérer trouver dans le *Bstan-hgyur*. Et puisqu'aussi bien il a consenti — grâces lui en soient rendues! — à faire ce catalogue, il faut qu'il boive le calice jusqu'à la lie, et dresse un *index alphabétique* de tous les noms relevés dans son répertoire, à défaut de quoi son œuvre risquerait de demeurer stérile. Mais, avec l'esprit méthodique que nous connaissons au Dr. Cordier et qui apparaît si manifestement dans son catalogue, nous jugeons inutile d'insister davantage sur ces deux points: la cause que nous plaidons est gagnée d'avance.

G. CÉDÈS.

Tchong kouo ming houa tsi 中國名畫集 «Recueil des peintures célèbres de la Chine» (Revue artistique publiée à *Chang-hai* par la maison d'édition *Yeou tcheng chou kiu* 有正書局; cinq fascicules petit in-folio, parus d'Octobre 1908 à Mai 1909).

Dans un article publié en 1905, M. le Prof. Hirth écrivait: ')
«L'histoire de l'art Chinois est condamnée à rester une étude purement académique, sport des sinologues, aussi longtemps que nous ne ferons pas un effort sérieux pour approcher de cet art lui-même, sous la forme des spécimens qui en existent; mais ici, malheureusement, nous sommes arrêtés par une grande pierre d'achoppement: la difficulté de nous procurer des spécimens». En effet, d'une part, le nombre des peintures Chinoises qui se trouvent dans des musées Européens est extrêmement restreint, et, d'autre part, en Chine même, il n'est point aisé d'avoir accès aux collections particulières où sont conservées les œuvres des maîtres anciens. Nous devons donc accueillir avec une vive reconnaissance des entreprises comme celle dont le propriétaire du *P'ing teng ko* 平等閣主人, M. *Ti Pao-hien* 狄葆賢 (appellation *Tch'ou-k'ing* 楚卿) vient de

1) F. Hirth, *Scraps from a Collector's note book* (*T'oung pao*, 1905, p. 373—374).

prendre l'initiative; dans les cinq fascicules déjà parus de la revue qu'il édite sous le titre de « Recueil des peintures célèbres de la Chine », nous n'avons pas moins de 76 phototypies de 25 à 33 centimètres de hauteur qui forment déjà un ensemble extrêmement instructif; si, comme nous l'espérons, cette intéressante publication se poursuit régulièrement, elle deviendra un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'art Chinois. Je crois donc utile de dresser une liste complète des planches qui y figurent, à l'usage des personnes qui, sans être des sinologues, voudraient consulter cet ouvrage.

Premier fascicule:

1. Beau temps après la neige, peinture de *Yang Cheng*, de l'époque des *Tang* 唐楊昇雪霽圖. *Yang Cheng* fleurissait pendant la période *k'ai-yuan* (713--741); on cite de lui des portraits de l'empereur *Hiuan tsong* 玄宗, de l'empereur *Sou tsong* 肅宗 (vraisemblablement alors qu'il n'était qu'héritier présomptif) et de *Ngan Lou-chan* 安祿山 (sans doute avant sa rébellion). Cf. *P'ei wen tchai chou houa p'ou*, ch. XLVI, p. 8 v°.

2. Tableau représentant l'ermitage de (la montagne) *Ts'ing-pien* 青卞隱居圖 par *Wang Mong* 王蒙, de l'époque des *Yuan*, *Wang Mong* portait l'appellation de *Chou-ming* 叔明 (qu'on écrit parfois 叔銘); il était originaire de la ville préfectorale de *Hou-tcheou* 湖州, dans la province de *Tchō-kiang*; il était neveu du célèbre *Tchao Mong-fou* 趙孟頫. A la fin de la dynastie des *Yuan*, il se retira sur la montagne *Houang-ho* 黃鶴 et se surnomma: le bûcheron de la montagne *Houang-ho* 黃鶴山樵. Au commencement de la dynastie *Ming*, il fut impliqué dans l'affaire de *Hou Wei-yong* 胡惟庸 (cf. Giles, *Biog. Dict.*, N° 824) dont il était un des protégés; il mourut en prison en 1385. Le tableau qui est reproduit ici est daté, mais l'indication de la période d'années a disparu;

il est probable qu'il faut lire: la sixième année *hong-wou* (1373).

3. Tableau représentant un matin de printemps à *Tan-t'ai*, par *Lou T'ien-yeou* 陸天游 丹臺春曉圖. *Lou Kouang* 陸廣, qui avait pour appellation *Ki-hong* 季宏, est plus connu sous le surnom qu'il s'était donné de *T'ien-yeou* 天游. Il vivait à la fin de la dynastie *Yuan* et était originaire du *Kiang-sou*.

4. Kakémono représentant une tige de bambou à l'encre noire par *Mei tao jen* 梅道人 墨竹幅. *Wou Tchen* 吳鎮, appellation *Tchong-kouei* 仲圭, de l'époque des *Yuan*, est désigné le plus souvent par le surnom qu'il avait pris: *mei houa tao jen*, le sage des fleurs de prunier 梅花道人 ou simplement 梅道人. Il était originaire de *Kia-hing fou* 嘉興府, dans la province de *Tchō-kiang*; il vécut de 1280 à 1354.

5. Tableau représentant un homme qui fait aller et venir son bâton sur le pont du torrent, par *Wen Heng-chan* (époque des *Ming*) 文衡山溪橋策杖圖. *Wen Pi* 文璧 est connu sous son appellation de *Tcheng-ming* 徵明, et, cette appellation étant devenue comme son nom personnel, il en prit une autre qui fut *Tcheng-tchong* 徵仲; on le désigne souvent, comme ici, par son surnom de *Heng-chan* 衡山. Il était originaire de *Tch'ang-tcheou* 長洲, sous-préfecture qui fait partie intégrante de la ville préfectorale de *Sou-tcheou* dans la province de *Kiang-sou*. Il est aussi célèbre comme calligraphe et comme poète que comme peintre. Il vécut de 1470 à 1559¹⁾.

6. Kakémono représentant un paysage, par *Tong Hiang-kouang* (époque des *Ming*) 董香光山水立軸. *Tong K'i-tch'ang* 董其昌, appellation *Yuan-tsai* 元宰, surnom *Sseu-po* 思白, autre surnom *Hiang-kouang* 香光, était originaire de *Houa-t'ing*

1) Giles, dans son *Introduction to the history of Chinese pictorial art*, p. 159—160, indique les dates 1522—1567. Les dates que je donne sont celles qui sont fournies par le *Houa che kouei tchouan* 畫史彙傳, cité dans les notices placées en tête de la publication que nous analysons présentement. Toutes les fois que j'aurai l'occasion de me référer au livre de Giles, je le mentionnerai sous le titre abrégé: *Chinese pictorial art*.

華亭, sous-préfecture formant partie intégrante de la ville préfectorale de *Song-kiang*, dans la province de *Kiang-sou*; il vécut de 1555 à 1636.

7. Paysage par *Wang Yen-k'o* (dynastie actuelle) **王烟客山水**. *Wang Che-min* **王時敏** avait pour appellation *Souen-tche* **遜之** et pour surnom *Yen-k'o* **烟客**; il portait aussi le surnom de *Si lou lao jen* **西廬老人**; il était originaire de la préfecture secondaire de *T'ai-ts'ang* **太倉**, dans la province de *Kiang-sou*. Il vécut de 1592 à 1680. Il est regardé comme le premier des grands peintres de la dynastie actuelle. La peinture qui est reproduite ici est datée de l'année 1657. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 385—386.

8. Paysage imité de *Ta-tch'e* par *Wang Yuan-k'i* **王原祁** **做大痴山水**. *Wang Yuan-k'i*, appellation *Mao-king* **茂京**, surnom *Li-t'ai* **麓臺**, vécut de 1642 à 1715; il fut reçu docteur en 1670. Petit fils de *Wang Che-min* (voyez ci-dessus, N° 7), il était, comme lui, originaire de *T'ai-ts'ang* (*Kiang-sou*). Le tableau ici reproduit est de l'année 1701. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 387—388. — *Ta-tch'e* **大痴** (ou **大癡**) est un des surnoms de *Houang Kong-wang* **黃公望**, appellation *Tseu-kieou* **子久**, qui fleurissait à l'époque des *Yuan*. Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 141.

9. Paysage imité de *King Hao* par *Che-kou* (dynastie actuelle) **石谷做荆浩山水**. *Wang Houei* **王翬**, appellation *Che-kou* **石谷**, est aussi connu sous les surnoms de *Keng yen san jen* **耕烟散人** et de *Ts'ing houei tchou jen* **清暉主人**; il était originaire de *Tch'ang-chou* **常熟**, dans la province de *Kiang-sou*; il vécut de 1632 à 1717. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 386—387. *King Hao* **荆浩**, appellation *Hao-jan* **浩然**, était un peintre du dixième siècle. Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 73.

10. Cascade dans les pins; première des peintures du recueil de *Wang Che-kou* **王石谷畫冊之一松瀑**. Sur *Wang Houei*, appellation *Che-kou* (1632—1717), voyez le N° 9.

11. Herbes au printemps 春草; deuxième des peintures du recueil de *Wang Che-kou*. Voyez ci-dessus, N° 10.

12. Première des peintures du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial 御題南田畫冊一. *Nan-t'ien lao jen* 南田老人 est le surnom que se donna dans sa vieillesse *Yun Ko* 惲格; son appellation était *Cheou-p'ing* 壽平, mais, comme elle se substitua à son nom personnel, il prit une autre appellation qui fut *Tcheng-chou* 正叔; il s'attribua encore les surnoms de *Tong yuan ts'ao yi cheng* 東園草衣生, *Tong yuan k'o* 東園客, *Po yun wai che* 白雲外史 et *Yun k'i wai che* 雲溪外史. Il était originaire de *Wou-tsin* 武進, sous-préfecture qui fait partie intégrante de la ville préfectorale de *Tch'ang-tcheou*, dans la province de *Kiang-sou*; il vécut de 1633 à 1690. La peinture qui est ici reproduite représente de vieux saules. Elle porte une notice autographe de l'empereur *K'ien-long*. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1895, p. 388—390.

13. Deuxième des peintures du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial; voyez ci-dessus, N° 12. Cette peinture représente des oies au milieu de roseaux.

14. Troisième des peintures du recueil de *Nan-t'ien* avec autographe impérial; voyez ci-dessus, N° 12. Cette peinture représente des pivoines.

15. Kakémono représentant des fleurs d'azalée par la *fou-jen* *Fang Po-lien* 方白蓮夫人杜鵑花軸. *Fang Wan-yi* 方畹儀 qui se surnommait elle-même *Po lien kiu chi* 白蓮居士, était originaire de la sous-préfecture de *Che* 歙 (ville préfectorale de *Houei-tcheou*, prov. de *Ngan-houei*); elle était la petite-fille du ministre des finances *Fang Che-ts'ouen* 方石村; elle devint la femme de *Lo Leang-fong* 羅兩峯 (1733—1799; voyez plus loin, N° 76).

Deuxième fascicule.

16. Image du souverain des devas peinte par *Wei-tch'e Yi-seng*, de l'époque des *T'ang* 唐尉遲乙僧畫天皇像. Sur *Wei-tch'e Yi-seng*, qui vivait dans la première moitié du septième siècle, voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 442—447. La peinture que nous avons ici paraît être celle dont parle Hirth, à la p. 445, comme représentant un 天王 (devarāja?); elle me semble plutôt représenter Çakra.

17. Makimono représentant un cheval, peint par *Tchao Song-siue* 趙松雪畫馬橫幅. *Song-siue* est le surnom du célèbre peintre et calligraphe de l'époque des *Yuan*, *Tchao Mong-fou* 趙孟頫, appellation *Tseu-ang* 子昂 (1254—1322). Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 137—138 et Binyon, *T'oung pao*, 1905, p. 56—60.

18. Tableau représentant la rêverie aux pensées élevées dans le pavillon au milieu des bambous, par la femme secondaire de *M. Kouan* 管仲姬竹亭高逸圖. La femme, qui est ainsi désignée, était la concubine de *Kouan Tao-cheng* 管道昇; elle vivait à l'époque des *Song*. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 146, parle d'une *fou-jen Kouan* 管夫人 qui vivait à l'époque mongole et qui paraît être une autre personne.

19 et 20. Première et deuxième des neuf peintures sur soie représentant des paysages par *Chen Che-t'ien*, de l'époque des *Ming* 沈石田山水九段錦之第一. D'après la table des matières, il s'agirait d'un recueil de peintures de *Chen Che-t'ien* faites à l'imitation de neuf anciennes peintures sur soie 做古九段錦; sur ces deux planches, on voit un cachet avec les mots *K'i-nan* 啟南 qui sont l'appellation du peintre; *Chen Tcheou* 沈周, appellation *K'i-nan*, surnom *Che-t'ien*, était originaire de *Tch'ang-tcheou* 長洲 (*Sou-tcheou fou*, *Kiang-sou*); il vécut de 1427 à 1507. Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 156.

21. Peinture faite par *T'ang Lieou-jou*, de l'époque des *Ming*,

pour M. *Yun Tch'a* 唐六如雲槎圖. Ce tableau est daté de l'année 1513; il porte en outre une poésie de *Wen Tch'eng-ming* (cf. N° 5) dédiée à *Yun Tch'a*. — *Lieou jou* 六如 est le surnom de *T'ang Yin* 唐寅, appellation *Tseu-wei* 子畏. Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 158—159.

22. Peinture faite par *K'ieou Che-tcheou*, de l'époque des *Ming*, pour M. *Yun Tch'a* 仇十洲雲槎圖. La date de 1513 que nous avons lue sur le tableau précédent nous permet de rapporter vers la même époque la peinture de *K'ieou Che-tcheou*. *Che-tcheou* 十洲 est le surnom de *K'ieou Ying* 仇英 dont l'appellation est *Che-fou* 實父. Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 159.

23. Kakémono représentant une vue de lointain en couleur, par *Wang Li-t'ai*, à l'imitation de *Yi kao-che* 王麓臺做倪高士設色平遠立軸. Comme on l'a vu plus haut (N° 8), *Li-t'ai* est le surnom de *Wang Yuan-ki* (1642—1715). La peinture ici reproduite est datée de l'année 1703.

24. Kakémono représentant un paysage par *Wang Li-t'ai*, à l'imitation de *Ta-tch'e* 王麓臺做大痴山水立軸. Sur *Wang Li-t'ai* et (*Houang*) *Ta-tch'e*, voyez le N° 8.

25. Tableau représentant un village dans les saules. Troisième peinture du recueil de *Che-kou* 石谷畫冊三柳莊圖. Sur *Wang Houei*, appellation *Che-kou*, voyez N° 9.

26. Le bâtiment des immortels dans la forêt de bananiers, à l'imitation de *Tchao Chan-tchang* 做趙善長蕉林仙館. Quatrième peinture du recueil de *Che-kou* 石谷畫冊四. Cf. N°s 9, 10, 25.

27. Nénufars sortant de l'eau 出水芙蓉; quatrième des peintures du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial 御題. 南田畫冊四. Cf. N°s 12, 13, 14.

28. Hautes branches et torrent impétueux 喬柯急澗; cin-

quième des peintures du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial. Cf. N^{os} 12, 13, 14, 27.

29. Makimono représentant le cabinet de travail à l'ombre des arbres du vernis par *T'ang Yu-cheng* 湯雨生桐陰書屋橫幅. *T'ang Yu-cheng* n'est autre que *T'ang Yi-fen* 湯貽汾, qui se suicida en 1853 avec tout sa famille pour ne pas tomber au pouvoir des *T'ai-p'ing*; voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 418.

30, 31, 32. Trois paysages de *Tai Tch'ouen-che* 戴醇士山水. Sur *Tai Hi* 戴熙, appellation *Tch'ouen-che*, mort en 1860, voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 419.

Troisième fascicule.

33. Tableau représentant un homme qui se cure les oreilles, peint par *Wang Ts'i-han*, de l'époque des *T'ang* méridionaux 南唐王齊翰畫挑耳圖. *Wang Ts'i-han*, originaire de *Kin-ling* 金陵 (province de *Kiang-sou*), fut au service de *Li Yu* 李煜, qui, de 961 à 978, fut le troisième empereur de la dynastie des *T'ang* méridionaux (*T'ou chou tsi tch'eng*, section *Yi chou tien*, chap. 771, p. 8 v^o—9 r^o). A cette peinture sont annexées plusieurs notices dont la plus précieuse est assurément celle qui a été écrite en 1091 par le célèbre *Sou Che* 蘇軾, app. *Tong-p'o* 東坡.

34. Tableau représentant des cîmes accumulées et des pics s'élevant les uns au-dessus des autres, par *Kieou long chan jen* 九龍山人層巒疊嶂圖. Cette peinture est datée de l'année 1393, c'est-à-dire du commencement de la dynastie *Ming*; elle a été faite par *Wang Fou* 王紱 (ou *Wang Fei* 王芾), appellation *Mong-touan* 孟端, surnom *Yeou-che* 友石, qui se surnommait encore «le vieil ami qui se trouve dans la montagne *Kieou-long*» 九龍山中老友; ce peintre, qui vécut de 1362 à 1416, était originaire de *Wou-si* 無錫 (*Kiang-sou*). Cf. Giles, *Chinese pictorial art*, p. 151.

35. Tableau représentant un temple retiré au milieu des montagnes automnales par *Ma Wen-pi*, de l'époque des *Yuan* 元馬文璧秋山遠寺. Cette peinture est datée de l'année 1360. *Wen-pi* est l'appellation de *Ma Wan* 馬琬.

36. Troisième des neuf peintures sur soie représentant des paysages par *Chen Che-t'ien*. Cf. N^{os} 19 et 20.

37. Tableau représentant une forêt en automne et des bouquets de bambous, par *T'ang Lieou-jou* 唐六如秋林叢竹圖. Sur *T'ang Yin*, appellation *Tseu-wei*, surnom *Lieou-jou*, cf. N^o 21.

38. Tableau représentant la contemplation de l'automne; peint par *Tch'en Lao-lien*, à l'imitation d'un artiste de l'époque des *T'ang* 陳老蓮倣唐人眷秋圖. L'auteur de cette peinture n'est autre que *Tch'en Hong-cheou* 陳洪綬 (1599—1652), appellation *Tchang-heou* 章侯, sur lequel voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 392—393.

39. Tableau représentant l'automne avancé et les montagnes hautes, par *Lan T'ien-chou* 藍田叔喬岳高秋圖. Cette peinture est datée de l'année 1644. L'auteur se nomme *Lan Ying* 藍瑛, appellation *T'ien-chou* 田叔, surnom *Tie-seou* 蝶叟; il était originaire de *Ts'ien-t'ang* 錢塘 (ville préfectorale de *Hang-tcheou*, prov. de *Tchö-kiang*). Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 385.

40. Première des peintures du recueil de *Wang Lien-tcheou* 王廉州畫冊之一. Sur *Wang Kien* 王鑑 (1598—1677), qui est parfois surnommé *Lien-tcheou* parce qu'il fut préfet de *Lien-tcheou* fou, dans le *Kouang-tong*, voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 386.

41. Paysage; copie de *Houang-ho chan jen* par *Wou Mo-tsing* 吳墨井摹黃鶴山人山水. On a vu plus haut (N^o 2), que *Houang-ho chan jen* est un surnom de *Wang Mong*, de l'époque des *Yuan*. La copie que nous avons ici est datée de l'année 1693; elle est due à *Wou Li* 吳歷 (1632—1717), sur lequel voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 391.

42. Cinquième peinture du recueil des paysages de *Che-kou* 石谷山水冊之五. Cf. N^{os} 9, 10, 25, 26.

43. Voyageurs parmi les torrents et les montagnes. Sixième peinture du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial 御題南田畫冊第六. 溪山行旅圖. Cf. N^{os} 12, 13.

44. Paysage par *Wang Li-t'ai*, à l'imitation de *Mei tao jen* 王麓臺倣梅道人山水. Sur *Wang Li-t'ai* (1642—1715), voyez N^o 8; sur *Mei tao jen*, qui est le surnom de *Wou Tchen* (1280—1354), voyez N^o 5.

45. Un matin de printemps à *Tan-t'ai*, tableau de *Wang Li-t'ai* à l'imitation du «Bâcheron de la montagne de la grue jaune». 王麓臺倣黃鶴山樵丹臺春曉. Sur *Wang Li-t'ai* (1642—1715), voyez N^o 8; sur «le Bâcheron de la montagne de la grue jaune», c'est-à-dire sur *Wang Mong* (+ 1385), voyez N^o 2.

46. Bateau de pêche au milieu du torrent et dans la montagne; par *Ta-ti-tseu* 大滌子溪山釣艇圖. *Ta-ti-tseu* est un des nombreux surnoms du moine *Tao-tsi* 釋道濟; sur ce personnage qui vivait au dix-septième siècle, voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 395.

47. Vent et pluie; tableau de *Che k'i chang jen* 石溪上人風雨圖. Ce peintre n'est autre que le moine *K'ouen-ts'an* 釋覺殘 (dix-septième siècle) dont un des surnoms était *Che-k'i ho-chang* 石谿和尚; voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 395.

48. Bruits d'automne; peinture par *Nan-t'ien*, à l'imitation de *Kieou-long chan jen* 南田倣九龍山人秋聲圖. Sur *Nan-t'ien*, voyez N^o 12; sur *Kieou-long chan jen*, voyez N^o 34. Cette peinture, en forme d'éventail, représente des bambous et des arbres que fait bruire le vent d'automne.

Quatrième fascicule.

49. Portrait de *Ta-mo* (Bodhidharma) par *Souen T'ai-kou*, de

l'époque des *Song* septentrionaux (960—1126) 北宋孫太古達摩像. *Souen Tche-wei* 孫知微, appellation *T'ai-kou* 太古, était originaire de la sous-préfecture de *P'ong-chan* 彭山, qui dépend de la préfecture secondaire de *Mei* 眉, dans la province de *Sseu-tch'ouan*. Adeptes des doctrines de *Lao tseu*, il vécut dans la retraite et peignit surtout des religieux taoïstes ou bouddhistes. L'éloge de Bodhidharma écrit au-dessus de la peinture est du poète *Lou Yeou* 陸游 (1125—1219).

50. La concubine *Yang* se plantant des fleurs dans les cheveux; tableau par *Tchao Song-siue* 趙松雪楊妃簪花圖. La concubine *Yang* est la fameuse *kouei-fei Yang* 楊貴妃, favorite de l'empereur *Huan-tsong*; on sait comment, lorsque la cour dut s'enfuir de *Tch'ang-ngan*, en l'année 756, elle fut étranglée sur l'ordre du souverain par l'eunuque *Kao Li-che* 高力士 (cf. Giles, *Biog.Dict.*, N° 2394). Sur *Tchao Mong-fou*, appellation *Song-siue* (1234—1322), cf. le N° 17.

51. La chambre d'étude au milieu des abricotiers en fleurs; peinture par *Chen Che-t'ien* 沈石田香花書屋圖. Sur *Chen Tcheou*, appellation *Che-t'ien* (1427—1507), voyez les N°s 19 et 20. Cette peinture est datée de l'année 1486.

52. Paysage par *Chen Che-t'ien* 沈石田山水 (quatrième des neuf peintures sur soie). Cf. N°s 19 et 20.

53. Appuyé sur un arbre, un homme est au bord d'une rivière; tableau de *T'ang Lieou-jou* 唐六如臨流倚樹. Cf. le N° 21.

54. Pins et thuyas dans les montagnes du sud; tableau de *Wang Yen-k'o* 王烟客南山松柏圖. Sur *Wang Che-min*, appellation *Yen-k'o* (1592—1680), voyez le N° 7.

55. Pavillon sur le torrent et effet de couleur dans la montagne par *Wang Lien-tcheou* 王廉州溪亭山色, à l'imitation de *Mei tao jen* 做梅道人. Sur *Wou Tchen*, ayant le surnom de *Mei houa tao jen* ou de *Mei tao jen* (1280—1354)

voyez le N° 4. — Sur *Wang Kien*, surnommé *Lien-tcheou* (1598 — 1677), voyez le N° 40. La peinture que nous avons ici est datée de l'année 1667.

56. Chrysanthèmes d'automne. Septième peinture du recueil de *Nan-t'ien*, avec autographe impérial 御題南田畫冊第七秋菊. Cf. les N°s 12, 13, 14, 27, 28.

57. Septième peinture du recueil des paysages de *Che-kou* 石谷山水冊之六. Cf. N°s 9, 10, 25, 26.

58. Pics extraordinaires et nuages qui en sortent, tableau par *Wang Che-kou* 王石谷奇峯出雲圖. Cf. N° 9. Cette peinture est datée de l'année 1697.

59. Nuages et montagnes, tableau de *Wang Li-t'ai*, à l'imitation du *chang-chou Kao* 王麓臺倣高尚書雲山圖. Sur *Wang Yuan-k'i*, appellation *Li-t'ai* (1642—1715), voyez le N° 8. Le *chang-chou Kao* est un peintre de l'époque des *Yuan* nommé *Kao K'o-kong* 高克恭, appellation *Yen-king* 彥敬 (ou, suivant la notice que nous lisons sur cette peinture même, *King-yen* 敬彥); il vivait dans la seconde moitié du treizième siècle; il eut le titre de président du ministère de la justice 刑部尚書, ce qui explique le titre de *chang-chou* sous lequel il est connu.

60. Tableau représentant un homme qui lit dans la salle couverte de chaume, par *Tchang Ta-fong* 張大風草堂讀書圖. *Tchang Fong* 張風, appellation *Ta-fong* 大風, possède, outre le nom personnel de *Fong*, un autre nom personnel qui est *Kouan* 觀: il était originaire de *Chang-yuan* 上元, sous-préfecture formant partie intégrante de la ville préfectorale de *Kiang-ning* (Nanking), dans la province de *Kiang-sou*. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 394. La peinture que nous avons ici est datée de l'année 1658.

61. Cheval peint par *Ts'ien Nan-yuan* 錢南園畫馬. *Ts'ien Fong* 錢灃, appellation *Nan-yuan* 南園, était originaire de *K'ouen-ming* 昆明, c'est-à-dire de la ville préfectorale de *Yun-*

nan fou, capitale du *Yun-nan*. Il fut reçu docteur en l'année 1793.

62. Le rugissement du tigre dans la forêt de pins, tableau de *Lang Che-ning* 郎世寧松林虎嘯圖. Ce peintre vivait à l'époque de *K'ien-long* (1736—1795).

Cinquième fascicule.

63. Première peinture du cahier de paysages de *Hia Kouei*, de l'époque des *Song* du Sud 南宋夏珪山水卷第一. *Hia Kouei* 夏珪, appellation *Yu-yu* 禹玉, était originaire de *Ts'ien-t'ang* 錢唐, sous-préfecture qui fait partie intégrante de la préfecture de *Hang-tcheou* dans la province de *Tchō-kiang*; on sait que *Hang tcheou* était la capitale des *Song* méridionaux. *Hia Kouei* fut un des peintres officiels au temps de l'empereur *Ning-tsong* (1195—1224). Sur la peinture qui est reproduite ici, on voit une barque qui retourne vers la rive où, le soir étant venu, les fumées s'élèvent au-dessus des maisons du village, ce qui explique la note écrite par le peintre: la traversée du retour au village d'où montent les fumées 煙村歸渡. A droite, sur les montagnes lointaines, des oies sauvages dessinent leur vol géométrique 遙山畫鴈.

64. Deuxième peinture du cahier de paysages de *Hia Kouei*, de l'époque des *Song* du Sud 南宋夏珪山水卷第二, Voyez ci-dessus, N° 63. Sur cette peinture, on voit des barques amarrées à la rive et on lit les mots: l'ancrage du soir près de la berge d'où les fumées s'élèvent 煙堤晚泊. Dans le lointain à droite, une barque d'où partent les modulations mystérieuses et pures de la flûte du pêcheur 漁笛清幽.

65. La résidence au milieu des ruisseaux et des bambous, peinture par *Mei tao jen* 梅道人水竹居圖. Sur *Wou Tchen*, surnom *Mei tao jen* (1280—1354), voyez le N° 4.

66. La jeune fille dans un beau paysage de neige; oeuvre ne portant aucune notice 無款雪景仕女. La jeune fille est dif-

ficile à apercevoir; en regardant avec attention, on la distinguera dans le coin du bas à gauche.

67. Les feuilles jaunies dans la forêt d'automne, peinture de de *Chen Che-t'ien* 沈石田秋林黃葉圖. Sur *Chen Tcheou* surnom *Che-t'ien* (1427—1507), voyez les N^{os} 19, 20, 51, 52.

68. Le vent d'automne et l'éventail en soie, peinture par *T'ang Lieou-jou* 唐六如秋風紈扇圖. Sur *T'ang Yin*, surnom *Lieou-jou*, voyez le N^o 21. La peinture représente une jeune femme tenant un éventail; c'est sans doute la *tsie-yu Pan* 班婕妤 (fin du premier siècle av. J.-C.), dont on connaît la délicate poésie sur l'éventail qui sera rejeté lorsque viendront les vents d'automne, comme la jeune femme sera abandonnée dès que sa beauté se sera flétrie: voyez W. A. P. Martin, *The Chinese, their education, philosophy and letters*, p. 314—315; Devéria, sous le pseudonyme de T. Choutzé, dans la *Revue de l'Extrême-orient*, 1882, p. 145; Giles, *Chinese Poetry*, p. 19.

69. Précipices nuageux et ombrage des pins, peinture par *Wang Lien-tcheou* 王廉州雲壑松陰圖. Sur *Wang Kien* surnommé *Lien-tcheou* (1598—1677), voyez les n^{os} 40 et 55. La peinture que nous avons ici est datée de l'année 1675.

70. Grand kakémono représentant le temple *Siao* au milieu des montagnes neigeuses, peinture de *Wang Che-kou* à l'imitation de *Yeou-tch'eng* 王石谷倣右丞雪山蕭寺圖巨幅. Sur *Wang Houei*, appellation *Che-kou* (1632—1717), voyez le N^o 9. Sur *Wang Wei* 王維 (699—759), appellation *Mo-k'i* 摩詰, et souvent désigné par son titre de *yeou-tch'eng* 右丞, voyez Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 453—460; Giles, *Chinese pictorial art*, p. 50—55.

71. Paysage; peinture faite par *Wang Li-t'ai* pour être donnée à *Che-kou* 王麓台畫贈石谷山水. Sur *Wang Yuan-k'i*, appellation *Li-t'ai* (1642—1715) voyez le N^o 8. Sur *Wang Houei*, appellation *Che-kou* (1632—1717), voyez le N^o 9. La peinture que

nous avons ici porte une dédicace de *Wang Li-t'ai* daté de l'année 1703.

72. Grand kakémono représentant une barque de pêche dans la montagne en automne, peinture faite par l'homme qui vit au bord du torrent dans les rochers 石溪上人秋山釣艇巨軸. Sur le peintre désigné par ce surnom, voyez le N° 47.

73. Peinture de *Tai Tch'ouen-che* inspirée de celle qui est intitulée «La montagne où on réfléchit quand on s'est retiré» 戴醇士擬退思巖圖. Sur *Tai Hi*, appellation *Tch'ouen-che* (+ 1860), voyez les N°s 30, 31, 32. La peinture que nous avons ici est datée de l'année 1835. D'après la notice écrite par *Tai Ki* lui-même, *Lou Chou-kien* 魯書簡 était un homme d'état qui, après avoir traité les affaires publiques, se plaisait à se tenir dans un cabinet d'étude où il y avait une peinture représentant «La montagne où on réfléchit quand on s'est retiré»; c'est de cette peinture que s'est inspiré *Tai Hi*.

74. Image du légume merveilleux provenant du jardin privé de l'empereur, peinture faite avec respect par *Tsiang T'ing-si* 蔣廷錫恭繪愚園瑞蔬圖. Une plante potagère portant à sa base neuf tubercules au lieu d'un seul avait poussé en 1725 dans le *Yuan ming yuan* 圓明園; pour commémorer ce prodige de bon augure, *Tsiang T'ing-si* fut chargé de faire cette peinture où il a représenté le légume merveilleux en plaçant à côté un champignon d'immortalité. *Tsiang T'ing-si* 蔣廷錫, appellation *Yang-souen*, 楊孫, surnom *Si-kou* 西谷, ou encore *Si-kiun* 西君, ou encore *Nan cha tch'ang chou jen* 南沙常熟人, nom posthume *Wen-sou* 文肅, a vécu de 1669 à 1732. Cf. Hirth, *T'oung pao*, 1905, p. 405-407.

75. L'eau qui coule sous le pont de pierre, tableau de *T'ang Yu-cheng* 湯雨生石橋流水圖. Sur *T'ang Yi-fen*, appellation *Yu-cheng* (+ 1853), voyez le N° 29. La peinture que nous avons ici est datée de l'année 1830.

76. Deux kakémonos représentant, l'un un rocher avec des orchidées, l'autre des fleurs de prunier; peinture de *Lo Leang-fong* 羅兩峯畫蘭石梅花雙軸. *Lo Ping* 羅聘, appellation *Leang-fong* 兩峯, se surnommait lui-même *Houa tche seng* 花之僧; il était originaire de *Che* 歙, sous-préfecture qui fait partie intégrante de la préfecture de *Houei-tcheou* 徽州, dans la province de *Ngan-houei*; il vécut de 1733 à 1799. ED. CHAVANNES.

Johannes HERTEL, *Tantrākhyāyika, die älteste Fassung des Pañcatantra, aus dem Sanskrit übersetzt mit Anleitung und Anmerkungen. (Erster Teil, Einleitung, X + 159 p.; — Zweiter Teil, Übersetzung und Anmerkungen, 159 p. — 2 vol. in-8°, 1909, Leipzig und Berlin, chez Teubner).*

Cinquante ans se sont écoulés depuis que Benfey a publié sa traduction du Pañcatantra en la faisant précéder de cette fameuse introduction qui devait organiser la science des contes et des fables suivant la méthode comparative. Quels qu'aient été les mérites de cet illustre orientaliste, sa thèse fondamentale de l'origine bouddhique du Pañcatantra peut être contestée. M. Hertel s'est attaché à démontrer que le Pañcatantra était essentiellement brahmanique; suivant lui, l'élément non brahmanique ne se retrouve que dans des contes qui seraient des additions postérieures et qui proviendraient en réalité de remaniements jainistes; la forme la plus pure du Pañcatantra nous serait fournie par le Tantrākhyāyika dont des manuscrits plus ou moins incomplets sont conservés au Cachemire; c'est à reconstituer ce texte initial que M. Hertel a consacré son labeur pendant dix années et il nous livre aujourd'hui le résultat de ses patientes recherches. Tout en rendant hommage à la science étendue de l'auteur et tout en reconnaissant ma propre incompetence dans une question qui est du domaine des indianistes, je dois dire que les arguments de

M. Hertel ne m'ont pas toujours convaincu. Assurément, l'origine bouddhique des contes hindous ne peut plus être acceptée comme un axiome; le bouddhisme n'a fait, dans la plupart des cas, qu'adapter à ses dogmes tout un folklore préexistant; mais il a accompli cette tâche avec une telle ampleur qu'on peut se demander s'il n'est pas une des sources auxquelles ont dû nécessairement puiser tous ceux qui, brahmanes ou autres, ont voulu composer des recueils de contes. Pour prendre un exemple précis, je ne puis comprendre pourquoi M. Hertel déclare inauthentique le conte du «Renard devenu bleu» bien qu'il se trouve dans le Tantrakhyâyika lui-même; sans doute, ce conte figure dans la discipline des Mûlasarvâstivâdins¹⁾:

1) *Ken pen ch'ou yi ts'ie yeon pou p'i nai ye p'o song che*, traduit par *Yi-tsing* dans les premières années du VIII^e siècle (Trip. de Tôkyô, XVII, 3, p. 897—89). Voici ce conte:

«Autrefois il y avait un chacal qui était fort glouton; il parcourait les villages en cherchant partout de quoi manger. Un jour, il vint chez un teinturier et, par inattention, tomba dans un baquet plein d'indigo; le teinturier, l'ayant aperçu, le retira et le jeta à terre; alors, le chacal se roula dans de la cendre, puis, voyant que son corps était tout souillé et malpropre, il entra dans le fleuve, s'y baigna et partit. Les poils de son corps étaient devenus lisses et paraissaient de couleur indigo. Or, la foule des chacals, voyant la couleur extraordinaire de son pelage, en conçut un profond étonnement; il se réunirent pour lui demander qui il était; il répondit: «Je suis l'envoyé du souverain Çakra, roi des devas; il m'a donné mandat d'être roi des animaux». Les autres chacals songèrent alors que, bien que son corps fût celui d'un chacal, sa couleur n'était pas celle de leur race; ils en informèrent donc un lion qui, à son tour, le dit au grand roi-lion; celui-ci envoya un émissaire en le chargeant de faire une enquête pour discerner le vrai du faux.

«Quand ce délégué fut arrivé, il vit le chacal couleur d'indigo monté sur un grand éléphant blanc; les animaux divers l'entouraient de toutes parts comme s'ils eussent servi le roi des animaux. Après avoir assisté à ce spectacle le délégué revint auprès de son roi et lui raconta ce qui vient d'être dit. Quand le roi-lion eut entendu ce rapport, il se rendit avec toute son armée à l'endroit où se trouvait cette autre multitude; il vit le roi-chacal monté sur un grand éléphant blanc; la multitude des animaux l'entourait; les tigres ainsi que les léopards et les bêtes très fortes se tenaient à ses côtés; quand aux autres petits chacals, ils demeuraient au loin et à l'écart.

«(Le roi-lion) en conçut dans son cœur de l'indignation et il imagina alors un stratagème: il délégua un des chacals en le chargeant d'appeler la mère du roi. Cette mère demanda (à l'envoyé): «Dans l'endroit où est mon fils, qui sont ses compagnons?» Le chacal répondit: «Parmi eux il y a des lions, des tigres et des éléphants. Moi, je demeure dans une administration extérieure». La mère répliqua: «Si vous partez, cela causera certainement la mort de mon fils». En même temps, elle prononça cette gâthâ:

mais est-ce une raison suffisante pour le rayer du Pañcatantra? et, à pratiquer cette méthode à l'extrême ne risque-t-on pas de vider le livre de tout son contenu et d'aboutir à une sorte de Pañcatantra originel (Urpañcatantra) qui n'est plus qu'un squelette décharné? Si je me permets de présenter ces observations, c'est parce que les «Contes extraits du Tripiṭaka chinois» que je ferai paraître prochainement contiennent un certain nombre de textes apparentés à ceux du Pañcatantra et que, par conséquent, la question soulevée par M. Hertel ne saurait me laisser indifférent. Il est évident d'ailleurs que les réserves que je me hasarde à formuler ne sauraient diminuer en rien la valeur du travail considérable auquel M. Hertel s'est livré pour distinguer et classer les diverses rédactions du Pañcatantra.

ED. CHAVANNES.

G. J. RAMSTEDT, *Mongolische Briefe aus Idikut-Schähri bei Turfun, mit einer Einleitung von A. von Le Coq* (Szb. d. K. preuss. Akademie der Wissenschaften, 1909, XXXII, p. 838—848 et une planche hors texte).

Les quatre documents écrits sur papier en langue et en écriture

«Je suis heureuse au milieu des ravins de la montagne; — en tout temps je puis boire de l'eau pure et fraîche. — Si mon fils ne fait pas entendre le glapissement du chacal, — il pourra rester sur l'éléphant et jouir de la tranquillité et de la joie».

À son retour l'envoyé dit à ses congénères: «C'est un chacal et il n'est pas de la race royale. Dans la montagne j'ai vu moi-même sa mère». Ses compagnons répliquèrent: «Il faut que nous le mettions à l'épreuve». Ils se rendirent alors auprès (du roi-chacal). C'est une règle pour les chacals que, au moment où l'un d'eux glapit, si les autres ne glapissent pas, les poils de leur corps tombent. Comme les autres chacals avaient glapi, le roi-chacal fit cette réflexion: «Si je ne glapis pas, mes poils vont tomber à terre; si, d'autre part, je descends de l'éléphant pour glapir, je serai certainement tué par lui; il vaut mieux maintenant que je glapisse en restant sur l'éléphant». Il poussa donc un glapissement. L'éléphant, voyant qu'il avait affaire à un chacal, l'enleva avec sa trompe et le tua en le foulant sous ses deux pieds de devant. Dans les airs, un deva qui avait vu la scène prononça cette gâthâ:

«Que ce qui doit être au-dedans soit au-dehors, — que ce qui doit être au-dehors soit au-dedans, — ce sont choses qui ne sauraient convenir, — et qui sont comparables au chacal monté sur l'éléphant».

mongoles que M. Ramstedt a traduits ont été découverts par M. von Le Coq à Idikut-shahri, l'ancienne capitale du royaume ouïgour. Le premier d'entre eux est un passeport garantissant à un personnage qui se rend à Khodjo (Idikut-shahri) des chevaux de poste et de quoi subvenir à son entretien tout le long de la route; cette pièce officielle est faite au nom de l'empereur Yisun-temür, en l'année 1326. Le second document, qui paraît émaner de Öljei temür et qui, si cela est exact, serait daté de l'année 1408, confère à un certain Hassan la surveillance du domaine impérial et des eaux à Khodjo. Le troisième document, qui doit être de l'année 1398, n'est pas très clair; il semble exempter de certaines réquisitions un personnage nommé Kök bukha. Enfin le quatrième document, qui n'est pas daté, est relatif aux chevaux de poste qui doivent être fournis à un voyageur. Comme l'a remarqué dans une note finale F. W. K. Müller, quelques unes des formules contenues dans ces pièces officielles coïncident avec celles qu'on relève sur certains édits impériaux rédigés en langue chinoise par la chancellerie de l'époque mongole.

ED. CHAVANNES.

Berthold LAUFER, *Die Kandjur-Ausgabe des Kaisers K'ang-hsi* (Bulletin de l'Académie Imp. des Sciences de St.-Pétersbourg, 1909, 1 Mai, VI^e Série, N^o 8, p. 567—574).

Pendant son dernier séjour à *Si-ngan fou*, M. Laufer a découvert, dans un petit temple lamaïque appelé le *Kouang-jen sseu* 廣仁寺, une édition du Kandjour tibétain imprimée à l'encre rouge à Péking en l'année 1700 sur l'ordre de l'empereur K'ang-hi; la préface, écrite par cet empereur lui-même en 1684, et l'index sont rédigés en quatre langues; tibétain, chinois, mongol et mandchou; l'index fournit donc une concordance précieuse des titres des ouvrages en tibétain et en chinois. Les renseignements que M. Laufer nous donne au sujet de

cette édition ne peuvent manquer d'être bien accueillis au moment où le travail considérable de M. le Dr. P. Cordier (voyez plus haut, p. 513—515) attire plus particulièrement l'attention sur les écrits du Bouddhisme tibétain.

ED. CHAVANNES.

J. BEAUVAIS, *Documents géographiques, historiques et linguistiques sur la ville et la région de Long-tcheou* (1 vol. in-8° de 132 p.; Hanoï-Haïphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1909; extrait de la Revue Indo-Chinoise).

Sous ce titre M. Beauvais a réuni en volume une série d'articles qui avaient paru dans la *Revue indo-chinoise* d'Août 1908 à Mars 1909, et qui constituent une véritable monographie de la ville de Long-tcheou 龍州 dans la province de Kouang-si. Ce travail a pour base le *Long tcheou ki lio* 龍州紀略 composé en 1801 par Houang Yu 黃譽; mais M. Beauvais ne s'est pas contenté d'analyser tout ce que cet ouvrage Chinois contenait d'intéressant; il y a ajouté nombre d'observations personnelles qu'il a pu faire pendant un séjour prolongé à Long-tcheou; il y a joint la traduction de plusieurs inscriptions et proclamations officielles qui nous renseignent sur les événements concernant cette ville. Il serait à souhaiter que l'exemple donné par M. Beauvais fût imité et que chaque cité chinoise fût l'objet d'une pareille enquête; notre connaissance de la Chine y gagnerait en étendue et en précision. On regrettera que, par suite d'un concours de circonstances fâcheuses, les cartes qui devaient accompagner ce petit volume n'aient pas pu y figurer. A la fin du *Long tcheou ki lio*, on trouve deux rapports de Gia-long qui sont d'une grande importance pour l'histoire des relations de la Chine avec l'Annam; bien que ces documents n'aient guère de connexion avec la chronique locale de *Long tcheou*, M. Beauvais les a traduits intégralement et nous ne pouvons que lui en être reconnaissants.

ED. CHAVANNES.

L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Bouddhisme, Opinions sur l'histoire de la dogmatique* (in-16 de VIII + 417 p.; Paris, Beauchesne, 1909).

Quoique M. de la Vallée Poussin professe un certain scepticisme à l'égard de la science qu'on appelle l'histoire des religions, il vient de lui apporter une sérieuse contribution par le volume où il étudie les dogmes du Bouddhisme. Ses travaux antérieurs l'avaient bien préparé à aborder une telle entreprise; c'est une bonne fortune pour nous que les nécessités de l'enseignement l'aient obligé à extraire des matériaux qu'il avait accumulés jusqu'ici un exposé accessible à tous de ses vues sur une religion dont il a fait depuis longtemps l'objet principal de ses recherches. Partant de l'enseignement du Buddha qu'il caractérise comme une doctrine essentiellement pragmatique, il fait voir comment, à l'agnosticisme du maître sont venus se superposer des systèmes métaphysiques ou mystiques et il étudie ces diverses combinaisons dans un chapitre qui est d'une science bien informée; puis, après avoir montré quelle est la mythologie qui est issue du Bouddhisme, il marque nettement les différences qui existent entre les deux méthodes de salut et les deux formes d'idéal religieux appelées le petit et le grand véhicule; enfin il indique, dans un dernier chapitre qui est peut-être le plus original de tout l'ouvrage, comment le Tantrisme a été la voie par laquelle le Bouddhisme est venu graduellement se fondre dans l'Hindouisme. Assurément, M. de la Vallée Poussin ne prétend pas énoncer toujours des découvertes et, en mainte occasion, il se réfère aux opinions des maîtres de l'indianisme; mais il a su discuter d'une manière personnelle et vivante des problèmes fort abstrus et on ne peut lui dénier le grand mérite d'avoir mis quelque ordre et quelque clarté dans la masse énorme des idées bouddhiques.

ED. CHAVANNES.

Stanislas MILLOT, *Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois* (in-folio de 202 p. lithographiées, Paris, Leroux, 1909).

L'écriture cursive des Chinois est, pour un étranger, d'une extrême difficulté. Les dictionnaires indigènes tels que le *T'sao tseu houei* 草字彙 ne peuvent fournir qu'un secours insuffisant puisqu'il faut les feuilleter souvent d'un bout à autre avant de rencontrer la forme qu'on désire expliquer. M. Millot a cherché à remédier à cet inconvénient en établissant un dictionnaire des caractères cursifs où une série de tableaux synoptiques circonscrivent de plus en plus le champ des recherches jusqu'à ce qu'ils permettent d'arriver presque à coup sûr à la solution du problème. L'ouvrage de M. Millot rendra des services, mais il est nécessaire, pour en tirer tout le rendement qu'il peut donner, de se familiariser au préalable avec les procédés habituels de l'écriture cursive; il eût donc été bon de joindre à ce dictionnaire des textes suivis où l'étudiant aurait pu lire quelques pages d'écriture cursive en ayant en regard les mêmes textes en écriture régulière. Il ne manque pas dans la littérature Chinoise d'inscriptions ou de préfaces, souvent signées de noms célèbres, qui seraient de bons spécimens pour de tels exercices.

ED. CHAVANNES.

— *The early History of India from 600 B. C. to the Muhammadan Conquest including the Invasion of Alexander the Great* by Vincent A. SMITH.... Second Edition, revised and enlarged. Oxford, at the Clarendon Press, 1908, in-8, pp. X + 1 f. n. ch. + pp. 461.

Je viens tardivement parler d'un ouvrage qui a été l'objet d'assez nombreuses critiques lors de son apparition; certaines de ces critiques n'ont plus de raison d'être, les erreurs qui les avaient motivées ayant disparu pour la plupart dans cette nouvelle édition. Il

reste un livre qui n'est peut être pas parfait, mais qui est néanmoins fort utile ainsi qu'on en pourra juger par le contenu: I. Introduction. — Les sources de l'Histoire indienne, avec des appendices sur l'âge des Puranas et sur les Pélérins chinois. — II. Les dynasties avant Alexandre, 600 à 326 av. J. C. — III. La Campagne d'Alexandre aux Indes: la marche en avant, 327—326 av. J. C. — IV. La retraite, 326—324 av. J. C. — V. Tchandra-gupta Maurya et Bindusara, de 321 à 272 av. J. C. — VI. Asoka Maurya, de 272 à 231 av. J. C. — VII. Suite d'Asoka; ses successeurs, jusqu'à 184 av. J. C. — VIII. Les dynasties Sunga, Kanva et Andhra de 184 à 236 av. J. C. — IX. Les dynasties Indo-grecques et Indo-Parthes de 250 av. J. C. à 60 ap. J. C. — X. La dynastie Kuchan ou Indo-Scythe, de 45 à 225 ap. J. C. — XI. L'Empire Gupta, et les Satrapes occidentaux, Tchandragupta I à Kumaragupta I, de 320 à 455 ap. J. C. — XII. Suite de l'Empire Gupta, et les Huns blancs, de 455 à 606 ap. J. C. — XIII. Le règne de Harsha, de 606 à 648. — XIV. Les Royaumes du Nord au Moyen-Âge, 648 à 1200. — XV. Les Royaumes du Deccan. — XVI. Les Royaumes du Midi. — La plupart de ces chapitres sont accompagnés d'appendices comme la Chronologie de différentes dynasties, la date de la bataille de l'Hydaspes, les inscriptions d'Asoka. Je ne m'explique pas la note, p. 232: «The Hiung-nû were not Huns, as supposed by De Guignes, nor Ephthalites, as supposed by Kingsmill, but probably were of Turki race». M. Smith ne me paraît pas au courant des travaux de Hirth, sur la question. — P. 232 et 258, M. Smith dit que la défaite des Yue tchi eut lieu vers 140 av. J. C. suivant M. Chavannes, *Turcs Occidentaux*; M. Chavannes a depuis longtemps rectifié cette date: c'est en l'année 165 que les Ta Yue tchi vaincus par les Hiong nou out quitté le Kan-Sou; cf. *Pays d'Occident d'après le Heou Han Chou*, p. 43.

H. C.

BIBLIOGRAPHIE.



LIVRES NOUVEAUX.

EDOUARD CHAVANNES. *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* (488 planches in-4° en 2 albums. — Publications de l'École française d'Extrême-Orient; Paris, chez Leroux, 28 rue Bonaparte, 1909).

Les matériaux que j'ai rapportés de ma mission archéologique de 1907 dans la Chine septentrionale sont nombreux et l'étude en est longue. Je ne pourrai faire paraître que vers la fin de l'année prochaine le texte contenant le déchiffrement des inscriptions, l'explication des monuments figurés et le récit de voyage. Il m'a semblé préférable de ne pas différer jusqu'à cette époque la publication des photographies et des estampages que j'ai rassemblés; je me suis donc décidé à mettre dès aujourd'hui en librairie les deux albums qui ne seront suivis que plus tard des deux volumes complémentaires. Les notes que j'ai déjà insérées soit dans le *T'oung pao* (1908, p. 236—265 et p. 503—528), soit dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1908, p. 187—203) permettront au lecteur de s'orienter dans cet ensemble de documents qui comprend près de 1200 numéros; j'y ajouterai maintenant quelques brèves indications.

L'ouvrage se divise en six sections:

- I. Sculpture de l'époque des *Han*; pl. I—CIV.
- II. Sculpture bouddhique depuis les *Wei* du Nord jusqu'aux *T'ang*; pl. CV—CCLXXXVI.
- III. Sépultures impériales des *T'ang* et des *Song*; pl. CCLXXXVII—CCCXII.
- IV. Objets de musée; pl. CCCXIII—CCCXXIV.
- V. Epigraphie; pl. CCCXXV—CCCLXIX.
- VI. Vues pittoresques; pl. CCCLXX—CCCCLXXXVIII.

Première section.

1. Les trois paires de piliers de *Teng-fong hien* 登封縣, dans la province de *Ho-nan* (pl. I—XX). Deux de ces piliers, appelés Piliers du *T'ai-che* 太室闕 marquaient l'entrée de la voie qui devait mener à un sanctuaire consacré au Pic du Centre; ils sont datés, par une inscription, de l'année 118 p. C. Deux autres piliers, qui sont de l'année 123 p. C., étaient placés en avant d'un temple dédié à la mère de *K'i* 啟, fils de *Yu* le grand, et second empereur de la dynastie *Hia*; à l'époque des *Han*, le caractère *K'i* 啟 était frappé de tabou et on lui avait substitué le caractère *K'ai* 開; ces piliers sont donc nommés Piliers de la mère de *K'ai* 開母闕. Enfin, deux autres piliers dits Piliers du *Chao-che* 少室闕 doivent être vraisemblablement de la même époque que ceux de la mère de *K'ai*, ayant été érigés par les mêmes personnes. La grande inscription qui est sur un des piliers de la mère de *K'ai* (pl. XIV, N° 19) et celle qui se trouve sur un des piliers du *Chao che* (pl. XIX, N° 31) représentent les seuls spécimens que nous possédions de l'écriture *tchouan* à l'époque des *Han*. Quant aux bas-reliefs, ils sont remarquables à maints égards: le léopard (Pl. VIII, N° 13), le joueur de foot-ball (Pl. XV, N° 25) sont pleins de vie; la forme héraldique de certaines compositions qui nous montrent deux oiseaux affrontés (Pl. XX, N° 36) ou une tête de bélier

entre deux dragons ¹⁾ (Pl. XX, N° 37) n'est pas moins digne d'être signalée.

2. Les piliers de *Ya-tcheou* 雅州, dans la province de *Sseu-tch'ouan*. Ces piliers ont été érigés en l'honneur d'un certain *Kao Yi* 高頤, appellation *Kouan-fang* 貫方, mort en 209 p. C. Un seul d'entre eux est bien conservé; du second il ne reste que le contrefort. Les deux estampages que je reproduis ont été fort aimablement mis à ma disposition par le commandant d'Ollone; l'un d'eux (pl. XXII) a été exécuté sous les yeux du commandant d'Ollone lui-même et représente les diverses parties d'un cortège dans l'ordre où elles se succèdent sur le pilier; l'autre estampage est un groupement fantaisiste des diverses scènes qu'on peut relever sur ce monument. Nous avons ici pour la première fois un spécimen de l'art de l'époque des *Han* dans la province de *Sseu-tch'ouan*; il est à souhaiter que des explorations futures complètent l'œuvre commencée par le commandant d'Ollone et nous renseignent mieux sur les destinées de la sculpture dans la Chine du Sud-Ouest au début de l'ère chrétienne.

3. Les bas-reliefs du *Hiao t'ang chan* 孝堂山 (pl. XXIII—XXXI);

4. Les bas-reliefs dits de *Wou Leang ts'eu* 武梁祠 (pl. XXXII—LXXVI).

J'ai déjà publié la plupart des estampages afférents à ces deux groupes dans un livre intitulé: *La sculpture sur pierre en Chine*, paru en 1893. Ce travail de jeunesse demandait à être refait; mais je ne pouvais rédiger un nouveau texte sans y joindre la reproduction des monuments que je voulais décrire; je me suis donc décidé à donner ici pour la seconde fois tout l'ensemble de ces bas-reliefs; aussi bien avais-je dans les planches mêmes des additions importantes à faire: tout d'abord, j'ai pu me procurer dans certains

1) L'un des deux dragons est presque entièrement effacé.

cas des estampages plus complets: c'est ainsi que les planches XLIV et XLV sont munies des pignons qui manquent aux planches III et IV de l'édition de 1893; d'autres planches sont entièrement nouvelles: telles sont, pour le *Hiao t'ang chan*, la photographie de la chambrette funéraire (pl. XXIII)¹⁾ et l'inscription du roi de *Long-tong* (pl. XXXI) gravée à l'extérieur de la paroi occidentale de ce monument; pour le groupe dit de *Wou Leang ts'eu*, les photographies et la plupart des estampages (pl. XXXII—XLIII) des deux piliers, les trois faces (pl. LXXVI) d'une petite pierre que j'ai exhumée au pied du pilier de l'ouest, enfin une dalle (pl. LXXV) sur laquelle on trouve représentées des scènes fort curieuses dont voici la description sommaire: en haut, Confucius joue de l'instrument fait avec des pierres sonores et un homme qui l'entend porte un jugement sur son caractère (cf. *Louen yu*, XIV, 42); à gauche, une scène qui fait défaut devait être, d'après la notice qui seule a été conservée, l'entrevue de *Tseu-lou* avec le vieillard portant une corbeille sur son épaule (cf. *Louen yu* XVIII, 7); sur le registre inférieur, *Lieou-hia Houei* 柳下惠 est représenté, avec une femme, dans une posture équivoque, mais la tradition veut qu'il ait trouvé dans ces circonstances scabreuses l'occasion de faire triompher sa vertu; la scène qui est à gauche se rapporte à la fameuse histoire de l'orphelin de la famille *Tchao* (Cf. *Sseu-ma Ts'ien*, trad. fr., t. v, p. 15—22).

5. Les planches LXXVII—CIV sont des reproductions de divers bas-reliefs de l'époque des *Han*. J'ai vu moi-même et estampé une des deux pierres de *Lieou kia ts'ouen* 劉家村 (le N° 148) et trois des pierres de *Tsiao tch'eng ts'ouen* 焦城村 (N°s 149, 150, 151), j'ai tout lieu de croire que deux de ces dernières (les N°s 150 et 151) sont d'habiles imitations faites dans un but mercantile; elles

1) Cf. dans le *T'oung pao* de 1908, p. 583, fig. V, la photographie du même monument par M. le Prof. Fischer.

présentent cependant un certain intérêt documentaire. Trois estampages (les N^{os} 170, 171 et 172) m'ont été prêtés par M. le Prof. Fischer auquel j'exprime mes remerciements; sur le N^o 172, la date de la première année *kien-ho* (147 p. C.), qui coïncide rigoureusement avec celle du pilier de *Won Leang ts'eu* (pl. XXXVIII, N^o 63), est peut-être surajoutée, mais la sculpture est authentique; le N^o 169, qui fait également partie des monuments rapportés par M. Fischer, est, lui aussi, d'une authenticité incontestable; j'en ai acquis l'estampage en Chine. C'est de même par voie d'achat que je me suis procuré tous les autres estampages de cette série; j'ai pu identifier un certain nombre d'entre eux, mais il en est pour lesquels je suis resté dans l'ignorance; je serais heureux si quelque sinologue pouvait découvrir à quel monument appartiennent les six bas-reliefs numérotés 158—163. J'ai dû retoucher plusieurs des estampages de cette série qui auraient été trop indistincts si je les avais fait reproduire tels quels.

Seconde section.

1. Les grottes de *Yun-kang* 雲岡 à l'ouest de *Ta-t'ong fou* 大同府, dans le Nord de la province de *Chan-si* (pl. CV—CLX). Toutes les inscriptions qui se trouvaient autrefois dans ces grottes ont été détruites; les témoignages historiques nous permettent cependant d'établir que les plus importantes des sculptures durent être exécutées au temps de l'empereur *Wen-tchi'eng* (452—465 p. C), sous la direction du religieux *T'an-hiao* 曇曉; rien ne nous permet de croire qu'aucune des grottes ait été aménagée postérieurement à l'année 494, date où les *Wei* du Nord transférèrent leur capitale de *Ta-t'ong fou* à *Ho-nan fou*. Ces monuments sont donc les plus anciens spécimens de l'art bouddhique en Chine. Il y a lieu, en les étudiant, de tenir compte de deux observations: 1^o dans un assez grand nombre de cas, les sculptures ont été repeintes à des dates

récentes (par exemple, pl. CXII — CXV et CXXIV — CXXVII); quoique la première impression soit fâcheuse, on ne tarde pas à s'apercevoir que le mal n'est pas grand; si la couleur peut empâter les contours, elle ne les modifie pas sensiblement; tout au plus remarquera-t-on que parfois le peintre s'est permis de jeter quelques caractères d'écriture ou quelque motif ornemental au milieu des anciens décors (pl. CXXIII, N° 230). 2° Beaucoup plus graves sont les restaurations qui ont consisté, lorsqu'une partie de statue était altérée, à la reconstituer grossièrement avec un torchis de boue et de paille; ces réfections modernes n'ont plus rien de commun avec l'art antique et doivent être soigneusement éliminées; par exemple, sur la pl. CXIX, le personnage du bas devait être semblable au personnage du bas de la pl. CXVI, mais la couche de torchis a complètement modifié la coiffure et l'un des attributs; sur la pl. CXXII qui représente l'armée de Mâra assiégeant le Buddha, le Buddha central est refait; de même encore, sur les pl. CXXXV et CXXXVI, les Buddhas des niches supérieures ont la tête en torchis. Avec un peu d'attention, on fera assez facilement le départ entre ce qui est authentique et ce qui a été retouché; d'ailleurs, en maint endroit, l'enduit de boue est heureusement tombé et a laissé réapparaître ce qui restait du contour primitif; des trous ronds dans la pierre (pl. CXXVIII et CXLVI) subsistent seuls pour nous rappeler qu'on avait mis là des chevilles en bois afin de fixer et de retenir le torchis aujourd'hui détruit.

2. Les grottes de *Long-men* 龍門, au Sud de *Ho-nan fou*, dans la province de *Ho-nan* (pl. CXLI — CCLXIV). Les sculptures de ces grottes commencent vers l'an 500 p. C. et se terminent, à quelques rares exceptions près, au huitième siècle. Parmi celles qui sont de l'époque des *Wei* du Nord, il faut mettre hors de pair le pur joyau qu'est la grotte connue sous le nom populaire de *Lao kiun tong* 老君洞; je l'ai photographiée dans toutes ses parties (pl. CCXXXIII —

CCLXII). Dans les sculptures des *T'ang*, on remarquera plus particulièrement les frises de la grotte centrale *Pin-yang* (pl. CLXX—CLXXV) qui datent de l'année 642 p. C. et qui nous présentent des cortèges d'hommes et de femmes avec les costumes du temps, puis le grand Buddha et ses acolytes, Çramaṇas, Bodhisattvas et devarājas, qui furent sculptés en 675 (pl. CCXX—CCXXV).

3. Les grottes appelées *Che k'ou sseu* 石窟寺 à *Kong hien* 鞏縣, dans la province de *Ho-nan* (pl. CCLXV—CCLXXVI). Dans ces sculptures qui datent principalement du septième siècle, j'attirerai l'attention sur le N° 406 de la pl. CCLXXI où un excellent archéologue, M. Foucher, a su reconnaître Varuṇa avec son poisson, Gaṇeṣa qui supporte de sa main gauche sa trompe d'éléphant, et enfin vraisemblablement Varāhi, la déesse à tête de sanglier.

4. Sculptures bouddhiques diverses (pl. CCLXXVII—CCLXXXVI). La pl. CCLXXXIV reproduit une stèle de l'année 543 p. C. conservée dans le village de *Pei-k'ong*, sous-préfecture de *Ho-nei*, dans la province de *Ho-nan* 河內縣北孔村; cette stèle présente des scènes de la légende du Buddha Çākyamuni, de celle de Sumati et du Buddha Dipaṃkara, de celle enfin du prince Viçvantara; ces trois récits édifiants correspondent, dans la carrière du Bodhisattva, au point de départ, à l'avant-dernière étape et à l'aboutissement.

Troisième section.

Sépultures impériales des *T'ang* et des *Song* (pl. CCLXXVII—CCCXII). La série des monuments qui est ici donnée permet de suivre la modification graduelle de certains thèmes. Par exemple, une sépulture de l'année 700 environ p. C.¹⁾ nous fournit deux che-

1) Précédemment (*T'oung pao*, 1908, p. 24—25), sur la foi d'un renseignement qui m'avait été donné à *Si-ngan fou*, j'avais identifié cette sépulture avec celle du prince *Wou San-sseu* 武三思, mort en 707 p. C.; après un examen plus approfondi, j'arrive à la conclusion que cette sépulture doit être en réalité le *Chouen ling* 順陵, que l'impératrice *Wou Tso-t'ien* 武則天 fit élever pour sa mère; il s'y trouvait

vaux ailés où l'influence Sassanide est encore très nette; les N^{os} 475 et 476 de la pl. CCCII et le N^o 479 de la pl. CCCIII nous font comprendre par quelle évolution est sorti de ce modèle primitif l'animal fantastique que nous trouvons dans une sépulture du onzième siècle (pl. CCCV). De même, l'autruche de la tombe *K'ien* (pl. CCXCV) s'altère graduellement (pl. CCCI, N^o 472 et pl. CCCIII, N^o 481) de manière à devenir un oiseau imaginaire que les *Song* remplacent par l'oiseau aux ailes d'or (Garuda) fameux dans les légendes d'origine hindoue par ses luttes contre les nâgas (pl. CCCXII, N^{os} 500 et 501; sur le N^o 500, on voit distinctement le nâga). — On remarquera, dans cette section, les six coursiers du *Tchao-ling* qui peuvent être comptés au nombre des chefs-d'œuvre de la sculpture Chinoise (pl. CCLXXXVIII—CCXC).

Quatrième section.

Objets de Musée. Cette section comprend essentiellement les cinq tambours de bronze de la collection impériale de Moukden (pl. CCCXIII—CCCXVII) et les bronzes de la collection de Mr. *Tchang Yu-ts'ong* 張毓琮 à *Wei hien* 濰縣, dans la province de *Chan-tong*. Les figurines modelées en terre blanche non cuite (N^{os} 526—532), qui sont actuellement au Musée du Louvre proviennent d'une tombe située près de *Kong hien* 鞏縣, dans la province de *Ho-nan*; elles ont été exhumées au cours des terrassements faits en vue d'établir le chemin de fer et m'ont été gracieusement remises par un conducteur des travaux, M. Dautherville.

Cinquième section.

Epigraphie. J'ai publié les fac-simile d'environ 200 des inscriptions de *Long men* (*Ho-nan*) (pl. CCCXXV—CCCL); j'en donnerai

autrefois une inscription composée par *Wou San-ssou* (cf. *Kin che ts'ouei pien*, chap. LXIV, p. 7 r^o—v^o de l'édition lithographique) et c'est ce qui explique l'erreur d'attribution qui a pu être commise.

un plus grand nombre en transcription et en traduction dans les volumes de texte. Les deux stèles de 699 et de 744 que reproduisent les planches CCCLIV et CCCLV sont fort intéressantes, mais sont d'une interprétation difficile; il est d'ailleurs très malaisé de les estamper et les fac-simile que j'ai pu me procurer de ces deux monuments ont une réelle valeur. Cette section se termine par le texte complet de cinq des classiques gravés sur pierre en l'année 837 p. C., à savoir: le *Yi king*, le *Chou king*, le *Che king*, le *Louen yu* et le *Eul ya*. La série des stèles sur lesquelles furent gravés les classiques à l'époque des *T'ang* est conservée dans le *Pei lin* à *Si-ngan fou*; elle forment de longues rangées dont on peut voir l'aspect sur la pl. CCCCXLIV, N° 1012. Tout le monde connaît l'importance extrême de ces monuments pour l'établissement du texte des classiques; j'aurai l'occasion d'en parler assez longuement; pour l'instant, je me bornerai à faire observer que nous trouvons ici l'usage de modifier les caractères frappés de tabou en supprimant un ou deux traits 缺筆; c'est ainsi que les mots 世 et 民 sont toujours apocopés parce qu'ils constituent le nom personnel de *Li Che-min* 李世民, qui n'est autre que l'empereur *T'ai tsong* (627—649).

Sixième section.

Vues pittoresques. Cette section, qui n'est pas la moins importante de l'ouvrage puisqu'elle comprend 401 numéros, renferme les photographies instantanées que j'ai prises au cours de mes pérégrinations; je voudrais pouvoir communiquer au lecteur dans mon récit de voyage quelques unes des impression que j'ai ressenties devant ces paysages où revivent pour moi les aspects divers des contrées que j'ai parcourues. A ces photographies, j'ai joint quelques estampages de gravures sur pierre; la pl. CCCCXXXVII nous fournit deux représentations figurées de l'union des trois doctrines: sur

l'une d'elles (N° 994), le visage vu de face est celui d'un moine bouddhiste, mais, si on n'en considère que la partie de gauche, on aperçoit le profil d'un moine taoïste, tandis que, dans la partie de droite, se trouve le profil d'un lettré confucéen. Sur la pl. CCCCLXXXVII, on voit (N° 1176) une image du génie de la Longévité formant rébus, c'est-à-dire que, dans les traits qui la constituent, on peut discerner les sept mots 道通天地有形外 «Le *tao* pénètre le ciel et la terre et s'étend au-delà du monde des choses ayant forme sensible»; de même, sur la planche CCCCLXXXVIII, le N° 1178 est un *k'ouei sing* dont le dessin forme la phrase 一正無私 «il est absolument correct et sans partialité»; le N° 1179 est aussi un *k'ouei sing* monté sur la tortue *ngao* 鰲 et soutenant sur son pied gauche le boisseau 斗 de la grande Ourse; le rébus qu'il forme est plus compliqué et paraît devoir se lire: 正心修身。克己復禮. «Rectifiez votre cœur et corrigez votre personne; dominez-vous et faites retour aux rites».

En terminant cette notice, je tiens à exprimer mes remerciements au Ministère de l'Instruction publique, à l'Académie des Inscriptions et à l'Ecole française d'Extrême-Orient dont l'appui m'a permis d'accomplir ma mission et d'en faire paraître les résultats; ma reconnaissance s'adresse plus particulièrement encore à l'école française d'Extrême-orient qui a admis mon ouvrage au nombre de ses publications; c'est un honneur pour moi d'être ainsi associé à la grande et belle oeuvre que notre avant-garde scientifique poursuit dans la plus lointaine Asie.

ED. CHAVANNES.

Nous avons reçu de l'Institut oriental de Vladivostok les extraits suivants de son *Bulletin*: E. SPALVIN. 日本陸軍 Японская Армия. — Ч. II. — Т. XXVIII, 2, 1909, dont nous avons annoncé la première partie, T. P., p. 394. — E. SPALVIN. 實用會話

Практическіе Японскіе Разговоры. — Ч. I et II. — Т. XXIV et XXV, 1909. — Отчетъ о состояніи и дѣятельности Восточнаго Института за 1907 и 1908 г.

Les Douanes impériales chinoises viennent de faire paraître le *Report on the Working of the Imperial Post Office* pour 1908 (34^e année Kouang sin); ce rapport forme la Partie I (B) des *Returns of Trade and Trade Reports for 1908*; le nombre total des établissements de poste s'est élevé de 2803 à 3493; les articles (lettres, cartes, journaux, livres et échantillons) qui se montaient en 1907 à 168 millions, ont atteint 252 millions. Les colis ont passé de 1.920.000 à 2.455.000, et de 5.509.000 kilos à 7.155.000 kilos; les transactions d'argent se sont élevées à 5 millions de Haikwan taels; le rapport est accompagné d'une carte et du texte chinois.

La Part I: (A) *Abstract of Statistics and Report on the Foreign Trade of China* a paru également: le revenu total des douanes pour 1908 est de H. taels 32. 901. 895 (1e H. tl. = fr. 3. 37); Chang-hai en tête avec un revenu de H. tls. 9. 613. 526, puis viennent Canton, 3. 219. 480, Han-k'eu, 3, 160, 684. Le nombre des étrangers était de 77. 960 dont 44. 143 japonais, 9043 anglais, 3637 allemands, 3. 545 américains, 9520 russes, 3353 portugais, 2029 français; il y avait en 1908, 2407 maisons de commerce dont 1149 japonaises.

Les Douanes chinoises ont fait paraître également les *Returns of Trade 1908, Part II. — Port Trade Statistics and Reports. — Vol. I. — Northern Ports (Antung to Kiaochow).* — Ce fascicule renferme un plan de Chin wang tao (lat. 39° 54' 50" N.; long. 119° 38' 0" E.).

Sous le titre de *Explorations in Central Asia*, les articles donnés

par M. le D^r. M. Aurel STEIN au *Geographical Journal* de Juillet et Septembre ont été réunis en brochure.

Nous avons reçu la seconde partie consacrée au Japon et à la Chine du catalogue de la Collection Hermann EMDEN qui sera vendue par Rudolph Lepke à Hambourg du 19 au 22 octobre prochain; ce catalogue comprend 1244 nos. et il est orné de 36 belles planches en phototypie.

M. Giuseppe Ros, de Chang-hai, a publié dans le *Bessarione* (Anno XII, fasc. 97—99) *Gli Stati del Turkestan orientale al tempo della dinastia 晉 Chin* (265—419 e. v.), in-8, pp. 48.

L'*Action nationale*, de juillet 1909, publie deux articles sur la Chine: *L'opinion française et la rénovation de la Chine*, par A. MESSIMY, et *Le mouvement révolutionnaire en Chine*, par M. Albert MAYBON.

M. A. VISSIÈRE a publié chez Brill *Premières leçons de Chinois—Langue mandarine de Pékin. — Accompagnées de Thèmes et de Versions et suivies d'un exposé sommaire de la Langue écrite*, in-8, pp. X—185. «Mettre l'élève, par l'étude simultanée de la syntaxe et des mots de toute catégorie, en mesure de parler le plus promptement possible la langue mandarine de Pékin a été l'objet de cet ouvrage», dit la Préface; l'ouvrage comprend 29 leçons précédées d'un Résumé de grammaire et de syntaxe et d'une Transcription française des noms chinois et suivies d'appendices sur les différentes écritures chinoises, les Livres chinois et les Chiffres chinois.

Le Général de BEYLIÉ, toujours infatigable, vient de faire paraître chez Ernest Leroux, *Les Ruines d'Angkor, Notice illustrée de 16 gravures*, gr. in-8, pp. 31. Cette Notice dédiée à M. Klobukowski, Gouverneur général de l'Indo-Chine française, est offerte à titre

gracieux, par l'auteur, à tous les visiteurs d'Angkor pendant la saison 1909—1910.

M. Georges MASPERO, Administrateur des Services Civils de l'Indo-Chine, a donné dans *La Nature*, du 26 juin 1909, un article intéressant sur *les Ruines d'Angkor*, accompagné de figures.

M. le Dr. O. NACHOD a fait paraître sa revue de la littérature au Japon dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* pour 1907 (III, 360—417) (Cf. T. P., Oct. 1908, p. 621). Nous n'avons plus à faire l'éloge de ce travail si copieux et si exact. — Dans le même recueil (III, 338—359), M. H. HACKMANN a donné un travail semblable sur la Chine.

La *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* renferme, pp. 231/9, un long compte rendu par notre collaborateur M. W. BANG de: *Uigurica*, de M. F. W. K. MÜLLER. [Cf. T. P., Mars 1909, p. 98.]

Nous avons reçu de M. Maurice COUBANT: *La Vie politique dans les Deux Mondes* 1^{er} oct. 1907—30 sept. 1908. — *Extrême-Orient*; et *L'Impératrice douairière Tsheu-hi*, extrait des *Annales des Sciences politiques*.

Les articles si intéressants donnés par M. J. BEAUVAIS d'août 1908 à mars 1909 à la *Revue Indochinoise* ont été réunis en un volume de 132 pages sous le titre de: *Documents géographiques et linguistiques sur la ville et la région de Long-tcheou*.

Notre collaborateur, M. le Dr. O. FRANKFURTER a fait un tirage à part du document *Siam in 1688 Translation of An early Narrative* publié dans le Vol. V, Pt. 4, du *Journal of the Siam Society*.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. — [Cf. *T'oung Pao*, Oct. 1907, pp. 588/9]. Tome VII, N^{os} 1—2, Janvier—Juin 1907. — *L'architecture interprétée dans les bas-reliefs anciens de Java*, par M. H. PARMENTIER. — *Les populations Moï du Darlac*, par M. H. BESNARD. — *Note sur les dialectes Ngôn, Săc et Mu'o'ng*, par M. A. CHÉON. — *Notes et Mélanges* [Dó Thận. — *Une version annamite du conte de Cendrillon*. — Commandant BONIFACY. — *De certaines croyances relatives à la grossesse chez les divers groupes ethniques du Tonkin.*] — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Documents administratifs*.

— — Tome VII, N^{os} 3—4, Juill. Déc.—1907. — *Les peuples Mon-Khmer, trait d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Australonésie*, I. Par le P. W. SCHMIDT, S. V. D. — *Notes sur les coutumes des indigènes de la région de Long-tcheou*, par M. J. BEAUVAIS. — *Journal d'un bourgeois de Yang-tcheou (1645)*, traduit par M. P. AUCOURT. — *Notes sur les Chams*. VI, *Les Basêh*. VII, *Le livre d'Anouchirvân*. VIII. *La Chronique de Pō Nagar*. IX. *L'Abiseka cham*. X, *Le Rasuñ batuv*. XI, *Les archives des derniers rois Chams*. Par M. E. M. DURAND, M. A. — *Notes et Mélanges* [Commandant BONIFACY. — *Note additionnelle sur les prétendus Mu'o'ng de la province de Vĩnh-yên*. — Ch. B. MAYBON. — *Un conte chinois du VI^e siècle*. — P. Pierre HOANG. — *Extrait d'une concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne*. — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Documents administratifs*.

— — Tome VIII, N^{os} 1—2, Janvier—Juin 1908. — *Les peuples Mon-Khmer, trait d'union entre les peuples de l'Asie Centrale et de l'Australonésie* (Suite et fin) par le P. W. SCHMIDT, S. V. D. — *Inven-*

taire des inscriptions du Champa et du Cambodge, par M. G. COEDÈS. — *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite* (1^{re} et 2^e parties), par M. L. CADIÈRE. — *Les Barbares soumis du Yunnan* (1^{re} partie), traduction de M.M. G. SOULIÉ et TCHANG YI-TCH'OU, notes du Ct. BONIFACY. — *La Justice dans l'ancien Annam*, I, traduction et commentaire de M. R. DELOUSTAL. — *Notes et Mélanges*. [L. FINOT. — *Les études indochinoises*. — Lt. LEPAGE. — *Note sur l'inscription du Rocher Rouge*]. — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Nécrologie* [L. F. KIELHORN (G. Coedès).] — *Documents administratifs*.

— — Tome VIII, N^{os} 3-4, Juillet-Décembre 1908. — *Les Barbares soumis du Yunnan* (Suite et fin) traduction de MM. G. SOULIÉ et Tchang Yi-tch'ou, notes du Ct. BONIFACY. — *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite* (Suite), par M. L. CADIÈRE. — *Etudes de sculpture bouddhique*, par M. J. PH. VOGEL. — *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kansou*, par M. P. PELLIOU. — *Notes et Mélanges*. [Ct. Bonifacy. — *Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-quà du Haut Tonkin*.] — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Correspondance* [A propos de la Chine novatrice et guerrière. Lettre de M. d'OLLONE, Réponse de M. Cl. E. MAITRE]. — *Documents administratifs*.

— — Tome IX, N^o 1, Janvier-Mars 1909. — *Notes d'Archéologie bouddhique*, par M. A. FOUCHER. — *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite* (Suite) par M. L. CADIÈRE. — *La Justice dans l'ancien Annam* (Suite), traduction et commentaire de M. R. DELOUSTAL. — *Notes de bibliographie chinoise*. II. *Le droit chinois*, par M. P. PELLIOU. — *Notes et Mélanges*. [L. CHOCHOD. — *Note sur les procédés de fonderie employés en Annam*. — P. PELLIOU. — *Le p'olo peut-il être un poids?*.] — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Documents administratifs*.

— — Tome IX, N° 2, Avril—Juin 1909. — *Notes d'épigraphie*. XII, *Nouvelles inscriptions de Pō Klaun Garai*, par M. L. FINOT. — *Notes de bibliographie chinoise*. III. *L'oeuvre de Lou Sinyuan* (I), par M. P. PELLIOU. — *Etudes sur le drame lyrique japonais* (1), par M. N. PÉRI. — *Notions de grammaire lo-lo (dialecte A-hi)*, par M. A. LIÉTARD. — *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite* (Suite), par M. L. CADIÈRE. — *Notes et Mélanges* [H. PARMENTIER. — *Découverte d'un nouveau dépôt dans le temple de Po Nagar de Nha-trang*. — Ct. LUNET DE LAJONQUIÈRE: *Rapport sommaire sur une mission archéologique au Cambodge, au Siam, dans la presqu'île malaise et dans l'Inde* (1907—1908).] — *Bibliographie*. — *Chronique*. — *Documents administratifs*.

Le journal *l'Illustration* du 2 Octobre 1909 a publié (p. 243) deux photographies de la cassette contenant des reliques du Buddha qui a été récemment découverte par le Dr. Spooner dans les ruines du stûpa de Kaniska à Peshawar.

NÉCROLOGIE.



J. D. E. SCHMELTZ.

Je viens de recevoir le Rapport du Musée ethnographique de Leyde pour l'année qui s'étend du 14 Octobre 1907 au 30 Sept. 1908; je n'ai que des éloges à en dire comme des rapports qui, d'une manière régulière, l'ont précédé mais j'ai en même temps à exprimer les regrets qu'il soit le dernier présenté par le Dr. Schmeltz.

John. Dietr. Ed. SCHMELTZ est mort le 27 Mai 1909, à Leyde, quelques jours après le regretté M. J. de Goeje; né à Hambourg, le 17 Mai 1839, après avoir passé dans le Musée Godefroy de cette ville, il entra en 1882 au Musée d'Ethnographie de Leyde dont il prit la direction en 1897, après le départ de L. Serrurier. Schmeltz qui apportait beaucoup de zèle à ses fonctions avait fondé en 1888 la revue bien connue: *Archives internationales d'Ethnographie*.

H. C.

CORRESPONDANCE.

To the Editor of *T'oung-pao*.

Sir.

Permit me to reply as briefly as possible to the gentle rebuke, which M. Michel REVON addresses to me in an article entitled "*Le Rituel du Feu dans l'ancien Shinnto*" which appeared in N° 2, Vol. IX of *T'oung-pao*. He says: "M. Aston, qui ne consacre guère qu'une dizaine de lignes à ce rituel important, est bien obligé d'avouer qu'il apparait 'more like an offer to pay blackmail than a prayer'".

Non omnia possumus omnes. Arithmetic is plainly not M. Revon's forte. The correct number of the lines devoted by me to the Fire Ritual in my Shinto is fifty-six and not ten. How many does M. Revon assign to this Ritual in his far more bulky treatise on the same subject? Just twenty four! As to his phrase 'obligé d'avouer', I really do not understand what he means. I am not conscious of having been obliged or of making any admission. I simply stated a fact.

It gives me pleasure to add that M. Revon does not always visit my opinions with his disapproval. Compare the two following extracts, one from my "Shinto" p. 91 and the other from M. Revon's article already mentioned.

It must not be inferred from this narrative that unions between brothers and sisters of the full blood were permitted by ancient Japanese custom. Cain and Abel must have married their own sisters, but this proves nothing against the morality of the Jews . . . It is true that marriages were allowed between a man and his sister by the father's side only, but we learn from the *Nihongi* (the reference is to the case of Prince Karu) that in the case of full brothers and sisters such connexions were considered criminal. The

Jeune soeur et frère aîné . . . mais aussi époux et épouse. L'équivalence de ces termes ne prouve d'ailleurs nullement que l'inceste entre frères et sœurs ait été comme dit Chamberlain "the common practice" pendant l'époque archaïque. Dans la Bible, les fils d'Adam durent bien épouser leurs sœurs; mais quand plus tard Salomon célébrait "sa soeur, son épouse" ces mots n'étaient pour lui que des termes d'affection. Pareillement dans le *Kojiki*, Amaterasu et Susa no wo produisent ensemble des enfants, dont la naissance est d'ail-

fact that *imo*, 'younger sister' is also used in addressing a wife proves no more than the "How fair is thy love, my sister, my bride!" of the Song of Solomon. The author of the myth of the Sun-Goddess endeavours to smooth over the difficulty of her conjugal relations with her brother Susa no wo by giving them a miraculous character.

Shinto, p. 91.

leurs voilée par les procédés magiques qu'ils emploient, mais quand, dans la période pseudo-historique, le prince Karu devient l'amant de sa soeur, ce crime soulève une réprobation telle que le coupable est banni au loin et que l'aventure s'achève par un double suicide."

If imitation is the sincerest form of flattery what can be more gratifying to me than the close resemblance between the above passages? M. Revon does not mar the delicacy of his compliment by more direct praise. He makes no mention of the source from which his very judicious observations were conveyed.

I reserve for another occasion an examination of his singular theory that the *norito* are magical, rather than religious formulae.

Yours faithfully

W. G. ASTON.

CHRONIQUE.



GRAND BRETAGNE.

Mr. J. H. GUBBINS, C. M. G., a été nommé Lecteur de Japonais à l'Université d'Oxford; pendant vingt ans il avait été Secrétaire pour la langue japonaise à l'Ambassade d'Angleterre à Tokio; il est l'auteur d'un utile *Dictionary of Chinese-Japanese Words in the Japanese Language* paru à Tokio en 1889, en 2 vol. in-8; il a aussi donné une traduction du Code civil japonais, etc. C'est un excellent choix.

AUTRICHE-HONGRIE.

Nous apprenons qu'en appréciation de ses travaux lexicographiques, l'Université de Vienne a conféré le diplôme de Docteur en Philosophie à M. le Dr. E. von ZACH, du Consulat d'Autriche-Hongrie, à Singapore.



ARE THE *NORITO* MAGICAL FORMULAE?

BY

W. G. ASTON.

In an article contributed by M. Michel Revon to the *T'oung-pao* last year, he contends that the *norito* "en réalité constituent des formules magiques" and not prayers. "Distinction importante; car, dans le premier cas un *norito* était une supplication, une humble requête à des dieux libres, tandis que dans le second cas, il devient un ordre, une action forcée sur des dieux qu'on peut dompter."

It may be premised that M. Revon is the first person to take this view of the *norito*. The *Yengishiki*, which contains the first recension of them known to us, applies to most of them the term *matsuri* (祭), that is to say, sacrifice or worship. The Fire calming *norito* which is specially singled out to illustrate his theory is one of these. It is called the *Ho-shidzume no matsuri* or Fire-calming religious service. The distinction between magic (*majinai* or *noroi*) and prayer is well known in Japan. But nobody applies these terms to the *norito*. On the contrary magic is condemned in one of them as an unclean thing offensive to the Gods. Motoöri and Hirata never dreamed of calling the *norito* magic. And all European scholars before M. Revon have adopted their opinion, which is, that their object is to persuade the Gods by offerings and honours and not to compel them. The word prayer is used in the titles of two, namely, the *Toshigohi* (prayer for harvest)

and the *Kiü*. (prayer for rain) which are no more magical formulae than the corresponding forms of the English Book of Common Prayer. M. Revon says that I define *norito* by prayers. I have not *defined* them in this way. But I have referred to them as prayers. Of the 27 contained in the Yengishiki 26 are prayers and I have drawn special attention to the sole exception.

M. Revon — *impar congressus Achillei*, disputes Sir E. Satow's opinion that perhaps the fire kindled at the beginning of the ceremony [of the Fire-ritual] was for adoration as an emblem of the God. He says that "il ne s'agissait pas d'adorer le feu, mais de l'expulser. Ces feux d l'Ho-shidzoume purent être des contre-feux magiques. Les documents du Shinntô ne nous permettent que des hypothèses. Quant au but final d l'Ho-shidzoume rien de plus clair. On n'avait pas en vue d'honorer le Feu; on voulait écarter du Palais l'incendie. C'est ce que nous dit formellement le *Riyo no Gighé* publié en 833. "Les Ourabe * * * *') officiaient pour éloigner la calamité du Feu." Let me supply the words omitted by M. Revon in the sentence quoted. "The Urabe made fire by means of a fire-drill, and *worshipped it*, (鑽火而祭之) so that thereby the calamity of fire might be prevented". At first sight this looks as if M. Revon had purposely mutilated his translation by the omission of a phrase which is fatal to his theory. But I believe his offence is the much more venial one of borrowing other people's translations without acknowledgment or verification. Sir E. Satow by an inadvertence unusual in so accurate a scholar, has left out after 'performed service' the words *to it*, and M. Revon has blindly followed him. He has also substituted „officiaient" for "performed service." The former word is more favourable to M. Revon's theory, but it is also unhappily less correct. The Chinese character used here is 祭 or worship and implies an object of

1) The asterisks are M. Revon's.

worship which is just what M. Revon will not admit. For the same reason his translation of the title of this *norito* is inadequate. A *matsuri* is not merely a Ritual: it is a Ritual of worship.

We are here in that phase of religion in which there is a fluctuation between two conceptions, first of the natural element, object or phenomenon as divine, and second, of an anthropomorphic personage presiding over it. We ourselves continue to confuse Wine and Bacchus, Grain and Ceres, Iris the Rainbow and Iris the Messenger of the Gods. In this *norito*, the phrases God of Fire and Fire are interchanged. The God is the Fire. M. Revon's conjecture that the fire made by the Urabe may be a magic counter-fire is wholly wide of the mark. There is the same fluctuation of conception between the Deity of Water and Water and between the Deity of Clay and Clay. Hirata says that the Deity of Water and Water are the same thing.

Notwithstanding M. Revon's positive assertions I fail to find in this *norito* any mention of the expulsion of the God or of coercing him against his will. He is worshipped, his praises are fulfilled, and offerings are made to him so that he may refrain from destroying the Imperial Palace in his transports. This is on the principle of *do ut des* which is not magic but is inherent in all sacrifice. There is a veiled intimidation in the recital of the myth which tells how he caused the death of his mother at his birth and how she came back from Hades in order to provide the means of controlling him. viz. the Water-deity, the Gourd, the Clay-deity (for making kitchenfurnaces) and the Water-weed (as an application for burns?) none of which are in the least magical appliances. On the whole moral suasion and not magical coercion is the means employed. Supposing that one were to say to an organ-grinder. "Look here, my good man, I give you sixpence to give over plaguing us with your music. By the way I hear you were fined last

week for not going away when you were told to do so." This would be a tolerably close parallel to the *Ho-shidzume norito*. It is true that it is not particularly reverential. But where does the magic come in? A fisherman of Ballywalter in Co. Down, Ireland, was driven out to sea by a gale in his little yawl. He was rescued by a passing vessel when half way over to Scotland. On his return home his neighbours came in to hear the story of his adventures. "Jemmy," asked one of them, "did you not put up a prayer to the Almighty when you found yourself in this great danger"? "I did" replied Jemmy. "And what did you say?" "I said it was a damned shame of Providence for me to be caught this way in an open boat." Which shows that you may be irreverent without having any claim to magical powers. The ancient Japanese were not very respectful to the minor deities of their Pantheon. The Mikado took precedence of them in rank and was supposed to exercise some sort of supervision over them. When they were awarded honorary rank it was often of a very low grade.

The true magical formula has a power not inherent in the meaning of the words used. Of this we have a Japanese example in the syllables *hi, fu, mi, yo, mu, nana, ya, kokono, towo* (the numerals from one to ten) which when pronounced have power to bring back the dead to life. I may also instance 'open sesame'. Abracadabra, and the recital of the Lord's Prayer backwards in order to raise the devil. The *norito* are not represented as having any mysterious potency of this kind. They are no more magic in substance than the collects of the English Book of Common Prayer.

M. Revon assumes that Magic is at the base of Religion. It is true that magic is found associated with religion at every stage of its development. But Religion, with all its aberrations, and they are many, is true in substance. It is the normal outcome of man's relations to his divine environment. Magic, on the contrary, is

radically false and illusory. It is a parasite or disease of religion on the one hand and of science on the other. It is a phenomenon of decay, not of development, and can no more serve as a basis of religion than dysentery of digestion or base coin of a standard currency. The truth of this will appear if we refer to concrete instances such as the use of the Lord's Prayer above noted, the magical power attributed by some to the "*Hoc est corpus meum*", the whole mediaeval lore of diabolic intercourse etc. etc. Religion is here the basis, magic a diseased excrescence upon it. A striking illustration of this principle is the Taoism of China. The sacred book of this religion, the *Tao Te king* is a hazy system of religious philosophy singularly free from superstitious admixture. But modern Taoism consists largely of magic. Taoist priest and magician are almost synonymous terms.

Let me now mention some minor points in which I have the misfortune to differ from the views expressed by M. Revon in his erudite article. He illustrates the use of clay to restrain fire by the example of the clay store houses common in Japan at the present day. Now these structures are of earth tempered with lime rather than of clay. And there is no proof that they were known in ancient times. The two cases quoted by M. Revon from the *Kojiki* prove nothing, as they simply speak of storehouses. On the contrary the presumption is that the ancient Japanese storehouse was of wood. Perhaps the oldest building in Japan and certainly the oldest storehouse is a wooden edifice which stands in the precincts of the Temple of Todaiji at Nara. The *Nihongi* mentions another which was apparently of similar construction, being, like it, raised high above the ground. But there is no doubt that it is the use of clay for making kitchen furnaces which is referred to in this *norito*. For its services in thus restraining fire it was deified. The *Kamado* or furnace was also deified for the same reason.

M. Revon says that Dr. Florenz avoids the difficulty of deciding to whom the instructions of Izanami were addressed. Dr. Florenz, a sound scholar, found in his text no indication of the recipient of Izanami's counsels, and he rightly translated accordingly. The reader shall select his own epithet for M. Revon's suggestion that it is the Grandchild of the Sun-Goddess who is referred to. He was not born until a much later stage of the mythical narrative. Clearly Izanagi was the recipient. But the matter is wholly unimportant.

I cannot agree with M. Revon in rendering 五色 (*go-shiki* or *itsu-iro*) by cinq espèces. This phrase is taken from the Chinese. Giles' Dictionary has "the five colours, namely, blue (including green) yellow, red, white and black", used in the sense of "all colours". Mabuchi, the great Japanese Shintoist, says that the four kinds of things enumerated in the previous clause of our *norito* were 'dyed in five colours', using five vaguely for all colours. There is a shell called *go-shiki-sazaye* or *iro-sazaye* where the meaning is simply a whelk of various colours.

M. Revon says that Sir E. Satow „s'étonne à tort que nos anciens Japonais appliquaient aussi ce mot (indigo-bleu, bleu-violacé) à des chevaux, à des nuages, à des saules, à des montagnes". Sir E. S. merely mentions the fact without any expression of astonishment, and M. Revon's "s'étonne à tort" is therefore a gratuitous piece of discourtesy towards a scholar to whom M. Revon like all students of ancient Japan is under deep obligations. After all would it be *à tort* if one expressed some surprise that the same word should have so many various applications, to which may be added the pallor of ill-health or fear? I confess that I am amused by M. Revon's suggestion that it „prouve simplement un sens très fin du coloris chez ces maitres de l'impressionisme." Is it not rather a proof of the poverty of the Japanese language in this respect?

The distinction between *amatsu-norito no futo-norigoto* and *amatsu norito futo norigoto* which M. Revon thinks is important in respect to the magical character of the document is the same as the distinction between 'County Antrim' and 'the County of Antrim. In other words there is no difference. The editor of the *norito* showed that that was his opinion by inserting the genitive particle in one place and omitting it in another.

The myth of the retirement of the Sun-Goddess to the Rock-cave of Heaven is in my opinion not an eclipse-myth. The whole story shows that the obscuration thus typefied was caused by the Rainstorm and not otherwise.

M. Revon prefers to use the third person in translating the final paragraph of this *norito*, where I have the second. The original text has no indication of person so that we must decide according to the circumstances and context. When it is considered that the God of Fire is present in *propria personâ*, that he is worshipped, that offerings are made to him, and that his praises are fulfilled, surely the second person is more appropriate. If the third person is used it must be in the same way as that in which we use it in formal invitations. That the *norito* is addressed to the Fire-God admits of no doubt whatever.

With reference to the use of *hashira*, post or pillar, as the numeral for Gods, it may be noted that the physical representative of deity most familiar to the ancient Japanese was the phallic deity Kunado which stood at all cross-roads. It will be remembered that this deity was produced by Izanagi planting in the ground *his staff* in order to repel the armies of Hades who pursued him in his flight. The end-pillar of the parapet of a bridge was also a phallic emblem. It was called *wo-bashira* or male-pillar.

M. Revon says that the number eight if not a sacred number was a „nombre rond, parfait pour des raisons qu'on n'a pas encore

pu pénétrer." I suggest that *yatsu*, eight, is a specific application of a word which originally meant 'many', and that it is connected with *iya* 'very'. Compare the history of the words score, gross, cable, and *μυριάς* which, originally undefined, are now used to express definite numbers.

I am indebted to M. Revon for pointing out in his note no. 29 an inaccuracy in my translation of this *norito*. I rendered *midzu no Kami* 'by the God of Water'. Now as *Kami* is common gender, I should have said the 'Deity' of Water. It so happens that the Deity in question is probably a Goddess.

EIN BUDDHISTISCHER REFORMVERSUCH IN CHINA

VON

O. FRANKE.

Als mich im November 1908 mein Weg nach Nanking führte, begab ich mich in die bekannte Druckerei und Verkaufs-Anstalt *K'o king ch'u* (刻經處), ¹⁾ teils um ihrem Vorsteher, Herrn *Yang Wên Hui* (楊文會), der mir von früher bekannt war, einen Besuch zu machen, teils um mehrere buddhistische Werke zu kaufen. Zu meiner Betrübnis hörte ich von einem anwesenden Japaner, dass Herr Yang vor Kurzem gestorben sei, und wir stimmten beide darin überein, dass der Buddhismus damit einen seiner ehrenhaftesten und kenntnisreichsten Vertreter in der chinesischen Laienwelt (Yang war kein Priester) verloren habe, die er je besessen ²⁾. Statt des Herrn Yang fand ich die Anfänge seines

1) Das *K'o king ch'u* in Nanking wurde zusammen mit ähnlichen Anstalten in Hang-chou, in Yangchou und in Suchou, nach dem T'ai-p'ing-Aufstande errichtet zu dem Zwecke, die während des Aufstandes verloren gegangenen buddhistischen Werke zu ersetzen. Eine wertvolle Veröffentlichung scheint ein neuer Katalog des Tripitaka in 10 Heften zu sein, der 1807 Werke auführt (gegen 1662 bei Nanjio). Er ist beschrieben in einem Artikel von TIMOTHY RICHARD in der *North China Daily News* vom 30. November 1893. PELLLOT in seiner Übersicht (BEFEO II, 350) erwähnt ihn nicht, und ich habe auch leider kein Exemplar davon erhalten können.

2) Einige nähere Angaben über Yang findet man in in der Einleitung zur Übersetzung des *K'i sin lun* (起信論) von TIMOTHY RICHARD, *The Awakening of Faith* S. X.

letzten Werkes vor, das er kurz vor seinem Tode begonnen hatte, nämlich eine buddhistische Schule, oder vielmehr den Plan einer solchen, die in dem K'o king ch'u errichtet werden sollte. Sie führt den Namen *Ch'i-huan tsing-shé* (祇桓精舍) d. h. *Jetavana-Schule*, nach dem berühmten Haine (*vana*) bei Śrāvastī in Nord-Indien, den der Kaufmann Anāthapiṇḍika von dem Prinzen Jeta erstand und Buddha schenkte. Diese Schule bezweckt nichts geringeres als die erstorbene Gelehrsamkeit des Buddhismus in China mit japanischer Hilfe zu neuem Leben zu erwecken, eine Missions-Tätigkeit in Indien zu betreiben und danach den Buddhismus „über den ganzen Erdball zu verbreiten.“ Die Statuten der Schule, sowie ein Aufruf zu Beiträgen für sie — der merkwürdigerweise von Yang nicht mit unterzeichnet ist — wurden mir in Form eines kleinen Heftes übergeben, und beide schienen mir interessant genug, um die unten folgende wortgetreue Übersetzung zu verdienen.

Das Unternehmen knüpft dem Aufruf zufolge an eine fünfzehn Jahre früher von Indien aus nach China zu ähnlichem Zweck gegebene Anregung von neuem an. Damals, i. J. 1893, kam der indische Mönch Dharmapāla, der Sekretär der Mahābodhi-Gesellschaft, nach China, um die chinesischen Buddhisten aufzufordern, an dem gemeinsamen Werke, Indien dem Buddhismus zurückzugewinnen und dazu die buddhistischen Schriften aus dem chinesischen wieder in die indischen Sprachen zu übersetzen, künftig teilzunehmen. Er veranstaltete in dem Kloster Lung-hua ssé bei Shanghai eine Feierlichkeit, bei der ich ihm als Dolmetscher behilflich war, und suchte die Mönche durch einen warmherzigen Aufruf für seine Sache zu gewinnen ¹⁾. Wie nicht anders zu erwarten war, blieb dieser Appell, wie der ganze Besuch Dharmapālas schon wegen

1) Ich habe über diesen Besuch Dharmapālas damals in der *T'oung Pao* Ser. I Bd. V S. 299 ff. ausführlicher berichtet.

der Unwissenheit und Verständnislosigkeit der Mönche völlig wirkungslos, von anderen Gründen ganz abgesehen. Der vorhin genannte Yang Wên Hui, der Einzige, der die Bedeutung der Frage erfasst hatte, empfahl, anstatt Chinesen nach Indien vielmehr In-der nach China zu entsenden und sie dort mit Hilfe einheimischer Mönche die heiligen Schriften übersetzen zu lassen. Aber Dharma-pāla schien nach dem, was er gesehen, den Mut zu jeder weiteren Verbindung mit chinesischen Buddhisten verloren zu haben.

Heute wird der indische Versuch, der damals von China mit einer hoffnungslosen Selbstverständlichkeit zurückgewiesen wurde, von demselben China, ja von denselben Personen mit viel weiter gesteckten Zielen erneuert! Diese Tatsache — mag der Versuch selbst ausgehen wie er will — ist ungemein bezeichnend für den Wandel der Verhältnisse. Ein Aufruf wie der hier vorliegende, der den Buddhismus als die eigentliche Religion der Chinesen ansieht, der dem Staate seinen Ruf der Religionslosigkeit als eine Schande vorhält, der die Religion für die Quelle aller nationalen Kraft und ihre Vernachlässigung für eine Verkennung der politischen Erfahrungstatsachen erklärt — ein solcher Aufruf wäre i. J. 1893 eine Ungeheuerlichkeit gewesen, für solche Gedanken hätte der chinesische Geist überhaupt keine Aufnahmefähigkeit besessen. Man sieht, ein wie gewaltiges Stück die politische Entwicklung und mit ihr das geistige Erwachen weiter gekommen ist, und wie das Chinesentum wenn nicht die Fähigkeit so jedenfalls den Mut für seine Erneuerung zu finden beginnt. Und diese nationale Triebkraft scheint selbst dem verdorrten Buddhismus einen Tropfen frischen Saftes zugeführt zu haben, der nun auf seine Weise zu wirken strebt.

Freilich von sich allein aus würden die chinesischen Buddhisten auch jetzt kaum den Entschluss zu einem solchen Unternehmen gefasst, noch sich die Kühnheit der Sprache erlaubt haben, mit der sie es einleiten. Schon die zuweilen ganz japanische Ausdrucks-

weise im dem Aufruf, sowie die Verbindung mit der buddhistischen Studien-Anstalt Bunyiu Nanjio's weisen darauf hin, dass japanische Anregungen hier wirksam gewesen sind, auch wenn man nicht wüsste, dass der japanische Buddhismus sich seit Jahren mit Reformbestrebungen trägt und sich bemüht, die Chinesen für diese Bestrebungen zu erwärmen. Als Anfangsdatum für die Wiederbelebung des Buddhismus in Japan kann man, allgemein gesprochen, das Jahr 1889 annehmen, d. h. den Zeitpunkt, wo mit der neuen Verfassung auch die grundsätzliche Religionsfreiheit verkündet wurde, wenngleich auch schon in den vorhergehenden Jahren einer Reformbewegung durch einzelne hervorragende Gelehrte, so namentlich durch Inuye Enryō, der Boden bereitet wurde. Es kann keinem Zweifel unterliegen, dass der Buddhismus die Anregung hierzu durch das Christentum erhielt, dem er seine innerlicheren und doch den Vernunftgesetzen mehr Rechnung tragenden Lehren entgegenstellen wollte, um so den Fortschritt der fremden Religion zu verhindern. Er wollte durch Aufnahme neuer Wahrheits-Elemente, durch Berücksichtigung der exakten Wissenschaften und durch Anpassung an moderne Denkmethode zu einem machtvollen Vertreter der ostasiatischen Ethik, ja der gesamten geistigen Eigenart Ostasiens werden gegenüber dem Europäertum, dessen Technik man bewunderte, aber dessen geistiger Gehalt minderwertig erschien. Dieser neue Buddhismus, der übrigens mit konfuzianischen Bestandteilen durchsetzt ist, würde, so glaubte man, die zukünftige Weltanschauung der Japaner darstellen, er würde die Religion Japans, Ostasiens und schliesslich der Welt werden ¹⁾. Um ihn zu dieser Stellung zn befähigen, wollte man zunächst alle die verschiedenen Schulen zu einem Ganzen zusammenfassen und danach — was auch der Mahābodhi-Gesellschaft in Indien vorschwebte — das gesamte

1) Vergl. L. Bussé, *Streifzüge durch die japanische ethische Litteratur der Gegenwart* in den Mitt. d. Deutschen Ges. f. Natur- und Völkerkunde Ostasiens Bd. V S. 443 ff.

Mahāyāna-System mit dem Hīnayāna vereinigen. Die Entwicklung hat zunächst diesen Weg nicht genommen, die politischen Ereignisse haben sie vielmehr in eine andere Richtung gedrängt. Die bei weitem einflussreichste und verbreitetste buddhistische Schule in Japan ist jetzt die Shin-shū (眞宗), vertreten durch die beiden grossen Hongwanji (本願寺)-Kirchen¹⁾. Man nennt sie nicht mit Unrecht die protestantische Kirche des Buddhismus: die Gestaltung ihres Dogmas ist viel freier, sie hat die Grundlehren des Konfuzianismus aufgenommen, macht den nationalen Eigenheiten des Japanertums alle Zugeständnisse, erlegt ihren Anhängern keine besonderen Verbote und Ordensregeln auf und gestattet ihren Priestern die Ehe. Ausserdem steht sie in einem besonderen Verhältnis zu dem Kaiserlichen Hause, insofern als ihr oberster Abt, dessen Würde beständig vom Vater auf den Sohn erbt, ein Verwandter der Kaiserlichen Familie ist und vom Kaiser den Titel »Primas der Religion« erhält²⁾. Diese Kirche, deren Abt zur Zeit Graf Otani ist, begann sehr bald nach dem Kriege von 1894—95 ihre Glaubensboten nach China zu senden, um dort für ihre Grundsätze Propaganda zu machen. Die chinesische Regierung erhob Widerspruch gegen dieses Vorgehen, indessen glaubte die japanische Regierung aus denselben Gründen, für ihre buddhistischen Missionare eintreten zu sollen wie die westlichen Staaten für ihre christlichen Sendboten. Jedoch waren die Erfolge dieser Propaganda unter der chinesischen Bevölkerung — Graf Otani selbst bereiste China —

1) Eine statistische Zusammenstellung der Kultusstätten der verschiedenen Schulen findet sich BEFFO II, 424.

2) Das Glaubensbekenntnis der Hongwanji-Kirche ist i. J. 1876 neu herausgegeben. Vergl. JAMES TROUP, *On the Tenets of the Shinshū or True Sect of Buddhists* in den Transactions of the Asiatic Society of Japan Bd. XIV, S. 1 ff. Unter diesen Umständen ist es nicht verständlich, wie RYUON FUJISHIMA in seinem Buche *Le Bouddhisme Japonais* S. 138 schreiben kann: La secte Shiu-shū n'a jamais reçu du gouvernement ni subvention ni privilèges comme d'autres sectes, elle est tout à fait indépendante de l'État. — Fujishima gehört selbst der Shin-Schule an.

äusserst gering, dagegen ist sie für das Schicksal der Klöster in China von einer unerwarteten und wohl auch ungewollten Bedeutung geworden. Schon seit dem Jahre 1898 trug man sich in China, unter dem Einflusse der politischen Reformbewegung, mit dem Plane, die buddhistischen Klostergüter einzuziehen und für Schulzwecke zu verwenden. Diese Maassnahme wurde i. J. 1902 durch ein besonderes Edikt erneuert. In ihrer Not wandten sich die Mönche an die japanischen Glaubensbrüder, und mit deren Einwilligung stellten sich zahlreiche Klöster in Chekiang, Fukien und Kuangtung unter japanischen Schutz. Angesichts dieser bedrohlichen Wendung entschloss man sich in Peking zu einer Änderung der bisherigen Politik: durch ein neues Edikt wurden im Herbst 1906 die Mönche ihres ungestörten Besitzstandes versichert und die Provinzialregierungen entsprechend verständigt. Seitdem herrscht wieder, wie es scheint, die nämliche Ruhe der geistigen Abgestorbenheit in den Klöstern wie ehemals; die chinesische Regierung hält jedenfalls den gegenwärtigen Zeitpunkt nicht für geeignet, um gegen die Buddhisten etwas zu unternehmen.

Ob und inwiefern die Hongwanji-Kirche sich bei ihrer Propaganda etwa politischen Zwecken dienstbar gemacht hat, ist hier nicht der Ort zu untersuchen. Sicher ist nur, dass die bisherige Art ihrer Tätigkeit in den chinesischen Klöstern, soweit eine Wiederaufrichtung des buddhistischen Dogmas in Frage kommt, wirkungslos gewesen ist. Das will aber nicht besagen, dass die Wiederbelebung und Neuorganisation des Buddhismus überhaupt, wie sie in Japan und in veränderter Form auch in Indien betrieben wird, keine Fortschritte gemacht habe. Der Kongress der japanischen Buddhisten vom 6. bis 8. April 1907 was ein beredtes Zeugnis für die ausserordentliche Entwicklung dieser Bewegung. Er fand zu Tokyō statt in dem Tempel der Higashi (東) Hongwanji von der Shin-Schule, die bei ihrer hervorragenden Stellung naturgemäss die

Führung übernommen hat. Die Beschlüsse dieses Kongresses waren die folgenden: 1. Gründung einer Universität; 2. Errichtung eines grossen allen Schulen gemeinsamen Klosters in Tōkyō, das den Mittelpunkt bilden soll für die gesamte Tätigkeit der buddhistischen Kirche, und zwar für die Propaganda im In- und Auslande sowohl, wie für die Werke gemeinnütziger Art wie die Errichtung von Waisenhäusern, Asylen, Armenhäusern u. s. w.; 3. Veranstaltung eines internationalen buddhistischen Kongresses in Tōkyō gelegentlich der grossen Ausstellung i. J. 1912.¹⁾ Die Ausführung dieses Programmes würde den Buddhismus in Ostasien und vielleicht auch in Indien wieder zu einem Kulturfaktor machen, wie er es seit Jahrhunderten nicht mehr gewesen ist. Denn auch in Indien scheint sich unter japanischer Beihilfe — Graf Otani hat Indien ebenfalls bereist —, der niedergetretene Buddhismus wieder stärker auf sich selbst zu besinnen. Im Februar dieses Jahres sollte in Kalkutta ein buddhistischer Kongress stattfinden, zu dem unter anderen auch Tibet und Japan Vertreter entsenden wollten, und der eine Vorbereitung für den grösseren Kongress von 1912 bilden konnte. Ein Sohn des Maharaja von Sikkim, der sich im letzten Jahre in Peking aufhielt und den Wu-t'ai shan besuchen wollte, soll einer „Times“-Meldung zufolge mit dem ebenfalls in Peking anwesenden Dalai Lama eine längere Unterredung über die Frage gehabt haben.

Man sieht, das Bestreben, die weit getrennten Teile der buddhistischen Welt zu sammeln, ist vorhanden. Ob freilich eine solche allgemeine Sammlung möglich ist auf Grund des Programmes, wie es die führenden Geister des neuen Buddhismus in Japan, Murakami Sengsho, Inuye Enryō u. andere, entworfen haben, scheint bei der Verschiedenheit der Kulturbedingungen der einzelnen Völker wenigstens vorläufig sehr zweifelhaft. Diese Vertreter des Reform-Buddhismus sind in den europäischen Wissenschaften, insbesondere

1) Näheres über den Kongress s. BEFEO VII, 198 ff.

der europäischen Philosophie bewanderte Gelehrte, die mit allen methodologischen und terminologischen Hilfsmitteln der letzteren die buddhistische Lehre in ein modernes System bringen wollen. Sie gehören denn auch, obwohl meist aus der Shin-Schule hervorgegangen, tatsächlich keiner Schule mehr an, sondern setzen ihr eklektisches System aus den Lehren aller Schulen zusammen. Der gesamte Buddhismus soll nach ihnen zu einer Einheit zusammengefasst werden, wenn auch die verschiedenen Schulen innerhalb ihrer Klöster noch nach ihren eigenen Regeln leben mögen. Nakanishi Gyurō geht sogar so weit, dass er die Reform des Buddhismus von den Priestern überhaupt nicht, sondern von den gebildeten Laien erwartet. ¹⁾ Diese Grundsätze mögen für die Entwicklung in Japan auch die Richtlinien angeben, aber im Auslande werden sie auf unüberwindliche Hindernisse stossen, und vorläufig wird die reiche und einflussvolle Hongwanji-Kirche der Shin mit ihrem konfuzianisch-buddhistischen Opportunismus, mit ihrer „geschickten Klugheit“ (s. unten S. 594) die Führung behalten.

China hat an dieser ganzen Bewegung bisher keinen Anteil gehabt. Die indische Anregung von 1893 fiel auf völlig unfruchtbaren Boden, die Propaganda der Hongwanji blieb wegen der Verkommenheit des chinesischen Klerus und wegen des Widerstandes der regierenden Kreise ohne die erstrebte Wirkung; nunmehr sehen wir einen dritten Versuch in Vorbereitung, der erst durch die neu entstandene politische Atmosphäre möglich geworden ist. Die Gründung der Jetavana-Schule geht offenbar ebenfalls von der rührigen Hongwanji-Kirche aus, der ja auch Bunyiu Nanjio angehört, und sie bezeichnet eine Änderung der bisherigen Taktik in China. Man hat eingesehen, dass in den Klöstern gegen die Versumpfteit der Mönche nicht aufzukommen ist: von diesen Disteln wird man keine Feigen pflücken; nunmehr will man die Arbeit mit dem ge-

1) Bussz, a. a. O. S. 451.

bildeten Laien-Element versuchen: der Aufruf wie die Statuten nehmen in erster Linie auf die Laien Bedacht, sie schliessen die Kleriker nicht aus, sie räumen ihnen sogar gewisse Vorteile ein (vergl. Art. 17 u. 28), aber sie rechnen nicht auf sie; auch ist der Aufruf nur von Laien unterzeichnet, wie denn auch Yang Wên Hui, der Leiter des Ganzen, ein Laie war. Der Tod dieses vor-
trefflichen Mannes ist ein schwerer Schlag für das junge Unter-
nehmen, ein Schlag, der ihm vielleicht verhängnisvoll werden kann. Aber auch ohne dies bleiben für den Reformversuch noch gewal-
tige Hindernisse zu überwinden. Und zwar bestehen diese Hinder-
nisse vor allem in dem Widerstande des Konfuzianertums, das noch
immer die öffentliche und die maassgebende Meinung in China be-
herrscht, und das sich zu lange Zeit gewöhnt hat, in den Buddhisten
sittenlose Schwindler und staatliche Parasiten zu sehen. Wenn in
Art. 19 der Statuten gesagt wird, dass um amtliche Anerkennung
der Schule nicht nachgesucht werde, so macht man aus der Not
eine Tugend: ein solcher Antrag wäre in Peking nicht bloss völlig
aussichtslos gewesen, sondern er hätte sogar ein Verbot der Schule
bewirken können. Aber trotz dieser Ungunst der Verhältnisse ist
doch das eine sicher: wenn überhaupt noch für eine Wiedergeburt
des Buddhismus in China etwas zu erhoffen ist, so ist der jetzt
betretene Weg der allein mögliche, um eine Verwirklichung dieser
Hoffnung zu erreichen. Nur wenn es gelingt, einen Teil des litte-
rarisch gebildeten Chinas wieder für den Buddhismus zu interessiren,
Achtung für seine Gelehrsamkeit, Verständnis für seinen sittlichen
Gehalt in ihm zu erwecken, dann erst ist die erste Vorbedingung für
das Gelingen einer Reform erfüllt. Und eine solche Möglichkeit ist
gegeben. Den Widerwillen, den das konfuzianische Litteratentum —
nicht mit Unrecht! — gegen die Bewohner der buddhistischen Klöster
und ihr Treiben hegt, hat es durchaus nicht auf die gesamte
buddhistische Litteratur übertragen. Schon Edkins (*Chinese Buddhism*

S. 153) hat mit Recht hervorgehoben, dass gewisse Sūtra mit reichem metaphysischem Inhalt, wie z. B. das *Kin-kang king* (金剛經), das *Lêng-yen king* (楞嚴經) u. a., von den Litteraten bewundert und gern gelesen werden. Einer der Reform-Märtyrer, die i. J. 1898 in Peking ihr Leben lassen mussten, und zwar der begabteste und litterarisch geschätzteste von ihnen, *T'an Ssë T'ung* (譚嗣同), dem *Liang Ki Chao* (梁啟超) in seinem bekannten Werke *Wu-sü chêng piên ki* (戊戌政變記) einen warm empfundenen Nachruf geschrieben hat, war seinem Biographen zufolge mit Yang Wên Hui in Nanking eng befreundet und drang unter dessen Einfluss „täglich tiefer in die Lehren des Tripiṭaka ein“. In seiner Todesstunde noch hat er sich an dem Gebot Buddhas, sein Leben „zur Rettung aller“ hinzugeben, das er mit den Lehren des Konfuzius in völliger Übereinstimmung sah, getröstet und aufgerichtet ¹⁾. Also Aussichten sind vorhanden, den Buddhismus in China wieder zur Geltung zu bringen, nur wird man mit der moralisch zu stark belasteten kirchlichen Organisation entweder brechen oder sie wenigstens gänzlich umgestalten müssen. Ebenso wird man sich des Bestrebens entschlagen müssen, die zu haarspaltender Spielerei ausgeartete Scholastik des Dogmas etwa wieder zu Ehren bringen zu wollen. Für diesen Zahlen-Fanatismus, der der Sāṃkhya-Philosophie entstammt und wohl auf indischem Boden gedeihen konnte, hat das neue China des XX. Jahrhunderts keine Zeit mehr übrig; es sind nüchternere und notwendigere Dinge, mit denen es vollauf zu tun hat. Endlich aber — und das ist gleichfalls ein wesentliches Erfordernis — wird der neue Buddhismus die Grundlehren der konfuzianischen Ethik in sich aufnehmen müssen. Das wird indessen erst möglich sein, wenn man sich von den Fesseln der durch Chu Hi begründeten Orthodoxie frei gemacht hat. Der japanische Buddhis-

1) Die sehr lesenswerte Biographie findet sich in dem genannten Werke Kap. 6 fol. 12 r° bis 17 r°.

mus der Shin hat hier bereits den Weg gewiesen, und vielleicht gelingt es ihm, den chinesischen nachzuziehen. Nicht zum wenigsten wird auch die weitere politische Entwicklung in Ostasien bei der Frage mitsprechen. Sollte man einst wie in Japan so auch in China zu der Überzeugung gelangen, dass man einer «nationalen» Religion bedürfe schon aus Rücksichten der kulturellen Selbsterhaltung, um dem Christentum und damit dem fremden Einflusse das Wasser abzugraben, so ist vielleicht die Stunde des neuen Buddhismus auch für China gekommen, denn der Konfuzianismus allein kann, wie die Geschichte bewiesen hat, diese Stellung nicht ausfüllen, und das abendländische Christentum ist, was heute kaum noch ein vorurteilsfreier Beobachter bestreiten wird, dafür unbrauchbar. Mag nun aber die Entwicklung in China, die heute niemand voraussehen kann, einen Weg nehmen welchen sie wolle, so viel ist sicher, dass für das künftige Geistesleben Ostasiens der Buddhismus nicht bedeutungslos sein wird. D. Hans Haas, ein deutscher Theologe und ein ausgezeichnete Kenner der religiösen Verhältnisse in Japan, stimmt seinem Kollegen Schiller in Kyōto durchaus zu in seinem Urteil, dass «der Buddhismus seine Rolle noch längst nicht ausgespielt hat, und dass ihm noch eine lange Geschichte beschieden sein mag» ¹⁾, und er selbst schliesst seine Abhandlung über «den Buddhismus der Japaner» in der «Kultur der Gegenwart» (Teil I Abtlg. III¹ S. 253) mit den Worten: «Die sind in schwerem Irrtum befangen, die den Buddhismus in Japan als eine sterbende Religion ansehen zu dürfen meinen. So wenig ist das wahr, dass vielmehr die gegenteilige Behauptung richtig ist. Der Schwerpunkt des gesamten Buddhismus liegt heutzutage allem Anschein nach in Japan». Mit Recht konnte der Vertreter der Hongwanji-Kirche, J. Tchicadzumi, in seinem Vortrage auf dem internationalen Kongress für Religionsgeschichte zu Paris i. J. 1900 seinen Hörern

1) HAAS, *Japans Zukunftsreligion* S. 58.

zurufen: «N'étudiez pas notre Bouddhisme comme une ancienne religion et dans le seul but de satisfaire votre curiosité; mais étudiez-le comme une religion vivante, comme une religion d'aujourd'hui même.» ¹⁾

In diesem Zusammenhange wird die Gründung der Jetavana-Schule, hinter der ebenfalls der japanische Buddhismus steht, ein erhöhtes Interesse beanspruchen können.

Statuten der Jetavana-Schule.

Art. 1.

Der Zweck der Schule ist, die Kenntnisse in der erhabenen Lehre zu stärken, den Buddhismus in Indien zum Gedeihen zu bringen und ihn über den ganzen Erdball zu verbreiten.

Art. 2.

Da der Tathāgata Śākyamuni viele der bei seinen Lebzeiten verkündeten Lehren in dem Haine Jetavana bei Śrāvastī in Indien gegeben hat ²⁾, und die Schule sich bestrebt, die von dem Tathāgata Śākyamuni hinterlassenen Lehren zum Gedeihen zu bringen, so muss sie in den Spuren im Jeta-Hain weiterwandeln und nennt sich deshalb Jetavana.

Art. 3.

Die Schule hat vorläufig das in der Yen-ling (延齡)-Strasse zu Nanking gelegene Grundstück der (Druckerei) K'o king ch'u

1) *Coup d'oeil sur l'histoire du Bouddhisme au Japon* in der Revue de l'histoire des religions, Bd. XLIII, S. 160.

2) „Weitans die meisten buddhistischen Sūtra beginnen: So habe ich gehört. Einst weilte der Herr in Śrāvastī, im Jetavana, dem Parke des Anāthapiṇḍika“. (Pischel, *Leben und Lehre des Buddha* S. 37). Über den chinesischen Namen s. oben S. 568. Das *Fan-yi ming i* Kap. 20 fol. 2 r° gibt als Erklärung für *tsing-shé* unter anderen: „Ein Ort, wo man weilt, um seine Seele zu beruhigen.“ Zu Jetavana vergl. auch op. cit. Kap. 5 fol. 16 r° et v°.

(刻經處 s. o.) zu ihrer Unterbringung geliehen. Sobald die Schüler der Anfang-Stufe ihren Kursus beendet haben und nach Japan oder Indien gegangen sind, wird dies aufhören.

Art. 4.

Die Schule umfasst drei Abteilungen: die Anfang-Stufe, die höhere Stufe (Eintritt in die Studien-Anstalt für Sanskrit-Litteratur in Japan) und den eigentlichen (Fach-)Kursus (Eintritt in die Studien-Anstalten für Sanskrit-Litteratur in Indien).

Art. 5.

Die Dauer des Studiums in der Anfang-Stufe beträgt drei Jahre, in der höheren Stufe zwei Jahre, die des eigentlichen (Fach-)Kursus drei Jahre.

Art. 6.

Der Lehrplan für die Anfang-Stufe umfasst drei Abteilungen: 1. Religion (buddhistische), 2. Chinesisch, 3. Englisch, nach folgendem Schema:

1. Jahr. Religion, wöchentlich achtzehn Stunden. Texte: das Sūtra von Buddhas letzter Lehre (佛遺教經)¹⁾, das Bodhisattva-pratimokṣa-sūtra (菩薩戒本經 NANJIO's Katalog N° 1096), der Sukhāvatī-vyūha (阿彌陀經, l. c. N° 200), das Mahāyāna-sraddhotpāda-śāstra (大乘起信論, l. c. N° 1249 u. 1250)¹⁾,

1) NANJIO's Katalog nennt unter N° 1209 ein 遺教經論 von Vasubandhu, übersetzt von Paramārtha, das eine Paraphrase zu 佛垂般涅槃略說教誡經 (l. c. N° 122) „Sutra der Lehre, die Buddha bei seinem Eintritt in das Parinirvāṇa in kurzem verkündete“, zu sein scheint. Vergl. TAKAKUSU, *The Life of Vasubandhu* (T'oung Pao 1904) S. 292 u. 236. Ich weiss nicht, ob dieses Śāstra hier gemeint ist.

2) Übersetzt von Teitaro Suzuki (*Aṣṭaśloka's Discourse on the Awakening of Faith in the Mahāyāna*, Chicago 1900) und von Timothy Richard (*The Awakening of Faith in the Mahayana Doctrine*, Shanghai 1907).

die Vidyāmātrasiddhi-tridaśa-śāstra-karika (唯識三十論, l. c. N° 1215), die Pa shi kuei-kü (八識規矩 «Die Regeln der acht vijñāna», l. c. N° 1646) und das Prajñāpāramitā-hṛdaya-sūtra (心經, l. c. N° 20).¹⁾

Chinesisch, wöchentlich zwölf Stunden; Lektüre und Erklärung moderner Litteraturwerke, Aufsätze, Schreibübungen.

Englisch, wöchentlich zwölf Stunden: Erlernung der Schrift, Lektüre, Grammatik, Aufsätze.

Zusammen zweiundvierzig Stunden wöchentlich.

2. Jahr. Religion, wöchentlich achtzehn Stunden. Text: das Śūrāṅgama-sūtra (楞嚴經 l. c. N° 446).²⁾

Chinesisch, wöchentlich zwölf Stunden: Lektüre und Erklärung moderner Litteraturwerke, Geschichte des Buddhismus, Aufsätze, Schreibübungen.

Englisch, wöchentlich zwölf Stunden: Lektüre, Grammatik, Übersetzungen.

Zusammen zweiundvierzig Stunden wöchentlich.

3. Jahr. Religion, wöchentlich achtzehn Stunden. Texte: das Yuan kio king (圓覺經)³⁾, die Vajracchedikā-Prajñāpāramitā

1) Ich vermute, dass dieses Sutra gemeint ist; wenigstens führt der Bücher-Katalog des K'o king ch'u ein von Tsung Lo (宗泐 s. NANJIO, App. III N° 95) kommentirtes *Sin king* auf, Tsung Lo aber ist der Kommentator des Prajñāpāramitā-hṛdaya-sūtra (vergl. NANJIO N° 1614).

2) Der volle Titel dieses bekannten und von den chinesischen Litteraten besonders hoch geschätzten Sūtras ist bei Nanjio gegeben. Näheres darüber bei Edkins, *Chinese Buddhism* S. 289 ff. Die Übersetzer nennt Nanjio auf S. 107 Pāramitī und Mikāśakya, ein Druckfehler, der auf S. XXXV berichtigt ist), auf S. 443 u. 479 Pramitī und Meghaśikha, Edkins auf S. 298 f. Pāramitī und Migashakya. *Fan-yi ming* i Kap. 3 fol. 18 r° et v° giebt die „Namen als 般刺蜜帝 Pan-la-mi-ti mit der Bedeutung 極量 „höchstes Ermessen“ und als 彌伽釋迦 Mi-kia-shi-kia od. 彌伽樂佉 Mi-kia-shuo-kia mit der Bedeutung 雲峰 „Wolken-Gipfel“ od. 能降伏 „der herniedersteigen kann“. Danach kann die indische Lesart nur Pāramitī und Meghaśikha (*śikhā* = Spitze) sein. Der zweiten Bedeutung könnte ein Meghaśakta, oder Mighaśakta entsprechen (*śakta* = vermögend, im Stande). Aber die Umschreibung passt dazu nicht.

3) Die Sanskrit-Titel dieses und des auf S. 581 Z. 3 genannten Werkes sind mir nicht bekannt

(金剛經 I. c. N° 10—15), der Vimalakīrti-nirdeśa (維摩經 I. c. N° 146—147)¹⁾, das Shi leo kuan king (十六觀經)²⁾ und das Wang shêng lun (往生論).

Chinesisch, wöchentlich sechs Stunden: Lektüre und Erklärung alter Litteraturwerke, Geschichte des Buddhismus, Aufsätze.

Englisch, wöchentlich achtzehn Stunden: Lektüre, Grammatik, Übersetzungen.

Zusammen zweiundvierzig Stunden wöchentlich.

Art. 7.

Das Sitzen im *dhyāna* (坐禪 geistiges Sichversenken) und das *caṅkramaṇa* (經行 meditierend herumgehen) sind die indische Wissenschaft des tiefen Nachdenkens; für beide Disciplinen werden in der Schule ausserhalb des eigentlichen Lehrganges noch besondere Übungen angesetzt, und zwar für das Sitzen im *dhyāna* wöchentlich sieben Stunden, für das *caṅkramaṇa* wöchentlich eine Stunde (die einzelnen Stunden werden seiner Zeit näher bestimmt werden).

Art. 8.

Der Lehrplan für die höhere Stufe (Eintritt in die Studien-

Vielleicht ist das von Nanjio unter N° 427 genannte Sūtra gemeint. *Yuan kio* ist die „abgeschlossene Erkenntnis“ (*pūrṇabuddha*) und besteht aus den drei „Betrachtungen“ (觀) *saṃādhā* (奢摩他), *saṃādhi* (三摩地 od. 三摩鉢提 = *saṃāpti* „Vollendung“?) und *dhyāna*. Vergl. *Fo-kiao tsū-tien* (佛教字典) S. 511. *Yuan* „rund“ ist „etwas, das keine Abweichung (偏) hat“. I. c. S. 122. Die drei Betrachtungen heissen deshalb auch „die drei hindernisfreien“ 三無礙.

1) Der volle Titel ist 維摩詰經.

2) D. h. Sūtra der sechzehn Betrachtungen. Die *shi leo kuan* od. *shi leo hing* (行) *kuan* sind die sechzehn zu betrachtenden Dinge, die die buddhistische Scholastik wieder zu je vier unter die vier „Wahrheits-Erforschungen“ (諦 *ti* = *shen shi* 審實 *Fan-yi ming* i Kap. 10 fol. 17 v°), nämlich *duḥkha* (苦), *samudaya* (集), *nirodha* (滅) und *mārga* (道) subsumirt. Über Einzelheiten u. Erklärungen s. *Fan-yi ming* i a. a. O., *Ta tsang fa shu* (大藏法數) S. 1363 u. DE HARLEZ, *Vocabulaire Bouddhique* N° 9. — Auch von diesem Sūtra ist mir der Sanskrit-Titel nicht bekannt. Vielleicht gehören die Werke der im 18. Jahrh. zusammengestellten und vermehrten Ausgabe des chinesischen Tripitaka an. Vergl. PELLIOI in BEFEO II, 344.

Anstalt für Sanskrit-Litteratur in Japan) umfasst als Hauptfächer Religion, Sanskrit und Englisch. Wie viel Stunden wöchentlich auf jedes Fach entfallen, wird hier nicht einzeln aufgeführt, sondern seiner Zeit bestimmt werden.

Art, 9.

Der eigentliche (Fach-)Kursus (Eintritt in die Studien-Anstalten für Sanskrit-Litteratur in Indien) ist die höchste Stufe der Schule. Die Hauptfächer des Lehrplans bilden hier die alte Sanskrit- (Pali- und Prakṛt-)Litteratur und der buddhistische Kanon, dazu treten dann noch Geschichte und Geographie von Indien. Die wöchentliche Stundenzahl wird hier ebenfalls nicht einzeln aufgeführt, sondern seiner Zeit bestimmt werden.

Art. 10.

Jedes Schuljahr wird in zwei Kurse geteilt: Frühjahr und Sommer sind für den ersten Kursus, Herbst und Winter für den zweiten bestimmt.

Art. 11.

An folgenden Tagen ruht die Arbeit in der Schule:

1. an den Sonntagen,
2. an dem Tage, wo Buddha die Erleuchtung erlangte,
3. an dem Tage, wo Buddha in das Nirvāṇa einging.

Ferner sind Jahres-Ferien vom 20. Tage des 12. Monats bis zum 20. Tage des 1. Monats, und Hitze-Ferien vom 1. Tage des 6. Monats bis zum 10. Tage des 7. Monats.

Art. 12.

Den Schülern ist gestattet, bei den folgenden zwei Veranlassungen um Urlaub zu bitten:

1. in Krankheitsfällen,
2. bei unvermeidlichen Geschäften.

Art. 13.

Ein Schüler, der um Urlaub bittet, muss drei Mitschüler als Zeugen bringen, bevor ihm der Urlaub gewährt werden kann.

Art. 14.

Der Urlaub eines Schülers darf im Einzelfalle drei Tage nicht überschreiten, und in einem Monat darf nicht mehr als zweimal Urlaub nachgesucht werden. Zuwiderhandelnden werden die (weiteren) Tage (für künftige Fälle) abgezogen. Wenn Jemand eine aussergewöhnlich wichtige Veranlassung und eine weite Reise hat, so kann in dem Falle eine besondere Bestimmung getroffen werden.

Art. 15.

Wenn ein Schüler am Ende seines Urlaubs seine Angelegenheiten noch nicht erledigt hat, so kann ihm ein Nachurlaub gewährt werden, vorausgesetzt, dass drei Mitschüler Zeugnis für ihn ablegen. Jedoch darf dies nicht öfter als dreimal geschehen. Zuwiderhandelnden wird (die weitere Zeit) ebenfalls in Abzug gebracht.

Art. 16.

Die Zahl der Schüler in der Schule beträgt vierundzwanzig; davon ruhen immer zwölf, und zwölf studiren.

Art. 17.

Die Vorbedingungen für die in die Anfang-Stufe aufzunehmenden Schüler sind folgende:

Alter: mehr als sechzehn und weniger als dreissig Jahre.

Beruf: spricht nicht mit nach buddhistischer Sitte.

Körperliche Beschaffenheit: gesund und kräftig.

Geistige Beanlagung: gewandt und klug.

Sittliches Verhalten: nach Verlassen der Familie Einhalten der

Gebote (Buddhas), in der Familie Fleckenlosigkeit ¹⁾, Wahrhaftigkeit und ein gläubiges Herz.

Schriftlicher Gebrauch der Sprache: gründlich und glatt.

Diejenigen, die diesen Vorbedingungen genügen und in die Schule einzutreten wünschen, müssen ihren Lebenslauf und einen Aufnahme-Antrag schriftlich einreichen, ausserdem aber auch die schriftliche Bürgschaft eines Vermittlers vorlegen. Sie haben sich dann in der Schule zu einer Prüfung einzufinden, wonach über die Aufnahme entschieden wird.

Art. 18.

Für die in die Schule aufgenommenen wird während des ersten Lehr-Kursus ein Zeitraum bis zu drei Monaten als Probe-Kursus angesehen. Genügt ein Schüler während dieses Zeitraumes den Anforderungen nicht, so soll von der Schule seine Zurückweisung angeordnet werden, oder er kann in Anbetracht seiner (mangelhaften) Fähigkeiten um seine Entlassung bitten.

Art. 19.

Da die Schule lediglich dem Zwecke dient, die Fähigkeiten für die Ausbreitung der Lehre zu entwickeln, und die Schüler keine glänzende Laufbahn machen sollen, so ist ihr Betrieb anders als der auf anderen Lehranstalten, und aus diesem Grunde wird auch bei den Behörden nicht um amtliche Eintragung und Anerkennung nachgesucht. Alle die hierher zum Unterricht kommen, müssen Anstrengungen auf sich nehmen und Mühsal erdulden; sie müssen

1) 出家具戒, 在家清淨: offenbar sind mit der ersten Kategorie solche Schüler gemeint, die die *pravrajyā* (*ch'u kia*) bereits vollzogen und die buddhistischen Gelübde angenommen haben, also Novizen und ordinirte Mönche; mit der zweiten Kategorie dagegen solche, die noch nicht aus der Familie ausgeschieden sind. Dann hätte man aber hinter dem 家 ein 者 erwarten sollen.

Entsagung üben zur Ehre des Gesetzes (Buddhas). Wessen Sinn auf äussere Ehren und Reichtümer gerichtet ist, wer sich von den Interessen dieser Welt nicht gänzlich zu lösen vermag, der braucht sich nicht erst einer Prüfung zu unterziehen.

Art. 20.

Nach dem Probe-Kursus, wenn nicht etwa eine sehr schwere Krankheit oder ein ausserordentliches nicht vorherzusehendes Ereignis eingetreten ist, darf der Schüler im allgemeinen nicht durch seinen Bürgschaft leistenden Vermittler auf halbem Wege wieder seinen Austritt bewirken; dieses Verbot liegt im Interesse eines ordentlichen Abschlusses (des Studiums).

Art. 21.

Wenn dagegen ein Schüler nach dem Probe-Kursus in ein Verbrechen verwickelt wird oder eine grosse Schuld auf sich lädt, so dass er sein Studium nicht zum Abschluss bringen kann, so wird er gegebenên Falls aus der Schule verwiesen.

Art. 22.

Die Schüler der höheren Stufe werden aus der unteren Stufe herauf versetzt, ebenso die Schüler des eigentlichen (Fach)-Kursus aus der höheren Stufe. Andere Schüler sollen in der Regel nicht aufgenommen werden. Sollten indessen zu gegebener Zeit (Bewerber) vorhanden sein, die hinsichtlich ihrer persönlichen Verhältnisse und ihrer Kenntnisse tatsächlich den Schülern der betreffenden Abteilung gleichstehen, so können sie in diese eingeschoben werden und ihre Studien gemeinsam (mit den übrigen) betreiben. Bestimmungen hierüber werden zu gegebener Zeit erlassen werden.

Art. 23.

In der Schule bestehen zwei Arten von Prüfungen: Entschei-

dungs- (d. h. Versetzungs- oder Abgangs-)Prüfungen, die von den amtierenden religiösen Würdenträgern¹⁾ gegebenen Falls abgehalten werden, und (regelmässige) Kursus-Prüfungen, die am Ende eines jeden Kursus (vergl. Art. 10) stattfinden.

Art. 24.

Bei den Prüfungen gelten hundert «Punkte» als vollkommen, über sechzig «Punkte» als ausreichend, in beiden Fällen ist die Prüfung bestanden. Die Zahl der «Punkte» wird berechnet durch Zusammenzählung und Ausgleichung (d. h. die «Punkte» in den verschiedenen Fächern haben einen verschiedenen Rechenwert?).

Art. 25.

Die, welche die (Versetzungs-)Prüfung in der Anfang Stufe bestanden haben, können in die höhere Stufe eintreten; die, welche die (Versetzungs-)Prüfung in der höheren Stufe bestanden haben, können in den Fach-Kursus eintreten. (Vergl. Art. 4 u. 5).

Art. 26.

Die, die im Fach-Kursus die (Schluss-)Prüfung bestanden haben, können, nachdem sie ein Zeugnis über den Abschluss ihrer Studien erhalten haben, in Indien überall die Missions-Tätigkeit ausüben.

Art. 27.

In sämtlichen Abteilungen der Schule erhalten die Schüler weder Studien-Gelder noch Wohnungs-Gelder.

Art. 28.

Die Schüler, die bereits aus der Familie ausgeschieden sind,

¹⁾ 擔任教員, damit sind offenbar nicht die Lehrer der Schule, sondern andere kirchliche Würdenträger gemeint.

brauchen kein Kostgeld zu zahlen; die noch in der Familie geblieben sind, müssen an Kostgeld monatlich drei Dollar entrichten.

Art. 29.

Die Schüler, die noch in der Familie geblieben sind, müssen auch die Ausgaben für Bücher und sonstige Dinge selbst bestreiten.

Art. 30.

In der Schule sollen Alle, vom Anfänger bis zum Lehrer der Dogmen, strengen Sinnes die Wahrung der Religion (als Richtschnur) aufstellen. Alle Schüler, die zum Unterricht kommen, müssen diesen Grundsatz achten und beständig den strengen Wandel der Bodhisattvas vor Augen haben; dann werden sie selbst und die Andern ¹⁾ eingehen in den Ocean des Mitleids des Tathāgata. Niemals dürfen sie in ihrem Herzen den Leichtsinn und die Lässigkeit aufkommen lassen, denn den achtlosen überwältigt das Gesetz von Ursache und Wirkung ²⁾.

Art. 31.

In den Lehr-Räumen, den Schlafzimmern, dem Speise-Saal und den Empfangs-Räumen, überall gilt das Gebot der Pflicht. Alle Schüler, die zum Unterricht kommen, müssen dies mit allen ihren Kräften beobachten, damit sie so dem allgemeinen Wohle nützen und die Entwicklung des Studiums fördern. Niemals dürfen sie der Unordnung oder dem Ungehorsam verfallen und so sich selbst und Andern Schaden zufügen. Genaueres hierüber wird besonders angeordnet.

1) Einer der Grundgedanken des Mahāyāna-Systems ist es, dass der Einzelne durch seine Verdienste auch Andere erlösen kann, durch seinen Mangel an Verdienst also auch die Erlösung Anderer beeinträchtigt.

2) 勝緣, der *pratītyasamutpāda*, das bekannte aus den zwölf *nidāna* (緣) bestehende Kettengesetz der buddhistischen Dogmatik von der Entstehung des Seins und des Leidens.

Art. 32.

Um ihre Tugend zu fördern, ihren Wandel zu veredeln¹⁾ und den Studien-Genossen gegenüber richtiges Verhalten zu üben, müssen alle Schüler die Bräuche und Vorschriften genau beachten. Sie sollen einander mit Liebe und Ehrerbietung begegnen, damit sie des Vorzuges der «Förderung edler Gesinnung»²⁾ teilhaftig werden. Niemals dürfen aus kleinen Reibungen Streitigkeiten entstehen, so dass an der hehren Tugend gesündigt wird, und (die streitenden) selbst und Andere Schaden erleiden.

Art. 33.

Die Studien können nur durch Zusammenfassung aller geistigen Kräfte zu einem erfolgreichen Ende geführt werden, die Schüler müssen daher allen Unterrichtsfächern, an denen sie teilnehmen, ungeteilten Fleiss entgegenbringen. Sie dürfen sich niemals um andere Angelegenheiten kümmern, damit sie die Empfindungen ihres Herzens nicht in Verwirrung bringen.

Art. 34.

Die Schule hat keine bestimmten Einkünfte; die regelmässigen jährlichen Kosten müssen vielmehr durch Beiträge aufgebracht werden. Am Ende eines jeden Jahres wird die Abrechnung zusammengestellt, im Voraus kann nichts bestimmt werden.

Art. 35.

Am Ende eines jeden Jahres wird die Schule eine Zusammenstellung der Einnahmen und Ausgaben in der Zeitung veröffentlichen, als ein Zeichen ihrer Vertrauenswürdigkeit.

1) 砥德厲行, eine auch mit Variationen gebrauchte, in konfuzianischen Schriften häufig vorkommende Wendung.

2) 輔仁, vergl. *Lun-yü* XII, 24: 以友輔仁 „mit Hilfe der Freunde die edle Gesinnung fördern.“

ANHANG.

Form eines Aufnahme-Gesuchs.

An die Jetavana-Schule.

Der Schüler N. N. aus der Magistratur....., Präfektur....., Provinz....., Staat..... hat den freiwilligen Wunsch, in die Anfang-Stufe der Jetavana-Schule aufgenommen zu werden, um sich für die Ausbreitung der buddistischen Religion in Indien wissenschaftlich vorzubereiten. Er wird die Bräuche und Bestimmungen beobachten und gelobt, sich nicht dagegen zu vergehen. Zum Zeichen dessen übergibt er dieses Aufnahme-Gesuch nebst einem Bürgschein.

.....(Jahr), Monat,.... Tag.

(Unterschrift des Schülers).

(Unterschrift des Bürgen).

Form eines Bürgscheines.

An die Jetavana-Schule.

Ich, N. N. aus der Magistratur....., Präfektur....., Provinz....., Staat....., zur Zeit wohnhaft in der Magistratur....., Präfektur....., Provinz....., Staat....., übernehme Bürgschaft dafür, dass der Schüler N. N., der in die Anfang-Stufe der Jetavana-Schule aufgenommen zu werden wünscht, in Wahrheit diesen freiwilligen Wunsch hat, dass er im Stande ist, Anstrengungen auf sich zu nehmen und Mühsal zu erdulden, und dass er die Bräuche und Vorschriften beobachten wird. Sollte er nach dem Abschluss des Unterrichts unter Verletzung der Bräuche ohne Grund von dem Studium zurücktreten, so will ich für alle Folgen verantwortlich sein.

.....(Jahr),..... Monat,..... Tag.

(Unterschrift des Bürgen).

Aufruf zu Beiträgen für die Jetavana-Schule.

Wenn man die Weltgeschichte überblickt, so wird man bemerken, dass es zu allen Zeiten, jetzt wie ehemals, im grossen Ganzen eine nach mehreren Zehnen rechnende Anzahl civilisirter Staaten gegeben hat, deren Bevölkerungen eine ausserordentlich grosse geistige Energie entfalteten. Woher entstammte diese geistige Energie? Die Antwort ist: aus der Religion. Die Religion dient nicht dem Zwecke, die Welt zu regieren, aber als eine dauernde Gemeinschaft in der unsichtbaren Welt wird sie zur Quelle der geistigen Energie. Sie regt die Kräfte an, so dass ein Fortschreiten der staatlichen Macht bewirkt wird. Die hinterlassenen Früchte hiervon aber werden in zehn und in hundert Generationen nicht erschöpft; die Ruhmes-taten ihrer Verwaltung und Gesetzgebung sind überall zu bemerken. Die Civilisation, die durch die geistige Energie der Länder Europas und Amerikas hervorgebracht ist, hat ihre Wurzel in der Religion, das weiss jedermann in der Welt.

Japan, das ein armseliges Inselreich war, hat mit seinem Ruhme die Welt erfüllt. Die da nur reden von seiner Energie, mit der es die Reformirung seines Staatswesens während der letzten dreissig Jahre durchgeführt hat, die kennen den Sachverhalt nicht. Das, was man als Bushido bezeichnet, das ist in Wirklichkeit der Erfolg der Lehre Buddhas, die sich mit dem natürlichen Wesen des Volkes verband. Die Quelle für die Stärke und das Gedeihen (Japans) aber befindet sich hier (in China) und nicht dort (in Japan), denn der Segen des Buddhismus wanderte von unserem Vaterlande hinüber nach Japan.

Von der Tsin (晉)-Dynastie bis zur T'ang-Dynastie gingen Generationen von grossen Weisen aus den verschiedenen Schulen hervor. Die glänzendsten von diesen (Schulen) waren vom Mahāyāna:

die T'ien-t'ai (天台)-Schule,¹⁾ die Hien-Shou (賢首)-Schule,²⁾ die T'së-ngên (慈恩)-Schule,³⁾ die San-lun (三論)-Schule,⁴⁾ die Ch'an (禪)-Schule⁵⁾ und die Mi (密)-Schule⁶⁾; vom Hinayāna: die Abhidharmakośa (俱舍)-Schule,⁷⁾ die Satya-siddhi (成實)-Schule⁸⁾ und die Sarvāstivāda (薩婆多)-Schule⁹⁾. In scharfem

1) In Japan noch als Tendai-Schule erhalten.

2) Hien Shou war der Beiname des Patriarchen Fa Tsang (法藏), und zwar nach BUNYU NANJIO, *Catalogue* etc. S. 462 N° 30 des dritten, nach DE GROOT, *Le code du Mahāyāna en Chine* S. 4 des vierten, nach RYUON FUJISHIMA, *Le Bouddhisme Japonais* S. 61 des fünften von der Avatamsaka (華嚴)-Schule, die nach ihm in China ihren Namen erhalten hat. In Japan führt sie den Namen Kegon (= *Hua yen*).

3) Der Name dieser Schule stammt von dem Kloster T'së-ngên ssë in Ch'ang-an (Sینگan fu), in dem die von Hūan Tsang nicht vollendeten Übersetzungen durch seine Schüler fortgesetzt wurden. (ST. JULIEN, *Histoire de la vie de Hiouen T'sang* S. 348). Die Schule selbst ist die Yoga-Schule, sie betrachtet Hūan Tsang als ihren ersten Patriarchen (DE GROOT a. a. O. S. 5). In Japan besteht sie unter dem Namen Hosso (法相 = Yoga)-Schule. (FUJISHIMA, a. a. O. S. 34 ff.).

4) Die Madhyamika-Schule, in Japan Sanron (= *San lun*) genannt, sie ist auch dort völlig bedeutungslos geworden.

5) Die Dhyāna (禪)-Schule od. Schule der Meditation, in Japan Zen (= *Ch'an*)-Schule genannt. Sie hat alle anderen mahāyānistischen Schulen in China in sich aufgenommen und bildet, in völlig verfallener Form, den Grundstock des heutigen chinesischen Buddhismus, soweit er nicht lamaistisch ist. Sie ist auch in Japan noch eine der stärksten Schulen, aber in mehrere Sekten geteilt.

6) Die Mi-Schule, d. h. die Schule der Mysterien verbindet DE GROOT a. a. O. S. 5 mit der Yoga-Schule. Es handelt sich um die von Vajrabodhi um 720 in China gegründete und 806 nach Japan verpflanzte esoterische Schule, die dort noch heute unter dem Namen Shingon (眞言) besteht. FUJISHIMA a. a. O. S. 81 ff.

7) Als Kusha-Schule noch in Japan vorhanden. Nach FUJISHIMA S. 2 u. 21 soll sie mit der Sarvāstivāda-Schule annähernd identisch und ein Zweig der mahāyānistischen Hosso-Schule sein.

8) In Japan führt die Schule den Namen Jōitsu (= *Ch'êng shi*). Sie ist ebenso bedeutungslos wie die mahāyānistische Sanron-Schule, mit der sie nach FUJISHIMA S. 21 eng verbunden war. Sie lehnt sich in ihrem Dogma an die ältere Sautrāntika-Schule. Das Übergehen der mahāyānistischen und hinayānistischen Schulen in einander ist bezeichnend für die Entwicklung des Buddhismus.

9) Die Sarvāstivāda-Schule, im chinesischen gewöhnlich *Shuo-yi-ts'ie-you-pu* (說一切有部) genannt, ist eine von den fünf alten dogmatischen Schulen des Buddhismus, von denen auch Hūan Tsang berichtet (Vergl. ST. JULIEN, *Mémoires* etc. I, 132 und *Histoire de la vie* etc. S. 85). Die anderen vier sind: die Dharmagupta (曇無德

Denken und in kraftvoller Argumentation standen sie Indien nicht

od. 法密部), die Mahīśāsaka (彌沙塞 od. 化地部 od. 不著有無觀), die Kāśyāpiya (迦葉遺 od. 飲光部 od. 重空觀) und die Mahāsaṅghika (摩訶僧祇 od. 大眾部), nach anderen die Vātsīputriya (婆蹉富羅 od. 犢子部). Das *Fan-yi ming i* erzählt in Kap. 10 fol. 1 r° folgende Legende über die Entstehung dieser fünf Schulen: „Im 38. Jahre nach der Erleuchtung kann der Erhabene nach Rājagṛha. Der König dort hatte seine Mahlzeit beendet und befahl, die Geräte zu reinigen. Beim Abgleiten der Hand wurde eine Schale in fünf Stücke zerschlagen. Es waren aber an dem Tage viele Mönche zugegen, die erzählten es dem Buddha und sagten: eine Schale ist in fünf Stücke zerbrochen. Da sprach der Buddha: nehmt dies zum Zeichen; fünf hundert Jahre nachdem ich in das Nirvāṇa eingegangen sein werde, werden sündhafte Mönche den Vinaya in fünf Systeme (部 = Schule) spalten. Die fünf Patriarchen aber: Kāśyapa, Ananda, Maḍhyāntika, Śānavāsa und Upagupta (vergl. FUJISHIMA S. 28, DE GROOT S. 2 und BURNOUF, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien* 2. Aufl. S. 397 Anm. 4) achteten die Autorität, verstanden den rechten Weg und teilten die Lehre nicht. Upagupta jedoch hatte fünf Schüler, und jeder hatte seine eigene Ansicht. Darum teilten sie den grossen Vinaya-piṭaka des Tathāgata und machten fünf Schulen daraus.“ (世尊成道三十八年赴王舍城、國王食訖令羅云洗滌、失手掬鉢以爲五片、是日有多比丘皆曰佛言、鉢破五片、佛言表我滅後初五百年諸惡比丘分毗尼藏爲五部也。故迦葉阿難末田和修鞠多五師體權通達故不分教、鞠多有五弟子各執一見遂分如來一大律藏爲五部焉). Anders stellt sich die Geschichte der Sarvāstivāda-Schule in der tibetischen Überlieferung nach Csoma de Cőrös (vergl. BURNOUF a a O. S. 397) dar. Danach zählte der alte Buddhismus vier philosophische Systeme, nämlich das der Vaibhāṣika, der Sautrāntika, der Yogācāra und der Madhyamika. Das System der Vaibhāṣika umfasste wieder vier Haupt-Abteile mit mehreren Unterabteilungen; die vier Haupt-Abteile sahen als ihre Gründer vier Schüler des Buddha an, nämlich Rāhula, Kāśyapa, Upāli und Kātyāyana. Der Abteil des Rāhula hatte den Namen Sarvāstivāda und teilte sich zur Zeit des dritten Konzils (245 v. Chr.) in sieben Schulen, die Mulasarvāstivāda, die Kāśyāpiya, die Mahīśāsaka, die Dharmagupta, die Bahuśrutiya, die Tāmraśrutiya und die Vibhadjyavāda. Der Abteil des Kāśyapa hatte den Namen Mahāsaṅghika, der in der chinesischen Überlieferung in anderem Zusammenhange erscheint, und zählte fünf Schulen. Die Vātsīputriya endlich gehörten zum Abteil des Upāli. Eine andere Überlieferung, von der I Tsing berichtet, teilt die Sarvāstivāda-Schule in Mulasarvāstivāda, Dharmagupta, Mahīśāsaka und Kāśyāpiya (S. TAKAKUSU, *A Record of the Buddhist Religion* S. XXI ff.) Das Verhältnis von Sarvāstivāda und Mulasarvāstivāda bedarf noch der

nach. Nach der Sung-Dynastie aber versteiften sich die Gelehrten

Klärung (Vergl. SYLVAIN LÉVI in T'oung Pao Ser. II Bd. VIII S. 115). Nach Paramārtha's Lebensbeschreibung des Vasubandhu (nach dem chinesischen Text übersetzt von TAKAKUSU in T'oung Pao Sér. II. Bd. V S. 269 ff.) erhielt das Dogma der Sarvāstivāda-Schule hauptsächlich durch Vasubandhu seine Bedeutung, der es gegen das der Vaibhāṣika erfolgreich verteidigte, aber in seinem Abhidharmakośa auch die Sautrāntika-Schule zur Geltung kommen liess (a. a. S. 288). Der Vinaya der Sarvāstivādin herrschte im ganzen nördlichen Indien und in fast ganz Turkistan, von dort kam er nach China und nahm hier ebenfalls die herrschende Stellung ein, obwohl auch die Dharmagupta- und die Mahāsāṅghika-Schule Anhänger hatten. (Vergl. *Die Ausbreitung der Buddhismus von Indien nach Turkistān und China* im Archiv für Religionswissenschaft Bd. XII S. 212 ff.) Er wurde mit dem Titel 十誦律 i. J. 404 von Panyatara und Kumārajīva in das chinesische übersetzt (NANJIO, *Catalogue* N° 1115, Die Angabe Fujishima's S. 29, dass in China alle Buddhisten einmütig dem Vinaya der Dharmagupta gefolgt seien, ist nicht zutreffend.) Im Jahre 753 erst gelangte der Vinaya nach Japan, aber nach Fujishima's Ansicht in der Form der Dharmagupta, und bildete dort das Dogma der Ritsu (律)-Schule, die der Sarvāstivāda-Schule in China entsprochen haben würde, selbst wenn ihr Vinaya von dem der letzteren verschieden gewesen wäre, was noch festzustellen bleibt.

Von dem Namen Sarvāstivāda giebt das *Fan-yi ming i* (Kap. 10 fol. 1 v°) folgende Erklärungen: „Diese Schule nimmt an, dass hinsichtlich der drei Zeiten (Vergangenheit, Gegenwart, Zukunft) die Wirklichkeit herrscht (*sarva-asti* d. h. „alles ist“), und dass die drei Naturen (die gute, die böse und die weder gute noch böse) sämtlich die Gelübde aufnehmen können. Das Mahāsannipāta-sūtra sagt: die, welche (ausser dem eigenen Kanon) auch die fremden Kanons recitiren und niederschreiben können, die die Wirklichkeit der drei Zeiten annehmen, die zum Innern und zum Aeussern gelangen, die die fremden Lehren zerstören, die vorzüglich zu erörtern verstehen und die sagen, dass alle Naturen die Gelübde aufnehmen können, die auf alles schwierige, das gefragt wird, zu antworten vermögen, die haben davon den Namen Sarvāstivāda (d. h. universale Disputation). Ihr Lehrsystem heisst „zehnfache Rezitation.“ (此部計三世有實三性悉得受

戒、大集云而復讀誦書寫外典、受有三世、及以內外、破壞外道、善能論義、說一切性悉得受戒、凡所問難悉能答對、是故名爲薩婆多、法名十誦). Dazu bemerkt das japanische Wörterbuch *Ta tsang fa shu* (大藏法數) S. 623: „Zehnfache Rezitation heisst es, weil Upāli diesen Vinaya zehnmal

rezitirte.“ (十誦者優波離十悉誦出此律故名十誦). Upāli gilt nach der nördlichen wie nach der südlichen Überlieferung als der Ordner des Vinaya-piṭaka. (BURNOUR, *Introduction* S. 39). — Wenn diese Darstellung der Lehre der Sarvāstivādin richtig ist, so würde sie sich schon sehr den mahāyānistischen Grundsätzen nähern, und es würde verständlich sein, dass der Vinaya dieser Schule in China herrschend geblieben ist, auch nachdem dort das Hīnayāna-System durch das Mahāyāna ersetzt war.

auf die Reden der Ch'an (Dhyāna)-Schule über die «geschickte Klugheit» (方便)¹⁾; man entwürdigte die Sūtra und Śāstra, indem man sie für lärmendes und inhaltloses Gerede gebrauchte. So verfielen die Schulen mehr und mehr, und bis zur Gegenwart ist die Lehre ohne Unterbrechung tiefer und tiefer gesunken. Unser Vaterland besitzt wohl noch diese tiefgründige und erhabene Religion, aber auf dem Grunde, den die Vorfahren gelegt, haben die Nachkommen nicht weiter gebaut. Sie sassen untätig und erachteten den von den Heiligen hinterlassenen Segen als ein Unkraut, das man bei Seite werfen könne. Niemand kümmerte sich darum,

1) *Fang-pien*, das, wie ich annehme, hier in dogmatischem Sinne gebraucht ist, wird gewöhnlich mit *upāya* gleichgesetzt und gilt als eine der vier späteren *pāramitā*. Vergl. *Eine chinesische Tempelinschrift aus Idikutšahri bei Turfan* (Abhdg. d. Königl. Preuss. Akad. d. Wiss. 1907) S. 46 Anm. Das japanische Wörterbuch *Fo-kiao tsé-tien* (佛敎字典) gibt folgende Erklärung des Ausdrucks: „*Fang* bedeutet „besonderes Mittel“, *pien* bedeutet „angemessen“, also etwa „geschickte Klugheit““. (方即方法、便即便宜、猶善巧也). Hiernach kann der Ausdruck *ou-ho-kū-shé-lo* (漚和俱舍羅), für den *fang-pien* ebenfalls als Übersetzung gegeben wird, nur *upakośala* sein, von *upa* = „hin-zu“ (vergl. *upāya* = „wodurch man zum Ziel gelangt“) und *kośala* = „vollkommen entsprechend.“ Nach dem Petersburger Wörterbuche ist *Upakośala* oder *Upakosala* nur als Name belegt. — Das genannte japanische Wörterbuch zitiert dann noch eine ausführlichere Erklärung: „*Fang* ist die Kenntnis des besonderen zum Ziele gelangenden Mittels; *pien* ist die Fähigkeit, mit geschickter Kraft (ein Mittel) klug anzuwenden. Kluge Anwendung aller der Gelegenheit angemessenen Mittel zu vorteilhaftem Zweck, das heist *fang-pien*“ (方是智所詣之偏法、便是善權巧用之能、巧用諸法隨機利物故云方便). — Die grosse „Schule der Meditation“ (Dhyāna), die von Bodhidharma gegen die Mitte des sechsten Jahrhunderts in China gegründet wurde, hat, wie schon vorhin bemerkt, alle anderen Schulen absorbiert, aber auch, wie der Text richtig andeutet, den Untergang aller buddhistischen Gelehrsamkeit herbeigeführt. Der Grund hiervon lag in dem immer mehr zur Verflachung führenden Streben, allen Menschen das Heil, und zwar auf möglichst bequeme Weise, zugänglich zu machen. „Il n'est que naturel“, sagt DE GROOT (a. a. O. S. 6) „qu'en accueillant tous les moyens pratiques de faire son salut, l'Église de Chine se préoccupa beaucoup moins des abstractions scolastiques.“ Man weiss, dass diese praktischen Mittel heute nicht zum wenigsten in „lärmendem und inhaltlosem Gerede“ bestehen. Die „geschickte Klugheit“ halt sie aber für ausreichend.

man veranlasste vielmehr die Fremden, uns nachzusagen, wir seien ein religionsloses Volk. Und keiner unserer Gelehrten und Vornehmen schämte sich dessen! Heute aber ist die Stellung des Staates gefährdet, mächtige Nachbarn umdrängen ihn, Regierung und Volk, ¹⁾ obere und untere Klassen alle eifern danach, ihr (materielles) Gedeihen zu fördern, hundert Listen ersinnen sie, um ihre eigenen Interessen durchzusetzen. Nur von einem Hinweise auf die Religion Buddhas verlautet nichts, man hört von niemandem, der die Erörterung darauf hinlenkte. Man meint, «sie sei den praktischen Dingen zu fern und zu fremd». ²⁾ Nun sind aber für den Staats-Organismus die geistigen Fähigkeiten die Wurzel, die materiellen Güter der Stamm und die Blätter. Die materielle Kultur kann man von anderen Staaten entlehnen; die geistige Kultur jedoch, wenn sie nicht von der gesicherten Religion des eigenen Staates gestützt und genährt wird, hat keine andere Quelle, aus der sie ihre Lebenskraft erhält. Lediglich dem Stamm und den Zweigen (der Kultur) aber eine Bedeutung beimessen und der Wurzel die Pflege versagen ist eine Verkennung der politischen Grundsätze.

Wenn man jetzt den Buddhismus wieder in den Vordergrund bringen will, so ist es dringend erforderlich, alle Umstände dabei in's Auge zu fassen. Wie sehr in den letzten Jahren der indische Buddhismus wieder zum Gedeihen gelangt ist, das zeigt die Tatsache, dass über zweihundert Engländer zu ihm übergetreten sind. Auch

1) 朝野, ein japanischer Ausdruck (*chō-ya*) und mit dem folgenden 上下 nahezu gleichbedeutend.

2) 以爲迂遠而濶於事情. Dies ist das Urteil, das der Fürst Hui von Liang über die Lehren des Mêng tsé abgibt, als dieser nach Liang kommt. S. *Sai-ki* Kap. 74 fol. 1 v°.

hat der grosse Religions-Forscher in Oxford¹⁾, Max Müller²⁾ eine grosse Anzahl von Sūtra und Śāstra aus dem Indischen übersetzt und in jenem Lande (England) verbreitet. In den wissenschaftlichen Kreisen Europas und Amerikas hat man überall orientalische Gesellschaften gegründet, die sich besonders die Pflege der Sanskrit-Litteratur zur Aufgabe machen; und der Amerikaner Olcott³⁾ hat erklärt, dass von allen Religionen der Welt keine so geeignet sei, dem Herzens-Empfinden aller Völker ohne Widerspruch entgegenzukommen wie der Buddhismus. Die Gesellschaften für buddhistische Wissenschaften aber, die in neuerer Zeit in allen Ländern gegründet sind, zählen hunderttausende von Bekennern und Mitgliedern.

Hieraus kann man ersehen, dass, wenn unser Vaterland wirklich das Gesetz Buddhas zu Ehren bringen und in der Welt verbreiten will, wir auch in Indien die Sanskrit- (und Pali-)Litteratur studiren müssen, damit wir davon den Nutzen erlangen. Denn die Schulen des Mahāyāna beruhen sämmtlich auf dem Hīnayāna, d. h. auf der alten Lehre Indiens. Wer aber das Hīnayāna-System nicht verstanden hat, der kann mit seinen Studien auch nicht in das Mahāyāna-System eindringen; und wer die Gaben⁴⁾ erklären will, die das Gesetz gewährt, der muss in den Schulen des Mahāyāna wie des Hīnayāna bewandert und «der uneingeschränkten Erkenntnis der Dinge» (理事無礙)⁵⁾ mächtig sein.

1) 牛津 Niu-tsing, der Name mit dem auch LEGGE in seiner Ausgabe von Fa Hien und NANJIO in seinem Katalog des Tripiṭaka „Oxford“ widergegeben haben.

2) 馬克師摩勒.

3) 阿爾格脫.

4) 利生 ein japanischer Ausdruck: *riśō*.

5) *Li shi von ngai* ist eine von den drei Betrachtungs-Arten des Dharmadhātu (法界三觀). Die beiden anderen heissen: „die wirkliche Leere“ (眞空) und „die

Von den indischen Schulen des Hīnayāna ist in China nur der Kanon der Sarvāstivādin eingedrungen¹⁾. Ihre Schriften sind nahezu vollständig vorhanden, von den übrigen Schulen ist vielfach nichts übersetzt. Nun ist es zu bedauern, dass unsere Gelehrten nicht immer den vollständigen Kanon vor Augen haben können. In Süd-Indien ist dagegen das Hīnayāna-System in ununterbrochenem Zusammenhang bis heute verbreitet, und es müssen daher viele Schriften von allen Schulen dort erhalten sein. Wenn man nun Sanskrit (nebst Prakṛt und Pali, 梵文) versteht, so kann alles das, was wir nicht haben, übersetzt und in China verbreitet werden. Das ist der erste Vorteil.

Als die Sūtra- und Śāstra-Texte des Mahāyāna in China eingeführt waren, gingen umgekehrt diese Schriften in Indien verloren. Einerseits hüten nun die Bibliotheken ihre Schätze wie kostbare Geheimnisse und wollen nicht, dass sie verbreitet werden; andererseits verwerfen die Schulen des Hīnayāna vielfach das Mahāyāna-System und erklären, es enthielte nicht die Verkündigungen Buddhas.

alles umschliessende geistige Erfassung" (周徧含容). Das *Ta'ṭsang fa shu* S. 234 gibt folgende Erklärung von *li shi wu ngai*: „Mit beruhigtem Wesen das grosse Ganze erkennen heisst *li*; die Gestaltungen in ihrer gegenseitigen Abgrenzung heissen *shi*. Wenn man also das grosse Erkenntnis-Princip (eigentlich die grosse geistige Einordnung) betrachtet und alles zurückführt auf den Begriff der Sinnesobjekte, so schliesst man die Form des Begriffs der Sinnesobjekte ab; indem man den Dharmadhātu (法界) überall durchdringt, erfasst man tatsächlich die Leere der zehntausend Formen und vervollständigt die Deutlichkeit des einen Wirklichen (des „Dinges an sich"). So erkennt man die Dinge in ihrem wechselseitigen Zusammenhange ohne Einschränkung des vollkommenen Erfassens. Das heisst uneingeschränkte Erkenntnis der Dinge." (性靜明體曰理、形相分限曰事故觀廣大之理咸歸一塵卽了一塵之色、通徧法界是則融萬象之虛、相全一眞之明性理事交徹無礙圓融故名理事無礙觀.

1) Das ist nicht ganz richtig. Vergl. oben S. 593.

Diese Behauptung hat in der (buddhistischen) Gemeinschaft grosse Autorität für sich in Anspruch genommen, der Studirenden aber sind wenige und sie verlieren leicht den Zusammenhang. Wenn man nun Sanskrit u. s. w. versteht, so können alle die in Indien verloren gegangenen Sūtra- und Abhidharma-Texte, sowie die Schriften der Avatamsaka-, der T'ien-t'ai- und der Dhyāna-Schule, die man in jenem Lande noch gar nicht kennt, in das Sanskrit übersetzt und dort verbreitet werden. Das ist der zweite Vorteil.

Die «Wissenschaft von den Ursachen» (因明) ist eine von den fünf Wissenschaften¹⁾. In Indien besitzen die verschiedenen buddhistischen Schulen alle gleichzeitig die Kenntniss dieser Wissenschaft und benutzen sie, um falsches zu bekämpfen, das wahre festzuhalten und die richtige Lehre aufzustellen. Gegenwärtig stehen die wissenschaftlichen Methoden in grosser Blüte, die Systeme der Philosophie²⁾ und der Fach-Wissenschaften³⁾ in Europa übertreffen

1) Man könnte sich versucht fühlen, *yin-ming* mit „Logik“ zu übersetzen, das ist aber nach der Erklärung, die das *Fo-kiao tsè-tien* aus einem Kommentar zum Avatamsaka-sūtra citirt, nicht angängig. Danach sind die fünf Wissenschaften: 1. die W. von den Lauten (聲明), d. h. „von der litterarischen Komposition, vom Rechnen und von der Konstruktion (?)“, 2. die W. von den Ursachen, 3. die W. von der Medicin, (醫方明). 4. die W. von der Technik (工巧明), d. h. Architektur u. s. w., 5. die W. vom innern Gehalt (內明), d. h. vom inneren Gehalt von Buddhas Lehre. Von *yin-ming* wird folgende Erklärung gegeben: „*Yin* bedeutet die Ursachen, aus denen die zehntausend Regeln hervorgehen. Die Kenntniss der Ursachen, aus denen die zehntausend Regeln für alle Art von Dialektik sowie für Zeichnungen u. Schriften, für Siegel, für Erde und Wasser, für Feuer und Wind in der Welt hervorgehen, heist *yin-ming*“. (因即

萬法生起之因、謂世間種種言論及圖書印
璽地水火風萬法之因皆悉明了通達故曰因
明). Danach sollte man in *yin-ming* einen zusammenfassenden Namen für Philosophie, Litteratur-Geschichte, Altertumskunde, Geographie und Naturwissenschaften sehen.

2) 哲學 *tetsu-gaku*, ein japanischer Ausdruck.

3) 科學 *kwa-gaku*, desgl.

an Gründlichkeit die fremden (d. h. nicht-buddhistischen) Lehren der älteren Zeit bei weitem. Der Buddhismus sieht sich so auf allen Seiten von Gegnern umgeben, und wenn er nicht die nötige Tiefe und Feinheit besitzt, um mit ihnen fertig zu werden, so kann er andere Lehren nicht überwinden und das eigene System nicht zur Geltung bringen. Seit der Zeit Hūan Tsang's sind in unserem Vaterlande die richtigen Systeme übersetzt und dargestellt worden, seine Schüler haben im Anschluss an die so hergestellte Grundlage die Kommentare dazu geschaffen, und so hat sich von da ab die buddhistische Wissenschaft in der Welt verbreitet. Aber während der letzten Jahrhunderte haben die, die sie studiren sollen, ihre Kenntnisse eingebüsst: die Schriften werden wohl von ihnen aufbewahrt, aber der Inhalt der Texte ist ihnen verborgen, und wenn sie sich auch abmühen würden, sie könnten ihn nicht mehr völlig erfassen. Wenn man nun Sanskrit u. s. w. versteht, so kann man Gelehrte aus Indien, die besonders in der «Wissenschaft von den Ursachen» bewandert sind, zum Unterricht bitten. So wird die Anleitung leicht von Statten gehen, man wird die Litteratur vergleichen, studiren, übersetzen können, die Arbeit wird halb, der Erfolg doppelt sein. Das ist der dritte Vorteil.

Im Jahre 1893 kam der Sekretär der indischen Mahabodhi-Gesellschaft, Dharmapala, nach China, um (die chinesischen Buddhisten) aufzufordern, nach Indien zu kommen und dort die Lehre zu verbreiten¹⁾. Da zu jener Zeit die Anhänger Buddhas weder mit dem englischen, noch mit dem Sanskrit vertraut waren, so konnten sie diese Einladung nicht ohne weiteres annehmen. Seitdem sind fünfzehn Jahre vergangen. In unserem Vaterlande haben die in der

1) S. oben S. 568 f.

erhabenen Lehre bewanderten Gelehrten eingesehen, dass sie für das Studium des Sanskrit auf die Schulen im eigenen Lande nicht rechnen können, da dort das Sanskrit kein Lehrfach bildet. Sie beabsichtigen deshalb, in Indien zu studiren. Wenn sie aber nicht vorher sich das englische aneignen, so werden sie auch die Belehrung dort nicht verstehen können. Sie haben deshalb zusammen mit Gleichgesinnten den Plan gefasst, in Nanking die Jetavana-Schule zu gründen, überall im Reiche¹⁾ kluge und ernstgesinnte Leute zum Eintritt aufzufordern und Lehrer anzustellen, die in der allgemeinen Exegese des Buddhismus, sowie in den Anfangsgründen des englischen Unterricht geben. Nach drei Jahren sollen die tüchtigsten ausgewählt und in die Studien-Anstalt für Sanskrit-Litteratur in Japan gesandt werden, die Dr. Bunyiu Nanjio²⁾ errichtet hat. Nachdem sie dort einen vorbereitenden Unterricht von zweijähriger Dauer erhalten haben, sollen sie für drei Jahre nach Indien auf eine buddhistische Hochschule gesandt werden. Nach Ablauf dieser Zeit werden sie in Indien bleiben und dort die wichtigsten Lehren des Mahāyāna verbreiten, um so die Grundlagen der Lehre zu fördern. Nach einigen Jahren, wenn ihre Erfahrungen und ihre Energie gewachsen sind, sollen sie von China aus den Buddhismus in der ganzen Welt verbreiten.

Nun ist dies aber ein gross angelegtes Unternehmen, und wenn man nicht reiche Mittel zusammenbringen kann, so lässt sich das Ziel nicht erreichen. Chên San Li (s. u.) und seine Freunde haben bereits eine Summe gezeichnet, mit der man vorläufig das Unter-

1) 海内 *umi no uchi*, ein japanischer Ausdruck für das chinesische 四海之内.

2) 文學博士南條文雄.

nehmen beginnen kann, um es dann gemeinsam weiter zu führen. Der Laienbruder (居士)¹⁾ Yang Jen Shan²⁾ aus Ch'i-chou fu (池州 in Anhui) hat schon Schüler ausgewählt und wird die Leitung der Schul-Angelegenheiten übernehmen. Wir geben uns der Hoffnung hin, dass die edelgesinnten Freunde der Wissenschaft und Gönner im Reiche uns wohlwollend zu Hülfe kommen werden. Wenn alle zum Gelingen beitragen, so werden die Bächlein zu einem Meere zusammenfliessen, die herbeigetragenen Steine werden einen Berg bilden, und das Ziel wird erreicht. Wenn auch nur kleine Gaben einkommen, so werden sie doch durch Nacheiferung gross werden. Die Erhebung des menschlichen Herzens, die Sicherung der staatlichen Grundlagen, die Verbreitung des Segens der Religion, alles das sind die Früchte, die aus diesem Unternehmen hervorgehen sollen. Wenn die geistigen Kräfte der Nationen der buddhistischen Lehre zugewandt werden, so wird ihr Einfluss überall seine Spuren eingraben und triumphierend in die fünf Erdteile einziehen. Nach einigen Jahrzehnten aber wird die Religion im Staate die erhabene Krone aller civilisirten Länder der Welt sein. Fürwahr ein gross-

1) *Kü shi* ist ein vorbuddhistischer chinesischer Ausdruck und bedeutet einen Gelehrten, der ohne Amt für sich lebt. Schon bei der Kleiderordnung des *Li-ki* werden die *kü shi* als Träger von gestickten Gürteln erwähnt. (COUVREUR, *Li Ki* I, 699 f.). Der Kommentar erklärt den Ausdruck durch 道藝處士 d. h. „ehrenwerte für sich lebende Gelehrte“. (*Sung pén shi san king* Shanghai-Ausg. von 1887: *Li-ki* Kap. 30 fol. 17 r°). Der Buddhismus hat dann der Bezeichnung eine besondere Bedeutung gegeben. Das *Fo-kiao tsü-tien* sagt darüber: „Leute mit folgenden vier Tugenden nennt man *kü shi*: 1. nicht nach Aemtern streben, 2. durch wenige Wünsche reich an Tugenden werden, 3. gleichgültig gegenüber Reichtümern sein, 4. im Festhalten an der Lehre auf sich selbst achten“. (凡具四德乃稱居士、一不求仕宦二寡欲蘊德三居財大富四守道自悟). Diese besondere buddhistische Bedeutung lässt sich durch das Wort „Laienbruder“ andeuten, was Yang tatsächlich auch war.

2) 楊仁山, der gewöhnliche Name ist Yang Wên Hui (s. oben s. 567).

artiger Ausblick! Und doch ist dies grosse Streben nach gewaltigem Ziel nicht die Aufgabe ungewöhnlicher Menschen — einsichtsvolle Männer, wenn sie die Kräfte regen, werden sie lösen!

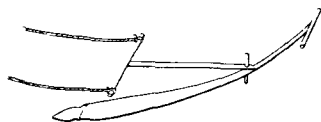
gez. Shên Tsêng Chi 沈曾植

„ K'uai Kuang Tien 蒯光典

„ Ch'ên San Li 陳三立

„ Weï Yün Kung 魏允恭

„ Meï Kuang Hi 梅光羲



Charrue



Vase en bois



Plat en bois



Soc Lame de bois versour



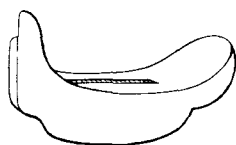
Tasse en bois



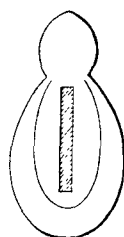
Cuillère



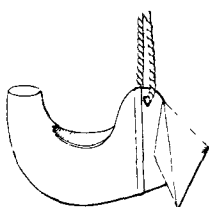
Soufflet



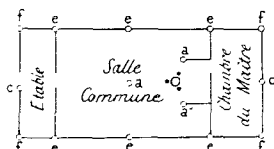
Selle vue de côté



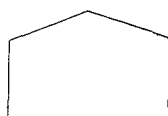
Selle vue d'en haut



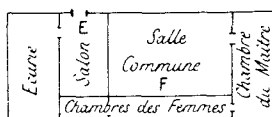
Etrier



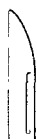
Plan N°1



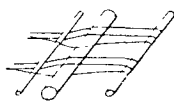
Plan N°2



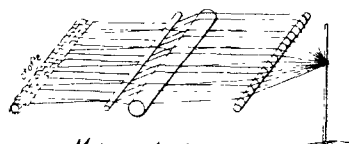
Fuseau



Satre de bois
servant de battant



Detail



Metier à tisser

FAR WEST CHINOIS.

RACES ABORIGÈNES. — LES LOLOS. — ETUDE ETHNOLOGIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE.

PAR LE

Dr. A. F. LEGENDRE,

Médecin-Major de 1^{ère} classe des troupes coloniales.

(Suivre.)

CHAPITRE VIII.

Acquisitions de l'ordre intellectuel. — Sciences.

Comme on a déjà pu s'en rendre compte, la somme de ces acquisitions est très médiocre, en ce qui concerne le domaine littéraire. Il en est de même pour ce qui regarde le domaine scientifique.

Confiné dans ses massifs montagneux, le Lolo est resté sans Géographie. relation d'aucune sorte avec l'extérieur: il ne connaît que les peuples vivant dans son voisinage immédiat, Chinois, Sifans, Thibétains et Miaotze. Il est d'autant plus ignorant, que, pasteur et chasseur avant tout, ne faisant qu'un commerce d'échange très réduit, il n'a jamais eu l'occasion de se déplacer, d'aller en d'autres régions, comme le Fils de Han. Il n'a donc rien appris et ignore jusqu'au procédé graphique le plus simple pour figurer, non le terrain, ce qui est trop spécial, mais la position même des régions et peuples qui l'entourent. J'ai déjà signalé cette infériorité manifeste du Lolo en

ce qui concerne les arts graphiques, infériorité que les particularités de son habitat ne peuvent seules expliquer. Tant de peuplades des plus primitives vivant dans un isolement complet ne se distinguent-elles point par des aptitudes remarquables dans ces arts? L'Esquimau, par exemple, bloqué entre des glaciers et des banquises, excelle à tracer des cartes géographiques très grossières, si l'on veut, comparées aux nôtres, mais figurant avec netteté et vérité les golfes, caps et détroits de sa région. Le Lolo n'a jamais rien fait de pareil. Il y a, chez lui, une étrange lacune intellectuelle, qu'il sera peut-être possible d'élucider par des recherches ultérieures.

Comment conçoit-il la forme de cet univers qu'il n'a jamais figuré dans ses livres ou ailleurs? La terre, pour le Lolo est plate en dehors de ses montagnes et complètement immobile, d'accord en cela avec le Fils de Han. Il divise le temps par périodes duodénaires, basées sur un cycle qui serait bien sien et non emprunté aux Chinois.

Astronomie.

Chaque segment du cycle, comme dans le zodiaque, est désigné par un nom d'animal: tigre, lapin, dragon, serpent, cheval, mouton, singe, coq, chien, porc, rat, bœuf. On compte donc par périodes de douze années, de douze mois, de douze jours. La division par heures n'existe pas pour le jour.

Je n'ai pu savoir ni l'origine de ce cycle, ni sa date d'apparition en Lolotie.

Le mois compte trente jours, sans période intercalaire, comme chez le Chinois, pour rester en concordance avec les saisons. Aussi, à l'heure actuelle, chez les Lolos indépendants, le premier jour de la nouvelle année tombe-t-il vers le milieu de l'été. Chez les «soumis», par je ne sais quelle combinaison avec l'année lunaire chinoise, on est moins en retard: dans la tribu du Père Martin, le premier de l'an en 1906 fut fixé par le «T'ou se» au 18 novembre.

Les Lolos prétendent que leurs ancêtres ont étudié l'astronomie

et consigné dans des livres le résumé de leurs connaissances en cette science. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sorciers-lettrés établissent des pronostics, prédisent l'avenir par le calcul de la position de telle planète à telle époque de l'année.

Du soleil, ils n'en connaissent que le mouvement apparent; c'est d'après son degré d'inclinaison sur l'horizon qu'ils calculent les heures du jour, car ils ignorent le sablier ou un gnomon quelconque.

Le nord s'appelle «tête des eaux», parce que les fleuves ou torrents sont censés toujours couler du nord au sud, ce qui est vrai d'ailleurs au Kien Tch'ang, si l'on considère la direction générale. L'est se dit «lever de l'astre diurne»; l'ouest, «inclinaison de l'astre».

Points cardinaux.

La boussole est inconnue du Lolo: il se dirige, comme on le devine, d'après la position du soleil et aussi d'après celle de l'étoile polaire, qu'il connaît bien. L'observation du cours de ses fleuves et rivières, ainsi que de l'orientation des hautes chaînes bordantes, lui fournit des jalons, des repères de direction de la plus grande valeur. Le Lolo voyage peu, d'ailleurs, et jamais loin: rien ne l'attire hors des tribus qui ne sont pas de voisinage immédiat. Bien que pasteur, il n'a aucune des caractéristiques du nomade, ses troupeaux de moutons trouvant toujours de quoi brouter sur le territoire de chaque tribu. Ces troupeaux, d'ailleurs, ne sont jamais considérables.

Il n'est pas navigateur non plus, ses fleuves et rivières torrentueux s'opposant à de longs voyages sur l'eau.

Ici s'arrêtent les connaissances scientifiques du Lolo. Si on lui demande d'expliquer de quelque façon les phénomènes d'ordre cosmique, comme les tremblements de terre, sécheresses, inondations, il ne répond rien ou insinue qu'ils sont dus à la malice des Esprits.

Le Chinois, lui, explique les tremblements de terre par les soubresauts d'un gigantesque dragon vindicatif qu'on a malencontreusement réveillé; les inondations, par les accès de colère des «Kiaos», esprits aquatiques, qui vomissent dans les thalwegs les eaux

souterraines. Les versions diffèrent un peu avec les provinces, mais c'est toujours l'action occulte de monstres qui détermine les cataclysmes. Le crapaud titanesque, somnolent, à trois pieds (*san kio lai*), qui supporte l'univers est aussi rendu responsable, à ses moments de court réveil, des tremblements de terre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter sur le mode de numération usité par lui: c'est la numération décimale. Elle va au-delà du million, qu'on multiplie à volonté sans qu'il y ait cependant de terme spécial pour ces multiples. Il y a toutefois des mots particuliers pour désigner les nombres 10, 100, 1000 et 1000000.

MANIFESTATIONS DE L'INTELLIGENCE DANS L'ORDRE MATÉRIEL.

Industries et culture du sol.

Procédant méthodiquement, nous parlerons, d'abord, des moyens qu'employa primitivement l'homme pour assurer son alimentation journalière, c'est-à-dire la chasse et la pêche.

Chasse.

Le Lolo chasse beaucoup, et les grands animaux surtout: ours, panthères, sangliers, *gai lu* (âne des rocs escarpés)¹⁾, antilopes, chamois (différent du nôtre), chevreuils. Son genre de chasse préféré est la chasse à courre, avec meute et rabatteurs. Il aime à poursuivre longtemps la bête, à la forcer, non à la tuer au débusqué. C'est, avant tout, pour lui un sport, et passionnant, dangereux même, le long des pentes escarpées, à travers ravins boisés et précipices. Un cri rauque, tel un grognement de sanglier, lancé par les sentinelles perchées sur les rocs, ou par les rabatteurs, signale la vue et chaque nouvelle direction de la bête. Les chiens sont petits²⁾, noirs de poil, à la poitrine étroite, peu vigoureux d'aspect, très résistants toutefois. Ils mènent admirablement et avec acharnement, forcent

1) Cet âne n'en est pas un, mais bien un «cervidé».

2) A Ta Ka Ka et quelques autres localités, j'ai, cependant, vu de vrais molosses bruns ou noir et feu.

l'animal, mais sont incapables de le maintenir longtemps, de le terrasser comme nos courants à la puissante musculature, à moins qu'il ne s'agisse d'une antilope ou d'un chevreuil.

Les bêtes capturées sont partagées entre les chasseurs: elles ne font l'objet d'aucun commerce, même au voisinage des marchés chinois.

Les armes dont se sert le Lolo dans ces équipées sont l'arc et la lance, quelquefois le mauvais fusil à crosse de pistolet chinois ou même un fusil à répétition acheté ou conquis dans ses luttes avec des soldats du Fils du Ciel. L'arc est fait d'un bois très dur ¹⁾ et la corde, d'un tendon d'animal. La flèche est une tige de bambou grêle terminée par une pointe de fer. Cette flèche n'est jamais empoisonnée, dit le Père Martin. Si cette assertion est vraie, en ce qui concerne sa tribu, il n'en est plus, de même, aux Ta Liang Chan et chez les Lolos de la vallée du Ngan Ning que je viens d'explorer. Ces tribus empoisonnent bel et bien leurs flèches avec une plante que j'ai pu déterminer et qui appartient à la famille des Renonculacées: j'en ai rapporté plusieurs racines.

Certains grands animaux, chassés autrefois, sont restés dans le souvenir des générations présentes: l'éléphant et cette bête mystérieuse dénommée «licorne». En ce qui concerne l'éléphant, il a dû émigrer vers des régions plus chaudes, lors des grands bouleversements cosmiques, à l'époque glaciaire peut-être. Le lion est inconnu, de même le chameau, ce qui laisse supposer que la race Lolo, à aucune époque de son existence, n'aurait habité le nord de la Chine ou les régions centrales du continent asiatique.

Le Lolo n'est point l'habile pêcheur que se montre son voisin chinois. Il se sert bien de barques ou plutôt de radeaux, mieux adaptés à ses cours d'eau torrentueux; il possède des filets et nasses, mais il emploie, plutôt, son temps à la chasse. Cependant, ses tor-

Pêche.

1) D'une branche de «gái sang shóu», littéralement «mûrier des rocs escarpés», espèce sauvage de morus ne croissant qu'aux hautes altitudes.

rents recèlent de belles espèces de poissons: une variété de saumon de belle taille (j'en ai mesuré de Om., 65 de long) et une truite saumonée qui a bien les formes, le goût de la nôtre.

Agriculture.

Le Lolo n'est point que chasseur: il est aussi agriculteur. Il cultive sur les pentes des montagnes et sur les plateaux fertiles le maïs, le sarrazin, l'avoine; le blé et l'orge, le seigle; aussi le sorgho; dans les vallées, le riz. Le blé, l'orge et le riz couvrent une surface insignifiante du sol arable, les cultures dominantes étant le maïs, l'avoine et le sarrazin. ¹⁾ Il me reste à dire un mot de la culture du riz que la nature du sol montagneux permet rarement. Toutefois, j'ai appris du général chinois, commandant à Ning Yuen Fou, lequel a traversé les Ta Liang Chan avec une poignée de soldats, que le riz était cultivé sur une grande échelle dans l'intérieur du massif des Ta Liang Chan. De même, d'après le Père de Guébriant, les hautes chaînes bordantes de la rivière Ngan Ning franchies, on trouve, en s'enfonçant vers l'est, de belles vallées. La partie centrale du massif formerait même une immense cuvette transformée par les Lolos en rizières.

Comme légumineuses, le Lolo cultive le pois et le haricot, mais fort peu. Comme légumes, c'est le gros navet, dont j'ai parlé, qui domine, puis viennent le chou, la carotte, mais rarement plantés, à l'encontre de la pomme de terre qui couvre des espaces assez considérables. J'ai vu cette fois, une autre variété de navet, à forme discoïde, d'un diamètre de 5 à 8 cm., de couleur blanche ou rouge.

Instruments
de labour.

Les méthodes de culture du Lolo sont primitives. Il défonce à

1) J'ai vu 2 variétés de sarrazin: l'une de saveur amère très prononcée; l'autre d'un goût douceâtre plus agréable à notre palais. Le Lolo, lui, n'apprécie point cette dernière variété qui, affirme-t-il, est fort indigeste et cause une très pénible flatulence. La variété amère ne provoque, au contraire aucun trouble stomacal.

peine le sol avec la mauvaise charrue qu'il a, dit le Père Martin, empruntée au Chinois ¹⁾).

La bêche est inconnue: je ne l'ai vue nulle part et son existence ne m'a jamais été signalée. La houe grossière, type chinois, est le principal instrument de labour, surtout dans ces régions montagneuses.

L'irrigation des champs et rizières se pratique chez les tribus indépendantes de l'intérieur.

Le Lolo n'emploie pas d'autre engrais que le fumier de ses troupeaux. Du «ta fen», engrais humain, considéré par le Chinois comme le seul ayant quelque valeur, il a horreur. Heureusement, car s'il en était autrement, ses beaux plateaux, ses pittoresques vallées, ses glorieuses montagnes seraient empuanties comme les campagnes du Céleste Empire tout entier. C'est, à ce point de vue, un véritable soulagement pour l'Européen de s'engager en territoire Lolo. Engrais.

On ne sème pas à la volée, généralement, sauf l'avoine mais de préférence en lignes et en poquets, à la façon chinoise. J'en excepte naturellement le riz, dont on fait un semis très épais, pour repiquage ultérieur. En ce qui concerne la pomme de terre, j'ai été très étonné de voir le Lolo la semer par groupes de 3, même 4 Semailles.

1) Oui, il se sert bien de la charrue Chinoise, mais il en possède une de son invention que, cette fois, j'ai pu examiner à loisir. Elle se compose d'une lame de bois dur plus large au milieu qu'aux extrémités, convexe sur la face inférieure et concave légèrement sur la face opposée. L'extrémité supérieure se continue par un manche droit qui n'est que le prolongement aminci de la lame de bois. A l'extrémité inférieure, s'adapte ce que j'appellerai, le soc, une petite pièce de fer forgé, forme «lancette» longue de 15 cm sur 10 de large. La lame de bois constitue le *versoir* à action bien restreinte, comme on le peut déduire de sa forme même. Comme on le devine aussi, la charrue s'enfonce dans le sol suivant un plan parallèle aux grandes faces du soc et du versoir. Elle ne peut donc que soulever la terre, et la refouler en avant, non la rejeter latéralement en masses appréciables, comme notre charrue la plus simplifiée. La charrue Lolo, comme la chinoise, d'ailleurs, c'est le prototype trouvé à l'âge du fer n'ouvrant dans la terre qu'un pauvre sillon, aussi étroit que superficiel.

tubercules assez gros: cette méthode ne donne que de médiocres résultats.

Récolte.

Les céréales, à la maturité, se coupent avec une petite faucille à lame courte et à faible courbure. La faux est inconnue.

Battage.

L'opération du battage se fait au fléau, comme dans toute la Chine ¹⁾. Le vannage se pratique à la poignée: les grains glissent entre les doigts pendant que le vent emporte l'enveloppe. Une petite corbeille plate, faite de bambou est aussi utilisée comme van.

La tarare chinoise est même quelquefois employée. Le riz, à l'enveloppe si adhérente, comme on le sait, est préalablement soumis au pilage dans un auget.

Mouture.

Partout, c'est la petite meule primitive chinoise qui est en usage. Longtemps je n'ai pu savoir si elle était connue des Lolos avant l'invasion de leur pays, mais au cours du dernier voyage j'ai acquis la certitude que pareil instrument n'a jamais été inventé par eux. Il est mu à la main.

Élevage.

Les Lolos élèvent des bœufs, chevaux, ânes, mulets, porcs, chèvres et moutons; moutons surtout. Les bœufs sont de petite taille, mais bien râblés. Les chevaux, de même, sont de taille réduite (1 m. 20 à 1 m. 30), mais très vigoureux, d'une extrême endurance et renommés pour la rapidité de leur course. Bien qu'ils ne connaissent ni l'étrille ni la brosse, ils sont l'objet de soins assidus; leur alimentation est très substantielle: avoine et sarrazin surtout. Jamais un Lolo ne voudrait, comme le Chinois, réduire son cheval à la portion congrue, à la ration de soutien minima s'il peut faire autrement.

Les ânes, mules et mulets sont très rares: leur élevage est complètement négligé.

Le porc est de taille inférieure à nos espèces et moins râblé. Il est noir de peau et de soies; rarement de couleur plus claire.

1) Le fléau Lolo est construit sur le même principe que le nôtre, différent donc du fléau chinois dénué de tout mouvement de rotation direct autour du grand axe du manche.

Il fournit d'excellents jambons, mais le lard n'a pas la texture ferme et compacte de celui de nos pays.

Le mouton appartient à une race qui se rapproche beaucoup de nos espèces de taille moyenne. Sa toison est courte et de poils un peu rudes, mais à nuances très variées, depuis le blanc immaculé jusqu'au noir sombre. Une variété est à toison gris argenté du plus joli effet, une autre à toison roux clair non moins appréciée.

Le Lolo, comme le Chinois, d'ailleurs, ne pratique point la sélection des animaux.

L'apiculture est une spécialité de la Lolotie.

Industrie. — Ustensiles de ménage. — Céramique.

Quels sont les ustensiles créés par le Lolo pour la meilleure utilisation des produits de sa chasse et de ses cultures?

D'après le Père Martin, il n'aurait jamais su fabriquer aucune espèce de *poterie*: les seuls articles de ce genre, en, usage seraient d'origine chinoise. Il est difficile de croire qu'une race aussi ancienne que la race lolo n'ait jamais su tirer parti de l'argile, roche très abondante dans un pays à grands massifs granitiques de surface et où les conditions atmosphériques provoquent une décomposition très active des feldspaths. Les granulites qu'on rencontre à chaque instant dans les vallées du Kien T'chang fournissent aussi l'argile blanche, dite «kaolin». La matière première n'ayant donc jamais manqué et l'homme de la préhistoire, lui-même, ayant fabriqué des poteries, j'ai espoir de trouver prochainement des preuves indéniables de l'existence d'une si primitive industrie chez le Lolo.

Il est aussi possible que les produits de fabrication chinoise aient, depuis des siècles, détrôné les produits indigènes tombés depuis dans l'oubli ¹⁾.

1) Au cours de ce dernier voyage, je n'ai rien trouvé; il va falloir admettre que le Lolo ne s'est jamais élevé à la capacité de modeler et cuire un vase en terre.

Les ustensiles en fer seraient aussi d'origine chinoise. Le principal, et généralement l'unique utilisé, est la grande marmite en segment de sphère, que j'ai signalée déjà ¹⁾. C'est bien la marmite chinoise, que j'ai vue, à de nombreuses reprises, dans les villages lolos. Elle est lourde, encombrante, faite d'une fonte très impure et grossièrement coulée: si bien que les parois ne sont pas, partout, d'égale épaisseur.

J'ai assisté, un jour, à Lokou à l'opération du coulage d'une centaine de marmites: cette opération est la primitive des primitives. Aussi le chaudronnier était-il obligé de rebuter le cinquième de ses marmites au moins. Il n'est cependant pas exigeant sur la valeur de ce qu'il fabrique, et, d'autant moins, que le client chinois, n'ayant rien vu de meilleur, accepte toujours ses très médiocres produits.

Ce dont le Lolo se sert beaucoup, c'est de vases en bois à panse renflée, par conséquent de diamètre supérieur à celui de l'ouverture. Ils sont faits au tour et achetés aux Chinois. Chez les Indépendants, les mêmes sont exécutés par des tourneurs enlevés, à dessein, dans les razzias. Les gobelets d'usage courant en Lolotie sont aussi en bois. Il y a lieu de supposer, étant donnée la prédilection de toutes les tribus pour ce genre d'ustensiles, qu'elles les fabriquaient autrefois elles-mêmes, plus grossièrement. Le modelage au tour donnant plus d'élégance aux formes aurait, plus tard, été adopté et réalisé, ainsi que je viens de le dire.

Aucun vaisseau, comme l'auge, par exemple, n'est creusé dans la pierre.

Mais ce qui est bien de facture lolo, c'est le plat en cuir durci et verni: le Chinois n'a jamais fabriqué rien de pareil.

La cuiller est en bois et à manche plus ou moins long.

Voici le résultat d'un inventaire fait par moi dans la maison

1) Elle a remplacé la petite marmite d'airain achetée, autrefois, ou Si-Tsan.

d'un Os Blanc: 1°, dans un coin, une auge en bois, longue de 0m.,75, large de 30, creusée dans un trouc d'arbre et servant au porc; 2°, une petite corbeille en bambou, où de gros navets attendaient la cuisson, et deux autres à texture plus serrée tenant lieu de tamis, à côté de seaux de bois cerclés de bambou; 3°, une cuiller en bois à manche de 0m.,15, à rayures hélicoïdales pratiquées sur toute la longueur, avec partie creuse à diamètre longitudinal et transversal de 0m.,03: 4°, une autre cuiller plus courte et à récipient ovale, servant à gratter le fond des ustensiles où ont cuit les aliments; 5°, une troisième forme de cuiller à manche long d'un mètre, avec récipient de 0m.,30 suivant les deux principaux diamètres et destinée à remuer les aliments dans la marmite¹⁾; 6°, une petite faucille; 7°, un long coutelas de chasse; 8°, des branches de houx et de rhododendron dans un coin pour cuire les aliments; 9°, les trois pierres du foyer placées en triangle et la marmite à côté; 10°, quelques vaisseaux en bois et des crocs faits de branches fourchues: c'était tout. Ni meubles, ni banc, ni lit, comme on le sait. Un petit porc noir se vautrait près du foyer.

Cette description peut s'appliquer à la maison de l'Os Noir: rien de particulier ne la distingue, si ce n'est quelques objets achetés au Chinois. Ajoutez quelques nattes qui ne servent qu'aux jours de fête, quand il y a des hôtes de marque. Les seigneurs en ont cependant une à demeure dans le coin réservé de la maison qui constitue la chambre nuptiale.

A l'heure actuelle, le Lolo ne fabrique ni tuiles, ni briques. Comme pour la poterie, il s'en remet au Chinois. Tuiles et briques sont d'ailleurs très rarement utilisées par lui dans la construction de sa maison.

1) Généralement, dans ces cuillers, le grand axe du manche n'est pas en continuité du grand axe du récipient, mais bien perpendiculaire à sa direction.

Industrie du Vêtement.

Le Lolo tisse actuellement la laine, le coton et le chanvre et foule du feutre: filage et tissage sont très grossiers. Il connaît l'art de la teinture depuis peu de temps et, pour le vêtement féminin, pratique l'alternance des fils de différentes nuances, par bandes de 5 à 10 centimètres d'épaisseur. Avant la venue du Chinois, il ne tissait guère que la laine, aussi un peu, le chanvre; et la nuance de ses vêtements était uniquement déterminée par celle même de la laine employée.

Le tricotage, tel que nous le pratiquons est ignoré, bien qu'il y ait, dans la langue, une expression pour désigner le tissu à mailles. Pour le Père Martin, cette dénomination s'appliquerait au filet sac à provisions que le Lolo emporte le matin lorsqu'il part pour la montagne. Le Père Martin a raison, comme j'ai pu m'en assurer récemment: le Lolo ne sait pas tricoter.

Les bottes et putties en laine dont j'ai parlé, sont tissés et non tricotés.

Quant à la lingerie, il ne s'en fabrique aucun article, même pour la femme.

Pour l'article «chaussure», je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit au chapitre «Parure».

Le Lolo ne sait pas apprêter les fourrures: il ne porte guère que la peau de mouton desséchée ou tannée. Il ne fabrique non plus aucune étoffe ou article en soie.

Je n'ai pas vu de poches aux habits de l'un ou l'autre sexe, pas plus que de boutonnieres pratiquées dans l'étoffe même: c'est un bout de lacet cousu en anse à la Chinoise qui en tient lieu. Il était, aussi, intéressant de savoir si le Lolo avait inventé un bouton ou une agrafe quelconque. ¹⁾

1) J'ai pu m'assurer, lors de mon dernier voyage, par une enquête minutieuse, que les

En Lolotie, l'homme tisse et confectionne ses vêtements, la femme, de même.

1°. — *Filage*. — Le procédé de filage est des plus primitif. Voici ce que j'ai observé: une jeune fille prit dans une corbeille une poignée de laine et un petit fuseau très grêle muni d'un disque à la partie médiane. Elle se mit alors à étirer des mèches de laine et, faisant tourner le fuseau entre ses doigts appuyés sur le disque, elle produisit un fil de quelques mètres, des plus irrégulier.

Le Lolo n'a donc point réalisé la quenouille de nos grands ancêtres. Nulle part, en effet, je ne l'ai vu enrouler sa laine sur un bâton avant de commencer l'opération du filage.

2°. — *Tissage*. — Métier à tisser. — C'est le prototype du genre, celui de la préhistoire: jugez plutôt.

Tous les fils constituant la chaîne s'attachent, en un faisceau, à un pieu fiché en terre. De ce point, ils partent en divergeant pour venir s'enrouler sur un «ensouple», qui est un morceau de bambou grêle. De là, ils viennent rencontrer des baguettes d'envergure qui les séparent en deux nappes de fils pairs et impairs. Ces baguettes sont de grosseur très inégale: celle que j'appellerai «proximale» par rapport au pieu n'est pas une vraie baguette, mais bien un cylindre de bois, de dix centimètres de diamètre, tandis que la deuxième «distale» est une verge de bambou de un centimètre

boutons de la veste Lolo sont chinois, ou d'imitation chinoise, et cela, contrairement à certaines assertions provenant d'enquêtes trop superficielles. Primitivement, le Lolo fermait ses vêtements avec un cordon en laine, le seul textile dont il fit usage.

Le pantalon de l'homme est maintenu par ce genre de cordon enfilé dans un ourlet-coulisse ou simplement placé extérieurement et noué autour des reins; la femme maintient sa jupe de la même façon.

Quant au vêtement national, la fameuse pèlerine, elle se serre autour du cou au moyen d'un cordon glissant dans une coulisse fort longue s'étendant à toute la largeur de l'étoffe. Il en résulte la formation d'un ourlet brisé fort gênant. Mais le Lolo n'y peut rien: il n'a jamais appris à tailler sa pèlerine en éventail, aussi le bord supérieur a-t-il la même largeur que le bord inférieur. Sa pièce de drap grossier, il l'utilise donc de la façon la plus primitive.

seulement de diamètre. Comme c'est là tout l'appareil statique du métier lolo, qu'il n'y a, de plus, ni « harnais », ni « peigne », ni dispositif mécanique qui permette d'ouvrir l'angle dièdre d'entrée de la navette, on comprend tout de suite la raison de cet emploi de deux baguettes d'envergeure d'un diamètre très inégal: un écart marqué est ainsi obtenu entre les deux nappes de fils et la navette arrive à se glisser sans trop de difficulté. Toutefois comme le cylindre où s'enroule l'étoffe est d'une fixité très relative, qu'il n'a d'autre point d'appui et moyen de contention que l'abdomen et les coudes du tisserand travaillant accroupi, il s'ensuit que la tension des fils est mal assurée. De ce relâchement, résultent, naturellement, aussi des déplacements des baguettes d'envergeure, des glissements des fils perdant leur parallélisme, leur équidistance. Le tisserand devrait donc à chaque instant: 1°, attirer à lui, d'une brusque secousse, le rouleau qui agit alors comme tenseur, 2°, ramener ses fils au parallélisme, tout en réajustant ses deux baguettes d'envergeure. Il ne se donne pas, chaque fois, toute cette peine, mais se contente de rétablir l'angle dièdre d'entrée de la navette, et cela au moyen d'un véritable sabre de bois muni d'une rainure d'admission des doigts près de son bord convexe. Ce sabre de bois a aussi un autre usage: il tient lieu de « battant ». Saisi par les deux extrémités et ramené vivement vers la poitrine du tisserand, il refoule la dernière « duite » contre les autres.

Il n'y a pas de navette proprement dite: c'est un bout de bois quelconque, où le fil est enroulé, qui en tient lieu. La masse du fil enroulé se trouve vers le milieu du bout de bois, forme ainsi un bourrelet qui, forcément, retarde la course de cette primitive navette.

Inutile d'ajouter que le produit de ce mode de tissage est des plus grossier, que la trame est des plus irrégulière et des plus lâche.

Les pièces de laine que j'ai vu tisser avaient 50 centimètres de large environ.

3°. — Le Lolo sait aussi fouler le feutre: il se sert pour cela d'un arc en bambou. Le produit obtenu est très grossier et se dissocie facilement.

Fabrication du filet. — Le Lolo fait beaucoup de filet, auquel il donne la forme de sac, surtout pour le transport des menus objets. Il n'emploie aucun genre d'aiguille ou navette dans la fabrication du filet, mais se contente d'écarter les torons de la ficelle choisie et d'y faire passer un élément de maille. Il est inutile que j'ajoute que toute espèce de moule est laissé de côté, ne trouve pas emploi.

Une curieuse utilisation du filet est le manteau de pluie du berger lolo. Aux points de croisement des mailles d'un filet de dimensions appropriées, on passe un bouquet de filaments de chamœrops ¹⁾ d'une longueur de 10 à 15 centimètres. Tous ces bouquets étalés constituent une surface sur laquelle glisse l'eau de pluie, sans jamais pénétrer.

Industrie des Cuirs.

Elle se réduit à peu de chose. En dehors des plats pour la cuisine, dont j'ai parlé, le Lolo ne fabrique que des brassards et cuirasses avec de la peau de buffle, qu'il recouvre ensuite d'un vernis noir. Ces cuirs offrent une assez grande résistance à l'usure, mais manquent de souplesse, même avant l'opération du vernissage, s'entend, laquelle augmente encore leur rigidité. Il en fait cependant des courroies pour sa sellerie et des lanières pour lier les herbes coupées dans la montagne.

Le cuir est préparé par dessiccation de la peau au soleil, sous un climat très sec, ou par mouillage, imbibition d'eau-de-vie.

Une fois imbibée, la peau est roulée sur elle-même à de nombreuses reprises et surtout piétinée, longuement, après nouvelle addition de «chao tsieou». Ce curieux procédé est évidemment efficace,

1) Ou, plus souvent de «trachycarpus excelsa».

malgré la faible teneur en alcool de l'eau-de-vie (40 à 60 %).

Le Lolo, en somme, se sert d'un produit qui est à la fois un antiseptique et un coagulant des matières organiques, de l'albumine surtout. Rien d'étonnant donc que les cuirs traités ainsi se conservent bien et soient même supérieurs aux articles chinois si mal tannés. Le seul inconvénient du procédé est d'enlever à la peau de sa souplesse primitive. Seul, le Père Martin m'a signalé ce procédé dont, jusqu'ici, je n'ai pu déceler l'origine. Pendant ce dernier voyage où j'ai visité de nombreuses tribus, je n'ai vu employer que le procédé par dessiccation.

En outre des articles cités, dans la fabrication desquels entre le cuir, je dois signaler des sacs ou besaces que j'ai vus, fréquemment, entre les mains des Lolos des Ta Liang Chan.

Peintures et
vernis.

Le vernis extrait de l'*élavococca* est depuis longtemps connu et utilisé par les différentes tribus, mais la peinture de toutes nuances est ignorée d'elles. Ayant découvert le vernis, il n'était cependant pas difficile de faire un nouveau pas et de combiner un produit s'en rapprochant autant. ¹⁾

Industrie Métallurgique.

Fer.

Il est difficile de savoir si le Lolo a connu le fer autrefois: les uns disent que tout ce qu'il fabrique avec ce métal lui a été enseigné par les esclaves capturés; d'autres affirment, au contraire, (des mandarins de Ning Yuen Fou) que les Indépendants savent parfaitement extraire le fer des riches minerais qui se trouvent dans leurs montagnes et en confectionner toutes leurs armes. Cette dernière opinion a de la valeur, car ces mandarins sont en contact permanent avec les tribus des Ta Liang Chan, qu'ils n'ont pu vaincre et dont ils connaissent toutes les ressources. Toutefois, les

1) Des argiles colorées, délayées dans de l'eau, sont, cependant, utilisées par certaines tribus pour orner, grossièrement, leur vaisselle en bois.

dernières études que (écrit en rouge «au Kien Tch'ang») je viens de faire me laissent très perplexe à ce sujet.

En dehors de la marmite, charrue, houe et faucille déjà signalées, les Lolos ne fabriquent, directement ou par l'intermédiaire de leurs esclaves chinois que le fer de leurs lances, les lames de leurs coutelas et sabres et le fer de leurs flèches. Ils ont cependant des aiguilles grossières, mais point de clous. Leurs assemblages dans la construction se consolident par des chevilles, ou plus généralement par des liens de bambou.

Ce métal abonde au Kien Tch'ang, non seulement à l'état de sulfures très riches, comme l'érubescite, mais encore à l'état natif. Malgré cela, les Lolos n'auraient appris à utiliser le cuivre qu'à l'arrivée des Chinois, dit-on généralement. Il était plus logique de penser que le Si-Fan, maître de ces Territoires avant la venue du Chinois et, d'une si grande habileté à travailler tous les métaux, avait été l'initiateur. Cette hypothèse a trouvé confirmation: un chef de tribu fort intelligent, duquel je tiens d'autres précieux renseignements m'a dit textuellement: «Nos ancêtres ne savaient pas extraire le Cuivre: ils l'achetaient des Si Fan et déjà transformé en ustensiles. Il en était, *de même, du fer.*»

Cuivre.

J'ai énuméré les quelques bijoux portés par la femme. Si, autrefois, ils furent fabriqués par les Lolos eux-mêmes, à l'heure actuelle, ils le sont, surtout, par les Chinois ou les Si fan considérés, avec raison, comme plus habiles ouvriers. Dans les tribus éloignées des groupements chinois ces bijoux restent, cependant, de facture Lolo, ainsi que j'ai pu m'en assurer. Ils sont sans originalité et rappellent trop les caractéristiques de l'art thibétain pour qu'il soit possible d'y voir autre chose qu'une imitation.

Argent.

Ce métal se rencontre fréquemment au Kien Tch'ang, dans les alluvions des rivières et torrents, mais inclus, surtout, dans des filons quartzieux émergeant des massifs archéens de la vallée du Ya Long,

Or.

(Kin Ho, fleuve d'or), comme l'appellent les Chinois. J'en ai vu deux exploitations abandonnées par incapacité des mandarins à assurer la sécurité des travailleurs: une, surtout, était, au dire de mon guide, très productive.

Les Lolos de cette région travaillent, peu, l'or et leurs femmes ne portent jamais ces colliers et bracelets massifs dont se parent les Thibétains. Les Indépendants l'utilisent davantage, mais pour la bijouterie seulement: pas plus que les Thibétains ils n'ont songé à en fabriquer une monnaie.

Les autres métaux sont ignorés du Lolo: s'il emploie l'étain ou en fait un alliage, c'est d'après les procédés chinois et très rarement. On a pu se rendre compte par l'énumération des ustensiles de ménage qu'aucun objet en étain n'y figurait. Des théières de ce métal peuvent cependant être vues chez les Os Noirs riches.

Outillage. — Quant à l'outillage, il est des plus primitifs et entièrement chinois.

Le Lolo se sert, cependant, encore d'un soufflet de forge, de son invention, bien curieux. C'est un sac fait de deux peaux de mouton et muni d'un tube de bambou à une des extrémités rétrécie en forme de cône, pendant que l'autre, largement ouverte, est bordée de deux baguettes jouant le rôle de soutien et cousues dans les peaux. Aux baguettes sont fixées deux ficelles en anse où l'on passe les mains pour une mise en action plus facile du primitif instrument. Les mouvements alternatifs d'écartement et de rapprochement des baguettes n'amènent, comme on le devine, que l'introduction et l'échappement d'une faible quantité d'air. Aussi le Lolo pour obtenir un courant d'une certaine efficacité est-il obligé de presser le sac de haut en bas et de le comprimer sur ses faces latérales.

Quand on a vu cet instrument, on comprend que le Lolo ait adopté le soufflet chinois.

Industries diverses.

Le Lolo aurait exploité le sel gemme avant l'arrivée du Chi- Sel gemme.
nois. D'après certaines traditions, il possédait même les sources salines de Tse Lieou Tsin, dans le Se tch'ouan oriental. Les mines de Yen-Yuen-Hien, dans l'ouest de la vallée du Kien Tch'ang, maintenant exploitées par les Chinois, l'auraient été, autrefois, par lui. La roche extraite est très impure et souvent fortement mélangée de sulfate de chaux, ainsi que j'ai pu m'en assurer, sulfate de chaux que le Lolo ni le Chinois ne savent séparer du chlorure de sodium.

Ces renseignements sur l'exploitation du sel, autrefois, par le Lolo me semblent sujets à caution. Les recherches et constatations que j'ai faites, récemment, donnent à croire au contraire que c'est le Si Fan ou d'autres tribus sœurs, comme lui d'origine thibétaine, qui auraient, avant l'arrivée du larron chinois, pratiqué l'extraction du sel gemme.

Le Charbon de terre n'était pas connu avant l'arrivée du Chi- Charbon.
nois. Le chef d'une tribu importante de la vallée du Ngan Ning résidant à 20 Kilom. au plus de groupements chinois importants, m'a déclaré que le charbon n'était connu dans sa tribu que depuis 40 ans.

Le calcaire n'est pas exploité pour en retirer la chaux: ce n'est Calcaire.
pas une nécessité pour le Lolo qui ne l'emploie presque jamais dans la construction.

La résine de l'élœococca est la seule utilisée, sous la forme du Résines.
vernis dont j'ai parlé. La résine du pin, très abondante dans le pays, n'est jamais extraite pour l'éclairage ou autres emplois: c'est l'aubier, débité en lamelles, qui est consumé tel quel pour fournir de la lumière à l'intérieur de la maison ou pour incendier le village du clan ennemi. Dans ce dernier cas, le morceau d'aubier est

fixé à l'extrémité de la longue lance qui le porte sur la toiture de bois ou de nattes, condamnée à flamber.

L'huile de colza, si employée, dans l'éclairage, par le Chinois et brûlée dans une lampe si primitive, si facile à réaliser, n'a pas encore été adoptée par le Lolo. Sans doute, parce qu'il ne cultive point cette légumineuse sur ses montagnes et qu'il préférera, longtemps encore, un lumignon qu'il n'a que la peine de détacher de l'arbre.

Le Lolo se procure du feu à l'aide d'un silex et d'amadou, dit le Père Martin, mais ce que j'ai vu entre les mains des Lolos de la vallée même du Kien Tch'ang et de la région inexplorée que je viens de visiter, n'est nullement de l'amadou, mais bien une inflorescence, le *capitule* d'une petite plante, une composée à la feuille vert argenté, qui croît, en abondance, dans tout le Far-West chinois, à partir de l'altitude de 2000 mètres. Desséchés, les fleurons s'enflamment avec une extrême rapidité et brûlent lentement comme de l'amadou. Les Chinois l'appellent «ho tsao», de «ho» qui signifie feu et «tsao» plante.¹⁾

Bien que disposant de beaucoup de graisse de bœuf et de cire fournie par ses abeilles, sinon par le «pé la tchong» (*coccus* qui sécrète le péla ou cire blanche si estimée), le Lolo ne fabrique ni chandelle, ni bougie, ainsi que son voisin chinois. La découverte du péla, produit, maintenant, monopolisé par le Fils de Han, ne peut être que d'origine Lolo, car *ligustrum* et *fraxinus* où vit l'insecte sont des essences des plus communes au Kien Tch'ang et la «gelée blanche» qui recouvre les rameaux du *fraxinus* n'a besoin que d'être recueillie. Il est vrai que le Chinois semble avoir déplacé le vrai siège de cette industrie en plantant des *fraxinus* dans le Se teh'ouan oriental, la plaine d'Omi, principalement. Mais, en cela, il n'a, peut-être, fait que continuer l'œuvre des tribus Lolottes ou

¹⁾ Cette «composée» est une «hélichryse». Des capitules de «agnaphallium» sont, aussi, utilisés.

Si fans, Si fans plutôt. En effet, il y a quelques siècles à peine, ces tribus occupaient encore les vallées du Ming et du Ya Ho et entamaient ainsi le Se tch'ouan oriental. En descendant la vallée du Ya Ho, de Ya Tcheou vers Kia ting, en février 1907, je remarquai qu'il y avait abondance extrême de *fraxinus*, constituant d'immenses vergers, mais dont l'espèce vit partout dans ces régions, à l'état sauvage.

Les Lolos n'ont jamais su fabriquer le papier; ils ont transcrit et transcrivent tous leurs livres sur papier chinois. Ils se servaient autrefois, d'écorce d'arbre: c'est la traduction exacte du mot lolo. Le pinceau est fait de bois tendre, l'encre est fabriquée avec un schiste mou, couleur sanguin, délayé dans de l'eau; ou encore avec les cendres d'un gros champignon (cèpe?, *lao mou kiun*, en chinois) qui pousse sur les troncs de chêne.

Papier.

On fabrique des corbeilles, hottes et nattes.

Vannerie.

Industrie de l'alimentation. — La seule existante est la préparation du pemmican dont j'ai déjà parlé.

Industrie des Bois.

Elle se réduit à peu de chose: le bois n'est utilisé que pour la construction des maisons. Le Lolo n'ayant pas de meubles, il est inutile de parler de ses capacités en menuiserie, encore moins en ébénisterie. Il n'est que charpentier et charpentier très-médiocre. Il se contente d'équarrir les poutres de sa maison, et encore est-ce très rare: il se contente d'écorcer. S'il pratique des entailles pour l'assemblage, ce sont de simples encoches donnant le minimum de stabilité.

Il obtient les planches dont il se sert par fendaison, généralement, surtout s'il s'agit des bardeaux dont il recouvre sa maison. Pour les planches de plus grande taille, il utilise la scie chinoise.

Ces travaux de charpentage, si rudimentaires qu'ils soient, sont encore de date récente et un emprunt fait au Si fan et au Chinois.

Tout l'art dont est capable le menuisier s'est concentré dans la fabrication de la selle Lolo, qui est tout entière en bois, avec simple placage en cuir. Cette selle est élégante de forme, très pratique et fort légère. Le pommeau est surmonté d'une petite planchette, pièce d'ornementation plutôt que d'arrêt, dont la forme est celle d'un disque irrégulier, placé verticalement, à diamètre, de 9 à 10 cm. Ce disque est porté par 2 supports taillés dans la même pièce de bois, mais à axes divergents, formant ainsi l'arcade antérieure de l'arçon. Le troussequin, à rebord presque vertical très marqué, accentue la forme en bassin qu'a la partie médiane de l'arçon. Cette partie médiane est évidée en rectangle depuis le pommeau, depuis la voûte de l'arcade antérieure, plutôt, jusqu'à la naissance du troussequin, et rien ne recouvre ce vide de l'armature: la selle Lolo rappelle, un peu, certains types de selles cyclistes, découpées dans la partie médiane. Rien ne recouvre non plus, les bandes d'arçon simplement vernies et doublées, inférieurement, d'un coussin de paille mobile qui tient lieu de rembourrage fixe. Il n'existe pas de quartier.

Ce qu'il y a de plus curieux dans le harnachement Lolo, c'est l'étrier, qui représente un sabot de forme quelque peu étrange et fort originale. Le pied ne pénètre nullement, dans son entier, ce sabot. La partie évidée, courte et étroite, ne peut recevoir que l'extrémité des orteils. Le talon repose sur la saillie postérieure. La saillie opposée symétrique porte une sorte d'excroissance, un champignon de bois qui complète le sabot et ajoute à l'étrangeté de sa forme générale. Cet étrier est découpé dans une seule pièce de bois et l'évidement se fait à la gouge, une gouge très grossière.

Un dernier mot sur la selle: dans certaines tribus, les bandes d'arçon ne sont point doublées d'un coussin: la selle repose direc-

tement sur le dos de l'animal. J'ai vu, cependant, interposer une peau de mouton.

CHAPITRE IX.

Habitation.

La maison Lolo est très primitive: les murs sont faits de terre foulée ou de torchis, avec treillis de bambou et argile. Les pauvres se contentent du treillage de bambou très serré, sans addition d'argile¹⁾. La toiture est en bardeaux, nattes ou chaume, très rarement en tuiles.²⁾ Toute la charpente de cette toiture repose sur des colonnes ou poteaux, dont on verra tout à l'heure la disposition. Les cloisons intérieures, s'il y en a, sont en planches, très rarement en torchis, ou faites le plus souvent d'un simple treillage ne dépassant guère la hauteur d'un homme. La plupart des maisons étant sans cloison intérieure complète, ont donc une seule pièce, du moins celles que j'ai vues. Celles à deux pièces dénotent déjà l'aisance.

Un des coins ou une portion du local peut constituer un réduit fermé par des bambous grêles, entiers ou fendus en lattes très minces formant deux barrières d'un mètre cinquante de haut environ.

Dans la tribu du Père Martin, le type de maison est un peu différent. On y trouve des cloisons entières et une petite chambre complètement séparée de la grande pièce commune: mais c'est une imitation de la maison chinoise. Cette chambre est placée du côté de la montagne, c'est-à-dire en haut pour le Lolo. L'écurie est construite symétriquement à l'autre bout, c'est-à-dire en bas, et attenante à la pièce commune. La seule porte d'entrée de ce type de

1) J'ai traversé des régions où les villages étaient uniquement composés de huttes où les murs se réduisaient à un assemblage de bambous grêles juxtaposés et entrecroisés, ou découpés en lanières et tressés. Je considère même que c'est là le vrai type de construction lolotte.

2) Un emprunt fait au Si Fan ou au Chinois

maison étant celle de l'écurie, il faut, forcément, traverser celle-ci pour pénétrer dans les pièces d'habitation.

Chez Lou tze ming, la porte d'entrée se trouvait sur un des grands côtés du rectangle formé par sa maison et non sur le petit côté, comme tout à l'heure. Les étables formaient aussi un corps de bâtiment à part. Mais Lou tze ming est un chef, un seigneur: lui seul dans le clau pouvait jouir de ce confortable. Quant à sa maison d'habitation elle-même, c'était une humble chaumière à murs d'argile jaune et composée de deux pièces. Pas de plafonds naturellement et comme plancher la terre battue. Pas de fenêtres, pas de cheminée, ainsi qu'en toute maison Lolotte: la fumée s'en va par où elle peut, à travers le toit, surtout. Les étables n'étaient guère inférieures, comme construction et confortable, à l'habitation du seigneur et les animaux y étaient parfaitement à l'abri. Les moutons sont les plus favorisés: leur logis est élevé de 1 m. 50 à 2 m. au-dessus du sol, reposant sur des poteaux de bois de pin: ils sont ainsi à l'abri de l'humidité. Chez les tribus d'Y lé et de Tong Tchang, j'ai observé la même disposition.

Je compléterai la description du type commun d'habitation à l'aide du plan ci-contre.

Le plan n° 1 permet de voir d'un coup d'œil l'ensemble si simple de ce type de maison avec le foyer et les trois colonnes l'encadrant. La colonne a va jusqu'au faite et supporte, de concert avec les colonnes extrêmes c et c', la longue poutre faitière. Mais les deux colonnes a' et a'' s'arrêtent au niveau de l'intersection du mur et du toit. Deux traverses parallèles entre elles viennent se réunir à ces deux colonnes à 1 m., 50 du sol, pour limiter un espace rectangulaire que remplit un treillage de bambous; c'est le grenier. On y entasse les réserves de grains, quelquefois de la paille et du fourrage. De même, un autre treillage est construit au-dessus du foyer entre les trois colonnes centrales disposées en triangle. Les

traverses d'union supportant le treillage se placent à 2 m. environ au-dessus du foyer. Cette plateforme est, à la fois, une grande étagère et une claie de séchage. On y place les objets de nécessité constante et immédiate et on y expose les viandes salées de porc, bœuf, mouton ou gibier qu'on veut améliorer par l'opération du fumage.

Les colonnes latérales et terminales e et f servent, comme on le devine, de supports aux pannes et aux chevrons. Ceux-ci sont des troncs de jeunes arbres ou de grosses branches d'où l'écorce quelquefois n'a même pas été enlevée. Sur ces chevrons se fixent des lattes ou bardeaux qui constituent la couverture Lolo, celle en tuiles étant adaptée du voisin Chinois. Les planchettes utilisées ne sont pas autrement fixées qu'avec de grosses pierres. Et il faut qu'elles soient pesantes, car le vent, pendant la saison d'hiver où je voyageais au Kien Tch'ang, souffle, chaque jour, en tempête, dans la vallée du Gan Ning, principalement.

Dans son aspect structural, la caractéristique de la toiture Lolo est la faible inclinaison des versants. On a tort toutefois de déclarer que la maison de cette race est à toit plat: l'expression n'est pas juste. Ce genre de toiture n'est jamais étanche, même si faite avec soin, ce qui est l'exception. D'habitude, les planchettes simplement juxtaposées se contractent sous l'action de l'air très sec dans ces régions et s'écartent d'un, deux et même trois centimètres l'une de l'autre. Ajoutez l'action du vent violent qui les déplace toujours suivant un axe quelconque et vous comprendrez qu'on puisse recevoir de la neige sur son lit quand on couche dans la maison Lolo, ainsi que cela m'arriva à Y Lé. L'étape plus loin, à Tong Tchang, je voyais, à travers le toit, scintiller les étoiles. ¹⁾

Le type de maison que j'ai observé au Kien Tch'ang, en bor-

1) L'adjonction de nattes grossières superposées aux bardeaux n'ajoute rien à l'étanchéité de la toiture. Dans de pauvres huttes, ces nattes constituent tout le toit. J'ai vu, en plus, l'écorce de pin employée, mais rarement.

ture des Ta Liang chan, diffère du type n° 1 en ce qu'elle est plus petite et ne comporte pas des pièces aussi complètement séparées. En réalité, il n'y a qu'une seule pièce. Dans un coin, m, se trouve la chambre des maîtres, constituée par le réduit dont j'ai parlé. Le coin e constitue l'étable. Le toit de cette étable se confond dans les petites maisons avec le treillis de bambou formant le plancher du grenier.

Le coin intime m, si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, ne renferme rien, sauf une natte ou de la paille étendue par terre: c'est le lit occasionnel des maîtres. Le reste de la famille et les maîtres eux-mêmes, en dehors des nécessités génésiques, reposent accroupis autour du foyer.

Ce type de maison était habité par un petit chef de clan.

Si la famille est nombreuse, l'unique pièce s'allonge de deux ou trois mètres et une colonne s'ajoute suivant le grand axe du rectangle, lequel axe se trouve partagé ainsi en trois parties égales par la ligne droite des colonnes de pignon à pignon.

Cette maison est généralement construite en torchis donnant des murs très minces de 5 centimètres, soutenus et encadrés par les colonnes latérales et terminales ¹⁾. Si l'on édifie des murs entièrement en terre on leur donne forcément une épaisseur beaucoup plus grande, 40 à 45 centimètres au lieu de 5. Les colonnes verticales des côtés sont alors inutiles, les chevrons reposant directement sur les murs. Rien n'est changé à la disposition intérieure.

Quant aux dimensions exactes du rectangle formé par la maison, le type moyen a 5 mètres de long, 4 mètres de large et 2 à 2 m., 50 de haut (hauteur des murs). Les pignons s'élèvent en plus de

1) Aucun assemblage dans la charpente: les chevrons simplement encastés, à la base, entre les 2 branches d'un poteau fourchu, à leur sommet, simplement entrecroisés et maintenus ensemble par des lanières de bambou. Les chevrons forment, ainsi, deux à deux, autant de fourches qui reçoivent la pièce de faîtage.

0 m., 75 à 1 m. La hauteur de la base à la ligne de faite dépasse rarement trois mètres 50, sauf dans les maisons à deux ou trois pièces imitées du Chinois, comme j'y ferai allusion tout à l'heure. Les cases des « watze » ou « os blancs » pauvres, ne dépassent pas comme dimension 3 sur 3, avec hauteur totale de 2 m., 50 à 2 m., 75. A Y Lé, au pied de la haute ligne de faite qui sépare les bassins du Gan ning et du Ta Tou Ho, la maison Lolo a, sur la façade antérieure, une vérandah étroite (1 m à 1 m., 25 de large) qui court d'un bout à l'autre de cette façade. La porte d'accès à l'intérieur de la maison se trouve à une extrémité de la vérandah, non sur le grand côté. Ce type d'habitation me semble un emprunt fait aux Si Fan, tribus d'origine thibétaine qui savent se construire d'excelentes maisons en pierre, à étages et à vérandah sur façade principale.

J'ai, de plus, vu dans la vallée du Ya Long, près de Mou Li Tchoang, des familles logées dans ce que les Américains appellent le « log-house » : des troncs de pins superposés pour constituer les parois de la maison. Mais cette forme est rare et me paraît encore un emprunt fait aux Si Fans : une construction de « fortune » pour ces derniers, non l'habitation permanente.

Il me reste à décrire un dernier type de maison que je ne crois plus Lolo, mais une simple adaptation du modèle commun chinois, d'autant plus qu'on ne le rencontre pas chez les Indépendants. Le nombre relativement grand des pièces indique la tendance à l'isolement absolu des femmes avec tout le rigorisme qu'y met le Fils de Han. Les petites chambres reléguées à la facade postérieure représentent le gynécée de la maison chinoise. La pièce F conserve la disposition habituelle, mais la pièce E., généralement inoccupée, est une espèce de kéting, de salon de réception. Le père Martin reconnaît lui-même que cette « luxueuse » maison n'est plus Lolo. Le maître considère la pièce E. comme inutile : il continue de recevoir ses hôtes et de délibérer autour de son foyer.

Clôture de
l'habitation.

La maison lolo est généralement entourée d'un mur en terre ou d'une barrière rectangulaire de planches grossières, ou encore de solides pieux hauts de deux, quelquefois de trois mètres. Celle des plus pauvres est gardée par une enceinte de bambous grêles formant treillage. Les champs qui se trouvent dans le voisinage immédiat de l'habitation sont eux-mêmes protégés par de vastes clôtures en bambous ou planches, pour écarter animaux domestiques et bêtes sauvages.

Les villages ont leur muraille d'enceinte en terre, trop peu élevée cependant pour éviter l'escalade et de dimensions trop restreintes, trop peu écartée des maisons pour en éviter l'incendie par l'ennemi fixant une torche résineuse à l'extrémité de sa longue lance.

Villages.

Les clans vivent, d'habitude, séparés dans leur village respectif, formant un groupement d'un nombre de familles très variable, entourées de leurs «ouatze» (esclaves). En fixant à 20 le chiffre des familles d'un clan, je suis très près de la moyenne.

Plusieurs clans peuvent se trouver réunis constituant le noyau même de la tribu et compter 100, 150 et même 200 familles esclaves compris, 200 étant le maximum. Multipliant par 5, les Lolos n'étant pas très prolifiques, les Soumis du moins, on obtient le chiffre de 1000 habitants comme maximum de population d'un groupement, mais ce chiffre est très rarement atteint. Pour ma part, je n'ai jamais vu des groupements de cette importance, mais bien des *villages de 10 à 20 familles.*¹⁾

J'en aurai fini avec la description de la maison Lolo quand j'aurai dit quelle place occupe chacun des membres de la famille autour du foyer, en temps ordinaire, et lorsqu'il y a des hôtes.

Le maître et la maîtresse s'accroupissent autour du foyer, en haut «1», ce qui veut dire du côté de la montagne, comme j'y ai

1) Dans mon dernier voyage, j'ai, cependant, observé le camp retranché lolo de Gai Joen, lequel renferme bien 150 familles.

déjà fait allusion: c'est la place d'honneur. Les gens qu'on veut honorer sont installés, les hommes à gauche «2», les femmes à droite «3». Les autres personnes d'importance moindre et les enfants s'accroupissent en bas «4», côté vallée, terrasse ou ravin. Si le maître est riche, il fait étaler des nattes par terre pour les convives et lui: dans le cas contraire, on s'accroupit sur la terre nue.

A Ta Ka Ka, le seigneur me fit l'extrême politesse d'étendre sa propre pélerine, par terre, pour que je m'y installe.

En résumé, l'habitation Lolo est très primitive, sans autre ouverture extérieure que la porte d'entrée: elle est donc très sombre. Sans cheminée, elle est, aussi, toujours enfumée. La toiture, sauf celle faite de chaume, laisse, librement, entrer pluie et neige. Les murs, d'autre part, à l'exception de ceux édifiés uniquement avec de la terre et épais de 40 centimètres — et ce sont les plus rares — constituent un abri insuffisant, dans ces régions à vent soufflant en bourrasque durant les mois d'hiver.

Aussi, la rudesse des conditions atmosphériques et l'insuffisante protection que lui fournit sa primitive maison ont-ils, par la sélection naturelle, fait du peuple Lolo une race puissamment organisée physiologiquement, et d'une résistance considérable. Les corps, ainsi entraînés, se sont développés avec autant d'harmonie que de vigueur: les Os Noirs et même les Os Blancs, plus petits de taille, sont de beaux hommes, dont beaucoup atteignent six pieds de haut, avec larges épaules proportionnées.

Le Lolo est donc organisé, à souhait, physiquement, pour lutter contre les éléments. Il a, toutefois, éprouvé le besoin d'abriter sa misérable maison contre les rafales régulières de l'hiver, surtout. Il évite, donc, les endroits exposés, recherche les coins, les petites terrasses, éperons, cônes d'effondrement que protège une crête, telle une haute muraille. Ou s'il le peut, que le Chinois ne le gêne

point, il bâtit son village au bas, à mi-hauteur d'une pente de déclivité raisonnable.

CHAPITRE X.

Commerce.

Le Lolo, pasteur et agriculteur, n'a rien d'un commerçant: les échanges entre tribus sont presque nuls. C'est le Chinois, surtout, qui pénètre au milieu d'elles pour leur offrir les étoffes et instruments qu'elles ne fabriquent pas ou sont fabriquées à meilleur compte par ce voisin plus industrieux. En retour, le Lolo livre des céréales et animaux domestiques, des peaux, des fourrures grossières. La vente des chevaux, moutons et chiens de chasse constitue la part importante des transactions.

Chinois et Lolos se méfiant, naturellement, les uns des autres, toute opération commerciale se fait au comptant ou par échange direct: les achats ou ventes à crédit sont très rares, parce que trop hasardeux.

Les marchés chinois sont fréquentés par les tribus soumises seulement: jamais les Indépendants n'y paraissent. Les mandarins toutefois, sur la demande des commerçants de leur district, autorisent des rencontres en des lieux déterminés, toujours à une certaine distance des villes ou villages. Là se pratiquent les transactions courantes entre les deux races. Mais seules les tribus en bordure de la vallée du Kien Tch'ang peuvent profiter de ces facilités. Les commerçants chinois, donc, par autorisation régulière et même sur appel des chefs de tribus éloignées, s'enfoncent dans l'intérieur et procèdent en toute liberté à leur commerce d'échanges. Ils apportent même leur monnaie (sabots d'argent et sapèques), laquelle est devenue la monnaie courante acceptée par presque toutes les tribus, même celles des Ta Liang chan.

Les mesures et poids chinois ont été, aussi, adoptés dans beaucoup de districts.

Je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis de nos missionnaires sur le genre de monnaie, les poids et mesures usités autrefois par le Lolo. De l'enquête soigneuse faite, lors de mon dernier voyage, près de chefs de tribus, il ressort même que cette race ne se *serait jamais servie d'une monnaie quelconque, troquant toujours une marchandise contre une autre.*

Quant aux poids et mesures, je n'ai vu que des articles chinois, et encore le Lolo ne s'en sert guère, s'en tient, plus généralement, à une vague estimation d'une quantité ou dimension quelconque. Certaines tribus emploieraient une grossière romaine avec encoches sur le levier et une série de pierres comme poids, mais elle ressemble tellement à l'instrument similaire chinois qu'elle n'est pour moi qu'un emprunt, une imitation. J'en arrive à cette conclusion que le Lolo, non seulement n'a jamais eu une monnaie à lui pour ses transactions, mais *n'a jamais conçu de vrais poids et mesures*, s'en tenant au contraire aux plus primitifs moyens d'estimation.

Moyens de Transport et Routes.

Il n'y a pas de routes proprement dites: seulement des sentiers ou de simples pistes. Le seul moyen de transport pour le voyageur est le cheval, la chaise chinoise ne pouvant passer que dans de rares endroits. Dans la vallée du Ya Long et de Ta Kiao, à Tse Ta Ti, ¹⁾ je dus démonter la mienne et marcher constamment à pied, le cheval lui-même n'étant utilisable que sur certains parcours du sentier.

Les Lolos font passer leurs poneys sur des sentes en corniche qui nous paraissent à nous impraticables. Aux endroits vraiment

1) La meilleure des pistes que j'ai suivies.

infranchissables pour l'animal par ses propres moyens, raconte le Père de Guébriant, sept ou huit hommes s'attellent à lui et l'amènent au delà du passage périlleux à l'aide de cordes ou le soulevant, le transportant presque.

Quant aux marchandises et produits d'échange, leur transport se fait à dos d'homme et quelquefois par animaux de bât: chevaux, mules et mulets, chevaux surtout. Le bœuf n'est pas utilisé comme animal de bât: il sert uniquement pour la culture et pour fournir du fumier.

Le Lolo ne transporte pas en balançoire, comme le Chinois, les deux fardeaux pendus à l'extrémité d'un bambou: il porte sur le dos directement, ou, plus généralement, se sert d'une hotte. C'est ainsi que je l'ai vu transporter des sacs de grains au marché. C'est à l'homme qu'est dévolu ce rude labeur.

Je n'ai jamais rencontré de Lolottes trainant de lourds fardeaux le long des sentiers, ainsi que le font de misérables femmes chinoises sur la route de Ya Tcheou à Ta Tsien Lou, des jours, des mois durant et par d'abominables routes en montagne. Le Lolo, ce primitif, n'a jamais considéré la femme comme une bête de somme et jamais ne l'a utilisée comme telle.

Ponts.

Sur les routes lolos il n'existe pas de ponts proprement dits. S'il s'agit d'un ravin profond, comme il y en a tant dans ces régions tourmentées, on le tourne ou l'on descend au fond, si la déclivité des pentes le permet. S'il s'agit de franchir une rivière, un fleuve qui n'est pas guéable, on se sert, non de barques, mais de radeaux très simples, faits de poutres réunies par de simples liens en bambou. Les bateliers ne rament pas, mais enfoncent leur aviron dans l'eau alternativement, à droite et à gauche: ils payent, en un mot.

Les Lolos manœuvrent leurs radeaux avec grande habileté, sûreté de coup d'œil et de main, sur des eaux toujours torrentueuses, des eaux «sauvages» à l'époque des pluies d'été. J'ai traversé le

Ya Long deux fois en hiver, c'est-à-dire à la saison où il est le plus bas, et cependant le courant très violent, toujours, nous entraîna chaque fois de 400 à 500 mètres en aval, alors que la largeur du fleuve ne dépassait pas 60 mètres en ces endroits.

Les Lolos se servent aussi d'autres qu'ils s'attachent sous les aisselles pour franchir les fleuves: c'est leur moyen le plus simple et le plus discret pour gagner une rive où une razzia a été pré-méditée par eux.

CHAPITRE XI.

Langue.

Je ne parlerai pas ici de cette acquisition toute spéciale de l'intellect qui se place, sans doute, à l'origine des premières créations de l'homme, a favorisé, au plus haut degré, sa progression évolutive: je veux dire le langage. Celui du Lolo est fort simple: «Presque tous les mots, dit le Père Martin, sont formés d'une consonne et d'une voyelle; aucune diphtongue, aucune consonne terminale, syntaxe des moins compliquée». Il comprend 3000 mots environ. Il n'y a pas unité dans cette langue, mais de nombreux dialectes. C'est tout ce que je puis dire sur elle, ne l'ayant jamais étudiée.

Si on désire la connaître et en pénétrer la formation, le livre du Père Vial (*Etudes sino-orientales*, Fascicule 1, 1898, Shanghai) en donne une idée suffisante.

J'ajouterai cependant un mot sur ce chapitre et parlerai de la figure de rhétorique si connue, dite «exclamation», celle exprimant la douleur, car je l'ai entendue, dans des circonstances tragiques, le matin qui suivit cette nuit où le village de Lou tze ming fut mis à feu et à sang. Entendant, à faible distance, des plaintes coupées de sanglots, je sortis de l'enceinte où nous avions passé la nuit, le Père de Guébriant et moi, et tombai près d'un groupe de femmes et d'enfants accroupis sur le sol, lesquels ne se retournèrent même

point, au bruit de mes pas. Au milieu du groupe se tenait une vieille du clan, la plus vieille certainement, à genoux, des flots de larmes baignant sa face lamentablement ridée, déformée par l'âge: elle regardait fixement les débris fumants du village, séparé de nous par un ravin profond. Et des paroles hachées par des sanglots s'échappaient de sa bouche, dans une torsion des lèvres et des muscles de la face qui donnait à toute la physionomie une expression d'angoisse profondément impressionnante. Une exclamation revenait par périodes et à chaque instant. C'était: «Amock! Amock! Hélas! Hélas!» Mais la vraie signification de ce mot est: «Mère! Mère!» «Amock» pour «ama, amoe, mère», dans le dialecte du Kien teh'ang, explique le Père Martin. C'est donc le cri de l'enfant malheureux, pleurant sa peine près de sa mère et l'invoquant, qui traduit notre exclamation «hélas»!

L'étonnement, l'admiration se traduisent par plusieurs expressions: «Ali! ali!» ou «Amien! amien!» ou encore: »Aboui! aboui!» C'est un miroir que je placai, un jour, brusquement, devant la figure de jeunes filles lolos qui fit pousser le plus d'ali! ali!»

Cette langue du Lolo a aussi une qualité qu'on ne rencontre pas dans la langue de son voisin civilisé. C'est qu'elle est vierge de toutes ces expressions ordurières, d'une crudité si malsonnante, qui émaille le parler habituel des Fils et même des Filles de Han.

Voici les noms les plus usités, par lesquels les Lolos de la vallée du Ngan ning se distinguent entre eux, en dehors de l'appellation commune de la tribu: Mou Ka, Ka Ka, Ou Kie, Ou Ka, Ou Kia, Oudze, Oulje, Ou Nié, Ou Nio, Eul Pou, Tsou dzou, Niou Niou, Nou Kie, Moudji.

CHAPITRE XII.

Origine des Lolos.

Si l'on en croit les traditions, les Lolos du Se tch'ouan ne seraient point des autochtones, mais des envahisseurs, des conquérants des territoires qu'ils occupent actuellement. En recherchant donc l'origine, le lieu d'habitat ancien de ce peuple, on est tout de suite amené à cette constatation que les traditions ne sont nullement d'accord entre elles et assignent comme pays d'origine des régions très différentes, séparées les unes des autres par d'énormes distances.

Ainsi, d'après certaines Annales Chinoises, les Lolos auraient occupé le Chen si, au douzième siècle avant Jesus-Christ et le lieutenant Lepage, de la mission d'Ollone, vient d'apprendre qu'ils seraient venus du Chan tong. D'un autre côté, certaines tribus déclarent avoir émigré du Yun-nan, d'autres de Birmanie, sous la poussée d'autres peuples. Il faudra de bien longues recherches avant d'arriver à élucider cette question, d'autant plus qu'ils sont excessivement rares ceux capables de traduire les quelques livres du sorcier lettré Lolo et que les Annales Chinoises, d'autre part, ne peuvent nous parler que d'une époque relativement récente, celle de la conquête du Yun-nan et du Se-Tch'ouan (notre Moyen-Age). Ces Annales manquent, aussi, trop souvent, de clarté et confondent, à certains moments, toutes les races aborigènes du Far-West Chinois sous la vague appellation de Man-Tze (Barbares).

Nous ne savons donc pas si les Lolos eurent, autrefois, un rôle historique et nous ignorons même si ce fut l'Est ou l'Ouest du Grand-Empire Chinois qu'ils occupèrent primitivement. Le Chan-tong, berceau de cette race ! C'est là une tradition qu'il serait du plus haut intérêt de vérifier. Et il y a tout lieu de supposer que ce serait, dans le fouillis des Annales Chinoises, qu'on trouverait encore les meilleurs points de repère et lignes directrices de recherches.

Les Annales Thibétaines seraient, aussi, très précieuses à consulter, en ce qui concerne l'émigration ou refoulement des Lolos vers l'Ouest si tant est qu'ils aient d'abord peuplé l'Est.

Si l'on envisage, maintenant, le rôle joué par le Lolo dans l'évolution actuelle du monde, il est nul ou insignifiant. Il se résume à lutter contre la domination chinoise par des moyens sans efficacité, par de simples coups de main où rarement deux tribus agissent de concert contre l'ennemi commun. Isolés dans leurs montagnes aux ressources très limitées, cernés de tous côtés par les Chinois, Birmans et Thibétains, leur rôle sera, dans l'avenir, aussi effacé qu'à l'heure présente. Ils appartiennent à cette classe de rejetons de la grande famille humaine qui, éternellement, restent stériles.

DEUXIÈME PARTIE.

Etude anthropologique.

Les Lolos qui font l'objet de ce travail appartiennent aux tribus vivant en bordure de la haute vallée du Kien Tch'ang, c'est-à-dire que leur habitat est le massif du Ta Liang chan, sur la rive gauche du Ngan Ning, et le Mao Nieou chan (chan = montagne), sur la rive droite. C'est une belle race de chasseurs et de pasteurs, devenus agriculteurs depuis que les Fils de Han leur ont appris à dévaster leurs belles forêts.

D'une énergie et d'une audace sans pareille, ils restent, malgré leurs divisions intestines, les maîtres du Kien Tch'ang, en dépit de l'occupation militaire chinoise.

Ces montagnards vivent, naturellement, au grand air, jamais confinés dans des villes qu'ils ne savent pas construire. Comme je l'ai expliqué dans la première partie, les groupements d'habitants sont fort réduits, répartis en villages peu importants, souvent formés de quelques huttes seulement et dispersés sur les pentes, terrasses ou

éperons bordant les hautes vallées. Dans certaines régions même, où l'étroitesse du thalweg oblige Chinois et Lolos à un voisinage trop intime, ce dernier va percher son repaire jusqu'à la cime des monts, à l'abri de la crête faîtière. C'est de ce pauvre nid, tel un faucon affamé, que le Lolo se précipite sur le Chinois propriétaire du fond de vallée herbeuse et féconde.

Cette race n'aurait pas de vice social, si le Fils de Han n'était venu lui apporter le « chao tsieou » (vin qui brûle). Malheureusement, elle s'est adonnée, avec frénésie, à cet effroyable alcool et, comme je l'écrivais récemment à la Société de Géographie, il est devenu pour elle sa vraie passion, comparable à celle du Peau-Rouge pour « l'eau de feu ».

Le Lolo, si dupé par le Chinois, est devenu très méfiant et on a beaucoup de peine à entrer en contact avec lui. Cependant, une fois qu'il a consenti à vous admettre dans un village, il vous traite le plus cordialement du monde. Il est familier, bon enfant et rit, largement, jusqu'au moment où vous tentez de le mesurer. Vos instruments tout de suite l'inquiètent, son sourire se fige et ses traits marquent moins l'étonnement que l'anxiété. Il ne comprend pas, ne peut comprendre, et c'est le commencement d'une crainte superstitieuse qui va croître à chaque nouveau geste de l'opérateur. Aussi, celui-ci hésite-t-il, raccourcit ses séries. Il éprouve la même gêne que l'opéré, a des remords d'inquiéter, à ce point, ce brave montagnard qui lui témoignait tout à l'heure, à lui « étranger », à la patrie si lointaine, tant de cordiale sympathie. Il est, vraiment, exorbitant ce droit que nous nous arrogeons de faire subir à de pauvres gens, qui hésitent à s'en défendre, toute une série de mensurations qui leur sont fort désagréables. J'essayais de me faire pardonner mon sans-gêne en déclarant à ces bons Lolos que l'examen de leur constitution me permettait de leur garantir longue vie... à condition qu'ils fussent sobres « d'eau de feu ».

Il est beaucoup de mensurations que je n'osai faire, certain d'être rappelé à l'ordre.

En raison donc du petit nombre de sujets mesurés et de mensurations prises sur chacun d'eux, ce travail ne peut être qu'une contribution à l'étude des Lolos et non une étude définitive permettant des conclusions fermes. D'après le Père de Guébriant, je serais, toutefois, le premier Européen qui aurait mesuré des Lolos des Ta Liang chan et de la vallée du haut Ngan Ning.

J'ose donc espérer que ce premier aperçu sur un peuple fort intéressant ne sera pas indifférent à mes maîtres en anthropologie. Certains indices calculés n'ont pas grande importance au point de vue anatomique: ils serviront, toutefois, de termes de comparaison avec les autres races.

Mensurations et notations.

Explication des notations employées.

Avant d'exposer les caractéristiques de chaque individu, il est nécessaire de fournir une explication des «notations employées», soit pour déterminer la mesure ou le volume de certains organes, leur aspect ou nuance, le degré, aussi, de certaines saillies anatomiques, soit pour fixer la limite de segments du corps ou apprécier le développement musculaire et pileux.

Notations.

1. Tête «totale», comprend la distance «vertex» à «menton».
2. «Longueur crâne»: le point de repère antérieur adopté a été la glabellle et non le nasion.
3. Face «totale», comprend la face de «nasion» à «menton», plus la distance «naissance des cheveux» à «nasion». «Face» équivaut à hauteur nasio-mentonnaire.

4. Hauteur «front».. de la «naissance des cheveux» à «nasion».

Hauteur «crâne»: (*segment antér.*) distance en projection verticale du «nasion» au «vertex». ¹⁾

Yeux. Dimensions de l'ouverture palpébrale: 1 à 5.1 = minimum d'ouverture.

Obliquité: de 0 à 5; 0 équivalant à fente palpébrale horizontale.

Iris: degré de pigmentation; aussi de 1 à 5. Par exemple, œil châtain 1, signifie châtain très clair et œil châtain 5 signifie châtain très foncé.

Œil «intermédiaire» signifie une ouverture palpébrale dont le grand diamètre transversal n'est pas franchement horizontal comme dans notre race, mais tend vers l'obliquité par un très léger bridement de la paupière supérieure et un relèvement très peu sensible de l'angle externe de l'œil.

Prognathisme: de 0 à 5.

Nasion: de 0 à 5; 5 représentant le nasion très développé d'un nez aquilin de notre race. Quant à la notation 0, elle ne peut s'appliquer qu'à la race dite «Mongole» ou à certains négroïdes aborigènes du Far West Chinois.

Nez: forme générale de 1 à 5; 5 = nez aquilin grec, 1 = nez plat négro-mongoloïde.

Bouche et lèvres: de 1 à 5; 1 = petite bouche, 1 = lèvres minces.

D. S. cl. 1. signifie distance de la sous cloison nasale à l'orifice buccal; de 1 à 5; 5 égalant cette distance dans notre race.

1) Dans une note complémentaire, je fournirai, plus tard, les caractéristiques de 10 Lolos mesurés en février dernier (1909). J'ai pu prendre, chez eux, la hauteur totale du crâne (de conduit auditif à vertex). L'instrument dont je m'étais servi, la première fois, ne pouvant donner cette mesure avec toute la précision désirable, j'ai dû la rejeter pour ces 19 sujets.

Forme générale de la tête: ellipti-pentagonale, c'est-à-dire elliptique par le crâne, pentagonale par la face. Ogivo-pentagonale: ogivale, par le crâne, pentagonale, par la face.

Plan antérieur de la face convexe ou plat. Ce plan peut être en effet considéré comme convexe chez l'Européen, en raison du recul des pommettes comparé à la saillie en avant des os malaïres dans la race mongole. Convexité: de 1 à 5; 5 représentant la convexité de la face de notre race et 0 l'aplatissement maximum d'une face mongole.

Os malaire: projection antérieure et latérale, de 1 à 5. Par exemple, malaire mongol $\frac{5}{5}$ antérieur.
 $\frac{5}{5}$ latéral.

Arcade sourcilière, projection sur plan du front: de 1 à 5; 1 = arcade mongole.

Cheveux: nuance et diamètre, de 1 à 5. Par exemple, cheveux noirs 5, veut dire «cheveux noirs très gros».

Teint $\left\{ \begin{array}{l} \text{pigmentation: de 1 à 5.} \\ \text{coloration: de 0 à 5.} \end{array} \right.$

Musculature: de 1 à 5.

Pilosité générale: de 1 à 5.

Barbe: de 0 à 5.

Le tour de poitrine a été pris au niveau du mamelon.

LES LOLOS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES et CONCLUSIONS.

A. — Tête. — J. — Tronc et Membres.

A. — *Tête et Face.*

(a). — *Forme générale.* — Dans la description de la forme générale de la tête (et non pas seulement de la face, front compris, ainsi qu'il est souvent, d'usage), j'ai envisagé le contour d'un segment antérieur vertical de la tête totale, qui aurait pour limite, en arrière, un plan vertical passant par bregma et gonion.

L'adoption de ce segment englobant crâne et face s'explique pour deux raisons: 1°, il permet de reconnaître, immédiatement, par une simple notation, non seulement, le développement du contour frontal, mais encore le degré de courbure de l'arc représenté par la voûte crânienne dans sa portion la plus importante, l'antérieure.

2°, il présente l'avantage de donner de l'ampleur à un caractère ethnique de signification médiocre, quand il s'en tient à la seule expression du contour facial, négligeant la forme de la voûte crânienne.

Or, il est d'autant plus important de comprendre, dans une même notation, contour facial et voûte crânienne, que ce dernier facteur permet, dans la majorité des cas, de différencier le Fils de Han, le vrai Chinois, de toutes les autres races sujettes du Fils du Ciel, dont la caractéristique commune, la plus nette, n'est souvent que le port de la queue, de le différencier, alors qu'il y a égalité dans l'expression de son contour facial comparé au leur.

Et en ceci, je n'entends, nullement, faire une allusion spéciale aux tribus aborigènes du Far West, mais bien plutôt aux nombreux groupements ethniques dissemblables confondus dans l'Empire sous

la dénomination trop générale de Chinois. J'aurai l'occasion de définir, plus tard les caractéristiques de certains de ces groupements, que j'ai étudiés d'une façon toute spéciale.

(b). — Face. — Chez les Lolos, la face est généralement plate plutôt que convexe, ainsi que dans notre race: elle l'est, toutefois, moins que dans le type mongoloïde.

Quant à ses contours, ils sont plutôt anguleux qu'arrondis, ainsi que le prouvent les notations sur la saillie de l'os malaire. Le gonion, lui, aussi, se trouve toujours plus ou moins déjeté latéralement, mais jamais d'une façon exagérée. Une notation à lui appliquée oscillerait entre: 1 et 3; 5 étant le maximum, de projection.

Chez beaucoup de Lolos de la caste inférieure appartenant certainement à une race autre que le Lolo Hé I, par exemple (Hé I, Os noir, caste noble), la projection du gonion atteint 5, et elle est d'autant plus apparente que le masseter est excessivement développé, surtout dans sa moitié postérieure, laquelle déborde largement le plan latéral de la face. Toute la mandibule est, d'ailleurs, très développée, de proportions exagérées, détruisant toute l'harmonie du visage, lui donnant une expression très nette de bestialité: c'est presque une mandibule de carnassier.

(c). — Hauteur de la tête. — Le Lolo a ce qu'on appelle vulgairement une tête longue. Si l'on compare la moyenne (23 cm.) de la distance en projection, vertex-menton avec celle du Parisien (Papillaud) égale à 21,6 cm. (pour une taille moyenne de 167,4 cm.), on constate qu'elle dépasse cette dernière de 1,4 cm.. Et, alors que le rapport de la tête totale du Lolo à hauteur vertex (taille couchée supposée égale à 1,70 cm., la taille debout égalant 168,4 cm.) fournit un indice de 13,5 (13,6 pour la taille debout), on n'obtient que 12,9 pour le Parisien. Sur les dix-neuf sujets mesurés, 12 ont un indice de 13,9, taille debout, et 13,8, taille couchée et seulement cinq un indice de 12,9 taille debout; 12,8, taille couchée. En

étudiant le tableau A. et s'aidant de la nomenclature des caractéristiques individuelles, on reconnaît, de plus, qu'il n'existe point de rapport constant entre les hauteurs de la tête et de la taille et que la plupart des petites tailles fournissent un indice élevé, se rangeant dans la grande moyenne. Ce sont au contraire les indices des tailles supérieures à cette moyenne chez les Lolos qui se rapprochent le plus du nôtre.

(d) — Crâne. — Le Lolo est hypsicéphale. La différence (14 mm.) entre la hauteur d'une tête de Lolo et de Parisien ne provient pas des longueurs respectives de la face¹⁾: au contraire, celle du premier n'atteignant que 11,5 cm., en hauteur pour 12 cm. chez le second, mais bien de la hauteur du crâne segment antérieur (de nasion à vertex) et principalement de la distance en projection verticale, naissance des cheveux à vertex. En effet, la voûte crânienne du Lolo ne forme point une convexité à long rayon comme dans notre race, mais tend plutôt vers la forme elliptique et même ogivale, du type dit surbaissé. Trois sujets réalisaient même le type dit à «quinte points».

Le développement de l'os frontal dans son diamètre transversal supérieur (que je fixerai plus loin) nous éloigne toujours de l'ove: aussi faut-il considérer comme entachées d'erreurs les descriptions des voyageurs prêtant au Lolo une tête ovale. J'ai moi-même commis cette faute avant de m'être entraîné aux délicates observations de l'ordre anthropologique.

De la faiblesse du diamètre transverse minimum de l'os frontal, constatée par la lecture des caractéristiques individuelles et inférieures de 12 mm., 6, à la moyenne parisienne égale à 10 cm., 46, on pouvait, déjà, conclure que le front du Lolo, malgré sa hauteur supérieure à celle de notre race, n'en est point plus développé. Il l'est même beaucoup moins, si l'on considère son diamètre transversal supérieur défini, plus loin, lequel ne dépasse pas, souvent, le

1) Distance nasio-mentonnaire

diamètre dit « minimum », et vraiment tel, dans notre race, diamètre pris à la base des apophyses orbitaires externes. La crête latérale frontale du Lolo, elle, au lieu de s'en aller, en divergeant, de l'apophyse orbitaire à la rencontre de la suture fronto-pariétale, s'élève, généralement, tout droit, suivant une ligne presque parallèle à la suture sagittale. Et la surface frontale antérieure, limitée par la moitié inférieure des deux crêtes temporales, se trouve encore diminuée souvent par un aplatissement manifeste de la partie comprise entre la bosse et la crête latérale: d'où une capacité crânienne très réduite dans un segment considéré, jusqu'ici, comme fonction du développement de la portion noble du cerveau.

J'ai constaté, de même, parmi les groupements dits Chinois auxquels j'ai déjà fait allusion et que j'ai pu étudier tout à mon aise, au laboratoire, que le diamètre classique frontal « minimum » ne saurait servir de base pour une appréciation du développement de la portion crânienne antérieure, que les deux crêtes temporales, depuis leur limite inférieure, conservent, en s'élevant, leur parallélisme, ainsi que chez le Lolo. J'ai soigneusement relevé chez ces sujets le diamètre bitubéral, lequel est fort réduit et mesure, en quelque sorte, tout le développement du diamètre transversal frontal à ce niveau. En dehors de la limite externe des deux bosses (confondues souvent en une saillie médiane unique), on tombe tout de suite, par une déclivité brusque, dans la fosse temporale, une fosse toujours profonde.

(e) — Arcade sourcilière. — Comme on le voit par le tableau B., l'arcade sourcilière fait une saillie modérée sur le plan frontal: la moyenne est de 2,3. C'est plutôt une arcade mongoloïde qu'aryenne. Chez beaucoup de Lolos rencontrés sur les sentiers ou examinés dans leur village, j'ai observé souvent la véritable arcade mongole (égale à 1) chez des Os noirs comme chez des Os blancs. Je décris, ainsi, sur mon carnet de voyage, le facies du fils d'un seigneur

Lolo, pur Os noir, qui m'avait accordé l'hospitalité en son «home» de Ta Ka Ka ¹⁾: «Face plate, nez bien formé à fine arête dorsale n° 4; arcade sourcilière mongole; bouche = 2, lèvres = 1; nasion, 3,5; s. cl. 1. d. = 2,5; haute taille (estimation 1,75 cm.), fine, élancée».

Ce jeune homme, âgé de 22 ans, avait refusé de se laisser mesurer. Il avait bien l'arcade mongole, son père aussi, un superbe vieillard qui dépassait 1,80 cm.. Ce sont toutefois les Hé I ou Pé I, de haute taille, qui ont la plus forte notation, soit 3.

(f). — *Courbure des sourcils.* — La notation en est élevée, dépasse la moyenne, surtout chez l'Os noir. J'ai, même, vu, dans les villages, des sourcils dont la courbure atteignait 5.

(g). — *Nez.* — Sa forme et son degré de développement sont, incontestablement, autres que dans le type mongoloïde. L'indice (tableau A) n'en est, généralement, pas élevé. Le chef Hé I, Lou tze ming, n° 6 (série 1) a presque l'indice du Parisien qui, d'après Papillault, égale 60,8. Les Lolos se classent donc, facilement, parmi les «mésorrhiniens». A première vue, avant mensuration, le Lolo apparaît comme «leptorrhinien» (et certains le sont manifestement). L'erreur d'appréciation vient de ce qu'on ne remarque point tout de suite que la distance S. cl. 1. est supérieure à celle observée dans notre race.

D'un autre côté, le nez lolo présente, souvent, un léger élargissement de la base qui naturellement fait monter l'indice. Le numéro 6 de la deuxième série a un indice élevé de platyrrhinien, 95; c'est un nez de négroïde de la basse classe lolote dite des oua tze (esclaves), laquelle appartient à une autre race que l'Os noir, ainsi que j'y ai déjà fait allusion, et se distingue aussi du métis lolo-chinois, issu du Fils de Han, enlevé en des razzias si fréquentes dans les vallées riches du Kien Tch'ang. Ce platyrrhinien était,

1) Sur une haute terrasse, à mi flanc de la chaîne bordante droite du haut Ngan Ning, fleuve que j'ai exploré jusqu'à sa source, en pays entièrement Lolo, interdit aux Chinois.

toutefois, considéré comme Hé I, ce qui prouverait, tout simplement, que les guerriers Os noirs n'ont pas toujours su se maintenir purs de tout mélange.

Chez le vrai Lolo (et j'entends, par là, non seulement, l'Os noir qui représente l'aristocratie en Lolotie¹), mais encore un grand nombre de sujets de la classe moyenne, dits Os blancs, et même celle des esclaves actuellement confondus, souvent, avec les métis chinois et les négroïdes) chez le vrai Lolo, dis-je, l'*arête*²) nasale est toujours *bien marquée*, si différente, en cela, du type mongoloïde. De plus, la base du nez forme, sur le plan de la face, une *saillie* qui n'est pas *inférieure* à celle de notre race: C'est aussi un caractère différentiel important, de même ordre que celui que je viens de citer.

J'ai observé, aussi, dans mon dernier voyage au Kien Tch'ang que l'abaissement de la sous-cloison nasale s'y rencontrait assez souvent. Chez le Hé I n° 1 (série 2) cet abaissement³) atteignait 3. Chez les deux autres Hé I, chefs de clan, il était d'égal degré. Je l'ai observé, de même chez des Os blancs à nez fin. Ce caractère n'a pas une grande importance, si l'on veut: il est cependant bon d'en tenir compte en présence de la race mongole où il est d'une extrême rareté.

1) Et seulement une aristocratie, non une race distincte de toute la masse lolote ancienne, avant l'infiltration «involontaire» chinoise ou certains croisements rares, c'est-vrai, mais manifestes avec les négroïdes asservis Appeler Lolo le seul Hé I, l'Os noir, équivaldrait à déclarer que le noble chevalier du Moyen-âge ne pouvait appartenir à la même race que le «vilain». Les Hé I constituent, tout au plus, une caste, caste de guerriers chez lesquels la sélection, un genre de vie spéciale, ont accentué ou transformé certaines caractéristiques de la race, l'affinant physiquement, développant, en elle, l'harmonie des formes, en même temps qu'augmentant la capacité de rendement de tous les secteurs anatomiques.

Mais ces caractéristiques du guerrier Os noir, on les dépiste, on les retrouve, on les reconnaît chez les Os blancs ou de pauvres oua tze, et, cela, même, sans le secours des mensurations, par le simple examen des principaux segments anatomiques.

2) ou «crête».

3) C'est-à-dire, que la sous-cloison suit une direction oblique en bas et en avant, au lieu d'être dans un plan à peu près perpendiculaire au plan antérieur de la face, ainsi que dans la majorité des cas, en nos pays.

(h). — *Nasion*. — Il présente d'assez grandes variations et la moyenne, 2,8, n'est pas très élevée. Elle permet toutefois de séparer nettement le Lolo du type mongol pur, où le nasion souvent n'existe point en tant que saillie de la racine du nez, ou est, au plus, égal à 1.

(i). — *Distance S. cl.* 1. — Moyenne 2,2. Comme on le voit la longueur de ce court segment de la face rapproche le Lolo du Mongol et du Nègre.

(j). — *Bouche*. — Si l'on consulte le tableau B. on y voit que la notation est 2,8: la bouche du Lolo dépasse donc la moyenne. Elle est rarement très grande, sauf chez le pseudo Lolo-négroïde, où elle atteint 4 à 5, fréquemment.

(k). — *Lèvres*. — Elles sont fines: moyenne 1,2, seulement. Ce caractère a une grande valeur par comparaison avec la race mongole, vers laquelle le Lolo tendrait à se rapprocher par certains côtés, peu nombreux, toutefois. Dans la race mongole, la lèvre atteint facilement 3 comme notation et même 3,5.

(l). — *Saillie malaire*. — Notation 2,9 pour la saillie antérieure, 2,6 pour la saillie latérale. La face du Lolo est, en effet, plate, se rapprochant, encore, par ce caractère, de la race mongole. Elle n'atteint, cependant, jamais, les chiffres de 4 ou 5, si fréquents chez le Jaune. Quant à la saillie zygo-malaire, elle est intermédiaire entre celle du type caucasique et celle du type mongoloïde.

(m). — *Prognathisme*. — Notation 0,5 pour le maxillaire supérieur et la mandibule: elle est donc très faible, surtout comparée à celle qu'on peut appliquer aux représentants de certains rameaux de la race jaune étiquetés Chinois, chez lesquels j'ai du noter $\frac{5}{5}$. Parmi les négroïdes, sujets Lolos, j'ai, aussi, observé un prognathisme maxillaire et mandibulaire très accentué, variant entre 3 et 5.

(n). — *Yeux*. — Quelle est la forme de l'œil Lolo, ou plutôt de l'ouverture palpébrale? Dans un grand nombre de cas, elle est bien à diamètre transversal nettement horizontal, mais il ne s'ensuit

pas que les contours de cette ouverture reproduisent exactement ceux que nous avons l'habitude d'observer dans notre race. Ils ne réalisent point la forme «amande», mais, plutôt, une forme intermédiaire entre l'amande et la forme mongoloïde pure. Dans ce type, l'ouverture palpébrale n'est point constituée, ainsi qu'en notre race, par deux courbes régulières s'opposant, exactement, par leurs concavités et se différenciant, uniquement, par la longueur des rayons, celui de la courbe supérieure étant plus court que celui de l'inférieure. Dans le type Lolo, la paupière supérieure est formée de deux segments de diamètre inégal et par conséquent de courbure inégale. Le segment à faible diamètre, c'est-à-dire à grande courbure, est naturellement l'interne. Le segment externe constitue, lui, une courbe peu marquée, se réduisant, quelquefois, à une ligne à peine ondulée. Les rayons de ces courbes, convergeant, se couperaient en un point de la face qu'on pourrait déterminer et situé au-dessous de l'œil. Le rayon de courbure du segment interne est, sensiblement, plus court que celui d'une paupière européenne: il se rapproche manifestement, de celui du segment homologue d'un œil mongol.

Quant à la paupière inférieure, sa concavité est généralement plus marquée que dans la nôtre.

Ce que je décris là est une forme d'ouverture palpébrale qu'on rencontre, souvent, parmi les Lolos, dans une proportion inférieure, toutefois, à celle dite «intermédiaire». Comme son diamètre transversal est nettement horizontal, c'est elle que j'ai classée sous la notation «obliquité» 0.

L'œil que j'ai défini «intermédiaire» est quelque peu différent. L'horizontalité du diamètre transversal de l'ouverture n'apparaît plus, nettement: il y a un commencement d'obliquité résultant d'un léger bridement de la paupière supérieure avec très faible relèvement de l'angle externe, en un mot c'est une ouverture palpébrale qui n'est ni mongole ni aryenne. Le repli falsiforme, si tranché dans l'œil

mongol, est ici peu apparent: ce qui frappe le plus, c'est l'existence des deux segments d'inégal développement, par inégalité de courbure, de la paupière supérieure que j'ai décrite, plus haut. Dans cet œil intermédiaire, la courbure du segment interne est, aussi, plus marquée que dans l'œil horizontal. Il est, cependant, quelquefois difficile, à première vue, de différencier l'«intermédiaire» de l'«horizontal». Il faut un examen attentif ou une certaine habitude d'observation.

Le tableau B. porte une notation: œil «triangle rectangle». Cette forme d'ouverture existe réellement, parmi les Lolos: j'ai pu l'observer, plusieurs fois. Le segment interne de la paupière supérieure est à faible courbure et forme un angle droit avec le segment externe, constitué, lui, par une ligne à peine ondulée, fort longue, comme dans le long côté de l'angle droit d'un triangle rectangle. Ce segment externe est plissé à un, deux et, quelquefois, trois plis superposés et son bord inférieur se prolonge, souvent, bien au-delà de l'angle oculaire, jusqu'à la limite de la fosse temporale. En dehors de ce prolongement direct, de cette queue externe, il en existe un autre que j'appellerai indirect ou queue interne, constituée par un plissement de la paupière, laquelle queue se dirige, obliquement, en haut et en dedans, vers l'axe vertical médian frontal, contournant ou coupant, le plus souvent, le sourcil, vers son extrémité interne, pour s'élever vers la bosse frontale et contribuer, ainsi, à la formation d'un pli vertical, intersourcilier, très marqué, le plus souvent, lequel pli reste isolé, à sa terminaison supérieure, ou rejoint, au dessous de la glabellle, son symétrique, pour constituer un accent circonflexe ou plutôt un arc elliptique. L'arc peut être sus-ligné par deux, trois ou quatre traits rides. Il peut encore exister une troisième ride verticale formant bissectrice de l'arc. Les deux plis intersourciliers peuvent naître au niveau du nasion et rester indépendants de la queue interne palpébrale qui n'arrive pas toujours à les rejoindre. Entre ces plis très marqués peuvent

s'en développer d'autres plus petits, de deux à quatre. Les deux plis principaux ne sont pas toujours intersourciliers, mais, aussi, sourciliers et quelquefois, supersourciliers, commençant à l'extrémité externe du sourcil ou vers son milieu, se développant suivant sa direction pour ensuite s'infléchir en haut une fois l'extrémité interne atteinte. Cette nouvelle formation n'exclut pas, nécessairement, les plis intersourciliers alors isolés, généralement. On peut encore rencontrer la disposition « arc elliptique renversé », c'est-à-dire à concavité supérieure. En pareil cas, on observe deux, trois et même quatre courbes de plissements concentriques à rayons plus courts que dans la première forme. Ces courbes sont uniquement formées par des rides sourcilières ou supersourcilières.

L'œil triangle-rectangle, à grand axe horizontal, ne se rencontre pas que chez les Lolos: je l'ai, aussi, observé sur des Chinois venus au Se tch'ouan des provinces sud-orientales, et cela, dans une proportion point inférieure à celle de l'œil oblique. L'iris était aussi châtain, jamais marron. Les négroïdes Lolos ou ceux englobés et confondus parmi les Fils de Han présentent, aussi, assez fréquemment, l'œil triangle rectangle châtain, très rarement marron.

Dimension de l'œil. — Notation 1,9. Elle rend bien la dimension de cet organe chez le Lolo. J'en ai examiné des centaines et j'élèverais tout au plus ma moyenne d'une décimale pour atteindre le chiffre rond 2. Je n'ai jamais remarqué, ni chez l'homme, ni chez la femme, ces grands yeux qui prêtent tant de beauté à un visage européen.

Couleur. — Notation châtain 3, 1. Le Lolo n'a point l'œil marron du nègre, et si cette nuance figure sur le table B., c'est certainement une caractéristique accidentelle ou empruntée au négroïde Lolo. Non que l'œil de ce dernier soit constamment marron, ainsi que j'y ai déjà fait allusion, au contraire, il est plus souvent châtain foncé et même châtain assez clair 3, avec toutefois une sclé-

rotique mouchetée jaune sale (ainsi que chez le nègre d'Afrique) quand la nuance irienne est très foncée.

J'ai observé, dans l'œil châtain, une particularité intéressante, assez rare, c'est vrai, rencontrée, toutefois, non seulement, chez le Lolo, mais encore parmi les pseudo-Chinois à œil triangulaire, principalement. Elle consiste en une anomalie de la distribution du pigment irien: au lieu d'être groupé en auréole plus ou moins marquée autour de la pupille, il est excentrique, périphérique surtout et la zone impigmentée est circumpupillaire. Ce segment «pâle», comme l'appellerait Bertillon, à stries blanches rayonnées, donne à l'œil un aspect un peu étrange mais non sans beauté: il tranche même, harmonieusement, sur la nuance du grand segment châtain périphérique. On pourrait qualifier cette anomalie «d'œil à auréole renversée».

(o). *D. biangulaire interne à largeur du nez.* — L'indice est beaucoup plus élevé chez le Lolo que chez le Parisien: 115,8 pour 103,1. Il montre, une fois de plus, la relation existant entre cet indice et celui du nez; il montre qu'à une large base nasale correspond une distance interangulaire élevée. En ce qui concerne le rapport entre le *D. bizygomatique* et la largeur du nez, l'indice du Lolo est, naturellement, encore plus élevé que chez le Parisien: 27,7 à 24,4. Et la différence tient surtout au diamètre de la base du nez, puisque les diamètres bizygomatiques des deux races se rapprochent plus que leurs diamètres nasaux.

(p). — *Cheveux et barbe.* — Les cheveux sont toujours noirs et fort gros. Sur mon carnet de notes journalières, où je consignais, au hasard des rencontres, les caractéristiques les plus apparentes de la race lolotte, j'ai souvent inscrit «cheveux crins noirs». Ils ne méritent cependant pas, toujours, la notation 5, comme on le voit d'après le tableau B. et comme je l'ai constaté, chez de très nombreux sujets. Le cheveu est long et les jeunes filles en font de

grosses nattes qui servent à maintenir leur coiffure (voir première partie «ethnologie»). Il est toujours droit, lisse: j'ai vu des milliers de gens au cours de mes deux voyages au Kien Tch'ang et n'ai jamais observé ni cheveux ondulés ni chevelure crépue.

Quant à la barbe, je n'en ai jamais vu chez aucun Lolo. Il a bien l'habitude de s'épiler, c'est vrai, mais ce qu'il épile ressemble plutôt à des poils follets qu'à de vrais poils, de longs poils comme dans notre race. Sa pilosité générale n'est pas plus développée que sa barbe: aussi doit-il prendre place parmi les races glabres. Je n'en ai jamais vu porteurs de «favoris», ainsi que certains voyageurs au Yun nan et au Kouei Tcheou.

Tête.

Interprétation de la mesure des segments ou organes ainsi que des principaux indices calculés.

Je commencerai par compléter ce que j'ai dit de la tête en traitant de la morphologie du crâne et de la face.

(a). Distance vertex-nasion (hauteur crâne¹): segment antérieur). Sa moyenne est 11,4 cm., ce qui est considérable comparé à la moyenne du crâne parisien (Papillault) égale à 9,5 cm. seulement. Et si on établit le rapport entre cette hauteur et celle de la tête totale égalant 100, on trouve pour le Parisien 44 et 49,4, pour le Lolo. De plus, si l'on compare la hauteur du crâne à la hauteur de la face égale à 12 cm. chez le Parisien, on obtient pour lui l'indice 79 (la hauteur de la face égalant 100); pour le Lolo, l'indice 99,3. La différence est donc considérable, ainsi qu'on le déduisait déjà de la comparaison des hauteurs respectives inscrites à la no-

1) Ou plutôt de la «courbure crânienne» antérieure. L'expression «hauteur crâne», employée, ici, ne prétend pas signifier «hauteur vraie» du crâne qui est bien différente. Mais la forme particulière du crâne Lolo m'a amené à considérer, surtout, le segment antérieur dont il est question.

menclature. Il est vrai que la face du Lolo est aussi plus courte que celle du Parisien.

On peut encore comparer la hauteur de la face (D. nasio-mentonnaire) à la hauteur totale de la tête. Chez le Lolo, l'indice = 50, chez le Parisien, 55,8.

(b). D. bizygomatique = 100 à face (hauteur nasio-mentonnaire) Indice de 82,2 pour le Lolo, de 88 pour le Parisien. Cette infériorité de l'indice Lolo relève des deux facteurs à la fois.

(c). D. bizygomatique à D. transverse maximum crâne = 100: indice de 91,6 pour le Lolo, de 86,6 pour le Parisien. La différence est due au seul facteur D. bizygomatique, l'autre étant à peu près égal chez les deux races: 15,25 et 15,3 cm., soit un demi-millimètre en faveur du Parisien. Etant donné que la longueur du crâne Lolo, 19.1 cm., est supérieure à celle du crâne parisien, 18,4 cm., que d'autre part sa hauteur dépasse aussi celle de l'autre avec égalité des diamètres transversaux, il devrait s'ensuivre que notre masse cérébrale fût moins développée que celle du primitif montagnard des Ta Leang chan. Cette approximation du volume crânien, toute grossière qu'elle est, mérite notre attention: elle montre en effet de quelle importance est l'étude du segment antérieur frontal, dans les plus menus détails de sa morphologie générale, pour séparer les races; de quelle importance, aussi, est la mesure d'un diamètre transverse supérieure (par rapport au diamètre minimum) qui passerait par les centres des deux bosses frontales pour aller rejoindre de chaque côté la crête frontale qu'il rencontrerait généralement à l'union du tiers supérieur avec le tiers moyen. Ce diamètre pourrait s'appeler «D. traustubérocrétal». Il ne serait en quelque sorte que le diamètre bitubéral prolongé, pour donner une idée plus nette du développement frontal dans le segment supérieur. Jusqu'ici j'avais négligé ce facteur, mais je me suis aperçu qu'il fallait en tenir le plus grand compte pour la différenciation des races ou sous-races

aborigènes du Far West, ainsi que des groupes ethniques divers confondus sous le nom de Chinois. Chez ces groupes ou chez les aborigènes, cette mesure peut être relevée avec toute la précision qui est nécessaire. En effet, leur crête temporale est souvent beaucoup plus apparente que dans notre race. D'autre part, le muscle temporal très développé, forme une saillie au niveau de sa limite d'insertion supérieure qui est très visible. On observe, par suite, un sillon intertubéro-crétal¹⁾ très marqué tel qu'on n'en voit jamais de pareil dans la race caucasique.

Revenant au crâne du Lolo, c'est le segment antérieur, si peu développé, qui en diminue sans doute, considérablement, la capacité comme l'opération du cubage le prouverait si elle était pratiquée. Elle est malheureusement impossible, les Lolos brûlant tous leurs cadavres.

(d). D. frontal minimum à D. transverse max, crânien = 100. Indice de 63,8 pour le Lolo, de 68,6 pour le Parisien.

(e). D. frontal minimum à D. bizygomatique = 100. Indice 69,6 pour le Lolo et 77 pour le Parisien. Cet indice mérite, comme on le voit, d'être calculé non seulement, parce qu'il permet d'apprécier, par une notation, le développement transversal du front par rapport à celui de la face, mais encore parce qu'il donne une idée de la profondeur de la fosse temporale. Je le considère, surtout, comme des plus utile pour différencier les vrais Chinois des nombreux groupements ethniques auxquels j'ai déjà fait allusion.

(g). Largeur nez à D. bizygomatique. L'indice est de 27,7 chez le Lolo et de 24,3 chez le Parisien. La différence est sensible, non tant à cause de la largeur de la face chez le Lolo (14,07 cm.), peu supérieure à celle d'une face de Parisien (13,52), qu'en raison de la largeur de son nez (3,9 cm.) dont le rapport à la largeur du nez parisien (3,28 cm.) est supérieur à celui des diamètres bizygomatiques des deux races.

1) ou plutôt «sus-temporal».

Je n'ai pas encore parlé de l'indice céphalique, auquel il me semble qu'on a, jusqu'ici, attaché une importance trop exclusive. Il me servira cependant, plus tard, lorsque j'étudierai les groupements techniques dont j'ai parlé pour les comparer aux Fils de Han.

Sur les dix-neuf sujets, un seul est brachycéphale, neuf sont sous-brachycéphales, sept mésaticéphales et deux sous-dolichocéphales. Dans l'ensemble, le Lolo serait donc sous-brachycéphale, 80,2, mais bien près de la mésaticéphalie. D'après une dizaine de mensurations que j'avais pu faire à Fou lin en 1904, j'avais conclu à la sous-dolichocéphalie pour le Lolo pur; ma série de dix neuf m'en éloigne beaucoup. Cette race est au contraire, comme on le voit, sur les limites de la mésaticéphalie et de la sous-brachycéphalie.

2. Membres et Tronc. Musculature.

Membre supérieur. — Je considérerai tout d'abord le segment si important qu'est l'avant-bras, segment dont la longueur varie si sensiblement, suivant les races. L'indice radio-huméral pour la moyenne générale est très élevé: 84,9! D'après Papillault, il n'atteint que 78,3 chez les Hovas, 78,4 chez les Malgaches et 78,9 chez les Nègres d'Afrique, tandis qu'il tombe à 75,4 chez les Parisiens. En consultant le tableau A. on voit encore que la moyenne maxima de l'indice atteint le chiffre énorme de 89,6; la moyenne des dix indices les plus faibles étant de 80,7 dépasse encore, sensiblement la moyenne générale obtenu chez les nègres d'Afrique. L'avant bras du Lolo est donc très développé: sa longueur égale 25,3 cm., pour une taille debout de 168,4 cm., équivalente à 170 cm. environ, si l'on considère le décubitus dorsal, comparable, ainsi, à la taille couchée du Parisien 167,4¹⁾.

Si l'on considère, maintenant, le bras Lolo, on voit qu'il est sensiblement plus court que celui du Parisien, malgré l'infériorité

1) L'avant-bras du Parisien égale 23,95 cm..

de la taille de ce dernier: 29,9 cm., pour 31,7 chez le Parisien. L'élévation de l'indice brachial chez le Lolo relève donc autant et même davantage du faible développement de l'humérus (bras) que de la grande longueur des os de l'avant-bras. L'excès de développement de l'avant-bras semble même fait pour compenser l'insuffisance de longueur du bras. Et je n'ai pas constaté cette caractéristique chez le Lolo seulement, mais encore chez un grand nombre de Chinois.

Comparé à la taille debout 100, le bras fournit comme indice chez le Lolo, 17,5 et chez le Parisien 18,9.

Maintenant, l'excès de longueur de l'avant-bras corrige-t'il, suffisamment, la petitesse du bras et le membre supérieur (moins la main) du Lolo égale-t'il celui du Parisien? Non: le membre supérieur du premier est plus court que celui du second: 55,1 à 55,7 cm. pour le Parisien. Et, si on compare ces dimensions à la taille, on obtient un indice de 32,4 pour le Lolo, alors qu'il est de 33,2 pour le Parisien.

Si l'on compare, aussi, le bras seul au membre supérieur total, on trouve un indice de 41,6 pour le Lolo, alors qu'il est de 42,6 pour le Parisien. Considérant, de plus, la longueur des deux segments, bras et avant-bras réunis, le bras égale les 56,9 centièmes de cette longueur chez le Parisien, tandis qu'il n'en égale que les 54 centièmes chez le Lolo.

Quant à la main, elle participe, nettement, à la faiblesse de développement de l'humérus, corrigeant par là même, comme le dirait mon maître Papillault, l'excès de développement de l'avant-bras. Sa longueur moyenne est de 16,3 cm., pour le Lolo; 18,6 cm. chez le Parisien. Et si on la compare à la longueur de l'humérus dans les deux races, on constate que malgré la petitesse de cet os chez le Lolo, c'est surtout au faible développement de sa main qu'est due l'infériorité de son indice 54,7 à celui du Parisien 58,6.

Envisageant, maintenant, le rapport de la main au membre supérieur dans leurs longueurs respectives, on trouve, naturellement, pour le Parisien un chiffre plus élevé que pour le Lolo : 33,3 pour 29,6. S'il s'agit du membre supérieur total, la main en représente les 25 centièmes pour le Parisien et les 22,7 centièmes pour le Lolo.

Comparons, encore, la longueur humérus « bras » aux deux segments réunis avant-bras et main égalant 100. Le Lolo a un indice de 71,6 et le Parisien de 74,6. On constate, une fois de plus, l'influence du facteur main : en effet, l'avant-bras du Lolo, par sa grande longueur, tend à abaisser l'indice et celui-ci serait excessivement bas à égalité de longueur de main dans les deux races.

C'est donc la main, si courte chez le Lolo, qui relève son indice et lui permet de se rapprocher du Parisien. Ici elle corrige, réellement, l'excès de développement de l'avant-bras. Si l'on calcule l'indice « main et avant-bras », on saisit mieux que, par une comparaison des longueurs, l'énorme différence existant dans le rapport de ces deux segments l'un à l'autre, chez le Lolo et le Parisien. Pour le premier, il est en effet de 64,3 pour le deuxième de 77,6.

Je n'ai pas encore parlé du rapport existant entre l'avant-bras et le membre supérieur total. Il est naturellement plus élevé chez le Lolo, soit 35,3 pour 32,3 chez le Parisien mais la différence serait moindre n'était le faible développement du bras et de la main.

Restent deux indices qui n'ont pas grande importance mais que j'ai cru devoir calculer quand même : ce sont ceux longueur « avant-bras à hauteur vertex (taille totale couchée) » et longueur « main à hauteur vertex ». Il eût été plus logique de comparer l'avant-bras au tronc n° 1 de Papillault, mais je n'ai pu en prendre la longueur. Comme on le sait, le premier indice est de 14,9 chez le Lolo et 14,3 chez le Parisien. Il tendrait à prouver une fois de plus qu'en dehors de tout caractère ethnique, l'avant-bras est relativement plus long chez les gens de haute taille.

Le deuxième indice (longueur main à taille totale couchée) égal à 9,6 pour le Lolo, et 11,1 pour le Parisien, confirme ce que nous avons déjà constaté du rapport de la main avec le membre supérieur; il y a parallélisme évident entre ce rapport et celui de ce très court segment qu'est la main comparé à cette hauteur si complexe qu'est le vertex.

J'ajouterai encore quelques considérations sur l'avant-bras, en raison de son importance comme facteur ethnique. A taille égale, il est manifestement plus développé que celui du Parisien, comme on s'en est déjà rendu compte. Si même on le compare dans sa longueur moyenne à l'humérus (relativement plus long de 2,2 cm.) des plus hautes tailles parisiennes, 173,7, supérieures de 3,7 cm., à la taille moyenne du Lolo, l'indice trouvé, 76,5 dépasse encore, comme on le voit, de 1,5 l'indice donné par Papillault. Il est donc permis de conclure avec lui que le développement du membre supérieur est surtout fonction du développement de l'avant-bras. Et si on fait entrer en ligne de compte l'accroissement de longueur proportionnel de l'humérus avec la taille, on observe qu'il ne change en rien les résultats, que l'avant-bras du Lolo conserve son avance, que son taux d'accroissement est supérieur à celui du bas. En effet, alors que l'indice brachial est égal à 84,9 pour la taille moyenne de 170 (couchée), il s'élève à 86,4 pour les hautes tailles: l'augmentation de développement du membre supérieur parallèlement à celle de la taille est donc bien fonction du développement de l'avant-bras. J'ai aussi le droit de conclure, avec mon maître Papillault, que l'indice radio-huméral s'élève avec la taille.

Il est encore, du plus haut intérêt, de remarquer que le Lolo qui a un avant-bras si développé, présente un membre supérieur vraiment court, dans son ensemble; 71,5 cm., pour 74,3 cm., chez le Parisien; c'est une caractéristique bien ethnique.

Considérant encore le membre supérieur total, il n'est que trop

évident que sa longueur chez le Lolo ne relève que du facteur «avant-bras», que la main n'y est pour rien.

J'ajouterai de plus que les «variations de l'indice radio-huméral tiennent bien aux variations du membre supérieur», ainsi que le prouvent à la fois la grande longueur de l'avant-bras chez le Lolo et le faible développement de son bras.

Tronc.

a. C'est du buste que je veux parler, n'ayant pu prendre d'autres mesures. Comparé à la taille debout = 100, il en est les 52,6 centièmes chez treize sujets, soit un peu plus long que dans notre race, où il dépasse rarement le chiffre de 52. Huit individus même ont un indice moyen de 53,4 et cinq, seulement, un indice de 51,4.

b. Taille debout à envergure. — La taille comme c'est la règle égale l'envergure ou réciproquement, si l'on veut. Indice moyen, 99,1. Toutefois chez neuf sujets la taille n'est que les 96,8 centièmes de l'envergure.

Musculature.

La notation du tableau B. donne le chiffre 3, c'est-à-dire indique une musculature légèrement supérieure à la moyenne; 4 sujets seulement, sont fortement musclés. Et l'impression qui me reste de l'examen de centaines d'individus est en parfaite concordance avec la notation.

Voici les données fournies par le dynamomètre: sur 20 sujets adultes de 25 à 40 ans pris au hasard, 2 seulement n'avaient que 21 ans et un troisième que 18. Certains, utilisant mal l'instrument, n'ont pas fourni tout l'effort dont ils étaient capables.

N° 1. — 56 kilos. Chef Hé I, taille de 1,86 m.

N° 2. — 51 kilos. Taille 1,76 m. C'est le N° 1 de la série 2.

N° 3. — 43 kilos.

- N° 4. — 51 kilos.
N° 5. — 36 kilos.
N° 6. — 40 kilos.
N° 7. — 44 kilos.
N° 8. — 38 kilos.
N° 9. — 51 kilos.
N° 10. — 55 kilos.
N° 11. — 35 kilos.
N° 12. — 40 kilos.
N° 13. — 32 kilos (âgé de 20 ans).
N° 14. — 36 kilos (20 ans).
N° 15. — 36 kilos.
N° 16. — 36 kilos.
N° 17. — 35 kilos.
N° 18. — 38 kilos.
N° 19. — 37 kilos.
N° 20. — 35 kilos (18 ans).

Si, laissant de côté les jeunes gens de 18 et 20 ans, on fait la moyenne des 18 restants, on obtient 42,2 kg. J'ai obtenu, dans un village, sur 20 adultes, une moyenne de 43 kg. Ceci ne dénote pas une très grande vigueur musculaire chez le Lolo. Il a celle de son genre d'existence où le muscle ne pouvait acquérir qu'un développement moyen, mais où élasticité, souplesse et, par suite, force vive viennent compenser la réduction de la masse et du potentiel de résistance.

Poids. — Je n'ai pu, malheureusement, prendre le poids d'aucun Lolo.

Peau. — Pigmentation. Les Lolos ne sont pas, quant à la peau, ce qu'on appelle des Jaunes. Si le corps et la face brûlés par le grand air des montagnes et l'ardent soleil du Kien Tch'ang sont fortement bronzés, on n'en reconnaît pas moins, surtout chez les

femmes, une pigmentation faible, les rapprochant de la race blanche. Il ne faudrait pas voir, toutefois, dans ces femmes la pureté de teint de notre race. Elles rappellent plutôt une brune Calabraise ou une gitana. Il y a coloration véritable du visage et bien manifeste, malgré le hâle qui la voile ou plutôt ne réussit qu'à l'atténuer.

Dentition. — Elle est superbe, bien que le Lolo n'ait guère plus de soin de sa bouche que du reste de sa personne.

*
* *

J'en ai fini avec ces conclusions, laissant à mes maîtres le soin de les contrôler et de les développer.

J'ajouterai, seulement, quelques mots sur le peuple Lolo pris en général et sur les négroïdes qui en font partie intégrante.

Sur son origine très obscure, je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit au chapitre «ethnologie». Bien que les Lolos du Yun-nan et du Kouei Tcheou, dont j'ai vu des photographies, m'apparaissent différents de ceux de l'Ouest Se tch'ouannais, je n'hésite pas à croire que la race Lolote, en dehors de ses mélanges, a constitué un groupement ethnique considérable qui aurait occupé autrefois, avant la venue des «Cent Familles» tout le territoire montagneux de la partie occidentale de l'Empire actuel.

Les Annales Chinoises, d'ailleurs, signalent l'occupation encore existante du Chen si par les Lolos au douzième siècle avant Jésus Christ. Ce peuple essentiellement chasseur et pasteur (comme je l'avais compris et ainsi que me l'ont confirmé des vieillards minutieusement interrogés me déclarant qu'ils avaient appris, des Chinois, l'agriculture) ce peuple devait, ainsi qu'à présent, rechercher, comme habitat, les hautes vallées et plateaux herbeux où la température, jamais excessive, malgré la latitude, ne pouvait être nocive aux troupeaux, abandonnant à d'autres races aborigènes la jouissance des plaines et vallées basses, avant l'ère de refoulement inaugurée par les «Cent Familles». Ces chasseurs étaient et sont toujours de

vaillants guerriers. Lorsque le Chinois commença à pousser vers l'Ouest les Barbares qui l'enserraient, il rencontra fatalement le Lolo et c'est celui-ci, avec le Miao tze, qui a, sans doute, offert tant de résistance à son expansion.

A côté de ces Lolos de belle taille et d'altière allure, foncièrement guerriers et pillards, j'ai observé en dehors du métis chinois deux types d'esclaves différant de la grande race et aussi différant entre eux. Le premier type (a), je l'ai rarement rencontré et n'ai jamais pu le mesurer. Il est franchement négroïde par les traits, simiesque, même, par certaines caractéristiques : tête haute, pain de sucre ; front haut et très étroit ; face plate avec saillie malaire antérieure et latérale = 5 ; nez = 1, épaté à hile = 3 à 4 découvert ; s. cl. 1. = 5, nasion = 0 ou 1 ; bouche énorme = 5, sans relief, sans lèvres, comme fendue au couteau à travers la face ; mandibule énorme = 5, masseter très développé. Fosse temporale très profonde ; prognathisme maxillaire et mandibulaire de 3 à 5 ; arcades sourcilières de 2 à 5 ; oeil triangle rectangle horizontal, petit, mais très long, à iris châtain et à paupière supérieure très plissée, oreille énorme, décollée. Teint bronzé, mais coloration 3 du visage. Taille de 1,50 à 1,60 m.

Le deuxième type (b) se rapproche beaucoup du type (a). La tête est un peu moins haute, cependant, malgré le front haut et étroit, avec souvent une bosse frontale unique médiane. La bouche très grande, aussi, n'est plus sans relief mais plutôt lippue. La pigmentation est très marquée, brune, noirâtre, et la coloration = 0. La taille est petite, de 1,50 m. à 1,60 m., comme dans l'autre type.

Le plus curieux des deux est incontestablement le type (a). La faible pigmentation de sa peau et sa coloration en contraste étrange avec ses caractéristiques négroïdes restent une énigme pour moi. Cependant je crois beaucoup plus à une survivance de métissage ancien qu'à une particularité d'ordre somatique. Le problème est des

plus intéressant et j'espère en poursuivre, prochainement, la solution.

Pour le moment, je considère le type (a) comme le premier occupant du sol chinois, des territoires sud-occidentaux, comme le plus ancien représentant de ces Man tze (barbares) que les «Cent Familles» rencontrèrent lorsqu'elles se mirent à essaimer vers le Sud et l'Ouest. J'avais déjà signalé ce type racial dans mon livre «Deux années au Setchouen.»

Quant au négroïde (b) il se rattache par certains côtés au négrito.

Qui expliquera, d'ailleurs, tous les mélanges qui se sont faits, aux époques les plus reculées, entre combien de races, sur un immense territoire politiquement bouleversé et remanié si souvent? A l'heure actuelle on peut encore reconnaître dans une injure populaire très usitée une réminiscence non équivoque de tous ces croisements: «tsa tchong» (mixture de races).

ERRATA:

- 1°. A la description des notations employées, au lieu de «hauteur crâne, lisez «hauteur de la courbure crânienne antérieure». Toute ambiguïté sera ainsi écartée.
- 2°. Aux «Considérations générales», paragraphe (c), lisez «le Lolo a une tête «haute», au lieu de «longue».
- 3°. Au parag. (d). — 1^{ère} ligne, supprimer «et principalement de la distance en projection verticale, naissance des cheveux à vertex».

NOTA. — J'ai dit, au commencement de l'Étude ethnologique, que j'avais, surtout, rencontré du seigle, chez les Lolos du Mao Nieou Chan. Dans mon dernier voyage (1909) au Leang Chan, j'ai surtout, vu de l'avoine, une avoine très fine. Les missionnaires ont donc raison de déclarer que l'avoine entre, pour une grande part, dans l'alimentation du Lolo.

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE AU DÉBUT DU SECOND EMPIRE (INDO-CHINE, 1852—1858)

PAR

HENRI CORDIER.

(Suite.) ¹⁾

CHAPITRE X.

Fin de la Mission de Montigny au Siam.

Envois de
Montigny à
Paris.

Outre le traité, Montigny envoyait au Ministre une série de documents sur le commerce, l'économie rurale et l'Agriculture au Siam.

«Je vous envoie également ²⁾, Monsieur le Ministre, premièrement un travail sur le commerce de Siam, je l'ai fait pour que nos négociants puissent immédiatement utiliser le traité; je puis en garantir l'exactitude.

«Je vous prie de vouloir bien le faire communiquer à S. E. M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, ainsi qu'aux Chambres de Commerce.

«S. M. le 1^{er} Roi apprenant que je m'occupais de ce travail, s'est empressé de faire réunir et de m'envoyer, pour être présentés en son nom au commerce français, des spécimens de toutes les denrées siamoises énumérées au tarif annexé au traité.

«J'envoie ces spécimens, formant 50 ballots à M. Flury—Hérard, afin qu'il les remette à S. E. M. le Ministre du Commerce.

«J'ose prier, V. E., de vouloir bien rendre cet acte public par la voie du *Moniteur Officiel*; le Souverain de Siam verra dans une pareille publication un témoignage de gratitude auquel il sera très sensible et notre commerce apprendra par elle, combien il est désiré à Siam.

«Pour compléter les spécimens donnés par le Roi, j'en ai moi-même fait réunir à mes frais de tous les produits siamois en quantités assez considérables,

1) Voir *T'oung pao*, 1909, Mars, Mai et Juillet.

2) Lettre de Bangkok, 22 sept. 1856.

pour en permettre une étude sérieuse, je les envoie également à M. Flury—Hérard, mais avec prière de ne les remettre au Département du Commerce que contre le remboursement intégral de toutes mes avances; je ne dois pas oublier les pertes considérables que de semblables envois m'ont autrefois fait éprouver à ce Département.

«Deuxièmement, un travail sur les tabacs siamois; j'avais été prié à l'Administration Impériale des Tabacs, de les étudier et d'en envoyer des spécimens; j'ai fait l'un et l'autre, soyez assez bon, Monsieur le Ministre, pour faire transmettre ce travail à L. E. les Ministres des Finances et du Commerce.

«Troisièmement, un travail sur les bois de teck et autres propres aux constructions navales des Royaumes de Siam, du Laos et du Cambodge.

«J'ose vous prier de vouloir bien faire également transmettre ce travail à L. E. MM. les Ministres de la Marine et du Commerce.

«Quatrièmement un travail sur la fabrication du papier siamois fait avec l'écorce d'un arbre des forêts du Laos, appelé *Khoi*; j'envoie un spécimen de papier et environ 4 piculs (240 kilog.) de l'écorce du *khoi*, ce produit tout à fait inconnu en Europe, me semble appelé à une immense consommation en France; il me paraît même, par sa nature textile et cotonneuse, propre à beaucoup d'autres usages, que la fabrication du papier.

«Ce travail est destiné au Département du Commerce.

«Cinquièmement, enfin, un petit travail sur les lois siamoises, que je dois à l'obligeance de M l'abbé Clémenceau ¹⁾, il pourra aider à l'interprétation des articles du traité; c'est d'ailleurs dans ce but que je l'ai demandé.

«En outre de ces différents travaux, j'ai déjà expédié pour l'Algérie, seize grandes serres remplies de plusieurs centaines de bambous comestibles, d'arbres, de plantes, de graines utiles, de la Malaisie, de Siam, du Laos et du Cambodge.

«Plus de douze caisses, en France et en Algérie, renfermant 22 espèces nouvelles de tubercules féculieux, ayant presque tous, le goût et les propriétés de la pomme de terre, et plus précieux par leur masse énorme de matière nutritive.

«De la graine des cotons et des chanvres de Siam, du Laos et du Cambodge, pour l'Algérie, du riz sec de ces Royaumes, etc., etc.

«La réussite d'un seul de ces végétaux vaudrait des millions à la France, permettez-moi donc, Monsieur le Ministre, de solliciter pour ces envois, toute votre sollicitude, et de vous supplier d'appeler aussi sur eux l'attention de S. M. l'Empereur et celle de vos collègues.

«Votre mission à Siam, au Laos et au Cambodge, n'aura donc pas été improductive. L'agriculture, le commerce et l'industrie n'ont pas été oubliés et nos nationaux peuvent dès à présent, travailler en toute sécurité avec ces contrées nouvelles. J'espère quant à moi, avoir bien rempli les devoirs qui m'étaient

1) *Pierre-Julien- Marc CLÉMENCEAU*, du diocèse d'Angers; Missions étrangères; parti 4 juillet 1831; † à Bangkok, le 18 janvier 1864, à 53 ans.

imposés, mon personnel était beaucoup trop limité pour de telles missions, et mes deux attachés ayant tout leur temps employé à copier les différents exemplaires du traité, j'ai dû indépendamment du travail de ce traité et des négociations, faire seul ces études et recherches.

«J'ai succombé à la fatigue et je quitte Siam, très affaibli et atteint depuis quinze jours d'une assez violente dysenterie.

»Notre Muséum d'histoire naturelle était malgré la sollicitude de ses administrateurs et celle du Gouvernement Impérial lui-même, très pauvre en animaux rares, surtout des grandes espèces; lors de mon départ, j'avais reçu bien des prières pour en envoyer, et j'ai rempli la promesse que j'avais faite de m'en occuper.

«Les deux rois de Siam ont réuni et offrent à S. M. l'Empereur, quatre jeunes éléphants de six ans, choisis par moi, deux mâles et deux femelles, un superbe tapir, un taureau et une vache blancs à bosse et de très grande taille, un bouc et 2 chèvres du Thibet entièrement blancs, 3 énormes Orang-outangs, un casoar noir de Borneo, à tête cornée et ayant une membrane rouge et bleue à la tête et au cou, deux cerfs, deux ours du Laos, deux babouins et plusieurs autres animaux rares.

«Après avoir laissé préparer les présents destinés à LL. MM. II., j'ai commencé à causer de nos musées et j'ai amené tout naturellement L. M. Siamois, à me demander s'ils pouvaient se permettre d'offrir à l'Empereur, quelques-uns des animaux rares de leur Royaume, certainement ai-je répondu, ce sont des présents qui s'échangent entre Souverains, et je ne doute pas que mon puissant maître ne soit sensible à une telle attention. Enchantés, les deux Rois se sont immédiatement mis à l'œuvre et l'on s'occupe actuellement à faire en bonnes charpentes, les cages de ces animaux, le Ministre des Affaires étrangères de Siam, vous envoie la liste de ceux du 1er Roi, dans la lettre qu'il écrit à V. E. et qui lui sera remise par M. Godeaux, avec les lettres et les présents pour S. M. l'Empereur, le second Roi a joint sa liste à sa lettre à l'Empereur.

«Les deux Rois, leurs frères et les grands dignitaires, vont en outre faire chasser dans les forêts des provinces intérieures, pour ajouter à cette collection un couple de tigres royaux, des *Ngoua Kathings*, bœufs sauvages d'une taille et d'une férocité extraordinaires, qui semblent tout à fait inconnus; des Rhinocéros et autres animaux.

«Une telle collection rendue en France, représentera une valeur considérable et payera les frais du vapeur de l'Etat qui la transportera à Suez et de celui qui, d'Alexandrie, la portera à Marseille, ce transport vient d'ailleurs se lier avec celui d'une Ambassade siamoise future, au sujet de laquelle le Mre des Affaires étrangères vous écrit au nom des deux Rois, ce peuple traditionnel par excellence ne pouvait oublier que l'unique Ambassade française à Siam, sous Louis XIV, avait été suivie d'une Ambassade siamoise, près du grand Roi; ils veulent la renouveler auprès de S. M. l'Empereur et j'ai vu les deux

Rois montrer eux-mêmes, un égal désir, pour la conduire en personne; ma dépêche sous le timbre de la Direction politique, vous entretiendra, M. le Ministre, de cette Ambassade et des cruels embarras où elle m'a placé.»

Dès son arrivée à Bang-kok, M. de Montigny avait trouvé un navire de commerce français, le *Pur Sang de Nantes*, auquel il avait dû délivrer des certificats d'origine; sachant que d'autres bâtiments étaient attendus, notamment la *Marie Louise*, désirant préserver la situation de la France au Siam, et y laisser une protection immédiate pour nos nationaux, M. de Montigny voulut, en attendant l'échange des ratifications et l'envoi d'un Agent officiel de France, confier les intérêts français à un des consuls européens qui étaient déjà accrédités au Siam.

Nomination
d'un agent
consulaire.

Mais il n'avait pas la liberté du choix: «Les Agens anglais et américains à Siam, écrit-il, avaient avant même mon arrivée, montré trop peu d'empressement pour les intérêts français, pour qu'on puisse leur en confier la défense, nos affaires étant d'ailleurs jusqu'à présent, des affaires de missionnaires catholiques, que je ne pouvais non plus les confier à des Consuls protestants, dont l'un celui d'Amérique est lui-même missionnaire».

En conséquence, M. de Montigny fit choix d'un Portugais de naissance, MOORE, depuis un an accrédité comme consul de Portugal à Bangkok où il résidait depuis près de douze ans, y faisant le commerce et d'ailleurs honorablement connu, comme Agent français temporaire. Il adressait en même temps notification de cette nomination aux cinq ministres d'Etat en même temps Plénipotentiaires pour le Traité avec la France.

Bangkok, le 12 septembre 1856.

«Monseigneur,

«J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse, qu'en attendant l'échange des ratifications du traité que nous avons signé le 15 du mois dernier et l'arrivée à Bangkok d'un Agent accrédité par S. M. l'Empereur, j'ai confié les intérêts des sujets français dans le Royaume de Siam, à Mr. Moore, Consul de Sa Majesté Très Fidèle, le Roi de Portugal.

M. de Mont-
igny à Son
Altesse Royale
le Prince Kro-
malouang, etc.

«J'ai choisi Mr. MOORE tant à cause de son titre de Consul, que par suite de la protection que nous accordons nous-mêmes aux sujets Portugais dans les pays où cette nation amie n'est pas représentée par des Agents officiels.

«Je vous serai en conséquence obligé, Monseigneur, de vouloir bien faire reconnaître Mr. Moore comme chargé des Affaires de la France, et prendre, en ce qui nous concerne, toutes les dispositions nécessaires pour qu'il n'éprouve aucune difficulté dans l'exercice des fonctions qui lui sont confiées.

«J'envoie suivant votre désir, une semblable notification à vos honorables collègues, les Plénipotentiaires au Traité avec la France.

«J'ai l'honneur, etc.

Sig. C. de MONTIGNY.

Bangkok, le 12 septembre 1856.

«Monsieur,

Lettre de M.
de Montigny
à M. Moore,
Consul de S.
M. Très Fi-
dèle, le Roi
de Portugal,
etc., etc.

«J'ai l'honneur de vous confirmer la détermination que j'ai prise, de vous confier les intérêts des sujets français, dans le Royaume de Siam, en attendant l'échange des ratifications du traité, que j'ai signé le 15 du mois dernier et l'arrivée à Bangkok d'un Agent accrédité par S. M. l'Empereur. Je viens d'ailleurs de porter cette décision à la connaissance des Ministres Siamois, en les priant de vouloir bien prendre chacun en ce qui le concerne, les dispositions nécessaires pour que vous n'éprouviez aucune difficulté dans l'exercice des fonctions temporaires dont vous avez bien voulu vous charger.

«Vous trouverez ci-joint, Monsieur, comme renseignement personnel, plutôt qu'à titre de document officiel, la copie du traité franco-siamois.

«Je n'ai, du reste, pas besoin, Monsieur, de vous tracer la ligne de conduite que vous aurez à tenir: elle ressort évidemment du caractère tout officieux des fonctions que vous allez remplir, et, bien que j'aie tout lieu de croire que le gouvernement siamois consentira à appliquer dès maintenant, les stipulations du traité précité, nous ne saurions, vous le comprendrez, Monsieur, nous prévaloir comme d'un droit de cet acte de pure courtoisie.

«Je vous prierai, de vouloir bien tenir S. E. M. le Comte Walewski, Ministre Secrétaire d'Etat au Département des Affaires étrangères de France, au courant de tous les faits commerciaux et politiques qui viendraient à se produire autour de vous. Ces renseignements devront, suivant leur nature, être adressés à S. E., sous le timbre de la Direction des Consulats et Affaires commerciales ou sous le timbre de la Direction Politique. Dans le cas où vous auriez à présenter une réclamation pécuniaire pour frais de bureaux, ports de lettres, etc., elle devra porter le timbre de la Direction des Fonds et de la Comptabilité. Enfin si vous aviez à dresser quelque acte de l'état civil vous voudrez bien en transmettre une expédition à la Direction des Archives et Chancellerie.

«Vous devez également correspondre, soit directement, soit par l'intermédiaire du Département des Affaires étrangères, avec S. E. Monsieur l'amiral Hamelin,

Ministre Secrétaire d'Etat au Département de la Marine et des Colonies, pour toutes les affaires résultant des rapports que vous pourrez avoir avec la marine marchande ou militaire.

« Telles sont, etc. etc.

Sig. C. DE MONTIGNY.

Malheureusement, avec une méconnaissance absolue de la situa- M. Heurtier.
tion et des pays d'Extrême-Orient, au lieu d'envoyer à Bangkok, un agent spécial sur un navire de guerre avec les ratifications du traité, on se contenta de les faire porter par un bâtiment de commerce, l'*Aigle*, venu de Marseille, et de les faire remettre par M. Moore; l'effet fut d'autant plus désastreux que celui-ci n'avait en réalité qu'une situation de second ordre et qu'en outre les Siamois s'attendaient à recevoir des présents plus considérables que les cadeaux mesquins de M. de Montigny.

On peut juger de l'impression produite, par la lettre suivante adressée à notre ministre en Chine, M. de Bourboulon, par M. HEURTIER, le consul désigné pour représenter la France à Bangkok.

Singapore, le 7 septembre 1857.

« Monsieur le Ministre,

« Par un décret du 10 Juin 1857, j'ai été nommé par l'Empereur Chancelier devant gérer le Consulat de France à Bangkok (royaume de Siam).

« A mon arrivée à Singapore quel n'a pas été mon étonnement lorsque j'ai appris du Consul de France que nous étions à couteaux tirés, si je puis me servir de cette expression, avec S. M. le roi de Siam qui, à ce qu'il paraît, aurait été très mécontent de la manière dont le Gouvernement français lui a envoyé le traité et qui plus est, aurait dédaigneusement refusé de le ratifier. D'après la lettre d'un missionnaire français résidant à Siam qui m'a été communiquée, S. M. aurait désiré que l'envoi du traité se fasse avec plus de solennité prétendant que ce n'était pas par la poste comme une simple dépêche que la France devait envoyer la ratification du traité, mais bien par un agent spécial du Gouvernement français à bord d'un bâtiment de l'Etat.

« D'après cet état de choses, M. le Ministre, il paraît que la position des résidents français à Siam n'est plus tenable, car aujourd'hui ils y sont devenus de la part des autorités siamoises l'objet des expressions les plus injurieuses et les plus méprisantes.

Lettre de
M. Heurtier
à M. de Bour-
boulon.

«En face d'un évènement de cette gravité, et avant de me rendre à mon poste, j'ai cru devoir en référer immédiatement à V. E.

«J'attends de jour en jour M. le Bon Gros, Ambassadeur de France, qui, je l'espère, voudra bien me faire avoir un passage à bord de l'*Audacieuse* afin que je puisse aller chercher vos ordres.

«Je suis, etc.

Fig. A. HEURTIER ¹⁾.

London Hotel, Singapore.

C. Meyniard, p. 345. M. Heurtier arriva à Bangkok au mois de décembre et ne fut reçu, quoique en uniforme, que comme un simple particulier: après des démarches, il fut reconnu comme chancelier remplissant les fonctions de consul, mais ses rapports avec les autorités siamoises ne furent rien moins que cordiales et l'on conçoit que notre nouvel agent ait eu hâte de demander son congé.

CHAPITRE XI.

Départ de Siam.

La mission de Montigny au Siam avait pleinement réussi, et sans vouloir diminuer le mérite de notre agent, nous devons dire qu'il n'avait pas éprouvé de difficultés sérieuses, étant donnés, d'une part, l'exemple des Anglais et des Américains, de l'autre la bonne volonté que les Siamois avaient témoignée à notre égard. Aussi, tout en lui reprochant de n'avoir pas tenu la légation de France en Chine au courant du résultat de sa mission et d'avoir trop tardé à envoyer le texte du traité en France ²⁾, le Ministre des Affaires étrangères écrivait-il à M. de Montigny le 26 février 1857:

» Quant au traité du 15 août dans la négociation duquel je me plais à reconnaître que vous avez apporté un zèle aussi actif

1) *Auguste* HEURTIER, chargé de mission commerciale dans les mers de l'Indo-Chine; embarqué le 25 fév. 1853 sur la corvette à vapeur le *Colbert*; sa mission dura trois ans et deux mois; nommé chancelier du consulat de France à Bangkok le 10 juin 1857; malade; menacé de perdre l'ouïe, demande à rentrer en France en congé le 29 décembre 1857; remplacé dans son poste par *Adolphe Dominique* Laffond (17 mars 1858).

2) Lettre du Ministre des Affaires étrangères du 9 janvier 1857.

qu'éclairé, il a été l'objet d'un examen attentif tant de la part de mon Département que des ministres compétens; et j'approuve complètement les modifications que vous avez été obligé d'y introduire".

Malheureusement Montigny allait être moins heureux dans la seconde partie de sa mission au Cambodge et en An-nam, dans laquelle il a fait preuve non pas d'une grande naïveté, il n'était rien moins que naïf, mais d'une méconnaissance absolue des pays avec lesquels il avait à traiter. Montigny avait cru devoir préparer à Bangkok même son voyage au Cambodge et à l'Annam avec l'appui du roi de Siam. Comment pouvait-il penser que ce prince qui convoitait le royaume khmer dont une bonne partie avait été annexée aux possessions thai, qui gardait en otage dans sa capitale les trois fils du souverain cambodgien ¹⁾, verrait d'un bon oeil et aiderait la France à entrer en relations avec ce dernier? Comment M. de Montigny pouvait-il croire que le Siam tout récemment en lutte avec l'An-nam pourrait lui servir d'intermédiaire avec la Cour de Hué? Seule son ignorance explique l'inconscience et l'étonnement de notre agent lorsqu'à la suite de son insuccès, il écrit au Ministre des Affaires étrangères ²⁾:

Erreur de
Montigny.

«Un fait extraordinaire au XIX^e siècle, la jalousie d'un suzerain envers son vassal, est venue, sinon faire manquer, du moins retarder la solution de nos affaires au Cambodge.

«Dès mes premières entrevues avec le Roi de Siam, je m'étais bien aperçu de l'ombrageuse susceptibilité de ce Souverain relativement à ses droits de suzeraineté sur le Cambodge, mais n'ayant nullement pour mission de discuter ces droits, qui ne sont cependant que ceux du plus fort sur le plus faible, je m'étais empressé de les reconnaître toutes les fois que j'en avais trouvé l'occasion dans des énonciations de titres, soit sur des suscriptions de lettres, etc., et aux nombreuses questions que S. M. m'adressait souvent au sujet de ma mission au Cambodge, que l'on connaissait déjà à Siam avant mon arrivée, je répondais naturellement, ne sachant pas alors, que je serais appelé à y négocier une convention commerciale et religieuse, que j'y allais simplement pour

1) Ils furent présentés à M. de Montigny.

2) A bord du *Lammermoor*, en mer de la Chine le 8 Mai 1857.

arranger quelques affaires de Missionnaires et annoncer au Roi que les présents envoyés par lui, à S. M. I., n'étaient pas encore arrivés et qu'il en serait accusé réception, etc. etc. Il paraît que ces réponses toutes loyales qu'elles étaient, n'avaient nullement convaincu le 1^{er} Roi de Siam, sur le véritable motif de ce voyage, car j'ai appris depuis, que pendant mon séjour à Bangkok, il avait fait expédier plusieurs agents au Roi du Cambodge et au *Gouverneur siamois* de Battambang, capitale d'une province cambodgienne limitrophe du Royaume de Siam et usurpée par les Siamois, il y a une douzaine d'années; j'ai même actuellement la conviction, que le retard que le 1^{er} Roi m'a fait éprouver à Bangkok pour l'expédition de ses lettres et présents à S. M. l'Empereur, n'avait d'autres causes, que son désir de recevoir des réponses du Cambodge, avant mon départ de Siam.....

«Je ne puis d'ailleurs m'expliquer la conduite du souverain siamois dans cette circonstance, que par sa crainte de voir diminuer par des relations internationales entre la France et le Cambodge, les droits de suzeraineté qu'il s'est arbitrairement arrogés sur le malheureux Roi de ce pays, mais cette crainte ne saurait cependant pas l'empêcher d'ordonner à son vassal, non seulement de signer notre convention, mais même de faire tout ce qui sera en son pouvoir, pour se rendre utile et agréable à S. M. I. et à son Gouvernement.

«Le 1^{er} Roi de Siam possède réellement les sentimens et la dignité, qui doivent être les attributs naturels de la Royauté; jamais je l'avoue, si je n'en avais fait la triste expérience, je ne l'eusse cru capable d'intrigues aussi peu honorables que celles de l'affaire du Cambodge; je suis donc certain que voyant ses intrigues entièrement dévoilées, il se hâtera de les faire oublier, car il désire avant tout, conquérir les bienveillantes sympathies de S. M. l'Empereur et de son Gouvernement; on peut d'autant plus croire à la sincérité de ce désir, qu'il est fondé sur un besoin réel et urgent de protection.....»

Négocia-
tions avec
l'An-nam.

Pour gagner du temps, Montigny, pendant son séjour à Bangkok, prévenait par la lettre suivante le roi d'An-nam de la mission qu'il était désigné par le Gouvernement français pour remplir auprès de lui.

Les Anglais venaient d'essuyer un échec dans les négociations que M. T. F. WADE ¹⁾ avait été chargé d'engager avec la Cochinchine; envoyé au mois d'août 1855, par Sir John Bowring, pour préparer la signature d'un traité, Wade arriva à Tourane sur le

1) *Thomas Francis Wade*, né vers 1818; mort le 5 juillet 1895; il était depuis le 6 juillet 1855 secrétaire chinois à Hongkong; cf. *Henri Cordier, Hist. des Relat. de la Chine*, I, pp. 394/5.

navire de guerre *Rattler*, mais il tenta vainement de faire remettre au Roi la lettre adressée à celui-ci par le gouverneur de Hong-Kong; Montigny attribuait cet insuccès à ce que l'agent anglais n'avait pas apporté de présents.

«Je ne dois pas oublier un point des plus importants pour le succès de ma mission en Cochinchine, c'est celui des présents; l'usage d'en présenter au Souverain et aux Grands Officiers du Royaume, est tellement passé à l'état de tradition dans ce pays, que cette obligation fait aujourd'hui partie du protocole du cérémonial officiel; la France s'y est elle-même toujours conformée et son dernier agent près cette Cour, M. Chaigneau, envoyé par S. M. Louis XVIII en portait, nos évêques et même nos simples missionnaires, n'ont jamais pu aborder les rois Cochinchinois, sans leur en présenter.

«Je ne doute pas un instant que la principale cause de l'insuccès de M Wade, ne soit le complet oubli de cette formalité. Cette circonstance ne laisse pas que de m'embarrasser beaucoup, et, ne pouvant attendre les ordres de V. E. à ce sujet, je prends la liberté de faire chercher dans les boutiques des Anglais, des Chinois et des Parsis, les quelques objets européens, que je pourrai me procurer, afin de ne pas arriver les mains entièrement vides. Je ne me suis, d'ailleurs, décidé à cette démarche, que sur le conseil réitéré de nos missionnaires et de toutes les personnes qui ont eu quelques rapports avec la Cochinchine" 1).

M. de Montigny devait apprendre à ses dépens que les présents ne suffisaient pas à assurer le succès d'une mission en An-nam.

Bangkok, le 4 Août 1856.

«Excellence,

«J'ai l'honneur de vous notifier officiellement, afin que sans perdre de temps, vous en donniez connaissance à S. M. votre Souverain et à son Gouvernement, que mon puissant Maître, l'Empereur de France, a daigné me confier ses pleins pouvoirs et m'a ordonné d'aller à la Cour de Hué, négocier un traité d'amitié, de commerce, de navigation et de religion.

«Oubliant les trop justes griefs de l'Empire français contre le Gouvernement Annamite, S. M. Impériale, veut bien encore dans des vues de sympathie et d'humanité pour le peuple cochinchinois, tenter cette dernière démarche de paix et de conciliation, mais elle m'a ordonné de déclarer à votre Gouvernement que ce serait la dernière et que S. M. votre Souverain et ses ministres resteront seuls responsables des conséquences d'un nouveau refus de renouer loyalement les anciens traités d'amitié qui unissaient sous Louis XVI,

Le Ministre
Plénipotentiaire de S. M.
Napoléon III,
Empereur des
Français, etc.,
etc., etc.

A S. E. le
premier Ministre de S.
M. le Roi de
la Cochinchine, du
Tong-King,
etc., etc.

1) Lettre du 13 juin 1856 au Ministre des Affaires étrangères.

la Cochinchine avec la France, et qui ont été si puissamment utiles à un des prédécesseurs du Roi régnant, pour reconquérir ses Etats.

«La présente notification sera remise à V. E. par M. de Lafontaine, Officier du Ministère des Affaires étrangères de France, (*sic*) attaché à ma Mission ; il se rendra en Cochinchine sur le vapeur de guerre de S. M. Impériale, le *Catinat* ; je le suivrai dans une quinzaine de jours, avec le restant des bâtimens de guerre français, après avoir signé à Bangkok, le traité d'amitié, de commerce, de navigation et de religion que mon Auguste Souverain m'a également chargé de négocier avec ses alliés les rois de Siam.

«Sir John Bowring, Ministre Plénipotentiaire de S. M. Britannique, me rejoindra en Cochinchine avec la flotte anglaise pour y négocier un semblable traité et m'a prié de vous notifier officiellement son arrivée à Hué.

«Je dois déclarer à V. E. que si la présente notification n'arrive pas sous les yeux du Roi votre maître qui en recevra d'ailleurs un exemplaire, mon premier acte et celui de mon Collègue le Plénipotentiaire d'Angleterre seront de demander la mise en jugement des Ministres dont une conduite coupable dans une aussi grave circonstance, pourrait amener les plus fâcheuses conséquences et attirer de grands malheurs sur la Cochinchine.»

«Ponr copie conforme.

«Singapour, le 22 mars 1857.

C. DE MONTIGNY.

Cette lettre fut remise par M. de Montigny à l'abbé FONTAINE chargé de la porter en Cochinchine sur le *Catinat*, commandant LE LIEUR, qui se mit en route le 12 août. M. de Montigny remettait en même temps les instructions suivantes à l'abbé Fontaine :

Copie des
instructions
données par
M. de Mont-
igny à M.
l'abbé Fon-
taine, chargé
de porter à
Hué la noti-
fication de
son arrivée.

Bangkok, le 9 août 1856.

«Monsieur l'Abbé,

«Vos sentimens évangéliques et patriotiques vous ont conduit à me demander une mission délicate, très difficile et non sans dangers ; je ne puis qu'applaudir à ces sentimens et accepter avec gratitude l'offre spontanée que vous m'avez faite d'aller de votre personne à Hué, notifier au gouvernement cochinchinois les intentions de mon souverain, S. M. l'Empereur Napoléon III.

«Mais en acceptant vos services tout volontaires, il est de mon devoir de de vous prémunir contre tout élan de zèle qui pourrait vous entraîner à des paroles et des actes malheureusement trop justifiés, par de longues et cruelles persécutions dont vous avez été vous même une des victimes.

«Veuillez donc me permettre, M. l'abbé, de vous adresser quelques instructions qui pourront vous guider dans la conduite que vous aurez à tenir en Cochinchine.

«En arrivant sur la barre de la rivière de Hué, vous vous aboucherez avec l'autorité la plus élevée que vous pourrez rencontrer au poste de douane, et vous lui déclarerez que vous êtes envoyé par S. E. le Plénipotentiaire de l'Empereur des Français, en votre qualité d'officier du département des Affaires étrangères de France et d'attaché à l'Ambassade, pour remettre entre les mains du premier Ministre du roi de la Cochinchine et à S. M. elle-même, une dépêche leur annonçant ma très prochaine arrivée, ainsi que celle du Plénipotentiaire de S. M. B.

«Vous vous assurerez avec l'expérience que vous avez acquise des choses du pays, des dispositions des autorités et des habitants, et, si vous pouvez vous convaincre de la possibilité d'aller à la capitale, *sans dangers d'aucune sorte*, mais seulement dans ce cas, vous vous y rendrez et vous aboucherez avec les Ministres.

«Dans le cas contraire, et devant une réception hostile ou même douteuse, vous ferez tous vos efforts pour obliger l'autorité supérieure du lieu à recevoir votre dépêche et vous lui donnerez connaissance de son contenu; si cette autorité refuse absolument de recevoir et de transmettre la communication dont il s'agit, vous la lirez en langue vulgaire et en mandarin devant le plus de témoins possible et vous la déposerez devant eux, dans l'endroit que vous jugerez le plus convenable.

«Vous vous voudrez bien ensuite rejoindre immédiatement le *Catinat* et dès qu'il sera rendu à Tourane, vous aviserez soit à prix d'argent, soit par le dévouement de vos catéchumènes, au meilleur moyen de faire parvenir au Roi la copie de ma notification qui lui est destinée, vous n'aurez ensuite, et ce sera pour moi d'une grande utilité, qu'à étudier l'esprit du Gouvernement et celui du peuple et vous voudrez bien m'attendre sans vous exposer en aucune façon.

«Agrééz d'avance, etc., etc.

«Pour copie conforme,

Singapore, le 22 mars 1857.

C. DE MONTIGNY.

Le 20 août, à 5 heures, M. de Montigny descendait à Pak-nam où il resta la nuit, ne pouvant passer la barre qu'à cinq heures du matin; le lendemain 21, à 10 heures du matin, il mettait à la voile pour le Cambodge; pendant que le Commandant Collier se rendait à Kampot, M. de Montigny faisait relâche le 29 avec le *Marceau* à Chantaboun: «Tout y était préparé pour ma réception, écrit-il¹⁾; on avait bâti une grande maison de bambou, réparé les

Départ de
Siam.

1) Lettre du 18 nov. 1856 au Ministre.

routes, je fus parfaitement reçu. Par ma seule influence, 25000 kilogrammes de bois furent gratuitement portés à bord du *Marceau*. Cette relâche ne fut pas improductive; outre des documents commerciaux, et deux nouvelles espèces de patates, j'y trouvai le Maï-to-kien, bois aussi précieux que le teck pour les constructions navales, infiniment meilleur marché et atteignant des proportions énormes».

Le 1^{er} Octobre, le *Marceau* était sous voiles et le 5 à 5 heures de l'après-midi il arrivait à Kampot où était déjà mouillée la *Capricieuse* depuis la veille au soir.

M. de Montigny était plein de confiance dans le succès de sa nouvelle mission; n'avait-il pas des lettres officielles de recommandation du premier roi de Siam, pour le Roi du Cambodge, son vassal, enfin neuf Cambodgiens avaient été embarqués sur la *Capricieuse*, à la demande expresse du Roi et de ses ministres:

«Ma relâche au Cambodge était obligée, j'avais été chargé par le Département, d'y aller pour donner quelques explications relativement aux présents que le Roi avait envoyés à S. M. l'Empereur et qui s'étaient égarés en route; il me fallait d'ailleurs y prendre Mgr. Miche, évêque de Dansara, vicaire apostolique du Cambodge, qui devait m'accompagner en Cochinchine, non seulement comme interprète, mais même comme un guide d'autant plus précieux, qu'il avait été longtemps prisonnier à Hué même, la capitale, et qu'il y connaissait conséquemment les hommes et les choses; je ne pouvais absolument rien faire sans un bon interprète; et M. l'abbé Fontaine, que l'on m'avait procuré à Bangkok et que j'avais envoyé en Cochinchine sur le *Catinat*, porter au Gouvernement une notification annonçant mon arrivée et le but de ma mission, n'était pas assez fort en langage annamite; il nous fallait aussi prendre un nouvel approvisionnement de bois pour le *Marceau*». ¹⁾

Pauvre Montigny! il ne pouvait se douter que non seulement on avait prévenu par terre le gouverneur de Battambang, mais encore que l'un de ses neuf Cambodgiens, n'était autre qu'un espion siamois chargé de faire avorter ses projets!

M. Adhémar Leclère décrit ainsi Kampot (*Revue Indo-Chinoise*, 30 juin 1907, pp. 828—9:

1) Lettre du 18 nov. 1856.

«Kâmpot, ou plus exactement, Kômpot, est situé par 10° 35' de latitude Nord et par 101° 50' de longitude orientale, sur la rive droite de Prêk-Thom ou grande rivière, à quatre kilomètres environ de l'embouchure du bras Ouest qui se jette dans le Golfe de Siam au Nord-Est de l'île cochinchinoise de Phu-Quôc. Mais tout cela demande une explication et plus de développement.

«En effet, ce que l'Administration entend par Kâmpot est l'agglomération qui s'est formée à l'embouchure du Prêk Thom et non un village de cette agglomération; et ce que les indigènes et les Européens du pays appellent d'ailleurs très improprement Kâmpot n'est qu'un hameau de Chinois commerçants qui compte environ 75 maisons bâties par les sujets du Céleste Empire sur un territoire dénommé Prey-Srok (pays de brousse) par les indigènes.

«En réalité, le véritable Kâmpot, l'ancien Kômpot, le Kômpot cambodgien, le petit Kômpot (Kâmpot-toch) comme on dit aussi, est situé derrière le Kâmpot chinois, à peu de distance d'une bonzerie cambodgienne et d'une pagode. Ce village établi sur le cours d'une petite rivière nommée Kâmpot (Prêk Kâmpot) par les indigènes comptait environ 35 hommes avant l'insurrection de 1885 et en a aujourd'hui une trentaine environ.»

CHAPITRE XII.

Montigny au Cambodge.

Depuis plusieurs jours, le vicaire apostolique du Cambodge, Mgr. MICHE¹⁾, évêque de Dansara, attendait l'arrivée de M. de Montigny à Kampot où il s'était rendu sur la demande du Roi pour recevoir notre agent, lui faire préparer une maison et lui annoncer que le souverain allait se rendre à Oudong, sa capitale, pour se mettre en rapport avec l'envoyé français.

Le 7 octobre, la *Capricieuse* mettait à terre les neuf Cambodgiens embarqués à Bang-kok à la demande du premier roi de Siam et partait le lendemain pour Tourane rejoindre le *Catinat* et l'empêcher de rallier l'escadre de l'amiral Guérin dans les mers de Chine; le 7, également, M. de Montigny remontait la rivière en canot et

1) *Jean Claude* MICHE, du diocèse de St. Dié, Missions ét. de Paris; parti le 27 février 1836, pour la Cochinchine; évêque de Dansara, coadjuteur en 1848; vicaire apostolique du Cambodge en 1852; vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale en 1864; † à Saïgon, le 1er déc. 1873, à 69 ans.

arrivait vers quatre heures de l'après-midi à la maison préparée pour lui; une surprise désagréable l'attendait :

«Quelques instants après mon arrivée¹⁾, Mgr. Miche, vint m'annoncer que parmi les neuf Cambodgiens amenés par la *Capricieuse*, il y avait un Siamois envoyé par le 1^{er} Roi, pour espionner mes actes au Cambodge; que cet homme se montrait très insolent, avait déjà questionné et même menacé les autorités cambodgiennes et venait de le questionner lui-même de la façon la plus inconvenante sur les motifs de mon voyage au Cambodge, etc. etc.. Sa Grandeur ajouta, que l'arrivée de cet homme était très-fâcheuse et qu'il allait se rendre maître des volontés du Roi, qui tremblait au seul nom de son suzerain le 1^{er} Roi de Siam.

«Très-étonné et ne pouvant croire que ce Souverain, fût pour rien dans l'envoi de cet homme, je le fis appeler et le reconnus immédiatement pour l'avoir vu plusieurs fois chez S. A. R. le Prince Kromalouang, parmi les subalternes qui nous environnaient pendant les conférences, et notamment le jour où ce Prince me présenta les fils du Roi du Cambodge; je le lui dis, et il ne pût le nier.

«Je lui demandai sévèrement ce qu'il venait faire au Cambodge et pourquoi siamois et sujet du Roi de Siam, il s'était embarqué sur la corvette de S. M. I. la *Capricieuse*, comme un Cambodgien retournant dans son pays? il me répondit, qu'il était venu pour voyager et voir du pays; je lui demandai alors qui l'avait envoyé, il ne voulut pas me le dire; cet homme qui me parlait en se tenant debout, fit alors mine de vouloir s'asseoir et comme déjà dans cette position il me manquait de respect, qu'il y avait là une foule de Cambodgiens, entr'autres un secrétaire du Roi, envoyé pour m'attendre, le directeur des douanes et de petits mandarins, qui tous s'étaient prosternés suivant l'usage du pays, je lui ordonnai de prendre la même posture, lui reprochai son inconvenance et lui dis, que puisqu'il n'avait été envoyé par aucune autorité siamoise et s'était frauduleusement embarqué sous une fausse déclaration de nationalité sur un navire de la marine impériale de France, j'étais justifié à le considérer comme un vagabond, à le traiter comme tel et que j'aviserais en conséquence.

«Le malheureux eût peur cette fois et devint aussi humble qu'il avait été arrogant; il m'avoua alors, qu'il avait été envoyé par S. A. R. le Prince Kromalouang, frère du 1^{er} Roi; c'était s'avouer lui-même l'agent de ce Souverain, car jamais le Kroma Louang n'eut osé prendre une semblable initiative; je déclarai alors à cet homme, que mon voyage au Cambodge n'avait rien de caché, que S. M. le grand Roi de Siam le connaissait et m'avait elle-même remis ses lettres royales de recommandation pour le roi du Cambodge, (lettres que je fis apporter) que par conséquent je ne pouvais croire qu'il l'eut autorisé

1) Lettre de Montigny, à bord du *Lammermoor*, 8 Mai 1857.

à espionner les actes du Plénipotentiaire de S. M. I., que cet espionnage étant non seulement une insulte, mais encore une grave atteinte portée aux liens d'amitié si récemment noués à Bangkok, entre la France et Siam, je le ferais enlever et embarquer à bord de la *Capricieuse*, s'il était encore à Kampot dans les 24 heures; et que puisqu'il aimait à voyager et à voir du pays, je lui ferais voir la Cochinchine; cette dernière menace eût son effet immédiat, aller en Cochinchine c'est pour un Siamois courir au devant de la mort, le soir même, il était parti.

Le résultat du départ de l'espion siamois ne se fit pas attendre. Réception de

Montigny.

Le lendemain, le Gouverneur de la Province et les autres autorités, vinrent me faire leur visite officielle, ils ne l'avaient pas osé en présence du petit Agent siamois; ils furent tous pleins d'empressement et me dirent que le Roi prévenu de mon arrivée, devait déjà être en route et ne pouvait tarder plus de 10 à 12 jours.

Le 12 dans la soirée des courriers arrivèrent d'Oudong avec des lettres du Roi pour Mgr. Miche, lui annonçant qu'au moment de se mettre en route, il avait été atteint d'une éruption de furoncles si douloureuse, qu'elle lui rendait le voyage impossible, que par conséquent il envoyait ses premiers Ministres et deux cents éléphants pour m'amener à sa capitale, que la route de 40 lieues et les 20 ponts qui m'en séparaient, avaient été soigneusement réparés et que mon voyage serait court et peu fatigant, etc., etc.. S. M. Cambodgienne autorisait d'ailleurs, Mgr., à arranger conjointement avec ses Ministres les affaires avec moi, promettant l'avoir pour agréable.

C'est avec un bien vif regret que je me suis vu dans la pénible nécessité, non seulement de refuser d'aller voir le Roi dans sa capitale, mais encore de manquer ainsi d'égards et de courtoisie envers ce Souverain, qui le premier m'avait prouvé son sincère désir de venir me trouver à Kampot. Aussi est-ce à ce refus que j'ai dû attribuer plus tard, le sien de signer la convention, etc. Il est bien à déplorer, M. le Ministre, qu'il me soit permis de le répéter encore ici, qu'un agent, envoyé dans des contrées totalement inconnues, le soit avec aussi peu de latitude et de pouvoirs que je l'ai été; je serais cependant remonté à Oudong, malgré le manque absolu d'instructions pour le Cambodge, si je n'avais reçu à Bangkok, la dépêche commerciale du 7 mai, que m'avaient valu les appréciations de la Marine, aussi malgré l'incontestable utilité de ce voyage, d'une durée de 30 à 40 jours au plus, je n'ai pas osé l'entreprendre par la crainte d'en provoquer de nouvelles de sa part; qu'est-il arrivé? j'ai perdu sans aucune utilité, trois mois par suite de mauvais temps et j'ai couru le risque de me noyer avec toute ma famille.

Le 14, à 4 heures de l'après-midi, les Ministres et dignitaires cambodgiens arrivèrent avec les 200 éléphants; le lendemain 15, à midi, ils vinrent me féliciter et se mettre à ma disposition; ils apportaient de nouvelles lettres du Roi pour Mgr. Miche, par lesquelles il autorisait ce prélat à traiter avec moi

et promettait de ratifier ce qui aurait été conclu, je crus dès lors que je pouvais considérer ces lettres comme des pleins pouvoirs et m'étant assuré pendant ma première conférence avec eux, que non seulement aucun des ministres cambodgiens n'en était porteur, mais même qu'ils ne pouvaient se mêler de rien, je résolus d'agir près de S. M. par le seul canal de Sa Grandeur.

«Je profitai néanmoins de la réunion de ces hauts dignitaires, pour leur faire connaître la puissance de la France, les sentimens de bienveillant intérêt de S. M. l'Empereur Napoléon III et de son Gouvernement, pour leur Souverain et la nation cambodgienne; mais j'ajoutai que le seul moyen qu'ils eussent de consolider et de conserver à jamais, des sentimens qui pouvaient leur devenir si utiles, c'était de protéger et de secourir nos missionnaires et co-religionnaires, et d'aider par tous les moyens en leur pouvoir, l'établissement et l'extension des relations commerciales entre la France et le Cambodge.

«Le Kalaoum (Ministre de la guerre), gendre du Roi, et deux autres hauts Mandarins, m'ayant été signalés pour leur mauvais vouloir envers nos Missionnaires et la religion catholique, je leur adressai quelques avertissemens sévères à ce sujet et leur déclarai que ces sentimens hostiles pouvaient les entraîner dans de fatales conséquences; tous me promirent de faire dorénavant tous leurs efforts pour mériter les bonnes grâces de S. M. l'Empereur.

«Le lendemain matin, les Ministres cambodgiens me remirent de la part de leur Souverain, pour S. M. I., une caissette d'étoffes du pays, deux paires de défenses d'éléphants, que j'ai confiées plus tard à Mr. Godeaux, avec les présents des Rois de Siam pour les porter en France.

«J'avais préparé les élémens d'une Convention commerciale et religieuse, pensant pouvoir en négocier les articles avec le Roi, ou avec ses Ministres; je terminai promptement cet acte international, le fis traduire en cambodgien, en tirai deux exemplaires dans cette langue et deux en français, je signalai et scellai ces quatre exemplaires et Mgr. Miche se chargea de les faire signer et sceller par le Roi: mais Sa Grandeur devant malheureusement partir avec moi pour la Cochinchine, fut obligé de confier cette difficile mission à Mr. l'Abbé HESTREST, jeune missionnaire nouvellement arrivé au Cambodge et en connaissant fort peu la langue et les usages.

«Avec la convention, j'adressai au Roi, une lettre d'excuses et de regrets, de ne pouvoir obéir à son desir et me rendre près de lui; je vous envoie ci-joint, M. le Ministre, 1° une copie de la Convention commerciale et religieuse; 2° de ma lettre au Roi, 3° d'un projet de cession de l'Ile Koh-doot, par le roi du Cambodge à S. M. l'Empereur Napoléon III.

«Pour expliquer ce dernier acte, il est nécessaire que je retourne un peu en arrière.

«Pendant les dernières semaines que j'ai passées à Bangkok, S. E. le Kalaoum, me fit un jour demander *audience particulière*; très étonné d'une telle demande, parce que je m'étais entièrement mis à la disposition de tous les

Ministres du Roi, qu'ils venaient familièrement à toute heure chez moi et y prenaient fréquemment leurs repas avec nous; je m'empressai néanmoins de fixer une heure dans la soirée, pendant laquelle j'espérais pouvoir être seul.

«Le Kalaoum vint accompagné d'une grande carte européenne des côtes de Siam, du Cambodge et de la Cochinchine; après quelques instants de conversation, il déroula sa carte et mettant le doigt sur l'île *Koh-doot*, située à l'entrée de la rivière de Kam-pot, il m'en fit la description, me vanta ses rades, son eau douce, ses beaux bois, ses bonnes terres arables, etc., me dit qu'il l'avait visitée, et enfin m'engagea à en prendre possession au nom de la France, en faisant ressortir avec beaucoup de clarté et de vivacité, les avantages géographiques d'une telle position maritime, située sur la grande route du commerce, entre l'Inde, la Chine et l'Australie, commandant l'embouchure de tous les grands fleuves du centre de l'Asie qui remontent jusqu'à la Chine et au Tibet, et destinée dans les mains d'une nation intelligente, à devenir en peu de temps, le plus grand entrepôt du commerce de l'Extrême-Orient, etc., etc..

«Ne sachant où ce fonctionnaire voulait en venir, mais certain tout d'abord, qu'il n'agissait que par les ordres exprès du Roi, je le laissai aller quelque temps, pensant qu'il avait été chargé de me sonder et de s'assurer si nous n'avions pas quelques idées de conquêtes; tous ces peuples ont une telle crainte des envahissemens des Anglais, qu'ils voient partout des conquérants; il n'y avait cependant cette fois aucune astuce orientale, mais seulement l'expression d'un désir bien sincère, d'avoir les Français pour voisins et je crois aussi de les placer entre Siam et la Cochinchine. Je répondis au Kalaoum, que je n'avais ni instructions, ni pouvoirs, pour des prises de possession et lui demandai si l'île *Koh-doot* appartenait au royaume de Siam; il me dit que non, que les Siamois pourraient en réclamer la partie située du côté du Siam mais qu'elle appartenait au Cambodge, avait été prise par les Cochinchinois, et n'était habitée que par quelques pêcheurs de cette nation; vous m'avez tout l'air, lui dis-je en riant, de disposer d'une chose qui ne vous appartient pas; si vous désirez si vivement voir les Français devenir vos voisins, que n'offrez-vous à S. M. I. une des îles des côtes siamoises. Il me répondit vivement, que si une seule des îles du Royaume de Siam, était aussi bien située que celle de *Koh-doot*, qu'il serait le premier à engager son Souverain à l'offrir à l'Empereur, mais qu'il n'en voyait aucune et il me fit de nouveau parcourir la carte avec lui.

«Le lendemain, le Prince Kroma-Louang et le Praklang (Ministre des Affaires étrangères) m'entretinrent du même sujet; je leur répondis en riant comme au Kalaoum; deux fois encore ce dernier dignitaire revint à la charge; la dernière, la veille de mon départ de Bangkok, *il vint m'en parler à deux heures du matin.*

«Le Roi ne fit pas ouvertement allusion à ce projet, mais il alla beaucoup plus loin, il me témoigna à plusieurs reprises, son espoir de voir la France

prendre possession de quelques provinces de la Cochinchine, qu'il serait bien heureux d'avoir les Français pour voisins, etc., etc..

«Lorsqu'après avoir reçu à Bangkok par des voies aussi officielles, des ouvertures aussi carrément posées, j'appris par Mgr. Miche, en arrivant au Cambodge que le Souverain de ce pays, lui avait à plusieurs reprises, témoigné le desir d'offrir l'île Koh-doot à S. M. I., je ne me suis pas cru le droit de passer outre, et notre Evêque m'ayant engagé à préparer dans tous les cas, un acte de cession pour le Roi, j'ai rédigé celui dont je vous envoie plus haut la copie; veuillez remarquer, M. le Ministre, que je me suis bien gardé dans ma lettre à ce Prince et plus tard dans celle au Roi de Siam, d'engager le Gouvernement de l'Empereur, qui pouvait ainsi d'un mot, doter le pays d'une admirable station navale, dans la partie du globe où elle lui serait la plus utile et nécessaire, ou se donner par un refus tous les avantages d'un grand acte de désintéressement, tandis que je n'ai accepté pour moi, qu'un acte de simple transmission; j'avais d'ailleurs plusieurs motifs pour agir ainsi: d'abord je voyais l'inappréciable avantage pour la France, de posséder, *elle aussi*, une station navale et un emporium commercial, dans le centre de l'Indo-Chine; ensuite je prévoyais dans l'offre faite à la France de la cession de cette île, l'établissement d'un droit qui plus tard, pourrait empêcher *un acte de prise de possession*, de la part d'une autre puissance.

«Très souvent déjà, les autorités anglaises dans ces mers, m'avaient entretenu de *Koh-doot* et de l'extrême utilité pour la marine, d'y avoir un entrepôt naval; et il y a quelques semaines, M. le Capitaine Richard, Commandant le navire hydrographe de la marine anglaise le *Sarasin*, en me montrant à Singapore les travaux hydrographiques qu'il vient de terminer dans le golfe de Siam, me fit voir ceux très complets des côtes de l'île *Koh-doot*, il m'apprit en outre, qu'elle n'est habitée que par quelques centaines de laboureurs cambodgiens et de pêcheurs annamites, tous gens doux et paisibles, qui soupirent après un maître, pour les protéger contre les exactions des petits mandarins cochinchinois du continent; il suffirait donc, du plus petit navire de guerre, pour y planter notre pavillon et en prendre possession.

«Pour aider et guider M. l'abbé Hestrest dans sa mission près du roi du Cambodge, je lui ai donné des instructions écrites très étendues, je n'ai donc rien négligé pour en assurer le succès; j'ai ajouté à ces instructions quelques présents, consistant en armes, ustensiles de chasse et en divers objets de service de table en plaqué, que j'ai fait présenter en mon nom, parce qu'ils n'étaient pas assez beaux pour l'être au nom de S. M. I. Je ne pouvais, V. E. le comprendra, je l'espère, agir différemment dans un pays où les présents sont une des choses obligées de l'étiquette, où rien ne se fait sans en présenter, lorsque surtout, je recevais un nouvel envoi pour S. M. l'Empereur.

«Après quelques nouvelles conférences avec les Ministres du Roi, ces fonctionnaires reprirent la route d'Oudong.

CONVENTION

Commerciale et Religieuse.

Entre Sa Majesté ONG PHRA HARIRACKS PAHA MAHA ISSUARADHIPATY THRONGRIGS. Le Roi du Cambodge et de ses dépendances.

Et Monsieur Charles, Lou's, Nicolas, Maximilien de MONTIGNY, Officier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Ordre militaire de Grégoire le Grand, Officier de l'Ordre de l'Indépendance grecque, Chevalier des Ordres du Sauveur Royal de Grèce, de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, de la Conception de Villa Viciosa de Portugal, Plénipotentiaire de S. M. Napoléon III, Empereur des Français près les Souverains de Siam et de la Cochinchine.

Il a été convenu ce qui suit :

ART. 1^{er}. — Les sujets Français jouiront dans toute l'étendue du Royaume du Cambodge, d'une pleine et entière protection pour leurs personnes et leurs propriétés et auront droit à tous les privilèges et avantages qui sont ou pourront être accordés aux sujets des nations les plus favorisées.

ART. 2. — Les sujets Français pourront circuler et s'établir librement, dans toutes les provinces du Royaume du Cambodge, y exercer publiquement leur religion, acheter des terrains, y construire des Églises, des maisons d'habitation, etc, et s'y livrer à leur commerce ou à leur industrie.

ART. 3. — Les sujets Français pourront aller acheter et vendre dans toutes les provinces du Cambodge, avec une entière liberté et sans être jamais entravés par aucun monopole ou société privilégiée généralement quelconque, à l'exception de la ferme de l'opium qui constitue un monopole de l'Etat.

ART. 4. — Les marchandises importées ou exportées par les navires français ne pourront être soumises qu'à un droit de douane unique, de 3 % *ad valorem*, ce droit sera perçu soit au débarquement soit à l'embarquement des marchandises, et elles ne pourront plus être assujéties à aucune taxe intérieure, de transit ou autre.

ART. 5. — Les navires de guerre et de commerce français, entreront librement dans tous les ports cambodgiens, sans avoir aucun droit à payer, et seront traités comme les navires du pays et ceux du Roi lui-même.

ART. 6. — Sa Majesté l'Empereur des Français, pourra nommer des Consuls ou Agens consulaires dans toute l'étendue du Royaume du Cambodge; Ces Consuls ou Agens consulaires auront le droit d'arborer le pavillon français sur leur maison et jouiront de tous les privilèges et immunités qui pourront

être accordés dans la suite, aux Agens de même rang, de la nation la plus favorisée.

ART. 7. — Les Français voyageant en qualité de savants, tels que naturalistes, géographes, etc., recevront particulièrement de l'autorité cambodgienne tous les soins et bons offices, de nature à les aider dans l'accomplissement de leur mission et à leur faciliter les voyages dans l'intérieur.

ART. 8. — Dans le cas où des navires de commerce français seraient attaqués ou pillés par des pirates, dans des parages dépendant du Royaume du Cambodge, l'autorité locale du lieu le plus rapproché, dès qu'elle aura connaissance du fait, en poursuivra activement les auteurs et ne négligera rien pour qu'ils soient arrêtés et punis conformément aux lois. Les marchandises enlevées en quelque lieu et en quelque état qu'elles se trouvent seront remises à leur propriétaire ou en son absence, entre les mains d'une autorité française, qui se chargera de les lui restituer. Si l'on ne pouvait s'emparer des coupables, ni recouvrer la totalité des objets volés, les fonctionnaires cambodgiens, après avoir prouvé qu'ils ont fait tous leurs efforts pour arriver à ce but, ne sauraient être rendus pécuniairement responsables.

Il en sera de même pour les actes de pillage ou de vol, qui auront été commis sur les propriétés des Français résidant dans le Royaume du Cambodge, l'autorité cambodgienne après avoir prouvé qu'elle a fait tous ses efforts pour saisir les coupables et recouvrer la totalité des objets volés, ne saurait être rendue pécuniairement responsable.

ART. 9. — Les biens d'un Français décédé dans le Royaume du Cambodge, seront remis à ses héritiers ou exécuteurs testamentaires, ou à leur défaut, à l'autorité française qui se chargera de les faire parvenir aux ayants-droit.

ART. 10. — Les Missionnaires français auront le droit de prêcher et d'enseigner la Religion Catholique, de construire des Eglises, des Séminaires, des Hôpitaux et autres édifices pieux, sur un point quelconque du royaume du Cambodge. Ils voyageront en toute liberté dans toute l'étendue du Royaume pourvu qu'ils soient porteurs de lettres authentiques du Consul de France ou, en son absence, de leur Evêque ou Supérieur, certifiant leur identité, et revêtues du visa du Gouverneur général des provinces dans lesquelles ils voudront se rendre.

ART. 11. — La religion catholique étant depuis plus de deux siècles autorisée dans le Royaume du Cambodge, et devant en conséquence être considérée comme une des religions de l'Etat, les Cambodgiens catholiques, ne devront dorénavant être assujétis à aucun acte religieux ou tous autres, qui seront contraires à la religion catholique, et pourront engager leur conscience.

Il ne devra pas non plus être apporté à l'avenir, aucune entrave, soit

par intimidation ou tout autre moyen, à la libre conversion des sujets cambodgiens à la Religion catholique.

L'article qui précède devra aussitôt après la ratification de la présente convention, par Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté le Roi du Cambodge, être promulgué dans toutes les provinces du Royaume, afin que nulle autorité cambodgienne n'en ignore et ne puisse à l'avenir, user de mesures vexatoires envers les coreligionnaires cambodgiens de la nation française alliée du Cambodge.

ART. 12. — Sa Majesté le Roi du Cambodge concède à S. M. l'Empereur des Français, le droit de faire choisir dans les forêts de son Royaume, des bois de teck et tous autres propres aux constructions des vaisseaux de la Marine Impériale; de les y faire débiter et de les exporter pour la France, sans autres dépenses généralement quelconques qu'un simple droit de dix pour cent, à payer soit en nature, soit ad valorem, droit déjà établi par les lois cambodgiennes actuellement en vigueur.

ART. 13. — La présente convention a été rédigée en Français et en Cambodgien et les deux versions ayant la même portée et le même sens, le texte français sera officiel sous tous rapports et fera foi, aussi bien que le texte cambodgien.

ART. 14. — La présente convention ne sera valable et ne pourra être en vigueur, qu'après avoir été ratifiée par S. M. l'Empereur des Français.

Cette ratification devra avoir lieu dans l'intervalle d'un an, à partir du jour de la signature ou plus tôt si faire se peut.

Après un intervalle de douze années révolues à partir de l'échange des ratifications, et si, douze mois avant l'expiration de ce terme, l'une ou l'autre des hautes parties contractantes, annonce par une déclaration officielle, son désir de reviser la présente convention, des commissaires seront nommés de part et d'autre, à l'effet d'y introduire toutes les modifications qui seraient jugées utiles et profitables au développement des rapports commerciaux entre les deux pays.

En foi de quoi Sa Majesté Ong-Phra Hariracks, Paha Maha Issuaradhipaty, Throngrigrs, et le Plénipotentiaire sus-nommé, ont signé la présente convention en duplicata et y ont apposé leur sceau.

Signé et scellé par Sa Majesté et le Plénipotentiaire respectifs, au Cambodge le dix-huitième jour du mois d'octobre de l'an de grâce 1856, correspondant au cinquième jour de la décroissance de la lune *Asüch*, de l'année du Dragon de l'ère cambodgienne 1218.

Pour copie conforme,

A bord du *Lammermoor* en mer de Chine.

le 5 Juin 1857.

C. DE MONTIGNY.

Lettre de
Montigny
au Roi du
Cambodge.

Kampot, le 17 octobre 1856.
A Sa Majesté le Roi du Cambodge et
de ses dépendances, etc. etc..

Sire,

«Je vous prie de recevoir les expressions de mon vif regret de n'avoir pas eu l'honneur de rencontrer V. M. à Kampot et de m'être trouvé dans l'impossibilité absolue, de remonter jusqu'à votre Capitale; cette circonstance fâcheuse, m'a privé non seulement de l'avantage de faire la connaissance d'un Prince dont la bonté d'âme et les brillantes capacités sont déjà depuis longtemps connues en France, mais encore de traiter personnellement avec V. M. d'affaires dont la réalisation peut fonder sur de solides bases, la future prospérité de vos Etats.

«J'ai pris une connaissance attentive de la lettre que vous écrivez à S. G. Mgr. Miche, avec invitation de me la communiquer; je reconnais hautement avec V. M. le déplorable état dans lequel les usurpations successives des Annamites ont réduit le royaume du Cambodge et l'impossibilité où elles vous ont placé de développer son commerce et d'utiliser ses nombreux et riches produits naturels; je ne puis aussi qu'approuver entièrement la sagesse de votre démarche près de mon puissant souverain et Maître S. M. Napoléon III, Empereur des Français.

«Je rendrai un compte fidèle à mon Gouvernement de la situation actuelle du Cambodge et des desirs de V. M., mais je dois vous faire observer, Sire, qu'une telle démarche ne peut paraître sérieuse entre Souverains et avoir des conséquences, qu'autant qu'elle se fonde sur un échange mutuel de bons procédés, sur des actes, qui en donnant un gage de sincérité, peuvent ensuite motiver une intervention si elle doit avoir lieu.

«Je viens donc, Sire, *sous toutes réserves des ratifications de Mon Souverain*, proposer à V. M., de signer et sceller de votre sceau Royal, la convention commerciale et religieuse, que j'ai rédigée, signée et scellée moi-même, avant de vous la soumettre.

»Une telle convention si elle est ratifiée, placera, V. M. le comprendra, le Royaume du Cambodge dans la position d'ami et d'allié vis-à-vis de l'Empereur Français, comme tous les autres pays qui ont contracté avec lui des traités d'amitié et de commerce et aura naturellement pour effet de justifier un échange mutuel de bons offices.

«Je ne parlerai pas, Sire, de la cession à mon souverain de l'île *Koh-doot*, n'ayant pas des pouvoirs suffisants pour l'accepter moi-même, mais j'ai celui de recevoir purement et simplement l'acte de cession et de le transmettre à mon Gouvernement pour qu'il le soumette à S. M. Impériale. Le désir qui m'a été plusieurs fois exprimé à Bangkok par les Ministres d'Etat de S. M. le premier roi de Siam, de voir cette île occupée par la France, le même désir

plusieurs fois émis par V. M. elle-même, il y a déjà quelques années, ont seuls pu me faire penser à un pareil acte, dont les conséquences seraient effectivement bien avantageuses pour le Cambodge.

«Les Ministres d'Etat et hauts dignitaires, qui m'ont été envoyés par V. M., m'ayant non seulement déclaré, n'avoir pas de pouvoirs pour traiter aucune affaire, mais même plusieurs fois exprimé le desir de ne se mêler de rien, j'ai prié M. l'abbé Hestrest, qui a assisté à toutes mes conférences avec ces ministres et S. G. Mgr. Miche, d'aller lui-même vous porter, Sire, la convention que je vous propose de ratifier et vous donner toutes les explications désirables.

«Les présents de V. M. à mon Souverain, n'étant pas arrivés lors de mon départ de France, aucune décision n'avait été prise à ce sujet. Les présents de S. M. Impériale vous arriveront sans doute avec les ratifications; je prie V. M. en attendant, d'accepter le souvenir de respect et d'attachement que je lui envoie en mon nom personnel, par Monsieur l'abbé Hestrest.

«J'ai l'honneur d'être avec

le plus profond respect

Sire

de Votre Majesté

Le très humble et très obéissant serviteur

(Sig.) C. DE MONTIGNY.

Pour copie conforme,

A bord du *Lammermoor* en mer de Chine

le 5 juin 1857

C. DE MONTIGNY.

Le 16 octobre, M. de Montigny se mit à la disposition du commandant du *Marceau*, mais le temps était si affreux, qu'il ne put partir que le 22; grâce à ce retard, il échappa à un typhon dans lequel la *Capricieuse* faillit se perdre et auquel le *Marceau* n'aurait pu résister.

Départ de
Montigny.

Après le départ de l'agent français, l'abbé Hestrest¹⁾, après s'être adjoint d'après les avis de Mgr. Miche, un confrère plus habitué que lui à la langue cambodgienne, avait fait demander une audience particulière au Roi.

«Elle lui fut accordée de suite, écrit Montigny, mais devant une cour nombreuse et le père ayant insisté pour lui remettre mon message en particulier,

1) *Arsène Charles Bernard* Hestrest, du diocèse de Soissons; parti pour le Cambodge le 25 août 1854; quitta la Société des Missions étrangères en 1866.

il lui dit qu'il n'avait rien à cacher aux Agents du Roi de Siam, M. Hestrest revit alors le Siamois amené à Kampot par la *Capricieuse*, et avec lui le Gouverneur de Battambang, autre agent siamois, qui s'était aussi rendu à Oudong afin d'y surveiller mes actes.

«Ces deux Siamois qui n'avaient sans doute d'autre mission que cette surveillance, et devaient tout au plus contrecarrer celles de mes demandes qui pourraient avoir pour conséquences d'affaiblir les pouvoirs suzerains du roi de Siam sur le Cambodge, n'ont pas craint de défendre avec les menaces les plus violentes, au roi cambodgien de rien conclure avec moi, sans avoir au préalable obtenu l'autorisation de leur Souverain; que pouvait faire ce malheureux Prince âgé de plus de 60 ans et dont les fils étaient retenus en otages à Bangkok? il a dû obéir, et c'est humblement prosterné aux pieds du misérable, que d'un mot j'ai fait fuir de Kampot, qu'il s'est engagé à communiquer à son Suzerain toutes les pièces que je lui enverrais et à n'agir que d'après ses ordres.

«Ces détails m'ont été communiqués par M. l'abbé Hestrest, il les a obtenus par ses chrétiens, secrétaires et officiers du Roi, qui ont assisté à toutes ces scènes dégradantes; si j'avais pu me rendre à Oudong, rien de tout cela ne serait arrivé; ce Prince eût agi en Souverain, et les Agents siamois se seraient empressés de partir; ce n'est que lorsqu'ils ont appris mon départ, qu'ils sont devenus si insolents et ont exigé.

«Le Roi du Cambodge a reçu néanmoins toutes mes pièces et les présents; il s'est empressé de faire disparaître ces derniers, afin sans doute de les dérober aux yeux des Siamois; pour adoucir ensuite, ce que sa conduite pouvait avoir d'inconvenant et même d'incompréhensible, il a le lendemain de cette audience, remis à M. Hestrest: 1^o une lettre pour S. M. l'Empereur que j'ai l'honneur de vous transmettre ci-jointe, M. le Ministre, en vous priant de la faire parvenir sous les yeux de mon Souverain; 2^o une lettre pour moi, qui disait en substance, «si le Roi de Siam, m'ordonne de conclure un traité avec la France, «je le conclurai; si le Roi de Siam m'ordonne de céder l'île *Koh-doot* à S. M. «l'Empereur Napoléon, je la lui céderai; veuillez avoir pour agréable de faire «parvenir à S. M. la lettre que je lui écris et vous transmets ci-joint.» V. E. remarquera que les termes de la lettre qu'il m'écrivait à moi, ne sont pas tout à fait en rapport avec ceux de sa lettre à l'Empereur, cela provient de ce que cette dernière a dû être soumise à la censure des agens siamois.

Lettre du
Roi du
Cambodge¹⁾

«Moi, Paha HARIRACKS réa maha Issuara tipodey, roi du Camboge, je suis rempli d'estime et d'attachement envers S. M. Napoléon III, Empereur des Français et la loyale nation Française. Votre Majesté m'ayant témoigné son affection en permettant à Monsieur de Montigny de se détourner pour venir au Cambodge, voulant me montrer reconnaissant, j'ai envoyé trois Ministres et quinze

1) En cambodgien, avec la trad. française au-dessous de chaque ligne de Cambodgien. Une grande feuille.

autres mandarins pour le recevoir et le remercier à Campot. Depuis un très grand nombre d'années les Missionnaires se sont accordés à dire avec louanges pour la France: «le Souverain de la France et les Français qui observent la Religion catholique ont le coeur porté à soulager toutes les misères, et sont éloignés de nuire aux intérêts de qui que ce soit et d'envahir; mais ils secourent toutes les infortunes et procurent avantage et prospérité: le Souverain de la France a vraiment de belles intentions, contrairement à quelques-uns des autres gouvernements européens qui ne cherchent qu'à corrompre et à nuire.» Ayant donc entendu de tels récits, voici quelle est mon intention dans ma reconnaissance. Je veux entrer en alliance avec Votre Majesté qui a de si belles dispositions, afin de jouir des avantages d'une longue et durable amitié et de pouvoir étendre mon royaume avec grand avantage pour le peuple. J'ai donc fait écrire une lettre par Monseigneur Miche, Evêque de Dansara pour vous manifester mon amitié, et offert à Votre Majesté quatre défenses d'éléphants, 2 cornes de Rhinocéros, 5 quintaux de gomme gutte, 5 de sucre, 5 de poivre, présent dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis plusieurs années. Maintenant j'offre à Votre Majesté 4 échantillons d'étoffe cambodgienne, et 4 défenses d'éléphants: cela est bien peu, mais c'est parce que M. de Montigny devait, après avoir négocié en Cochinchine, poursuivre sa route jusqu'en Chine, sans retourner de sitôt en France; je prie Votre Majesté de l'agréer en gage de cordialité. De plus veuillez bien Votre Majesté savoir qu'autrefois le royaume du Cambodge était grand et étendu; mais les perfides Annamites après avoir fait amitié avec le Cambodge ont envahi les provinces du royaume par des morcellements successifs. Lorsque le roi Gialong fut en querelle avec son concurrent, il alla implorer le secours de Siam. Là il rencontra mon père, fit alliance avec lui, revint de Siam et du Cambodge emmenant une armée cambodgienne avec laquelle il vainquit son ennemi et devint seul roi de la Cochinchine. Il demanda ensuite à mon père d'exempter de tribut et de corvée la province de Trévang envers laquelle il avait contracté une dette de reconnaissance. Mon père comprenant ce langage de paix consentit à décharger cette province cambodgienne: quelques années ensuite le roi Gialong s'en empara. Plus tard, lorsque mon frère alla implorer le secours de Gialong et que je me retirai à Siam, Minh-mang fils et successeur de ce roi, fit creuser un canal qui divisa le Cambodge depuis *Hàtien* jusqu'à *Mo't chruc*, et plaça dans les provinces enlevées une administration et des sujets annamites. Mon frère étant mort sans laisser d'enfant mâle, Minh-mang relégua les filles et la mère de ce prince dans sa province de Saigon et fit périr une de ces filles: pour les Cambodgiens de ces contrées, il les dispersa peuple et mandarins dans diverses îles, ainsi que dans les provinces septentrionales contigües à la Chine. Les Cambodgiens, ne pouvant supporter la perfidie du roi annamite, et ayant de plus fait un grand nombre de victimes parmi les Cochinchinois, me demandèrent au roi de Siam pour les gouverner. *Somdach pra-nang Klau* alors sur le trône de Siam envoya le *Budin* avec

une armée de plus de 5.000 hommes, et fit des dépenses considérables pour aider les Cambodgiens contre les Annamites qui n'avaient pas encore occupé définitivement toutes les provinces. Après huit années de guerre, le roi de Cochinchine demanda la paix et promit de ramener ma mère et les filles de mon frère, de faire également revenir les mandarins et les sujets cambodgiens disséminés çà et là, de me regarder comme roi du Cambodge et de me livrer les sceaux annamites comme marque de souveraineté. Il fit ensuite cette promesse: les provinces cambodgiennes enlevées par les Annamites seront toutes restituées. Là dessus, le *Budin* me dit: «Cela suffit pour la paix.» Elle fut donc conclue, mais l'an 1208 (ère Cambodge) c'est-à-dire depuis 1846, le roi de Cochinchine déclara que les provinces enlevées au Cambodge ne devaient plus suivre mes ordres ni me payer tribut; de plus il interdit au Cambodge tout commerce dans son royaume ainsi que dans les ports: tel est l'état du Royaume du Cambodge. Je prie Votre Majesté de connaître le nom des provinces ravies; ce sont celles de *Dong-nay*, enlevée depuis plus de 200 ans; mais beaucoup plus récemment, celles de *Saigon*, de *Long-hô*, *Psar dèc*, *Mithô*, *Pra-trépang*, *Ougmôc*, *Cremui'n sâ*, *T'ic Khmău*, *P'ém* ou *Hatien*, les îles de *Co Trol* et de *Trelach*. Si par hasard les Annamites venaient à offrir à Votre Majesté quelqu'une de ces contrées, je la prie de ne pas les recevoir parce qu'elles appartiennent au Cambodge. Je prie Votre Majesté d'avoir compassion de moi et de mon peuple, afin que nous voyons un terme à nos pertes, et ne soyons pas comme étouffés dans cet étroit royaume. Si nous obtenons cet avantage, nous aurons une plus haute idée de votre réputation qui sera alors vérifiée ici. Les Français et les Cambodgiens s'aimeront mutuellement et entretiendront à l'avenir un commerce suivi.

Signé et scellé 1)

En mon palais d'Oudong, mardi, 13^e jour de la décroissance de la lune, mois Cordoc, de l'ère Cambodgienne 1218.

Le 25^e de Novembre mil huit cent cinquante six. Moi, roi du Cambodge, Pra HARIRACKS réa maha Issuaratipodey.

Au verso, Montigny a écrit:

Reçu à Singapore le 27 mars 1857

le Plénipotentiaire de

Sa Majesté l'Empereur des Français près des

Souverains de Siam et de la Cochinchine

C. LE MONTIGNY.

1) Le cachet est à l'encre rouge avec au centre:

Rex

Kam

Puchea

Dès que Montigny eut reçu à Singapore, en mars 1857, la nouvelle de ce qui s'était passé au Cambodge, il écrivit la lettre suivante au roi de Siam :

Singapore, le 26 Mars 1857.

A Sa Majesté le Roi de SIAM, Souverain du Laos, Suzerain du Cambodge, de la presque totalité de la Presqu'île malaise, etc. etc..

Lettre de
Montigny au
Roi de Siam.

Sire,

« Il m'incombe un bien triste devoir ; je me vois dans l'obligation de porter à V. M., une plainte contre un fait tellement en dehors des actes des nations civilisées que je ne saurais même pas le qualifier.

« J'ai trop de respect pour la Majesté Royale et pour le grand caractère de V. M. en particulier, pour avoir osé croire même un seul instant, que vous ayez eu connaissance de ce fait, Sire, et je ne l'ai jamais attribué qu'à un zèle, indiscret et très compromettant.

« Quelques jours avant mon départ de Bangkok, S. A. R. le Prince Kroma-Louang, et L. E. le Kalaoum et le Barkalon, me demandèrent officiellement de la part de V. M., de faire embarquer à bord de la corvette de guerre de S. M. I. la *Capricieuse* neuf Cambodgiens qui retournaient dans leur pays ; vos desirs, Sire, étant des ordres pour moi, j'écrivis de suite au Commodore, qui s'empressa de recevoir ces passagers.

« Mais arrivés au Cambodge, un de ces neuf Cambodgiens, dès qu'il fût à terre, tint une conduite si extraordinaire, si inconvenante à mon égard, en m'entourant d'une surveillance que le respect seul m'empêche de qualifier d'un nom plus exact. Ses questions devinrent si indiscretes, si impertinentes même, que je fus enfin obligé de le faire appeler, je le reconnus immédiatement, je l'avais vu plusieurs fois chez S. A. R. le Prince Kroma-Louang ; ce soit disant Cambodgien qui ne savait pas même la langue cambodgienne était un Siamois, un sujet de V. M., *un Agent, envoyé, m'a-t-il avoué lui-même*, pour me surveiller et éclairer mes actes au Cambodge ; je reprochai sévèrement à cet homme, la haute inconvenance de sa conduite envers le Représentant officiel de la France.

« Je me fis apporter les lettres Royales que V. M. m'avait octroyées avec une si gracieuse courtoisie pour le Roi du Cambodge, je lui prouvai par elles, que vous saviez, Sire, que je me rendais au Cambodge, que quant au sujet de ma mission dans ce pays, il n'avait rien de caché et que je me chargeais moi-même de rendre compte à V. M. de ses résultats.

« Je lui déclarai, en outre, que j'allais vous porter plainte contre un attentat aussi grave aux relations internationales des grandes nations entr'elles et j'ajoutai

qu'il eût à me quitter de suite, s'il ne voulait m' obliger à le réembarquer pour Siam.

«Je ne vous aurais pas parlé, Sire, de cet acte si blâmable et si offensant, de faire servir un bâtiment de guerre de S. M. I. à transporter sur une demande officielle, après une déclaration mensongère de nationalité, un homme chargé de surveiller la conduite du représentant de la France, ayant l'intime conviction que ni V. M., ni aucun de ses Ministres ou grands dignitaires, n'en ont eu connaissance et qu'il ne peut provenir que du zèle indiscret de quelque fonctionnaire subalterne; mais les résultats très fâcheux et bien à déplorer de l'inqualifiable conduite de cet Agent de Siam, ayant été le complet insuccès de ma mission près du Souverain de ce pays, je me vois dans la pénible obligation d'en venir exposer les conséquences à V. M. et de la prier de donner à Son Vassal le Roi du Cambodge, les ordres et les instructions, qu'il m'écrivait attendre d'elle, pour agir en allié et non en ennemi de la France.

«V. M. voudra bien se rappeler que dès mon arrivée à sa Cour, j'ai reconnu de la manière la plus officielle son droit de Suzeraineté sur le Cambodge, que le protocole de toutes mes lettres énonce le titre de Suzerain de ce Royaume, ce droit une fois reconnu à Siam, ne pouvait plus être méconnu au Cambodge, car ce qui distingue entre tous, le Gouvernement de S. M. I., c'est le respect des droits acquis, et si un Agent officiel de France, venait jamais à l'oublier, il s'exposerait non seulement au blâme le plus sévère, mais encore à un désaveu formel.

«Je ne pouvais en partant de Bangkok vous expliquer, Sire, ce que j'allais arrêter au Cambodge, forcé que j'étais d'attendre mon arrivée en ce pays, que je ne connaissais pas encore, pour prendre des décisions.

«Mais j'avais tellement l'intention de rendre compte de cette mission à V. M. que j'en avais fait prévenir le Roi Paha-Maha Hariraks et que j'avais fait tirer une 3e copie de la convention commerciale et religieuse pour vous la transmettre, Sire, et je la joins ici, bien que j'aie été averti que déjà ce Prince vous a envoyé copie de toutes les pièces que je lui ai laissées en quittant Kampot.

«Sauf les articles concernant la religion, cette convention commerciale et religieuse n'est que le résumé du traité de la France avec Siam, les garanties à demander pour la religion, devaient naturellement être plus étendues au Cambodge que dans les pays placés sous votre domination, Sire, V. M. en comprendra facilement les motifs: en effet, le petit état du Cambodge, touche au Royaume de la Cochinchine de telle façon qu'il est opprimé par les Annamites sur une grande partie de son territoire, or, en Cochinchine, la persécution contre le catholicisme est devenue si constante et si cruelle, qu'elle nécessite aujourd'hui, des mesures énergiques de la part du Gouvernement de S. M. I.; dans un tel état de choses et ces persécutions pouvant s'étendre sur une partie du Cambodge, il était nécessaire, urgent même, de poser de suite dans ce dernier

pays, les mêmes bases que celles sur lesquelles le Gouvernement français désire voir établir les libertés religieuses en Cochinchine.

«Si les mêmes garanties pour la sécurité future de la religion catholique, n'ont pas été proposées au Gouvernement de V. M., la cause en est, Sire, 1^{ent} dans la protection que vous avez toujours accordée à notre religion et à nos missionnaires, 2^{ent} dans l'esprit libéral et hautement éclairé de V. M., qui lui a fait comprendre, que cette religion est un puissant instrument de progrès et de moralisation civilisatrice pour ses sujets, qui lui a fait aussi facilement comprendre, que chaque immunité nouvelle, qu'elle accordera à notre religion dans ses Etats, deviendra naturellement un titre nouveau, qu'elle acquérera aux sentiments de bienveillance de mon puissant Souverain et de son Gouvernement.

«Cette Convention, d'ailleurs, qui n'attaque en rien les droits de suzeraineté de V. M. sur le Cambodge, est devenue une nécessité pour la France, qui ne saurait en se liant par des traités solennels avec les Royaumes de Siam et celui de la Cochinchine, laisser sans y établir aussi des relations internationales, ce petit Etat formant enclave entre ces deux grands Royaumes, elle le peut d'autant moins, que déjà 30 à 40 navires Européens chargent annuellement à Kampot et que nos intérêts commerciaux y ont déjà été représentés.

«La Convention commerciale et religieuse de la France avec le Cambodge, aura encore cette utilité incontestable, qu'elle servira naturellement de base à celle que l'Angleterre, l'Amérique et d'autres puissances ne peuvent tarder à demander à ce pays et qu'elle empêchera ainsi des exigences peut-être beaucoup plus engageantes pour son avenir.

«C'est aux efforts de l'Agent de Siam, venu sur la corvette la *Capricieuse* et ceux très officiels, de Luong-phay, premier mandarin siamois de Battambang, qui arriva dans ce but à Oudong, que je dois attribuer, le refus du Roi du Cambodge, de ratifier et signer la convention avec la France; pour ne me laisser aucun doute à cet égard, ce Prince m'écrivit ensuite à moi-même, en date du 25 nov. 1856: «J'écris au Roi de Siam, pour lui dire, que s'il l'ordonne, je «conclurai ce traité.» Cette pièce officielle ne saurait laisser l'ombre d'un doute et d'un autre côté, la conduite des Agents siamois a été si publiquement hostile à la France, qu'il n'était pas possible d'en conserver le moindre.

«Quelque chose de très-grave arriva ensuite; le Mandarin de Battambang, Luong-phay, après avoir fait rejeter par le Roi du Cambodge, d'une façon aussi inconvenante, qu'elle était imprudente, une convention commerciale et religieuse, avec l'Empire de France, retourna dans son Gouvernement siamois, et son premier acte en y arrivant, fut de persécuter les Chrétiens, en les obligeant par des menaces et des mauvais traitements, à pratiquer des cérémonies contraires à leur religion.

«V. M. comprendra le déplorable effet que produira à la Cour des Tuileries la connaissance de ce fait et des manœuvres hostiles des Agents Siamois à

Oudong; il serait donc très important qu'avec cette fâcheuse nouvelle, on y apprit en même temps que V. M. a frappé d'un blâme sévère et d'un désaveu formel la coupable conduite des Agents siamois à Oudong et qu'avec une loyauté toute royale et digne du Gouvernement le plus civilisé, elle a non seulement ordonné au Roi du Cambodge son Vassal, de conclure la Convention avec la France, mais encore fait punir le fonctionnaire siamois Luong-phay de Battambang, pour un acte si peu en rapport avec les liens sincères de bonne harmonie et de relations amicales si récemment liés à Bangkok entre le Royaume de Siam et l'Empire de France.

«Si je n'étais dans l'obligation absolue, de rendre compte au Gouvernement de S. M. I. de ma mission au Cambodge, j'aurais attendu les résultats de celle qui y sera indubitablement faite de nouveau en même temps qu'en Cochinchine, si une convention internationale n'y est pas signée avant les mesures qui vont être prises à l'égard de ce dernier Royaume, mais par un malentendu que je ne puis expliquer, mon Gouvernement qui ne pouvait d'ailleurs prévoir des obstacles de la nature de ceux que j'ai rencontrés, au Cambodge, a fait annoncer à la date du 24 janvier dernier dans son journal officiel, *le Moniteur universel*, la signature du traité entre le Royaume de Siam et la France et celle de la convention religieuse et commerciale avec le Cambodge, je me vois donc obligé de le détromper à l'égard de ce dernier pays et conséquemment de rendre compte de toute cette déplorable affaire, mais avant j'ai préféré en donner connaissance à V. M. elle-même, et la prier d'ordonner dans sa haute sagesse, que tout soit arrangé à la satisfaction de nos deux grandes nations.

«Quant à la cession à faire à la France, de l'île Kotrol ou Koh-doot c'est à la suite du desir qui m'a été plusieurs fois exprimé par les Ministres d'Etat de V. M., de voir la France occuper cette île, c'est à la suite du même desir exprimé par le Roi du Cambodge lui-même, que j'ai écrit à ce Prince, mais pour lui annoncer, que je n'avais aucun pouvoir pour accepter une telle offre, que je ne pouvais que la transmettre purement et simplement au Gouvernement de l'Empereur; ce dernier incident est donc sans aucun intérêt, il est inutile de s'en préoccuper si V. M. y voit le moindre inconvénient, n'ayant ainsi que je le répète, aucun pouvoir pour de telles propositions.

«Je profite du navire l'*Africain* qui se rend dans vos Etats pour vous envoyer cette dépêche, Sire, et si V. M. a la bonté de me répondre de suite, je serai peut-être encore à Singapore lorsque sa missive royale y arrivera; je serai dans tous les cas en Chine à attendre les instructions de mon Gouvernement pour la Cochinchine.

«J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Sire

de Votre Majesté

Le très humble et

très obéissant serviteur

Signé: C. DE MONTIGNY.

«P. S. Afin de mettre le Roi du Cambodge, vassal de V. M., à même d'exécuter sans retard les ordres de V. M., son Suzerain, relativement à sa convention commerciale et religieuse avec la France, j'ai remis à S. G. Mgr. Miche, évêque de Dansara, Vicaire apostolique du Cambodge, deux exemplaires de cette convention, un texte français et un texte cambodgien, signés et scellés par moi, il n'aurait donc lui-même dès qu'il aura reçu vos ordres, Sire, qu'à les signer et sceller pour que je puisse les envoyer au Gouvernement de S. M. I. et les faire soumettre aux ratifications de l'Empereur Napoléon III.

«Si le droit unique de 3 % à l'exportation des produits du Cambodge, n'agrée pas à S. M. votre Vassal, on pourrait lui substituer le tarif du traité Siamois et Français, quant aux articles mêmes du traité, la discussion n'y saurait rien changer de sensible.

Pour copie conforme,

A bord du *Lammermoor*, en mer de Chine, le 5 juin 1857

C. DE MONTIGNY.

Consolation bien platonique!

(à suivre.)

NÉCROLOGIE.



Otto DONNER.

La mort subite de ce savant trop modeste, estimé autant pour l'étendue de son savoir que pour la sûreté de ses relations, a surpris douloureusement ses confrères à l'étranger en même temps qu'elle frappait cruellement sa famille et son pays dont il avait servi les intérêts avec ardeur aux heures difficiles qu'il a traversées.

Donner s'est éteint à Helsingfors, le vendredi 17 septembre 1909; fils du Conseiller de Commerce Andreas Donner, il était né le 15 décembre 1835, à Gamla Karleby, en Ostrobottnie, Finlande; après avoir étudié à Helsingfors, (candidat de philosophie, 1861; licencié-ès-lettres, 1864; docteur en philosophie, 1864), il publia une thèse sur les Idées des Hindous sur la création du monde; il continua ses recherches de sanskrit et de philologie comparée dans les universités et les bibliothèques de Berlin, Tubingue, Londres et Paris, enfin il fut nommé professeur agrégé (docent) de sanskrit et de philologie comparée à l'Université de Helsingfors en 1870. Ces études n'étant pas représentées à Helsingfors par une chaire magistrale, en 1875, Donner était nommé professeur extraordinaire. De bonne heure, Donner s'était intéressé aux études finno-ougriennes, et en 1872, il entreprit un voyage en Hongrie afin d'étudier la langue de ce pays, et en 1874, il se rendit en Laponie pour recueillir les chansons des indigènes. Son principal ouvrage est son: *Vergleichendes Wörterbuch der Finnisch-Ugrischen Sprachen*, publié en 3 parties à Helsingfors de 1874, 1876 à 1888. Un grand nombre d'autres publications ont assuré la réputation de Donner à l'étranger et dans son propre pays, mais c'est plus peut-être par son action personnelle que par ses livres qu'il a servi la science.

C'est à lui que l'on doit la fondation en 1883 de la Société Finno-Ougrienne (*Suomalais-Ugrilainen Seura*) dont il fut le premier Secrétaire (1883—1889), puis le Vice-Président (1889—1893) enfin le Président depuis cette époque. Donner était membre de la Commission archéologique de Finlande depuis 1890; il en devint président en 1893.

A la suite des découvertes de Nicolas Yadrintsev d'inscriptions en caractères anciens, encore inconnus, relevées sur les bords de l'Orkhon, Donner, suivant les traces de Messerschmidt et de Castrén, en 1887 et 1888, recueillait pour le

compte de la Société, dans la région de l'Iénisséï des inscriptions qui furent publiées à Helsingfors en 1889 : l'année suivante (1890) une nouvelle expédition était organisée sous la direction d'Axel Heikel. On sait quels furent les splendides résultats de ces missions dont Donner a été le promoteur. ¹⁾

Nommé Sénateur et chef de l'Expédition ecclésiastique du Sénat Impérial de la Finlande 1905—1905, Donner a pris une part très active au développement intellectuel de son pays; ardent patriote, il souffrit vivement de la main mise par la Russie sur la Finlande; une chute qu'il fit dans sa bibliothèque avait achevé de ruiner sa santé déjà ébranlée par le chagrin; cependant il avait pu venir à Paris cette année, et rien à ce moment ne pouvait faire prévoir une fin aussi brusque. Donner assistait régulièrement aux congrès d'orientalistes où sa présence était particulièrement appréciée à cause non seulement de son savoir étendu, mais aussi de l'aménité de son caractère. Je le considérais comme un véritable ami.

Membre de la Diète de Finlande dans l'ordre ecclésiastique dans toutes les diètes tenues de 1877 à 1905, il fut élu représentant de l'Université (1877—1878); depuis il a représenté les maîtres d'école de l'archevêché d'Åbo et en 1899—1905, le clergé de ce même diocèse.

Donner s'est marié deux fois; d'abord avec Mlle. Louise MALM, fille du Conseiller Peter Malm, veuve de son frère aîné; ensuite avec Mlle. Wilhelmine MUNCK, fille du Vice-Chancelier de l'Université, Général Baron J. R. MUNCK.

H. C.

Principales publications d'Otto Donner.

— Indernas föreställningar om Verldsskapelsen jämförda med Finnarnas. (Les Idées des Hindous sur la création du Monde, comparées à celles des Finnois). Thèse de doctorat, 1863.

— Oefversigt af den Finsk-Ugriska språkforskningens historia. (Aperçu de l'histoire de la linguistique finno-ougrienne.) 1872.

— Das Personalpronomen in den Altaischen Sprachen. I Die Finnischen Sprachen, 1865.

— Sitāharanam, Episod ur Rāmāyana. (Texte, traduction et notes.) 1865.

— Pindapitrsvajna, das Manenopfer bei den Inden, Abhandlung aus dem Vedischen Ritual, 1870.

— Lieder der Lappen, 1876.

— A Brief Sketch of the Scottish Families in Finland and Sweden, 1884.

1) Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1892, gr. in-4.

Voir par Donner:

Inscriptions en caractères de l'Iénisseï. Système d'écriture. Langue, p. XXXIX.
Vocabulaire des inscriptions du I et du II monument d'Orkhon, p. 26.

— Wörter verzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisseï. Nach dem im Jahre 1889 von der Finnischen Expedition an den Oberen Jenisseï genommenen neuen abklatschen und photographischen aufnahmen zusammengestellt von O. Donner. — Helsingfors, 1892, in-8, pp. 57.

— Deux mémoires sur le *Kalevipoeg*; un mémoire sur les chansons laponnes; un mémoire sur l'état de culture des Finnois et des Mordvins avant leur séparation. (*Suomi*, Journal de la Société de Littérature Finnoise).

— Der Mythus vom Sampo, 1871.

— Die gegenseitige Verwandtschaft der Finnisch-Ugrischen Sprachen, 1879.

— Om finnarnas forna boningsplatser i Ryssland. (Sur les habitations anciennes des Finnois en Russie) 1875,

— Om de olika typerna af språkbildning, såsom uttryck för det mänskliga tänkandet (Sur les types divers de formation des langues comme indice de la pensée humaine.) 1885.

— Ueber die Wurzelbildung in den finnisch-ugrischen Sprachen.

— Finnish and Lappish and their mutual Relationship, 1879.

— Ueber die Verwandtschaft des Sumerisch-Akkadischen mit den Uralaltaischen Sprachen, 1883.

— Die Samojedischen Sprachen und die Finnisch-ugrischen, 1881.

— Ueber den Einfluss des Litauischen auf die Finnischen Sprachen, 1884.

— Jahresbericht ueber die Fortschritte der finnisch-ugrischen Studien 1883—1888. (Journal de la Société Finno-Ougrienne).

— Ueber die Charakteristik der Ural-altaischen Sprachen, 1899.

— Die Ural-altaischen Sprachen, 1901.

— Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie, 1896.

— Discours prononcés à la séance annuelle de la Société Finno-Ougrienne, 1896—1903.

A. A. FAUVEL.

Nous avons le très vif regret d'apprendre la mort de M. FAUVEL, dans sa maison natale à Cherbourg, le 3 novembre dernier.

Fils d'un officier de marine, attaché à la personne du Prince de Joinville, Albert Auguste FAUVEL est né à Cherbourg, le 7 nov. 1851; engagé par les Douanes chinoises, il arriva en Chine le 2 décembre 1872; lors de la guerre entre la Chine et la France, Fauvel quitta les Douanes et entra au service de la Compagnie des Messageries Maritimes en qualité d'Inspecteur; c'est en cette qualité qu'il fit plusieurs voyages ou séjours, à Singapore, aux Indes anglaises et néerlandaises, aux Seychelles, au Brésil. Mis à la retraite il y a deux ans, Fauvel, chargé de famille, se remit au travail de l'enseignement avec ardeur; le surmenage altéra gravement sa santé; il se décida à se retirer près de sa mère en Normandie; quand il me fit ses adieux au printemps, je compris en voyant le changement survenu rapidement dans sa personne que je ne le reverrais plus.

Fauvel était un homme laborieux, d'une rare droiture et de profondes convictions religieuses qu'il ne cacha jamais ¹⁾; il mérita l'estime de ceux-là même qui ne partageaient pas ses croyances et l'amitié de ceux qui l'ont connu de près.

Le long séjour qu'il fit à Tche fou lui a donné le sujet de nombre de travaux sur la province de Chan-toung ²⁾; ses études d'histoire naturelle et les conseils de l'abbé Armand David lui permirent d'écrire quelques mémoires qui seront toujours utiles à consulter ³⁾. Plus tard, il étudia particulièrement l'archipel des Chousan. ⁴⁾

Fauvel a collaboré à un grand nombre de publications périodiques: le *Correspondant* ⁵⁾, la *Revue française de l'Etranger et des Colonies* ⁶⁾, la *Quinzaine* ⁷⁾, *Notes d'Art et d'Archéologie* ⁸⁾, *Samedi-Revue* ⁹⁾, les *Questions diplomatiques et coloniales* ¹⁰⁾, la *Revue Politique et Parlementaire* ¹¹⁾, le *Moniteur Universel* ¹²⁾, la *Revue de Géographie* ¹³⁾, le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale* ¹⁴⁾, la *Revue des Questions scientifiques de Bruxelles* ¹⁵⁾, le *Bulletin du Comité de l'Asie française* ¹⁶⁾, auquel il donnait le mois dernier une étude fort remarquée sur la *Marine de Guerre japonaise*.

Fauvel avait fait une étude spéciale des îles Seychelles ¹⁷⁾ dont l'importance est attestée par la publication de son mémoire aux frais du gouverneur de Mahé ¹⁸⁾; il a laissé également un travail volumineux sur le Coco des Seychelles. H. C.

1) Nos missionnaires patriotes et savants par A. — A. Fauvel. — Extrait du *Correspondant*. — Paris De Soye et fils, imprimeurs. — 1900, in-8, pp. 69.

Cet article a donné la substance de la brochure de propagande intitulée:

— Nos missionnaires patriotes et savants par A. — A. Fauvel ancien officier des douanes chinoises officier de l'instruction publique. — Paris Librairie Victor Lecoffre. — Décembre 1900, in-12, pp. 150.

— Quatrième mille. Paris, 1901, in-12, pp. 150.

2) The Province of Shantung: its Geography, natural History, &c. By A. Fauvel, of the Chinese Imperial maritime Customs (reprinted from the *China Review*.) Hongkong: "China Mail" Office. 1875. Pièce in-8, pp. 13.

Ce Mémoire avait paru dans *The China Review*, Vol. III, n° 6 (May & June 1875), pp. 364/377.

山東省地理全圖. — Province du Shantung, Chine. Par A. A. Fauvel. D'après la Carte du P. Duhalde 1711. Les Cartes des Amirautés Française, Anglaise et Américaine. La Carte du Fleuve Jaune par Ney Elias 1868. Les Annales Chinoises du Shantung et plusieurs cartes Chinoises. La Carte manuscrite du R^d D^r Williamson pour les routes et les minéraux. — Lanée, éditeur géographe, 8 Rue de la Paix, — Paris. — Gravé et imprimé par Erhard, Paris. — 1 feuille.

Dédié à Robert Hart, 1^{er} Mars 1876.

— The Wild silk-worms of the province of Shan-tung. By A. Fauvel, of the Chinese Imperial Maritime Customs. — (Reprinted from the "China Review.") — Hongkong: Printed at the "China Mail" Office. — 1877, in-8, pp. 23.

山東煤礦論. *Chan-toung Mei Koung loun.* — Les mines de charbon du Chan toung. Par A. A. Fauvel. Shanghai, Statist. Dep. Chinese Imperial Maritime Customs, 1878, in-8, pp. 18 [en chinois].

— Catalogue des plantes Recueillies aux environs de Tché-fou par M. A. A. Fauvel déterminées par M. A. Franchet, Attaché à l'Herbier du Muséum de Paris. — [Extrait des *Mémoires de la Société Nationale des Sciences Naturelles et Mathématiques de Cherbourg*, T. XXIV). — Cherbourg, Imp. Ch. Syffert, rue de la Duché, 12 et 141. 884, in-8, ch. 193 à 276.

— La province chinoise du Chan-toung. Géographie et histoire naturelle par A. — A. Fauvel, ancien fonctionnaire des Douanes impériales maritimes chinoises. — Extrait de la

Revue des Questions scientifiques, 1890—91—92. — Bruxelles, Imprimerie Polleunis et Ceuterick, 1892, in-8, pp. 313.

Tirage à part à 100 ex.

— La province du Chan-toung. Par A. — A. Fauvel. (*Rev. française*, XXIII, 1898, pp. 263—276).

— Kiao-tcheou. Par A. — A. Fauvel. (*Rev. franç. de l'Etranger*, XXIII, Avril 1898, pp. 213—220, carte).

— Les Allemands en Chine. — Leurs Missions. — La prise de Kiao-tchéou par A. A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait du *Correspondant*. — Paris, De Soye, 1898, br. in-8, pp. 43.

Correspondant, 1898, Mai 10, pp. 536—553; 25 Mai, pp. 758—774.

— Nouvelle carte du territoire concédé à l'Angleterre à Oueï-hai-oueï. Par A. — A. Fauvel (*La Géographie*, 15 Janvier 1901, pp. 65—66).

3) North China Branch of the Royal Asiatic Society. — Alligators in China: Their History, Description & Identification. By A. A. Fauvel... Shanghai: Printed at the "Celestial Empire" Office. 1879, in-8, pp. 36 f.

Printed in advance of the Society's Journal. — Read 13th dec. 1878.

— Alligators in China. By A. A. Fauvel, Imp. Chinese Mar. Customs. (*Journ. N. C. Br. R. As. Soc.*, N. S., XIII, 1879, pp. 1—36 f., planches).

— A sweet smelling fungus By A. A. Fauvel. (*China Review*, XII, p. 512.)

— Chinese plants in Normandy. By A. A. Fauvel, Membre correspondant du Museum d'histoire naturelle de Paris. (*China Review*, XII, pp. 331—345).

— Chinese plants in Normandy, by A. A. Fauvel, Correspondent du Museum d'Histoire naturelle de Paris. — Hong Kong: Printed at the 'China Mail' Office. — 1884, in-8, pp. 14.

— Diamonds in China [Chan Toug]. By A. A. Fauvel. (*N. C. Herald*, July 20, 1878, p. 60.)

— Les diamants chinois. Par A. A. Fauvel (*Ctes rendus Soc Géog*, 1879, pp. 271—281).

— Les Séricigènes sauvages de la Chine par Albert A. Fauvel... — Publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (Comité des Travaux historiques et scientifiques, section de Géographie historique et descriptive). Paris, Ernest Leroux, 1895, in-4, pp. 152 + 2 ff. n. c. p. l. tab. et la liste des ouvrages de l'auteur.

— Les séricigènes sauvages de la Chine. Par M. A. Fauvel Ancien fonctionnaire des Douanes chinoises. Extrait du compte rendu sténographique. Séance générale du 15 Avril 1895. (*Revue des Sc. nat. appliquées par la Société Nation. Acclim.*, 5 Juin 1895, pp. 477—484).

Cf. *Bul. Soc. Géog. commerciale*, Paris, XVII, 1895, pp. 366—8.

4) Promenades d'un naturaliste dans l'archipel des Chusan et sur les côtes du Che-Kiang (Chine), par Mr. Albert — Auguste Fauvel... Ext. des Mém. de la Soc. des Sc nat. et math. de Cherbourg, T. XXII et XXIII. Cherbourg, Imp. Ch. Syffert, 1880, in-8, pp. 259.

Sur la couv. ext. on lit: Tome I^{er}, et la date 1881.

— L'Archipel des Chousan (Chine). Par A. — A. Fauvel, Ancien officier des douanes chinoises (*Le Magasin Pittoresque*, 1^{er} Mai 1899, pp. 139—142) Gravures.

— L'archipel de Chusan. Par A. — A. Fauvel, br. in-8, pp. 32.

Forme le n^o 91 de la *Biblioth. ill. des Voyages autour du Monde*... directeur C. Simond.

Ext. de *Promenades d'un naturaliste dans l'archipel de Chusan*.

5) La guerre sino-japonaise aujourd'hui et demain par Albert A. Fauvel Ancien fonctionnaire des douanes chinoises. — Extrait du *Correspondant* (10 décembre 1894). — Paris De Soye et fils, imprimeurs. — 1894, in-8, pp. 29.

— Les derniers grands naufrages et les leçons à en tirer par A. — A. Fauvel. — Extrait du *Correspondant*. — Paris L. de Soye. — 1898, in-8, pp. 31.

— Histoire de la Concession française de Chang-Hai (Chine) par A. — A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait du *Correspondant*. Paris, L. de Soye, 1899, br. in-8, pp. 31.

6) A. — A. Fauvel. — Kurrachee et Bombay Souvenirs de voyage. — Extrait de *La Revue française de l'Etranger et des Colonies*. — Paris Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer Imprimerie Chaix.... 1892, in-8, pp. 40.

— Extrait de la *Revue Française de l'Etranger et des Colonies*. — L'immigration indienne aux Mascareignes par A. — A. Fauvel. — Paris Imprimerie et Librairie centrales des chemins de fer Imprimerie Chaix.... 1892, in-8, pp. 25.

— Extrait de la *Revue Française de l'Etranger et des Colonies*. — La Péninsule malaise ressources et avenir par A. — A. Fauvel. — Paris Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer Imprimerie Chaix.... 1893, in-8, pp. 51, carte.

— L'Italie au Tché-Kiang (Chine) par A. — A. Fauvel ancien officier des douanes chinoises. — Extraits du *Correspondant* et de la *Revue française de géographie*, etc. — Paris De Soye et fils, imprimeurs. — 1899, in-8, pp. 24—8, carte.

— La baie de San-men. Par A. — A. Fauvel. (*Rev Française*, XXIV, 1899, pp. 385—392).

— Un nouveau port chinois. Tching-ouan-tao et Pei-tai-ho. Par A. — A. Fauvel. (*Rev. française*, 1901, pp. 35—47).

7) Li Hong-tchang Par A. — A. Fauvel, Ancien officier des douanes chinoises, (*La Quinzaine*, 1^{er} déc. 1901, pp. 353—368).

8) Le temple souterrain d'Elephanta Par A. A. Fauvel, pp. 18.

Sur la couverture: Elephanta Temple souterrain près Bombay-Extrait des *Notes d'Art et d'Archéologie* (Mars, Avril, Mai 1889). Paris J. Mersch, imprimeur — 1889, in-8.

9) La Société étrangère en Chine. Par A. — A. Fauvel, Ancien fonctionnaire des Douanes chinoises. (Extrait de *Samedi-Revue*.) — Paris, Imprimerie de la Société de typographie, Noizette, directeur. — 1889, br. in-12, pp. 35.

Tiré à part 50 ex.

— Sir Robert Hart et les Douanes impériales chinoises. Par A. — A. Fauvel. (*Samedi-Revue*, 16 mars 1889, pp. 166—171).

10) Les chemins de fer en Chine Dernières concessions par A. — A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait des «*Questions diplomatiques et Coloniales*». — Paris Imp. F. Levé. — 1898, br. in-8, pp. 15, carte.

— Les télégraphes la poste et les phares en Chine par A. — A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait des «*Questions diplomatiques et Coloniales*». — Paris Imprimerie F. Levé. — 1899, in-8, pp. 17, carte.

— A. — A. Fauvel. — La Province du Tché-Kiang (Chine) (*Questions diplom. et Col.*, VIII, 1899, pp. 22—28).

11) Le transsien et les chemins de fer chinois par A. — A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait de la *Revue Politique et Parlementaire* (Septembre 1899). — Paris, s. d. [1899], br. in-8, pp. 44, carte.

— L'enseignement français en Orient et en Chine par A. A. Fauvel Ancien Officier des Douanes chinoises. — Extrait de la *Revue Politique et Parlementaire* (Février 1903). Paris, Bureaux de la *Revue Politique et Parlementaire*, 63 rue de l'Université, in-8, pp. 28.

12) La Presse en Chine. Par A. A. Fauvel, ex-officier des Douanes chinoises. (*Moniteur universel*, 23 nov. 1884).

— Le Théâtre de la Guerre au Chan-toung (Chine). Par Albert Fauvel Ancien fonctionnaire des Douanes chinoises de Tché-fou. — Extrait du *Moniteur Universel*, Janvier—Février 1895. — Paris Société Anonyme de publications périodiques. — 1895, in-4, pp. 18 à 2 col., 3 pl.

13) L'empereur de Chine Kouang-Hsü, son conseiller Kang-yu-wei et l'impératrice douairière Tze-hsi. Le Coup d'état à Pékin (21—22 Septembre 1898). — Par A. — A. Fauvel, Ancien Officier des Douanes chinoises, in-8, pp. 10.

Extrait de la *Revue de Géographie*, dirigée par M. Ludovic Drapeyron (Numéro de Janvier 1899).

— Au Tché-Kiang : Chine (Vieux souvenirs français). Par A. — A. Fauvel. (*Revue de Géog.*, 1904, pp. 278—283.)

14) Le commerce des ports Nord de la Chine Niéou-tchouang, Tien-tsin, Tché-fou par Albert Fauvel Ancien fonctionnaire des Douanes chinoises. — Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie Commerciale*. — Paris Au siège de la Société. — 1895, in-8, pp. 17.

15) La Chine et ses ressources industrielles par A. — A. Fauvel Ancien fonctionnaire des Douanes impériales chinoises. — Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, juillet 1889. — Bruxelles imprimerie Polleunis, Ceuterick et de Smet. — 1889, in-8, pp. 55.

— Le grand paquebot moderne Étude sur les derniers progrès de la navigation commerciale à vapeur par A. — A. Fauvel ancien fonctionnaire des Douanes impériales maritimes Chinoises. — Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, avril 1893. — Bruxelles Imprimerie Polleunis et Ceuterick. — 1893, in-8, pp. 47.

— Les Combustibles minéraux de l'Insulinde par A. A. Fauvel ancien fonctionnaire des Douanes impériales maritimes chinoises. — Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, juillet 1893. — Bruxelles Imprimerie Polleunis et Ceuterick. — 1893, in-8, pp. 68.

16) La nouvelle faculté orientale de Beyrouth. Par A. — A. Fauvel. (*Bull. Com. Asie franç.*, Sept. 1904, pp. 423—5).

— La Corée. Par M. A. — A. Fauvel Ancien Officier des Douanes Chinoises. Publiée par le Comité de l'Asie française Octobre 1904. — Supplément au *Bull. Com. Asie franç.* d'Oct. 1904, 16 pages.

Tirage à part, br. in-4, pp. 16 à 2 col.

— La Marine de Guerre Japonaise. Par A. — A. Fauvel (*Bull. Com. Asie française*, Oct. 1909, pp. 426—449).

17) Extrait de la *Revue Française de l'Etranger et des Colonies*. — Etude de cartographie sur l'Archipel des Seychelles par A. — A. Fauvel. — Paris Imprimerie et Librairie centrales des chemins de fer Imprimerie Chaix. — 1893, in-8, pp. 17, carte.

18) SEYCHELLES. — Unpublished Documents On the History of the Seychelles Islands anterior to 1810 together with a Cartography enumerating 94 ancient maps and plans dating from 1501, of which 38 have been reproduced and are separately published in a portfolio with a descriptive catalogue, and a bibliography of books and mss. concerning these islands. The whole compiled by Mr. A. A. Fauvel and Published by order of the Governor of Seychelles. — Printed at the Government Printing Office, Mahé, Seychelles. 1909, in-8, pp. XXXI—417.—5.

BULLETIN CRITIQUE.



Paul Graf TELEKI — *Atlas zur Geschichte der Kartographie der Japanischen Inseln-Nebst dem holländischen Journal der Reise MATHYS QUASTS und A. J. TASMANS zur Entdeckung der Goldinseln im Osten von Japan I. D. J. 1639 und dessen Deutscher Übersetzung.* Budapest, 1909, in-fol., pp. XII—184 + XX pl. hors texte. [K. W. Hiersemann, Leipzig.]

Ce superbe ouvrage est le résultat de recherches poursuivies pendant de nombreuses années dans les collections de l'Europe. A Paris même, M. le Comte TELEKI a fait une abondante moisson et il rend hommage dans sa préface à l'aide qu'il a reçue à la Bibliothèque nationale de la part du regretté Gabriel MARCEL.

L'ouvrage du Comte Teleki se compose de deux parties de longueur inégale : l'une comprend les 15 premières pages consacrées au « Zipangu » de Marco Polo ; l'autre, beaucoup plus considérable, est relative au Japon. Les trois chapitres de la première partie traitent : 1° des premiers renseignements sur le Japon. — Le Zipangu de Marco Polo ; 2° La description de Zipangou avant la découverte de l'Amérique. — Fra Mauro. — Toscanelli. — Colomb. — Martin Behaim ; 3° description du Zipangou d'après les figurations de la Terre de la première moitié du XVI^e siècle, sous l'influence de la découverte de l'Amérique.

La seconde partie consacrée au Japon renferme dix-huit chapitres

donnant l'historique de la cartographie de ce pays depuis sa découverte en 1542 par les Portugais jusqu'à la Pérouse, Broughton, Krüsenstern 1787—1795—1805 et se termine par les bases de nos cartes actuelles.

Le onzième chapitre nous donne le journal de Mathys QUAST et d'Abel Janszoon TASMAN (1639), texte hollandais, traduction allemande.

Dix-huit cartes sont insérées dans le texte depuis celle de Henricus F. ab Langren pour l'itinéraire de LINSCHOTEN; vingt planches hors texte reproduisent une série de cartes depuis Martin BEHAIM (1492), WALDSEEMULLER (1507) jusqu'à la carte des Kouriles de GOLOVNINE (1811).

Un double index alphabétique très complet des noms de personnes et d'ouvrages et des noms de lieux complète le texte.

Au sujet du *Sila* des Arabes (p. XII) je ferai la remarque que ce n'est autre que *Sin ra*, l'un des trois anciens royaumes coréens, et que Richthofen a dans ce cas raison contre Yule. Cf. De Goeje, *Arabische Berichten over Japan*, Amsterdam, Müller, 1880, pp. 3/4.

Il est impossible ici de rendre pleine justice à cette superbe publication qui prendra place à côté de celles de Nordenskiöld.

H. C.

Dictionnaire Français-Lolo, Dialecte Gni tribu située dans les sous-préfectures de Louï nân tcheou 路南州 Lōu leäng tcheou 陸涼州 Kouang-si tcheou 廣西州 Province du Yunnan par Paul VIAL Missionnaire Apostolique au Yunnan. Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions-Étrangères 1909, in-8, pp. (103)—350.

Nous avons annoncé dans le *T'oung Pao*, Juillet 1909, pp. 392/3, l'apparition prochaine de ce dictionnaire: nous avons reçu l'ouvrage

à la date fixée, aucun retard n'a été apporté à la publication. La Société des Missions étrangères de Paris est fidèle à son excellente tradition de publier des lexiques des langues des peuples qu'elle évangélise; jadis je rendais compte du *Dictionnaire tibétain-latin-français*, publié en 1899 par l'abbé DESGODINS, dans le *Journal Asiatique*, IX^e série, XVI, 1850, pp. 181/6; tout récemment ici même (*T. P.*, Juillet 1909, pp. 385/6) je parlais de l'*Essai de Dictionnaire Diaoï-Français* de M. M. JOS. ESQUIROL et Gust. WILLIATTE; aujourd'hui je viens d'annoncer le *Dictionnaire cantonnais* de M. Louis AUBAZAC; voici maintenant le *Dictionnaire Lolo* de M. VIAL. Tous ces ouvrages sortent des presses de la Société des Missions Étrangères à leur Maison de Nazareth, à Pokfulum 扑胡林, Hongkong; il n'est que juste de louer une activité aussi grande: c'est la première fois que des caractères lolo sont composés typographiquement.

Malgré les écrits de TERRIEN de LACOUPERIE, c'est le P. VIAL qui le premier nous a donné des renseignements sur la langue des Lo-los. Son mémoire *De la langue et de l'écriture indigènes au Yun-nan* paru à Paris en 1890 et son petit ouvrage *Les Lolos Histoire, Religion, etc.*, imprimé à Zi-ka-wei en 1898, sans compter quelques autres travaux, ont été pendant longtemps la seule source sérieuse accessible pour connaître un petit peuple qui paraît avoir joué jadis un rôle assez considérable dans le sud-ouest de la Chine. Encore aujourd'hui les publications du P. Vial n'ont pas été remplacées. Ses recherches sont relatives au dialecte *gni* parlé dans trois tcheou du Yun-nan; il est possible, il est probable même, que l'étude d'autres dialectes lolo offre des différences avec celui-ci: le travail actuel ne saurait en perdre sa valeur.

De la préface et de la grammaire qui précèdent le dictionnaire que publie aujourd'hui le P. Vial, je note les faits suivants: le dialecte *gni* possède toutes les voyelles de la langue française, sauf *l_u*; et toutes les consonnes, sauf *l'x*; il possède les diphtongues

eu, ie, iè, ou; les voyelles *ie, eu, ou* sont rendues sourdes par leur union avec les consonnes *gn* et *m*; certaines voyelles et consonnes sont sujettes à l'aspiration; il a cinq tons: *nā*, franchement aigu; *na*, ton de la lecture à haute voix; *nà*, ton de la conversation courante; *ná*, grave avec tendance à monter; *ná*, franchement grave.

Jadis les Lolos, pour monnaie, se servaient de cauries, jè *mà*, nom que portent maintenant les sapèques qui ont remplacé les coquillages; les Chinois ont apporté l'argent en lingot; comme mesures de capacité, les Lolos emploient les mesures chinoises; en pratique, ils ne se servent pas des mesures chinoises de longueur; ils font usage de la brasse, *t'i leù*, qui est la distance comprise entre l'extrémité des bras étendus en croix. Entre eux, pour supputer le temps, les Lolos possèdent un cycle duodénaire, *djò*, pour les années, les mois et les jours; douze années, douze mois, douze jours; chaque année, mois ou jour est indiqué par le nom d'un animal, dans l'ordre suivant: tigre, lapin, dragon, serpent, cheval, mouton, singe, coq, chien, cochon, rat, boeuf; la supputation du cycle ne va pas de un à douze, mais du premier au premier de l'autre cycle.

En lolo les mots régis se placent avant les mots régissant: le régime du substantif, avant le substantif; le mot régi par une préposition, avant la préposition; le régime du verbe, avant le verbe; toutefois l'adjectif se place après le substantif; il n'y a pas d'article à proprement parler. La distinction des sexes n'existe que pour les êtres vivants; elle ne s'exprime que lorsque le sens de la phrase l'exige absolument; la manière d'exprimer le sexe varie suivant qu'il est question de l'homme, du quadrupède ou de la volaille. — Le pluriel s'indique par *ché* ou par *dzeù*, placé tout de suite après le terme auquel il se rapporte. — Le verbe est invariable; il doit terminer la phrase; il a cinq modes; il y a six temps: le passé, le présent, l'actuel, le futur prochain, le futur, le conditionnel.

La grammaire est suivie de la traduction mot à mot de quel-

ques morceaux lolos; le premier est consacré à la généalogie de l'ancêtre des Lolos et le P. Vial remarque p. (81): «Les Lolos n'ont aucun terme qui puisse s'appliquer à toute une nation ou une race d'hommes, pas plus pour les autres que pour eux. Les peuples se divisent simplement en tribus, et chaque tribu porte son qualificatif. En pratique, chez les Lolos, chaque tribu ne connaît que les tribus qui l'entourent; au-delà de cet horizon, elle ignore tout. Dans les livres, l'écrivain emploie le nom de sa tribu, tantôt dans un sens restreint, s'il s'agit d'une histoire particulière; tantôt dans un sens général, si l'histoire s'applique à l'ensemble de la race; — c'est pourquoi, dans la légende des générations, je traduis le terme *gni* par Lolos, et non par *Gni* (c. à. d. tribu *gni*).» Et encore p. (83): «Les Lolos ne comptent donc que cinq générations depuis le déluge jusqu'à la division du ciel et de la terre. Leur Noé, père de leur ancêtre, *áp'òùlloùmé*, n'est que l'arrière-petit-fils de leur Adam». Le dictionnaire donne le mot français, son explication, le nom lolo en prononciation et en caractères, des exemples en français avec l'équivalent lolo en prononciation et en caractères.

Je n'ai pas vu que l'auteur ait donné le nombre des caractères lolos employés; d'après la liste par ordre alphabétique des caractères lolos employés dans la Grammaire et le Dictionnaire, p. (14), il y en aurait près de 430, chiffre respectable.

Ce dictionnaire est l'ouvrage le plus considérable qui ait été publié jusqu'ici sur la linguistique des populations non chinoises de la Chine.

H. C.

Yun-nan the Link between India and the Yangtze by
Major H. R. DAVIES 52nd Oxfordshire Light Infantry.
Cambridge: at the University Press, 1909, in-8,
pp. XII—431, ill. et carte.

Ce livre n'est pas l'oeuvre d'un touriste, mais bien d'un voya-

geur expérimenté qui a voyagé en Chine de 1894 à 1900 et a parcouru 5.500 milles dont la moitié a été franchie par lui pour la première fois. La province du Yun-nan et son chemin de fer forment la portion principale de ce volume qui offre un intérêt tout spécial à cause de la compétence particulière de son auteur.

Les trois premiers chapitres sont consacrés au chemin de fer du Yun-nan, c'est-à-dire au Yun-nan et à ses communications, aux projets de chemin de fer de Birmanie en Chine, enfin au chemin de fer du Yun-nan. Le Major DAVIES tire les conclusions suivantes de ses études :

1°. La construction de la ligne entière de Koun-long au Yang-tseu est un projet trop vaste pour être entrepris immédiatement.

2°. Mais si nous nous contentons de ne rien faire pour le développement des chemins de fer dans le Yun-nan, les Français seront dans l'avenir en possession de la plus grande partie de la ligne qui quelque jour mettra en communication l'Inde avec la Chine orientale, et seront aussi en position pour nous prendre le commerce du Yun-nan occidental.

3°. Pour contrebalancer ceci le chemin de fer birman devrait être prolongé de Lashio à Koun-long et le chemin de fer du Yun-nan construit de Koun-long à Yun-tcheou, en vue de son développement graduel vers l'est dans l'avenir.

4°. Si le chemin de fer proposé de Bhamo à T'eng-yue peut être poussé à l'est à Hia kouan, il sera une concurrence formidable au projet de la route de Koun-long, mais si T'eng yue doit être le terminus il est probable qu'il sera insuffisant pour retenir le commerce du Yun-nan occidental (Pages 15—16).

Je ne m'explique pas que le Major D. dise (p. 11) que la partie la plus difficile du chemin de fer du Yun-nan sera celle qui s'étend entre Yun-nan fou et le Yang tseu. Nous savons au contraire que cette ligne ne sera rien comme difficultés auprès de celle de Lao-

kay à la capitale de la province. Notre chemin de fer sera terminé l'année prochaine; sa prolongation de Yun-nan fou au Kiang, qui trouve des adversaires, si elle est décidée, se fera sans attendre que les Anglais aient construit leur ligne qui demandera un nombre d'années au moins égal à celui qui nous a été nécessaire pour établir notre ligne, mauvaise affaire d'ailleurs au point de vue financier, moins mauvaise toutefois que ne le sera l'établissement de la ligne anglaise qui sera sans doute une oeuvre tentante pour des ingénieurs mais sera certainement un désastre pour les bailleurs de fonds.

Le Major Davies a accompli quatre voyages: 1°. du 8 Janvier 1894 au 26, de Nam-kham par Man-yun (Manwaing) à Bhamo, 139 milles; 2°. du 26 déc. 1894 au 17 Mai 1895, Myitkyna, T'eng yue, Young tch'ang, Hia kouan, Ta li, Yun tcheou, Mien ning, Meng ting, Sse mao, Pou eul, Wei youen, Keng ma, Man yun, Bhamo, 1313 $\frac{1}{4}$ milles; 3°. 17 nov. 1898 au 27 mai 1899, Bhamo, Young tch'ang, Koun loung, Yun tcheou, Ta li, Tchao tcheou, Ngan ning tcheou, Yun nan fou, Y liang hien, Wei ning, Tong tch'ouan, Yun nan fou, Mong tseu, Man hao et la Rivière Rouge, 1659 $\frac{3}{4}$ milles; 4°. du 15 nov. 1899 au 26 juin 1900, Myitkina, T'eng yue, Yun tcheou, Pou eul, Ngan-ning tcheou, Yun nan fou, Wou ting tcheou, Houei li tcheou, Yue hi, Mien ning, Mi li, Tchong lien, A ten tseu, Yer kalo, Ba t'ang, Li t'ang, Ta Tsien-lou, Ya tcheou et par bateau à Kia ting; il arriva à I tchang, — et le 19 juillet, à Chang-hai, 2441 milles; en tout 5553 milles par route.

Comme on le voit, le Major DAVIES a parcouru en tous sens la province du Yun nan; il a pu ainsi, sans négliger les travaux de ses devanciers, dresser la remarquable carte en couleurs à l'échelle de 1/1.267.200 ou 1 pouce pour 20 milles qui accompagne le volume.

Une importance très grande a été donnée aux langues des tribus non chinoises dont les vocabulaires ont été recueillis, dialectes divers Si fan, Lo-lo d'une part, Mou-khmer de l'autre; l'appendice VIII,

pp. 332—398, est entièrement consacré aux tribus du Yun-nan; il y aurait d'ailleurs quelques réserves à faire: il me semble risqué de dire que l'annamite fait partie du groupe mon-khmer comme le Cambodgien et le Talaing (P. 338).

Dans la vallée de Kien tch'ang, le Major D. a rencontré le P. BOURGAIN de Te -tch'ang, ce qui lui inspire les réflexions suivantes (pp. 217—8): «Il est impossible de ne pas admirer le zèle et le désintéressement qui conduisent le missionnaire catholique en Chine pour y passer le reste de ses jours pour la cause de sa religion, sans espérance de revoir jamais son pays. Car c'est seulement dans des cas très rares qu'un missionnaire catholique retourne chez lui. Il est décidé dès le début à vivre et à mourir en Chine. Vivant seuls, comme la plupart d'entre eux, c'est un réglemeut salulaire, que, quand c'est possible, chaque prêtre doit aller visiter un de ses confrères une fois par mois, adoucissant ainsi jusqu'à un certain point la sensation d'être seul constamment parmi les étrangers. Pendant mes voyages j'ai rencontré plusieurs missionnaires français, et j'ai toujours eu grand plaisir à causer avec un homme qu'on sent être un compatriote, car il est seulement nécessaire de se rencontrer dans un pays comme la Chine, pour se rendre compte combien sont semblables les façons de penser de tous les Européens. Souvent sur la frontière du Tibet, avons-nous contracté des obligations à l'égard des prêtres français pour leurs conseils et leur aide, toujours donnés d'une façon si obligeante.»

Un chapitre est consacré à l'infortuné capitaine WATT-JONES qui après avoir pris une part active dans les relevés préliminaires du chemin de fer du Yun-nan, remonta à Lan tcheou, Ning hia, et fut assassiné à Kouei houa tch'eng, province de Chan si, lors du mouvement boxeur en 1900.

L'ouvrage du Major Davies offre une grande importance et ne

saaurait figurer parmi les trop nombreux et inutiles volumes qui encombrant la littérature relative à l'Extrême-Orient. H. C.

法 粵 字 典 *Dictionnaire Français-Cantonais* par Louis AUBAZAC de la Société des Missions-Étrangères de Paris, Missionnaire apostolique — Nouvelle Edition revue et augmentée. Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions-Étrangères, 1909, gr. in-8, pp. XXVII—469—X.

En 1856, S. Wells WILLIAMS publiait à Canton: *A Tonic Dictionary of the Chinese Language in the Canton Dialect* renfermant 7850 caractères; il remarquait dans son introduction que le dialecte de la langue chinoise parlé le plus exactement dans la ville de Canton, et par suite ordinairement appelé le dialecte de Canton est compris dans tous les districts de la moitié occidentale de la province de Kouang toung, sauf des exceptions sans importance... Le dialecte de Canton diffère tellement de celui qui est parlé à l'extrême est de la province, dans le département de Tch'ao tcheou 潮州, et dans la plus grande partie des préfectures adjacentes de Kia ying tcheou et de Houei tcheou fou, que leurs habitants ne sont pas compris des résidents de la capitale. Williams, par une lettre datée de Macao, le 31 Mars 1857, annonçait à Stanislas JULIEN l'envoi de son dictionnaire; cette lettre est reliée avec le volume qui a passé des mains de Julien dans celles du M^{is} d'Hervey St. Denys et j'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de la reproduire:

«Dear Sir,

«By the favor of C^{te}. R. de Courcy, Secretary of Legation to the French Embassy to China, I send you a copy of my Dictionary of the Canton Dialect, of which I beg your acceptance. It has proved very useful to the students in the

Canton dialect, but I find that the omission of the characters in the examples has disabled its usefulness in the other parts of China more than I supposed it would. However it is a convenient volume, and I think an examination will show that it is also pretty accurate. It has been the work of nearly six years, and the pages were printed as fast as they were written, — not a good way of publishing a dictionary, but the only way I could do.

«I send you a copy unbound as I have only a few bound, and the Chinese bookbinders have all been burned out at Canton, so that I have no knowledge when I shall be able to get more bound. Soon after the Dictionary was finished, I lost all my printing office and types in Chinese and Manchu and Japanese, and about 7000 vols. of books, by the burning of the Factories at Canton.”

A cette époque le dialecte de Canton pouvait être étudié dans les ouvrages suivants: *Vocabulary of the Canton Dialect*, by R. MORRISON, Macao, 1828, 3 parties in-8; *A Vocabulary containing Chinese Words and Phrases peculiar to Canton and Macao*, Macao, 1824, pet. in-8, anonyme, mais par J. F. DAVIS; *A Vocabulary with Colloquial Phrases of the Canton Dialect*, by S. W. BONNEY, Canton, 1854 in-8; *Phrases in the Canton Colloquial Dialect*, par le même, Canton, 1853, in-8; *A Chinese Chrestomathy in the Canton Dialect*, by E. C. BRIDGMAN, Macao, 1846, gr. in-8; *The Beginner's First Book in the Chinese Language* (Canton Vernacular) by Rev. Thomas T. DEVAN, Hongkong, 1847, in-8, qui a eu trois éditions; *Easy Lessons in Chinese, especially adapted to the Canton Dialect*, by S. Wells WILLIAMS, Canton, 1842, in-8. — A ces ouvrages, on peut ajouter celui de W. Dean relatif au dialecte de Tch'ao tcheon *First Lessons in the Tie-chiw Dialect* 潮州, Bankok, 1841, in-4.

Depuis l'ouvrage de Williams, d'autres ouvrages ont été publiés pour faciliter l'étude du dialecte de Canton, par exemple: *Select Phrases and Reading Lessons in the Canton Dialect*, by W. LOBSCHIED, Hongkong, 1864, in-8; *Easy Phrases in the Canton Dialect*, Canton, 1866, in-4; *A Chinese and English Phrase Book in the Canton Dialect*, by T. L. STEDMAN et K. P. LEE, New York, 1888, pet. in-8; *Progressive and Idiomatic Sentences in Cantonese Colloquial*, by Rev. A. A. FULTON, Shanghai, 1888, in-8; *Select Phrases in the Canton Dialect*, by Dr. KERR, 1890; *How to speak Cantonese*, by J. Dyer BALL, Hongkong, 1889, in-8; *A Handbook of the Canton Vernacular of the Chinese Language*, by N. B. DENNIS, Hongkong, 1874, gr. in-8; *Cantonese made easy*, by J. Dyer BALL, 1883, in-8, et autres publications du même auteur sur des dialectes locaux; *Éléments de langue chinoise dialecte cantonnais* Notation quôc ngū' par le Commandant LAGARRUE, Paris, 1900, in-8; les dictionnaires sont nombreux: *An English and Cantonese Pocket Dictionary*, cinq éditions depuis 1859, et *An English and Cantonese Dictionary*, by John CHALMERS, Hongkong, 1891, in-8; dans son *English and Chinese Dictionary*, 1866—9, LOBSCHIED avait ajouté la prononciation *pounti*; *A Chinese Dictionary in the Cantonese Dialect*, by Ernst John EITEL, London, 1877—1887, in-8 — oeuvre considérable; par J. Dyer BALL, *The Cantonese Made Easy Vocabulary*, 1886 et 1892, in-8, *An English-Cantonese Pocket Vocabulary*, Hongkong, 1886 et 1894, in-12; *Dictionnaire Chinois-français Dialecte Hac-ka*, par Ch. REY, Hongkong, 1901, pet. in-4. — Plus récemment a paru le *Manuel de Cantonais*, par R. DELOUSTAL, Hanoi, 1907, gr. in-8.

La première édition du dictionnaire français-cantonais du R. Père Louis AUBAZAC parut à Hongkong, en 1902, en un volume

de pp. XXX—333 + XII; il fut l'objet d'un compte-rendu élogieux de M. E. HUBER dans le *Bulletin de l'École franç. d'Ext. Orient.*, III, N^o. 1, 1903, pp. 101/2. La nouvelle édition a été revue et augmentée. Chaque mot français est accompagné des caractères chinois, de leur transcription, d'exemples qui, ce qui n'existe pas dans le dictionnaire de Williams, sont accompagnés de leur transcription chinoise en caractères en plus de la prononciation. Le Dictionnaire est précédé d'exercices sur la prononciation et les tons ainsi que d'une grammaire et syntaxe; il est suivi d'une liste des caractères les plus employés dans le dictionnaire et d'un appendice renfermant un tableau chronologique, la correspondance de l'année du Cycle avec celle de l'ère chrétienne, les poids et mesures, la division de l'année solaire, les principales fêtes chinoises, les noms de pays et les provinces de l'Empire chinois.

Comme le dit l'auteur: «Le présent Dictionnaire est destiné à faciliter aux nouveaux Missionnaires l'étude du dialecte *Pounti* le plus répandu dans le Kouangtong, et parlé dans une partie du Kouangsi, et par bon nombre d'émigrés chinois établis dans l'Indo-Chine, au Siam et dans les Colonies anglaises ou hollandaises des Détroits." Le P. A. a mis à profit: «Le Dictionnaire cantonnais-anglais d'Eitel; le Dictionnaire anglais-chinois, du Rev. W. Lobscheid; le Dictionnaire français-chinois du R. P. Gaztelu, et les différents ouvrages publiés plus récemment par le R. P. Debesse, S. J., J. Dyer Ball, A. Fulton et J. Chalmers."

Cette édition paraissant peu d'années après la première montre l'utilité et le succès du Dictionnaire du R. P. Aubazac.

H. C.

A. VON LE COQ. — *Köktürkisches aus Turfan* (Sitzungsber. d. K. Preuss. Akademie der Wissenschaften, 1909, XLI, p. 1047—1061 et 4 planches hors Texte).

L'écriture kökturque ne s'était rencontrée jusqu'ici que sur les stèles dont le génie de Thomsen a assuré le déchiffrement. Les missions de M. Grünwedel et de M. von Lecoq ont fait découvrir dans la région d'Idikut Schähri divers textes fragmentaires qui nous fournissent des spécimens de cette même écriture sur papier. Le premier fragment est écrit au revers d'un sūtra bouddhiste chinois; il présente trois lignes d'écriture kökturk accompagnées de leur prononciation en écriture manichéenne. Ce texte, qui paraît devoir être rapporté à la première moitié du huitième siècle, à dû être rédigé par un prêtre manichéen qui, dans un but de propagande, se livrait à l'étude des caractères usités chez les Turks. Les autres textes en écriture kökturque publiés par M. von Lecoq sont les uns en langue perse, les autres en langue turque; ce sont des débris de livres religieux manichéens. Cet ensemble de documents apporte quelques caractères nouveaux à l'alphabet kökturk et révèle quelques variantes pour les caractères déjà connus. Tout n'est d'ailleurs pas encore publié, et M. Thomsen a bien voulu se charger d'étudier une feuille presque entière de manuscrit en kökturk découverte par M. von Lecoq; nous attendrons avec impatience que ce nouveau et important document fasse son apparition.

On remarquera, à la fin de cet article, une note dans laquelle F. W. K. Müller annonce qu'il a pu déterminer, comme étant l'écriture hephthalite, l'écriture sémitique d'un manuscrit dont M. von Lecoq a découvert des fragments assez étendus.

Ed. C.

W. RADLOFF. — *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*
(St. Petersburg, Buchdruckerei der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, 1909; in-8° de 51 p. et
1 fac-simile hors texte).

Le très intéressant document dont M. Radloff nous donne pour la première fois la transcription et la traduction provient de Tourfan; il est rédigé en un dialecte turc et écrit en écriture ouïgoure; il contient un formulaire de confession qui, en énumérant les fautes dont s'accusent les Manichéens, nous fournit comme un catéchisme abrégé de leurs croyances. M. Radloff se défend de dater ce document d'une manière précise; il le croit cependant un des premiers livres qui aient été faits à l'usage des Turcs convertis au Manichéisme et, d'autre part, il estime que des communautés manichéennes ont dû se former chez les Turcs au nord du T'ien chan¹⁾ dès le quatrième siècle de notre ère. Sur ce dernier point, il serait désirable que M. Radloff exposât les raisons qui le déterminent à faire remonter aussi haut l'introduction du Manichéisme chez les Turcs; à ma connaissance, le seul texte qui puisse permettre de fixer une date est celui de l'encyclopédie *Ts'ö fou yuan kouei* (chap. 971, p. 3 v° et chap. 997, p. 3 v° et 4 r°) où on nous apprend que, en l'an 719 de notre ère, *Ta-mou-chō* vint du Tokharestan en Chine; or, d'après la partie chinoise de l'inscription de Kara-balgassoun, c'est en 762 que le kagan ouïgour introduisit pour la première fois dans ses états des prêtres qui étaient des disciples de *Mou-chō* et il est maintenant avéré que ces prêtres étaient des Manichéens. Ainsi, le Manichéisme n'aurait pénétré dans la région de l'Orkhon qu'en 762 et il y aurait été apporté par des missionnaires disciples de ce *Ta-mou-chō* qui était venu du Tokharestan en Chine en 719. Le

1) En parlant des Turcs au Nord du T'ien chan, je pense que M. Radloff a en vue la région de *Tsi-mou-sa*.

Manichéisme avait-il pris racine dans la région de Tourfan bien avant cette époque? C'est possible, mais on en voudrait avoir des preuves positives.

Dans un appendice, M. Radloff explique le texte ouïgour inscrit sur la miniature manichéenne publiée récemment par M. von Lecoq¹⁾ et il y relève une date qu'il croit devoir être l'année 795, ou l'année 797, ou l'année 838²⁾. Ed. C.

JULES BLOCH: Tamoul *vāddyar*: sanskrit *upādhyāya* (Indo-germanische Forschungen, Vol. XXV, 1909, p. 239—240).

Cette courte note est importante pour les sinologues à qui elle révèle la véritable dérivation du terme *ho chang* 和尚. On savait que ce terme, qui désigne aujourd'hui d'une manière polie un religieux bouddhique, avait, à l'origine, le sens plus précis du sanscrit *upādhyāya*: les commentateurs nous avaient en outre appris que *ho chang* était une forme dialectale de Khotan. Mais nous ignorions encore par quel procédé le sanscrit *upādhyāya* avait pu devenir *ho chang* dans le dialecte de Khotan. M. J. Bloch signale le mot tamoul vulgaire *vāddyar* qui signifie un maître d'école ou un précepteur; or le correspondant *prākṛit* du sanscrit *upādhyāya* est *uvajjhāa*; le tamoul *vāddyar* dérive de cette forme *prākṛite* par la chute de l'u initial. D'autre part, la transcription chinoise *ho chang*

1) Cf. *Toung pao*, Déc. 1908, p. 714—715.

2) M. von Lecoq (*Sitzb. d. K. Preuss. Ak. der Wissenschaften*, 1909, XLVIII, p. 1212—1218) vient de contester les lectures de M. Radloff. D'autre part, à propos du document ouïgour publié par M. Radloff, il fait remarquer que le titre doit être lu *chuastuanft*, et non *chuastuanit*; ce mot signifie «confession», mais nous avons affaire ici à un (et non au) formulaire manichéen de confession, car il en existe tout au moins un autre parmi les textes qui sont actuellement à Berlin.

和尚 ou *ho chō* 和闍 doit représenter un original indien vajjhā, dont on peut ainsi établir la filiation avec le sanscrit upādhyāya parce que cette filiation est exactement semblable à celle qui relie à ce même mot sanscrit le tamoul vāddyar. Cette élégante démonstration fait bien augurer du sens philologique du jeune savant qui en est l'auteur.

Ed. C.

BIBLIOGRAPHIE.



LIVRES NOUVEAUX.

La Bibliothèque nationale Vajirañāṇa de Bangkok qui a réuni une belle collection d'ouvrages siamois de littérature tant profane que sacrée a commencé la publication d'ouvrages ou de textes indigènes: le *Phra Rajavicārana*, mémoires de la princesse Narindr Devi de 1767 à 1820, publiés par S. M. le Roi Chulalongkorn d'après un manuscrit unique, avec un commentaire explicatif et les papiers d'état qui s'y rapportaient; le *Mahawamsa*, histoire de Ceylan traduite par Phya Dhammaparohit, en 1796; enfin, l'histoire et la légende du *Phra Prathama cetiya* (dans le cercle Nakhon Chaisi) par Chao Phraya Dṛakaravamsa (1812—1870) imprimé sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Bangkok.

Un Recueil de travaux d'érudition dédiés à la Mémoire d'Hartwig DERENBOURG par ses amis et ses élèves vient de paraître à la librairie Ernest Leroux sous le titre de *Mélanges Hartwig Derenbourg* (1844—1908). Ce volume renferme un article de M. Henri CORDIER sur les *Musulmans de Chine*.

M. A. J. IVANOV, Privat-Docent, vient de donner sous le titre de Ванъ — анъ — ши него Реформы, Wang Ngan-che et ses réformes, une étude qui paraît fort complète sur ce ministre et réformateur du XI^e siècle. 王安石 a été l'objet de diverses publications européennes, en particulier de H. Kopsch, dans la *China Review*, II;

plus récemment Mr. J. C. Ferguson lui a consacré une étude dans le *Journal North China Branch R. As. Soc.*, XXV, 1903—1904. La liste des auteurs consultés par M. Ivanov comprend non seulement les ouvrages étrangers, mais aussi les livres chinois tels que Ma Touan-lin, Tchou Hi, etc. Ce travail forme le n°. 29 des Publications de la Faculté des Langues Orientales de l'Université de St. Pétersbourg.

Le même auteur a traduit un certain nombre de contes tirés du recueil bien connu *Liao-Tchai tche-i* 聊齋誌異 dont Mr. H. A. GILES a extrait ses *Strange Stories from a Chinese Studio*; il est difficile d'identifier les contes traduits par M. Ivanov par suite de l'absence de caractères chinois. Cette publication forme les livraisons I et II du Tome X, 1907 des *Travaux* de la Sous-Section Troïtzkossawvk-Kiakhta, Section du pays d'Amour de la Société Impériale Russe de Géographie.

M. G. COEDÈS a fait tirer à part l'article intéressant qu'il avait fait paraître dans le *Journal Asiatique* de Mai—Juin 1909 sur l'inscription sanskrite gravée sur les deux piédroits de la tour de Baksëi Čamkrôn, document d'une assez grande importance pour l'histoire des premières dynasties cambodgiennes.

On vient de publier dans le *Blue Book CHINA*. N°. 2 (1909) la *Correspondence relative to the International Opium Commission at Shanghai*, 1909; à la suite du décret de l'Empereur de Chine du 20 sept. 1906, condamnant la culture et la consommation de l'opium, diverses questions furent soulevées relativement à cette drogue et il fut décidé que le 1^{er} février 1909 se réunirait à Chang-haï une commission composée des délégués des puissances suivantes: Chine, France, Grande Bretagne, Allemagne, Japon, Pays-Bas, Perse, Portugal, Russie, Siam et les Etats-Unis. Les résolutions suivantes ont été adoptées à cette commission: *a.* La suppression graduelle de fumer l'opium; *b.* Les

méthodes pour prévenir l'abus de l'emploi de l'opium, que chaque pays est invité à ré-examiner; *c.* Le devoir d'adopter des mesures raisonnables pour empêcher la contrebande de l'opium; *d.* La grande importance de contrôler la manufacture, la vente, et la distribution de la morphine; *e.* L'opportunité de rechercher au point de vue scientifique les remèdes contre l'opium, et les propriétés et les effets de l'opium et de ses produits, et *f.* L'application des lois relatives à la pharmacie aux sujets de chaque gouvernement dans les districts consulaires, les concessions, et les établissements en Chine.

WILHELM GRUBE: *Die Chinesische Philosophie*. En une vingtaine de pages, le regretté sinologue a esquissé un résumé de la philosophie chinoise pour collaborer à une Histoire générale de la philosophie dont les divers chapitres ont été écrits par des spécialistes (*Allgemeine Geschichte der Philosophie*, 1909, chez Teubner).

Vergleichende und Kritisierende Darstellung der chinesischen Philosophie (mit Anschluss der chines. Religion) im Ueberblick, von dem Sinologen Dr. phil. Theodor BÖNNER, Universitatis Berolinensis Doctor philosophiae et artium liberalium magister. — 62 p. petit 8°, Warstein, 1909.

H. HACKMANN: *Buddhism as a religion*. — in-8° de 315 p.; Londres, chez Probsthain, 1910. — C'est la traduction anglaise d'un ouvrage qui avait paru en allemand, mais qui a été revu et considérablement augmenté. L'auteur s'est efforcé de tracer un tableau général de l'évolution du Bouddhisme en observant cette religion dans tous les pays où elle s'est implantée.

LOUIS FINOT: *Buddhism in Indo-China* (Reprinted from "the Buddhist Review", October 1909). Cet article résume avec précision ce qu'on sait actuellement sur l'introduction et sur l'évolution du Bouddhisme dans les divers royaumes du Sud de l'Indo-Chine.

MÉLANGES.



EIN VORSCHLAG ZUR LAUTPHYSIOLOGIE UND PHONETIK BEZÜGLICH DER TRANSCRIPTION INSBESONDERE IM CHINESISCHEN

VON

Fr. KÜHNERT.

Die Schwierigkeiten, welche sich einer einheitlichen Transcription entgegen stellen, liessen sich meines Dafürhaltens vielleicht umgehen, wenn man in der Lage wäre, die subjektive Beurteilung, wie sie der Natur der Sache nach jeder Persönlichkeit anhaftet, durch eine objektive rein auf Tatsachen fussende Ableitung zu ersetzen, Jeder einzelne fasst gehörte Laute nur durch Vergleich mit ihm gelaufigen Lauten auf, um sie auf grund der letztern in ihre Teile zu zerfällen. Dass hier der individuelle Gesichtskreis des Einzelnen die Hauptrolle spielt und die Resultate dem entsprechend beeinflusst; ist etwas ganz natürliches. Solange man also auf die persönliche Auffassung des einzelnen Menschen angewiesen ist, werden demnach immer Verschiedenheiten in den Angaben Platz greifen müssen. Nur wenn man die beim einzelnen Menschen notwendige Vergleichung der *ihm* geläufigen Laute mit den gehörten, durch eine auf physischer Markierung fussende, die für jeden die gleiche bleibt, ersetzt, wird diese Verschiedenheit verschwinden. Dass dies aber möglich sei, obwohl meines Wissens noch nicht ein derartiger Vorgang in Anregung gebracht wurde, soll in Kürze im folgenden ausgeführt werden.

Als Hauptmittel hiezu kann der Phonograph dienen. Auf der phonographischen Platte oder Walze müssen alle jene Schwingungen und Erschütterungen der Luft durch den Sprechenden sich aufgezeichnet haben, damit man, wie es tatsächlich der Fall ist, von dem Phonographen genau denselben Gehörseindruck erhält, wie von dem Sprechenden und dem von diesem Gesprochenen. Die phonographische Platte registriert demnach genau alle einzelnen Laute des Sprechenden nach ihrem wahren Werte. Es kommt daher nur darauf an, diese einzelnen Laute und Erschütterungen in der Aufzeichnung des Phonographen zu bestimmen.

Dies muss aber in analoger Weise möglich sein, wie die Analyse des Klanges durch den König'schen Apparat oder die Helmholtz'schen Resonatoren in der Akustik.

Zu diesem Zwecke brauchte man nur eine Vergleichswalze, welche sämtliche möglichen Sprachlaute registriert enthält, was dadurch zu erreichen wäre, dass man nach einer physiologischen Grundlage — etwa der «Systematik E. v. Brücke's» — dieselben einzeln und getrennt in den Phonographen hineinspricht. Hierbei müssten natürlich mehrere verschiedene Personen eine derartige Vergleichswalze erzeugen, damit durch den Zusammenhalt derselben, das eliminiert würde, was die individuelle Stimmfärbung bedingt.

Eine mikroskopische Analyse der Sprachwalze mit Vergleich der Systematik-Walze, müsste dann zweifelsohne rein objektiv erkennen lassen, welche Lautelemente sich in den durch den Phonographen aufgezeichneten Sprachproben der fremden Sprachen vorfinden.

Dass man hierbei auf optischem Wege oder durch Photographie eine vergrössertes Abbild der Eindrücke auf der Phonographenwalze zur besseren Erkenntlichkeit zu erzielen trachten muss, liegt wohl nahe; ebenso dass die Vergleichung auch auf projektiven Wege vorgenommen werden kann.

Ju dieser Weise müsste es möglich sein, so wie Helmholtz und König in Paris die Klangfarbe der einzelnen Instrumente bestimmten, mit entsprechend konstruirten Apparaten die richtige Zusammensetzung der Laute der einzelnen Sprachen und somit die richtige Transscription zu ermitteln und aus den Phonogramm-Archiven der Akademien für die Sprachwissenschaft einen grossen Nutzen zu ziehen.

CORRESPONDANCE.

J'avais dit dans l'article que j'ai consacré aux *Lolos*, dans le *T'oung Pao*, Sér. II, Vol. VIII, N° 5, que M. le Commandant d'Ollone avait «traversé le massif du Ta Leang chan, pays des Lolos indépendants . . . Sans être, comme il le croit, on le verra tout à l'heure, le premier voyageur qui ait traversé le Ta Leang chan, il est le premier qui ait coupé de l'ouest à l'est cette chaîne de montagnes qui n'est pas jusqu'ici «demeurée impénétrable». D'autre part, M. Bonin a écrit dans le *T'oung Pao*, N° 3, Juillet 1908, pp. 478/9: «J'ai suivi en 1898, le massif montagneux du Leang chan, bien des années avant que le Cap^{ne} d'Ollone, n'entreprit lui-même, par une route plus septentrionale que la mienne, la traversée du même massif. . . Cette traversée du Leang chan n'est d'ailleurs pas la seule que j'aie effectuée à travers le pays des Lolos indépendants.»

M. le Commandant d'Ollone m'écrit à ce sujet ce qui suit:

«Je n'ai jamais cru, ni dit, être le premier à avoir traversé le Ta leang chan, pour cette double raison que: 1° le Ta leang chan, ensemble de massifs de montagnes reliés à plusieurs chaînes différentes, n'a pas de limites précises; 2° hors d'une certaine région, il n'est pas plus difficile à traverser, ni plus intéressant, que n'importe quelle autre partie du Kien tch'ang sillonné déjà par tant de voyageurs: je n'aurais rien vu là qui méritât d'être plus particulièrement signalé que tant d'autres itinéraires inédits que mes officiers et moi avons parcourus et que j'ai à peine indiqués dans mes rapports provisoires.

«Mais j'ai annoncé — on va voir combien cela est différent — que j'avais réussi la première traversée du «pays des Lolos indépendants». Il ne s'agit plus d'une chaîne de montagnes, mais d'un Etat — ou plus exactement une confédération de principautés et de seigneuries, — resté jusque-là aussi rebelle aux nombreuses tentatives de pénétration que plein d'intérêt pour le savant. Son territoire, qui est bien situé dans le Ta leang chan, mais n'en occupe qu'une partie, est parfaitement délimité par des traités entre Lolos et Chinois, consécutifs à chacune des guerres qui éclatent constamment. Un cordon continu de postes chinois d'une part, de l'autre de fréquentes patrouilles lolos soutenues de loin en loin par un poste fixe, gardent la frontière que personne ne peut franchir sans une autorisation expresse soit des Chinois, soit des Lolos.

«Il est donc aussi inexact de confondre le Ta leang chan, massif de montagnes, avec le Pays des Lolos indépendants, état politique, qu'il le serait de confondre les Alpes avec la Suisse qui en occupe une partie. Et il est beaucoup plus impossible de se méprendre sur l'Etat, chinois ou lolo, dans le territoire duquel on se trouve, que d'ignorer si on est en Allemagne ou en France, car la frontière est partout militairement occupée, et les incursions non autorisées sont immédiatement châtiées par le meurtre ou l'esclavage.

«La route que le P. de Guébriant a explorée en 1898 — non en 1895 — et qu'après lui M. Bonin a suivie, n'est autre que la grande route chinoise de Ning-yuan-fou à Kiao-Kia-ting, qui contourne et garde au sud le pays indépendant. On peut la voir figurée comme telle, avec l'indication des principaux postes chinois qui la jalonnent, sur la carte chinoise du pays lolo rapportée en 1898 par M. de Vaulserre et publiée par M. Cordier à la fin de son étude sur les Lolos. Le P. de Guébriant, la décrivant en 1899 dans les *Missions catholiques* (31 mars 1899, p. 154), a soin de spécifier qu'elle ne traverse pas le pays des Lolos indépendants comme on pouvait le croire.

«Suivant la plupart des renseignements que j'ai recueillis, seule la région au nord de cette route est appelée Ta leang chan, le Siao leang chan, commençant immédiatement au sud — et non pas seulement au sud de la route de Kiao Kia ting à Houei li tcheou, comme le pense M. de Vaulserre. — Cependant je n'ai là — dessus aucune certitude, et je ne crois guère à la possibilité d'en avoir, les noms géographiques chinois n'ayant nulle précision et ne se rapportant sur place à rien de nettement défini pour tout le monde. Si l'on veut donc que cette route traverse le Ta leang chan, je n'y vois pas d'objection. D'ailleurs je n'y vois non plus aucun avantage pour personne. Ce qui faisait le prestige du Ta leang chan, et pouvait donner quelque mérite à sa traversée, c'était le caractère farouche et original des habitants qu'on lui attribuait sur toute son étendue. Or ils n'en occupent qu'une portion, et c'est justement cette portion que la route chinoise suivie par le P. de Guébriant et M. Bonin ne traverse pas».

CHRONIQUE.



CAMBODGE.

Le Réveil Saigonnais, du samedi 11 septembre 1909, contient l'article uivant sur les fêtes organisées à Angkor :

Nous avons reçu une des magnifiques affiches que le public saigonnais a pu voir depuis quelques jours placardées sur les murs de notre ville, à l'occasion des grandes fêtes bouddhiques données le 23 courant par le Roi du Cambodge.

Ces affiches, dont la maquette est due au crayon de M. Joyeux, l'artiste si connu, sont destinées à faire connaître non seulement à l'Indochine, mais encore au monde entier, les merveilleuses Ruines d'Angkor qui seront demain le but de voyage de tous les vrais touristes.

Nous y trouvons les renseignements suivants qui montrent, quoiqu'on en ait dit, quel grand pas a été fait vers la réalisation de ce rêve d'hier : *Angkor et ses grandioses monuments accessibles à tous, au plus petit touriste comme au plus grand.*

Les départs de Saigon ont lieu une fois par semaine sur les vapeurs de la Compagnie des Messageries Fluviales.

Il est préférable de visiter les *Célèbres Ruines d'Angkor* pendant la saison des hautes eaux, du 15 juillet au 15 février. La durée du voyage, à partir de Saigon, est de 10 jours aller et retour, y compris deux journées de séjour à Angkor.

Les voyageurs trouveront à Pnompenh au *Grand Hôtel*, pendant la journée d'arrêt du vapeur, *tous les renseignements désirables et au besoin le personnel et le matériel nécessaires* pour un séjour plus prolongé dans la région des Ruines.

Les vapeurs des Messageries Fluviales font escale à l'entrée de la rivière de Siem-Réap. Les voyageurs à destination d'Angkor sont transbordés sur des sampans et conduits en deux ou trois heures à travers la forêt inondée à la petite ville de Siem-Réap qui se trouve à 30 minutes d'Angkor. A Siem-Réap, on prend une voiture jusqu'à Angkor.

Une sala, en maçonnerie (Maison du passager), contenant 10 chambres

meublées de 16 lits et comprenant des annexes, a été construite à l'entrée du Grand Temple d'Angkor-Vat.

L'excursion complète de Saigon à Angkor, séjour compris, revient environ à \$ 100 (250 francs par tête.)

Comme renseignements complémentaires, nous sommes autorisés à avertir le public qu'après les fêtes bouddhiques, le *séjour dans la Maison des passagers sera gratuit*. Cette Maison sera entretenue par un gérant subventionné par le Cambodge.

Comme nous le voyons, le champ est laissé libre à l'initiative privée. Quelle fortune pour ceux qui sauront, aussi bien en Cochinchine qu'au Cambodge, créer cette industrie du tourisme qui a fait la richesse de tant d'autres pays moins favorisés!

Programme des fêtes d'Angkor.

13 septembre. — Départ des jonques royales et des jonques des mandarins pour Siem-réap.

20 septembre. — Départ du Roi sur son vapeur.

21 septembre. — Arrivée du Roi à l'embouchure de la rivière de Siem-réap. Réception du Roi par les autorités au moment du transbordement du vapeur sur les jonques.

22 septembre. — Départ des jonques royales de l'embouchure de la rivière pour Siem-réap.

23 septembre. — Arrivée du Roi à Siem-réap. Réception par les fonctionnaires.

24 septembre. — Départ du Roi pour Angkor-Vat, cérémonies d'offrande aux esprits célestes, accompagnées de danses.

25 septembre. — Arrivée de M. le Gouverneur et de M. le Résident supérieur du Cambodge à Angkor. Visites officielles.

26 septembre. — Visite des Ruines.

Le soir, réception du Gouverneur général par le Roi. Dîner officiel. Danses royales (probablement en dehors des Ruines, devant le pavillon en bois du Roi)

27 septembre. — Visite des Ruines.

Dîner chez le Gouverneur général.

28 septembre. — Courses de chevaux. — Régates de 7 h. du soir à minuit.

Danses royales. — Illuminations.

29 septembre. — Fêtes religieuses en l'honneur des rois ayant régné à Angkor. — A 9 h. du matin, repas offert aux bonzes. Distribution d'objets aux habitants.

5 heures du soir. — Inauguration de l'Ecole de Pali.

30 septembre. — Visite des Ruines.

1^{er} Octobre id.

2 — Retour.

CHINE.

*Note sur une jonque de bronze découverte aux environs de Péking
par le capitaine Lepage.*

Le journal de Pe-king, *Ngai Kouo Pao*, 愛國報 dans son N° du 22 de la 4^e lune de la 1^{ère} année Siuen T'ong, 9 Juin 1909, publiait une information d'après laquelle une jonque de bronze avait été découverte dans la rivière dite Siang Ho 香河 près du village de Nieou Mou T'oeun 牛牧屯 dépendant de la sous-préfecture de Hiang Ho. Ayant vainement tenté d'obtenir des renseignements précis sur cette découverte, j'envoyai un Chinois à Nieou Mou T'oeun, qui me rapporta ce qui suit.

La sous-préfecture de Hiang Ho est à cent et quelques lis au S. E. de T'ong Tcheou; de l'autre côté du canal impérial ou Yun Leang Ho 運糧河 (canal pour le transport des grains) qui est très difficile à passer par suite de sa largeur. A mon arrivée à Hiang Ho, je me rendis chez le sous-préfet qui me fit conduire à une vingtaine de lis au S. O. de la sous-préfecture, au village de Ou Ts'uen, 鳥村 au bord du Yun Leang Ho à un endroit où les sables obstruent le lit du canal, et où des soldats du fonctionnaire local empêchaient les curieux de s'emparer des morceaux de bronze que des travailleurs extrayaient de la vase. Les morceaux de bronze en forme de planches placés sur la berge avaient deux dimensions: les petites ont 0^m,32 × 0^m,15 et pèsent 5 kilos (européens); les grandes 1^m,00 × 0^m,30 et pèsent 25 kilos; elles sont couvertes d'une rouille verdâtre, caractéristique du cuivre, ce qui prouve bien que c'est du métal blanc, appelé «pai t'oung» (cuivre blanc) — les travailleurs sont payés 3 sous par petite planche, et dix sous par grosse planche extraite. Certaines d'entre elles laissent apercevoir sous l'épaisse couche de rouille des apparences de caractères. J'ai gratté une de celles-ci, mais les dessins mis à jour étaient trop détériorés pour qu'on y puisse reconnaître des caractères chinois; le secrétaire du sous-préfet, lettré distingué qui m'accompagnait n'a pu non plus se prononcer.

La découverte non pas de la jonque de bronze, mais de morceaux de cuivre dans ce canal très fréquenté autrefois a failli donner lieu à une émeute de la population de Hiang Ho. Le premier qui a découvert le morceau de bronze initial était un pêcheur, qui fit part de sa trouvaille à des amis; ceux-ci l'ayant aidé à retirer bon nombre de morceaux en réclamèrent quelques-uns pour leur peine, ce à quoi le pêcheur ne consentit point; d'où dispute, cris, intervention du sous-préfet, qui mit tout le monde d'accord en déclarant le cuivre propriété impériale et fit aussitôt garder l'endroit par ses soldats — tandis que le cuivre extrait était envoyé au Yameun.

Le sous-préfet, Koei Joei Lin 桂瑞霖, qui me reçut ensuite croit que les morceaux de bronze sont les restes d'une jonque de cuivre blanc de

l'époque des Kin, 1115—1234, qui se sera échouée dans le canal, soit à l'occasion d'une attaque de Péking, soit pour tout autre motif.

Les fouilles continuent chaque jour; il convient d'attendre leur résultat pour se prononcer définitivement sur l'origine des morceaux de bronze qui sont enfouis à cet endroit. Tel est le résumé du rapport que me fit le Chinois envoyé à Hiang Ho hien.

D'après ce qui précède, il me semble bien douteux que nous ayions là une antiquité réelle; les planches de bronze, en effet, sont toutes des deux dimensions ci-dessus; elles ne présentent aucune trace de forage, ou de moyen d'assemblage quelconque, comme on devrait en trouver sur des plaques de recouvrement. Il me semble plus probable que nous ayions là une ancienne cargaison de cuivre blanc du Sud envoyé par cette région comme impôt à Péking dans une jonque en bois. Celle-ci ayant fait eau, se sera envasée; et sera restée là jusqu'à ce que les bois pourris se soient disjoints et aient disparu peu à peu tandis que les morceaux de cuivre s'enfouaient dans le lit du canal.

FRANCE.

Dans sa séance du vendredi 5 novembre, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a élu membre associé étranger à la place du regretté M. J. DE GOEJE, de Leide, M. le Dr. Vilh. THOMSEN, professeur à l'Université de Copenhague, bien connu par son déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon.

MONGOLIE.

D'une lettre adressée de Kobdo, le 27 septembre 1909, par M. le Commandant de LACOSTE à M. SENART, nous tirons les renseignements suivants :

« Arrivé depuis quelques jours à Kobdo, j'ai hâte de vous donner des nouvelles de notre mission à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser avec tant de bienveillance.

« Vous me permettrez de passer sous silence l'énumération toujours fastidieuse, des étapes de notre voyage en zigzags à travers la Mongolie des Khalkhas et de vous rendre compte du résultat fort modeste de nos recherches archéologiques.

« Notre premier objectif était — comme vous le savez — la haute vallée de l'Orkhon et ses anciennes capitales. De Karakoroum, il ne reste rien sinon une tortue de granit perdue dans la steppe et que j'ai découverte par hasard. Sur l'emplacement supposé de l'ancienne capitale des Mongols, s'élève un monastère de peu d'importance par ses monuments, mais fort vénéré des habitants de la « terre des herbes » Le couvent d'Erden-Dzou fut la première lamaserie construite en Mongolie et c'est de là que se répandit la bonne parole. Dans

les cours du monastère se trouvent plusieurs stèles qui portent des inscriptions tibétaines; seuls deux lions de pierre d'un archaïsme certain pourraient provenir du palais de Karakoroum.

«Continuant notre route vers le Nord, nous sommes arrivés aux ruines de Khara-Balgassoun dont la forteresse dresse encore, dans la plaine nue, ses murailles striées par les érosions éoliennes. A quelques centaines de mètres au Sud de l'enceinte, on découvre au milieu des hautes herbes les 25 fragments de la stèle à l'inscription trilingue [chinois, ouïgour et vieux turc]. Nous avons employé trois jours à estamper ces débris et à prendre le moulage du chapiteau dont les deux oiseaux sont d'un dessin fort curieux.

«Tout autour de la stèle le sol est couvert de tuiles; on trouve également des débris de socles de colonne mais pas un seul fragment de statue.

«A Kocho-Tsaïdam, une désagréable surprise nous attendait; la grande stèle de Kül Teghin est en effet depuis deux ans comme encastrée dans une chapelle de style chinois. L'inscription chinoise est demeurée visible, mais l'inscription paléoturque est complètement cachée par un mur de briques cimentées. Dans ces conditions, l'estampage était impossible et nous avons dû nous contenter de relever l'inscription en langue chinoise. Par contre, la stèle de Bilgä Kaghan [735 après J. C.] est encore étendue sur le sol, brisée en 4 fragments; nous en avons soigneusement estampé les quatre faces, recouvertes de caractères turcs et chinois encore assez nets. Ce travail, du reste, n'a pas été des plus faciles car la stèle repose à même le sol et le bloc le plus important, qui pèse plusieurs tonnes, ne s'est pas laissé retourner comme la page d'un in-folio.

«Autour de ces deux monolithes, des fouilles assez anciennes-semble-t-il-ont mis à jour plusieurs statues dont quelques-unes, de marbre blanc, sont d'une fort belle facture. Nous les avons photographiées, mesurées et avons pris l'empreinte des divers accessoires de toilette [bourses, ceinturons, boucles de ceinture . . .] sculptés dans le marbre¹⁾.

«A un kilomètre au Nord de la stèle de Kül Teghin se trouvent deux tombes, sortes de cuves composées chacune de 4 dalles verticales posées en carré. Le dessin reproduit sur les dalles paraît être de style chinois [deux phénix se faisant face et tenant dans leurs becs une pomme]. Tout à côté gisent à terre plusieurs statues de granit presque entièrement mutilées.

«Avec le groupe de Kocho Tsaïdam nous en avons terminé avec l'Orkhon; il nous a fallu passer dans la vallée d'un affluent de droite de la Selenga — le Khonoin Gol — pour découvrir une nouvelle inscription turque, de bien faible importance, hélas! mais peut-être «*inédite*».

«Cette inscription se trouve sur la face d'une tombe en forme de cuve, située à 1 kilom. au N. O. du lac Iché Nor et à 3 kilom. au N. E. d'une an-

1) Par malheur toutes les têtes ont été brisées et il est impossible d'en retrouver un seul fragment.

tique cité que les Mongols dénomment «Arkhol Khané Balgassoun». La ville, dont il ne reste aujourd'hui que la forteresse, devait être assez importante si l'on en juge par les nombreux socles de colonne et par les tuiles *vernissées* ¹⁾ qui jonchent le sol en certains endroits.

«Nous avons estampé l'inscription turque ainsi que le dessin ²⁾ sculpté sur les parois d'une tombe placée tout à côté. Ces deux monuments présentent ceci de particulier qu'ils encadrent chacun une statue [buste de granit]. Les statues sont du reste grossièrement travaillées et paraissent beaucoup plus anciennes que celles de Kocho Tsaidam; nous en rapportons des photographies ainsi qu'un moulage.

«Dans la même vallée nous avons relevé les sculptures d'une pierre levée — de forme phallique — ayant 2^m55 de hauteur, mais ne présentant aucune inscription.

«J'en aurai fini, avec nos recherches archéologiques, si j'ajoute que j'ai relevé le plan de plus de cinquante Kourganes, appelés ici des «Kirghizé Our», c'est à dire des «Nids Kirghizes. Il est impossible de savoir auprès des Mongols ce que sont ces amas de blocs granitiques et à quelle époque ils ont été édifiés. Dans tous les cas, aucun des trois ou quatre cents que j'ai examinés pendant notre route ne portait une inscription qui put permettre de le situer dans le temps.»

1) Ces tuiles sont vertes comme celles qui couvrent les palais des princes à Peking et à Moukden.

2) Dessin en hexagones qui représente sans doute des écailles de tortue. Cet animal est en effet pour les Chinois l'emblème de la longévité.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A.

	Page
<i>Alchimie, Chinesische</i> , par Th. Hiordthal, notice par Ed. Chavannes.	389
<i>Amérique</i> , Accord avec le Japon	110
<i>Ancient Chinese Bowl in the South Kensington Museum</i> , by E. H. Parker.	445
<i>Angkor</i> , fêtes d'—	728
Aston , W. G., <i>Lettre à M. Michel Revon</i>	555
— <i>Are the Norito Magical Formulae</i>	559
<i>Astronomie chinoise, Origines</i> , par Léopold de SAUSSURE.	121, 255
<i>Atlas zur Geschichte der Kartographie der Japanischen Inseln</i> , de Graf Teleki, not. par H. Cordier.	705
Aubazac , Louis, Soc. des Miss. Etr., <i>Dict français-cantonnais</i> , notice par H. Cordier	713
Avesnes , <i>En face du Soleil Levant</i>	395

B.

Balfour , Frederic Henry, nécrologie par Henri Cordier	381
Bang , W., <i>Compte-rendu de Uigurica</i> par F. W. K. Müller	550
<i>Bangkok</i> , Bibliothèque Vajirañña, publications	721
Beauvais , J., <i>Documents géographiques sur Long-tcheou</i> , notice par Ed. Chavannes	534, 550
Beylié , Général de, <i>Les Ruines d'Angkor</i>	549
Binyon , Laurence, <i>Some phases of Japanese painting</i>	103
Bizeul , le R. P., <i>La pêche en Chine</i>	238
Boell , Paul, nécrologie par Henri Cordier.	229
Bonifacy , Commandant, <i>Etude sur les coutumes et langue des Lolo</i>	394
— <i>Monographie des Pa-teng</i>	394
Bönnér , Theodor, <i>Darstellung der chinesischen Philosophie</i>	723
<i>Book of War, the</i> , par Capt. E. F. Calthrop, notice par Ed. Chavannes	235
<i>Bouddhisme. le</i> , de L. de La Vallée Poussin, notice par Ed. Chavannes	535
Boydé , de, maréchal des logis, membre de la mission d'Ollone, retour en France	110

Brooke , massacré par les Lolos	396
<i>Buddhistischer Reformversuch in China</i> , ein, von O. Franke	567
<i>Bulletin de la Commission archéologique de l'Indo-Chine</i>	392
<i>Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient</i>	240, 551
<i>Bulletin de l'Institut Oriental de Vladivostok</i>	347, 394

C.

<i>Calendrier annuaire de Zi-Ka-wei</i>	103
Calthrop , Captain E. F., <i>The Book of War</i> , notice par Ed. Chavannes	235
<i>Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale</i> du Dr. P. Cordier	393
— -- notice par G. Coedès	513
Chavannes , Edouard, <i>Note sur la peinture de Kou K'ai tche</i>	76
— <i>Seng houei</i>	199
— <i>Mission archéologique dans la Chine septentrionale</i>	538
— Notice sur <i>Report of the Superintendent archaeological Survey, Burma</i>	95
— — sur <i>Uigurica</i> de F. W. K. Müller	98
— — sur <i>les Rites de Passage</i> d'A. von Gennep	232
— — sur <i>the Book of War</i> du Captain E. F. Calthrop	235
— — sur <i>Ein iranisches Sprachdenkmal</i> de F. W. K. Müller	386
— — sur <i>les Palais Impériaux de la Chine</i> par Gilbert Combaz	387
— — sur <i>A polyglot list of Birds</i> by Denison Ross	388
— — sur <i>le Tonkin du Sud</i> , de Claudius Madrolle	388
— — sur <i>Chinesische Alchimie</i> de Th. Hiordthal	389
— — sur <i>Tchong Kouo ming houa tsi</i>	515
— — sur <i>Tantrākhyāyika</i> de Johannes Hertel	530
— — sur <i>Mongolische Briefe aus Idikut Schahri</i> de G. J. Ramstedt	532
— — sur <i>Kandjur Ausgabe des Kaisers K'anghsi</i> de Berthold Laufer	533
— — sur <i>Documents géographiques</i> de Longtchéou de J. Beauvais	534
— — sur <i>le Bouddhisme</i> de L. de la Vallée Poussin	535
— — sur <i>le Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois</i> de Stanislat Millot	536
— — sur <i>Koktürkisches aus Turfan</i> , de A. von Le Coq,	717
— — sur <i>Chuastuanit</i> , de W. Radloff	718
— — sur <i>Tamoul vāḍḍyar</i> de Jules Bloch	719
Chevalier , le R. P S., Notice sur la <i>Comète Morehouse</i>	238
<i>Chuastuanit</i> , de W. Radloff, notice par Ed. Chavannes	718
Coedès , G, Notice sur <i>la Magie dans l'Inde Antique</i> de Victor Henry	390
— sur <i>le Catalogue du Fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale</i> par le Dr. P. Cordier	513
— — <i>Inscription sanskrite de Bāksēi Čamkrōn</i>	722
Combaz , Gisbert, <i>Les Palais impériaux de la Chine</i> , notice par Ed. Chavannes	387

	Page
Commaille , Conservateur des Ruines d'Angkor, chargé de faire un Guide franco-anglais	395
Cordier , le Dr. P., <i>Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque nationale</i>	393
— Notice par G. Coedès	513
Cordier , Henri, <i>Politique coloniale de la France au début du second Empire</i>	17, 183, 306, 666
— Nécrologie de Wang Wen-chao	91
— — d'Ernst Johann Eitel	92
— — de Paul Boell	229
— — de Michel Jan de Goeje	381
— — de Frederic Henry Balfour	381
— — de C. G. Laverrière	382
— — de J. D. E. Schmeltz	554
— — d'Otto Donner	698
— — de A. A. Fauvel	700
— Notice sur l'Extrême Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident . . . par Ivar Hallberg	383
— — sur <i>Essai d'un Dictionnaire Dïoï</i> , de Joseph Esquirol	385
— — sur <i>the Early history of India</i> par Vincent A. Smith	536
— — sur <i>Atlas zur Geschichte der Kartographie der Japanischen Inseln</i> , de Graf Teleki	705
— — sur <i>Dictionnaire Français-Lolo</i> par Paul Vial, miss. ap. au Yun nan .	706
— — sur <i>Yun-nan, the Link between India and the Yangtze</i> , du Major H. R. Davies	709
— — sur <i>Dictionnaire Français-Cantonais</i> par Louis Aubazac	713
Courant , Maurice, <i>L'Extrême Orient et l'impératrice Tsheu hi</i>	550
— <i>Vie politique dans les Deux Mondes</i>	550
<i>Cyclus der Zwölf Tiere</i> , von Berthold Laufer	71

D.

<i>Dalai lama</i>	106
Davies , Major H. R., <i>Yunnan, the Link between India and the Yangtze</i> , notice par Henri Cordier	709
Derenbourg , <i>Mélanges Hartwig</i>	721
<i>Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois</i> par St Millot, notice par Edouard Chavannes	536
<i>Dictionnaire Dïoï</i> , <i>essai d'un</i> , par J. Esquirol, notice par Henri Cordier .	385
<i>Dictionnaire Français-Lolo</i> , par Paul Vial, missionnaire,	392
— — notice par Henri Cordier	706
<i>Dictionnaire Français-Cantonais</i> , par Louis Aubazac, notice par Henri Cordier	713

Diehr , <i>Bericht über eine Reise in Hainan</i> , notice par Claudius Madrolle.	230
<i>Documents géographiques sur la région de Longtchéou</i> , par J. Beauvais, notice par Ed. Chavannes.	534
Donner , Otto, nécrologie par Henri Cordier.	698
<i>Douanes impériales maritimes chinoises</i> , Returns of Trade.	548
— Report on Post-Office	548
— Abstract of Statistics and report on foreign trade of China	548

E.

<i>Early history of India</i> , de Vincent A. Smith, notice par Henri Cordier.	536
Eitel , Ernst Johann, nécrologie par Henri Cordier.	92
Emden , Hermann, <i>Catalogue de collection</i>	549
Esquirol , Joseph, <i>Essai de Dictionnaire Diao</i> , notice par Henri Cordier.	385
<i>Exploration en Chine</i> par H. d'Ollone.	87
<i>Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident</i> par Ivar Hallberg, notice par Henri Cordier.	383

F.

<i>Far West chinois</i> , le, par le Dr. A. F. Legendre.	340, 399, 603
Fauvel , Albert—Auguste, <i>Conférence à l'Association amicale franco-chinoise</i> ,	251
— — Nécrologie par Henri Cordier.	700
Ferrand , Gabriel, <i>Le Pays de Mangalor</i>	1
Finot , Louis, <i>Buddhism in Indo-China</i> ,	723
Fleurelle , lieutenant de, membre de la Mission d'Ollone, retour en France,	110
<i>Folk-lore chinois moderne</i> , par le R. P. Léon Wieger,	102
Franke , O., <i>Datum der Chinesischen Tempelinschrift von Turfan</i> ,	222
— — <i>Ein buddhistischer Reformversuch in China</i> ,	567
Frankfurter , Dr. O., <i>Siam in 1688</i> ,	550

G.

Gennep , Arnold van, <i>Les Rites de Passage</i> , notice par Ed Chavannes.	232
Goeje , Michel Jan de, Nécrologie par Henri Cordier.	381
Groot , J. J. M. de, <i>On the Origin of the Taoist Church</i> ,	239
Grube , Wilhelm, <i>Feng-shen-yen-i</i> ,	239
— — <i>Chinesische Philosophie</i>	723
Gubbins , J. H., nommé lecteur de japonais à l'Université d'Oxford.	557

H.

	Page
Hackmann, H. , <i>Pai chang ch'ing Kuei</i> , notice par Sylvain Lévi, . . .	100
— — <i>Revue de la littérature en Chine</i> ,	550
— — <i>Buddhism as a religion</i>	723
Haïnan , <i>Bericht über eine Reise in, von Diehr</i> , notice par Claudius Madrolle.	230
Hallberg, Ivar , <i>L'Extrême Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident</i> , notice par Henri Cordier,	383
Hedin Sven , Conférence à la Soc. Roy. de Géographie, Londres . . .	244
Henry, Victor , <i>La Magie dans l'Inde antique</i> , notice par G. Coedès, .	390
Hertel, Johannes , <i>Tantrākhyāyika</i> , notice par Ed. Chavannes. . . .	530
Hiordthal, Th , <i>Chinesische Alchimie</i> , notice par Ed. Chavannes, . . .	389

I.

<i>India, Early history of</i> , de Vincent A. Smith, notice par Henri Cordier,	536
<i>Invasion thaïe en Indo-Chine</i> , par Pierre Lefèvre-Pontalis,	495
<i>Iranisches Sprachdenkmal</i> de F. W. K. Müller, notice par Ed. Chavannes	386
Ivanov, A J. , <i>Wang Ngan che</i> ,	721

J.

<i>Japanische Sprache keinen Infinitiv, hat die</i> , par P. S. Rivetta,	213
<i>Japan</i> , Accord avec l'Amérique.	110
<i>Jonque de bronze découverte aux environs de Peking</i> , note par le Capitaine Lepage	730

K.

<i>Kandjur Ausgabe des Kaisers K'anghsi</i> , de Berthold Laufer, notice par Ed. Chavannes,	533
<i>Koktürkisches aus Turfan</i> , de A. von Le Coq, notice par Ed. Chavannes	717
<i>Kou K'ai tche</i> , note sur la peinture de, par Ed. Chavannes	76
Kühnert, Franz , <i>Ein Vortrag zur Lautphysiologie</i>	724

L.

Lacoste , Commandant de, Lettre à M. Senart, de Kobdo	731
La Jonquière, Lunet de , Lettre. De Tavoy à Singapoure,	111
Laufer, Berthold , <i>Cyclus der Zwölf Tiere</i> ,	71
— — <i>Skizze der mongolischen Literatur</i> ,	103
— — <i>Skizze der Manjurischen Literatur</i> ,	103

Laufer , Berthold, <i>Kandjur Ausgabe des Kaisers K'anghsi</i> , notice par Edouard Chavannes	533
Laverrière , C. G., Nécrologie par Henri Cordier	382
Le Coq , Dr. A. von, Conférence à la Sorbonne,	397
— — <i>Koktürkisches aus Turfan</i> , notice par Ed Chavannes	717
Lefevre - Pontalis , Pierre, <i>l'Invasion thaïe en Indo-Chine</i> ,	495
Legendre , Dr. A. F, Lettre de Tch'eng tou,	106
— — <i>Le Far West chinois (Lolos)</i>	340, 399, 603
Lepage , Capitaine, <i>Note sur une jonque de bronze</i>	730
Lévi , Sylvain, Notice sur <i>Pai chang ch'ing kuei</i> de H. Hackmann,	100
<i>List of Lighthouses, Buoy, Beacons, etc</i> ,	239
<i>List of Birds</i> , by Denison Ross, notice par Ed Chavannes,	388
<i>Lolos</i> , par Legendre	340, 399, 603

M.

Madrolle , Claudius, Notice sur <i>Bericht über eine Reise in ... Hainan</i> , par Diehr,	230
— — <i>Tonkin du Sud</i> , notice par Ed. Chavannes	388
— — " " "	394
Magie , la, dans <i>l'Inde antique</i> , de Victor Henry, notice par G. Coedès	390
Mangalor , le pays de, par Gabriel Ferrand,	1
Margerie , de, nommé ministre de France à Peking,	396
Maspero , Georges, <i>Ruines d'Angkor</i> ,	550
Maybon , Albert B., <i>Mouvement révolutionnaire en Chine</i> ,	549
Messimy , A., <i>Opinion française et rénovation de la Chine</i> ,	549
Millot , Stanislas, <i>Dictionnaire des formes cursives des caractères chinois</i> , notice par Ed. Chavannes	536
<i>Mission archéologique dans la Chine septentrionale</i> , par Ed. Chavannes,	538
<i>Mission italienne d'Exploration géographique et commerciale en Chine</i> ,	252
<i>Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen</i>	104
<i>Mongolische Briefe aus Idikut Schahri</i> de G. J. Ramstedt, notice par Ed. Chavannes.	532
Müller , F. W. K., <i>Uigurica</i> , notice par Ed. Chavannes,	98
— — <i>Ein Iranisches Sprachdenkmal</i> , notice par Ed. Chavannes,	386

N.

Nachod , Oskar, <i>Revue de la littérature au Japon</i> ,	550
<i>Norito magical Formulae, Are the</i> , by W. G. Aston,	559
Notton , Camille, <i>Notes sur les fêtes du Jubilé de Chulalongkorn</i>	113
Nouette , Charles, membre de la mission Pelliot, retour en France.	110

O.

	Page
Ollone , Henri d', <i>Exploration en Chine</i> ,	87
— — <i>Retour en France</i> ,	110
— — <i>Lettre</i>	726
<i>Opium</i> , <i>Correspondence relative to the International Commission</i>	722

P.

<i>Pai chang ch'ing Kuei</i> , de H. Hackmann, notice par Sylvain Lévi, . . .	100
<i>Palais impériaux de la Chine</i> , les, de Gilbert Combaz, notice par Ed. Chavannes	387
Parker , Edward Harper, <i>Ancient Chinese Bowl in the South Kensington Museum</i> ,	445
<i>Politique coloniale de la France au début du Second Empire</i> , par Henri Cordier,	17, 183, 306, 664
<i>P'ou</i> , caractère, frappé de tabou,	106
P'ou Yi , nouvel empereur de la Chine.	105

R.

Radloff , W., <i>Chuastuanit</i> ,... notice par Ed. Chavannes	718
Ramstedt , G. J., <i>Mongolische Briefe aus Idikut Schahri</i> , notice par Ed. Chavannes,	532
<i>Report of the Superintendent Archaeological Survey Burma</i> , notice par Ed. Chavannes.	95
<i>Report for the year 1908</i> Shanghai, Municipal Council,	392
<i>Rites de passage</i> , les, de A. van Gennep, notice par Ed. Chavannes, . . .	232
Rivetta , P. S., <i>Hat die japanische Sprache keinen Infinitif</i> ,	213
Rockhill , William Woodville, nommé ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à Saint-Petersbourg,	396
Ros , Giuseppe, <i>Gli Stati del Turkestan orientale al tempo della dinastia Chin</i> ,	549
Ross , Denison, <i>A polyglot list of birds</i> notice par Ed. Chavannes . .	388
Rossi , le P., <i>Vie du P. Faber</i> , missionnaire du Chen-si, en italien, . . .	238
Roudnev , A. D.,	394

S.

Saussure , Léopold de, <i>Origines de l'astronomie chinoise</i> ,	121, 255
Schmeltz , J. D. E., <i>Nécrologie</i> par Henri Cordier	554
<i>Seng-houei</i> , par Ed. Chavannes,	199
Soulié , Georges, <i>Barbares soumis du Yun nan</i> ,	394

Spooner, Dr. , <i>Reliques du Buddha dans les ruines du Stupa de Kaniska à Peshawar</i> ,	553
Starr, Frederick , <i>Fac-simile de manuscrit lolo</i> , rapporté par M. Upgraf,	239
Stein, Dr. Aurel , Conférence à la Soc. Roy. de Géographie, Londres, . .	241
— — Prix Stanislas Julien,	397
— — <i>Explorations in Central Asia</i> ,	548

T.

<i>Tantrākhyāyika</i> , de Johann Hertel, notice par Ed. Chavannes,	530
<i>Tchong Kouo ming houa tsi</i> , notice par Ed. Chavannes,	515
Teleki, Graf Paul , <i>Atlas zur Geschichte der Kartographie der Japanischen Inseln</i> , notice par H. Cordier,	705
Thomsen, Dr. Vilh , élu membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.	731
Tobar, le P. Jérôme , traduction de <i>Kiuen hio-pien</i> de Tchang Tche-t'ong	237
<i>Tonkin du Sud</i> , de Claudius Madrolle, notice par Ed. Chavannes, . . .	388
Tschepe, le P. Albert , <i>Histoire du Royaume de Ts'in</i> ,	237
<i>Tsinan fou</i> (Chan-tong), projet d'établir une bibliothèque publique et un musée archéologique,	251
<i>Tur fan, Datum der Chinesischen Tempelinschrift von</i> , von O. Franke. .	222

U.

<i>Uigurica</i> , par F. W. K. Müller, notice par Ed. Chavannes,	98
--	----

V.

Vaillant, le Dr. Louis , membre de la mission Pelliot, retour en France.	110
Vallée Poussin, L. de la , le <i>Bouddhisme</i> . notice par Ed. Chavannes, .	535
Varache, H. , <i>Grammaire de la langue cantonnaise</i> ,	394
<i>Variétés sinologiques</i> ,	237
Vial, abbé Paul , <i>Dictionnaire Lolo</i> ,	392
— — <i>Dictionnaire Lolo</i> , notice par Henri Cordier,	706
Vissière, Arnold , <i>Premières leçons de chinois</i> , Langue mandarine de Pékin	549

W.

Wang Wen-chao , Nécrologie par Henri Cordier	91
Wieger, le R. P. Léon , <i>Folk lore chinois moderne</i> ,	102, 392
Williatte, v. Esquiroi ,	385

Y.

	Page
<i>Yun-nan, the Link between India and the Yangtze</i> by Major H. R. Davies, notice par Henri Cordier	709

Z.

Zach , Dr. E. von, nommé Docteur en philosophie à l'Université de Vienne.	557
<i>Zapiski</i>	394
Zi Ka wei , <i>Calendrier annuaire pour 1909</i> ,	103
Zô-se , <i>Annales de l'Observatoire astronomique</i> ,	237





N.C.
\$

Central Archaeological Library,

NEW DELHI.

0541 T.P. 31243

Call No: A.485

Author— Cordia, Henry.

Title— Toung Pao 04-